This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DB
71
.A35
1881
v.4

B 874,113

F. V. 13.

PROPERTY OF
The University of Michigan Libraries
1817

BRIEFE

DER

KAISERIN MARIA THERESIA

AN IHRE

KINDER UND FREUNDE.

HERAUSGEGEBEN

VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

VIERTER BAND.

WIEN, 1881.

WILHELM BRAUMÜLLER

K. K. HOF- UND UNIVERSITÄTS-BUCHHÄNDLER.

Historische Werke

aus dem Verlage

von Wilhelm Braumüller, k. k. Hof- und Universitätsbuchhändler in Wien.

Lorenz, Dr. O., Professor an der k. k. Universität in Wien. **Deutsche Geschichte im 13. und 14. Jahrhundert.** Zwei Bände in 3 Abtheilungen. gr. 8. 1864—1866. 10 *fl.* — 20 *M.*

1. Band: Die Zeit des grossen Interregnums mit besonderer Rücksicht auf Oesterreich. 1864. 4 *fl.* 50 *kr.* — 9 *M.*
2. „ Geschichte Rudolfs von Habsburg und Adolfs von Nassau. 1866. 5 *fl.* 50 *kr.* — 11 *M.*

Loserth, J. Die Geschichtsquellen von Kremsmünster im XIII. und XIV. Jahrhundert. Mit einem Vorwort von Ottokar Lorenz. gr. 8. 1872. 1 *fl.* 30 *kr.* — 2 *M.* 60 *Pf.*

Pusikan. Die Kaiserstein. Geschichte des Hauses. Mit einem Titelholzschnitte. gr. 8. 1873. 1 *fl.* 50 *kr.* — 3 *M.*

Radics, P. von. Herbard VIII., Freiherr zu Auersperg (1528—1575), ein krainischer Held und Staatsmann. Mit einer Einleitung: Die Auersperge in Krain, einem Porträt und der facsimilirten Handschrift Herbard's. gr. 8. 1862. 4 *fl.* — 8 *M.*

Ranke, Leop. von. Die serbische Revolution. Aus serbischen Papieren und Mittheilungen. Mit einer Karte von Serbien. gr. 8. 1829. 2 *fl.* — 4 *M.*

Schlossar, Dr. Ant. Innerösterreichisches Stadtleben vor hundert Jahren. Eine Schilderung der Verhältnisse in der Hauptstadt Steiermarks im achtzehnten Jahrhundert, zugleich Beiträge zur Literatur- und Culturgeschichte der Aufklärungsperiode. Mit einer Ansicht der Stadt Graz im Lichtdruck. gr. 8. 1877. 3 *fl.* 50 *kr.* — 7 *M.*

Silberstein, Dr. Aug. Denksäulen im Gebiete der Cultur und Literatur. gr. 8. 1879. 3 *fl.* 50 *kr.* — 7 *M.*

Inhalt: Abraham a Santa Clara, Barfüssermönch und Humorist. — Ulrich von Lichtenstein, der ritterliche Minnesänger und seine Abenteuer. — Teufel und Hexen in Geschichte und Sage. — Neidhard Fuchs, der Bauernfeind. — Der Holzmeister von Nasswald und seine protestantische Colonie in den österreichischen Alpen.

Stillfried-Ratènic, Eduard Freiherr von. Thomas de Mahy, Marquis de Favras und seine Gemahlin. Ein Beitrag zur Geschichte der französischen Revolution aus den Jahren 1789 und 1790. Mit dem Bildnisse des Marquis de Favras. gr. 8.

(Unter der Presse.)

Svátek, Jos. in Prag. **Culturhistorische Bilder aus Böhmen.** gr. 8. 1879. 3 *fl.* — 6 *M.*

Inhalt: Die Hexenprocesse in Böhmen. — Die Alchemie in Böhmen. — Adamiten und Deisten in Böhmen. — Ein griechischer Abenteurer in Prag. — Die Guillotine in Böhmen. — Bauern-Rebellion in Böhmen. — Schiller in Böhmen. — Die Rudolphinische Kunstkammer in Prag. — Die Zigeuner in Böhmen.

BRIEFE

DER

KAISERIN MARIA THERESIA

AN IHRE

KINDER UND FREUNDE.

HERAUSGEGEBEN

VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

VIERTER BAND.

WIEN, 1881.

WILHELM BRAUMÜLLER

K. K. HOF- UND UNIVERSITÄTSBUCHHÄNDLER.

)B
7/
135
881

,4

Erste Abtheilung.

		Seite
I.	An den Grafen Batthyány	3
II.	An den Grafen Franz Thurn	15
III.	An den Grafen Anton Thurn	29
IV.	An den Grafen Rosenberg	63
V.	An den Grafen Firmian	89
VI.	An den Grafen Franz Eszterházy	95
VII.	An die Gräfin Lerchenfeld	99
VIII.	An die Gräfin Almesloë	125

Zweite Abtheilung.

IX.	An den Grafen Neipperg	137
X.	An die Grafen Harrach	153
XI.	An den Grafen Dietrichstein	159
XII.	An den Grafen Ulfeldt	181
XIII.	An den Hofrath von Doblhoff	211
XIV.	An den Freiherrn von Bartenstein	223
XV.	An den Freiherrn Gerhard van Swieten	231
XVI.	An den Fürsten Kaunitz	247
XVII.	An den Freiherrn von Binder	265
XVIII.	An den Grafen Pergen	269
XIX.	An den Grafen Hatzfeldt	293
XX.	An den Fürsten Joseph Wenzel Liechtenstein	301
XXI.	An den Freiherrn von Neny	313
XXII.	An den Hofrath von Posch	317

Seite

XXIII. An den Grafen Seilern 343
XXIV. An den Grafen Lacy 357
XXV. An den Freiherrn von Tillier 419
XXVI. An den Fürsten Kinsky 423
XXVII. An den Grafen d'Ayasasa 427
XXVIII. An den Grafen und die Gräfin Grassalkovics . 431
XXIX. An den Grafen Philipp Kolowrat 435
XXX. An den Grafen Enzenberg 441
XXXI. An die Gräfin Enzenberg 449
XXXII. An die Gräfin Edling 513
XXXIII. An den Prinzen Ferdinand von Braunschweig . 527

Namensverzeichniss 589

ERSTE ABTHEILUNG.

AN DEN

GRAFEN BATTHYÁNY.

Instruction der Kaiserin Maria Theresia für den Ajo ihres Sohnes Joseph, Feldmarschall Grafen Batthyány[1]).

(1751.)

Nachdem ich meinen ältesten Erzherzog dem Grafen Batthyány zu erziehen übergebe und anvertraue, und dadurch sowohl meine von demselben geschöpfte gute Meinung als gänzliches Vertrauen genugsam an den Tag lege, finde ich nöthig, ihm einige Erkenntniss von meines Sohnes Eigenschaften zu erklären, welche man die Jahre seiner Kindheit hindurch an ihm beobachtet, um ihm Batthyány in seiner uns hiemit gewidmeten eifrigen und verlässlichen, getreuen und wohlmeinenden Intention ein und andere Wege zu bahnen und erleichtern zu können.

Da mein Sohn als ein uns so lieb und importantes Pfand mit grosser Zärtlichkeit und Liebe von der Wiege epflegt worden, ist sicher, dass seinem Willen und Verlangen in vielen Stücken zu viel nachgegeben worden, und insbesondere seine Bediente ihn sowohl durch unterschiedliche Schmeicheleien als auch einige unzeitige Vorstellungen seiner Hoheit verleitet, sich gern gehorsamen und ehren zu sehen, hingegen die Widersetzung unangenehm und fast unerträglich zu finden, sich nichts zu versagen, gegen Andere aber leicht, ohne Gefälligkeit und rude zu handeln.

---

[1]) Abschrift. Vergl. Geschichte Maria Theresia's IV. 159—161.

Obwohl nun zwar diese Neigungen theils durch die dahin angewendete Sorge und Lehren seines fleissigen Abbé[1]) in etwas corrigirt worden, mein Sohn auch viele Anzeichen eines guten Herzens von sich gibt, so ist doch sicher, dass seine grosse Lebhaftigkeit, die man ehmals nicht von ihm vermuthet, von welcher man aber in Vielem zu seinem Besten wird profitiren können, dermalen merklich zunimmt, woraus dann erstlich heftige Verlangen entstehen, seinen Willen in allen kleinen Gelüsten zu erfüllen, davon so sehr occupirt zu sein, dass er die Ermahnungen kaum hört, selbe wie die meiste Jugend oft tausendmal vergisst, und auch oft zu der nöthigen Application schwer zu disponiren ist, am wenigsten aber durch die langwierige oder so zu sagen trockene Schärfe und Art, welcher sich die meisten Meister in den Schulen bedienen, denn dadurch wird er nur in eine Langmuth verfallen, die ihn zwar gehorsamen lässt, aber niemals reussiren macht, welches oft und vielmals probirt worden, dahingegen durch einige abgewechselte Absichten einiger ihm anständigen Recreationen und einige Aufmunterungen zur Ehre und dergleichen hat er schon oft mehr gethan, als man von ihm erfordert.

Was aber in dergleichen Fällen und durchgehends zu beobachten, ist, dass derjenige, von welchem er gänzlich dependirt, sich von ihm ehren und fürchten mache. Ich sage nicht auch lieben, weil dies zwischen meinem Sohne, der ein gutes Herz hat, und dem Batthyány ohnedem in keinen Zweifel zu ziehen. Das unumgänglich Nothwendige ist, dass der Ajo das Vertrauen des Kindes besitze, dabei aber sich von ihm consideriren mache; zu dem ist nöthig,

---

[1]) Franz Joseph Weger, Augustinerordenspriester, Lehrer und Erzieher des Kronprinzen.

dass er ihn selbst weniger um die kleinen, des Tages hindurch beständig sich wiederholenden Fehler anrede, als diejenigen, die zu allen Lectionen und Uebungen ihm zugegeben sind, und dass er sich mehr die gänzliche Direction, die Belohnung, die Bestrafung und die zu seiner Zeit nothwendige Rechenschaft und Vorstellungen reservire, als die kleinen, immerwährenden Ausstellungen und Correctionen, welche das Kind allzusehr mit ihm familiarisiren und oft commettiren würden, dahingegen eine oft vorhergehende kleine Vorstellung, ein vorher erfordertes Versprechen des Wohlverhaltens oft einen ganzen Tag das Kind im Zaume halten wird. Durch diese reservirte Conduite kann der Ajo selbst kleine Nachlässigkeiten übersehen, welche durch eine Besserung bei Meister und Instructor selbst ersetzt, von ihm können dissimulirt werden, wodurch er vielen Wortwechseln entgehen wird, die mein Sohn, dem es an Verstand nicht mangelt, mit vielem Schmeicheln, Entschuldigungen oder vehementen Einwendungen, auch Disputiren, sonderlich wenn er animirt ist, anwenden würde, dadurch oft ein Vorgesetzter selbst irre gemacht wird, oder zu Verhütung unanständiger Szenen weichen müsste, wovon die Jugend, die solches genau wahrnimmt, zu ihrem Vortheil profitirt. Hingegen aber, wenn die Fehler vorsätzlich oder schwerer, muss der Ajo die Strafe oder Privation, die er etwa gedroht, auch unwiderruflich halten, und das Kind muss seiner Fermetät so versichert sein, dass ihm auch dies zum Antrieb und Erfüllung seiner Schuldigkeit dienen muss. In solchem Fall, wenn man nicht nöthig findet, seine Ursachen oder Entschuldigungen mehr zu hören, müssen dieselben auch nicht gestattet und ihm hierüber vorhinein die Versicherung gegeben werden; dass dieses Schweigen und Ueberwindung seiner selbst eine Probe seiner gänzlichen Unterwerfung und

seine beste Entschuldigung sein muss, welche gleich wie alles Uebrige, aus Liebe für sein künftiges Bestes, und ihn an Leib und Seele glücklich zu machen, von ihm erfordert wird. Auf diese Weise hat bisher der Abbé am meisten mit ihm ausgewirkt und hat ihn geschwind und leicht in der französischen Sprache, in vielerlei Lesung, Raisonniren und Schreiben, ungeachtet der anfangs bezeigten Aversion, so wie jetzt zu sehen, geübt und instruirt.

Es wird an ihm auch beobachtet, dass es ihn sehr hart ankommt, seiner Fehler zu conveniren. Er schämt sich derselben und sucht oder durch andere Discurse oder Ausflüchte sie zu bemänteln, damit er enthoben sein möchte sie zu bekennen oder sich darüber zu demüthigen. Eine dergleichen Beschämung zeigt er auch oft, wenn man von ihm einige laute Rede, ein Compliment oder ernstliche Ceremonie im Gespräch, oder Reverenzen erfordert, worüber man ihn aber muss suchen jederzeit zu apprivoisiren, damit er theils mit mehrerer Aufrichtigkeit seine Fehler bekenne und die Verzeihung suche, theils einen den grossen Herren so übel anstehenden Embarras nach und nach gänzlich verlieren möge.

Eine von den Neigungen, die am meisten müssen bestritten werden und abzuwenden gesucht, ist die aus seinem aufgeräumten Gemüth entstehende Lust, an Jedermann die äusserlichen und auch innerlichen Fehler alsbald zu beobachten, sich davon einnehmen zu lassen, dawider zu railliren, welches nicht allein wider die Liebe des Nächsten, sondern ihn auch an dem vernünftigen Urtheil so sehr verhindert, dass er oder von einer Gestalt oder Contenance oder Sprache eines Menschen frappirt bleibt, die wirklichen Qualitäten nicht mehr erkennen kann und auf diese Weise oft in der Conversation irre gemacht wird, so allenthalben üble Wirkungen nach sich zieht.

Der Ajo soll beflissen sein, alle diejenigen, die ihm zu viel schmeicheln, die ihm von der Hoheit seiner Geburt mehr als nöthige Einbildungen geben wollen, die ihm durch Gelächter, durch Mienen, durch Schwätzereien und Rapporte, andere Leute oder üble Nachreden enthaltend, durch einige Scherze und Remarquen zur Unterhaltung dienen wollen, von seiner Person zu entfernen, damit er lernen möge, ohne unnöthige Curiosität den wahren, soliden Werth an Jedermann zu schätzen und nicht sein Gemüth zum Nachtheil seines Nächsten zu ergötzen, welches besonders bei grossen Herren zu tadeln ist, denen es leicht ist, dergleichen Personen zu betrüben oder zu embarrassiren, welchen nicht erlaubt, sich gleichen Masses gegen sie zu gebrauchen. Sein Point d'honneur soll in dem bestehen, seiner Eltern Gnade und Liebe durch seinen Fleiss und gute Aufführung zu verdienen, und die übrigen Menschen durch Freundlichkeiten und gütige Antworten in allen erdenklichen Gelegenheiten an sich zu ziehen, die Fehler der Andern entschuldigen, gern fürbitten, wenn es ihm erlaubt ist, aber nicht nur durch Particularaffection, sondern aus einem wahren, guten Gemüth angetrieben, wovon er so viel gute Exempel seiner Vorfahren vor sich hat, und wodurch er auch schuldig ist Anderen zum Vorbild zu dienen.

Es ist der Tag allzeit mit dem Gebet anzufangen, und das Erste und Nothwendigste für meinen Sohn, von der Allmacht Gottes in einem demüthigen Herzen überzeugt zu sein, ihn zu lieben und zu fürchten, und aus den wahren christlichen Uebungen und Schuldigkeiten alle übrigen Tugenden zu schöpfen.

Die erste Wirkung seiner Andacht und beständig erneuerten christlichen Lehre soll die Ehrerbietung und Liebe gegen seine Eltern sein, die ihm stets einzuprägen und als

eine angenehme, unumgängliche Schuldigkeit vorzustellen ist, ohne welche kein Christ vor Gott gesegnet sein kann, durch genaue Erfüllung dieses Gebotes aber ein Kind in seinem Gewissen mit Trost erfüllt und bei Jedermann beliebt ist.

Der Ajo soll nicht bei ihm schlafen, auch nicht regelmässig dem Gebet, dem Anziehen oder den Lectionen beiwohnen, sondern seine Befehle den Untergebenen ertheilen, besonders aber sich hierin wie in allem Vorhergehenden auf die unermüdete Attention des Abbé remettiren, als auf welchen er sowohl für die Sorge des Leibes und des Geistes als der Seele vertrauen kann, dabei auch seiner Soumission gegen ihn Batthyány in sich ereignenden Veränderungen oder Dispositionen versichert sein. Sonntage, Feiertage aber, oder wenn öffentliche Kirchendienste sind, soll der Ajo, ausser Unpässlichkeit oder wichtiger Geschäfte halber, allzeit in der Kirche ihm beiwohnen, ingleichen beim Tafeldienst, Ausfahrten und allem Uebrigen, was man Ceremoniell oder Function nennen kann, wie sie immer Namen haben mögen. Was aber in der Kammer oder sonst en retraite geschieht, soll der Ajo, nachdem er es nöthig findet, mehr oder weniger, vielmals ungefähr den Erzherzog zu hören, nachsehen und ihn sammt seinen Kammerherren, Meistern und Bedienten in erforderlicher Ordnung erhalten, weil die ersteren und letzteren in all' dem, was meinen Sohn betrifft, gänzlich von ihm dependiren.

Wenn der Erzherzog erwacht, soll man alle Tage den Ajo avertiren, welcher, wenn er gegenwärtig, dem Erzherzog das Hemd übergibt, und den übrigen Tag hindurch muss man ihm von Allem dem, wovon er es verlangen wird, Bericht geben, es wäre Fremde anzusagen, vorfallende Zweifel, und endlich généralement was immer Ausserordentliches in der Kammer vorfallen möchte.

Wenn der Erzherzog bei seinen Frauen Schwestern speiset, soll der Ajo ihm den Sessel rücken und das Handtuch geben, die Fräulein aber ihm zu trinken bringen; bei dem Erzherzog selbst aber schänken ihm seine Kammerherren ein.

Abends und an den Tagen der Retraite soll sich der Ajo nach dem Sesselrücken von ihm entfernen, wenn es nöthig ihm den Kammerherrn an die Seite stellen, er aber von weitem seine Manieren, seine Stellungen und dergleichen beobachten, um davon judiciren und ihn darnach corrigiren zu können. In dergleichen retirirten Mahlzeiten, es sei Mittags oder Abends, ist auch dem Ajo erlaubt, sich öfters zu dispensiren, um seinen Geschäften oder seiner Gesundheit obwarten zu können. Doch soll er allzeit vor dem Schlafengehen, es sei etwas früher oder später, den Erzherzog sehen, um von seiner Gesundheit und übrigen Umständen informirt zu sein; so es aber nicht sein könnte, muss er sich doch genauen Rapport geben lassen.

Dem Ajo steht frei, dem Erzherzog die Ergötzungen zu vermehren oder zu vermindern, ausser es wäre etwas Besonderes, in welchem Falle selber uns hierüber befragen müsste, gleichwie in allen anderen ausserordentlichen Zufällen, die in etwas zweifelhaft und important sein können.

In Allem und Jedem recommandire ich sich des Abbé zu gebrauchen, weil er sich die Schwäche und Stärke des Kindes diese Zeit herum so genau angelegen seyn lassen, dass sich der Ajo seiner besonders dermalen, da noch kein Auge von ihm abgewendet werden darf und ihn seine Unerfahrenheit in stete Gefahren setzet, mit Nutzen bedienen kann. Ueber die Gesundheit aber ist sich in Allem an den Van Swieten zu adressiren, und dem zu folgen, es müsste denn von Wichtigkeit sein, allwo wir selbst decidiren.

In publico fährt der Ajo allein mit dem Erzherzoge und die Kammerherren cortegiren; bei Jagden oder Spazierfahrten aber kommt es auf des Ajo Gutdünken und Anordnung an, wann er die Kammerherren zur Hülfe mit zur Bedienung ziehen will, die in voriger Ordnung bleiben, doch mehr oder weniger zur Conversation anzuwenden sind.

Wenn der Ajo, welchem aller Orten die Entrée wie einem Obersthofmeister gebührt, den Erzherzog zu uns führt oder in die Spectakel und dergleichen, kann sich der Abbé bei sich zu Hause, oder wo er will, aufhalten und darf niemals mitbegleiten, ausser der Ajo fände ihn nothwendig oder wollte ihn zu einer gewissen Stunde bestellen, so im Spazierengehen öfters gut sein wird, um einige schon gewöhnte instructive Discurse mit führen zu helfen. Sobald aber der Ajo abwesend, soll der Abbé wie jetzt bei dem Erzherzog anzusehen sein, ist ihm auch allzeit erlaubt, bey allen ansehnlichen Functionen nachzufahren und zuzusehen und a proportione der Umstände und des Platzes in die Tribünen oder Zimmer sich zu nähern, wie es der Ajo wird à propos finden.

Die Kasse des Erzherzogs, so der Abbé bisher besorgt, wird der Ajo künftig nach seiner Meinung führen lassen, und wird von uns ihm allererst der Gehalt ausgesprochen werden.

Alle Domestiken, welche dem Erzherzog zugegeben, haben ihre Ordren seiner Bedienung und ihrer Dienste halber von dem Ajo zu nehmen und sind demselben gänzlich unterworfen.

Wegen Knaben[1]) und Livréebedienten, auch Pferden, Wagen und dergleichen soll der Ajo sich mit dem Oberst-

---

[1]) Edelknaben, Pagen.

stallmeister verstehen; es wären denn neue oder ausserordentliche Anstalten, allda wir selbst müssten befragt werden.

Eine gleiche Beschaffenheit hat es mit der Tafelbedienung, in welcher sich mit dem Oberstküchenmeister abzureden ist, wie ingleichen in Umständen, welche das Departement des Oberstkämmerers betreffen, an ihn zu gehen ist, da aber Zweifel vorhanden, wollen wir selbst decidiren.

Und endlich übergeben Seine Majestät der Kaiser (dessen Willen und Meinung gemäss alle diese Punkte von mir sind verfasst worden) sammt mir nochmals unseren werthesten Sohn, den Erzherzog Joseph seinem lieben Ajo, und verhoffen durch seinen Eifer und Fleiss an ihm allen Trost und Gott gefälliges Vergnügen zu erleben.

AN DEN

GRAFEN FRANZ THURN.

Undatirt. (1761.)

Trouvant nécessaire pour le progrès de l'éducation de mon fils Léopold, qui me tient extrêmement à cœur, de soulager la santé de son Ayo, le comte de Künigl [1]), le zèle et l'attachement, que vous m'avez marqués jusqu'ici pour mon service, et les talents que je crois trouver en vous pour un emploi aussi important que l'est celui que je vous destine, m'ont déterminée à vous nommer comme second sous l'Ayo, pour veiller à l'éducation de mon fils, et pour que vous puissiez vous y attacher tout entièrement et sans aucune interruption, je compte de vous décharger de toute autre occupation, et m'attends de votre part, que vous vous consacrerez à votre tour entièrement au service et au bien du prince que je vous confie, voulant surtout le mettre au fait du militaire et du service, pour être utile à sa famille et à sa patrie, et pour continuer à suivre mon attention particulière, que j'ai toujours eue pour cet état, tant par reconnaissance que par inclination. Vous serez assigné pour votre personne à l'Ayo; celui-ci fera toutes les fonctions publiques, auxquelles vous suppléerez en son absence. Comme vous êtes le second après lui à la tête de l'éducation, les chambellans, les I.

---

[1]) Graf Philipp Künigl, Ajo des Erzherzogs Leopold. 1696 geboren, zählte er damals schon 65 Jahre und starb 1770.

instructeurs, les différents maîtres, et tout ce qui concerne la cour de l'archiduc, vous sont assignés sur ce pied.

Pour vous mettre d'autant mieux en état de répondre à ma confiance et d'exécuter mes intentions, j'ai jugé à propos de vous les marquer par les points suivants.

L'objet principal de votre emploi est de travailler sur le cœur, l'esprit, les mœurs et la conduite du fils; pour cet effet il s'agit:

1° de lui inspirer les devoirs envers Dieu et de l'y fortifier;

2° les sentiments qu'il doit à Sa Majesté l'empereur et à moi, à ses frères et sœurs, et à la famille;

3° les attentions requises à la conservation de sa santé, sans l'amadouer;

4° de former sa façon de penser, de s'annoncer et de se produire.

Pour ce qui est du premier point, qui concerne la religion et la conscience, cela est confié à son confesseur[1]; il ne vous reste qu'à seconder pendant le cours de la journée, quand les occasions s'en présentent, les principes de la religion et confiance en Dieu, qu'il recevra pendant les heures d'instruction. Et si vous remarquez pendant le cours de la journée quelque défaut essentiel, qui entre dans cet article, vous ne vous contenterez point de l'en faire revenir vous-même, mais vous en avertirez aussi et moi et le confesseur. Il ne reste à ajouter à cet article que la défense de se servir d'aucun livre pour l'instruction ou l'amusement du fils, qui ne soit approuvé par le confesseur, et personne n'en apportera

---

[1]) Der Bd. I. S. 251 zuerst erwähnte Jesuit P. Franz Lechner war der Beichtvater des Erzherzogs Leopold, so lange Letzterer noch in Wien weilte.

de pareils pour son propre usage dans les chambres ou antichambres. Sur ce point je vous recommande une sévère exactitude.

Pour ce qui est des sentiments envers nous, le fond y est; il ne reste qu'à le cultiver et à lui inspirer ce qu'il doit à son aîné et à ses autres frères et sœurs, et pour nous plus de franchise et d'ouverture de cœur, surtout à ne jamais employer des ruses ou des voies détournées pour obtenir quelque chose de nous.

Quant à la santé, elle est entièrement confiée à van Swieten, et vous n'avez qu'à vous borner à exécuter ponctuellement ses ordonnances, et ne rien faire ni laisser conseiller à d'autres, à veiller exactement à tout ce qui pourrait arriver le jour, et d'en faire rapport à van Swieten dans les visites journalières.

S'il tombait malade, ou s'il lui arrivait quelqu'autre accident, vous ferez avertir tout de suite, à quelle heure que cela soit, et moi et van Swieten. Vous devez vous poser pour principe, que tout ce qui pourrait passer dans des maisons particulières pour indifférent, ne l'est point à l'égard de mes enfants. Ainsi rien ne doit être dissimulé et tout relationné, pour ne point se rendre responsable.

Il s'entend de soi-même, que personne ne s'avisera de donner le moindre remède, même le plus innocent, à l'archiduc, sans l'avis de van Swieten, de même que vous aurez soin qu'il ne s'échauffe excessivement dans ses divertissements. Il est mou et paresseux, sur ce point vous travaillerez avec exactitude. Vous aurez grande attention qu'il soit, assis et debout ou marchant, sans contorsions, car dans l'âge qu'il est, les jeunes gens prennent souvent un pli qui leur reste toujours. Il est tout plein de défauts pareils.

Pour ce qui est de l'esprit et du cœur, il faut que vous vous appliquiez avant toute chose à étudier à fond

son naturel et ses inclinations, pour mettre à profit ses talents, et tirer même adroitement avantage de ses faiblesses et de ses défauts, avec une attention extrême de les déraciner et étouffer, tant par principe que par coutume.

Il ne faut lui permettre aucune familiarité avec personne, mais bien lui recommander la politesse pour tout le monde. Il ne faut souffrir, ni des contes sur ce qui se passe dans la ville ou chez nous, ni des tracasseries, ni des badineries, soit de mains ou de paroles. Si on commence le ton badin, toute politesse cesse, et on est embarrassé à dire quelque chose d'obligeant. Il faut tenir sur ce point.

Il est très-susceptible de préjugés, et il les quitte difficilement, ayant trop bonne opinion de soi-même et n'aimant pas à demander conseil et à le suivre.

Léopold a le cœur naturellement bon, généreux et compatissant. Il est curieux à savoir et à approfondir les matières, même les plus abstraites. Il est assez adroit dans ses exercices, mais avec cela il a une mauvaise honte qui lui fait infiniment du tort. Il tâche à parvenir à ses vues par des ruses et voies détournées, qu'il ne faut point lui passer. Je lui voudrais un air et un port dégagés, plus ouverts et plus assurés, une prononciation et un ton de voix moins rudes, un abord et une façon d'énoncer plus prévenants. Il aime beaucoup les petites gens et les mots plats. Il voudrait être poli, mais il ne sait point s'y prendre encore.

Il faut l'animer à la conversation avec des gens de mise, et l'induire insensiblement à dire des choses obligeantes. Sur toute chose il s'agit dès-à-présent de former son caractère tel que l'exige sa naissance; il est déjà d'âge qu'on peut commencer à raisonner avec lui là-dessus, point à titre de leçon, mais en discours d'amitié, et vous tâcherez surtout

de l'exciter à entrer en raisonnement avec vous, et de l'accoutumer à penser même sur son avenir. Cela vous fournira l'occasion à lui faire comprendre, combien il lui importe de prendre du goût et de s'instruire à fond dans la science des armes, comme la seule voie, par laquelle un prince de sa naissance peut se rendre utile à la monarchie, briller dans le monde et se faire particulièrement aimer de moi. C'est un point qui me tient beaucoup à cœur, et qui m'a déterminée à choisir préférablement un militaire à l'emploi qui vous est confié. Vous formerez un plan, comment vous comptez vous y prendre, pour lui donner du goût et des lumières sur cet article.

Pour conclusion j'exige et m'attends à une parfaite union entre vous et l'Ayo, comme chef de l'éducation, et tout comme il aura des ordres de soutenir l'autorité que je vous confie, vous ne cesserez point d'inspirer au fils les sentiments de tendresse, d'obéissance et de reconnaissance, qu'il doit à l'Ayo.

Undatirt. (Mai 1762.)

Cet écrit est parfait et vous rend justice, avec quelle II.
attention vous avez accompli votre charge. Cela me tranquillise beaucoup pour l'avenir, sachant mon cher fils en si bonnes mains, et quoique presqu'émancipé, il aura besoin de tout votre secours. Ne vous ralentissez pas là-dessus, le seul moyen de le rendre heureux et moi tranquille.

Diese Zeilen der Kaiserin bilden offenbar ihre Antwort auf Thurn's nachfolgenden Bericht vom 15. Mai 1762:

Fidèle tableau de S. A. R. l'archiduc Léopold

dans le temps, qu'on me chargea de la direction de sa conduite.

Défauts.	*Corrections.*
1° Monseigneur avait un air sombre et désagréable, qui dénotait toujours une humeur triste et fâchée, avec un extérieur peu recommandable pour un grand prince, dont le but devrait être de s'attirer tous les cœurs même par l'agrément de sa physionomie.	Ad 1mum Il s'en est corrigé en partie, hors dans les audiences, où l'embarras de se produire le fait encore tomber quelquefois dans cet inconvénient.
2° Il avait une impolitesse décidée pour tout le monde en général, ne saluant personne par habitude et n'adressant la parole qu'à ceux qu'il voyait tous les jours, avec lesquels tout le discours ne roulait alors ordinairement que sur la chasse ou sur les chevaux, mais jamais sur quelque objet raisonnable.	Ad 2dum Il a tâché de se corriger notablement sur l'article de la politesse, et il ne lui manque qu'elle lui devienne habituelle. Les discours sont à cette heure variés et de temps en temps très-raisonnables.
3° Il aimait beaucoup les petites gens, les platitudes, les contes de rues et la conversation de ses domestiques.	Ad 3tium Ce point est borné par les précautions qu'on prend de ne le jamais laisser seul, et parce qu'on a retranché toutes les occasions; mais l'inclination subsiste encore en partie.
4° Il paraissait avec un air gauche dans les audiences, ne savait que dire, et on lui lisait la confusion, la crainte et la fausse honte dans sa physionomie.	Ad 4tum Il se produit infiniment mieux dans les audiences, se pique même de dire des choses gracieuses, quoiqu'elles ne lui sont pas encore naturelles, et qu'il faut de temps en temps les lui suggérer.
5° Son esprit n'était tourné qu'aux frivolités, petitesses et à différents ouvrages peu convenables pour un prince de sa naissance. Ayant été nourri là dedans, cela l'éloignait de toutes les conversations raisonnables et de la société des gens de mise.	Ad 5tum Il a beaucoup relâché de ces frivolités et commence à préférer la conversation raisonnable.

Défauts.	*Corrections.*
6° L'application était fort modique, et les progrès qu'il a faits, il les doit uniquement à la supériorité de ses talents, à sa mémoire et à l'assiduité de ses instructeurs.	Ad 6tum L'application pourrait être en vérité bien plus grande, et ce n'est que parce qu'on l'oblige à ses occupations, qu'il les fait, mais fort peu par goût et par l'envie de se qualifier.
7° Il n'a nullement incliné à la propreté, et ce n'était qu'à force qu'on l'y a porté. Il était très-indifférent qu'il ait été raisonnablement ou grotesquement mis, tout cela par un faux principe, de crainte de tomber dans la réputation d'un petit-maître, ce qu'enfin a dégénéré dans une autre plus mauvaise extrémité, de sorte qu'il s'est donné pleinement dans l'opposé grotesque.	Ad 7mum La propreté lui coûte encore et exige des avertissements continuels, mais semble pourtant mieux établie que ci-devant; au reste l'indifférence pour son habillement subsiste encore toujours.
8° Il aimait d'épargner la vérité, de grossir les objets et de s'excuser par un mensonge, lorsqu'il se voyait en contradiction avec quelqu'un; confondu ensuite, il se mettait à pleurer comme un enfant, et cela ordinairement de rage. Il était querelleur de profession, disputait par inclination, et cherchait d'obtenir ses vues toujours par ruses et détours, ne connaissait pas ce que c'était que candeur, confiance, affection et attachement. Il ne jouait non plus fort exactement, ni assez généreusement.	Ad 8vum Depuis six mois il n'a jamais fourni sujet de plainte sur tout cet article, et s'est corrigé entièrement sur tous les points. Il agit même avec confiance et semble être susceptible d'attachement et de considération pour ceux qui, sans le flatter, cherchent son bien.
9° Il était porté aux enfantises et en pratiquait au point, qu'on ne lui aurait donné que la moitié de son âge; il n'aimait aussi que ceux qui le nourissaient dans ces babioles.	Ad 9num Il a quitté considérablement ces inclinations enfantines et ne paraît guère plus estimer ces jeux.
10° Il n'étudiait pas les hommes, par conséquent il ne savait jamais distinguer le vrai mérite, ni faire le choix de gens dignes de son attention.	Ad 10mum Il commence à faire attention sur le choix de son monde, et semble même donner la préférence au mérite.

Défauts.

11° Le cœur paraissait absolument endurci, insensible, ne s'intéressant pour quelqu'un qu'après des sollicitations continuellement réitérées, et cela avec une indifférence marquée de réussir ou de manquer sa recommandation: point de cordialité pour Mesdames ses sœurs et ses frères, bien moins encore de politesse à leur égard. Il aimait les tracasseries et à donner une tournure aux discours qui était capable de brouiller les meilleurs amis ensemble, s'obstinant aussi de garder des préjugés sur quantité de personnes qu'il n'a pas seulement connues, et qu'il a gagnés par les relations de certaines gens apparemment d'une méchanceté avérée.

12° Il affectait de parler un allemand des gens de sa nation, mais de ces gens sans mœurs et sans éducation.

13° Ses attitudes étaient généralement choquantes, de sorte qu'elles faisaient concevoir une fausse idée de sa personne, qu'il ne méritait certainement pas. Il ne savait ni marcher ni être assis ou debout avec grâce. Il avait quantité d'autres mauvaises habitudes, par exemple de tendre le ventre, de marcher et de se placer avec les genoux en dedans, de cracher sans cesse, de

Corrections.

Ad 11mum Il est beaucoup plus porté à présent de s'intéresser pour tous ceux qui osent recourir à sa clémence; il épouse même leur cause avec ardeur et semble prendre vraiment part, quand il n'y réussit pas. La cordialité et la sincérité avec la famille royale n'est pas encore sur le pied, comme il serait à désirer, quoique la politesse a en quelque façon augmenté. Les tracasseries ont entièrement fini, si bien que les préjugés et cette envie de brouiller les gens dans l'intention de se rendre recommandable dans l'esprit de celui qu'il cherchait de s'attirer et de gagner.

Ad 12mum Malgré les exhortations continuelles, qu'un prince doit se souvenir, qu'il aura à parler à différentes nations, et qu'alors il se donnera un furieux ridicule, il n'est pourtant pas fort flexible sur cet article. Je l'attribue à un faux principe qu'il a pris, de croire qu'un prince autrichien doit parler l'allemand autrichien.

Ad 13ium Quoiqu'on n'a pas manqué de travailler très-assidûment sur la correction de ces défauts, il ne s'en est pas extrêmement corrigé jusqu'aujourd'hui. Il semble que la racine est prise au point, qu'il coûtera bien pour arriver à déraciner ces mauvaises habitudes de sitôt. Ce n'est que le temps et la raison qui produiront peut-être cet effet.

Défauts.	*Corrections.*
mordre les mains, de s'appuyer continuellement, de manger assez malproprement, de parler aux gens et de tourner le visage d'un autre côté, etc.	
14° Il ne connaissait pas la voie des sentiments ni celle du point d'honneur, par conséquent il était dépouillé de cette ambition de vouloir bien faire et de la réflexion nécessaire, que tout le bien rejaillit sur lui-même. Comme il était accoutumé à être traité avec rigueur et toujours avec menace de vouloir le priver de tous les plaisirs ou de s'en plaindre à Leurs Majestés dans les rapports journaliers, ce n'était que la crainte qui le fit encore agir, mais nullement l'envie de sa perfection.	Ad 14tum Il commence à entrer peu à peu dans les sentiments d'honneur, mais semble encore s'y prêter trop légèrement, parce qu'on ne s'était guère servi de cette voie autrefois.
15° Son esprit était toute la journée occupé à se donner une torture continuelle avec des projets de plaisirs et de divertissements, et quand ceux-là manquaient, il était dérangé dans son humeur pour toute la journée.	Ad 15tum Cette mauvaise habitude de s'occuper plutôt avec l'arrangement de ses plaisirs que de ses devoirs a diminué, mais n'est pas encore entièrement bannie.
16° Le fond de la dévotion y était bien établi, mais il a été fort impatient avec ses domestiques, les brusquait souvent, et avait des emportements contre tous ceux qui l'avertissaient de ses défauts et ne condescendaient point à ses vues.	Ad 16tum Pour la dévotion on a lieu d'être assez content et le fond de la religion y paraît être solide, mais quand les dévotions sont longues, il est sujet à de fréquentes distractions. Il est plus doux avec les domestiques et reçoit les avertissements sans plus s'emporter ou marquer si souvent sa mauvaise humeur. Il a la qualité de n'avoir jamais de rancune contre personne, quand même on lui dit des vérités qui pourraient lui déplaire.

Défauts.

17° Il ne savait pas se borner dans ses plaisirs et divertissements, n'en avait jamais assez et ne finissait guère, sans qu'on l'y obligeait. Il était d'un tempérament mou, indolent, paresseux, irrésolu, capable de passer des journées entières sans rien faire, si on l'avait laissé faire. Il paraissait aussi ne pouvoir supporter le moindre mal qu'avec peine et des plaintes continuelles.

18° Il affectait par un faux principe une indifférence pour toute sorte de plaisirs, qui sont pourtant de son âge et rejouissent ordinairement la jeunesse. Quand ensuite il s'y est trouvé, on était bientôt détrompé qu'il ne cherchait qu'à paraître différent de ce qu'il était effectivement.

19° La générosité n'était point établie sur les vrais principes, car elle ne s'étendait guère au-delà de ses domestiques, et quoique dans le fond il y inclinait, elle commençait à se relâcher à cause de fréquentes réprimandes qu'on lui donnait dans la révision de ses décomptes.

20° Son caractère n'était nullement décidé, et il aurait été très-difficile à déterminer, à quoi son génie le porterait par préférence, et pour quel état il sentait une inclination marquée.

Corrections.

Ad 17mum On tâche de le rendre plus modéré, en lui faisant envisager que tous les plaisirs ne doivent servir que pour un délassement après avoir rempli son devoir; il s'y prête aussi de beaucoup meilleure grâce. Le reste changera probablement avec le temps, quand il aura été mis un peu dans la nécessité d'essuyer toutes sortes d'inconvénients dans la vie.

Ad 18vum Il a beaucoup relâché de cette fausse affectation, surtout depuis qu'il a remarqué qu'on n'était plus dupe de sa dissimulation.

Ad 19num Il a adopté avec plaisir les sentiments qu'on lui a inspirés sur cet article. Il exerce sa générosité à propos, et s'en souvient souvent, sans y être encouragé par d'autres.

20mum La jeunesse est la grande passion pour toute sorte de plaisirs, mais nommément pour la chasse et les promenades à cheval. Ils ont été jusqu'à présent des obstacles invincibles à le faire penser sérieusement sur son avenir, mais les fréquents raisonnements sur ce point très-intéressant dévoileront peu à peu son vrai génie. Je le crois toujours encore porté par préférence

Corrections.

à l'état militaire, parcequ'il en connaît très-bien la nécessité absolue, et j'ai tout lieu d'être jusqu'ici assez content des progrès qu'il a faits dans l'instruction sur l'art de la guerre.

Progrès que Monseigneur a faits dans les branches des sciences pendant son éducation.

Son Altesse Royale possède fort bien la langue française, l'italienne, la latine et un peu de la bohême, mais n'est pas bien fort dans l'art de s'exprimer par écrit; il sait fort bien la religion, l'histoire profane et ecclésiastique, la géographie et l'histoire naturelle. Il est fort bien instruit dans la physique et dans les parties de son droit. Il entend assez de la méchanique et a plusieurs belles connaissances; entre autre un talent particulier de savoir bien conter et de se rendre par là fort agréable dans la société. Il sait bien ses mathématiques, et il ne s'agit que de lui donner la pratique de celles qui sont relatives à la guerre.

Quant aux exercices de corps, étant très-adroit, il est fort en état de s'en acquitter parfaitement, mais le peu d'envie de se gêner en rien l'empêche souvent d'y briller autant que son adresse naturelle lui donnerait d'avantage. Pour la musique il incline beaucoup plus au clavecin qu'au violon. Le comte de Thurn.

Schönbrunn, ce 15 de mai 1772. Cela fait les trois quarts d'an, ou neuf mois de temps.

Undatirt. (August 1765.)

J'ai cru vous rencontrer encore quelque part. Recevez III.
cette bagatelle pour vous souvenir des moments que vous venez de passer avec nous. Je vous recommande mon fils, surtout dans ce voyage pénible [1]). Qu'il ne s'expose trop ni

[1]) Von Innsbruck nach Florenz.

fasse de trop longues stations, et qu'il se donne du repos, et si par malheur quelqu'un tombât malade ou un accident arrivait, vous n'épargnerez pas les estafettes, unique chose à me rassurer et consoler. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

AN DEN

GRAFEN ANTON THURN.

Undatirt. (Juli 1764.)

Vous viendrez, si cela est possible, jusqu'à mardi à sept heures du matin ici[1]), pour rester avec Léopold, votre frère ayant repris la fièvre, et je veux le ménager, pour qu'il puisse être rétabli pour l'autre voyage en Bohême. Je compte partir mardi à sept heures du matin; je serais bien aise de pouvoir vous voir encore avant. Marie Thérèse. I.

Undatirt. (Ende August 1764.)

Vous viendrez nous joindre cette nuit à notre gîte sur le Danube pour accompagner Léopold[2]). Notre gîte sera au-dessus du *König* et cinq heures distant de Presbourg. Vous vous rendrez tout de suite sur le bâteau de Léopold, si vous y arrivez même la nuit, et vous vous y tiendrez II.

---

[1]) Wahrscheinlich nach Pressburg, wohin Maria Theresia den Grafen Anton Thurn berief, um an Stelle seines erkrankten Bruders Franz den Erzherzog Leopold auf der Reise nach den ungarischen Bergstädten zu begleiten.

[2]) Es scheint sich um die zu Ende des August 1764 von Pressburg nach Waitzen unternommene Wasserreise zu handeln.

avec Goëss[1]) tout le voyage, comptant renvoyer celui-ci à notre retour d'ici pour ses intérêts en Carinthie. Vous montrerez ces ordres à Goëss.

Vienne, ce 17 février 1766[2]).

III. Comte de Thurn. La justice que J'ai toujours rendue à votre frère, et l'intérêt que Mon fils prend à sa mort, Me font également regretter sa perte. Comme J'en partage avec vous la douleur, Je veux en même temps donner une marque de Ma bonté aux deux enfants du défunt[3]), en assignant sur Mes biens de Hongrie à l'un et l'autre une pension de mille florins, qui leur seront continués leur vie durante, même après Ma mort. Je le fais avec bien du plaisir, ayant toujours pour votre famille, et pour vous en particulier, les mêmes sentiments de bonté et de bienveillance.

Marie Thérèse.

Eigenhändig geschriebener Zusatz:

C'est en vous seul que je mets à cette heure ma confiance, tant pour la santé que pour les mœurs de mon fils. Vous savez ma délicatesse sur tous les deux points. Je

---

[1]) Es scheint, dass der Bd. I. S. 57 zuerst erwähnte Graf Johann Carl Anton Goëss, der später zu Florenz die Leibgarde des Grossherzogs Leopold commandirte, damals bei ihm als Kammerherr diente.

[2]) Cabinetschreiben.

[3]) Graf Franz Thurn war zweimal vermält und hinterliess aus seiner ersten Ehe mit der Gräfin Marianne Rosenberg zwei Kinder, einen Sohn Namens Franz Joseph, geboren 1748, der im Jahre 1790 als Generalfeldwachtmeister vor Giurgewo blieb, und eine Tochter, Dominica, geboren 1753, später mit dem Statthalter von Steiermark, Grafen Philipp Welsperg vermält.

connais votre droiture et votre zèle, c'est ce qui me tranquillise et votre attachement me rassure, que vous n'abandonnerez pas de vos conseils ni mon fils ni mes espérances. Confiez-vous entièrement à Rosenberg. Vos deux dernières lettres me font voir plus que jamais la nécessité de fixer un solide système. Nous n'avons d'autre but que le bien-être de mon fils et de l'état, que Dieu lui a procuré.

Je voudrais ravoir mes lettres et mes instructions à votre frère défunt.

Ce 10 mars (1766).

Comte Thurn. Je vous renvoie ces papiers de votre IV.
digne frère, que je regretterai toujours. Ayant à juste titre toute ma confiance en vous, et quel que puisse être le grand-chambellan, que vous ne souhaitez pas vous-même d'être, vous aurez toujours soin de mon cher fils, tant pour sa santé que pour ses mœurs, et de m'informer exactement sur ces deux points. C'est pour cette raison que je vous renvoie les instructions et mes lettres à votre frère, puisque vous tiendrez sa place tant auprès de mon fils qu'auprès de moi. Etant capitaine des gardes, vous avez les mêmes titres à l'approcher, et étant mon homme de confiance et celui qui a partagé et contribué de tout temps à l'éducation de ce fils, vous avez les mêmes titres et les mêmes droits d'y aller à tout instant, et d'achever ce que vous avez si bien commencé, de rendre mon fils un bon prince et père de ses peuples, et de l'entretenir dans cette tendresse et confiance mutuelle, qui se doit et convient dans les grandes familles. L'Espagne a donné des grands exemples; un roi de Naples,

un duc de Parme ont su bien combiner et soutenir cette maxime et s'en sont bien trouvés. Il y a une grande différence d'avoir de la confiance et demander conseil, et à traiter soi-même ses affaires. C'est ce dernier point que j'ai tant prêché à Innsbruck, de ne s'y pas engager, et lequel n'a pas été suivi et a causé nos chagrins. Mais le premier, la confiance de s'épancher mutuellement, de demander conseil, ne doit pas être oublié. On ne s'ingérera sûrement pas dans l'intérieur d'un pays, encore moins à le vouloir gouverner, mais on peut exiger d'en être informé, pour vous être utile; on a droit d'exiger un peu de confiance.

Jusqu'au moment d'aujourd'hui, mon fils ne m'a pas touché un mot du remplacement de votre frère. Dois-je être contente? C'était un homme placé de ma main; ne devait-il pas demander ce que j'en pensais, m'ouvrir son cœur, me demander celui qui lui aurait convenu le plus? Quand on aime, quand on a de la confiance, ne fait-on pas ces pas? Faut-il se le laisser ordonner ou commander? Ce sentiment m'aurait flattée et se devait. Vous connaissez mon fils, c'était là toujours son grand défaut. Combien des fois, même dans des bagatelles, il aimait mieux s'en priver que de les demander? Vous me direz: c'est timidité. Je n'en conviens pas; c'est manque d'attachement et de confiance, ou un orgueil et une présomption cachés, qui n'aiment pas le conseil, autre point qui pourrait devenir dangereux pour l'avenir, et où il faut travailler contre.

Nous autres ne pouvons assez travailler à approcher de nous les honnêtes gens et qui nous donnent conseil. Que deviendra-t-il, s'il écarte ceux ou ne les demande, ceux qui pourront lui en donner, ou s'il manque vis-à-vis de ces gens qui ont droit de lui demander du retour et de la confiance? Les flatteurs s'y mêleront, et en peu de temps nous

serons ou un despote ou un prince léger et voluptueux. Vous croirez que j'outre la matière, mais je ne saurais la regarder autrement. Je connais mon fils; il est violent; s'il se fortifie, vous verrez venir tout cela plus vite que vous ne croirez. Il a une grande présomption, il a des talents, mais à quoi servent-ils, si on ne s'en sert avec raison et modération? Il n'aime pas le conseil des gens de mise ou de ses égaux ou supérieurs, par cet orgueil caché, mais il écoutera des petites gens qui le rendront méfiant et le dégoûteront de tous les autres, et par là il éloignera de sa personne toutes les honnêtes gens et qui pourront lui être utiles. Mais il faut les chercher, les cultiver, les conserver, et cela ne se peut pas sans confiance.

C'est donc sur ce point que je vous recommande la plus grande attention, car ce qu'il fait à cette heure, ne restera pas ainsi. Les choses se changeront encore bien souvent selon l'âge et les années. Les goûts se changent, mais les principes jamais, et pourvu qu'il soit entouré de gens honnêtes et de probité, qu'il doit écouter et consulter et conserver, j'espère tout le bien, mais en revanche je prévois bien des malheurs. Ecartez d'accord avec l'archiduchesse et votre belle-sœur [1]) les petites gens qui l'entretiennent; ce goût d'être avec eux est dangereux. J'aimerais mieux les voir courir et se divertir que de s'enfermer avec eux, et d'un autre côté je vous recommande d'être un peu plus affable et prévenant avec lui et même avec les gens qui l'entourent; votre frère avait cela en perfection et savait

---

[1]) Die Bd. I. S. 208 zuerst erwähnte Witwe des Grafen Franz Thurn, Gabriele, geborne Freiin von Reischach. Sie war bis 1765 Hofdame der Kaiserin, und es scheint dass Maria Theresia ihre Verheiratung mit Thurn veranlasste, ehe derselbe mit ihrem Sohne Leopold nach Florenz ging.

par là gagner tant le fils que les subalternes. Il mettait mon fils à son aise, car il a quelquefois de la fausse honte, et vous savez mieux que moi, qu'il est fort sujet à des préjugés, qui sont d'autant plus difficiles à déraciner, puisqu'il ne se communique pas et croit se suffire à soi-même.

Je suis fort contente, comme vous vous êtes conduit dans toute cette occasion, et de vos lettres à moi j'ai reconnu ce caractère que j'estime tant, de candeur et de fermeté. Je ne saurais qu'approuver l'éloignement que vous marquez à prendre la charge de votre frère, quoique je le souhaiterais, mais je ne ferai rien sans en avoir bien délibéré, me flattant que vous vous prêterez à tout ce qui peut être utile à mon fils et à ma consolation. Je vous renvoie aussi mes lettres à votre frère, pour que vous les conservez ou brûlez, comme vous le voulez. Ma raison à vous les renvoyer, est de vous faire envisager les choses, comme on les voit d'ici. Si nous sommes dans l'erreur, vous me ferez plaisir de m'en éclaircir; ne craignez pas de me déplaire. J'espère que vous me connaissez assez pour être convaincu que j'aime la vérité, si elle est même contraire à mes souhaits, et que je n'ai refusé jamais le conseil de qui que ce soit, encore moins de vous, duquel j'ai mille et mille preuves de votre caractère et attachement.

Je ne saurais vous cacher que la lettre, que j'ai écrite par Rosenberg à votre frère, m'a fait un grand chagrin [1]). Lisez-la, mettez-vous en ma place dans ces moments, et vous ne trouverez pas qu'elle est de trop, mais on a mandé tout de suite ici, que c'est une lettre de moi qui a tué votre frère.

---

[1]) Maria Theresia spricht hier von ihrem Briefe an den Grafen Franz Thurn vom 12. Jänner 1766. Er ist abgedruckt in ihrer Correspondenz mit Joseph II. I, 170—172.

Je ne sais qui a pu être du secret, et malheureusement votre frère était déjà dans cet état, qui ne laissait guère d'espérance. Ma lettre écrite tout de suite, en recevant celle du 30 de décembre le 23 de janvier [1]), marque assez, combien j'étais consolée à rendre ma confiance à votre frère, qu'il n'avait jamais perdue, mais je suspendais mon jugement, et je m'en suis toujours bien trouvée, de ne pas me décider sur mes premiers sentiments. C'est à cette raison que je vous renvoie toutes ces lettres, que vous pouvez brûler. Le grand point est que vous tâchez à faire fructifier la bonne semence que vous avez jetée, que l'harmonie et la confiance, mais pas en paroles seules, soient bien consolidées, que l'économie, surtout l'ordre dans les dépenses soit bien tenu. Vous en avez besoin; depuis que j'ai vu les états, je ne saurais assez vous recommander ce point. Vous savez que mon fils n'a jamais été réglé sur ce point; cela me fait craindre que le désordre pourrait en venir, et l'ordre une fois interrompu, les premiers pas seulements coûtent; le reste ira grand train.

D'ici il ne faut compter à aucun secours. La monarchie n'a que trop souffert sous mon malheureux règne. Les peuples ne sont que trop foulés; il faut penser sérieusement à payer les dettes, à soutenir une armée au-delà des forces, mais tout cela est indispensable et rend ma situation tous les jours plus affligeante. Chaque jour m'approche à ma fin que je regarde avec plaisir. Je ne vis que pour mes enfants; si je peux leur être utile, je veux traîner encore plus loin mes tristes jours. Jugez, combien je dois être affectée, si je vois qu'au lieu de leur être utile, je vois le contraire. C'est sur ce point seul que ma sensibilité ne saurait se surmonter, et je préférerais de goût une retraite par-

---

[1]) Abgedruckt a. a. O. S. 175.

faite, si je vois que ma malheureuse personne ne saurait plus être utile; par goût je l'aurais choisie depuis longtemps.

Un autre point qui me tient à cœur, c'est Botta [1]). Tant qu'il y est, je vous prie de le soutenir vis-à-vis de mon fils et de tout le monde. Je crois qu'il est indispensablement nécessaire à mon fils. Encore je connais ses défauts, mais ils ne sont pas de nature de nuire aux intérêts de mon fils, au contraire. La nation est des plus intrigantes et des plus difficiles à traiter; il vaut mieux qu'on charge Botta de tout, que si le fils en était. Sur l'économie et sur l'attachement à notre maison je peux compter sur lui; voilà les grands mobiles de toute votre politique.

Votre conseil pour Rosenberg est admirable, mais il y a de grands obstacles à cela, ainsi tâchez de conserver Botta encore une couple d'années. Je ne vois ici point d'autres: Firmian m'est nécessaire à Milan, et les autres sont rares. J'ai pensé à Pallavicini [2]), qui est bien honnête homme et bien attaché et ferait honneur à mon fils, car ce choix doit venir de lui. J'avais pensé à Pergen, à Reischach, mais tous les deux ne sont pas forts dans l'italien et me sont très-nécessaires ici: le premier pour les affaires d'empire, l'autre pour l'empereur. Si vous savez quelqu'un, vous pourrez me le proposer, car je vous regarde toujours et plus que jamais à moi, mon conseiller intime et mon général, ainsi vous me devez aussi donner conseil. Vous en êtes bien capable, animé par votre zèle et attachement et votre droiture, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

---

[1]) Der Feldmarschall Marchese Antonio Botta d'Adorno war, wie schon Bd. I. S. 200 angedeutet wurde, bis zur Ankunft Leopolds an der Spitze der Regierung Toscana's gestanden und fungirte noch als dessen erster Minister.

[2]) Der Feldmarschall Graf Lucas Pallavicini, Bd. I. S. 234 zuerst erwähnt.

Ce 19 mars (1766).

Comte Thurn. Votre lettre et l'offre de vos services V.
vous ressemblent. Vous ne pouvez mieux me servir et me tranquilliser qu'en restant à votre place. Je suis sûre que mon fils pense de même, et que l'empereur vous marquera lui-même ses intentions, que je ne crois pas différentes des miennes.

Votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 24 mars (1766).

Je suis fort contente de vos lettres, mais je suis in- VI.
quiète sur l'humeur de mon fils. Vous savez, depuis un an et demi il a commencé d'avoir de temps en temps de ces intervalles, surtout dans le printemps. Il ne faut pas le laisser vis-à-vis de ces réflexions, il faut toujours le distraire, fût-ce même par des enfantises, car nous sommes *noch etwas kindisch;* je vous prie d'avoir bien soin de ce point. On dit ici, *dass er wie ein Heimweh hat,* et que je devrais lui laisser quelques espérances de venir ici. Je ne peux me résoudre à promettre ou faire espérer une chose que je ne trouve convenable. Je n'en dirai rien, mais jamais je ne pourrais l'approuver; c'est donc uniquement pour votre direction, que je vous marque ceci. Je vous écris empressément par cette ordinaire, pour que le fils ne voie arriver ma lettre. Je ne déciderai rien pour le remplacement de votre frère avant que Rosenberg ne vient ici, mais je suis tout-à-fait d'accord avec vous. D'abord que vous ne souhaitez de l'être, il faut

un duc Salviati[1]) ou autre pour le cérémoniel, et Rosenberg à la place de Botta. Mais comme je ne saurais me résoudre de forcer Rosenberg aussi peu que vous, j'attends son arrivée ici.

Goëss vient d'arriver; il m'a apporté une vieille lettre de mon fils, dans laquelle il me le recommande beaucoup et marque de la sensibilité qu'il retourne. J'ai pensé, s'il vous convenait, s'il retournait avec sa femme; lui n'en sait rien, ce n'est qu'une simple idée de moi. Vous êtes à cette heure le seul Allemand avec lui; si vous tombiez malade, il n'aurait personne. Si Goëss y était comme chambellan, ne pourrait-on lui trouver seulement un autre titre? Il pourrait vous soulager, mais j'exige de vous, que vous me parlez avec votre franchise ordinaire, si vous trouvez cette idée bonne ou non. Chez l'empereur je ne crois plus qu'il sera placé, mais peut-être chez le prince Albert. J'attendrai tout ultérieur arrangement jusqu'à votre réponse, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 24 d'avril (1766).

VII. Je suis fort contente de vos lettres, et c'est le seul moyen de me tranquilliser, à me marquer tout, même la moindre chose qui puisse vous inquiéter ou intéresser mes enfants. Ne soyez pas inquiet pour les drogues que le médecin[2]) donne; c'est par ordre de van Swieten. C'est un

---

[1]) Wie Maria Theresia hier andeutet, wurde wirklich der Duca Salviati an Stelle des Grafen Franz Thurn zum Oberstkämmerer des Grossherzogs ernannt.

[2]) Lagusius.

homme entendu, et vous voyez que mon fils en avait besoin; son naturel n'étant que trop faible, il faut le soutenir.

Je dois vous prévenir que j'ai proposé à mon fils Goëss; il ne dépend que de vous à cette heure de me le demander, et dès l'instant j'en parlerais à Goëss, duquel je suis sûre qu'il se prêtera avec plaisir. Il y a encore un autre qui aurait souhaité ardemment d'être comme chambellan attaché à Léopold; c'est Edling[1]), qui a servi *als Grenadierhauptmann unter* Sincere[2]). Il dit que vous le connaissez, et que c'est la raison, pourquoi il ose se présenter. On en dit du bien; sa femme serait le même cas que celle de Goëss.

J'espère que mon fils ne néglige pas la langue allemande ni le militaire; tâchez de l'exercer dans ces deux points. J'ai ordonné à Lacy de tenir une correspondance avec lui et lui envoyer tous les campements, mouvements et réglements de temps en temps. J'attends Rosenberg avec impatience et compte bien vous l'envoyer, et suis toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 11 juin (1766).

Je suis extrêmement contente des nouvelles que je reçois de vous, et de votre exactitude de me marquer les moindres circonstances. Vous connaissez mes inquiétudes et ma tendresse pour mes enfants, et je vous suis bien obligée de me tranquilliser entièrement sur ce point. Continuez de VIII.

---

[1]) Graf Philipp Edling, schon III, 201 erwähnt, später Kammerherr bei Maximilian. Seine Gemalin Elisabeth war eine geborne Gräfin Lanthieri.

[2]) Der Feldzeugmeister Claudius Freiherr von Sincere, Inhaber des 54. Linien-Infanterieregiments.

même, et vous ne sauriez me rendre un plus grand et plus cher devoir. Les nouvelles de Toscane sont pour moi un baume et relèvent seules mon âme accablée. Mais ce qui me console le plus, c'est votre suffrage que je connais vrai. J'avais quelques plaintes contre mon fils, mais je veux bien les oublier. Il ne m'a rien marqué par trois postes consécutives sur l'état de l'archiduchesse. Est-ce oubli, est-ce fausse honte ou timidité? Ni l'une ni l'autre ne conviennent vis-à-vis de moi. Il n'avait qu'à me marquer qu'il se remet en tout à ce que Madame me marquait des nouveautés qui passent chez eux; mais rien, même très-étudié à éviter le moindre doute. Je ne peux pas croire qu'il n'en est très-occupé et sensible, et ces précautions qu'il prend, en restant pas loin de Florence à l'Impériale[1]), me font bien augurer qu'il ne manquera en rien. Qu'elle se ménage les cinq premiers mois, pour éviter au commencement une fausse couche, qui influerait sur toutes les autres.

J'ai donné les ordres à Mayer, qu'il avait déjà, pour les argents du régiment, mais adressez-lui seulement l'homme qui en est chargé ici, pour savoir le temps que cela commence. Goëss sera le premier jour de l'autre mois en Toscane, Rosenberg au mois de septembre. J'ai prévenu Botta là-dessus, pour faire tout d'un coup; ce vieillard mérite toutes mes attentions et ménagements.

Vous saurez déjà, que Rosenberg a fini les prétentions des deux frères; j'en suis très-contente, que cette pierre d'achoppement soit ôtée. L'empereur vient de partir pour six semaines. Vous recevrez tous les journaux de ce voyage et du camp en septembre, et de tout ce qui se fait et s'or-

---

[1]) Das grossherzogliche Lustschloss Poggio Imperiale in der Nähe von Florenz.

donne dans le militaire, souhaitant de cultiver le goût et les talents de mon fils dans ce genre, quoique je souhaite qu'il ne soit jamais à même de les mettre en exécution.

Je dois vous prévenir sur le prince de Brunswick [1]); il doit être charmant, insinuant, poli; mais sous ce dehors charmant il cache des sentiments pourris et acquis à l'école de son oncle [2]), dont il est grand favori. Il a laissé des traces en Angleterre et en France et même chez lui, son père [3]), souhaitant de le tenir éloigné, autant qu'il peut, pour la tranquillité de la maison. Pandolfini [4]) s'est conduit ici très-bien, je lui dois ce témoignage; il fait honneur à votre cour. Je suis, on ne peut plus l'être, satisfaite de vous et de tout ce qui se passe en Toscane. Dieu veuille que cela continue de même, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Je vous fais mon compliment pour votre fête d'après-demain.

Ce 25 juin (1766).

Je suis fort contente de vos lettres, et j'en étais de IX.
même de votre empressement à venir me porter la nouvelle d'avoir un petit-fils. Mais j'ai quelque difficulté: jamais mon fils n'aura plus besoin de vous que dans ce temps, où il sera seul, désœuvré, sans aucun amusement. Je le connais;

---

[1]) Carl Wilhelm Ferdinand, Erbprinz von Braunschweig (II, 152).

[2]) Friedrich II.

[3]) Herzog Carl von Braunschweig (II, 263), vermält mit Philippine Charlotte, Schwester des Königs von Preussen.

[4]) Der toscanische General Graf Ferdinand Pandolfini.

étant accoutumé à être amusé, il ne cherche lui-même de s'en procurer. Sa chère petite femme lui manquera beaucoup, et je n'aurais de tranquillité que sur votre vigilance. Mais il y a du reste du temps encore pour y arranger les choses, car je serais bien aise de vous revoir.

Mon fils recevra par Goëss une ancienne lettre, où je lui marque ma sensibilité d'avoir fait passer cinq jours de poste, sans me marquer un mot de nos espérances; cela a diminué de beaucoup ma joie que je devais avoir. Il y a plusieurs oublis pareils, dont je ne me souviens pas à cette heure, mais qui marquent peu de confiance ou de tendresse, car on ne saurait bien estimer ni aimer quelqu'un, si on l'oublie et peut rester un moment de ne pas partager ses joies et peines avec lui. Mais ce qui me frappe de nouveau, c'est le silence sur la lettre de Botta; il ne me dit autre chose que lui-même me répondra. La poste qui est arrivée encore depuis, ne m'en dit pas plus, et Botta me marque qu'il souhaite rester jusqu'à l'été prochain, que le fils lui a accordé ses gages entiers, et qu'il me prie de le décider sur son voyage. Mon fils ne m'en dit rien. C'est pour lui épargner la peine de le dire le premier, que je me suis avancée de faire les premiers pas de la retraite de Botta, et il ne m'en dit rien, s'il en est content ou non? Il lui accorde ses pleins gages, dont il n'a pas besoin, et dont je l'ai même prévenu, et sur tout cela il ne me touche pas un mot. Vous trouverez que j'ai lieu d'être mécontente et point du tout d'être flattée de la confiance qu'il a en moi. Si le fils veut garder Botta, je ne suis pas embarrassée pour Rosenberg, et jamais je ne pourrais l'envoyer comme second; s'il y vient, Botta doit être parti ou sur le point de l'être. Cette générosité mal placée, je ne saurais l'approuver non plus, car il faut savoir apprécier les choses, et je crains à la fin un dérange-

ment dans vos finances, dont je ne saurais vous en tirer. Combien de monde aurait-il pu gratifier, qui en ont réellement besoin! Je connais cette mauvaise coutume chez lui; il n'avait jamais rien à me dire, et même il oubliait volontairement ce qu'on lui suggérait de me dire. Je me flattais que c'était plutôt embarras de s'expliquer, mais je ne lui vois pas le même vis-à-vis des autres. Ce n'est que pour moi seule, qui met tout le monde à leur aise, qui entre en tout ce qu'on me propose, et qui suis plus amie que mère de mes enfants. Jugez combien j'en suis affectée, ne le méritant pas.

J'ai cru devoir vous prévenir pour chercher à détruire, si vous pouvez, ce préjugé qui me fait tant de peine, mais je ne veux pas que vous lui montrez cette lettre; il faut que cela vienne par soi-même, et que cela ne soit forcé. Quelle différence de ses lettres à celles de son épouse! Tout cela me fait craindre que son caractère ne soit pas si bon ni si tendre que je m'en suis flattée, mais qu'il y a du rude et du dur. Prenez y bien garde, car cela augmente avec l'âge et les forces, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 26 juillet (1766).

Vous me demandez, si le prince de Brunswick doit être logé à la cour et servi par les écuries de mon fils? Je ne saurais vous dire autre chose que ce que j'ai écrit à mon fils il y a quelques semaines là-dessus. Le prince voyage sous un autre nom [1]); si vous honoriez celui-ci particulière- I.

[1]) Eines Grafen von Blankenburg.

ment, il faudrait en faire de même pour tous les autres; cela ferait à la fin un objet; à Turin on s'aperçoit déjà de cet inconvénient. Vous vous informerez donc exactement de ce qu'on aura fait à Turin, mais surtout à Parme, qui est votre propre cas. Vous ne pourriez faire moins; rendre une visite au prince après qu'il aura été chez mon fils, me paraît convenir, sans publicité et avec le plus d'honneur et de politesse qu'on pourrait lui faire, ne vous fera qu'honneur. Mais tâchez que mon fils sente pourtant toujours ce qu'il est, car je crains les compliments sous les dents, des mauvaises révérences et une marche non-soutenue, qui dénote l'embarras et la gêne, et qui est suivie de grands pas, que toute la suite ne peut suivre. Au moins c'était l'étiquette de Vienne et d'Innsbruck; peut-être est-elle oubliée à Florence; je serais enchantée de m'être trompée.

Goëss est ici; ses affaires sont embrouillées de façon qu'il n'a pu les quitter; j'espère qu'en trois semaines il le pourra. Je l'ai mis au fait de plusieurs points qui me tiennent à cœur et m'affligent, que je ne crois pas insurmontables, mais qui sont enracinés dès la jeunesse et affermis par les préjugés et coutumes; il n'en fera qu'autant que vous le trouverez à propos. J'en parlerai aussi à Rosenberg; vous trois et Madame de Thurn doivent être les seuls instruits de ce que je crois, ne souhaitant que le bien de mon fils, qui est encore bien jeune et doit être soutenu et conduit par la bonne voie. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Ce 13 septembre (1766).

Comte Thurn. J'ai prévenu sur tout Rosenberg; il a XI.
toutes les instructions; je lui en ai donné encore des nouvelles et des petits points pour en parler amiablement à mon fils sur le maintien, la propreté et la représentation. Je crois n'avoir rien oublié, qui puisse être utile à mon fils, à le rendre heureux, parfait et content. La réussite ne pourra manquer, étant en si bonnes mains entre vous et lui. L'archiduchesse, votre belle-sœur, et Goëss pourront de même vous soutenir en bien d'occasions, mais l'essentiel roule sur vous deux; je me sens consolée en y pensant, et prie Dieu de vous conserver tous deux en santé. Toutes les nouvelles d'Italie sont bien consolantes pour moi, mais je vous recommande particulièrement la langue allemande et le militaire à ne pas négliger. Je lui ai marqué une fois de m'écrire tous les mois en allemand, mais il l'a voulu oublier comme bien d'autres. Goëss vous instruira de toute la légende des oublis, dont j'ai à me plaindre; ce n'est pas pour en faire des reproches, mais pour éviter à l'avenir les mêmes occasions. Je suis extrêmement contente de vos lettres, continuez de même, et si Rosenberg croit pouvoir se passer de vous, je serais bien aise de vous revoir pour peu de temps. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 9 octobre (1766).

Je suis bien aise que vous êtes content de mon fils, XII.
votre témoignage n'étant pas douteux, et si mon fils croit se pouvoir passer cet hiver de vous pour six semaines, je ne serais pas fâchée que vous me portiez la nouvelle d'être

grande-mère; si c'est même une fille; cela aura le même mérite chez moi, pourvu que la mère se trouve bien. J'étais un peu fâchée contre vous, que vous avez trouvé trop forte l'agitation que Madame [1]) a eue à votre départ, et délicatement nous sommes toujours les dupes, puisque les hommes, surtout les maris ne veulent pas s'incommoder à nous aimer de même, et ne le font la plupart du temps que pour l'amour d'eux-mêmes. Je vous le pardonne vis-à-vis de vous, n'ayant jamais eu d'épouse, et ayant vu tant d'autres, qui ne peuvent entrer dans ce nombre, ou sont peut-être même à charge à leurs époux, mais celle-ci mérite exception.

Si votre voyage avait eu le but de remédier aux calamités publiques, au devoir de souverain à acquérir de la gloire, j'aurais été la première d'exiger ce sacrifice. Mais vous affligez, agitez de gaîté de cœur une personne bien chère, pour tuer cent daims et voir un musicien ou une chanteuse, danseuse hors de votre pays [2]). Est-ce que ces raisons peuvent entrer un moment en comparaison à un cœur, que vous affligez seulement pour une heure, si non pour huit jours?

Voilà mon sermon fini; je vous abandonne à vos réflexions et ne suis pas fâchée contre vous, mais j'ai cru devoir entrer dans tout ce détail, pour éviter absolument une autre fois à y tomber ou de nourrir pour un instant le goût de

---

[1]) Offenbar die Grossherzogin, welche sich über eine kurze Reise, die ihr Gemal in Thurn's Begleitung am 21. September zur Jagd nach Pisa und dann nach Livorno antrat, und an der sie wegen ihrer vorgerückten Schwangerschaft nicht theilnehmen konnte, gekränkt zu haben scheint.

[2]) Ich kann nicht finden, dass der Grossherzog, der von Livorno aus die in dessen Nähe unternommenen Arbeiten zur Trockenlegung von Sümpfen besichtigte und schon am 27. September nach Poggio Imperiale zurückkehrte, die Grenzen seines Landes überschritten hätte.

courir ou voyager hors de vos états, ce qui ne peut jamais convenir. Voyez l'exemple de l'Infant défunt, de celui d'à cette heure[1]), du duc de Savoye[2]), du roi de Naples; jamais ils n'ont fait des courses hors de chez eux. Il vaut mieux faire des fêtes chez soi pour attirer les autres; cela convient mieux et rapporte même aux pays. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 3 novembre (1767).

Je souhaite bien, que Taaffe[3]) réussisse à Rome, alors votre affaire doit réussir de même. J'ai reçu vos lettres XIII.

---

[1]) Maria Theresia meint hier die Herzoge Philipp und Ferdinand von Parma.

[2]) Die Kaiserin scheint unter dieser Bezeichnung den König Carl Emanuel III. von Sardinien zu verstehen.

[3]) Der Dragoneroberst Franz Graf Taaffe. Damals neunundzwanzig Jahre alt, wollte er sich mit der Bd. I. S. 200 bereits erwähnten Witwe seines zwei Jahre zuvor — am 11. December 1765 — verstorbenen älteren Bruders, des Reichshofrathes Grafen Johann Taaffe, vermälen. Er begab sich zur Erlangung der päpstlichen Dispense nach Rom, doch wurde sie ihm, und zwar, wie man sieht, gegen den Willen der Kaiserin verweigert. Er verehlichte sich später mit Clementine, einziger Tochter des Lord Bellew, zog sich jedoch nach dem Tode seiner Gemalin nach Budweis zurück und widmete sich bis zum Ende seines Lebens astronomischen Studien. In dem Werke: „Memoirs of the family of Taaffe, Vienna 1856", welchem diese Angaben entstammen, sind auf Seite 337—346 die Instructionen der Kaiserin Maria Theresia für den Grafen Johann Taaffe, als er sich in ausserordentlicher Mission nach Portugal begab, ein nachträgliches Billet an ihn, einige seiner Berichte, und endlich die beiden Briefe abgedruckt, in welchen Maria Theresia dem Vater, Grafen Nicolaus, und der Mutter, Gräfin Anna Taaffe, ihr Beileid über den Tod ihres Sohnes Johann kundgab.

qui me font toujours beaucoup de satisfaction; même l'idée du transport de l'épouse par mer au printemps m'aurait assez plu, mais Dieu en a disposé autrement; c'est une perte que cette fille, qui ne m'a jamais donné aucun déplaisir et beaucoup de satisfaction [1]). La Elisabeth, je la tiens hors d'affaire; elle a été de même assez mal. Je dois revenir à cinquante ans et voir périr mes enfants. Je crains pour mes fils, quoiqu'ils se portent encore bien; je suis un peu intimidée.

Mes compliments à votre belle-sœur, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 24 janvier (1768).

XIV. Le temps approche de la délivrance de notre chère archiduchesse; jugez, combien j'en suis occupée. Je m'attends à une fille; pourvu que le père et la mère se portent bien, tout le reste on peut attendre. Ils feront le voyage avec ma fille [2]) à Naples, dont je suis bien aise. Elle sent très-bien tout le difficile de sa situation, elle fait pitié. Vous la trouverez très-changée à son avantage; elle part le 7 avril.

Il y a longtemps que vous ne me dites plus rien de mon fils; j'espère que vous en êtes content. Il ne m'a pas touché un mot qu'il souhaitait un Allemand à la place de Wöber [3]). Le frère de Streffler [4]) ne conviendrait pas; il est

---

[1]) Die Erzherzogin Josepha, welche bekanntlich als Braut des Königs Ferdinand von Neapel an den Blattern starb.

[2]) Caroline, welche an die Stelle ihrer verstorbenen Schwester Josepha trat.

[3]) Der Kammerdiener Johann Weber.

[4]) Der Kammerdiener Ferdinand Streffler.

chargé de famille et a grand besoin. Ses lettres se ressentent toujours de cette retenue vis-à-vis de moi, dont je me plaignais si souvent ici; elle m'écrit tout autrement. Vous ne toucherez rien vis-à-vis de mon fils de ce que je vous mande, ne voulant le gêner encore plus, et ne l'attribuant pas à manque de confiance seul vis-à-vis de moi, mais à son caractère. Vous m'informerez exactement partout, où vous vous trouverez avec mon fils, de tout ce qui se passe, vos lettres étant très-agréablement écrites et méritant toute ma confiance, et par ce caractère vrai et solide que j'estime tant en vous.

Croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Ce 22 juillet (1768).

Grâce à Dieu que le courrier est arrivé hier au soir XV.
à neuf heures avec l'heureuse et tant souhaitée nouvelle de votre heureuse arrivée sans aucun accident[1]). Je suis charmée que vous êtes tous si contents du séjour de Naples, et que le roi vous a fait à tous des présents; cela marque son attention. Mais je suis bien aise que ces continuelles courses, danses dans cette saison soient finies. On commençait à les trouver un peu trop par tout l'univers, tant pour la santé que pour la convenance de tous ces hauts personnages, et la réputation que mon fils mérite à si juste titre, commençait à s'offusquer, puisque lui et elle doublaient encore la dose de ces courses, et effectivement moi-même, je commen-

[1]) Thurn war im Gefolge des seine Schwester Caroline nach Neapel begleitenden Grossherzogs und seiner Gemalin.

çais à trembler pour sa santé et sa réputation. Je n'ai jamais douté de la contenance de mon fils dans le danger[1]); il vient d'un sang qui ne sait que c'est craindre, mais j'étais bien aise de m'informer, si vous en étiez content, et par votre rapport sincère voir affermir mes espérances.

L'incommodité dont il souffrait, était le second point aucunement indifférent pour moi. Je sais ce que sont les incommodités sur mer; j'ai vu succomber les Anglais mêmes, nation née pour la mer. Je voulais donc savoir à quel degré il s'est senti incommodé, me souvenant très-bien, que dans ses moindres incommodités il se laissait aller et en était très-abattu. Il m'importait donc de savoir, si cela était encore de même, ou s'il a gagné sur lui sur ce point.

Voilà les paroles qu'on a écrites de Venise, et qui sont dispersées par toute l'Italie et ici: „Les courses, fêtes, bals „sont continuels; c'est plus qu'une fatigue. C'est le grand-„duc qui en est l'auteur et le promoteur. Il y a beaucoup „à craindre pour le roi, qui n'est accoutumé à ce train. L'autre „jour à la pêche de Procida, malgré le bavardage du grand-„duc, c'est notre roi qui a eu la meilleure contenance d'eux „tous.“ Ne devais-je pas être fâchée de ces bruits que je sais faux, mais pas tout le monde, et les dehors étaient contre vous? Aimant tendrement mes enfants, plus pour eux que pour moi, je devais être fâchée, si dans les occasions ils donnent prise contre eux.

Mes compliments à votre belle-sœur; je n'ai pas le temps de lui écrire. Cette lettre n'est que pour vous, car j'en ai parlé d'abord selon mon devoir clair à mon fils, et cela suffit. Je ne voudrais pas lui causer du chagrin pour

---

[1]) Bei einem Sturme, der die ganze Gesellschaft auf dem Meere überfiel. Vergl. VII. 460.

le passé, ne craignant rien pour à cette heure; au contraire, je voudrais qu'il continuât à danser de temps en temps, cela faisant plaisir à elle, et à vingt-deux ans il faut savoir goûter de tous les plaisirs. Je suis toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Ce 30 décembre (1768).

Dieu veuille que l'année 1769 passe comme celle que nous venons de finir, qui a été la plus belle et heureuse, que j'ai eue depuis douze ans. Aucune mort, aucune grande maladie, la naissance de notre archiduc François, trois mariages au moins conclus, l'inoculation heureuse, point de guerre ni des revers particuliers; on ne saurait assez remercier Dieu. Mais je crains beaucoup, que cette tranquillité n'existera pas de même l'année qui vient. Les troubles en Pologne, l'inoculation de mon fils Léopold, l'accouchement de notre archiduchesse sont des événements qui troublent déjà le commencement. Pour les deux derniers je compte bien sur votre exactitude et celle de votre belle-sœur, de ne me laisser rien ignorer, pas la moindre bagatelle de ce qui peut intéresser ces chères santés. J'en ai déjà des épreuves qui font toute ma consolation dans l'éloignement où je me trouve. XVI.

Pour les troubles j'espère que nous n'y serons pas mêlés, ni que le bon Dieu me punira plus dans mes vieux jours avec une guerre, et surtout des Turcs. Ainsi je ne compte pas sur vos offres, dont je reconnais néanmoins la source et le zèle d'où elles partent. J'ai plus besoin de vos soins en Italie qu'à une armée, ayant à si juste titre toute ma confiance, qui ne finira qu'avec mes tristes jours, étant toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 11 juin (1770?).

XVII. Comte Thurn. Mon fils ne me parle qu'avec grande amitié et confiance de vous; cela me fait grand plaisir. Il rend justice à votre zèle, à l'ordre que vous introduisez partout, et à la décence. Je vous en sais bien bon gré, et vous envoie par ce courrier un échantillon du service de porcelaine, que je fais faire ici, s'il vous plaît et à mes enfants, et si pour vingt-quatre personnes cela est suffisant.

Les incommodités des deux fils[1]) et de la Thérèse ne m'ont pas fait plaisir; ils me sont trop chers et précieux pour ne trembler au moindre accident, surtout moi, qui suis accoutumée aux revers et malheurs, mais en ne pas recevant d'estafette, cela me fait bien augurer. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 3 janvier (1771).

XVIII. Comte Thurn. J'ai reçu la vôtre du 24, et je n'ai rien à ajouter à ce que vous a dit Rosenberg de ma part, que vous restiez logé même à la cour près de la personne de mon fils et de ses gens du service, comme la seule personne après le départ de Rosenberg, qui ait ma confiance, et que ma tranquillité en dépendait. Outre cela la dépense que mon fils devrait faire pour créer une maison entière pour vous, aurait incommodé de beaucoup ses finances, et si je ne vous ai pas parlé avant votre départ de cette idée, c'est que mon fils voulait être le premier de vous en parler, et

[1]) Franz und Ferdinand.

à la fin le temps est devenu trop court pour toutes choses. Vous voulez savoir, combien de temps je vous destine encore de rester? Si cela dépendait de moi seule, ce serait pour toujours; mais ne voulant vous prescrire rien, ni à mon fils, je crois deux ou trois ans au moins. Au bout de ceux-ci vous pourriez accompagner de nouveau mes enfants à nous voir ici et rester avec nous. Vous serez partout, où vous serez, très-bien, et jouirez de ma confiance et reconnaissance, qui sera toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

---

8 d'avril (1771).

Comte Thurn. J'ai reçu la vôtre. Ayant pris sur vous la charge de grand-maître, je vous en sais bon gré et suis d'autant plus contente, que mon fils m'en paraît au comble. C'est votre propre ouvrage, tâchez de le perfectionner. Je suis très d'accord avec vous, que votre cour doit avoir un peu plus l'air de l'être; elle est trop simple et trop retirée, surtout à Florence; la santé, l'humeur s'en ressentent à la longue. Vos bons conseils, soutenus par Madame, effectueront ce qui manque, ce qui est peu de chose encore, mais avec le temps pourrait devenir plus sérieux à cause de la santé et humeur. A peine je suis tranquille de vous voir à cette place, que vous pensez à la quitter, et mon fils même veut, pour vous complaire, m'en persuader. Pour cette année-ci il n'y a rien à faire, et vous pouvez tranquillement faire votre campagne à la cour à Florence. Il faut espérer que jusqu'après un an nous viendrons à bout à faire la paix; je regarde donc à pure perte tous ces arrangements. Vous avez très-bien fait de vous avoir adressé à l'empereur même XIX.

et à Lacy; je ne sais ce qu'ils vous répondront, mais pour cette année je peux vous assurer qu'il n'y a question pour vous.

La perte que j'ai faite de ma chère amie et grand'-maîtresse, m'a été très-sensible. Je suis sûre de la sensibilité qu'elle vous aura causée, mais cela ne diminuera jamais l'estîme et la reconnaissance que je vous porterai toute ma vie. Marie Thérèse.

Undatirt. (Schönbrunn, 22. April 1771.)

XX. Je suis fort contente du présent pour Rosenberg. Faites souvenir quelquefois vos maîtres, que même des petits présents, faits quelquefois à temps, nourrissent l'amitié. Je suis très-contente de l'arrangement pour les dames du palais.

Il y a un grand vide ici[1]) de celui de l'année passée, et à Vienne c'est de même, ne trouvant plus ma chère amie, la bonne comtesse de Paar. La carrière que je cours, est bien longue.

Je suis touchée que vous n'avez pas eu la confiance de me parler à cœur ouvert; vous me deviez pourtant mieux connaître. On vous explique plus par cette lettre de quoi il s'agit[2]). Ce n'est que pour vous rassurer sur votre per-

---

[1]) Die Kaiserin war in diesem Jahre schon am 20. April nach Schönbrunn übersiedelt.

[2]) In einem Cabinetschreiben vom gleichen Tage belobte die Kaiserin den Grafen Thurn wegen eines Planes, den er zur Reorganisirung des grossherzoglichen Hofstaates ausgearbeitet hatte. Sie erblickte darin ein neues Zeugniss seiner Thätigkeit und seines Ordnungssinnes, versprach sich die Entfaltung grösseren Glanzes und wunderte sich nur über die geringen Gagen. Sie frug, ob denn auch die Leute dabei bestehen könnten?

sonne et vous assurer que nonobstant le peu de justice que vous m'avez rendu, je ne suis et ne serai pas moins toujours votre vraie amie . . . .

Ce 21 mai (1772).

Comte Thurn. Il y a longtemps que je ne vous ai XXI.
écrit; les fluxions fréquentes aux yeux et à la tête, que j'ai depuis dix mois, m'en ont empêchée. Ne croyez pas que c'est une diminution de ma confiance en vous; je n'oublierai jamais ce que je vous dois, et encore journellement mon âme est tranquille, vous sachant avec mon fils: c'est le plus grand service que vous me pouvez rendre.

Je vous prie d'informer Firmian ou Khevenhüller de tous les honneurs qu'on aura faits à l'électrice de Saxe: canons, tables, fêtes, envois à la rencontre etc. Ferdinand est adressé d'imiter en tout votre cour; il ne pourrait mieux faire, hors le trop peu de représentation que je ne lui passerais pas, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Undatirt. (November 1772).

Comte Thurn. J'ai chargé Wilczek[1]) de vous assurer XXII.
que je suis toujours très-contente de vos services, que je

---

[1]) Der schon so oft erwähnte Graf Joseph Wilczek sollte zum Ajo der Söhne des Grossherzogs Leopold ernannt werden. Doch kam es hiezu nicht, und er wurde, wie schon gesagt worden, als kaiserlicher Gesandter in Neapel beglaubigt, wo er im Juli 1773 eintraf.

suis bien aise d'apprendre que votre santé se soutient mieux, et que vous pouvez compter sur mon amitié et ma reconnaissance, qui ne finiront qu'avec mes tristes jours.

Votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Le cadet que vous avez souhaité que je place, l'est déjà; Mayer en est chargé.

Ce 4 mai (1774).

XXIII. Comte Thurn. Je vous recommande Colloredo[1]), de l'aider de vos conseils. Vous connaissez trois générations, et ma façon de penser ne vous est pas cachée. Vous avez élevé le père, et les enfants doivent vous paraître les vôtres. Je connais votre probité, vos talents et votre attachement; j'y compte et suis toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Undatirt. (Anfangs November 1774.)

XXIV. Comte Thurn. Je ne vous ai pas répondu sur la vôtre, où vous marquiez que vous voudriez savoir une fois votre sort décidé. Il faut parler plus clair à votre amie Thérèse. La reine[2]) a cru le fixer par le poste que vous occupez, ne trouvant aucun équivalent à celui-ci. Il faut donc nommer les choses que vous souhaiteriez; ma reconnaissance et ma

---

[1]) Graf Franz Colloredo-Wallsee, soeben zum Ajo der Söhne Leopolds ernannt.

[2]) Maria Theresia spricht hier von sich selbst.

confiance sont toujours les mêmes, et je vous marquerai sincèrement ce qui est possible ou non, ne souhaitant que votre satisfaction, que vous trouverez plus difficilement ici qu'ailleurs. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Nous avons un nouveau colonel[1]) qui me fait bien du plaisir. Dites-moi quelque chose des deux garçons aînés, comment vous les trouvez.

Undatirt. (Schönbrunn, 15. September 1775.)

Vous n'avez pas besoin d'aucune instruction; je me remets entièrement à votre zèle et connaissance de ma façon de penser. Je suis charmée que vous aimez déjà Maximilien, et que vous lui trouvez des talents. Vous mènerez l'économie et la décence partout sans ostentation, ce qu'on ne veut pas à cette heure dans ce siècle. Aucun temps n'est fixé; quelques jours plus tôt ou plus tard ne font rien au total, et en le ramenant à Milan, vous le consignerez à son frère qui en aura soin, comme Hrzan a fait à Florence[2]). XXV.

---

[1]) Das durch den Tod des Generals der Cavallerie Grafen Michael Anton Althan erledigte zweite Carabinier-Regiment wurde dem Erzherzog Franz verliehen.

[2]) Der schon so häufig genannte Uditore di Rota und spätere Cardinal Graf Franz Hrzan, der sich in Gemässheit seines Amtes und als Bevollmächtigter des Kaiserhofes in Rom befand, stand kurze Zeit hindurch, während des Aufenthaltes des Erzherzogs Maximilian in Italien, an der Spitze seines Hofstaates. Thurn übernahm nun, jedoch auch nur bis zum Eintreffen des Erzherzogs in Mailand, diesen Posten.

Ce 7 octobre (1775).

XXVI. Comte Thurn. Je vous ai déjà marqué l'autre jour, que vous n'avez pas besoin d'instruction, que vous ferez tout mieux que tout ce que je pourrais vous dire, connaissant votre zèle et attachement, et vous me connaissez assez pour deviner mes pensées, ma façon de penser n'ayant changé en rien, nonobstant mon âge et ma triste situation. Je ne vous marque ce peu de réflexions que pour votre plus grande sûreté et tranquillité. Vous prendrez la direction de la petite maison de mon fils, comme Hrzan l'avait; vous ferez les fonctions de mon ministre qui l'accompagne et est chargé autant de sa personne que de tout le reste. Le voyage se fera selon la liste que le grand-duc a faite avec lui. Hors la nuit qu'il passera à Modène, et le dîner à Reggio, on ajoutera ou tranchera au reste du voyage, comme vous le voudrez ou le trouverez convenable, pourvu qu'il n'arrive avant le 10 à Milan; plus tard cela est indifférent. Le plus souvent que je pourrais avoir de vos nouvelles, ne fût-ce même que deux lignes, cela me suffira. S'il y avait une maladie, vous enverrez une estafette, et vous continuerez de même jusqu'à ce qu'il soit rétabli, et ne me cacherez rien et y ajouterez le rapport du médecin.

Vous ne ferez pas les généreux pour rien, mais point de vilenie, un milieu entre l'archiduc et le comte. A Gênes ces Messieurs ne méritent guère des attentions, hors la politesse due à chacun. Turin est presque de même. Vous répéterez toujours et tiendrez tant que vous pourrez l'incognito; vous nommerez même mon fils dans tous ces endroits Monsieur le comte, vous refuserez tous les palais. Si cela choquait les maîtres, je vous laisse l'arbitre de céder. Vous pourriez vous arrêter là tant qu'il vous plaira et faudra pour vous reposer, connaissant très-bien que de voyager dans

cette saison ne peut qu'être très-incommode. Si vous étiez incommodé en chemin, arrêtez-vous tout de suite et ayez soin de vous conserver; huit jours ne seraient pas de trop, si mon fils devait s'arrêter pour vous. Ugarte[1]) et Weingarten iront partout avec lui; ce sont des gens sûrs, et il reviendra seul avec ces deux ici. Quand vous serez en repos à Milan ou ailleurs, vous me ferez plaisir de me faire une description de Parme, surtout de ma fille, de Modène, de Gênes et de Turin, particulièrement du prince de Piémont et elle[2]), et du duc de Chablais et elle. Mais cela à votre plus grande commodité, même à votre retour, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Ce 16 novembre (1775).

XXVII. Comte Thurn. Je ne saurais vous exprimer mon contentement sur vos rapports intéressants et agréables; je n'étais pas un instant inquiète, sachant mon fils entre vos mains. La remarque juste que vous avez faite, qu'il ne conviendrait pas qu'il ne vît les forteresses, est très à sa place, et j'espère que vous aurez décidé mon fils en conséquence. Rien ne presse son arrivée à Milan et même ici; cela dépend de lui: le commencement de l'autre mois ou le 22; plus tard à cause des grandes fêtes cela ne conviendrait pas. J'ai cru que j'étais encore de ces temps, où nous avons partagé nos travaux et nos plaisirs ensemble, en voyant croître mes

---

[1]) Der schon Bd. I. S. 343 erwähnte Graf Wenzel Ugarte war jetzt statt des Grafen Lamberg Maximilians Reisebegleiter in Italien.

[2]) Der nachmalige König Carl Emanuel IV. von Sardinien und seine ihm erst vor einem Monate, am 6. September 1775 angetraute Gemalin Clotilde, Schwester Ludwigs XVI. von Frankreich.

enfants sous vos yeux et votre direction. J'aime beaucoup à m'occuper du passé; le présent n'est pas si consolant, l'avenir encore moins. Est-ce l'attribut de la vieillesse ou est-ce réalité, mais je vois que tout le monde pense à mon âge ainsi. Jugez, combien j'estime ceux qui ont tant contribué à ma satisfaction, et qui m'ont été attachés de même, entre lesquels je vous compte avec justice.

J'attends de vous un tableau, comme vous trouvez Maximilien, son caractère, sa capacité, ses défauts, et même votre conseil, quel remède à y employer, surtout à la paresse corporelle et indifférence spirituelle; j'avoue, j'en suis alarmée. Votre papier ne servira qu'à moi seule, personne ne le verra ni ne le saura, mais je l'attends de votre attachement pour moi. Dites-moi aussi, comment vous trouvez Ferdinand? A qui pourrais-je mieux m'adresser qu'à vous?

Comptez que je suis toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Undatirt. (Wien, 16. Mai 1780.)

XXVIII. Vous saurez déjà la résolution que votre digne belle-sœur[1]) a prise de s'établir à Grätz. Je ne saurais le lui désapprouver; le train qu'on mène ici, est trop mauvais et insoutenable pour quelqu'un de raisonnable. Elle m'a promis de revenir quelquefois les étés; je lui ai offert *ein Absteigquartier für allzeit zu Schönbrunn.* Si nous avions pu nous voir quelquefois, cette séparation n'aurait pas eu lieu, mais comme je vis, personne ne me peut être de soulagement, et moi-même, je me suis très à charge.

---

[1]) Die Gräfin Gabriele Thurn war 1770 von Florenz nach Wien übersiedelt.

AN DEN

GRAFEN ROSENBERG.

Undatirt (Ende Februar 1769[1]).

Je veux vous prévenir, mais dans le plus grand secret, qu'il se pourrait très-bien, que vous voyiez arriver tout d'un coup l'empereur. Il veut partir le 3, pousser tout de suite à Florence et Rome, et profiter comme vous autres de la vacance à Rome[2]). La dispense qui nous manque et fait différer le mariage[3]), et entre nous dit, encore plus le contrat de mariage; quand on croyait ne devoir que le signer, il s'est trouvé bien différent de celui de la sœur[4]) et même tel que je ne saurais jamais passer outre. Le prétexte donc de la dispense est très-favorable pour pouvoir ajuster le tout en même temps, les Turcs ayant fait demander en grâce, que le voyage en Croatie sur leurs frontières n'aie lieu, et qu'ils ne pouvaient répondre de leurs gens. Toutes ces circonstances ont déterminé tout d'un coup l'empereur à changer son voyage, et je n'ai pu me refuser à ses instances, d'autant moins que ce voyage a été concerté déjà il y a deux ans, où les inconvénients ont été bien pires. La joie qu'il marque, est incroyable, et l'empressement à se retrouver avec vous. I.

---

[1]) Fürstlich Rosenberg'sches Archiv.

[2]) Der Erledigung des päpstlichen Stuhles durch den Tod Clemens XIII.

[3]) Der Erzherzogin Amalie mit dem Infanten von Parma.

[4]) Caroline.

Je ne suis pas inquiète, étant hors d'ici et pour peu de temps, que tout ira au mieux. Dieu veuille que ce mariage le fasse décider à se marier. Je ne lui en touche rien, car ce serait tout gâter, mais je souhaiterais que la Modénaise [1]) ou Piémontaise [2]) puisse lui convenir, et c'est une des grandes raisons qui m'a décidée plus facilement à lui accorder cette course. S'il revient sans en faire choix, je serai bien plus abattue que jamais; cette espérance me soutient.

J'ai prié l'empereur d'aller voir sa sœur; il en est très-content et le fera, mais il vaut mieux à Caserta ou ailleurs qu'à Naples, et s'il voulait voir absolument cette ville, il le faudrait sans le roi et elle dans le plus grand incognito et sans s'y arrêter; s'il ne le demande, il vaut mieux n'en rien faire. Je vous en préviens, et vous pourriez le prévenir sur tout ce que vous croirez convenir pour la reine, surtout pour la dame qu'on croit convenir, et pour l'éloignement de ceux qu'on croit nécessaire.

Je dois vous prévenir que l'empereur n'a pas lu vos lettres, mais qu'il sait que je vous en écris quelquefois. Vous ne ferez aucun usage de cette lettre, et je m'attends que vous aurez soin tant à Rome que pour le voyage de Naples, que tout se fasse en ordre, et vous direz toujours ce qui convient ou non. L'empereur aime la vérité, quand on la dit de certaine façon, sans *brummen*, et il vous estime. Vous me rendrez compte, autant que vous pourrez, de tout; j'y mets toute ma confiance. Au moindre accident — que Dieu nous en préserve — vous m'avertirez, sans rien dissi-

[1]) Elisabeth Ernestine, Prinzessin von Modena. Vergl. I. 294.

[2]) Maria Theresia meinte wohl die älteste Tochter des Herzogs von Savoyen, nachmaligen Königs Victor Amadeus III., Marie Louise, 1753 geboren, somit damals sechzehn Jahre alt, im Jahre 1771 mit dem Grafen von Provence vermält.

muler. Vous ne ferez nullement semblant de cette lettre, et ne vous laisserez interrompre à rien, et vous laisserez surprendre à Rome même [1]). S'il y avait un changement, je vous en préviendrais.

Je ne marque rien de tout ceci à mes enfants. Je suis toujours ...

Points pour Parme.

Undatirt. (October 1769.)

Je ne vous prescris rien, vous êtes informé de tout, II.
vous ferez mieux que tout ce que je pourrais vous dire. Il s'agit de mettre ou conserver ma fille dans l'intention de ne se mêler plus d'affaires; plus de parti contre du Tillot, quoique je ne saurais le croire utile à la longue. Tâchez de lui parler de ma part, et que j'ai droit d'exiger de lui d'avoir bien soin de ma fille. Le pas que j'ai fait après la mort de l'Infant pour lui en Espagne, celui que je viens de faire de nouveau, exigent bien de sa part, qu'il ait quelque retour pour moi et me rassure sur le sort de ma fille; qu'il doit être persuadé que les bruits contre lui n'ont pas manqué d'être ici aussi, et malheureusement je crains, sans le savoir, que ma fille en a dû avoir eu aussi, mais que chez moi ils n'ont pas porté la moindre atteinte, et que Knebel est venu exprès pour ramener ma fille, et que Mahoni a été employé en Espagne pour rectifier ma fille, voyant que je n'en pouvais venir à bout; qu'après un témoignage pareil j'ai lieu d'exiger de lui tout; que je voudrais savoir, si effectivement les finances soient en si mauvais état, le pays abîmé, et que bientôt ils

---

[1]) Wohin Rosenberg und Thurn den Grossherzog Leopold begleiteten.

ne pourront rester à Parme. Du secours d'ici il n'y a pas à attendre; reste à voir s'ils ne pouvaient se défaire de leur militaire absolument inutile, de la quantité des domestiques. Si effectivement on pense à un voyage à leur faire faire, je n'aurais rien de contraire en Espagne, mais en France ce serait autre chose, et ici les inconvénients seraient grands, et le voyage devrait être au moins de deux ou trois ans. J'avoue, autant que je serais aise de recevoir ma fille et de lui adoucir son sort en quelque façon, autant je prévois les plus grands inconvénients et embarras de toute façon, surtout si le dehors et maintien de l'Infant est si mauvais. J'ai même pensé à un divorce; j'en serais bien fâchée à cause de l'éclat, mais je vous prie de vous informer exactement chez le médecin Camuti, s'il espère pour l'avenir ou s'il n'espère rien. Il vaut mieux être au fait à temps, que de se repaître d'illusions.

Vous verrez par ma lettre à ma fille ce que je crois pour le caractère de l'Infant. Il m'est impossible de le croire faux, fourbe et ne sentant rien; il est toujours temps de se convaincre de ses mauvaises qualités. Je crois toujours qu'il faut tâcher le plus tard qu'on peut de s'en persuader, et d'employer tout au monde pour le changer, l'occuper, l'amuser. Tous ces enfantillages, l'Arléquin, le Brighello, tout est à préférer aux polissons et mauvaises compagnies, aux courses en campagne, auprès des prêtres etc. Il ne faut pas le traiter avec rudesse, mais avec beaucoup de douceur et respect. Je voudrais que Knebel le puisse gagner; il ne serait rien de plus mauvais, que s'il le prît en guignon ou le croirait son contreparti. La lettre du roi[1]) doit me faire soupçonner déjà et lui être très-désagréable, l'ayant accusé; il faut donc tâcher de le faire revenir de cette idée et de ne donner pas

---

[1]) Von Spanien.

gain de cause au parti contraire. Le refus du régiment lui doit pourtant avoir été sensible. Vous pouvez faire revenir cette idée; je lui accorderais même celui d'Italie, pourvu qu'il ne le souhaite sur un autre pied que mes fils l'aient, et qu'il reste toujours dans mes pays, et qu'avant tout il ait l'agrément des deux rois [1]).

Si Knebel savait quelque chose qui pourrait faire plaisir à mes enfants, il peut me le marquer. Je crois moi-même, qu'à la longue ma fille doit gouverner, mais il faut que cela soit de l'agrément des rois, et qu'ils l'exigent d'elle.

Qui est donc le confesseur de l'Infant, qui lui passe toutes ces nigauderies? Dites-moi ce qui vous paraîtra de Madame Malaspina; vous pourriez lui dire, si vous le voulez, bien des assurances de ma part. Informez-vous aussi exactement du médecin Camuti et du chirurgien du sein de ma fille, s'il n'y a plus la moindre dureté ou sensibilité ou grosseur, ou une glande et de quelle grandeur?

Les billets à détruire; mes lettres, au moins deux ou trois longues, à me renvoyer; ne voulant plus garder un vestige de cette histoire. Point de générosités. Les courriers et estafettes extraordinaires à envoyer à Pichler; pas les mettre en compte. Tous les huit jours une relation allemande; les particulières à moi.

---

[1]) Von Frankreich und Spanien.

Instruction für den Grafen Rosenberg nach Parma[1]).

Undatirt. (März 1772.)

III. Sein in so vielen Gelegenheiten erprobter Diensteifer und seine ausnehmende Geschicklichkeit machen, dass wir in Gegenwärtigem dem Grafen ein zwar in Ansehung der Staatsbetrachtungen im Geringsten nicht wichtiges, unser mütterliches Herz aber sehr nahe angehendes Geschäft hiermit auftragen. Die in Parma seit dem Tage der Verbindung unserer Tochter Amalia mit dem Infanten und Herzoge von Parma entstandenen Irrungen und unangenehmen Ereignisse sind dem Grafen, wie leider ganz Europa, dem es zur Fabel und zum Gelächter dienet, nicht unbekannt. Anfangs sahen wir alle Handlungen unserer Tochter als Folgen ihrer Jugend und ihrer Unerfahrenheit an, mit welcher sie zu einem eingebildeten Guten mit gar zu vielem Eifer und ohne mindeste Ueberlegung und Vorsicht zu Werke ginge. Wir wandten dagegen die stärksten und häufigsten mütterlichen Ermahnungen, theils durch unseren eigenhändigen Briefwechsel, theils durch Abschickung und mündliche Vorstellungen verschiedener unserer vertrauten Minister, wie nämlich des Grafen selbst, des Grafen Firmian, des Baron Knebel, Auditor di Rota Hrzan, einiger anderer kleinerer zu geschweigen, an, allein umsonst. Ihre Gemüthsbeschaffenheit, die der Wahrheit gegen ihre eingewurzelten Vorurtheile wenig Wurzel zu fassen gestattet, ihr unglückseliger Hang zur Herrschsucht, der üble Rath und die Schmeichelei kleiner und schlechter, sie umgebender Leute, in welcher sie die Liebe des Volkes und einen

---

[1]) Abschrift. Vergl. Geschichte Maria Theresia's VII. 404—408.

gewissen Ruhm anzutreffen glaubte, endlich ihre stützige und eigensinnige Denkungsart und schwache Ueberlegungskraft in Auswählung und Unternehmung ihrer Handlungen, wohl aber Spitzfindigkeit und Heftigkeit in gewaltsamer Behauptung ihrer einmal angenommenen Sätze, dieses Alles unterdrückte die Wahrheit und gab nur Anlass zum Missbrauch unserer mütterlichen Vorstellungen. Wir haben daher eine Zeit her gänzlich von selben abzustehen für das Räthlichste gehalten, und wollten die Zeit und ihre eigene Erfahrung das Meiste wirken lassen. Ja da wir weder Ehre noch Nutzen aus allen unseren weiteren Vorstellungen vorhersahen, so hätten wir auch diese unterlassen, und es ist nicht eine Folge unserer mütterlichen Liebe, welche zwar alle ihre Kinder gleich liebt, aber dennoch nach ihren Verdiensten und uns gebendem Trost zu unterscheiden weiss, dass wir gegen diese unsere Tochter, welche uns schon zu so vielem Unlust die Gelegenheit gegeben hat, noch diesen Versuch als gewisslich den letzten wagen, sondern das Verlangen beider gekrönten Häupter[1]) hat uns dazu allein verleitet, da wir nichts Besseres, so sehnlich als wir es wünschten, zu erhalten gegründete Hoffnung haben. Allein es sei dies noch der letzte Versuch, beiden Königen zu Ehren und unserem eigenen Gewissen zur Ruhe, in welcher wir nachher mit Gelassenheit Alles, was immer geschehen könnte oder nothwendig geschehen wird, ohne uns im Mindesten darein zu mischen, mit ruhigem Gemüth und möglichster Gleichgiltigkeit ansehen werden.

Der Graf wird also noch einmal ernstlich und gemessenst unserer Tochter vorstellen, wie dass ihre Handlungen unschicksam, sowohl gegenüber ihrem Gemal als gegen die beiden bourbonischen Höfe sind, deren Unterstützung, ja sogar Gnade

---

[1]) Der Könige von Frankreich und Spanien.

sie und ihr Gemal, ja ihr Kind[1]), ihre Erhaltung und ihr Ansehen, ja das Auskommen selbst zu verdanken und noch weiterhin einzig und allein von selben zu hoffen haben, dass unsererseits wir weder wollten, noch jemals mit Billigkeit könnten ihnen unter die Arme greifen, da die Staatseinkünfte von den Unterthanen nicht nach unserer Willkür, sondern zu ihrem eigenen Besten und zur Erhaltung des Ganzen zu verwenden uns obliegt, ja dass wir selbst noch so viele unversorgte Kinder haben, welche uns alle Zufriedenheit geben, dass wir aller Billigkeit nach auf selbe unsere Sorgfalt vor Allem verwenden müssen. Er wird ihr also bündigst und gemessenst diesen unseren festgefassten Entschluss und Willen vor die Augen legen und ihr versichern, dass in keiner, sei es was immer für einer Gelegenheit sie auf was immer für eine Zubusse, es möchte geschehen was wollte, von uns aus rechnen könnte, da durch die letztbezahlten fünfzigtausend Gulden, so sie noch hier im Banco anliegen hatte, sie von aller nur möglichen Verbindlichkeit oder Forderung sich selbst freigemacht hat. Daraus entsteht denn auch die Folge, dass wir ihretwegen unsere mit den bourbonischen Höfen nicht auf die blosse Neigung getroffenen engsten, sondern unserem Staatsinteresse so sehr angemessenen Verbindungen keineswegs in die Schanze schlagen werden, noch weniger ohne mindesten Anschein einer Billigkeit selben Ziel und Mass in Einrichtung eines ihnen so nahverwandten Hauscadeten, ja pensionirten Prinzen innerlichen häuslichen Verfassung und persönlichen Handlungen setzen wollten, sie aber als seine Gemalin so enge mit ihm verknüpft sei, sowohl als Frau wie als Mutter, dass sie unmöglich anders als wie

---

[1]) Die am 22. November 1770 geborne Prinzessin Caroline Maria Theresia, im Jahre 1792 mit dem Prinzen Maximilian von Sachsen vermält.

ein Theil seiner selbst betrachtet werden könne, also zwar, dass auch mit ihrer Person, insoweit sie es für billig, für nothwendig, ja verantwortlich halten würden, zu schalten und zu walten ihnen freie Hände gelassen werden würden, da wir so wenig als Andere gestattet haben, noch gestatten werden, sich in unsere häuslichen Umstände zu mischen, ebensowenig auch jemals solches uns gestatten, von Anderen verlangen oder ihnen ansinnen werden.

Nach erschöpftem besonders diesem letzten recht mütterlichen Rathe wird uns nichts mehr als die Gleichgiltigkeit für Alles, was immer geschehen wird, ja der einzige Wunsch übrig bleiben, dass zu Verhinderung alles weiteren Unsinns die Höfe die kräftigsten Mittel anwenden, und dass Noth und Zwang dasjenige hervorbringen und zurechtweisen mögen, was der Mutter Rath so oft umsonst und vergebens versucht hat.

Auf diesen zwei von mir unabweichlich gefassten Sätzen wird er in allen seinen Unterredungen beharren und sich aller nur dazu dienlichen und gar keinem Zweifel unterliegenden Sätze, um selbe ihr, unserer Tochter, recht begreiflich zu machen, gebrauchen. Um aber uns noch klarer auszudrücken, so sind folgende Sätze ihr vorzulegen, deren Unwidersprechlichkeit sie hoffentlich überzeugen wird.

1° Was ist die Erzherzogin Amalie nach ihrer ehelichen Verbindung mit dem Infanten Herzoge von Parma, als dessen Gemalin und folglich, da er Herzog ist, dessen Herzogin? Aus dem ersten Wort Gemalin fliessen die natürlichen Schuldigkeiten, so einer jeden christlichen und guten Ehegattin weltkundig ausgemessen sind, nämlich die Liebe, Treue, Hochschätzung und Unterwürfigkeit gegen ihren Gemal. Wie wenig selbe in Allem erfüllt worden sind, wird wohl sie von selbst eingestehen müssen, da weder Treue noch

Liebe, noch weniger Unterwürfigkeit und Hochschätzung aus allen denjenigen Handlungen, in welchen sie den Infanten auf eine so schwächliche, ihm und ihr nachtheilige Art hat erscheinen machen, hervorleuchten. Sie hat also aus dem nämlichen unumstösslichen Grundsatze, dass sie seine Gemalin ist, sein Schicksal in Allem zu theilen, seine Person unter keinem Vorwande zu verlassen. Sollte er es auch selbst verlangen, so sollte sie alles Mögliche thun, um es zu verhindern, und thäte er sich auch auf einige Zeit von ihr entfernen, wo andershin begeben, so liegt ihr Bestes und ihr Heil daran, die Residenz, den Palast ohne werkthätige Gewalt nie zu verlassen, da sie selben mit keinem Orte der Welt als mit einer lebenslänglichen Retraite in einem in dem Parmesanischen liegenden Kloster, in welchem sie von aller Welt abgesondert im Trennungsfalle von ihrem Ehegemal allein anständig leben könnte, verwechseln, und da kein anderes Land, noch weniger aber unsere Staaten ihr einen anständigen Aufenthalt in solchen Zuständen geben könnten. Es geschehe also was wolle, so hat sie als Gemalin ihren Gemal, so lange als sie nur immer kann, nicht zu verlassen, ja aller Orten hinzubegleiten, sollte es aber nicht sein können, wenigstens ruhig in Parma in dem Palaste zu verbleiben.

Was das Andere anbetrifft, nämlich ihre Pflichten als Herzogin, so wird ihr leicht zu begreifen sein, dass sie diesen Titel nur, weil er regierender Herzog ist, besitzt, dass also ihm allein die Regierung und Verwaltung der Geschäfte obliegt, dass, wenn auch Augenblicke, in welchen er sich von selben gänzlich entledigt, erscheinen, sie dennoch sich ihnen zu unterziehen nie zu getrauen habe, weil es vielmehr nicht an Rathgebern fehlen wird, welche dem Herzoge ihre Regiersucht unter den gehässigsten Farben vorbilden, und allen ihren Einfluss, ja selbst die Freundschaft ihres Mannes

zu vereiteln trachten werden. Ist ihr Gemal so schwach, dass er, was zwar nie anständig, ihr die Leitung einiger Geschäfte überlässt, oder hat sie genugsame Gewalt über seinen Geist, dass sie ihn Handlungen nach ihrem Sinne wird wirken machen können, so muss sie nicht vergessen, dass wenn sie über seinen Geist Gewalt hat, auch Andere, die gegen sie sein werden, sie ohne Zweifel haben werden; dass, wenn er schwach in Haltung seiner Vorsätze ihr gegenüber ist, er nicht in Haltung desjenigen allein, was sie von ihm verlangt, stark sein wird, dass endlich andere Minister und Lieblinge mit mehr Geschicklichkeit und Kenntniss des menschlichen Herzens in ihn dringen werden, als sie jemals dazu wird anwenden können, also zwar, dass ohne Zweifel sie das Kürzere ziehen und ihre Meinungen immer unterliegen werden, wenn auch nicht gleich, doch in der Folge. Als Herzogin und als Mutter hat sie eine Verbindung nur aber insoweit, als durch ihren Gemal und das Wohl der ihrem Gemal von der göttlichen Vorsicht anvertrauten Lande. Deren Wohl muss sie also recht betrachten und solches nicht in Verwirrung und allerhand Persönlichkeiten bestehen lassen. Die Regierung eines Staates fordert Gesetze und gemessene Principien; nicht etwas Mutterwitz oder der anscheinende Vortheil des Augenblickes, dem man nacheilt, ist dem angemessen; gründlich müssen die Sachen eingesehen werden, eine Folge beständigen Fleisses, der Einsehung aller Papiere und vorangegangenen Sachen; nicht einseitige Reden können Staatsentschliessungen mit Nutzen hervorbringen. Wie wenig also sie, die durch ihren Stand nicht dazu berufen ist, von Gott die besonderen Gaben dazu haben wird, ja wie wenig ihr Fleiss und ihre gesetzte Nachsinnungskraft zur Leitung der Geschäfte angemessen ist, wird sie wohl selbst beurtheilen. Wäre aber auch der Infant zu schwach dazu, so

würde doch gewiss ein Minister oder anderer in Geschäften geübter Mann dazu tauglicher sein als sie.

2° Sie ist Mutter eines Kindes und kann es vielleicht noch mehrerer sein. Dieses theuerste Zeichen ihrer Gemalsliebe verbindet sie nur noch mehr, alles dasjenige zu thun, was ihm gefällig und anständig, ihrem Kinde aber nutzbar sein kann. Könnte in der Welt diesem etwas schädlicher sein als die Trennung seiner Eltern? Wie könnte sie verhoffen, dass sie in einem solchen Falle selbes beibehalten könnte? Wie schwer müsste es nicht ihrer mütterlichen Vorsorge fallen, selbes in andere, ihr unangenehme Hände versetzt zu sehen, und wenn dieses ihr eigenes Kind ohne Kenntniss seiner Mutter, und ihm alle natürliche Neigung gegen selbe versteckt und erstickt würde? Wie sehr diese Ursache allein sie von allen Gedanken, ja auch nur auf wenige Zeit sich zu entfernen, abhalten müsse, wird ihr Herz besser empfinden, als es ihr auszudrücken wäre, dass aber bei so verwirrten Umständen, so lang sie sich nicht zum Ziel legt, die interessirten Mächte und Verwandten ihre Entfernung auch nur unter dem Vorwande einer kurzen Weile sehnlichst wünschen, um ihre Zurückkunft, wo nicht gar zu vereiteln, dennoch unter solchen Bedingnissen und mit weit gebundeneren Händen zu veranlassen, während der Abwesenheit aber solche Sachen, welche ihr höchst unangenehm und ehrenrührig, zu veranstalten, ja selbe also zu befestigen trachten werden, dass sie unumstösslich sein werden und sie ihre Reiselust theuer gebüsst haben wird. Ja ihre Gesundheit selbst kann zu einem in allen Punkten ihr so nachtheiligen Schritte nicht hinlängliche Ursache geben, noch weniger hätte sie sich zu schmeicheln, dass wir dazu den mindesten Anlass geben oder gegeben zu haben scheinen wollten, weshalb wir sie in unsere Länder oder in die

unseres Sohnes, des Grossherzogs, nie einladen, ja nicht einmal im ärgsten Falle gedulden und aufnehmen wollten, da wir nichts Aergeres für sie ansehen, als einen solchen Schritt zu wagen, den unsere Ehre erforderte nicht allein durch Worte, sondern auch durch Thaten vor ganz Europa zu missbilligen, da nach so oft wiederholten Reden, gutem Rathe und mütterlichen Befehlen, und nach diesem letzten Versuche wir es als einen förmlichen Ungehorsam und Beleidigung ansehen und aufnehmen müssten.

3° Sie ist ein Enkel des Königs in Frankreich und eine Nichte des Königs in Spanien. Aus dieser beiden nahen Verwandtschaft entsteht noch das Dritte, dass ihr Gemal, sie, ihr Kind, ihr ganzes Ansehen, die Möglichkeit ihrer Subsistenz, ja ihre Selbsterhaltung von ihnen und ihrem guten Willen abhängen, da selbige ihnen nichts schuldig und sie es nur von der mehreren oder wenigeren Neigung zu erwarten haben. Wie sie sich aber diese durch alle solche verworrene Händel zuzuziehen vermöge und wie sie solche nicht längst schon verloren habe, bewundern wir und lassen es ihr selbst beurtheilen.

4° Sie ist die Gemalin eines Cadeten vom Hause Bourbon. Er ist ein Infant von Spanien; also ist sie schuldig, ihre Denkungsart, ihre Gesinnungen, ja wohl noch mehr ihre Handlungen, sei es in ihrem Privat- oder öffentlichen Lebenswandel, den Hofgebräuchen oder in was immer, die Etiquette und ihren zu führenden Staat angehenden Sachen sich in Allem nach dem von uralten Zeiten in den Bourbonischen Häusern eingeführten oder von selben neu einzuführenden Gebrauche, so ihr und ihrem Gemal von ihnen vorgeschrieben werden wird, zu richten, da es so unschicksam wäre, dass ein Infant die österreichischen Gebräuche oder Lebensart einführte, als wenn ein Erzherzog die spanische Etiquette nachahmen wollte.

5° Sie ist meine Tochter. Ich kann nicht zweifeln, dass in ihrem Herzen die gegen mich schuldigen und in der Natur gegründeten Pflichten so tief eingewurzelt sind, dass ich selber Erinnerung nicht bedarf. Allein sie ist meiner mütterlichen Sorgfalt nicht allein Dankbarkeit und Liebe, sondern auch werkthätigen Trost und eine solche Aufführung schuldig, welche meiner in ihrer Auferziehung so vielfältig verwendeten Sorgfalt und Mühe, und nie gesparten guten Rathgebungen das öffentliche Zeugniss legen, die zu ihrer Ehre, ihrem Besten und meiner Vergeltung dienen.

Wie schmerzlich mir das Gegentheil und der Undank, besonders meinem so zärtlichen als rechtschaffenen Herzen fallen, wird er ihr auf das Kräftigste vorstellen, ja wohl keines anderen Beweises bedürfen, als getreulich die häufigen Thränen ihr hinterbringen, so er ihretwegen und um ihres einzigen Besten willen, das sie so muthwillig auf eine vor Gott und den Menschen unverantwortliche Art in die Schanze schlägt, und deren Folgen ich noch für betrüblicher ansehe, mich hat vergiessen sehen. Ich bedauere selbe nicht, wenn sie fruchten, und wäre bereit, noch mehrere für ihr Glück aufzuopfern. Allein wenn ich sehe, dass Eigensinn, kurzsichtige Stützigkeit und Vorurtheil dasjenige vereiteln, was gesunde Vernunft, Nothwendigkeit, Schuldigkeit, Gewissen und getreuer mütterlicher Rath vermögen sollten, so wird der Graf sie auf das Bündigste versichern, dass ich ihre Aufführung nicht allein öffentlich missbilligen, sondern auch, geschehe was immer wolle, mich ihrer in keiner Gelegenheit annehmen, und zur Erhaltung meiner Ehre und Ruhe sie ihrem Schicksal und elenden Rathgebern auf ewig überlassen werde.

Diesen ernstlichen Entschluss wird ihr der Graf erst dann zu bedeuten haben, und ihr allen weiteren Schrift-

wechsel, sei es mit mir oder einem meiner Kinder aufkünden, wenn die vorerwähnten, so triftigen Ursachen wider besseres Vermuthen nichts fruchteten. Sollte sie endlich dahin gebracht werden, dass sie fragte, was ich denn von ihr verlangte, so wird er ihr Folgendes vorschreiben:

a) Alles dasjenige zu thun, was einer guten Ehefrau zusteht; nicht mürrisch, nicht zänkisch (zu sein) und noch weniger ihren Mann eine üble Rolle spielen zu machen.

b) Selben nie zu verlassen, sei es auf dem Lande oder in der Stadt. Verreisete er, soll sie trachten mit ihm zu gehen, wenn es aber nicht sein könnte, so hätte sie ruhig in Parma zu verbleiben.

c) In Geschäften sich von allem Einfluss sowohl direct als indirect zu enthalten, noch weniger Personen zu protegiren oder Stellen nach eigener Willkür vergeben zu wollen, keine Nachspionirung oder heimliche Nachrichten zu empfangen oder zu leiden, dem Minister Llano nicht im Mindesten Einhalt zu machen, sondern auf selben ihr Vertrauen zu setzen, selbes öffentlich zu zeigen und alle Leute zu dem Nämlichen anzuhalten, nichts dagegen anzuhören, sondern lediglich auf ihre Schuldigkeiten als Weib und Mutter zurückzusehen.

d) Was innerliche Hofsachen und Privatlebenswandel angeht, blos dasjenige zu thun, was ihnen der Minister Llano, so den Willen beider Könige weiss, anschaffen oder gestatten wird, und dies blindlings, auch in den geringsten Angelegenheiten, wodurch sie für nichts mehr verantwortlich sein werden.

e) Endlich sich eine gute Gesellschaft auszuwählen, mit ihm und dem Grafen Llano die Art auszumachen, wie sie ihr Leben christlich, sicher und angenehm zubringen, sich auch besser unterrichten und bilden könnte, theils durch Lesung, theils durch Umgang vernünftiger Leute, damit sie

in ihren Reden behutsamer, nachdenkender, sicher, in ihren Handlungen schlüssiger zu Werke zu gehen lerne, ihren Ruhm und ihre Ehre in ihren Schuldigkeiten suche, nicht in den schmeichelhaftesten Ausdrücken betrügerischer und lasterhafter Lieblinge.

Dies Alles wird der Graf ihr bestens vorstellen und mit all' den Wahrheitsgründen vor die Augen legen, nicht aber ihr Herz einzig und allein rühren, so zur so oft unnütz angelobten und nichts bedeutenden Verheissung und Besserung Anlass gegeben, sondern ihre Vernunft zur Ueberlegung zu bringen, ja sie allsogleich, damit sie werkthätig ist, darnach wirken und ihre Handlungen in seiner Gegenwart einrichten zu machen.

Ich erwarte von seinem Eifer die Erfüllung dieser mir so nahe am Herzen gelegenen Sache. Da ich aber nicht gesonnen bin, ihn Monate lang, besonders fruchtlos, allda zu lassen, so soll er, wenn er wider besseres Vermuthen nichts auszurichten fände, nach Ausrichtung meines letzten Nr. 5 gemachten Auftrages, ohne weiters von mir neue Befehle zu erwarten, Parma verlassen, um auf beständig mir alle weiter anzuwendende Mühe zu ersparen.

Undatirt (April 1774 [1]).

IV. Comte Rosenberg. Vous trouverez ci-joint l'instruction que j'ai donnée à mon fils pour le faire souvenir et l'aider à l'exécuter. Je n'en donne point à Lamberg, puisqu'il est adressé à vous seul, et en cas que vous ne pouvez suivre mon fils, c'est

[1]) Abschrift.

lui qui doit prendre votre place en tout, et vous lui communiquerez les papiers, en lui joignant encore ce que vous trouverez à propos. Voilà de même les points pour le confesseur et le médecin; tous sont adressés à vous, et vous les soutiendrez tous à pouvoir faire leurs devoirs pour le bien de mon fils et ma tranquillité. Je n'ai rien à ajouter que de vous bien recommander votre propre ménagement et santé, et de faire en tout de même comme vous avez fait avec Léopold à mon entière satisfaction et éternelle reconnaissance dans la plus affreuse et critique situation au départ de mon fils d'Innsbruck. Vous ne l'avez pas seulement soigné et conservé, mais formé Léopold et son épouse et leur gouvernement, et établi cette réputation, dont ils jouissent à cette heure, et en même temps leur bonheur réciproque et celui de leur état.

Vous n'avez qu'à former la personne de mon fils; il a de l'esprit, des talents, a très-bien fait toutes ses études, il est bon, n'a point de vice, mais est très-sournois, et son extérieur et ses expressions sont les plus défavorables; il aura besoin de votre exemple et de vos soins. J'espère qu'il les suivra et vous demandera en tout conseil, étant convenu lui-même ici de ces défauts.

Pour la correspondance, vous la tiendrez de même comme en Toscane, et adresserez les paquets à Pichler et même les estafettes, en cas que vous m'en envoyez, unique moyen d'être tranquille dans ce grand éloignement. Vous n'épargnerez rien là-dessus; vos nouvelles seront attendues avec le plus grand empressement. Comme vous êtes quatre, un mot de vous autres me suffira et me consolera; sans cérémonie, par Madame et en signant votre nom seul. J'espère que mon fils ne sera pas si paresseux à écrire, qu'il l'a été ici avec sa famille, mais je répète encore: à chaque gîte,

si la poste part, ou mon fils ou vous ou Lamberg ou Weingarten écriront quelques mots; la différence sera que je ne répondrai point aux deux derniers.

Pour la suite vous pouvez et devez renvoyer les gens de mon fils, qui ne conviennent pas ou tombent malades ou voudraient retourner, et vous prendrez d'autres, dont vous êtes sûr de leur religion et mœurs. Mon fils n'ordonnera rien lui-même; il fera tout passer par vous. Il n'ira aucune part sans que vous ne le saviez et sans être accompagné de vous ou de Lamberg, pas même d'une chambre à l'autre dans les auberges ou maisons, où il logera, encore moins dehors à la promenade ou dans le théâtre ou des loges. Je ne voudrais pas qu'il coure indifféremment partout, mais qu'il choisît deux ou trois des premiers pour y voir du monde. Point de polissonneries, agaceries, ironie ou donner du ridicule ni en prendre ou imiter.

Pour la dépense vous en aurez soin; je destine par an soixante quinze mille florins; Starhemberg, Firmian vous fourniront ce dont vous aurez besoin. Je vous destine huit mille extra, à Lamberg quatre mille et à Weingarten trois mille florins par an; les autres de la suite ont les *Liefergelder* ou la table. Pour les présents et *Trinkgelder* vous ne ferez rien de superflu, mais le convenable; j'aurais cru le double de ce qu'un particulier donnerait, surtout pour les quartiers; Mayer a fait une liste. Vous ne laisserez rien manquer aux gens, mais vous tiendrez avec exactitude à ce qu'ils ne prennent des présents ou sont grossiers ou rossent quelqu'un ou forcent les chevaux. Vous suivrez la méthode que l'empereur a introduite, qu'il n'y a que deux différences de gens, officiers ou livrée: cela doit aller, manger et être ensemble, sans différence des vôtres, et même l'arrangement des voitures peut être changé, selon votre plus grande commodité ou de ceux du service.

Comme l'incognito doit être parfait, vous ne recevrez aucune part ni compliments ni recommandations ni cérémonies. Il y a partout de mes chambellans et des gens qui se sont insinués à servir ou à accompagner mon fils. Je ne crois pas que cela soit convenable; on ne pourrait dans ce grand nombre faire un choix sans affecter les autres, et on courrait risque d'en faire de mauvais. Tout dépend de la compagnie, point essentiel. Je ne vous dis cela que pour pouvoir vous garantir des sollicitations qui seront sans nombre, de pouvoir vous servir en tout de mon nom, étant bien tranquille que vous n'en abuserez pas.

Je ne vous défends pas de choisir quelqu'un pour former la compagnie ou suivre mon fils, si vous le trouvez convenable, mais ce sera avec grande circonspection, en vous consultant aux Pays-Bas avec votre ami Starhemberg, et en Italie avec Firmian. Mon fils étant si jeune et si neuf, mais sans vices, il faut bien se garder, en voulant tout d'un coup le changer, qu'il ne retombe tout d'un coup dans la légèreté et frivolité, ce qui conviendrait moins pour lui que pour un autre, étant destiné au célibat et pour le militaire. Vous connaissez la façon de penser sur cela de l'empereur pour les frivolités, et la mienne pour les mœurs. Tâchez que mon fils contente en tout son cher oncle [1]), et si vous trouviez qu'il lui fût à charge, vous le ferez partir plus tôt; si vous trouviez le contraire, vous pourriez traîner votre départ tant qu'il voudra. Vous le ferez écrire de temps en temps à la Dauphine, et le tiendrez à faire ses réflexions et à les mettre par écrit.

Je vous demande pardon de tout ce verbiage. Je sais qu'il est superflu; vous ferez mieux que tout ce que je pourrais

---

[1]) Carl von Lothringen.

dire. J'en ai les preuves, mais vous excuserez une vieille maman, à qui on arrache le dernier de ses jeunes. Je vous le recommande; j'espère qu'il méritera votre amitié; vous me direz sans flatter ce que vous en espérez. Je ne me flatte de rien jusqu'à Bruxelles, mais dès ce séjour j'espère beaucoup.

Croyez-moi toujours votre fidèle et reconnaissante

Marie Thérèse.

Pour le confesseur.

En fait de confesseur et de conscience on ne peut être trop délicat. Mon fils ne lira aucun livre, fût-ce même la plus petite brochure, sans l'aveu de son confesseur. Il lui rendra tous les discours sur la religion, qu'il sera dans le cas d'entendre, pour s'éclaircir sur leur valeur, pour qu'il ne lui en reste des doutes.

Jusqu'à cette heure mon fils s'est approché des saints-sacrements tous les mois; à l'avenir cela dépendra de son confesseur, qui en réglera l'ordre. Mon fils ne négligera pas les grandes fêtes comme Noël, Pâques, Pentecôte, l'octave du saint-sacrement, les fêtes de la Sainte-Vierge (s'il se peut faire), comme c'est la coutume de notre maison. Mon fils jeûnera les veilles de ces fêtes, qui ne consistent qu'en quatre jours toute l'année: le 1er février, purification, le 1er juillet, visitation, le 7 septembre, nativité, le 7 décembre, conception. Le 24 mars, annonciation, est compris dans le carême, et le 14 août, assomption, est un jour de jeûne par toute l'église; le surplus ne consiste donc qu'en quatre jours. Mon fils observera exactement le carême et les quatre-temps. Il a été prescrit ici de prier alors les trois jours de jeûne les sept psaumes pénitentiaux, les litanies des Saints et l'office des morts, particulièrement pour ceux qui sont morts dans les derniers trois mois; nous nous devons mutuellement cette charité et secours. Les psaumes pénitentiaux servent à faire pénitence de nos pêchés, spécialement de ceux que nous avons commis pendant les trois mois passés, en faisant une petite récapitulation de notre vie et une comparaison avec le passé. Par les litanies des Saints nous implorons le secours de ce bon Dieu par les mérites de ses Saints, pour mieux et heureusement passer les trois mois suivants, pour lui demander en général sa grâce pour tous et le bien de la terre, pour le prier de nous garantir des maladies, de la guerre, du tremblement de terre et d'autres maux généraux, en y ajoutant ses peines et souffrances particulières. On devrait dans ces jours faire plus de prières, jeûner plus exactement et donner plus d'aumône.

Une petite réflexion sur sa vie quatre fois par an est très-utile. Mon fils ne devrait jamais la manquer; c'est un trésor, laissé par son adorable père, qui nous l'a laissé et l'a observé lui-même pendant toute sa vie. Si dans les pays, où mon fils serait, il ne trouvait pas du maigre, cela ne devrait pas l'empêcher de se contenter ce peu de jours de pain, d'œufs, fruits et choses pareilles, sans y obliger cependant sa suite; il ne s'en trouvera pas mal. Dans le carême le cas serait différent, dont son confesseur décidera, mais je ne voudrais pas que la dispense du maigre et du carême devînt coutume, comme elle l'est presque généralement, personne ne voulant plus remplir ce commandement de l'église par rapport au jeûne. Si mon fils est obligé par incommodité ou nécessité à faire gras, il observera la règle de ne manger que comme un malade, sans délicatesses et sans plats, particulièrement de son goût, pour substituer du moins cette petite mortification à la nécessité de se relâcher du commandement de l'église; il donnera alors quelque aumône de plus à son confesseur pour les pauvres.

Le confesseur réglera les dévotions, prières et lectures spirituelles de mon fils. Il prendra connaissance des livres profanes, que mon fils lira, et il les lui montrera toujours. Mon fils ne laissera subsister aucun doute en fait de religion ou mœurs, sans s'en éclaircir avec son confesseur. Comme chez nous c'est la coutume de se faire administrer publiquement dans toutes les maladies un peu sérieuses, quoique pas mortelles, et de se faire donner même l'extrême onction sur l'avis du médecin, mon fils ne manquera pas de donner cette marque de son attachement à notre sainte religion, si le cas l'exigeait.

Mon fils entendra tous les jours, s'il sera possible, la sainte messe, et se fera même éveiller une demi-heure plus tôt qu'il ne le faut, pour avoir le temps de dire ses prières de matin avec attention, et de faire une lecture spirituelle. Pendant le jour il réfléchira sur l'objet de sa lecture spirituelle journalière, et se recueillera quelquefois. Quand on sonne l'*Angelus Domini*, il n'aura pas honte de le prier, et il ne négligera non plus de faire le signe de la croix avant et après le repas. Il dira de même le soir sa prière et fera l'examen de conscience. Tous les dimanches et toutes les fêtes il entendra deux messes; il tâchera même d'assister ces jours au service solennel, au sermon et l'après-midi aux vêpres dans les endroits, où il y en aura et autant qu'il sera possible. Ces jours il ne fera ni partie de plaisir ni voyage, et tâchera de fixer les jours de repos aux dimanches et aux jours de fête, ou de ne faire ces jours qu'un trajet de peu d'heures. Le 18 août (jour anniversaire de feu l'empereur son père) il tâchera de le passer dans les exercices de dévotion, de même que le 13 mai, jour de

ma naissance, tant qu'il ne change pas en celui de mon anniversaire; alors il ne m'oubliera pas dans ses prières. Le confesseur m'écrira tous les trois mois pour m'informer exactement, si tout s'observe selon mes ordres, ou si l'on a manqué dans quelques points et par quel motif.

Pour le médecin.

Mon fils aura pour le médecin toute la déférence en ce qui regarde le corps et la santé, comme il l'a vu pratiquer ici. En cas de grande maladie on ne consultera pas plusieurs médecins, hors que celui-ci le demande, mais il perdrait de son crédit chez moi, s'il faut soutenir celui qu'on a choisi. Si on le faisait légèrement, on court risque de souffrir doublement et de rendre perplexe un tel homme, au point de lui faire manquer toutes les qualités essentielles et toute tranquillité dans les moments critiques. Si Dieu veut bénir les soins d'un médecin, il n'a pas besoin de dix, mais il faut qu'on suive la route ordinaire, en se servant de ceux qui ont les informations et pratiques nécessaires, sans recourir à des charlatans ou remèdes, prétendus capables de guérir tous les maux en général; j'abhorre ces remèdes.

Le médecin mandera tous les mois à Störck, comme mon fils se porte, et en cas de maladie tous les jours, en envoyant son bulletin par des estafettes, sans rien cacher, ni même le danger, ou fût-ce même la moindre chose ou le plus petit accident: c'est l'unique moyen d'assurer ma tranquillité dans ce grand éloignement.

Quand on est malade, on est faible. Il faut, pendant qu'on se porte bien, regarder cet état avec attention, en se soumettant entièrement dès à cette heure à la divine providence. Nous n'avons sans cela jamais à nous inquiéter pour nous, ayant tout le monde pour nous soigner et soulager, alors il faut faire tout, prendre médecine, saigner, et tout ce que le médecin trouvera convenable, sans capituler ou vouloir être informé des médecines. Tout cela ne vaut rien, mais il ne faut rien cacher à cet homme, car des petites choses ont souvent des grandes conséquences.

Le médecin n'a à rendre compte à personne de ce qu'il donne, qu'à Störck, mais aussi est-il responsable de tout, et peut et doit écrire, si on ne le laissait faire. Il est adressé entièrement au comte Rosenberg en tout. Il n'a d'autres ordres à suivre que les siens; il se concertera aussi en tout avec lui. Si lui, comte Rosenberg, était incommodé, il en aura le plus grand soin et ne s'adressera qu'à celui qu'il lui désignera. Il aura de même grand soin de toute la suite, et si quelqu'un restait derrière, il tâchera de le pourvoir de tout le nécessaire.

Je ne suis pas tranquille sur la taille de mon fils et surtout de la roideur du cou, qui du côté droit paraît beaucoup plus gros, de même tout le visage. Mon fils n'étant pas délicat, il faut deviner ce qui lui manque; il dissimule autant qu'il peut. En cas de danger il ne faut pas tarder à faire administrer les saints-sacrements, et sans détour le dire tout de suite même à mon fils. Aucun respect humain dans son métier, et mes enfants depuis leur plus tendre jeunesse sont prévenus sur ce sujet comme l'action la plus importante et consolante de leur vie.

J'espère que mes précautions seront inutiles, comme chez les autres de mes enfants, mais je suis plus tranquille, quand j'ai tout dit, et crois par là aussi soulager ceux qui en sont chargés, ne les rendant jamais responsables de rien des événements, mais bien des soins et attentions à employer de leur part, en les assurant toujours de ma protection.

AN DEN

GRAFEN FIRMIAN.

Undatirt. (1769).

Vous remettrez en main propre et sans que d'autres l'aperçoivent, cette lettre à Reischach[1]). S'il vous donne une réponse, vous me l'enverrez sous votre couvert à Pichler, qui a la fièvre tierce avec vomissement, ce qui m'inquiète vraiment. Si l'Infant accepte l'offre qu'on lui a faite, que ma fille soit à Parme à la mi-juillet, l'empereur la verra à Mantoue. Je vois qu'il compte de prolonger son voyage. Pourvu qu'il se donne du repos suffisant et ne tombe malade, je suis bien aise qu'il voie par lui-même les affaires d'Italie. Il me paraît content de vous, et il le sera encore plus, s'il vous connaîtra plus et vos travaux. Envoyez-moi un journal du séjour de l'empereur; tout m'intéresse. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse. I.

Ce 6 juillet (1769).

Comte Firmian. Je suis bien affectée de votre incommodité; il faut bien se ménager et ne rien hazarder. Vous pouvez m'être fort utile dans votre chambre avec vos conseils, et ne plus faire des courses à Mantoue, dont j'attribue absolument votre incommodité, quoique vous l'avez fait rayer à la lettre du fidèle Pichler. Vous tiendrez prêts deux mille II.

---

[1]) Derselbe scheint einer der Begleiter des Kaisers während dessen Reise in Italien gewesen zu sein.

sequins pour ma fille de Parme, si elle vous les demande; je vous les ferai rembourser par Mayer. Marie Thérèse.

Ce 11 juillet (1769).

III. Comte Firmian. Ce qui m'intéresse le plus à cette heure, c'est de recevoir sûrement des nouvelles de ma fille, surtout dans ces premiers moments. Vous vous entendrez donc avec la Paar[1]), et vous lui laisserez même un ou deux gens sous le nom de domestiques, qu'elle pourrait vous envoyer, et de Milan vous pourriez me les envoyer jusqu'à Ala ou Mantoue par estafette, ne sachant combien de jours elle s'y arrêtera. Vous prendrez les mêmes mesures avec le confesseur carme, qui est la seule personne d'ici avec ma fille, pour vous envoyer en cas de besoin avec sûreté les nouvelles. Lui et ma fille sont prévenus que je vous charge d'imaginer les moyens pour cela tant que je n'y tiendrai un ministre.

J'ai chargé Madame de Paar, si ma fille était encore incommodée, de demander à la cour de Parme, que Störck, le médecin, pourrait y rester le temps nécessaire; je souhaite qu'on n'en ait besoin. Les autres gens ont la permission d'aller à Milan, de là à Venise, de même les gardes hongroises. Vous en aurez donc soin, et si Störck s'arrêtait plus, les autres pourraient toujours partir, et vous lui procurerez seulement une voiture pour retourner.

Celle-ci vous viendra bien près de l'*entrega*[2]); je serai plus tranquille, quand je saurai tout passé. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

---

[1]) Die Gräfin Antonie Paar, geborne Fürstin Liechtenstein, begleitete die Erzherzogin Amalie als deren Obersthofmeisterin.

[2]) Das spanische Wort *entrega* bedeutet Uebergabe.

Undatirt. (October 1777.)

Je suis inquiète pour votre santé. Il me paraît que IV.
mon fils [1]), étant un peu plus tranquille, est mieux; on se flatte bientôt, quand on souhaite une chose. J'ai écrit une lettre très-courte au vieux duc [2]) à leurs instances; le prétexte de leur arrivée, et que je m'attends qu'il voudra bien vous écouter, comme la première fois sur les affaires; ils espèrent par là de le retenir. J'ai cru ne pouvoir le leur refuser, en répétant expressément comme la première fois, et que je vous donne à cet effet les ordres, ne croyant pas nécessaire que cela soit par un *dispaccio,* hors que vous le croyez nécessaire. Vous ferez bien en attendant de le lui dire, pour le fixer. Je suis aussi attaquée d'un rhume et mal de gorge, mais déjà mieux, et à cette heure sans fièvre. Je suis impatiente de savoir des nouvelles de votre santé.

Ce 25 de l'an (1778).

Comte Firmian. Je vous recommande le maréchal Wied; V.
c'est un homme qui s'est fait aimer partout par son caractère excellent et noble; je l'estime et souhaiterais qu'il puisse jouir tranquillement de ses vieux jours. Personne ne pourra mieux y contribuer que vous, ayant les mêmes qualités de cœur et d'attachement pour moi. Je vous tiens attachés tous

---

[1]) Ferdinand, der mit seiner Gemalin bekanntlich am 29. October zu längerem Aufenthalte in Wien eingetroffen war.

[2]) Franz von Modena. Er scheint während der Abwesenheit des Erzherzogs Ferdinand von Mailand sein früheres Amt eines Generalstatthalters der Lombardie wieder verwaltet zu haben.

deux à Marie Thérèse, non à la malheureuse reine [1]). Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Undatirt. (Ende 1779.)

IV. Comte Firmian. Vous aurez appris par Pichler, comme Frosini a débuté ici, en se plaignant des humeurs de la Melzi vis-à-vis du duc; on n'a jamais entendu quelque chose de pareil. Je crois qu'ils veulent se défaire d'elle avant la mort, pour ne lui rien donner; ce serait affreux. Mes enfants m'ayant priée de la prendre sous ma protection, je leur ai promis de vous écrire, qu'en cas que le duc meure, ou qu'elle ait besoin de conseil, de s'adresser à vous, que je vous préviendrai, et qu'elle pourra retourner dans son quartier de cour, jusqu'à ce que ses affaires soient rangées, et jusqu'à nouvel ordre. Vous pouvez l'assurer vous-même, que vous avez reçu là-dessus mes ordres. Je ne vous dis rien d'agir avec prudence, sans choquer le prince de Modène, qu'il nous importe de ménager, et vous y aurez toute l'attention et me suggérerez quelqu'un qu'on puisse lui envoyer avec un compliment en cas de mort.

Je vous recommande avec plus d'empressement l'Aya, que vous lui soyez de conseil et de soulagement, et qu'elle se ménage bien elle-même. Vous direz à Borsieri, que je suis très-contente de lui, qu'il correspond toujours avec Störck. Dieu veuille que ce voyage, commencé dans une si mauvaise saison, et avec un rhume de mon fils, n'entraîne des mauvaises suites. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

[1]) Unter dieser Bezeichnung versteht sich die Kaiserin selbst. Offenbar spielt sie auf ihre Besorgniss eines Kriegsausbruches an.

AN DEN

GRAFEN FRANZ ESZTERHÁZY.

(Undatirt. 177 .)

Kaunitz hat gestern lang mit uns geredet wegen des Sohnes Studien[1]). Er ist völlig Eurer Meinung, will sich aber noch mehr mündlich besprechen, also thut nichts dergleichen. Es wäre nöthig, einen ganz kurzen Precis, wie des Poal seine waren[2]), zu entwerfen, wie man es anders thun könnte. Wenn Ihr gehört hättet, wie Kaunitz von Euch geredet, hättet Ihr wohl Consolation gehabt; mich hat es sehr gefreut.

---

[1]) Es gewinnt den Anschein, als ob Maria Theresia den Grafen Franz Eszterházy über die Studien zu Rathe gezogen habe, welche ihr Sohn Maximilian machen sollte, um sich auf die dereinstige Uebernahme der Statthalterschaft von Ungarn vorzubereiten.

[2]) Der Marquis Emanuel von Poal, Mitglied des niederländischen und italienischen Rathes, war während der Knaben- und Jünglingsjahre des Kronprinzen Joseph sein erster Kammerherr, und er übte, wie es scheint, grossen Einfluss auf dessen Erziehung und Unterricht.

AN DIE

GRÄFIN LERCHENFELD.

Undatirt. (November 1756.)

Es folgen hier die Stunden, wie glaubte, dass die Ordnung mit den zwei Töchtern solle gehalten werden. Ich habe nichts Anderes beizusetzen, als dass auf die Gesundheit eine genaue Obsicht getragen werde, und das Mindeste van Swieten, dem allein die Kinder anvertraut sind, zu erinnern. Es möchte die Gesundheit selbst, einen Fall oder andere kleine Anstösse geben, so wäre nicht allein ich gleich davon zu informiren, sondern auch van Swieten auf das Genaueste und das Geschwindeste. Was er erlaubt, dass die Kinder essen dürfen, ist selben zu gestatten, und sind sie in diesem Punkt nicht heiklich tractirt worden. Ich verlange, dass sie von Allem essen sollen und keine Ausstellungen oder Aussuchung im Essen machen von einem besseren Bissen oder Speise, auch keine Discurs vom Essen selbe halten lassen. Fische essen selbe alle Freitage, Samstage und alle anderen Fasttage. Obwohl die Johanna besonders einen Ekel für selbe bezeigt, so wäre es ihr nicht angehen zu lassen und sie zu animiren, dass sie sich nicht zu lang dabei aufhalte, indem alle meine Kinder die nämliche Aversion dagegen gezeigt und Alle es müssen überwinden, dass alle die sieben älteren die ganze Fasten schon zwei Jahre mit uns halten, mithin in diesem Punkte gar nicht zu weichen. Zucker sehe ich nicht gern, dass sie viel bekommen, mithin so wenig

I.

als es sein kann, ihnen zu geben, an den gebotenen Fasttagen aber sollen sie nichts ausser der Mahlzeit essen, ausgenommen ein kleines Stückchen Brod, um sie von Jugend auf an dieses Gebot zu gewöhnen. Ich erlaube auch, aber allein an Fischtagen, dass die Kinder abwechselnd einmal einen Milchkaffeh, einmal einen Milchthee bei mir zum Frühstück holen lassen, sonst aber bleibt es bei der Suppe.

Die Leute wird sie selbst noch besser ausnehmen können, als ich ihr selbe beschreiben kann; wenn sie aber einige Fehler bei selben fände, ist es mir gleich zu hinterbringen. Bei den Meistern sollen allzeit die Leute gegenwärtig sein, und ist ernstlich zu verbieten, dass Discurse, die nicht zur Lection gehören, gehalten werden. Dies ist sowohl den Meistern als den Kammerleuten zu befehlen; auch sollen selbe die Kinder dazu anhalten, dass sie nicht unnütze Discurse halten; wenigstens gar nicht zu antworten, lieber die Lection aufhören.

Die Sauberkeit ist genau zu beobachten, sowohl im Waschen als Kämmen, welches alle Tage geschehen soll. Wegen der Unterhaltungen überlasse ich ihr Alles. Ausgehen, Spielen, mit Karten, mit grossen oder kleinen Damen, Schauspiel [1]), Alles ist mir recht, was sie für gut finden wird, zu den Geschwistern gehen, bei ihr Leute sehen, Alles ist erlaubt und wird von ihr dependiren. Wegen der Religion habe ich nichts zu erinnern, weil sie ihnen da das beste Exempel geben kann, auch der Beichtvater allein mit ihrem Unterricht chargirt ist, mit dem alle geistlichen und weltlichen Bücher eher zu überlegen sind, ehe als man ihnen selbe gestattet. Im Zimmer und in der Kirche sollen sie ihr Gebet mit Respect verrichten. Obwohl sie nicht zu viel

---

[1]) Spectacle.

zu verschenken haben, so sähe ich doch gern, dass sie bisweilen Almosen und Einem oder dem Andern etwas geben, nicht aber auf die Sollicitation ihrer Leute, allein mit ihrem Vorwissen.

Mit keinem Thürhüter oder Kammerheizer sind Discurse zu gestatten oder haben sie ihnen Befehle zu geben; sie sind geboren zu gehorsamen und sollen es mithin bei Zeiten gewöhnen. Ich fürchte, die Johanna hat einen starken Kopf, obwohl sie sonst Fähigkeiten genug hat; wenn dem also ist, so ist ihr bei Zeiten selber zu brechen; das wird sie selbst noch besser mit der Zeit erfahren. Die Josepha scheint noch ein gutes Kind zu sein, aber nicht so capabel. Keine Furcht vor nichts ist selben zu gestatten, weder vor Gewittern, Feuer, Geistern, Hexen oder anderen Kindereien, auch den Leuten keine solchen Discurse zu erlauben oder furchtsame Sachen zu erzählen. Vor keiner Krankheit ist ihnen Scheu zu machen, sondern ganz natürlich von Allem mit ihnen zu reden, auch von den Blattern und dem Tode; es ist allzeit gut, ihnen denselben bei Zeiten bekannt zu machen. Keine Aversionen sind ihnen gegen nichts und noch weniger gegen Jemand zu gestatten, keine Familiarität mit den Leuten, höflich mit Allen, besonders mit Fremden. In all' ihren Spielen ist nicht zu erlauben, dass sie etwas Gemeines oder Hartes vorstellen. Sie wird am besten wissen, all' dies einzuleiten, und ich habe all' mein Vertrauen zu ihr. Jede Stunde, wann sie will, kann sie zu mir kommen, ich werde ihr in Allem gern an die Hand gehen. Keine Stunde ist ihr vorgezeichnet, da zu sein, doch sähe ich gern, dass sie, ohne zu sagen, wann sie kommt, abwechselte und nach und nach bei Allen sich einfände, denn auf die Rapporte der Leute ist sich nicht allzeit zu verlassen. Ernstlich verboten ist, dass Jemand den Kindern etwas bringe, weder von Esswaaren noch

anderen Sachen, ohne ihre Erlaubniss. Wenn sie etwas abzuändern fände, erwarte ich ihren Vortrag. Maria Theresia.

Norma und Regulirung der Stunden für Ihre königlichen Hoheiten die Erzherzoginnen Johanna und Josepha.

(Von fremder Hand.)	*(Bemerkungen und Zusätze von der Hand der Kaiserin.)*
Um halb 8 Uhr aufstehen. Um halb 9 Uhr den Schreibmeister, eine Stunde für beide Herrschaften zum Lesen, Buchstabiren und Schreiben.	Auch die Feiertage, ausser Sonntag.
Um 10 Uhr die heilige Messe, um 11 Uhr die französische Lection, um 12 Uhr speisen.	In die Messe allzeit die Aya, allzeit die Kammerfrau Bachofen [1]).
Um 2 Uhr dreimal die Woche den Pater Richter bis 3 Uhr, die anderen Tage, auch Sonn- und Feiertage die geographischen Karten, etwas traduciren, Fabeln, ein und anderes Fragbuch, Handarbeit und dergleichen bis 4 Uhr.	Montag, Mittwoch und Freitag, auch Feiertags.
Um 4 Uhr dreimal die Woche den Tanzmeister.	Sonntag, Dienstag, Donnerstag, Samstag von 2 bis 5 Uhr, allzeit die Bachofen all' dies besorgen soll.
Um 5 Uhr täglich den Rosenkranz in der Kirche.	Montag, Mittwoch und Freitag, auch Feiertags.
Abends Spiel, Visiten, bisweilen Theater und Ausgehen.	Allzeit die Aya selbe führen. Die Pianin schläft allzeit in der Kammer, bleibt bis zur Messe um 10 Uhr, kommt wieder um 1 Uhr, Montag, Mittwoch und Freitag bis 5 Uhr. Kommt alle Abende um 8 Uhr wiederum. Die Bachofen kommt alle Morgen um halb 11 Uhr, bleibt bis 12 Uhr, Sonntags, Dienstags, Donnerstags, Samstags kommt selbe von 1 Uhr bis 5 Uhr, hat nachher nichts mehr zu thun, ausser die Aya liesse sie holen.
Maria Theresia m. p.	

[1]) Die erste Kammerfrau Katharina Bachofen von Echt.

Undatirt. (November 1756.)

Das Frühstück in der Fasten zu nehmen mit einiger Moderation. Hier folgt, was für Befehle in die Küche ergangen, nach welchen sich zu halten ist. Abends allzeit Fastensuppe, Eier und eine Mehlspeise, aber nichts Süsses, keine Obstspeise oder Gebackenes. Nichts unter Tags als ein Viertel einer Semmel, wenn es nöthig ist, zur Jause zu geben, keinen Zucker, Süsses, Chocolade oder Kaffeh. II.

Die drei Bitttage werden die zwei Töchter diese Stunden halten: zwei heilige Messen von 9 bis 10 Uhr, Nachmittags Jede eine halbe Stunde von 2 bis 3 Uhr, und um halb 8 Uhr zum Beschluss Beide.

Ich wünsche, dass die Aya sich wohl befinden möge.

Undatirt. (April 1757.)

Ma chère Lerchenfeld. Vos billets me sont d'une grande consolation; j'en ai besoin, car outre les inquiétudes que j'ai pour votre pauvre petite, qui souffre si raisonnablement, la maladie de la Marianne a empiré de telle façon, que j'ai dû recourir à van Swieten [1]). La perte de cette fille si chère, III.

[1]) Dieser und die vier folgenden Briefe der Kaiserin an die Gräfin Lerchenfeld stammen offenbar aus dem April 1757, zu welcher Zeit die Erzherzoginnen Marianne und Josepha gleichzeitig, die Erstere sehr gefährlich, die Letztere in geringerem Grade erkrankt waren. Am 9. April wurde Marianne, schon seit mehr als vier Wochen erkrankt, mit den Sterbesacramenten versehen, und nur allmälig schöpfte man wieder Hoffnung, doch erst im Mai erholte sich Marianne in Hetzendorf, wohin sie zu Anfang dieses Monats gebracht worden war. Die völlige Wiederherstellung der Erzherzogin Josepha wird jedoch schon am 20. April gemeldet.

et l'état misérable et de douleurs, dans lequel je la vois, m'abattent extrêmement; je suis bien plus faible que je ne l'aurais cru. Le bon Dieu m'a épargné depuis longtemps de telles pertes, et je sens revivre toutes celles que j'ai déjà faites; sa sainte volonté soit faite. Les moments que je peux voler aux fonctions de l'église [1]) et de mes devoirs, je les emploie à voir ma malade; c'est la raison, pourquoi je ne vous ai écrit ces jours passés. Pensez à vous-même et à vous ménager, et recommandez à Madame Morzin [2]) la Marianne; je tiens beaucoup sur ses bonnes prières. Adieu.

Undatirt. (April 1757.)

IV. Je suis très-contente de votre rapport; je voudrais pouvoir l'être aussi de la santé qui m'inquiète beaucoup. Toute ma confiance est au bon Dieu, qu'il me conservera ce cher enfant, et je suis toute tranquille, la sachant entre les mains de van Swieten et les vôtres. Voilà la boîte à défiler; je souhaite qu'elle soit bientôt en état de s'en servir. Vous l'embrasserez de ma part et l'assurerez, combien je suis contente de sa bonne conduite et obéissance. Qu'elle continue de même, nous prierons tous bien pour elle. Adieu.

Wer sich erinnert, dass gerade damals die Kriegsereignisse in Böhmen eine so ungünstige Gestalt annahmen, und dass am 6. Mai die unglückliche Schlacht bei Prag stattfand, der kann sich denken, wie viel zu jener Zeit Maria Theresia gelitten haben muss.

[1]) Der Charwoche.

[2]) Die älteste Schwester der Gräfin Lerchenfeld war Renate Barbara, geborne Gräfin Trauttmansdorff, Gemalin des Grafen Carl Joseph Morzin. 1707 geboren und 1751 verwitwet, starb sie 1777.

Comme elle a marqué tant de confiance à Saint-Blaise [1]), voilà une petite bougie qu'on met à l'entour du cou ou sous son oreiller.

Undatirt. (April 1757.)

Ma chère Lerchenfeld. Je ne saurais assez vous mar- V.
quer ma reconnaissance pour toutes les peines et soins que vous vous êtes donnés avec la petite Josephe; j'attribue après Dieu et van Swieten sa conservation à vos attentions. Vous savez ma tendresse pour mes enfants; jugez, combien mon cœur vous en est redevable. Vos billets m'étaient comme un baume dans mon plus grand accablement. Je vous suis infiniment obligée de tous les petits détails et de la part que vous avez prise à la maladie de la Marianne; j'ai cru succomber. Je n'attribue qu'aux bonnes prières de tant de monde, mais particulièrement à celles de votre sœur sa convalescence; je crains pourtant que sa santé sera toujours très-faible à cause des circonstances qui l'accompagnent. Faites mes remercîments à votre sœur; elle peut vous tenir compagnie, et je compte vous voir jeudi avec beaucoup d'empressement. Je crois qu'on pourrait arranger que la petite couchât mercredi dans sa première chambre, et qu'on fît bien airer la nuit et le jour la chambre, où elle est actuellement, et je viendrai vous voir jeudi le matin. Je ne suis pas tout-à-fait contente du rapport d'aujourd'hui, qu'elle se trouve si faible. Pensez un peu à vous-même et dites-moi,

---

[1]) Ueber den St. Blasiussegen vergl. Helfert, Gründung der österreichischen Volksschule, I. 27. Man legte zwei brennende Kerzen in Kreuzesform an den leidenden Hals.

comme vous vous portez. Vous pourriez sortir, pour prendre l'air, en carrosse, et prendre votre sœur avec; je crains que, si vous ne vous accoutumez pas à l'air, Schönbrunn pourrait vous incommoder.

Voilà encore de la parfilure et une boîte, n'ayant point d'autres que de laque, que je trouve trop belles pour de si petites mains. Je ne sais, si vous prenez du tabac; si je dois en juger après vos frères[1]) et Madame votre mère[2]), je croirais qu'oui. En tout cas cette boîte, qui vient d'arriver de Paris, vous servira pour des bonbons.

Bon soir. Marie Thérèse.

(Undatirt. April 1757.)

VI. Toutes les tapisseries, le dais, les écrans et les deux croix, tables et chaises doivent être ôtés, mis au garde-meuble, et les laisser airer un mois, et puis on peut les rendre au garçon de chambre pour les remettre. Le lit doit être ôté tout-à-fait, les taffetas et galons sont à vous, le bois du lit et les matelas au garçon de chambre et à la fille de garde-robe. Le linge, la chemise, le bonnet et les draps doivent rester aux femmes.

---

[1]) Franz Norbert, Franz Carl und Johann Joseph Grafen von Trauttmansdorff. Der Erstere, 1705 geboren, wurde Obersthofmeister der Erzherzogin Elisabeth, als dieselbe einen eigenen Hofstaat erhielt, und starb 1785. Der Zweite, 1709 geboren, starb als Feldmarschall-Lieutenant im Jahre 1786, der Dritte aber, mit Antonie Gräfin Breuner vermält, im Jahre 1769.

[2]) Maria Theresia, geborne Gräfin Paar, in erster Ehe mit dem Grafen Johann Joseph Trauttmansdorff, in zweiter mit dem Grafen Anton Rottal vermält.

Comme je veux donner quelque chose aux femmes, vous leur demanderez, si elles veulent en argent chacune dix ducats, ou en argenterie; à la *Kammerfrau* je donnerai le double. Vous pourriez garder la chambre; quand tous ces meubles auront été ôtés pour la petite, vous pourriez voir la Jeanne, mais elle n'ira pas dans ces chambres, ni verra sa sœur encore quelque temps.

Je dois aller dîner; adieu.

Undatirt. (April 1757.)

Ma chère Lerchenfeld. Je vous suis extrêmement obligée pour votre lettre, qui m'a tout-à-fait rassurée et consolée; j'étais effrayée en apprenant cette rechute si violente. Je vous envoie deux petites bagatelles, n'ayant rien trouvé de mieux ici, avec deux billets que vous remettrez aux deux filles; la Jeanne peut choisir ce qui lui plaît le plus. VII.

Adieu; faites mes compliments à van Swieten.

Undatirt. (October 1760.)

Ma chère Lerchenfeld. J'ai parcouru la veille et le jour de l'empereur toutes les demoiselles qui pourraient vous convenir, et voilà ce que j'ai trouvé, toujours dans le principe d'en exclure des jeunes. Mademoiselle Sobeck[1]), demoi- VIII.

---

[1]) Wahrscheinlich eine Tochter jenes Grafen Sobeck, der sich am 19. September 1743 mit dem damaligen Hoffräulein Gräfin Cäcilie Saurau vermählt hatte.

selle chez la Wilczek [1]), on en dit un bien infini, et depuis longtemps je lui dois quelque restitution, lui ayant fait manquer Monsieur d'Althan [2]) pour la Wildenstein. Mademoiselle Sternberg, la fille de notre Sternberg [3]), qui a beaucoup de monde, est discrète, et n'est point gâtée à former des prétentions, et après votre nièce, la Trauttmansdorff [4]), que je ne connais pas assez. La fille de la Morzin [5]) m'est trop jeune pour la placer auprès d'une fille; elle pourra attendre d'autres occasions.

Pour une femme de chambre vous m'avez parlé d'une gouvernante qui était chez la Paar [6]); je ne pourrais m'y résoudre, ne sachant point l'allemand. On dit une autre ici,

---

[1]) Es lässt sich nicht entscheiden, ob die Kaiserin hier die Gräfin Friederike Theresia Wilczek, Gemalin des Grafen Joseph Maria Wilczek, geborne Gräfin Oettingen-Spielberg, oder die Gräfin Antonie, geborne Gräfin Kottulinsky, Gemalin des Feldzeugmeisters Grafen Joseph Balthasar Wilczek meint.

[2]) Graf Michael Althan, Sohn der sogenannten spanischen Althan, geboren zu Barcelona am 5. April 1710, Vicepräsident der Obersten Justizstelle, vermählte sich im November 1758 zum vierten Male mit der Hofdame Gräfin Juliane von Wildenstein.

[3]) Wohl Caroline, geboren 1741, jüngste Tochter des Grafen Franz Philipp Sternberg, später zweiten Obersthofmeisters der Kaiserin, und seiner Gemalin Leopoldine, gebornen Gräfin Starhemberg. Sie verheiratete sich 1764 mit dem Grafen Johann Gottfried von Lützow.

[4]) Die Kaiserin spricht hier ohne Zweifel von der viertgebornen Tochter des Grafen Franz Norbert Trauttmansdorff, Renate, deren schon Bd. III. S. 371 Erwähnung geschah. Sie wurde in der That, und zwar mit Decret vom 11. October 1760, zugleich mit den Gräfinnen Friederike Cavriani und Josepha Frankenberg zur Hofdame mit dem Gehalte von 450 Gulden jährlich ernannt.

[5]) Etwa eine Tochter des Grafen Carl Joseph und der Gräfin Wilhelmine Morzin, gebornen Freiin von Reisky.

[6]) Gräfin Antonie Paar, geborne Gräfin Eszterházy, Gemalin des Grafen, später Fürsten Johann Wenzel Paar.

qui était gouvernante chez la fille de George Starhemberg [1]; Madame Sternberg la doit connaître.

Tout ce que je vous barbouille ici, n'est que pour vous faire plus d'aisance à vous informer et vous décider sur ce choix, dont je vous ai chargée. Vous pouvez être sûre que personne ne sait rien de tout cela, et que vous ne devez être gênée en rien; votre choix sera toujours le meilleur, et ma confiance est toute entière.

La Jeanne s'est comportée très-bien et a eu l'approbation de tout le monde. J'attends votre fils [2]) avec autant d'impatience que vous pouvez avoir, espérant qu'il contribuera à vous procurer des forces. J'ai déjà donné les ordres à Khevenhüller pour les entrées après la première *Aufführung*.

Undatirt. (1760?)

Ma chère Lerchenfeld. Jusqu'à ce moment je n'ai pu IX.
vous écrire, mais vous avez en attendant arrangé le tout pour la fille Mercier [3]) selon mes souhaits; reste à voir comment la remplacer. Si on pouvait m'épargner toutes ces différentes sortes de personnes, j'en serais bien aise. J'ai donc pensé plus tôt que de prendre une étrangère qu'on ne connaît, si la

---

[1]) Fürst Starhemberg's erstgeborne Tochter Leopoldine, 1749 geboren, starb schon 1756.

[2]) Philipp Nerius Graf Lerchenfeld, 1736 geboren, wurde 1781 bairischer Gesandter zu Regensburg und starb 1800.

[3]) Caroline Mercier, bereits II. 384 erwähnt, war mit Decret vom 13. October 1759 als Kammerdienerin bei der Erzherzogin Josepha angestellt.

femme de la Mine ne pourrait continuer cette instruction, ou sa sœur [1]), qui est chez la Jeanne? Pour la parure j'en aurais déjà quelqu'une qui conviendrait pour la remplacer auprès de la Jeanne, ou la Cuvillier [2]) à changer, ou la Bachofen, qui lui apprend très-joliment la géographie. Je laisse à vous de faire ou de me dire ce que vous trouverez le mieux; je me trouve très-bien de vos arrangements.

Je suis peinée pour votre santé. Si j'ai un moment à moi, je viendrai vous voir. Pour les montres émaillées, je verrai si on en trouve, et je tâcherai de vous contenter.

Undatirt. (August 1762.)

x. Je vous renvoie la Jeanne en bonne santé [3]), et j'espère qu'elle vous trouvera de même. Elle m'a remis la lettre de l'archevêque [4]) qui lui ressemble, et son présent; j'ai gardé

---

[1]) Philipp de la Mine war Josephs Lehrer in der Geschichte und dann sein Cabinetssecretär. Die Kaiserin spricht hier wohl von dessen Schwester, der sie im November 1757 in Anbetracht der Verdienste ihres Bruders eine Pension von jährlich sechshundert Gulden verlieh.

[2]) Josepha Cuvillier, Kammerdienerin der Erzherzogin Josepha. 1757 angestellt, starb sie 1762.

[3]) Am 16. August war Josephs Gemalin Isabella mit ihren sechs älteren Schwägerinnen Marianne, Marie, Elisabeth, Amalie, Johanna und Josepha über Dürnkrut nach Holitsch gegangen, wo die Kaiserin mit ihrem Gemal und ihren Söhnen Joseph und Leopold bereits verweilte. Isabella erkrankte bald nach ihrer Ankunft in gefährlicher Weise; man besorgte eine Fehlgeburt, die jedoch nicht eintrat. In Folge dieses Zwischenfalles wurden der Erzherzog Leopold und seine Schwestern Amalie, Johanna und Josepha am 23. August nach Wien zurückgesendet, wo Maria Theresia mit Isabella und ihren übrigen Töchtern am 27. August eintraf.

[4]) Offenbar von Gran, wo damals der bereits II. 352 erwähnte Graf Franz Barkoczy Erzbischof war.

ma pièce. Je vous prie de lui en marquer le plaisir que m'a fait sa lettre, voyant toujours son humeur de même, et son attachement pour moi. Je dois vous faire bien des compliments sur la conduite de la fille; elle a eu l'approbation de tout le monde, s'est conduite en tout très-bien. L'empereur en est enchanté, et elle était ma seule satisfaction ici, car le malheur m'a encore suivi ici en différentes formes. L'état de l'archiduchesse nous a donné beaucoup d'inquiétude, et je craignais la curiosité de la Jeanne, mais nous l'avons gardée à vue. J'espère que vous ne trouverez rien de gâté, que ce que les leçons sont un peu plus distraites qu'à l'ordinaire. Je dois rendre justice à la Wallis, qu'elle s'est donnée bien des peines, et je vous prie de lui marquer ma satisfaction. Comme je regarde un peu plus profondément que les autres, j'ai fait des observations que je vous dirai de bouche, ne voulant pas gâter le plaisir que vous devez avoir, que la fille à sa première sortie s'en est si bien acquittée et vous fait honneur. Je vous embrasse.

Undatirt. (December 1762.)

Dieu veuille confirmer mes espérances que je commence XI.
à avoir depuis ce matin [1]). Personne au monde ne souhaite tant que moi de vous revoir après quinze jours avec notre chère fille, mais il reste encore bien à faire. A Dieu rien n'est impossible, et aux soins des médecins. Dieu veuille vous conserver tous sur pied pendant ce pénible temps.

---

[1]) In Bezug auf die lebensgefährliche Erkrankung der Erzherzogin Johanna.

Vous avez à votre disposition le cabinet, la chambre à coucher et le petit cabinet de l'Amélie. Les portes sont fermées de l'autre côté, mais vous n'avez qu'une sortie par votre grand cabinet; vous pouvez voir votre sœur [1]) comme à cette heure. Je souhaite que le monde suffit pour le service; j'en doute; la convalescence, si nous en avons une, sera terrible et pénible. Pour une seconde fille de garderobe, cela est nécessaire; elle viendra demain. C'est la fille de la Marini [2]); il faut la laisser servir.

Vous pouvez tous aller dans la tribune en haut à la chapelle de Saint-Xavier, mais pas en bas. Mes compliments à la Wallis; ménagez-vous tous et écrivez-moi quelquefois, s'il y a quelque chose d'intéressant de la fille. De la santé j'ai déjà les rapports des médecins, mais chaque bagatelle me console. La pauvre Josephe est auprès de la Cavriani [3]), sa pièce ayant dû faire place à l'Amélie.

Ne laissez rien manquer aux médecins, chirurgiens et autres gens, ni pour le manger que pour les *Frühstücke* ou autres rafraîchissements.

---

[1]) Wohl die früher erwähnte verwitwete Gräfin Morzin.

[2]) Mit Decret vom 6. September 1762 wurde Margaretha Marriny als Kammermädchen „(Kammermensch) bei den durchlauchtigsten jungen „Herrschaften" mit 150 Gulden jährlichem Gehalte und einem Gulden täglichem Kostgelde angestellt.

[3]) Die Hofdame Gräfin Friederike Cavriani.

Undatirt. (23. [?] December 1762.)

Liebste Aya! Gott hat uns eine liebe Tochter [1]) genommen, die sehr viel Trost uns versprochen, aber auch durch ihren seligen Tod den grössten procurirt. Ich danke ihr für alle ihre mütterlichen Sorgen, die sie in ihren Lebzeiten und ihrer so langwierigen Krankheit so treu geleistet. Versichere sie die Wallis des Nämlichen und alle Kammerleute; mehr kann ich heute nicht über mich nehmen. XII.

Undatirt. (1763.)

Ma chère Lerchenfeld. J'ai reçu votre lettre, et vous pouvez venir me parler quand vous voudrez, mais je ne saurais changer mes arrangements pour la Josephe. Je connais tous les inconvénients pour être auprès d'une plus grande, que vous me détaillez et dont je ne saurais disconvenir. Mais ce n'est pas l'Amélie seule que j'ai nommée; j'ai dit en général une de ces deux, la Elisabeth ou l'Amélie. La première aurait bien plus besoin de votre direction. Personne au monde ne vous rend plus de justice que moi sur vos talents, et vous pouvez toujours compter sur ma reconnaissance et amitié. XIII.

Marie Thérèse.

---

[1]) Die Erzherzogin Johanna starb am 23. December 1762.

Schönbrunn, le 13 octobre 1763.

١١١. Comtesse de Lerchenfeld. Vous m'avez demandé une instruction; la voilà en gros, et tirée sur les circonstances présentes. J'ai cru devoir y ajouter quelques points réservés, et vous ouvrir mon cœur. J'ai toujours rendu justice à vos talents, et ma confiance en vous a été entière. C'est avec la même confiance que je vous rends ma fille; comptez toujours sur moi. Il s'agit non-seulement de l'éducation d'une de mes filles, mais d'une qui en quatre ans pourrait être appelée au trône, pour rendre heureux ou malheureux tout un royaume, un époux, et ce qui serait le moindre, soi-même. Il s'agit de son bonheur et surtout de son salut. Elle aura un époux jeune qui ne connaît rien au-dessus de lui, ni aucun frein depuis sa plus tendre jeunesse, qui n'a été jusqu'à cette heure appliqué à rien, qui n'a que des flatteurs à l'entour de lui, et des Italiens, ce qui est encore plus dangereux. Je travaille sous main à la cour d'Espagne, qu'elle permette que j'envoie une ou deux personnes avec ma fille, mais je m'en doute, et où trouver des gens pareils, capables de donner conseil? Ils seraient le but de tout le monde, et peut-être ne seraient-ils pas écoutés des jeunes gens. Je ne saurais vous cacher que je connais très-bien l'avantage de cette alliance, mais mon cœur maternel en est extrêmement alarmé. Je regarde la pauvre Josephe comme un sacrifice de la politique. Pourvu qu'elle fasse son devoir envers Dieu et son époux, et qu'elle fasse son salut, — dût-elle même être malheureuse, je serais contente.

Le jeune roi ne marque aucune inclination fixe que pour la chasse et pour les spectacles. Il est très-enfant, il n'apprend rien, il ne sait que le mauvais italien du pays, et même très-grossièrement; il ignore ce que c'est attention, et

il a même donné des marques de sévérité et rudesse en plusieurs occasions. Il n'est accoutumé qu'à faire sa volonté; il n'a personne qui puisse ou veuille lui donner une éducation; voilà le malheureux sort de ce prince. On le dit délicat, d'un teint blanc et tout-à-fait ressemblant à la famille de Saxe[1]); je souhaite qu'il en aie le cœur.

Tout ce que je vous marque, doit rester pour vous seule et pour votre direction, pour que vous vous trouviez plus en état d'imprimer à ma pauvre fille les vertus et les sentiments nécessaires pour réussir, ou du moins pour ne pas se perdre à la cour, où elle doit entrer. Vous saurez mieux que personne y parvenir, vos talents et votre expérience étant au-dessus de tout ceci.

Tâchez surtout et avant tout de nourrir cet esprit de dévotion, qu'elle a eu du moins ci-devant pour le dehors. Qu'elle reconnaisse qu'il n'y a dans ce monde d'autre ressource et de vraie consolation que la prière; qu'elle n'aie jamais honte d'en faire parade; qu'elle soit douce, gracieuse! Son visage n'est pas prévenant; ses façons ne le sont non plus; elle a quelque chose de rude; dans ce pays-là on veut bien de la douceur. Vous savez combien et dès le premier moment la reine défunte a été détestée à Naples, ne paraissant pas assez affable.

Qu'elle n'aie point d'entêtement; elle y inclinerait. Elle est très-dissimulée; cela a du bon, surtout dans ce pays-là, mais il ne faut pas pousser la dissimulation trop loin, pour qu'elle n'influe pas sur le caractère et dégénère en fausseté; il serait alors à craindre, qu'en se défiant des honnêtes gens, elle ne prodiguât sa confiance à de petits êtres. On doit

---

[1]) Seine schon früher erwähnte Mutter war bekanntlich eine sächsische Prinzessin.

bien lui prêcher la douceur et la bonne humeur, et qu'elle tâche de trouver dans son fond de quoi s'amuser par toute sorte d'ouvrages, lectures, peintures, musique etc. Elle ne verra pas trop de monde à Naples qu'en grand public; il faut donc l'accoutumer à se suffire elle-même, et à savoir s'amuser.

Je dois vous avertir sur ce point, étant très-mécontente qu'elle n'aime rester à rien; elle voudrait toujours courir d'une chambre à l'autre et n'achever rien. Ce serait une terrible perspective, l'oisiveté étant un poison pour tout le monde, mais encore plus pour des jeunes mariés.

Elle est fort curieuse; c'est un autre point qui me fait trembler. Elle est assez méchante et rude avec ses gens. Elle distingue la Kinsky [1]), parce qu'elle lui jase; elle sait beaucoup de particularités des maisons particulières. Je vous recommande de ne pas souffrir qu'on en parle devant elle, ni des arrangements de gouvernement, ni qu'elle fasse la rapporteuse. Elle est trop grande pour une telle petitesse qui mène au mensonge.

Je suis bien aise que la fille voit du monde chez vous ou chez elle dans son cabinet. Si elle monte dans vos chambres, elle sera précédée par un valet de chambre ou huissier, qui restera à la porte, si on a des ordres à donner, pour ne pas laisser approcher les domestiques.

Je vous rends cette chère fille de l'aveu de Sa Majesté l'empereur et selon ses propres souhaits. Vous n'oublierez jamais que c'est elle qui m'a le plus déterminée, et que je n'aurai jamais lieu de regretter et de rétracter ce choix.

---

[1]) Die Hofdame Gräfin Therese Kinsky, Tochter des im Jahre 1749 verstorbenen Mitgliedes der geheimen Staatsconferenz, Grafen Philipp Kinsky. 1730 geboren, vermählte sie sich 1765 mit dem damaligen Oberstlieutenant im Regimente Daun, Grafen Otto Philipp von Hohenfeld.

Vous pouvez compter sur toute ma protection comme ci-devant. Marie Thérèse.

La Leyser [1]) reste encore jusqu'à ce que j'en ai besoin ailleurs.

Undatirt. (November 1763.)

Ich verweise sie vollkommen auf jene Instruction, welche sie Anfangs bei Uebernehmung der Töchter bekommen; nur allein folgende Punkte finde ich noch beizurücken. XV.

Die Ordnung im Aufstehen, Schlafengehen, die Stunden für die unterschiedlichen Meister bleiben wie vorhin und sind hier beigeschlossen, wie sie diesen Sommer gehalten worden.

Alle Sonntage geht sie öffentlich mit in die Kirche und speiset auch mit uns.

Das Frühstück ist täglich abzuwechseln nach ihrem Belieben; man soll sie auch dabei Brod essen lassen, so viel sie will, ausgenommen an gebotenen Fasttagen, wo sie allzeit Chokolade nehmen soll mit vier Stückchen Brod, niemals aber ein Kipfel. Abends an diesen Tagen nur eine Suppe und noch eine Speise, aber nichts Süsses oder Gebackenes.

Gewöhnlich ist ihr zu Mittag und Abends genug zu essen zu geben, was und wie viel sie will, ohne sie darüber zu chicaniren; auch kann sie ausgekleidet soupiren. Selbst die Speisen anzuordnen ist ihr nicht erlaubt, jedoch von alledem, was vorhanden ist, kann sie essen.

---

[1]) Die am 13. April 1763 zur Hofdame ernannte Ludovica Freiin von Leysern.

Den Rosenkranz soll sie laut in ihrer Kammer beten, ausser an Sonn- und Feiertagen, oder wenn das Gebet ist in unserer Capelle.

Ausgehen soll sie so oft als es sein kann, um sich zu kräftigen, in der wälschen und spanischen Sprache sich wohl üben, wie auch in der Musik. Weil sie nach Neapel destinirt ist, soll man ihr ihren Beruf möglichst erleichtern. Der dortige Hof geht sehr auf die Etiquette und will gnädige und freundliche Souverains haben. Aber eben dies kann die Tochter gar nicht, welches doch sehr nothwendig wäre.

Mit der Andacht bin ich eine Zeit her sehr übel zufrieden gewesen. Sie hat auch allerlei Propos über die Leute und etwas Rauhes und Widerwärtiges in ihrem Betragen, mit welchem ich unzufrieden bin.

Ich sähe nicht gern, dass noch junge Fräulein zu ihr kämen, indem sie ohnedies sehr kindisch ist.

Mit dem Obersthofmeister Salm[1]) wird es wie bei den Schwestern gehalten werden. Wegen aller übrigen Leute oder Verordnungen bleibt es beim Alten, wie sie es am Besten finden wird.

Die Tochter verdient ihre Tendresse wegen des Attachements, mit welchem sie ihr allzeit zugethan war, was auch die Hauptursache ist, warum ich ihr selbe wieder übergebe.

---

[1]) Carl Otto Graf Salm, Obersthofmeister der Erzherzogin Josepha.

Undatirt.

Ma chère Aya. Je suis contente de la petite correspondance, et si vous voulez mettre la petite étoffe sur mon compte, je le veux bien, pour ne pas déranger votre bonne économie. A cette extraordinaire lettre de cette comtesse vous pouvez lui mander, que Madame Hamilton sera chargée de notre part de tenir son vilain poupon. J'espère de vous voir bientôt ici, mais j'en excepte jeudi et dimanche. XVI.

Undatirt.

Ma chère Lerchenfeld. Je suis plus que jamais persuadée que les mouvements de la fille [1]) ne sont pas encore maladie, mais très-mauvaise coutume, qu'il faut déraciner avec toute la promptitude et exactitude. Je l'ai traitée fort doucement, en lui parlant avec amitié, et en l'animant et la flattant en même temps, mais je ne saurais me flatter d'un effet réel tant que la source du mal, qui est la violence et son amour-propre, ne soit un peu mise dans des bornes. La moindre parole l'irrite à tel point, qu'elle est prête de pleurer de colère; c'est cela qu'il faut attaquer avec prudence et fermeté. Le repos et la tranquillité lui sont nécessaires, et j'espère avec l'aide de Dieu que nous viendrons encore au bout. XVII.

---

[1]) Ohne Zweifel Josepha.

Undatirt.

XVIII. J'ai voulu venir moi-même, ma chère Aya, vous faire mon compliment, mais ma physionomie allongée et plus triste encore qu'à l'ordinaire m'a fait prendre le parti de vous marquer par ces lignes l'intérêt et les bons souhaits que je vous fais de bien bon cœur. Je me suis condamnée dans un coin du jardin pour fuir tout humain et rester avec mes chiens en philosophe moderne, qui s'abandonnent à leurs humeurs.

Aimez-moi toujours; je vous aime de tout mon cœur.

Undatirt. (1767.)

XIX. Ma chère Lerchenfeld. Le courrier étant arrivé enfin de Naples, il y a neuf jours, et n'ayant porté aucun changement sur le départ de ma fille[1]), qui se fera en octobre, j'ai chargé la Sternberg de vous prévenir de mes intentions. Ne pouvant compter sur vous dans cette saison pour ce long et pénible voyage, je laisse à votre choix de prendre le parti qui vous convient le plus, pouvant compter toujours sur ma reconnaissance pour tous les soins que vous vous êtes donnés pour l'éducation de ma fille, et dont j'espère que vous en aurez toute la consolation, comme je l'ai, et d'être persuadée de toute mon amitié. Marie Thérèse.

---

[1]) Josepha.

Undatirt. (Ende März 1768.)

Ma chère Aya. Soyez tranquille sur votre sort, et vos enfants me sont aussi chers que vous étaient les miens. Vous recevrez toutes les assurances nécessaires avant le départ de ma fille[1]), qu'elle vous remettra encore elle-même, en prenant congé de vous. Je suis fâchée que vous ne voulez rester avec nous, mais il me suffit de savoir vos idées, pour les seconder de bien bon cœur. XX.

Undatirt. (Mai? 1768.)

Voilà des lettres à la fois, que j'ai reçues hier au soir[2]); deux sont arrivées pour l'empereur, une pour les sœurs et une pour les deux frères; elle a été donc fort diligente. Ces lettres vous feront pleurer, comme cela m'est arrivé. XXI.

Vous ne m'avez rien répondu sur mon dernier billet, si vous êtes d'accord avec tous mes arrangements?

---

[1]) Caroline.

[2]) Von der auf der Reise nach Neapel befindlichen Erzherzogin Caroline.

AN DIE

GRÄFIN ALMESLOË.

Schönbrunn, le 4 octobre 1773.

Comtesse d'Almesloë. Vous ayant choisie pour être Aya des archiducs ou archiduchesses, mes petits-enfants à Milan (place d'autant d'importance que de confiance), j'ai voulu vous faire connaître par écrit mes intentions, et en même temps ce qui s'est pratiqué avec succès à ma cour à l'égard de seize enfants que le bon Dieu a voulu m'accorder. Voilà ci-joint les points en question [1]). Si vous trouviez dans leur I.

---

[1]) I. Votre premier soin doit être d'inspirer aux enfants, dont l'éducation vous sera confiée, les premiers principes de notre sainte religion, et de les accoutumer à la respecter et à l'aimer dès leur plus tendre âge. Vous vous concerterez sur un point aussi essentiel avec le confesseur de mon fils. Jusqu'à l'âge de quatre ans il ne s'agit que de rendre les enfants dociles et obéissants.

II. Comme vous n'êtes nullement chargée de ce qui concerne la santé, ce qui est uniquement, selon les pièces ci-jointes, commis au médecin, vous aurez seulement soin que la propreté soit exactement observée, et qu'on se conforme à tout ce que le médecin trouvera bon de prescrire, sans faire ou laisser faire la moindre chose sans son approbation. Il faut encore l'informer régulièrement, et sans délai, de tout ce qui pourrait arriver de bon ou de mauvais, en le faisant même appeler dans ces cas à toute heure, jour ou nuit.

III. Les enfants de mon fils étant des princes allemands, il convient de leur faire apprendre préférablement la langue maternelle du chef de famille, dont ils auront toujours leur dépendance.

IV. Tous les gens, hommes ou femmes, du service des enfants vous seront subordonnés. Vous y tiendrez la main, que chacun fasse son devoir,

exécution quelqu'embarras, n'étant pas possible de tout prévoir, vous vous adresserez à mon fils et à ma belle-fille, dont vous dépendez uniquement et entièrement. Ils ont la copie de ce que je vous donne et prescris; et si le cas arrivait, que vous ne puissiez suivre en tout ces points, ou que même mes enfants ordonnassent quelqu'autre chose, vous ferez vos représentations; mais s'ils insistent, vous commencerez à exécuter leurs ordres. Vous enverrez cependant ici sur ce changement votre rapport, comme il est en ordre, parce que le soin de ces jeunes princes vous est confié par le chef de famille, dont dépendra toujours leur sort, et pour le présent et pour l'avenir. Mais pour convaincre mes enfants de votre droiture, vous leur montrerez toujours dans ce cas votre rapport, avant de le faire partir.

En cas de maladie ou de ma mort vous vous adresserez au grand-maître, comme celui qui vous expédiera aussi votre décret, pour recevoir par son canal les ordres du chef de la maison, en suivant d'ailleurs cette instruction, tant que vous ne recevrez pas des ordres contraires.

S'il n'y a rien de nouveau, il suffira que vous m'informiez tous les mois de l'état des enfants. Mais dans le cas de quelqu'événement extraordinaire ou de maladie, vous m'en manderez des nouvelles suivies, et même par estafette,

---

et que tout se fasse avec ordre, décence et tranquillité. Mais comme il serait trop pénible d'être toujours attaché à son poste, vous substituerez dans le cas de votre absence celle d'entre vos subalternes, en qui vous croiriez pouvoir mettre le plus de confiance, sans vous tenir au rang.

V. Quoique vous ne dépendiez de personne que de mon fils et de ma belle-fille, je n'en compte pas moins sur votre attention, de vivre en bonne harmonie avec les Khevenhüller, qui méritent de toute façon ma confiance, et pourront vous être utiles, de même qu'avec les autres gens de cour, ce qui rendra votre situation plus agréable et votre condition plus aisée. Marie Thérèse.

que mes enfants m'enverront alors, si le cas était plus important. Marie Thérèse.

Ce 14 mars (1774).

Ma chère Aya. Je vous recommande cette *Kammerfrau* qui s'appelle Dornfeld, femme d'officier[1]). J'ai presque hésité de la prendre, l'autre n'ayant pas réussi. J'avoue qu'elle ne m'a jamais plu, l'Italienne; j'ai cru que c'était prévention contre cette nation. J'avoue que je me sens coupable sur ce point. La Dornfeld m'a produit une fille de six ans très-bien, un maintien charmant et convenable; je serais très-aise que la petite Thérèse en ait de même à cet âge. Je me fais un grand plaisir de voir bientôt son portrait. II.

Mes enfants ne font que se louer de vous et de vos attentions; j'espère que vous en soyez contente, aussi je suis toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Undatirt. (14? Juli 1774.)

Ma chère Aya. Je vous fais bien mon compliment pour la première dent[2]). Mes enfants ne peuvent assez se louer de vos soins et attentions pour cette chère petite fille. Je souhaite bien d'avoir un petit compagnon pour elle; cela III

---

[1]) Friedrich Joseph Pingizer von Dornfeld, Rittmeister im Cürassier-Regimente Graf Podstatzky, quittirte im Jahre 1772 seine Charge mit Verzichtleistung auf seinen Militärcharakter.

[2]) Der kleinen Erzherzogin Therese.

tarde un peu trop; je n'ai guère de temps à attendre. Mon fils et l'archiduchesse même m'ont priée de vous marquer toute leur satisfaction. Jugez de la mienne, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 26 mars (1775).

IV. Ma chère Almesloë. Je vous recommande toutes ces femmes. Vous serez étonnée de la *Kammerfrau*, mais les recommandations qu'elle a eues de toute part, m'ont engagée de vous l'envoyer. Son mari a été colonel aux Croates, et son père chancelier à la régence de Graz. Elle sert comme une servante et a la meilleure volonté. En tout cas, si elle ne vous convient, il n'y a que de me la renvoyer; elle jouira de sa pension, car il faut que les enfants soient bien pourvus, et vous aidée, et que vous pouvez vous fier sur ceux qui sont auprès d'eux.

Je ne peux assez vous exprimer tout mon contentement pour vos soins infatigables pour ma chère petite Thérèse, dont vous faites une merveille. Tout le monde vous rend justice là-dessus. Présentez-lui de ma part le chapeau en porte-feuille. Dieu donne un heureux accouchement à l'archiduchesse, mais vous n'aurez qu'une Louise Josephe, et point un François Joseph, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 24 octobre (1775).

Ma chère Aya. Je vous fais bien mon compliment d'avoir passé si heureusement avec vos chers et précieux élèves le temps de l'absence de mes enfants. On doit rendre justice à vos soins, et j'ai eu la satisfaction, que tous deux n'ont pu assez me le marquer, combien ils sont contents et tranquilles, en voyant leurs enfants en vos mains. Je ne crains que le trop de fatigue pour votre délicate santé; il faut vous conserver. En aimant les enfants, c'est ce que vous pouvez leur faire de plus utile. V.

Je n'ai rien touché à l'archiduchesse, ni à lui, de ce que vous m'avez marqué des mots français, que la petite dira, mais ils ont eu grande satisfaction, qu'elle marchait seule, et n'ont jamais pu dire assez, combien ils reconnaissent les soins que vous vous donnez. Jugez de ma reconnaissance, et soyez toujours assurée que je suis votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Undatirt. (December 1779.)

Ma chère Aya. Je ne vous recommande pas mes petits-enfants, mais je vous recommande d'avoir soin de vous, de vous ménager, pour ne m'inquiéter sur votre santé, pour laquelle nous devons tous prier. Je vous avoue, ce que vous me marquez du garçon, a beaucoup de ressemblance avec le premier. Dieu veuille leur conserver ce second. VI.

Vous me feriez plaisir de m'écrire toutes les semaines une fois. Vous remettrez ce billet à Firmian; rien ne presse, à votre commodité. Vous vous adresserez à lui dans toutes les occasions, ayant toute ma confiance.

Voilà des almanachs allemands pour vos deux petites. Le sérieux de l'aînée est-il passé? Que cet enfant m'intéresse, et que je la plains, si elle est si sensible et si attachée! Si vous pouvez me suggérer ce qui pourrait convenir à ces chers enfants, vous me feriez plaisir. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Si vous voyez les Khevenhüller, mes compliments.

Ce 13 janvier (1780).

VII. Ma chère Aya. Vous remettrez à la chère Thérèse cette lettre. Je suis étonnée de tout ce qu'elle sait; j'espère que cela n'empêchera pas qu'elle ne soit gaie; je n'aime pas les enfants sérieux. Ce que vous me marquez du fils, ressemble beaucoup au premier, cette tranquillité, je ne l'aime pas. Dieu le leur conserve. La marche de la seconde me déplaît beaucoup; sur ces sortes de défauts ni médecin ni chirurgien sont clairvoyants.

Vous me continuerez vos rapports, comme vous avez commencé, et vous vous ménagerez pour l'amour des enfants, et pour moi qui connaît vos mérites.

Je voudrais envoyer quelque chose aux enfants, vous me le suggérerez.

Ce 8 mars (1780).

VIII. Ma chère Aya. Voilà une petite réponse à ma chère filleule. J'ai chargé le Vetturino de Milan d'une cassette expressément pour la Thérèse, de toutes sortes d'ouvrages.

Puisque vous me dites qu'elle n'aime s'en occuper, il ne faut pas la forcer, cela viendra avec le temps.

Pour la petite une boîte à filer, avec le papillon qu'elle a souhaité. Pour celle-là je ne me flatte nullement qu'elle prendra une autre façon de marcher; je crains comme vous quelque défaut à la hanche. Le gland que j'envoie à la Thérèse, se défait tout entier, et fait un collier, comme on les porte à cette heure, tout mince. J'ai joint deux petits livres à prier pour toutes les deux, et trois livres pour vous, ma chère Aya, un livre que j'ai donné à tous mes enfants mariés, sur l'éducation des enfants; un autre, retraite de dix jours avant Noël. Je trouve ce livre admirable, et un allemand, pour passer la semaine sainte, surtout les dernières vingt-quatre heures de la passion. Je souhaite que ce livre vous vient encore à temps.

J'ai une grande inquiétude pour ma chère reine; la perte d'une fille chérie, et son état de grossesse me font trembler pour elle. Mes enfants de Milan comptaient s'y arrêter jusqu'au 4; ils n'ont guère joui du plaisir de se voir, la reine a été incommodée tout le temps.

Je ne sais, si la mort du duc ne mettra du changement dans leurs projets. Je ne vous recommande pas mes petits-enfants, vous n'en êtes que trop occupée, mais je vous recommande votre santé, et souvenez-vous de moi dans vos bonnes prières, j'en ai grand besoin.

Je suis très-affectée pour les affaires de religion en Moravie. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Je n'ai jamais eu un enfant entre les seize, que le bon Dieu m'a accordés, qui avait cette vilaine gale; je n'aime pas cette âcreté, mais il est en bonnes mains.

ZWEITE ABTHEILUNG.

AN DEN

GRAFEN NEIPPERG.

Undatirt. (14. Juli 1741.)

Je voudrais vous envoyer encore des officiers, car tous demandent à servir, et il y a pourtant encore des bonnes gens, et qui pourraient se perfectionner sous vous. Mandez-moi, combien de cavalerie et d'infanterie? Je vous recommande avant tout, de tâcher de faire quelque chose, car ma résolution est prise, de ne me jamais mettre avec le roi de Prusse en perdant un pouce de Silésie. Je hazarderai tout pour ça. Ainsi, si vous croyez pouvoir trouver l'occasion favorable, entreprenez tout, je me fie en vous. I.

Undatirt. (Pressburg, 23? September 1741.)

Comme je crains que l'expédition ne vous donnera pas assez de clarté[1]), ayant notre style confus, je vous dirai donc, que le grand but est d'avoir l'armée ou en Autriche ou en Bohême ou en Moravie, selon le besoin, et qu'on a cru pour ça Znaim le plus convenable, et que vous vous pressiez autant que cela se pourra et les préparatifs le per- II.

[1]) Maria Theresia bezieht sich hier offenbar auf die am 23. September 1741 an Neipperg abgegangene Ermächtigung zum Abschlusse einer Convention mit dem Könige von Preussen, welche denn auch bald darauf zu Kleinschnellendorf wirklich zu Stande kam, von König Friedrich aber wieder gebrochen wurde.

mettront. On vous accorde de donner Neisse, et comment le roi le voudra d'abord, ou le bloquer, mais rien de plus, et s'engager de n'aller pas plus loin. Je souhaiterais bien que vous auriez sa signée, du roi, sans que nous signions quelque chose de notre part, car ça, je voudrais l'éviter tant que je pourrais; de lui céder la basse Silésie, cela me fait trop mal au cœur. Mais l'armée presse avant tout, ainsi tâchez de la faire venir si vite que vous pourrez, sans vous arrêter à qui que ce soit. Kinsky[1]) fera déjà toutes les dispositions; c'est la seule chose qui nous peut sauver, et que je souhaite tant.

Au reste vous suivrez en tout la ci-jointe lettre, et Browne[2]) suivra en quelques jours avec les ordres du conseil de guerre, et des dispositions à faire. C'est pour votre notice, celle-ci, pour que vous pouvez d'abord prendre toutes les dispositions. Thérèse.

(Pressburg, 11. October 1741.[3])

III. Comme la situation violente, où je me trouve, n'a point d'autres ressources que dans les armes, et que le seul corps que vous avez, est capable de décider de mon sort, et ça même encore ce mois, ainsi je vous recommande avant tout de presser votre départ et marche, mais de laisser autant pour amuser l'ennemi, car ses intentions ne sont que

---

[1]) Der Oberste Kanzler von Böhmen, Graf Philipp Kinsky.

[2]) Der damalige Feldmarschall-Lieutenant Maximilian Ulysses Graf Browne de Camus, der bekanntlich als Feldmarschall im Jahre 1757 an seiner in der Schlacht bei Prag empfangenen Wunde starb.

[3]) Eigenhändig niedergeschriebener Zusatz zu einem amtlichen Rescripte an Neipperg vom 11. October 1741.

tromperies et lenteurs, exprès pour nous amuser. Je souhaiterais même, qu'avec la meilleure grâce du monde et dehors de confiance vous pourriez partir, sans rien conclure, et le traîner, sans le faire marquer que c'est l'intention au contraire, montrant du regret de ne l'avoir pu faire, mais je crains que tout ça sera déjà fini. Je ne sais que vous répéter toujours, de ne point vous arrêter, car de la promptitude tout dépend, et je me flatte qu'en trois semaines vous serez, où le besoin le demandera. Browne est assez informé de tout, il vous dira le reste, et je suis toujours la même, me confiant toute en vous. Marie Thérèse.

Undatirt. (Pressburg, Ende October 1741.)

Der Herzog[1]) gedenkt den 3. von hier aufzubrechen, IV.
durch Skaliz in Mähren, oder wenn es möglich, gerade auf Nikolsburg, wenn nicht die Beisorge vor den feindlichen Parteien (es hindert), wo seine Antwort erwarte, also zu dessen Person Bedeckung wenigstens ein Husaren-Regiment oder mehrere zu verlegen sind, damit sie selben convoitiren. Im Uebrigen wünsche dass der Marsch pressirt, aufs wenigste die Cavallerie vorausgeschickt (werde), denn an der Zeit Alles gelegen und der Sicherheit des Herzogs Person, die ihm sehr anrecommandire. Maria Theresia.

---

[1]) Maria Theresia nannte zu jener Zeit ihren Gemal, obwohl er schon seit mehreren Jahren nicht mehr Herzog von Lothringen, sondern Grossherzog von Toscana war, wohl aus früherer Gewohnheit immer noch den Herzog. Derselbe begab sich Anfangs November 1741 zur Armee, von der er jedoch schon Anfangs Januar 1742 auf Andringen seiner Gemalin wieder nach Wien zurückkehrte.

Undatirt. (Wien, December 1741.)

V. Nous avons parlé aujourd'hui d'un meilleur ordre dans le militaire. J'ai fait extraire des points de plusieurs projets qu'on m'a donnés; vous me ferez plaisir de me dire sur chacun de ces points votre sentiment à part, et ce que vous croyez le plus convenable, point par point, et aussi ce que vous croirez encore de convenable. Je vous garderai un grand secret, ce n'est que pour moi, ayant beaucoup de confiance en votre savoir dans ce métier. Pensez aussi pour la ville d'ici, et encore cette semaine vous aurez l'ordre que vous souhaitez, tant pour aller aux Pays-Bas, non sans regret de ma part. Je ne suis pas comme le public, je vous rends justice; ma situation et la vôtre demandent de céder au torrent.

Mais avant tout, je voudrais votre sentiment sur ces points, et le militaire en général.

Undatirt. (September 1756.)

VI. Buccow[1]) wird das Mehrere mündlich sagen. Indessen schicke diese Punkte, die allsogleich sollen vorgenommen werden, und mit allen Kräften und Kosten die Pontons, Artillerie, besonders Munition zur Armee zu bringen, durch beständige Vorspann, bei Tag und Nacht. Sicher ist es, wenn ihm[2]) Alles abgeht, dass er nichts thun kann, unver-

---

[1]) Der damalige Feldmarschall-Lieutenant Adolph Nicolaus von Buccow. Vergl. II. 464, Anm. 2.

[2]) Wohl der Commandant der Hauptarmee in Böhmen, Feldmarschall Graf Browne.

antwortlich aber wäre es, wenn man nicht gleich abhielfe dieser so lang vorhergesehenen Gefahr. Ueber die Disposition, die er mit seiner Armee und des Piccolomini[1]) seiner machen will, ist ihm nichts vorzuschreiben, ihm völlig zu überlassen. Pressiren thäte, dass Serbelloni[2]) zur Armee abgehe, diesen also zu pressiren. Diesen Zettel sammt der Note Kaunitz zu communiciren, und alle Sachen mit selbem zu concertiren und werkthätig in Stand zu setzen.

Undatirt. (September 1756.)

Ich habe zwar gestern das Referat resolvirt wegen VII.
der Portionen, die die Offiziere in Natura aus dem Magazin nehmen können, habe aber vergessen beizusetzen, dass dieses nur vom Obersten angefangen hinunter, aber keine Generale darunter begriffen sind, die bei dem Reglement der Bagage bleiben. Es sind auch noch einige Militärs, die glauben, dass wenn anstatt fünfzehn Portionen, die ein Oberst hat, man ihm zwölf passirte, er ganz zufrieden sein könnte, und à Proportion die Anderen, und machte es doch eine Verminderung in der Totalität, erwarte also seine Meinung dessenthalben.

Es wäre auch zu expediren an Browne und Piccolomini, dass den Truppen aus besonderer Gnade a prima Novembris auf die sechs Wintermonate einen Kreuzer beilege,

---

[1]) Der Commandant der zweiten Armee, Feldzeugmeister Fürst Octavio Piccolomini.

[2]) Graf Johann Bapt. Serbelloni, von welchem in der Correspondenz der Kaiserin mit dem Erzherzog Ferdinand und der Erzherzogin Marie Beatrix so oft die Rede gewesen, war 1756 General der Cavallerie.

welchen indessen bis auf weitere Verordnung die Regimenter aus ihren Cassen selben geben sollen auf die Hand. Den Offizieren aber wollte ich einen Gulden auf jede Mund-Portion beilegen, also dass sie einen Thaler hätten, dafür aber das Holz und Service sich selbst schaffen müssen auf die sechs Wintermonate. Die Irregulirten und der Generalstab sind auch darunter verstanden; habe das Nämliche auch dem Commissariat anbefohlen, dass es gleich expedirt werde.

Undatirt. (September 1756.)

VIII. Diese Relation ist recht, und wären diese und alle nachfolgenden also, nachdem sie Kaunitz geschickt worden, unter den anderen Conferenzministern circuliren zu lassen. Einen Extract nur von der Position der Armee, und was vielleicht dabei vorgegangen, machen zu lassen durch einen Hofkriegsrath, der den Zeitungen hier alle Wochen ein- oder zweimal solle gegeben werden. Also hat man es gehalten in allen vorigen Zeiten, und auch diesmal so sein soll. Die Tabellen wegen der Artillerie haben nicht zu circuliren.

Weil dann die Kälte bald einfallen könnte, so habe ich eine Espece von einer halben Capote und Stiefletten machen lassen, um den Mann zu bedecken. Wäre also zu sehen, ob selbe approbirt, oder lieber, wie Viele meinen, Kotzen sollen abgegeben werden. Was ausgesucht wird, wäre bald zu thun, da es höchst an der Zeit ist.

Nach Olmütz möchte Salburg[1]) auch ein paar tausend Gulden allzeit abgeben, zu Vorfallenheiten wie wenn Deser-

---

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant und General-Kriegscommissär Graf Salburg.

teurs kommen, und Anderes dergleichen, die aber sollen verrechnet werden. Auch fände ich nöthig, der alldaigen Garnison, so lange sie so viele Extra-Arbeiten allda zu verrichten hat, so lange selbe dauern, einen Kreuzer Beilage durchaus für die Gemeinen und Unteroffiziere zu geben, a prima Septembris.

Undatirt. (September 1756?)

Ueber diese Note vom Hofkriegsrath verlange ein Referat, ob die zwei Stabsoffiziere ihre Schuldigkeit gethan, so lang der Oberst gelebt, und angezeigt haben diese Zugrundrichtung des Regiments, indem alle drei Stabsoffiziere dafür haften müssen. Ob also selbe verdienen avancirt zu werden, und ob sie tauglich sind selbes herzustellen oder nicht? Anders, nachdem es nicht möglich ist, dass dieses Regiment also in die Campagne marschirt, wie selbem zu helfen, dass man ihnen indessen als einen Vorschuss hier gleich die Monturen sowohl, als was noch nöthig, gleich anschaffe, dessenthalben mit dem Commissariat einen Vertrag befehle, zu geben was nöthig, wie und wie viel es kosten wird? IX.

Den Auszug aus der Relation wegen der Rimonta von Altvater[1]) will haben, und ein Referat darüber mir zu erstatten, was zu thun wäre.

---

[1]) Der kaiserliche Rosshändler Johann Heinrich Altvatter.

Undatirt. (Ende 1756?)

X. Nachdem der Churfürst aus Cöln[1]) so oft nur Fremde in sein Regiment recommandirt, besonders auch letzthin Wurmbrand[2]), so sehe daraus, dass nicht just besonders meritirte Leute allda sich befinden. Mithin habe Calenberg von Harsch versprochen, weil er die Thurn heirathet[3]), ihn allda zum Oberstlieutenant zu setzen, wenn den jetzigen Oberstlieutenant avanciren werde. Mithin wäre selber gleich, oder dahin zu setzen, oder zu aggregiren, wie er es am besten finden werde, damit der Proprietaire sich nicht mit Billigkeit beschweren könne, dass man ihm die Nomination benommen.

(1756.)

XI. Die Kasernen werden hier zu klein für so viele Recruten; es wären nur allzeit achthundert, so viel als ein Bataillon ausmacht, hier zu lassen und zu exerciren. Die anderen wären allsogleich nach Brünn und Olmütz zu verschicken, und auch in alldaigen Garnisonen soll ein Hauptmann, wie es hier befohlen, über sich nehmen, selbe zu exerciren. So oft er ein Bataillon abgerichtet, würde ich ihm ein Douceur geben, selbes zur Armee abzuschicken.

[1]) Clemens August von Baiern, von 1723—1761 Kurfürst von Köln.

[2]) Wahrscheinlich Ignaz Graf Wurmbrand, von dem älteren Zweige der steierischen Linie. 1724 geboren, diente er in der österreichischen Armee bis zur Charge eines Oberstlieutenants und starb 1797 zu Coblenz als Comthur des deutschen Ordens.

[3]) Der schon Bd. I. S. 58 als Vice-Ajo der Erzherzoge Ferdinand und Maximilian erwähnte Graf Carl Franz Callenberg vermälte sich am 20. Jänner 1757 mit Marianne, Tochter des Grafen Sigismund Thurn, Schwester der in der Correspondenz der Kaiserin so oft vorkommenden Grafen Franz und Anton Thurn.

(1756.)

Es ist nichts pressanter, als gleich die Ordre an die Cavallerie-Regimenter, und besonders alle Husaren, gleich zu marschiren, und zwar zwischen heute und morgen zu expediren, besonders die unterigen, da leider die Pest in vier Orten auf das Neue ausgebrochen, mithin die Sache wegen der Regimenter sehr pressirt. Das vacante Regiment von Vettes solle er dem Kriegspräsidenten[1]) melden, dass es Adam Batthyány[2]) gebe, der in Croatien angestellt ist. XII.

Undatirt. (1757.)

Ich habe dem Prinzen geschrieben, dass keinem General heuer erlaubt werde, ohne meinen Vorbewusst von der Armee zu gehen. Mithin hat Hofkriegsrath auch keinem eine Erlaubniss zu geben, ohne dass es expresse befehle. XIII.

Undatirt. (April? 1757.)

Diese Relation sowohl als die gestrige von Browne und Königseck[3]) wären Daun zu communiciren. Was er wegen der erbeuteten Wagen meldet, wären sowohl in diesen XIV.

---

[1]) Der Feldmarschall Graf Joseph Harrach.

[2]) Das im Jahre 1734 errichtete und dem damaligen Obersten Ladislaus Freiherrn Kökemesdy von Vettes verliehene Infanterie-Regiment — jetzt Nr. 34 — erhielt im Jahre 1756 Graf, später Fürst Adam Wenzel Batthyány. 1722 geboren, starb er 1787 zu Roveredo.

[3]) Der Feldzeugmeister Graf Christian Moriz Eugen Franz Königsegg. 1705 geboren, starb er 1778.

als in allen anderen künftigen Fällen den Commandis dieselben bezahlen zu machen, mithin gleich aus der Operationscassa für jeden Wagen die zwölf Gulden zu geben, die von unseren Ländern bespannten Wagen gleich nach Haus zu schicken, die aus Schlesien beizubehalten. Darmstadt wäre gleich zu beordern, wegzumarschiren.

Undatirt. (Anfangs Juni 1757.)

XV. Après notre travail de hier tout est renversé; il est arrivé ce que je craignais toujours. Le roi est venu avec une grande force chasser Nádasdy[1]) derrière Kuttenberg, et ainsi Daun s'en allant à Deutschbrod, je suis au désespoir; ça nous coupe la gorge.

A la poste on disait que le conseil de guerre avait reçu une lettre; nous ne savons rien ici, envoyez la moi.

(1757?)

XVI. Ich schicke dieses Werk, welches zwar sehr weitläufig scheint, es zum Druck allsogleich zu befördern. Doch solle er, Graf Neuperg, noch selbes durchgehen, und wenn er was noch dazu zu erinnern hätte, es beisetzen. Leider ist man genöthigt, in solche Details einzugehen, welches in

---

[1]) Der schon I. 38 erwähnte Graf Franz Nádasdy war damals General der Cavallerie und hatte zu dem Heere, welches Daun sammelte, um Prag zu entsetzen, Truppen aus Mähren herbeigeführt.

vorigen Zeiten die Generale und Obersten nicht brauchten, jetzt aber unentbehrlich ist, weil die Aelteren sich auf nichts applicirt haben und es den Jüngeren an Experienz fehlt und sie eine Direction brauchen. Ich verlange drei Exemplarien davon für mich.

Undatirt. (October 1757.)

Es solle heut noch ein von mir unterschriebenes Rescript an Nádasdy ergehen mit eigener Estafette, dass ich ihm befehle, dass er von dem Tag, als die Tranchée vor Schweidnitz eröffnet wird, täglich directe an mich eine Estafette schicken solle, mit dem Journal und den kleinsten Particularitäten, besonders was Verlust von Leuten, oder wie die Arbeiten avanciren, dieses exacter als er jetzt die Correspondenz führt. XVII.

Undatirt. (April 1758?)

Kolowrat[1]) wären nicht allein diese Bataillons gleich zuzuschicken, sondern auch zu erlauben, die Karolýschen Husaren und alle andere Mannschaft, deutsch, ungarisch, Cavallerie oder Infanterie zusammen zu nehmen, wo er sie findet, um das Land[2]) zu beschützen. XVIII.

---

[1]) Der damalige Feldzeugmeister Graf Cajetan Kolowrat, schon I. 87 erwähnt.

[2]) Mähren.

Undatirt. (1759?)

XIX. Ich habe zwar schon durch Plöckner [1]) den ersten Bericht von Prinz Zweibrück [2]) geschickt, habe ihm aber gemeldet, dass ihm schriftlich das Mehrere melden werde. Se. Majestät der Kaiser und ich haben gut befunden, dass die Correspondenz wie vorhin durch den Hofkriegsrath an die commandirenden Generale geführt werde, also aber, dass Alles durch unsere Unterschrift geschehen soll, und abgewechselt, einige durch Se. Majestät den Kaiser und einige durch mich. Wenn was Importantes wäre, wären die Expeditionen eher, als sie zur Unterschrift gebracht werden, mir zu schicken, Montag und Donnerstag, wenn es aber nur Currentia sind, zu expediren, doch aber nachgehends an diesen Tagen diese mir doch zu schicken. Den zwei Ministern Kaunitz und Colloredo wären auch die Relationen zu schicken; dieses schreibe Alles aus Befehl — auch des Kaisers.

---

[1]) Der Hofkriegsrath Franz Joseph Edler von Plöckner.

[2]) Herzog Friedrich von Pfalz-Zweibrücken war damals bekanntlich Oberbefehlshaber einer combinirten, aus österreichischen und Reichstruppen gebildeten Armee.

Undatirt. (Jänner 1761?)

Warum diesen drei, O'Donell[1]), Arenberg[2]) und Buccow die Erlaubniss beigesetzt, um selbe wegzubringen und Hadik, oder noch lieber Laudon in Abwesenheit des Daun das Commando zu geben. Die Prinzen aus Sachsen haben auch gefragt, ob sie sicher über Bielitz nach Krakau gehen können. Ich hoffe von ja; sie haben mich auch gebeten, man möchte die sächsischen Offiziere in Krems und Linz lassen, welches zu Krems unmöglich ist, wohl aber vielleicht zu Linz, indem von dort her und auch von Managetta[3]) viele Bedenken ihm werden beigebracht werden wegen alldaiger Verlegung der Offiziere, und es viel besser wäre, wenn man sie noch anders wohin bringen könnte. XX.

Undatirt. (Mai 1761.)

Dem O'Donell ist heute noch, gleich durch einen eigenen Estafetten-Reiter oder Conducteur der Befehl nach Zittau zu ertheilen, dass er allsogleich sechs Bataillons, sechs Grenadier-Compagnien, ein Regiment Cavallerie, ein Husaren-Regiment zum Laudon abschicke, mit dem Ueberrest des Corps aber die weiteren Verlangen des Laudon abwarte, ob er alle an sich ziehen will oder nicht, auch die nöthigen Generale dazu zu geben. XXI.

---

[1]) Der General der Cavallerie Graf Carl O'Donell. Nach der Schlacht bei Torgau und Dauns Entfernung von der Armee führte er durch kurze Zeit den Oberbefehl über dieselbe.

[2]) Der Bd. II. S. 136 zuerst erwähnte Herzog von Arenberg, gleich O'Donell Grosskreuz des Theresienordens, wurde wie Daun bei Torgau verwundet.

[3]) Der Hofrath bei der Hofkanzlei und Vicestatthalter in Niederösterreich, Johann Joseph Freiherr von Mannagetta und Lerchenau.

Undatirt. (1764.)

XXII. Je vous invite lundi à dîner à Schönbrunn, pour y voir à votre aise l'empereur et le roi, qui y viendront. L'heure la Marianne vous fera dire dimanche. J'espère que votre santé se remettra de cette débauche qui, je suis sûre, vous fera plaisir.

Undatirt. (November 1764.)

XXIII. Je ne doute pas que l'empereur vous aura fait part du mariage de Joseph avec la princesse de Bavière. Je connais votre attachement pour nous; vous savez combien nous avons souhaité de le voir établi de nouveau; voilà nos souhaits accomplis. Dieu veuille rendre ce nœud aussi heureux, mais de plus de durée que le premier.

Undatirt. (Jänner 1768.)

XXIV. Der General Beck [1]), den wohl vom Herzen bedaure und ein Verlust ist, wäre mit allen militärischen Ehren zu begraben, öffentlich, wenn er nicht vielleicht durch eine andere Disposition was Anderes verordnete.

---

[1]) Philipp Lewin Freiherr von Beck, einer der österreichischen Generale, die sich im Laufe des siebenjährigen Krieges am meisten hervorthaten. Er starb als Feldzeugmeister und Grosskreuz des Theresienordens, erst achtundvierzig Jahre alt, zu Wien am 23. Jänner 1768.

AN DIE

GRAFEN HARRACH.

An den Grafen Alois Thomas Raimund von Harrach.

Undatirt. (1742.)

Graf Harrach. Die Armee in Italien ist in einem so trauervollen Zustande, dass bis Mittwoch, wo O'Donell [1]) abfertigen thue, er mir von hiesigen Stadt- und Land-Kopfsteuergeldern oder auch auf seinen eigenen Namen und Credit auf sechs Procent fünfzigtausend Gulden bar haben machen solle. Sein Namen beim Publico und sein Eifer im Dienst macht mich versichert, dass (er) diese Gefälligkeit mir thun wird in dem Termin. I.

Undatirt. (1742.)

Lieber Graf von Harrach. Der Hofkanzler [2]) hat mir in seinem Namen berichtet, was er mir wegen seines Sohnes [3]) bittlich zukommen lassen. Seine langen, treu geleisteten Dienste, die ich gar wohl erkenne, die guten eigenen Quali- II.

---

[1]) Graf Carl O'Donell war damals Oberstlieutenant.

[2]) Graf Philipp Ludwig Sinzendorff.

[3]) Friedrich, damals bevollmächtigter Minister in den österreichischen Niederlanden.

täten seines Sohnes können ihm zum Trost gedeihen und versichert halten, dass auf ihn nicht vergessen (werde) und er Alles von meinen Gnaden zu hoffen hat. Ich will hoffen, dass es noch mit ihm besser werde [1]) und also die Resignation für jetzt nicht gern und wohl annehmen kann, auch dessen Sohn mir noch nothwendig in den Niederlanden. Was aber das Künftige anbelangt, so versichere ihn, dass er ruhig und getrost sein und sich folglich auf selbes verlassen kann, und verbleibe allzeit seine gnädige Frau Maria Theresia.

An den Grafen Joseph Harrach.

Undatirt. (1743?)

I. Wenn ein Courier mit diesen Briefen an den Prinzen [2]) abgeht, ist er eher zum Kaiser zu schicken. Ich bin in nicht geringen Sorgen wegen Friedrich Harrach. Wenn ich was hätte, weltlich, geistlich, was ihm nützen oder (ihn) vergnügen könnte, so erlaube dass er mir es erinnere und man nichts unterlasse, einen so grossen Mann zu erhalten.

---

[1]) Graf Alois Harrach, Landmarschall in Niederösterreich, starb am 7. November 1742.

[2]) Carl von Lothringen.

Undatirt. (1744.)

Ich habe ihm wollen berichten, dass nach langem Plagen und Bitten endlich seinen Vetter aus Niederland herkommen lasse. Dies ist keine Abrufung, aber nur eine besondere Condescendance auf sein so vielfältiges Bitten. Hier wird er mir sehr nothwendig und nützlich sein [1]), und meiner Gnaden sich zu gewarten (hat). Ich melde es ihm, um auch das Eigene durch den Courier, der heute nach Brüssel geht, ihm melden zu können. II.

---

14. Jänner 1762.

Lieber Graf Harrach. Nachdem er mir schon vor einigen Jahren seine Demission begehrt und nur mir zu gefallen selber länger continuirt hat zu meinem grössten Wohlgefallen, so habe, weil jetzt seine Kräfte mehr abgenommen und die jetzigen Umstände der Monarchie erfordern, dass mein Hofkriegsrath in mehrere Activität versetzt werde, den Daun dazu ersehen, ihm frei lassend, ob er selbst will sich entledigen dieser Charge, oder ob dieser Zettel ihm genug ist, damit mit der Benennung des Daun fortgehen könne. (Ich) continuire ihm seinen ganzen Gehalt, den er wie jetzt geniessen solle, und wünsche vom Herzen noch etwelche Jahre. III.

Maria Theresia.

---

[1]) Graf Friedrich Harrach wurde nach Wien in die geheime Conferenz berufen.

An den Grafen Ferdinand Harrach.

(25. April 1752.)

Comme j'apprends par votre femme [1]), que vous irez à Bruck [2]), je vous envoie ce petit amusement de campagne, pour me dire ce que vous en croyez, et ce qui est praticable ou bon. C'est par obéissance, que Scheib [3]), que vous connaissez bien, l'a fait, mais je vous prie de ne lui pas en parler ou à d'autres. Je suis extrêmement agitée toujours sur ce point de justice, et le *Reichshofrathspräsident* me manque beaucoup, étant toujours fort tranquille, quand j'avais chargé sa conscience des affaires. A cette heure je suis continuellement en doute.

---

[1]) Die Gemalin des Grafen Ferdinand Harrach war Rosa, älteste Tochter des Grafen Friedrich Harrach. 1721 geboren und 1740 vermält, spielte sie in Mailand, als ihr Gemal dort von 1747 bis 1750 die Stelle eines Generalstatthalters einnahm, eine ihr zu höchstem Lobe gereichende Rolle. Auch in Wien bildete ihr Haus den Mittelpunkt der besten Gesellschaft und wurde noch viele Jahre später von Joseph II. mit Vorliebe besucht. Sie starb im Jahre 1785.

[2]) Bruck an der Leitha, Besitzthum der Familie Harrach.

[3]) Franz Christoph Scheyb, Secretär der niederösterreichischen Landstände. Er war in vielfacher Verbindung mit der Familie Harrach und auch als Schriftsteller, insbesondere auf dem Gebiete der Geschichte und der Kunst erwarb er sich einen geachteten Namen. Die im Jahre 1750 erschienene Lobrede auf den Grafen Friedrich Harrach rührt von ihm her. Vergl. Wurzbach XXIX. 248.

AN DEN

GRAFEN DIETRICHSTEIN.

Undatirt. (26. Juni 1743.)

Es wird durch Stafette ein Befehl nach Tirol ergehen, dass Fugger, Firmian, Spaur, Trapp, Gentilotti und Fedrigazzi suspendirt sein sollen von den österreichischen Geheimen, wo ingleichen auch an die Kammer der Befehl auszustellen ist, allsogleich allen diesen Beamten ihre Besoldungen zu suspendiren bis auf weiteren Befehl vom Tage meiner Resolution, dem 26. Juni. Ich weiss dass der Präsident darunter ist, aber der Befehl gerade zu executiren [1]). I.

---

[1]) Die Suspendirung der oberösterreichischen (tirolischen) geheimen Räthe, des Grafen Fugger, Freiherrn Franz von Firmian, Grafen Johann Spaur, oberösterreichischen Regiments-Präsidenten, des Grafen Joseph Trapp, oberösterreichischen Hofkammer-Präsidenten, des Freiherrn von Gentilotti und des Freiherrn von Fedrigazzi, oberösterreichischen Regierungskanzlers, von Amt und Gehalt wurde am 26. Juni 1743 angeordnet. Die schlechte Landesverwaltung Tirols veranlasste ohne Zweifel diesen Schritt, der zunächst wohl dadurch herbeigeführt wurde, dass kurz vorher die oberösterreichische Kammer sich ausser Stande erklärt hatte, das Militärerforderniss in Ober- und Vorderösterreich aus den Cameraleinkünften für 1743 zu bestreiten. Am 18. December 1743 nahm jedoch Maria Theresia ihre strenge Verfügung in der Weise zurück, dass dem Grafen Fugger und dem Baron Gentilotti *a die restitutionis*, dem Freiherrn von Firmian, den Grafen Spaur und Trapp, den Erben nach Baron Fedrigazzi endlich *a die suspensionis* die früheren Gehalte wieder angewiesen wurden und Baron Gentilotti die Erlaubniss erhielt, den geheimen Rath wieder zu besuchen. Bis auf weiteren Befehl hatte Freiherr von Elsasser das Vice-Hofkanzleramt zu verwalten, und Ende Februar 1744 wurde der bisherige Statthalter in Böhmen, Graf Rudolph Chotek nach Tirol abgesendet, um daselbst die Reorganisation aller Landesbehörden vorzunehmen.

Undatirt. (19. Februar 1745.)

II. Bis Freitag verlange ich das Referat wegen der Debrecziner Prädien, wegen der Ueberfahrt von Comorn, wegen des siebenbürgischen Service, wegen der Jazyger und Cumanier, und was es denn für eine Bewandtniss mit den Gütern hat, die man in vorigen Zeiten dem Germetten schenken wollte [1]), was aber nicht zu Stande gekommen; ob sie nicht zu verkaufen, oder was zu thun wäre. Seitdem als zwei ungarische Referenten sind, arbeiten sie gar nichts mehr. Mein Kindbett ist aus, sie aber haben lange Vacanzen; alles dies verlange ich schriftlich bis Freitag.

Es könnte sowohl wegen des Service aus Siebenbürgen mit zweimalhunderttausend Gulden, als auch wegen der Einstellung der Civilbauten in Temeswar für heuer mit dem Kriegsrathe zusammengetreten werden, damit von Letzterem wenigstens zwanzigtausend Gulden hieherkommen könnten. Die Fonde verlange ich auch zu sehen, die für den Sommer zur Erhaltung der Armeen dienen sollen. Mit Koch[2]), Prandau[3]), Wiesenhütter[4]),

---

[1]) Bernhard Heinrich von Germetten, bis 1719 Professor und Consistorialkanzler an der Prager Universität, wurde in jenem Jahre zum Hofkammerrathe, 1725 aber zum gleichzeitigen Hofrathe bei der ungarischen Hofkanzlei ernannt. In beiden Stellungen leistete er die wichtigsten Dienste, und man schätzte sie so hoch, dass ihm ausdrücklich die doppelte Besoldung im Gesammtbetrage von vierzehntausend Gulden zugesprochen wurde. 1732 theilte ihn Karl VI. dem damals zum General-Statthalter in Ungarn ernannten Herzoge Karl von Lothringen als geheimen Kanzleidirector zu. In dieser Stellung erwarb er das Versprechen auf Betheilung mit ungarischen Staatsgütern; während der Verhandlungen über dessen Verwirklichung starb er jedoch 1739.

[2]) Der Hofkammerrath Daniel von Koch.

[3]) Der Vicepräsident der Hofkammer, Peter Freiherr von Prandau.

[4]) Bartensteins Schwiegersohn, der Hofkammerrath Franz Freiherr von Wiesenhütter. Vergl. über ihn: Geschichte Maria Theresia's, IV. 81—83.

oder wen er noch gut finden wird, wird zusammenzutreten und die Sache mir schriftlich zu geben sein, da sonst Salburg nicht arbeiten kann.

Undatirt. (23. Februar 1745.)

Das Referat wegen des Schuldensystems, das ich durch Wiesenhütter zurückgeschickt, habe ich Starhemberg[1]) mitgetheilt, welcher bis jetzt wegen der einundfünfzigtausend Gulden noch nichts positiv gemeldet, wohl aber ist sich mit selbem deswegen weiter zu verstehen, weil er es wohl noch thun wird. Damit aber doch ein System für die Capitalien formirt werde, so approbire ich, dass die Schuldencasse jährlich mit einem Fonde von sieben Procent dotirt werde, nicht aber aus dem Contributionale. Ueber die Modalität, die Ausfindung des Fondes und die auszustellenden Papiere sowie die Einrichtung der Sache ist mit Wiesenhütter das Weitere zu concertiren und mir vorzutragen[2]). III.

Maria Theresia.

---

[1]) Der greise Conferenzminister und Präsident der Banco-Hofdeputation, Graf Thomas Gundaker Starhemberg, der schon am 8. Juli 1745 im zweiundachtzigsten Lebensjahre starb.

[2]) Wiesenhütter erhielt damals in seiner Eigenschaft als Director der Schuldendirection und Casse eine aus neun Punkten bestehende Instruction für Schuldentilgung u. s. w.

Undatirt. (13. März 1745.)

IV. Es ist heute noch ernstlich an die ungarische Kammer zu schreiben, allsogleich dem jetzigen Bischof von Erlau die Reliquien des heiligen Johannes, als auch den dazu bestimmten Schmuck, wie alle Kirchenparamente, insbesondere die vom Hofe gegebenen zurückzustellen [1]).

Der Buol von Bregenz [2]) hat nichts mehr in Graubündten zu thun und kostet nur viel. Es ist ihm also zu melden, dass er bis auf Weiteres zu Hause bleibe.

Undatirt.

V. Von Temeswar ist auf den Befehl vom 3. April keine Antwort da. Ich weiss dass Engelshofen [3]) sonst der Repräsentant ist. Da dieser aber diesmal nicht gegenwärtig, so verlange ich zu wissen, wem dieses Schreiben zugekommen, und wer so wenig Respect und Eifer gehabt, nicht zu antworten, damit er seines Dienstes entsetzt werden kann und eher seine Schuldigkeit lerne. Desgleichen ist wegen Gradiska,

[1]) Anton Gabriel Graf Erdödy, 1684 geboren, wurde schon 1715 Bischof von Erlau und that sich als solcher während des ungarischen Landtages 1741 besonders hervor. Nachdem er im September 1744 gestorben war, blieben die von Maria Theresia erwähnten Reliquien und der bischöfliche Schmuck in seinem Nachlasse zurück, und es musste deren Verabfolgung an den Nachfolger Grafen Franz Barkoczy angeordnet werden.

[2]) Rudolph Freiherr von Buol, oberösterreichischer (tirolischer) Regierungsrath und Amtsdirector der oberösterreichischen (tirolischen) Herrschaften.

[3]) Franz Freiherr von Engelshofen, Feldmarschall-Lieutenant, Hofkriegsrath und commandirender General im Temeswarer Banate.

wo hundertfünfzig Gulden eine Schande und Impertinenz sind, anzutragen. Dieser Beiden Namen will ich mit erster Post wissen; es sind Schlesier genug da, selbe zu ersetzen.

Maria Theresia.

Undatirt. (6. Mai 1745.)

Der Posch [1]) ist sammt seinem ganzen Stabe und Proviant- und Fuhrwesen an Chotek [2]) anzuweisen, und soll kein Ankauf oder Contract hier gemacht werden, ohne ihm selben mitzutheilen, woher und wie viel, desgleichen einen Befehl an Wiesenhütter, dass der Feldkriegscassier mit seinen Subalternen an ihn angewiesen werde, nichts aus der Feldoperationscasse noch aus den Filialcassen ohne seine, Chotek's Disposition, es möge für Proviant oder Anderes sein, zu verabfolgen; Alles hat gerade in eine Casse zu fliessen. VI.

Maria Theresia.

Undatirt. (Juni [?] 1745.)

Mit dem Kriegsrathe ist zusammenzutreten und ein gemeinschaftliches Referat zu geben über die Incorporations- VII.

---

[1]) Der Feldproviantamts-Oberstlieutenant Ferdinand von Bosch.

[2]) Der Oberstkriegscommissär Feldmarschall-Lieutenant Johann Carl Graf Chotek, im folgenden Jahre an den Ereignissen zu Genua betheiligt und hiedurch allgemein bekannt geworden. Er wurde später Gesandter in Berlin und trat dann als böhmischer und österreichischer Kanzler zur Civildienstleistung über.

sache [1]) mit dem Personal [2]) und Engelshofen, und die Unterscheidung der Relationen vorzunehmen und wie zu continuiren, auch der Personal beizuziehen. Bis 12. dieses brauche ich die siebenunddreissigtausend Gulden, und ist also alle Monate darauf zu gedenken. Wegen der Recrutengelder ist auch das Rescript an Grömling in Prag [3]) nicht ergangen; ich will es noch heute unterschreiben. In Italien ist auch nichts mehr geschehen. Ich will wissen, wo all' die Gelder von den neunmalhunderttausend Gulden in der Specification von Koch stecken oder ob sie angekommen sind. Die Daten will ich sehen.

Undatirt.

VIII. Mit dem Wechsler Ochs ist allsogleich die Zusammenrechnung oder Liquidirung vorzunehmen, selbe festzusetzen bis Mittwoch wegen hundertfünfzigtausend Gulden, damit die Leute und der Credit nicht so verfallen. Ein gewisser Burckhard, der die Bergwerke in Vorderösterreich, dem Breisgauischen tractirt, trägt sich wieder an, Geld zu übermachen; diese Sache ist mir also vorzutragen und bis Samstag zu sehen, ob nicht diese Bergwerke ihm wieder zu übergeben und seine Forderungen zu contentiren sind. Die Brücke in

---

[1]) Mit Erlass vom 1. Juli 1745 wurde der grössere Theil der drei Comitate Syrmien, Posega und Veröcze der Militäradministration entzogen und in slavonisches Provinzialgebiet umgestaltet.

[2]) Anton Grassalkovics, schon Bd. I. S. 60 erwähnt, nachmals in den Grafenstand erhoben und Präsident der ungarischen Hofkammer.

[3]) Johann Grömling, Rath bei der böhmischen Kammer und Obersalzamtscontrolor, der die Recrutengelder einzusammeln und an die Regimenter zu versenden hatte.

Philippsburg soll verkauft werden. Besser wäre es noch, sie zu verbrennen, wenn sie schon nicht fort zu erhalten ist, als sie an die Feinde zu geben; es ist also stafettaliter Einhalt anzubefehlen.

Die siebenundfünfzigtausend Gulden von Steiermark wird Starhemberg gleich ausbezahlen; es sind ihm aber die Obligationen auf das Land auszuhändigen, damit die zweiundvierzigtausend Gulden für die wälschen Remonten gleich abgeführt werden. Alles was von diesen exscindirten zwei Millionen einkommt, soll Schröder [1]) in einer a parte Casse verwahren und nichts davon aus der Casse ohne meinen eigenhändigen positiven Befehl ausfolgen lassen, ausser für die verwiesenen Posten, welche ich anmerken werde, und wird er mir in Person dafür stehen müssen. Prandau ist zu befragen, ob er mir dafür steht, dass zweimalhunderttausend Gulden bei der Postirung in der Casse waren, und dass sie zu nichts Anderem angewiesen worden, als zum Unterhalt der Truppen.

Die Posten, welche zuerst zu zahlen, sind hundertsechzigtausend Gulden auf alle Infanterie-Regimenter a conto, schon von der Augmentation von den hiesigen Ständen.

Die sechsundneunzigtausend Gulden für die Husaren sind bei Koch [2]) abzuholen auf Böhmen.

Die siebenundfünfzigtausend Gulden von Starhemberg auf Steiermark, zweiundvierzigtausend Gulden für Italien, zweiundzwanzigtausend auf Zelte, Pferde von Khevenhüller [3]).

---

[1]) Der Kriegszahlmeister Jacob Schröder.

[2]) Der zuerst in der Vorrede (I, XLVIII) erwähnte Cabinetssecretär Ignaz von Koch, welcher die von den einzelnen Provinzen zur Verfügung gestellten Gelder in Empfang nahm.

[3]) Wohl der schon oft erwähnte Graf, später Fürst Johann Joseph Khevenhüller, der 1776 als Obersthofmeister der Kaiserin starb.

Bis Mittwoch sind vom Commissariat die Entwürfe auf diese Posten alle zu haben und mir im Original einsehen zu lassen.

Wenn über die angewiesenen Posten weiter Geld eingeht, ist es mir zu intimiren, dann werde ich darüber disponiren. Maria Theresia.

Undatirt. (12. September 1745.)

IX. Es ist darob die Hand zu halten, dass indessen kein Fond vom Militärwesen im Mindesten distrahirt werde. Sorge er also dafür und auch für mehrere Betreibung der ungarischen Fonde, da sonst in Böhmen Noth gelitten werden möchte. Mit Herberstein[1]) und Kinsky ist morgen zu schliessen und sind die Expeditionen zu verfertigen, dass ich sie ehestens unterschreibe, indem es dabei bleibt, dass er alles Salz haben soll; auch sind ihm die Acten zu geben, die Leute, die er aussuchen wird, zu verabfolgen, und sollen sie keine Dependenz von hier haben. Wegen des Holzes werde ich noch mit ihm reden; es ist zu sehen, die Sache mit Hildburgshausen gut auszumachen und es zu versüssen wie mit Erdödy[2]). Ich gebe ihm diese Commission.

---

[1]) Johann Seifried Graf Herberstein, 1712 geboren, Präsident zu Triest, Landeshauptmann in Krain, dann Hofkammerpräsident in Wien, starb 1771.

[2]) Johann Nep. Graf Erdödy (II, 57, Anm. 1).

Undatirt. (29. December 1745.)

Es wäre ehestens wieder eine Zusammentretung zu halten, bei der allzeit Salburg und Bartenstein sein sollen, und wenn nothwendig auch Kinsky, damit man sehe, welche Fonde bleiben, wie auch selbe besonders in eine Casse fliessen zu lassen, wie es mit der Kopfsteuer gegangen, und will ich, dass von Anfang des Jahres die Expeditionen wegen der Casse an Salburg und an selbe ergehen, dass er gleich operiren kann. X.

Undatirt. (30. December 1745.)

Nach dem unglücklichen Frieden mit Preussen ergehen gleich die Befehle, dass von der Armee im Reiche fünf Infanterie-, vier Cavallerie-, zwei Husaren-Regimenter nach Italien unter Commando des Browne marschiren sollen. Desgleichen, aber später, werden wohl noch sieben Infanterie-Regimenter aus Böhmen folgen. Dies ist also durch Courier auch dem Summerau[1]) heut noch zu berichten, damit wegen der Lebensmittel Vorkehrung geschehe, denn es muss sein; auch kann es mit der Kanzlei, wenn es nöthig, concertirt werden. Von hier kann man kein Geld schicken, von darinnen aber können sie es nehmen, wo sie wollen, auch aus dem Camerale, aber es hieher berichten. XI.

[1]) Carl Thaddäus von Summerau, früher Hofkammerrath und Cameralreferendarius für die ober- und vorderösterreichischen Lande, seit 1745, dem Zeitpunkte des Abganges des Grafen Rudolph Chotek aus Tirol, Hofcommissarius und Vice-Hofkanzler in Oberösterreich (Tirol und den Vorlanden).

Undatirt. (24. Jänner 1746.)

XII. Wie die Kopfsteuer eingeht, soll mir alle Tage eine Specification eingegeben werden, wer und wie viel er erlegt. Auch nicht das Mindeste darf davon zu etwas verwendet werden, auch zu den höchst nothwendigen Militärausgaben von hier nicht, ohne meine oder des Kaisers Unterschrift, indem ich diesen Fond ganz separat halten will, pur zum Unterhalte der Armeen. Dieser Befehl wäre an Wiesenhütter zu geben; er soll selbe also von den anderen Fonden separirt halten, die er aber so viel als möglich betreiben und besorgen solle, damit wegen Proviantirung, Recrutirung, Remontirung, Artillerie, Pontons, Fuhrwesen die Sachen in Gang kommen. Deshalb befehle ich ihm Kammerpräsidenten, alle Wochen einmal mit selbem und etwelchen Räthen, wen er will, zusammenzutreten, um sowohl zu suchen, diese Fonde eingehen zu machen, als auch Wiesenhütter in Allem zu secundiren und zu animiren, absonderlich aber die Sache des Schuldensystems wieder mit ihm recht zu concertiren, damit Alle gleich im Interesse gehalten werden, weshalb er auch alle acht Tage davon Extracte zu geben haben wird, wie weit und an wen die Zahlungen geschehen, wie auch wegen Ausstellung der Quittungen der anderen Militärfonde, sowie dass, ehe die Gelder eingenommen werden, Wiesenhütter selbst eine bessere Methode vorschlage. Ich bin mit seinen Diensten, seinem Eifer und auch seiner Capacität wohl zufrieden, und erwarte mir noch mehr gute Dienste von ihm. Aber wochentlich soll die Commission bei ihm stattfinden, und sollen an den Kaiser die Extracte von Allem und insbesondere von dem, was in den Militärfonden und desgleichen wegen des Kupfers und Quecksilbers zu thun wäre, abgegeben werden. Maria Theresia.

Undatirt. (14. Februar 1746.)

Man sagt, und zwar Königseck [1]), die Garnison hat schon XIII.
wieder kein Holz, oder so schlechtes, dass sie nicht bestehen kann. Ist es möglich dass eine Sache, deren Besorgung ich so lang positiv befohlen und die unter meinen Augen geschieht, nicht befolgt wird? Ich verlange also zu wissen, wer daran Schuld trägt, und dass allsogleich abgeholfen werde. Wann werde ich wegen des Proviantes, des Stabes, und wegen Abdankung dieser Leute den Vortrag erhalten?

Undatirt. (24. Februar 1746.)

Nachdem ich so nah an meiner Entbindung, so habe XIV.
ich ihm noch diese zwei Befehle geben wollen: erstlich wegen der Resolutionen im Kupferwesen die Sache nicht eher zu publiciren, bis ich nicht die Referate wieder zurückschicke, doch indessen die Bestellung des Personals vorzunehmen und ihn das Jurament bei der Kammer ablegen zu machen [2]). Auch sind keine Obligationen mehr auszustellen, ohne dass es mir eher positiv vorgetragen wird, weshalb ich noch zu wissen verlange, wie viel deren schon ausgestellt draussen sind, wie auch gleich festzusetzen, dass Wiesenhütter keinen Kreuzer heraufkommen lasse, ohne sich verantwortlich zu machen, ehe der Verlag und die Waldbürger bezahlt sind.

---

[1]) Wohl der Feldmarschall und Conferenzminister Lothar Joseph Graf Königsegg.

[2]) Im Jahre 1745 war das Münz- und Bergwesen aus dem Geschäftskreise der Hofkammer ausgeschieden und einem eigenen Hofcollegium unter dem Präsidium des Grafen Carl Ferdinand von Königsegg-Erps untergeordnet worden.

Auch ist Alles ordentlich bei der Commission vorzunehmen, wie auch wegen des Quecksilbers, und ich erwarte von Wiesenhütter den versprochenen Aufsatz über dieses Werk. Weil aber diese Kenntniss zu spät und ich eher in das Kindbett kommen könnte, so befehle ich ihm, alles dies direct an Se. Majestät den Kaiser abzugeben, und Alles kann auch Königsegg communicirt werden, um so viel mehr, als auch in's Künftige nicht allein die Commission, die selber im Berg- und Münzwesen hat, direct an Se. Majestät den Kaiser allein, aber auch Alles, was in Geldsachen cameraliter oder militariter sein mag, selbem übertrage, auch mir kein Vortrag mehr davon zu machen wäre. Die Dienstersetzungen oder anderen Vorfallenheiten, die nicht Geld betreffen, sollen wie vorhin an mich adressirt sein, nicht aber mehr, was im Mindesten eine Geldsache anbelangen könnte, weshalb ich auch Salburg meine Befehle wegen des Militärs schon gegeben habe. Maria Theresia.

Undatirt. (15. März 1746.)

XV. Nachdem das Carlstädter Generalat einmal ordentlich eingerichtet werden soll, auch deshalb sogar von meinem Aerar die hundertzweiunddreissigtausend Gulden richtig gestellt und hauptsächlich zu sehen ist, wo dieser Ersatz geschehen kann, auch die Länder Kärnten und Krain sehr renitent sind und nicht einmal eine klare Erklärung wegen ihres schuldigen Quanti geben, so habe ich resolvirt, den Prinzen Hildburgshausen selbst an die Länder abzuschicken. Es ist also mit der Kanzlei und dem Kriegsrathe zusammenzutreten, um die nöthigen Creditive und Vollmachten zu

verfertigen; auch sind ihm selbe eher zu communiciren und mit ihm zu concertiren, damit die Sache bis Samstag könnte ausgemacht sein und er einmal weg kann. Die eigene Sicherheit der Länder verlangt es, und ich gedenke nicht im Mindesten ihre Privilegien zu kränken, dass es eine freiwillige Verwilligung sei. Dass aber statt Geld Tuch oder Getreide, und selbes, obwohl es schlecht, mir noch doppelt so hoch veranschlagt, als es sonst verkauft wird, ist eine unerlaubte Sache, und wenn es auch also eine Zeit lang tolerirt worden, so ist es sträflich, dass die Stellen selbes nicht eher vorgestellt und es nicht abändern machen, indem es nicht den Ländern zu Gute kommt, die das Quantum in solchen Waaren ausschreiben, sondern es in Baarem einbringen, also dass dem gemeinen Manne keine Erleichterung zu Theil wird, denn Klöster, Geistliche und Landsleute sollen solche Gage für das Militär genossen haben, welches in den Pactaten gewiss nicht steht, wo Grenzsoldaten zu des Publicums und meinem Dienste ausbedungen worden sind. Die Sache ist also ehestens zu concertiren und auszumachen.

Maria Theresia.

Undatirt. (25. April 1746.)

Morgen wäre nach Ungarn zu schreiben, dass wegen XVI.
derer, die mit Bancopässen hinunter kommen, keine Neuerungen im Dreissigstwesen bis auf weitere Concertirung sollen gemacht werden. Dem Grienwalder[1]) ist zu erinnern, dass ich ihm aus besonderem Vertrauen zu ihm erlaube, statt des

---

[1]) Johann von Grienwalder, Buchhalter bei der Buchhalterei der Hofkammer.

Straka[1]) zum Banco hinüber zu treten, wenn es ihm convenirt, für welchen Fall ich ihn dazu an Chotek benannt, um sich allda zu informiren.

Undatirt. (10. Mai 1746.)

XVII. Es ist kein Proviantoffizier noch Verwalter noch Bäcker, oder welchen Namen er hätte, nach Italien, den Niederlanden oder in das Reich zu schicken, noch weniger aber hat Posch dahin zu gehen. Alle diese Leute bis auf Letzteren sind zu entlassen, da ich sie nicht erhalten kann. In Ungarn hat indessen das gegenwärtige Personal bis auf weitere Ordre zu bleiben. Die über zwanzig und dreissig Jahre, dann die mir allein dienen, sind anzuzeigen, und wo sie früher gedient, und was man für selbe thun könnte, die Anderen Alle aber zu entlassen.

Undatirt. (24. Juni 1746.)

XVIII. Die gute Zeitung[2]) wird sehr diminuirt werden, wenn nicht diesen braven Leuten Muth gemacht wird und sie doch ihren so schwer verdienten Lohn bekommen können. Ich weiss wie schwer etwas zu finden, desto grösser aber wird die Ehre sein, wenn man Alle zusammen und ein Jeglicher insbesondere sich ernstlich bearbeite, etwas ausfindig

---

[1]) Franz Mathias Stracka, Buchhalter bei der Buchhalterei der Ministerial-Bancodeputation.

[2]) Von dem am 16. Juni 1746 durch Liechtenstein erfochtenen Siege bei Piacenza.

zu machen, damit den Generalen und Offizieren über die noch nothwendigen viermalhunderttausend Gulden eine zweimonatliche Gage kann verabreicht werden. Es ist Jeder insbesondere anzueifern, seine Kräfte anzuwenden; es wird auch neue Fonde brauchen. Wie steht es mit der Bier- und Weinauflage, die mit der Kopfsteuer resolvirt worden?

Undatirt. (31. October 1746.)

Ich befehle ihm, dass er alle Wochen einmal mit dem XIX.
Vicepräsidenten[1]), Koch[2]), Wöber[3]), von der Marck[4]) und Bartenstein zusammenkomme, um ganz kurz mir vorzutragen, was wegen der nöthigen Fonde oder anderen Militär-Erfordernisse zu thun, zu expediren und zu befehlen wäre, weil diese von verschiedenen Dicasterien sind, alle Wissenschaft haben, auch meine capabelsten sind. Wenn sie nur mitsammen ziehen, so erwarte ich mir und dem Publico einen guten Dienst. Bartenstein nehme ich express, auch wider seinen Willen dazu, weil ich nicht bald wen gefunden, der so viel Findigkeit wie er besitzt, und weil ich mein Vertrauen und meine Gnade sehr gross in ihn setze. In selber Commission wären auch diejenigen Sachen, welche die vorige, und wie sie dieselben expedirt, einzusehen und die künftigen zu concertiren. Dies ist alle Montage zu halten.

---

[1]) Prandau.
[2]) Daniel von Koch.
[3]) Der Hofkriegsrath Augustin von Wöber.
[4]) Der Hofkammerrath Johann von der Marck.

Undatirt. (11. Juni 1747.)

XX. Ich habe das Protokoll verlangt, es ist aber nicht so viel darin, dass ich es nicht auswendig behalten, und dies zur Resolution dienen soll. Ich habe der Kammer und der Kanzlei Favoritvorschlag, wie schon öfter, so auch diesmal schlechterdingen zu verwerfen gefunden. Eine Million viermalhunderttausend Gulden sind in Böhmen Genueser Fonde, viermalhunderttausend Gulden in Mähren, so sind also hier, weil auf die vom Banco keine Subsidien können gefunden werden, eine Million zweimalhunderttausend Gulden zu finden; die anderen achtmalhunderttausend Gulden soll der Oberste Kanzler in den böhmischen Ländern finden. Längstens bis Freitag will ich die formirten Listen von beiden Seiten verfertigt haben, welche ich unterschreiben und durch Stafetten in die Länder schicken werde zur Befolgung in vier Monaten; jeden Monat sind zweimalhunderttausend Gulden zu geben, indem doch nicht anders mir unter die Arme gegriffen und mit Lanterniren Alles zu Grunde gehen wird. In Ungarn ist nichts zu thun. Maria Theresia.

Undatirt. (20. Juni 1747.)

XXI. Bis heute sieben Uhr verlange ich zu wissen, was für ein Fond den hiesigen Ständen für ihr jährliches Interesse kann verschrieben werden für die achthunderttausend Gulden Anticipation. Auf das Contributionale kann es nicht sein, also etwas Anderes mir vorzuschlagen.

Undatirt. (26. December 1747.)

Ich habe vernommen, die Kanzleien haben in der Idee die Listen genommen, dass ich erlaubt habe, das, was von viertausend Gulden hinauf, zu verändern. Dies ist gar nicht meine Meinung, sondern ich erlaube ihnen die von viertausend Gulden hinunter. Die Oberen haben ihr ausgesetztes Quantum zu haben und ist sich weder wegen Colloredo [1]) noch Hartig[2]) aufzuhalten; sie müssen Alle zahlen. Die Publication will ich Samstag haben. Was wegen der Interessen noch abgeht, werden ich und Königseck geben. Haben aber die Kanzleien etwas gar Wichtiges zu erinnern, so erlaube ich es bis Donnerstag Morgens zu thun; später höre ich nichts mehr an. XXII.

Undatirt. (18. August 1748.)

Die zwanzigtausend Gulden für den Oed[3]) sind dem Kammerzahlmeister[4]) zu zahlen. Von der Zaigarischen Fiscalität[5]) ist ohne mein Vorwissen nichts zu bezahlen; ich reservire mir selbe. Es sollen schon vierundzwanzigtausend Gulden eingegangen sein; es ist also a parte zu halten. Man meldet, XXIII.

---

[1]) Wahrscheinlich der Reichs-Vicekanzler Graf, später Fürst Rudolph Colloredo.

[2]) Wohl Adam Franz Graf Hartig, später Gesandter in München.

[3]) Johann Christoph Graf Oedt, niederösterreichischer Vice-Statthalter.

[4]) Diese Stelle bekleidete damals der Hofkammerrath Carl Joseph Edler von Dier.

[5]) Die hauptsächlich in liegenden Gütern bestehende Verlassenschaft des ohne Erben verstorbenen Gerichtstafel-Beisitzers im Szalaer Comitate, Georg Zaigar.

der neue Kammerpräsident [1]) solle Fiscalitäten, die zwar schon resolvirt waren, zahlen lassen. Das hoffe ich nicht; ich will also eine ordentliche Auskunft haben und hierüber ernstlich befehlen, dass in Gelderanschaffung nicht ein Kreuzer soll passirt werden, nicht hundert Gulden ohne meine Unterschrift, da sonst der Cassier, oder der das Geld gibt, mit seinem Kopfe dafür haften wird.

Der Saffran [2]) soll mir zu einem Cassier in die slavonischen Regimenter und zu einem Auditor wen von Pensionisten oder Reformirten suchen.

Undatirt. (4. September 1748.)

XXIV. Der Kriegsbuchhalterei ist zu erinnern, sie solle wegen des schlesischen Liquidationswerkes und Schuldensystems die Sache bis Montag ausarbeiten und mir vorlegen, und wegen der Oberösterreicher bis Samstag über acht Tage, da sie sonst wohl aus der Activität kommen könnten. Ich höre keine Entschuldigung von ihnen an. Warum haben sie Alles so lang verfallen lassen?

---

[1]) Der bisherige Personal Anton Grassalkovics war 1748 zum Präsidenten der ungarischen Hofkammer ernannt worden.

[2]) Der Hofrath Franz Anton von Saffran.

Undatirt. (24. December 1748.)

Es ist morgen Nachmittags nach sechs Uhr oder der Toisonvesper mit Hildburgshausen, Salburg und dem Hofkammerrathe Koch zusammenzutreten, um deutlich auszumachen und festzustellen, wie seine Bezahlungen von den Grenzen zu geschehen haben, wer das Empfangene quittiren solle, denn es soll ihm alles eins sein, wenn nur das Geld richtig ist, wo es herkommt, welches er hier und nicht mehr in den Ländern zu empfangen hat und das auch schon seit zwei Monaten bereit liegt. XXV.

Wenn er will, kann er meinen Zettel Beiden schicken. Morgen will ich es ausgemacht wissen.

Undatirt. (24. März 1749.)

Dem ungarischen Kammerpräsidenten ist zu erlauben, dass er, um dieses Quartal zu bestreiten, fünfzigtausend Gulden aufnehme. Die übrigen dreizehntausend Gulden erlaube ich vom Vergangenen zu nehmen. Mit Haugwitz[1]) soll sich der Kriegsbuchhalter einverstehen wegen der letzten Tabellen, die er mir geschickt, da sie sehr confus sind. Ich wünschte, dass so viel Geld bliebe; sie sind also künftighin anders zu verfassen. XXVI.

---

[1]) Friedrich Wilhelm Graf Haugwitz, der Reformator des österreichischen Verwaltungswesens, Präsident des um jene Zeit neugegründeten Directoriums in publicis et cameralibus.

Undatirt. (20. October 1750.)

XXVII. Es wäre ein klarer Befehl an die ungarische Kammer zu erlassen, dass sie mir in einer a parte-Tabelle alle sechs Monate schicke, was für Beamte überall sind, und ihren Gehalt, wie auch welche abgestorben, an welchem Tage, und wen selbe provisorisch angestellt, damit sie sehe, ob ich es confirmiren wolle oder nicht. Zu jedem Amte sind drei Candidaten vorzuschlagen, und ist auf die Pensionisten vor Allen zu gedenken.

AN DEN

GRAFEN ULFELDT.

(Prag, 11. Mai 1743.)

(Ulfeldt trägt darauf an, dass der Streit der beiden Fürstinnen Lobkowitz[1]) und Liechtenstein[2]) um den Vortritt bei der bevorstehenden Krönung zu Gunsten der Ersteren entschieden werde.) I.

Approbire es, im Falle averirt ist, dass sie den Lobkowitz nachgehen; wo aber selbe vorgehen, wäre es der Lobkowitz zu melden. Liechtenstein ist sehr empfindlich in dieser Sache, und sie hat ohnedem jetzt viel von ihm zu leiden.

---

[1]) Wahrscheinlich Caroline Henriette, geborne Gräfin Waldstein, Gemalin des Feldmarschalls Fürsten Georg Christian Lobkowitz, Stifters des zweiten Astes dieser Familie. 1702 geboren, war sie um drei Jahre jünger als die Fürstin Liechtenstein. Sie starb 1780.

[2]) Marianne, Gemalin des Feldmarschalls Fürsten Wenzel, und Tochter des Fürsten Florian Liechtenstein. 1699 geboren, vermälte sie sich 1716 mit dem Grafen Johann Ernst Thun, und nach dessen am 10. März 1717 erfolgten Tode am 19. April 1718 mit dem um drei Jahre älteren, somit damals zweiundzwanzigjährigen Fürsten Liechtenstein. Nachdem sie schon 1732 ihren einzigen Sohn als vierjähriges Knäblein verloren, starb sie 1753, ihr Gemal aber erst 1772.

(31. Juli 1743.)

II. (Ulfeldt erstattet Bericht über ein Gespräch mit dem englischen Gesandten Sir Thomas Robinson.)

Dies entretien ist sehr captios, habe mir aber niemals was Besseres eingebildet, nachdem mit ihm geredet und er ein air de satisfaction spüren lassen, denn von ihm dies Gesicht kenne, wenn er was Uebles anzubringen hat, und habe es leider nur genug gesehen. Ich bleibe dabei, dass in solchen grossen Sachen eine geschwinde Resolution das einzige Mittel, und habe mich auch nur von denen, die also genommen, gut befunden. Mit Frankreich war ich allzeit der Meinung, die Sache mehr zu cultiviren und nicht also in Abschlag zu bringen, welches aber leider für eine besondere Vivacität gehalten worden; ich wünsche mich betrogen zu haben. Heut Abends kann er kommen, um mehr davon zu reden. Ich bleibe dabei, dass kein anderes Mittel als unsere Affairen allein auszumachen, coûte qu'il coûte, et avec le plus raisonnable [1]).

(25. August 1743.)

III. Ich war just in Deliberation, wie ich es anstellen wollte, mit ihm und Bartenstein zu reden oder zu schreiben, und habe wegen anderer Ursachen es bis auf Donnerstag verschieben wollen, die mündlich sagen werde. Kein Mensch kann mir besser Zeugniss geben als er selbst und die Aya [2]),

[1]) Vergl. Geschichte Maria Theresia's. II. 287.

[2]) Maria Theresia meint hier wohl ihre ehemalige Aja und spätere Obersthofmeisterin, die schon II. 352 erwähnte Gräfin Fuchs.

wie unterdrückt ich auch, und zwar schon zu Linz über Alles gewesen, so zwar, dass ich viele Male bis auf die Thränen touchirt gewesen, was ich sonst nicht so leicht thue und in den übelsten Zeiten nicht gethan; habe es auch für ein Uebel und eine Folge der Schwangerschaft gehalten. Jetzt bin ich nicht weniger frappirt und glaube absolut nicht, dass mehr zu helfen, und die Sache so verdorben und völlig verloren ist. Warum? Weil man zur Zeit nicht dazu gethan, und ich bleibe noch dabei, dass ich mich niemals bei keinen Resolutionen wohl befunden, als die ich gleich genommen in dem ersten mouvement, und hätte allzeit gern mit Frankreich mehr menagirt und die Thüre offen gehalten nach dem Beispiel des Turinischen Hofes. Wie oft habe ich nicht einen Aufsatz darüber von Bartenstein begehrt! Einmal heisst es, es ist contre la bonne foi, das andere Mal, man würde abusiren; es wäre nicht Zeit, die Umstände hätten sich geändert, es wäre nicht mehr der casus. Jetzt fällt er selbst wieder darauf, aber zu spät, denn positiv glaube ich dass nichts mehr zu thun und wir den übelsten Frieden bekommen werden, und doch müssen wir ihn, glaube ich, auf alle Weise zu Stande zu bringen suchen, weil es sonst noch übler ergehen möchte. Nichtsdestoweniger werde ich arbeiten, mir Mühe geben, und soutenire Alles, was möglich ist und mir an die Hand gegeben werden kann, ohne mir von dieser positiven Meinung etwas abmerken zu lassen [1]). Ich werde also morgen entweder selbst bei der Conferenz erscheinen, oder schriftlich durch einen Zettel die zwei Aufsätze anbefehlen. Wenn ich selbe unterdessen, absonderlich den letzteren sehen könnte, hätte ich Zeit, selben zu überlegen, und sind sie mir durch diesen Weg zu schicken. Er

---

[1]) Vergl. Geschichte Maria Theresia's. II. 287.

und Bartenstein sind jetzt sehr wohl beim Herzog[1]), möchte also nichts alteriren. Darum habe ich alle Präcautionen zu nehmen, und ist auch Eurerseits zu trachten, das Eigene zu conserviren.

(3. September 1743.)

IV. Ich habe nichts zu lesen; mir ist die Zeit lang. Schicke er mir wieder die Circulare wie sonst, ehe sie aber die anderen Minister gesehen, will sagen die Halb-Conferenzminister, zu denen ich auch Königseck[2]) rechne.

(12. September 1743.)

V. Die Sache ist schlecht. Der Brief vom Prinzen[3]) schreckt mich fast noch mehr, gleich an Frieden zu denken, der Bruch der Neutralität desgleichen, wo auch alle Truppen nicht a temps kommen werden und Bernklau[4]) gewiss was anstellen wird. An Ingolstadt ist gar nicht mehr zu denken; der Verschmach des Khevenhüller[5]) sieht überall heraus.

[1]) Der Grossherzog von Toscana.

[2]) Den Feldmarschall.

[3]) Carl von Lothringen.

[4]) Johann Leopold Freiherr von Bernklau, General-Feldwachtmeister.

[5]) Der Feldmarschall Graf Ludwig Andreas Khevenhüller, Oberbefehlshaber der österreichischen Armee in Baiern.

(9. October 1743.)

Ich sage es noch einmal, Sachsen ist beim Wort zu nehmen, sonst wird es noch mehr kosten. Ich bin gewitzigt mit Schlesien und Wälschland. VI.

Ich schicke die Relation, die wohl sehr übel lautet. Nicht allein sind die zu bestrafen, die ihre anvertrauten Geschäfte vernachlässigen, aber auch die, welche sie zu spät machen, insbesondere wenn sie von solcher Consequenz wie diese sind.

Fugger[1]) ist a parte zu melden, dass er sich und für seinen Vater[2]) ein meritum machen wird, wenn er sich wohl, patriotisch in der Wahl aufführt. Man kann ihn die Gnade eher hoffen lassen.

(17. October 1743.)

Habe es schon gethan. Ich admirire Bartenstein und seine Geduld, denn in Negotiationen werden oft die besten Sachen verdorben und die Schriften verdreht, und in Geldsachen könnte er helfen und thun, während die Anderen Alles vertuschen und verderben. Das ist ein hartes Metier. VII.

---

[1]) Franz Carl Joseph Graf Fugger-Oberndorf, 1708 geboren, Domherr zu Constanz, wo die Bischofswahl bevorstand. Sie fiel auf Casimir Anton von Sickingen; diese Wahl wurde in Wien als ein glückliches Ereigniss betrachtet. Fugger starb als Weihbischof zu Constanz 1769.

[2]) Anton Ernst Graf Fugger, 1681 geboren, noch unter Karl VI. oberösterreichischer geheimer Rath und derselbe, von dem auf Seite 161 die Rede war. Er starb schon im Mai 1745.

(31. October 1743.)

VIII. Dies hat der Courier mitgebracht; es ist wohl lang, aber viel Verbiage und wenig reell. Es bleibt beim Alten, dass wir Eines und sie das Andere meinen. Khevenhüller ist wieder mehr hoch als nie; Bartenstein wird wieder viel Galle darüber bekommen. Mir ist es schier auch so gegangen. Wegen der Excesse ist es absolut zu benennen und zu inquiriren, denn ist die Sache also, so verdient sie bestraft zu sein, ist sie es nicht, so ist der Denunciant zu bestrafen.

(10. November 1743.)

IX. (Ulfeldt bittet, den Grafen Palm[1]), welcher mit wichtigen Aufträgen betraut werden soll, nicht durch Verweigerung der erbetenen Audienz zu entmuthigen.)

Habe ihm nicht die Audienz abgeschlagen; au contraire hat er mich schon zweimal lang geplagt und will noch ein drittes Mal kommen, wo alle seine Gravamina hineinkommen; von den Nonnen sogar und mehr dergleichen.

(Klage über die Bleilieferung aus England, während solches in den Erbländern in ausreichendem Masse vorhanden wäre.)

Werde nichts melden, aber in Allem geht es also und ist wohl wahr, dass alle Tage die Verwirrung mehr wird und ich degoutirter.

---

[1]) Carl Joseph Graf Palm, 1698 geboren, war österreichischer Gesandter an verschiedenen reichsfürstlichen Höfen. Er starb 1770.

(15. November 1743.)

Wegen der Recrutirung ist es allsogleich vorzunehmen; werde es Starhemberg schicken. Bartenstein soll sich allein darein mischen in die Recrutirung, ohne Kriegsrath und Commissariat oder Kammer. Er soll auch ein wenig suchen sich Herz zu machen, nicht zu weichen. Ich approbire die kleine Zusammentretung mit Harrach[1]), aber bald, wenn nicht Starhemberg[2]) Jalousie nimmt. X.

Dem Prinzen habe ich die Note von Bartenstein vorgelesen; er ist davon charmirt und meldet mir, er könnte noch etwelche Erklärung darüber geben und möchte daher mit ihm reden. Er könnte also morgen von acht bis zwölf Uhr, wann er will, nach Schönbrunn kommen.

Undatirt. (Anfangs 1744.)

Die Armee in Italien ist im grössten Elend. Die Gelder von den Subsidien können ihr gewiss nicht, wenigstens nicht zu rechter Zeit zu Hilfe kommen; vor Mai haben sie keinen Kreuzer. Wahrhaftig, das Herz blutet mir; ist denn gar nicht zu helfen? XI.

---

[1]) Graf Friedrich Harrach.

[2]) Graf Gundaker Thomas Starhemberg.

Undatirt. (1744.)

XII. Son Altesse[1]) veut se trouver demain chez le comte Starhemberg à huit heures et demie; il demande que vous y soyez seul, Königseck et Bartenstein. Il est d'accord que l'armée se retire, et assez dans les vrais principes, mais il voudrait éclaircir des doutes qu'il a, et voudrait et se flatte de pouvoir s'accomoder avec la France, ce qui était longtemps mon souhait, mais que je crains à cette heure infaisable. Pourvu qu'on lui éclaircit tout et amène tout ce qu'il y avait aujourd'hui de papiers, tout va bien.

Undatirt. (1744.)

XIII. Es ist Alles so geschehen. Wegen der Pressburger Reise gehen Harrach, Kinsky, Colloredo, welche ich gebeten, mit; vielleicht der Kriegspräsident. Wegen Bartenstein bin ich seiner Meinung und glaube, es wäre besser, wenn er und selber hier bleiben, alle Tage Stafetten schicken, und wenn etwas nöthig, er selbst hinunter komme, und werde ich bei Hofe schon ein Absteigquartier präpariren lassen.

Die Schwester[2]) leidet viel; ich wünsche, dass es gut ist. Ob die Handbriefe also können stylisirt werden nach Tirol wegen des Regimentes?

---

[1]) Der Grossherzog von Toscana.

[2]) Maria Theresia's einzige Schwester Marianne (II. 160, Anm. 2).

(8. December 1745.)

(Ulfeldt bedauert, dass Niemand das Herz gehabt, dem Kaiser bei Zeiten zu sagen, wie es bei der Armee beschaffen war und wie alles Unglück dem Prinzen Carl von Lothringen zugeschrieben wird, „indem es durchaus kund und Sr. Majestät allein verborgen bleibt".) XIV.

Ich bin auch der Meinung, dass es viel und öfter besser und leichter wäre, gerade mit dem Kaiser Alles auszumachen, als meinen Zauschlereien. Bartenstein soll das Memoire aufsetzen, um so viel mehr, als Loss[1]) bei mir pressirt; man solle ihnen sagen, was sie und wie sie es zu thun haben, wenn es nicht geschlossen wird. Ich habe dem Kaiser auch gesagt, dass ich einen Augenblick mit Bartenstein geredet, der auch nicht glaubt, dass es eine Bataille geben werde. Also kann er melden, dass ich ihm befohlen, etwas aufzusetzen. Wo die Truppen oder wo Hohenems[2]), weiss weder ich noch der Kaiser.

(2. Februar 1746.)

(Bartenstein hat die erforderliche Ausarbeitung über die nöthigen Geldmittel, Salburg aber die Herbeischaffung der hierauf bezüglichen Actenstücke übernommen.) XV.

Salburg ist heute ein anderer Mann gewesen, ganz content und klarer über die Fonde. Es ist doch wahr, Bartenstein ist die Seele des hiesigen laulichten Corps. Ich fange heute wieder an, aber wenig, zu hoffen.

---

[1]) Der sächsische Gesandte Graf Loss.

[2]) Der General der Cavallerie Graf Hohenems.

17. April 1746.

XVI. (Ueble Gesinnung des Wolfenbüttler Hofes.)

Ich weiss es lang. Prinz Louis [1]) ist auch darüber öfter betrübt gewesen.

---

17. Juli 1746.

XVII. (Der Kriegspräsident [2]) expedirt einmal Alles, was Eure Majestät ihm anbefehlen, es mag in der Ordnung sein oder nicht. Eure Majestät können die Kriegsregeln nicht wissen; seine Schuldigkeit aber erfordert, Eurer Majestät das Gehörige vorzustellen, wenn Eure Majestät etwas gegen sie anbefehlen. . . . Der Cabinetssecretär [3]) ist lang genug im Hofkriegsrathe gewesen, auf dass er Eurer Majestät mit Grund sagen könne, ob sich die Sache nicht so verhalte.)

Ich frage ihn [4]) nicht um Alles; wenn er [5]) aber gemeint hat, dass er den Rath gegeben, so hat er sich sehr betrogen.

---

[1]) Der gut österreichisch gesinnte Prinz Ludwig von Braunschweig-Wolfenbüttel, 1718 geboren, später österreichischer, Reichs- und holländischer General-Feldmarschall, General-Capitän und General-Admiral von Holland während der Minderjährigkeit des Erbstatthalters.

[2]) Graf Joseph Harrach.

[3]) Ignaz von Koch war durch sechzehn Jahre Geheimsecretär Eugens von Savoyen, dann Hofkriegsrath, endlich geheimer Cabinetssecretär der Kaiserin.

[4]) Koch.

[5]) Ulfeldt.

(5. Juli 1757.)

(„Eure Majestät werden ohne Zweifel bedacht gewesen sein, den P. Tausch[1]) warnen zu lassen, dass seine letzte Predigt nicht nach den Zeitumständen eingerichtet war, damit ihm nicht etwa beifalle, künftig also fortzufahren. Denn der König in Preussen würde nichts Besseres wünschen, als wenn er in seinen Druckschriften das Zeugniss dergleichen Predigten anführen könnte, dass ihre Religion in Gefahr sei.") XVIII.

Ich habe die Vorsicht gehabt, es in der Stadt verbieten zu lassen; habe mir nicht eingebildet, dass man es bei Hofe übertreten würde. Die ganze Predigt war nichts nutz, denn er redete viel darüber, was es helfen würde, wenn Gott uns auch segnen und Frieden schicken wollte, wenn der Unterthan davon nichts empfindet und mit seinen Gaben wie vorhin unterliegen müsste. Er hat freilich meine Person ausgenommen, das ist aber bei mir kein Verdienst.

---

10. August 1757.

(„Schon seit vierzehn Tagen sagt man, dass kein gutes Einvernehmen zwischen dem Prinzen und dem Grafen Daun herrsche, jetzt aber glaubt man dies ausser allen Zweifel gestellt zu haben.") XIX.

Dies ist völlig falsch und habe ich gestern Briefe von Daun, der mir das Widerspiel schreibt und sich des Prinzen sehr belobt. Was dieser thut, ist Alles nicht recht, ich bin aber nicht capabel, eine Historie wie mit d'Estrées[2]) zu

---

[1]) Der k. k. Hofprediger Franz Tausch aus der Gesellschaft Jesu.

[2]) Der französische Obercommandant Marschall Graf d'Estrées hatte sich im vergangenen Winter zur Herbeiführung einer Vereinbarung über einen gemeinschaftlichen Operationsplan lange Zeit hindurch in Wien befunden.

machen. Ich vergesse nicht, was Browne mir diesen Winter gesagt, dass die Operation in der Lausitz die schlechteste, härteste Expedition wäre, dass er sie niemals unternehmen würde, da wir die ganze Campagne dadurch verlören und Gefahr liefen, die Armee zu Grunde zu richten und zurückzugehen, ohne etwas zu thun. Man müsste nach Schlesien gehen, einen Platz wegnehmen und sich festsetzen; leider ist nichts geschehen.

Undatirt. (October 1757.)

XX. Je vous suis bien obligée de remédier toujours à plusieurs inconvénients. De Dietrichstein[1]) ni de Rosenberg[2]) ni de Khevenhüller[3]), hors les deux grandes, ni de Widmann[4]), Podstatzky[5]), Raab[6]), Ramschwag[7]), Pergen[8]), Seilern[9]) je n'ai pas vu une seule relation depuis deux ans. Celle de Firmian[10]), je ne l'ai pas vue non plus, mais il est vrai aussi

---

[1]) Johann Carl Graf Dietrichstein war damals Gesandter in Dänemark.

[2]) Entweder Philipp Graf Rosenberg, Botschafter in Venedig, oder Franz Graf Rosenberg, damals Gesandter in Spanien.

[3]) Sigismund Graf Khevenhüller war damals Gesandter in Portugal.

[4]) Johann Wenzel Freiherr von Widmann, Gesandter in Baiern.

[5]) Alois Graf Podstatzky, neben Widmann als Gesandter in München beglaubigt.

[6]) Carl Joseph Graf Raab, Gesandter beim niedersächsischen Kreise.

[7]) Franz Christoph Freiherr von Ramschwag, Gesandter beim schwäbischen Kreise und Landvogt der Markgrafschaft Burgau.

[8]) Johann Anton Graf Pergen, damals Gesandter bei den geistlichen Kurfürsten.

[9]) Christian August Graf Seilern, damals kurböhmischer Gesandter bei der Reichsversammlung zu Regensburg.

[10]) Carl Gotthard Graf Firmian war damals Gesandter in Neapel.

que je vois très-rarement Kaunitz, et qu'il écrit encore plus rarement.

---

17. November 1757.

(Ulfeldt gibt der Kaiserin die Unruhe zu erkennen, in welche ihn ihr Handschreiben vom 11. November an den Prinzen Carl versetzte[1]). Er scheint die Gefahr einer unvorsichtigen Unternehmung gegen Breslau zu fürchten.) XXI.

Der Courier ist erst heute Nacht weggegangen; es ist nicht zu besorgen, dass er so geschwind gehen wird. Den 16. wollte erst Nádasdy[2]) anfangen zu marschiren; wollte Gott, er käme zu spät, da ich nicht für die Operation in der Lausitz bin, wo die Armee aus Hunger, Misère und Fatiguen vergehen wird. Man hat noch einmal durch ein Postscript den Generalen freigelassen, dass wenn sie die Operation nicht ausführbar finden oder es zu weit mit Breslau gekommen ist, sie in Gottes Namen diese oder die andere Operation vornehmen können. Diesmal bin ich Schuld daran, indem ich dessen Abreise nicht urgirte.

---

[1]) Durch dasselbe wurde der Prinz angewiesen, womöglich die feindliche Armee von Breslau zu verdrängen und sich dieser Stadt zu bemeistern. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. V. 252, 253.

[2]) Der General der Cavallerie Graf Franz Nádasdy hatte soeben Schweidnitz erobert.

Undatirt. (December 1757.)

XXII. (Ulfeldt klagt dass „wenn man auch Euer Majestät einen guten Gedanken an die Hand gibt, solcher bei Euer Majestät allein bleibt, ohne den Grafen Kaunitz darauf zu leiten, und dass andererseits Eure Majestät sich dergestalt haben die Hand abgewinnen lassen, dass Vieles geschieht und verordnet wird, ohne dass Eure Majestät es wissen, viel weniger genehmigen. Solches rührt von den ersten zwei Jahren her, während deren mir würde übelgenommen worden sein, wenn ich frei meine Gedanken hätte sagen wollen. So ist nach und nach Alles von der Conferenz weggekommen, so dass, wenn man auch etwas sagen wollte, man es nicht sagen kann, weil man von dem Zusammenhang der Dinge ausgeschlossen ist.")

Es ist dies nur gar zu wahr und ich kann mir nicht mehr heraushelfen. Dies ist es, was mich so retirirt und kleinlaut macht und alle Leute evitiren macht.

---

14. December 1757.

XXIII. (Ulfeldt theilt mit, dass er die Berichte aus Paris nicht regelmässig zur Durchsicht erhält, worauf ihn die Kaiserin von dem Gespräche unterrichtet, das sie hierüber mit Kaunitz gehabt.)

Ich habe gemeldet, ihm[1]) von ein oder anderem gesprochen und gefunden zu haben, dass er von nichts informirt war, weshalb ich ihn befragte und vernahm, dass er seit dem 23. October keine Berichte aus Paris gesehen. Ich habe beigesetzt: er kennt den ehrlichen, gutdenkenden Ulfeldt, er hat es mir nicht klagweise gestanden, aber ich fürchte, die anderen Conferenzminister möchten nicht Alle so gedenken. Keine Antwort, weder mündlich noch schrift-

---

[1]) Ulfeldt.

lich; pure Vergessenheit im Bureau und Unordnung. Bin ihm obligirt, dass er ihm dies zurückgeschickt. Er hat sich wegen Dänemark also gegen mich erklärt, dass um selbes herbeizubringen, gern Ostfriesland gegen eine Indemnisation fahren zu lassen wäre.

---

26. December 1757.

(Ulfeldt meint, dass es ihm niemals gelinge, den Grafen Kaunitz dahin zu bringen, dass er sich aus eigenem Antriebe mit ihm über Staatsgeschäfte unterrede.) XXIV.

Wenn er etwas erinnert, macht es doch grossen Effect. Er hat wegen Ostfriesland sich näher herbeigelassen und letzthin wegen Kurland mit mir geredet. Ich habe mich darüber gefreut, aber nichts merken lassen. Wenn man nur die Sachen etwas geschwinder vorwärts bringen könnte!

---

27. December 1757.

(Ulfeldt schreibt der Kaiserin, man sage, der Herzog von Zweibrücken habe sich verlauten lassen, dass wenn man ihn damit betraue, er es auf sich nehme, zwanzigtausend Recruten zu verschaffen.) XXV.

Mir hat er nie also geredet. Es ist wahr, ich mag ihn nicht mehr in die Affairen mischen, als er dazu gehört. Nach dem unglücklichen Verlust von Breslau glaube ich nicht, dass wir den ganzen Winter hindurch Ruhe haben, vielleicht auch hier nicht.

Undatirt. (December 1757.)

XXVI. („Der wegen des Prinzen gefasste Entschluss[1]) fängt an kund zu werden. Das Publicum weiss aber noch nicht, welche Modalität gebraucht wurde, während das Schreiben des Grafen Daun, in welchem er mit ihm die Schuld des Vergangenen theilen will, in der Stadt herumgeht. Da man weiss, durch welchen Weg solches kund geworden, lässt sich das Uebrige leicht errathen.")

Vous me renverrez la lettre ci-jointe, qui m'a coûté bien des larmes. Ce pauvre prince sacrifié à un bruit public, sans demander sa justification, est une action de faiblesse, qui flétrit ma façon de penser, et qui dans d'autres temps ne serait sûrement pas arrivée. Je vous prie de me dire, en me renvoyant celle-ci, par qui on a su la particularité de la lettre de Daun. Je vous donne part, que hier au soir est arrivé un courrier de Paris, qui porte tout ce qu'on peut souhaiter. Ils veulent sacrifier leurs propres intérêts à Hanovre et en Angleterre même, et pousser à écraser le roi de Prusse. Tout cela est consolant, mais tout trop tard et ne nous aidera pas à temps. Je regarde les affaires toujours comme perdues sans ressource.

---

31. März 1762.

XXVII. (Ulfeldt bespricht die Anfrage des französischen Botschafters, Marquis du Chatelet, wann er als Familienbotschafter die vor Kurzem niedergekommene Erzherzogin Isabella werde sehen können, und frägt sich gleichzeitig an, welcher Rang der neugebornen Erzherzogin Therese zuzuerkennen sei.)

Wegen des Ranges meiner Kleinen wäre die Sache, wenn es sein könnte, vor Ostern in einer Conferenz bei ihm auszumachen, car il s'agit de la succession.

---

[1]) Wegen Enthebung Carls von Lothringen vom Obercommando.

Eben wegen dieses[1]) Punktes habe ich schon öfters befohlen etwas auszumachen, etwas Standhaftes für künftige Zeiten. So lang der Kaiser[2]) gelebt, hat mich Niemand angesehen, noch ist wer zu mir gekommen. Nachher bin ich nur drei Mal en parade gelegen; zu selbiger Zeit war Krieg, war kein Botschafter noch Minister hier als Robinson; nachher habe ich mich nicht mehr sehen lassen als auf meinen Füssen.

---

6. April 1762.

(Ulfeldt bespricht die Art und Weise, in der sich der Kaiser am vergangenen Abende mit den Botschaftern von Spanien und Neapel, dem Grafen Mahoni und dem Duca di Santa Elisabetta unterredete. Er kommt auch auf die Etikette zurück, die aus Anlass des Besuches der Repräsentanten der fremden Mächte bei der Erzherzogin Isabella zu beobachten wäre. XXVIII.

Es geht öfter so, dass der Kaiser einen Unterbruch in die Etiquette macht; man wird es also heute auch halten, wie er es vorschlägt. Ich bin einverstanden und könnte ihnen niemals die Kammer passiren, das Cabinet allein und dass sie bei dem Spiel bleiben können. Die Botschafter werden am Ostertage kommen können, am 3. die anderen Minister. Im Bett wird sie nicht liegen, wohl aber dabei sitzen, wegen des schönen Bettes.

---

[1]) Der von du Chatelet zuerst vorgebrachten Anfrage.

[2]) Karl VI.

18. Mai 1762.

XXIX. (Ulfeldt klagt, dass die Circulation der Acten wieder plötzlich in's Stocken gerathen sei. „Ich habe kein Wort dazu gesagt, weil mir vorgekommen, dass Eure Majestät lieber sehen, wenn ich zu Allem stillschweige. Graf Colloredo aber hat gestern dem Binder die nackte Wahrheit gesagt. Solches hat wenigstens so viel gewirkt, dass nach der gestrigen Function [1]), als Binder nach Hause gekommen, mir gleich die Relation des Mercy [2]) zugeschickt worden, welche durch den vorletzten Courier angekommen ist."

„Obwohl mir ganz leicht fällt, zu Allem stillzuschweigen, so finde ich doch nöthig, dass Eure Majestät von den Vorfällen unterrichtet werden. Gegen den Grafen Colloredo bitte ich aber nichts darüber verlauten zu lassen, dass er Binder so heftig angegangen, denn sonst wird mir der Weg versperrt, künftig etwas mehr zu erfahren.")

Ich bin allzeit dafür, dass die Circulation solle Platz haben, so lang man nicht einen Tag der Woche bestimmt, Conferenz zu halten und selbe [3]) allda verlesen zu lassen. Bisweilen sind solche Ausfälle nöthig und nützlich, um aus der Lethargie zu heben, denn kein übler Wille, blos Vergessenheit. Ich muss mich des nämlichen Mittels im Staatsrathe bedienen; wenn ich wieder einmal greine [4]), so kommen hundert und mehr Expeditionen auf einmal. Das Uebel ist, dass Binder langsam wie sein Herr ist.

Ich thue gewiss nichts dergleichen; er wird mir aber den Gefallen thun, mich bisweilen zu avertiren, wenn er etwas mir zum Nutzen fände.

Die unglücklichen Nachrichten aus Sachsen machen unsere Situation recht kritisch [5]).

---

[1]) Am 17. Mai 1762 erhielt der Bischof von Olmütz, Graf Maximilian Hamilton, über die diesem Bisthume anklebenden weltlichen Regalien die feierliche Belehnung.

[2]) Graf Mercy war damals Botschafter in Russland.

[3]) Die Berichte.

[4]) Austriacismus für „zanke".

[5]) Vergl. Geschichte Maria Theresia's. VI. S. 310. 311.

20. Mai 1762.

Ich hätte gern heute mit ihm geredet, habe aber keinen Augenblick gefunden in unserer unglücklichen Situation, die um so viel mehr demüthigend ist, als ich noch nicht sehe, wie zu helfen, indem, wenn Serbelloni Dresden mit zwölftausend Mann besetzt und rechts die Elbe passirt hat, um Succurs zu erwarten, nicht weniger als fünfundzwanzig- bis dreissigtausend Mann hineinmüssten, die wir nicht entbehren können, weil der König mit seiner ganzen Force uns gegenüber ist und das ganze württembergische Corps [1]) auch nach Schlesien marschirt, ausser sechs Bataillonen. So ist Dresden und Böhmen abandonnirt, all' unsere Magazine zu Saaz und Lobositz und Tschopa [2]) aber sind verloren [3]). Ich sehe nichts Anderes, als Dresden capituliren zu lassen, um die Truppen zu salviren, unter dem Prätext, die Residenz zu verschonen und die Familie, wenn sie noch darin ist, die zerstreuten Truppen in Böhmen à la défensive zusammenzuziehen, das Commando Laudon oder Lacy zu geben. Zu meinem einzigen Troste hat du Chatelet einen Courier empfangen, dass England dem Duc de Choiseul auf dessen Schreiben und Patelinage antwortet, dass es gleich wieder die Negotiation sowohl mit Frankreich als Spanien und wegen Deutschland vornehmen wolle zum Frieden. Zu meinem grössten Vergnügen hat Spanien sich hierüber günstig erklärt, wie auch Frankreich. XXX.

---

[1]) Maria Theresia meint hier nicht württembergische, sondern preussische Truppen unter dem Commando des in König Friedrichs Diensten stehenden Prinzen Friedrich Eugen von Württemberg.

[2]) Zschopau in Sachsen.

[3]) In Folge des Gefechtes vom 12. Mai 1762, in welchem der österreichische Generalmajor von Zedtwitz bei Döbeln gefangen und seine Abtheilung sehr hart mitgenommen wurde.

Il y a quelques irrégularités là-dedans, mais dans les circonstances présentes c'est une consolation; il faut pousser cela avec vivacité. Je ne crains que notre indolence, et qu'on se flatte encore, quoiqu'on devrait être depuis longtemps revenu des illusions.

---

21. Mai 1762.

XXXI. **(Um Serbelloni zu verurtheilen oder zu vertheidigen, muss man wissen, wie seine Instructionen gelautet haben. Hat man ihm freie Hand gelassen, so ist der Fehler an ihm.)**

Serbelloni hat carta bianca gehabt, wie all' unsere Generale. Er hat vom 8. Mai eingeschickt die Tabelle: Dreiundsechzigtausend (?) Mann in loco ohne Garnison in Dresden. Daun hat ihn erinnert, er glaube, er solle sich Anfangs bei Freiberg und Plauen in zwei Lagern setzen, so lang er ersteres halten kann, dann Dippoldiswalde nehmen. All' dies ist nicht geschehen; jemand Anderer hat ihm nichts verordnet; er nimmt auch nicht leicht einen Rath an, doch wird er vertheidigt werden. Jetzt wird wohl nichts mehr zu besorgen sein, indem die erste Furcht und Confusion vorbei ist und Daun das Corps von neuntausend Mann, welches schon zu Hirschberg war, ihm wieder geschickt, was ich nicht gern gesehen, indem es ihm abgehen kann, er die Macht des Königs und das württembergische Corps (vor sich), der Andere aber in den Positionen genug Truppen hat. Zerstreut ist Alles, mithin nichts recht beisammen. Stolberg[1]) hat ein Corps, Luschinsky[2]) ein anderes, Kleefeld[3]) wieder eines,

---

[1]) Der Reichs-Feldzeugmeister Prinz Carl zu Stolberg commandirte unter Serbelloni die Reichstruppen.

[2]) Gabriel Georg Freiherr von Luzeńsky, seit 1759 Feldmarschall-Lieutenant. Er starb 1773.

[3]) Der Feldmarschall-Lieutenant Wenzel von Kleefeld.

Ried[1]) auch, Brunyan[2]) auch, Maquire[3]) endlich zu Dippoldiswalde. Wenn er nur diesen genug verstärkt, denn an diesem liegt die Erhaltung der Position. Wir wissen bis auf diese Stunde kein Wort noch Detail von unserem Verlust, weder an Mannschaft noch an Pferden, Bagage und Magazinen; so gehen die Sachen. Er wird doch genug fautores finden.

Flemming[4]) hat in diesen Tagen von Kaunitz begehrt, dass man absolut Dresden verlassen solle, im Falle die jetzige Position nicht zu halten wäre. Ich bin sehr damit einverstanden, indem ich eben die Ordre also expediren lasse, coûte que coûte die jetzige Position zu halten, wo nicht, Dresden zu abandonniren und nur zu sehen, für selbes eine honorable Capitulation zu erhalten.

---

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Joseph Heinrich Freiherr von Ried, schon I. 87 erwähnt.

[2]) Der Generalmajor Graf Conrad Emanuel Brunyan. Gleich Kleefeld und Ried war er Ritter des Theresienordens, doch wurde er desselben später durch kriegsrechtliches Urtheil wieder verlustig. Aus Pommern stammend, hatte er sich als Commandant der kaiserlichen Vorposten insgeheim in verrätherische Correspondenz mit dem Feinde eingelassen. Drei seiner Officiere, der Franzose du Quesnois und die Italiener Guadagni und Cognazzo waren in diese Sache verwickelt. Am 22. März 1763 wurde über Brunyan die Strafe der Cassation, lebenslänglichen Arrestes und Verlustes des Theresienordens verhängt. Du Quesnois wurde zu dreimonatlichem, Cognazzo zu vier- und Guadagni zu zweiwochentlichem Arreste verurtheilt. Cognazzo schied im Juli 1763 aus dem österreichischen Kriegsdienste und siedelte, sich für einen Ungar ausgebend, sich in Preussisch-Schlesien an. Er wurde der Autor jenes ganz im Geiste seiner damaligen Handlungsweise gehaltenen Buches: „Geständnisse eines österreichischen Veterans", welches noch heutzutage preussischen Schriftstellern als Hauptquelle zur Beurtheilung österreichischer Verhältnisse und Persönlichkeiten jener Zeit gilt. Vergl. hierüber den Aufsatz: „Eine Erwiderung" u. s. w. in den Mittheilungen des k. k. Kriegsarchivs. Heft V. Mai 1879.

[3]) Der Vertheidiger Dresdens gegen den König von Preussen, Feldzeugmeister Johann Sigismund Graf Macquire, Grosskreuz des Theresienordens.

[4]) Der polnisch-sächsische Gesandte in Wien, General-Lieutenant Graf Carl Georg Friedrich von Flemming.

Undatirt. (Ende Mai 1762.)

XXXII. („Se. Majestät der Kaiser sollte mich statt Pfütschner[1]) zu seinem Vorleser machen. Dazu gehört nichts, als schweigen zu können; dies habe ich endlich gelernt. Allein der Vorschlag muss nicht von Euer Majestät kommen.")

Ich wünschte es vom Herzen und er brauchte nichts Anderes als täglich von halb neun Uhr früh bis elf Uhr bei Hofe zu sein, wo ihm schon ein Zimmer geben liesse, um abzuwarten. Er hat mich mit dem Ende lachen gemacht und ist es nur gar zu wahr; ich erlaube ihm, sich besserer Canäle zu bedienen, um zu reussiren. Jetzt hier liest er leider nichts oder nur das Ende oder selten; ich etwas: à la longue kann es unmöglich also gehen.

Undatirt. (Juni 1762.)

XXXIII. (Betrübende Nachrichten aus Russland über Peters III. feindselige Schritte gegen Oesterreich.)

Sobald das Corps in der Nähe sein wird, so wird man sie als Feinde tractiren. Die Briefe von Mercy vom 28. sind noch ärger als alles Uebrige, so zwar, dass er[2]) im halben Mai an die Pforte schreiben liess, sie möchte nur in Ungarn einfallen, Russland würde nichts dagegen zu sagen haben.

---

[1]) Der ehemalige Erzieher des Kaisers, Freiherr von Pfütschner, der mit dem Range eines geheimen Rathes gewissermassen die Stelle eines Hausministers bei ihm bekleidete.

[2]) Czar Peter.

(30. Juni 1762.)

Wall[1]) schreibt in allen Briefen, dass er sich retiriren will, weil er sieht, dass alle seine guten Intentionen so schlechten Effect haben. Er war allzeit dem Kriege in Portugal entgegen; d'Ossun[2]) und Grimaldi[3]) haben Alles durchgesetzt. XXXIV.

Zu Laxenburg werde ich sein Haus niederreissen, mithin hätte er die Ordre zu geben, seine Mobilien in das Schloss zu übersetzen, indem ich ihn als den Stifter dieses Aufenthaltes allzeit will dabei haben, und ein anderes, besseres anweisen werde.

Undatirt. (Etwa August 1762.)

(„Wofern ich Binder etwas ausstellen sollte, so wäre es, dass er oft seiner Einbildungskraft so freien Lauf lässt, dass er sich so vertieft, dass er zuletzt irre geht, auch sich dann und wann widerspricht" . . . .) XXXV.

Dies ist wahr, aber noch besser als eine falsche Massregel souteniren.

(„Aus des Grafen Mercy Bericht vom 11. ist zu ersehen, dass in dem vorigen ein P. S. müsse supprimirt worden sein, indem er berichtet, abermals die Correspondenz der russischen Kaiserin nach Polen befördert zu haben, wovon in den Berichten, welche circulirten, nie Erwähnung geschah.")

Dies zeigt, wie Binder nicht genug Acht hat. Ich habe es separirt mit meiner Hand, weil das Vorige supprimirt

---

[1]) Der spanische Minister der auswärtigen Angelegenheiten, Don Riccardo Wall.

[2]) Der französische Botschafter in Madrid, Marquis d'Ossun.

[3]) Der schon Bd. I. S. 26 zuerst erwähnte Marquis Grimaldi war Walls Nachfolger als spanischer Minister des Aeussern. Er stand später als Botschafter Spaniens in Rom, und auch in dieser Eigenschaft ist seiner von der Kaiserin schon gedacht worden.

worden. Joseph hat es nicht gesehen. Niemand Anderer hätte es auch nicht sehen sollen. Obwohl für ihn nichts verborgen hätte als meinem bekannten, alten, verschwiegenen Hofkanzler, so ist doch nicht das Nämliche mit allen Anderen.

---

13. November 1762.

XXXVI. Der Zettel ist an ihn, weil ich noch Clary[1]) menagiren wollen, diese Ahndung nicht durch den Breuner[2]) zu bekommen, indem ich zweifle, dass er die modernen Verleumdungen, die Niemand mehr für Laster, sondern die man sogar für Tugenden nimmt, wird erproben können. Ich aber kann solche nicht dulden, sondern muss sie erläutern oder confundiren.

Ich habe das Nämliche, was wegen des Friedens abgegangen, zu Holitsch proponirt. Zu jener Zeit hätten wir gewiss Glatz behalten; Gott gebe, dass wir jetzt ohne Verlust herauskommen. Daun hat sich vor vierzehn Tagen angefragt, wie er nur gezweifelt hat, dass der König nach Sachsen geht, was man mit seiner Person befiehlt. Weil er denn gar keinen Credit hier hat und ich ihn hier nöthig habe, so habe angedrungen, ihn hieher kommen zu lassen, obwohl mit schwerem Herzen. Damit er aber ersehe, wie die Armeen stehen und wie die Generale eingetheilt sind und ihre Stärke, so schicke ich ihm diese Tabelle, und wird er

---

[1]) Es lässt sich nicht mit voller Bestimmtheit sagen, welchen Clary hier die Kaiserin meint. Ich vermuthe den Grafen Carl Ignaz Clary, kön. böhmischen Appellationsrath und Kreishauptmann des Rakonitzer Kreises.

[2]) Der schon I. 14 erwähnte Graf Carl Adam Breuner, Präsident der Obersten Justizstelle.

finden, dass Daun für sich nicht gedacht hat. Mithin wird er wie vor einem Jahre bei der kleinen Armee bleiben, bis die Sachen ruhiger werden.

Undatirt. (Etwa Anfangs December 1762.)

Das Corps, das draussen war bis zum 30. dieses [1]), war zwischen fünf- und sechstausend Mann zu Plauen, nicht mehr. Allein der Kleist [2]) und Belling [3]), zu hundert und dreissig Mann haben sie ihre Expeditionen gemacht. Seydlitz [4]) war nach dem 2. zu Chemnitz, ob aber seitdem über Thüringen nicht ein anderes Corps marschirt, weiss ich nicht, wohl aber eine Schande, dass diese Leute so viel Alarm im Reich und bei Stolberg gemacht, dass er mit der ganzen Reichsarmee und siebentausend Unsrigen sich nicht getraut, über Eger nach Franken zu marschiren. XXXVII.

Man trägt darauf an, die westphälischen Lande Preussen zurückzugeben, wenn Frankreich eine Neutralität für die Niederlande und das Reich bei Preussen bekommen kann. Dies hat man auch Mainz geschrieben, dass der Kaiser an der Neutralität arbeitet. Nichts von Sachsen auf unseren Antrag. Frankreich führt sich wohl überall schlecht auf.

---

[1]) Soll wohl heissen: des vorigen Monats.

[2]) Der preussische Generalmajor Fr. Wilhelm Gottfried Arnd von Kleist. Da er als Oberst die grünen Husaren geführt, hiess er gewöhnlich der grüne Kleist.

[3]) Wilhelm Sebastian von Belling, gleichfalls ein tüchtiger preussischer Husarengeneral.

[4]) Der General-Lieutenant Friedrich Wilhelm von Seydlitz, nach Zieten wohl die hervorragendste Persönlichkeit der damaligen preussischen Armee.

26. December 1762.

XXXVIII. (Ulfeldt drückt der Kaiserin sein Bedauern aus, dass er auf einem amtlichen Schriftstücke ihre Worte gesehen: „approbire Alles". „Denn in meinem Sinne ziehe ich die betrübtesten Folgen daraus, wenn Eure Majestät blos solche Leute befragen, welche wissen, nach Euer Majestät Geschmack eine Sache auszuarbeiten, und die dann allsogleich Dero Approbation erhalten. Denn nicht in jeder Sache fragen Eure Majestät Dero Staatsräthe um ihre Meinung, obschon sie dazu bestimmt sind. Schliesslich wünschte ich, dass Eure Majestät mir einmal eine Arbeit des König [1]) zuschickten, der nichts auszustellen wäre; dann würde ich der Erste sein, ihr Beifall zu geben. Denn ich kenne den Menschen nicht einmal von Angesicht, habe aber in verflossenen Jahren so viel von ihm gehört, dass ich für ihn wünsche, dass die Hälfte davon der Wahrheit nicht gemäss sei.")

Er hat mir wohl Unrecht gethan, dass ich allein den König frage. Dies approbire Alles war allein, dass es circuliren könne, nicht dass ich die Sache approbire, die ich auch noch nicht habe. Nachdem ich den Staatsrath genommen, um mein Gewissen zu tranquillisiren und nichts vor Euch [2]) zu thun, so müsste ich wohl toll sein, davon abzugehen.

Undatirt. (Etwa Jänner 1763.)

XXXIX. („Graf Kaunitz mag dem französischen Botschafter über alle dermaligen Umstände ernsthaft zugesprochen haben. Denn dieser hat sich gegen die Weiber in der Stadt über des Grafen Kaunitz üblen Humor ohne Scheu beschwert. Ich finde meines Ortes aus Allem, was ich dieser Tage gelesen habe, dass in der That dem Betragen von Frankreich dermalen viel auszustellen wäre.")

Der Botschafter redet frei, und Frankreich hat nicht am delicatesten gehandelt.

---

[1]) Anton König von Kronburg, Staatsrath und Referendarius in deutsch-inländischen Geschäften.

[2]) Das heisst wohl: vor Einholung Eures Gutachtens.

Undatirt. (Etwa Ende Februar 1763.)

(Ulfeldt theilt der Kaiserin das Gerücht mit, der König von Preussen habe ihr gleich nach Abschluss des Friedens in den schmeichelhaftesten Ausdrücken geschrieben und von ihr auf der Stelle eine analoge Antwort empfangen.) XL.

Zu meiner grossen Verwunderung habe ich die nämliche Antwort von zwei Personen gehört. Kein Wort ist wahr. Ich bin dem Könige wohl obligirt, dass er mir nicht geschrieben; meine Feder hätte ihm niemals geantwortet. Mein Herz sagt nichts dahin.

Undatirt. (Etwa Ende Februar 1763.)

(Meldung des Grafen Podstatzky aus München, derzufolge ihn der Kurfürst von Baiern aus eigenem Antriebe gefragt habe, wie es denn um die römische Königswahl stehe. Er hoffe diese und jede andere Gelegenheit zu ergreifen, um zu beweisen, dass ihm in Allem, was man ihm zur Last gelegt habe, Unrecht geschehen sei.) XLI.

Mündlich bei dem Spiel hat mir das Colloredo gemeldet. In der nämlichen Zeit sucht der Kurfürst mit Cressner[1]) eine Ligue zu Regensburg zu machen mit Hannover, Preussen, Braunschweig, Hessen, Pfalz und Baiern, um der Tyrannei des Hauses Oesterreich im Reiche in Allem das Gegengewicht zu halten. Der Charakter des Kurfürsten ist mehr als schwach oder gut, vielmehr falsch.

---

[1]) Der königlich grossbritannische Minister in Regensburg, von Cressener. Im Juni 1763 ging er in gleicher Eigenschaft an den kurkölnischen Hof und wurde in Regensburg durch den Grafen Stanhope ersetzt.

Undatirt. (Etwa März 1763.)

XLII. (Anzeige des Grafen Seydwitz[1]) zu Regensburg, dass nachdem ihm Cressener die schönsten Versicherungen gegeben und ihn glauben machen wollte, dass sein Hof gesinnt sei, sich mit dem von Wien einzuverstehen, um sich gemeinsam gegen Preussens Uebermacht zu schützen, derselbe doch gegen Andere die entgegengesetzte Sprache führe. Er belobe sich der Haltung des Königs von Preussen und hebe hervor, der Wiener Hof sei allein am Friedensbruche Schuld. Ihm danke man alles Unheil, welches über das Reich gekommen, das wahre Mittel aber, solches für die Zukunft zu verhüten, bestehe in einer engen Verbindung zwischen England, Russland und Preussen.)

Nicht allein diese falsche Sprache führt er in seinem Schreiben, sondern er räth, dass man von englischer Seite uns allzeit die besten Worte geben solle, äusserlich, um uns einzuschläfern, dagegen mit Pfalz, Baiern und anderen Ständen eine Ligue zu machen, um uns und dem Kaiser in Allem tête zu halten. Den nämlichen Tag, dass Baiern in all' diese Principien in Regensburg eingegangen, hat er[2]) Podstatzky seine Declaration wegen der römischen Königswahl mit der heimlichen Reservation gegeben, dass es die Unanimität brauche, mithin allzeit Pfalz entstehen kann, wenn man sie nicht recht erkauft und Beide es ihre Convenienz finden.

---

[1]) August Friedrich Graf Seydwitz war 1763 kaiserlicher Concommissarius am Regensburger Reichstage.

[2]) Der Kurfürst.

AN DEN

HOFRATH VON DOBLHOFF.

Undatirt. (29. October 1741.)

Ich fürchte mich, weil diese Sache mich selber angeht, I.
dass man vielleicht zu scharf und zu eilfertig vorgegangen, denn (er[1]) ist auf zehn Jahre nach Temeswar condemnirt worden. Also untersucht diese Sache recht.

Maria Theresia.

Undatirt. (1. December 1741.)

Ich schicke Euch diese Relation, welche bald remittirt II.
oder Khevenhüller[2]) allzeit die Operationen unter diesem Prätext aufschieben müssen wird, an deren Geschwindigkeit

---

[1]) Es scheint, dass Maria Theresia hier von dem Grafen Anton Seeau, Herrn auf Puchberg und Ebenzweyer spricht, der sich bekanntlich bei dem Einbruche des Kurfürsten Carl Albrecht von Baiern in Oberösterreich und bei der Huldigung der dortigen Stände am ärgsten compromittirt hatte. Er wurde später sogar zu lebenslänglichem Gefängnisse in Temeswar und zum Verluste all seiner Güter verurtheilt. Der im Jahre 1745 zu Füssen abgeschlossene Friede mit Baiern gab ihm jedoch seine Freiheit und seine Besitzungen zurück. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. II. 7, 14.

[2]) Der Feldmarschall Graf Ludwig Andreas Khevenhüller stand soeben auf dem Punkte, die Operationen gegen das von den Baiern und den Franzosen besetzte Land Oesterreich ob der Enns zu beginnen.

doch Alles gelegen ist. Alles schläft, und wenn ich nicht triebe, so würde gar nichts gethan. Meine traurige Situation ist doch capabel, mich zu unterdrücken, denn wirklich drei Tage schon nicht wohl bin aus Aengsten und Sorgen wegen Böhmen. Ich will gleichwohl Alles anwenden, Mühe und Kräfte, wenn mir geholfen wird und ich secundirt werde. Erstlich sind Fundi auszumachen, wovon das Khevenhüllerische Corps unterhalten wird, wenn auch nicht Alles, doch etwas und dieses sicher, ohne die englischen Subsidien. Die Insurrection ist zu beschleunigen, welche alle Minister allzeit hintertrieben, was im Lande grosses Aufsehen verursacht. Der Personal[1]) ist hier und bin sehr froh; Bartenstein soll Alles mit ihm ausmachen, und zwar die drei Hauptpunkte wegen Belesznay's[2]) Regiment, wegen Zuführung allen Vorraths, der im ganzen Königreiche sich befindet, an die Gränze oder auf der Donau, wo man auch auf zwanzig Jahre das Contributionale verschreiben könnte, und wegen Beschleunigung der Cavallerie und Infanterie, an dem Alles gelegen; er kann ihm Alles dafür versprechen, was er will. Kein Mensch denkt, dass es sogar an Pulver für künftiges Jahr fehlen wird. Für Alles ist bei Zeiten die Vorsehung zu machen, selbes aus Holland zu bringen.

Da ist auch ein Kriegsrathsreferat, welches auf meinen Befehl ist gemacht worden, wie man ein Infanterie- und ein Cavallerie-Regiment aus Ungarn und vielleicht eines noch aus Freiburg zöge, wofür Carlstädter hineinkommen könnten. Die übrigen deutschen Regimenter werden vor Hunger in Ungarn vergehen und keinem Feinde das mindeste Aufsehen

---

[1]) Grassalkovics.

[2]) Das erst 1741 von dem Obersten Johann Freiherrn von Belesznay errichtete Husaren-Regiment Nr. 10.

machen, also lieber, so viel es sein kann, Alles zusammenzuziehen. Ich habe versprochen, dass ich nicht eher nach Wien gehen werde[1]), ehe Alles mit der Insurrection adjustirt ist, also seht es zu beschleunigen. Mit dem Personal, mit Nesselrode[2]), Euch und Bartenstein hoffe ein baldiges Ende. Maria Theresia.

Undatirt. (12. Jänner 1742.)

Diesen Plan von den ungarischen Kammergefällen III.
schicke Euch, wie auch den Zettel vom Kinsky[3]). Ueberlegt Alles mit ihm, absonderlich wegen der steierischen, denn jetzt absolut ein Mittel sein muss. Remontiren, recrutiren, kein Augenblick zu versäumen; es muss etwas ausfindig gemacht werden, Kopfsteuer oder Subsidien oder etwas Anderes, eine Beschreibung von allen Pferden in allen Ländern, und selbe anstatt Geld als ein don gratuit anzunehmen oder auf die künftige Contribution. Wegen der Recrutirung hat man mir ein Project gegeben, welches abschreiben lasse, welches auf die niederländische Art par clocher schier gerichtet ist; jetzt muss Alles geschehen.

Weil die oberösterreichischen Stände sich so vergangen, auch alle suspendirt sind bis auf weitere Untersuchung, auch alle obrigen Beamten, also gedenkt, wie man gleich davon profitiren, sowohl die Cameralfundi als die des Landes mit besserer Wirthschaft davon Vortheil ziehen lassen, und wen

---

[1]) Maria Theresia befand sich damals noch zu Pressburg, wo ihre Krönung vollzogen worden war.

[2]) Hermann Franz Graf Nesselrode, Feldzeugmeister und General-Kriegscommissär.

[3]) Graf Philipp Kinsky.

man à la tête setzen könnte pro interim, denn Alle cassirt haben will bis auf weitere Untersuchung. Obwohl das Land ruinirt ist, wird sich doch was Weiteres finden lassen. Macht das Alles aus, oder Ihr allein oder Kinsky mit, denn keinen Menschen habe, der mir arbeitet, oder auf den ich mich verlasse, als auf Euch; der Kinsky ist auch ehrlich und eifrig. Informirt Euch wegen des niederländischen Referates, denn ich traue nicht recht wegen der Feindschaft des Harrach[1]) und der Religion (Jansenismus), die darin nicht recht wohl ist, und die Jesuiten allein tête halten.

Undatirt. (12. Jänner 1742.)

IV. Dies sind die Ideen von der Recrutirung. Wie important selbe ist, ist Euch selbst genug bekannt. Das kleine Project gefällt mir am besten, während die Anmerkungen, die Nesselrode darüber gemacht, nicht viel heissen. Das vom Hofkriegsrath ist nicht viel besser und das grosse nicht übel, aber weitschichtig und wird wohl zu keinem Effect kommen können. Wenn man nur weiss, wie man die Sache am geschwindesten und leichtesten befördern kann, so kann es bei Starhemberg[2]) vorkommen; Ihr könnt dies mit Eurem Schwager[3]) überlegen. Mit der Reducirung der Stadtguardia wird es seine grossen Schwierigkeiten haben. Ich werde ganz müde und verdrossen, lauter Difficultäten zu finden, lauter Corruption.

---

[1]) Maria Theresia meint hier wohl den damaligen bevollmächtigten Minister in den Niederlanden, Grafen Friedrich Harrach.

[2]) Graf Gundaker Starhemberg.

[3]) Bartenstein, dessen Gemalin Cordula die Schwester Doblhoffs war.

Undatirt. (21. September 1743.)

Wöber[1]) hat in seinem Verhör ausgesagt, dass Ihr und der Unterlandmarschall[2]) ihm gerathen, sich in die Possession zu setzen von der Mühle. Bei mir macht Euch dies nicht den mindesten tort, denn ganz unschuldig Ihr ihm habt rathen können, dass eine verschlafene Sache keinen tort bringen kann, nie aber darum das Factum zu entschuldigen ist. Ich thue es nur, um Euch zu avertiren und zu versichern, dass es bei mir keinen Effect macht, aber daraus des Menschen Denkungsart zu erkennen ist. V.

Undatirt. (22. October 1743.)

Die Kammerreferate möchte ich gern bald haben. Batthyány[3]) hat wohl nicht so viel merita um mich und ist mir mit seinem Reichthum noch wenig an die Hand gegangen. Wegen der Collettischen Stiftung habt Ihr mir nicht gerathen wohin? Ich will aber absolute nicht, dass Ihr die Spitäler, die Ihr allein und so gut in Stand gebracht, negligiren wollt, wie nicht weniger die Fabriken. Ich werde auch dem Statthalter[4]) positiv befehlen, das Bürgerspital Euch wieder zu VI.

---

[1]) Vielleicht der schon erwähnte Hofkriegsrath Augustin Thomas von Wöber. Vergl. I. 89, 90. IV. 88—91. VII. 27.

[2]) Carl Leopold Edler von Moser.

[3]) Maria Theresia meint hier wohl den damaligen ungarischen Hofkanzler Grafen Ludwig Batthyány.

[4]) Leopold Victorin Graf Windischgrätz, Statthalter von Niederösterreich.

übertragen. Wäre nicht Khevenhüller[1]) der Mann, über die Fabriken und Spitäler eine besondere Aufsicht zu haben, ohne dass wer Anderer sich darein zu mischen hätte als Ihr und wen Ihr noch finden thätet für nöthig? Ich wollte Khevenhüller nur ein wenig mehr Activität wünschen, denn sehr indolent und schier negligent zu nennen ist. Wenn Ihr also glaubt, dass es also gehen thäte, so gebt mir die Idee, wie es zu machen? Ihr habt mir nicht gemeldet, wie ich den Eingriff des Statthalters in die Casse abändern könnte; die Sache ist nicht zu negligiren.

Undatirt. (5. April 1745.)

VII. Ihr sehet mein embarras; die Conferenz hat auf noch mehr eingerathen und wegen des Juramentes die Sache völlig zu endigen. Seht also, was Ihr vermeint, denn mich auch auf Euer delicates Gewissen verlasse.

Undatirt. (5. November 1746.)

VIII. Die Sache ist sehr embrouillirt; rathet mir, was zu thun? Erlaube Euch auch, mit Kinsky in meinem Namen

---

[1]) Der schon so oft erwähnte Graf Johann Joseph Khevenhüller war schon mit neunzehn Jahren niederösterreichischer Regimentsrath und wurde zwölf Jahre später seinem hochbetagten Vater, dem Statthalter Grafen Sigmund Friedrich Khevenhüller beigegeben, dann zum Gesandten in Dresden und 1742 zum Obersthofmarschall ernannt.

zu reden, da (ich) mir doch Scrupel mache. Wollt Ihr die Comödie, wo meine Kinder tanzen, sehen, so kommt Dienstag um fünf Uhr in meine Anticamera in der Burg.

Undatirt. (27. Februar 1748.)

Ich möchte, dass Ihr mir bis heute Abends, auch durch IX.
eine andere Hand erinnert, ob dieser Brief nichts ändert, und Seilern [1]) mir erinnert, dass Alles schon expedirt, auch an Albani [2]). Wenn Ihr meint, so will ich es bei dem Billet lassen und souteniren. Menagirt Euch besser, mir ist recht Angst wegen Euch.

Undatirt. (30. Juli 1748.)

Ich verlange von Euch nicht eine ausführliche (Er- X.
klärung); nur zu meiner weiteren Satisfaction, was Ihr von dieser Sache in Eurem Gewissen haltet, besonders wegen der Geldauslagen, wo man ihn [3]) condemnirt, ob man ihm nachgehends Papier und Tinte, einen Bedienten, der aus- und eingehen kann, was zu seinem Unterhalt auswerfen (soll), da er jetzt doch en gros informirt wäre von seiner Wirthschaft. Wenn es möglich, möchte es wohl diese Woche

---

[1]) Johann Friedrich Graf Seilern, schon 73 Jahre alt, österreichischer Hofkanzler, binnen Kurzem zum Präsidenten der neu errichteten Obersten Justizstelle ernannt.

[2]) Der schon II. 238 erwähnte Cardinal Alexander Albani.

[3]) Es handelt sich hier offenbar um den bekannten Pandurenführer Franz von der Trenck. Vgl. Geschichte Maria Theresia's IV. 105—108.

zurückhaben. Setzt aber blos auf die Seite, was wegen der Versicherung eines solchen gefährlichen Mannes könnte wegen des Publicums nöthig sein. Nur wegen seines Delictums hat Cetto [1]) gemeint, ihn noch auf vier Jahre eingesperrt zu halten. Wenn man ihn nach den puren Kriegsregeln, von denen ich aber dispensirt habe, judicirt, so ist sicher, dass er längst den Tod verdient hätte. Ich hoffe nicht, dass Ihr mit dem Publicum glauben werdet, dass ich für ihn bin, noch solche Recommandationen anhöre. Das ist grundfalsch; dass mich aber allzeit hart ankommt, wen zu strafen, der doch grosse Actionen für mich gethan, kann ich nicht leugnen.

Undatirt. (15. Jänner 1752. [2])

XI. Die Studien hier sind gewiss nicht viel nutz und voller Gebrechen. Der Pater de Biel [3]) ist jetzt der Vorgesetzte, der Nämliche, der mit Doblhoff und mir das Collegium Theresianum errichtet. Ich halte viel auf diesen Mann und das Werk ist von der grössten Wichtigkeit. Wäre also mit Doblhoff zu reden, er wolle in meinem Namen mit de Biel reden, und könnte eine Commission von ihm, Doblhoff, de Biel und dem Superintendenten der Universität [4]) nebst noch

---

[1]) Carl Joseph Cetto von Kronstorf, Hofrath bei der Hofkanzlei.

[2]) Dieses Schreiben der Kaiserin ist nicht an Doblhoff gerichtet, befindet sich aber im Besitze seiner Nachkommen und wurde ihm wahrscheinlich seinerzeit von dem Empfänger übergeben.

[3]) Der Jesuit P. Ludwig de Biel.

[4]) Schon seit 1736 war der Doctor der Rechte Wasgottwill Hüttner, dann gleichzeitig Hofrath bei der Obersten Justizstelle, kaiserlicher Superintendent der Wiener Universität. Mit Decret der niederösterreichischen

einigen Anderen, die nöthig oder nützlich wären, bei ihm gehalten werden, um der Sache abzuhelfen, die Sache aber eher recht präpariren zu lassen.

Undatirt. (5. Juli 1754.)

Ich habe dem Grafen Khevenhüller befohlen, mit Johann Chotek, Euch, und wenn nöthig ein paar Jesuiten zusammenzutreten, um dass einmal die Sachen im Theresianum ein solides Ende nehmen. Ich verlange, dass selbes ein Collegium verbleibe, bis auf die Juristen, welche nachgehends in die Emanuelische Stiftung[1]) treten und allda selbe absolviren sollen. Dagegen soll die Akademie keine kleinen Schulen haben, ausser etwas Philosophie und Rhetorik, die für Jene nöthig, die nicht weiter studiren wollen; doch sollen sie die Exercitien erlernen. Mithin würde die so lang gewünschte Separation der Grösseren von den Kleineren bewirkt, auch grosse Unkosten für die Professoren, die man nicht einmal findet, und die Reitschule erspart; mithin ist nöthig, dass die Fonde separirt werden und dem Collegium bleibe, was es jetzt für nöthig hat. Die drei Pfarren sollen bleiben, wäre also nur zu sehen, wie weit mit selben auszulangen, und was es noch erforderte, indem ich nicht aus Ungnade für die Jesuiten, mit denen ich zufrieden bin, diese Abänderung mache, mithin auch selbe nichts dabei verlieren sollen. XII.

Regierung vom 1. Juli 1754 wurde die Stelle eines Superintendenten aufgehoben. Seine Geschäfte übertrug man den Directoren der juridischen und der theologischen Facultät, und der Letztere erhielt gleichzeitig die Aufsicht über die Stipendien.

[1]) Vergl. II, 385, Anm. 3.

Undatirt. (5. Juli 1754.)

XIII. Ich habe Euch Stegner[1]) geschickt wegen des Lotteriewesens und der Fabrik. Ich wäre sehr zufrieden, wenn Ersteres könnte also geendigt werden, dass ich nachgehends dem Banco jährlich das Interesse von dreissigtausend Gulden oder mehr aus dem Gewinn der Fabrik vergüten und noch ein Ueberschuss von dreissigtausend Gulden oder mehr jährlich mir zu meinen Händen kommen könnte. Die Direction der Fabrik will das Banco ohnedem nicht haben, es verlangt allein wegen seiner Interessen sicher zu sein. Mithin gedächte ich, dass wenn Stegner, den ich für einen ehrlichen Mann halte, die Sache in meinem Namen also fortführt, wie jetzt unter der Oberaufsicht des Andler[2]) in Linz und der Eurigen hier, ich die Sache wohl versehen zu sein glaubte. Verlange also Eure Meinung, ob Ihr es also glaubt oder nicht. Redet mit Stegner, den Ihr auch zu Rudolph Chotek schicken sollt, da ihm heute davon geredet, dass er zu ihm kommen wird, und dass ich die Sache zwischen ihm, Euch und Stegner allein möchte ausgemacht wissen. Mir liegt noch mehr daran, aus dieser abgeschmackten, unbilligen Lotteriesache herauszukommen, als an dem jährlichen Gewinn, und wäre zu sehen, ob nicht die Sache vor dem Concurs des 4. August könnte geendigt werden.

---

[1]) Franz Paul von Stegner, Hofcommercienrath und Director der Tuchfabrik in Linz.

[2]) Franz Reinhold Graf von Andlern und Witten, Landeshauptmann in Oesterreich ob der Enns.

AN DEN

FREIHERRN VON BARTENSTEIN.

Undatirt. (Ende Juni 1741.)

Die ungarischen Stände haben mir einstimmig mit grossem Applaus ein Regal von einmalhunderttausend Gulden accordirt. Es war allzeit gebräuchlich, aber nicht so viel und nicht mit solchem Applaus. Weil selbes heute oder morgen kommen dürfte, so möchte ich eine lateinische Anrede (haben), wo ich sowohl meine Erkenntlichkeit für die Willfährigkeit, als auch versichere, dass ich für Alles, was sie in dieser Diät noch für mich bezeigt, mich gewiss erkenntlich (zeigen), und auch versichere, dass ich in den jetzigen Zeiten einen guten Gebrauch (davon) machen werde. Dies könnte besser und gnädiger gesetzt werden. I.

Undatirt. (1741?)

Ich brauche ein Compliment für den Teleki, welcher ein Akatholischer und an der Spitze der Deputation zu Wien war, die ich abgeschlagen[1]). Er ist ein grosser Orator, bedauert wegen des Todesfalls, wünscht Glück zur Krone. II.

[1]) Der Gubernialrath Graf Michael Teleki, der am 10. September 1745 starb. Er war mit Clara Gräfin Bethlen vermält.

Der Sohn bedankt sich, dass ich ihn allein kommen liess, sich entschuldigend, dass er abgelehnt. Er sagt, er will nicht von der Religion lassen; ich glaube es nicht, also brauche ich eine Antwort, gnädig, aber doch serios; ganz kurz.

Undatirt. (September 1744.)

III. Das Rescript werde ich Euch communiciren. Es wird nöthig sein, Bernklau besser zu instruiren wegen Seckendorf[1]). Der Hofkanzler[2]) hat mir die eigene Erinnerung gemacht; thut also einen Aufsatz verfertigen. Ich besorge sehr eine Historie wie vor einem Jahre. Nichts habe ich gern für den Monat October verspart, den unglückseligsten Monat im ganzen Jahre, aus welchem der Ursprung all' unseres Unglückes und der Ruin der Länder herkommt.

Undatirt. (Juni 1748.)

IV. Als ein Postscriptum meines anderen Zettels erinnere ich Euch, dass ich nicht mich kann chargiren Eurer drei Söhne, indem der Kaiser sich des älteren annimmt und ihn in den Reichshofrath nimmt[3]), welches aber noch geheim zu

---

[1]) Der vielgenannte Feldmarschall Friedrich Heinrich Graf Seckendorf. Seine Wirksamkeit als kaiserlicher Gesandter in Berlin, als Oberbefehlshaber in dem unglücklichen Feldzuge des Jahres 1737 gegen die Türken, endlich als Heerführer des Kaisers Karl VII. gegen das Haus Oesterreich ist allbekannt.

[2]) Graf Ulfeldt.

[3]) Bartensteins ältester Sohn Joseph wurde im Juni 1748, zweiundzwanzig Jahre alt, zum Reichshofrathe, einstweilen ohne Gehalt ernannt.

halten, bis er es selbst meldet. Es ist aber gewiss; mithin bleiben mir die zwei Anderen [1]) übrig, welche versorgen will, wo Ihr selbst inclinirt. Das ist das Wenigste, was ich für Euch thun kann nach so langen, beschwersamen Diensten und Verfolgung. Mein Trost ist, dass der Kaiser just also denkt, denn ihn auch von den zweien, die mir zum Partage fallen, informirt und er es approbirt. Bis nicht die Sachen ad effectum kommen, so wollte nicht dass Ihr viel davon meldet, obwohl dies nichts an der Validität des Versprechens und der Zusage vermindern soll, und dies zu Eurem Trost und der Euren und zu meinem eigenen Vergnügen eher schriftlich versichern wollen [2]). Maria Theresia.

Undatirt. (Juli 1752.)

Ich war in der Burg Euch zu erwarten um elf Uhr, v.
mit Euch zu reden. Ich habe mir wollen die Freude selbst machen, Euch zu sagen, dass ich Eurem Sohne, dem Reichshofrath, die Hälfte [3]) der Besoldung gebe, bis eine ganze vacant. Euer Trost kann sein, dass er es verdient durch seinen Fleiss, ich aber wohl aus égard für Euch ihm selbe

[1]) Franz und Christoph.

[2]) Hierauf bezieht sich auch das folgende eigenhändige Schreiben des Kaisers Franz an Bartenstein: Comme je cherche à avoir dans le conseil aulique des bons et capables sujets ou au moins qui donnent de l'espérance, c'est donc pour ça que je nomme votre fils comme tel, connaissant que d'un bon arbre il ne peut en venir que de bons fruits. Ainsi je vous joins ici l'ordre à cet effet pour Colloredo, que vous pourrez lui remettre quand vous voudrez, et suis bien aise d'avoir eu cette occasion de vous faire plaisir. François.

[3]) Zweitausend Gulden.

extra beilege, da jetzt Alles sehr genau ist. Allein ich habe Euch zugleich wollen vorhalten, dass Ihr schon wiederum an mir gezweifelt, dass Ihr schwarz seht und glaubt, dass ich nicht völlig erkenne Eure Verdienste, Arbeit und Plage, und Ihr also unmöglich dauern könnt, wo das Heil jetzt der Monarchie auf Euch hängt und ich nur sehen möchte, Euch die Arbeit zu benehmen, dass Ihr gefolgen könnet. Das also ist es, um menschenmöglich zu dauern, dessentwegen die Barrieresachen allein in den Niederlanden Kaunitz remittiren möchte, dessentwegen das Wälsche froh war, dass Cristiani[1]) es endigen könnte, nicht aber dass Euch diese Beiden präferire oder nur in Parallele setze, allein eine Hilfe ist nöthig. Ich weiss auch wie ich empfinde, was seit elf Jahren thue. Wird vielleicht der Krug nicht mehr so lang zum Brunnen gehen, denn es sehr empfinde, besonders wenn meine Freunde und Vertraute an mir zweifeln.

Undatirt. (9. April 1761.)

VI. (Bartenstein dankt der Kaiserin in den wärmsten Ausdrücken für die ihm durch Neny überbrachten „allermildesten" Gnadenversicherungen.)

Könnt Ihr an mir zweifeln? Eure Kinder gehören alle mir zu und ich sehe es noch als ein Präsent an, weil sie capabel und nützlich sein können dem Staat. Es dependirt also von ihm, wann und wie er den Sohn mir wird geben wollen, und ist heute für mich ein vergnügter Tag, dass ich ihm in etwas meine Erkenntlichkeit habe bezeigen können.

---

[1]) Graf Beltrame Cristiani, Grosskanzler von Mailand. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. IV. 235. 246.

Undatirt. (November 1761?)

Alle diese Tage habe mich schier nicht getraut zu Euch zu schicken, und nehme wohl allen Antheil wegen des Sohnes. Der Verlust wäre für mich auch gross, hoffe aber noch Besseres. Menagirt Eure Gesundheit[1]). VII.

Undatirt. (November 1761?)

Ich bedaure vom Herzen Euren grossen Verlust, der auch für mich gross ist, und die ganze Welt bedauert diesen jungen Menschen, der so viele Hoffnung gegeben. Allein sein auferbaulicher Tod gibt den einzigen wahren Trost, den man in dieser wilden Welt finden kann. VIII.

Undatirt. (November 1761?)

Ich bin zwar angestanden, Euch über die so betrübte Nachricht des Todes Eures so liebenswürdigen Sohnes etwas IX.

[1]) Dieses und die nachfolgenden Billets beziehen sich auf den Tod des Freiherrn Christoph von Bartenstein, der nach Wissgrill Bd. I. S. 302 als schon ernannter erzherzoglich österreichischer und burgundischer Gesandter bei der Reichsversammlung zu Regensburg, als er eben die Reise dorthin antreten wollte, im November 1761 zu Wien ledigen Standes gestorben sein soll. Die mir von Bartensteins Nachkommen mitgetheilten Angaben lauten ebenso; sie scheinen mir aus Wissgrill oder wenigstens aus der gleichen Quelle zu stammen, aus der er schöpfte. Ihr gegenüber kann ich jedoch nicht ganz mit Stillschweigen übergehen, dass weder in den Acten etwas von einer beabsichtigten oder gar schon vollzogenen Ernennung Christoph Bartensteins zum Gesandten, noch dessen Name in den Listen vorkömmt, welche das „Wienerische Diarium“ von den in Wien während des ganzen Jahres 1761 Verstorbenen mittheilt.

zu melden, ich habe aber geglaubt, dass es eher ein Trost ist, wenn man selben theilen kann mit Jenen, die gewiss einen grossen Theil daran nehmen und den Verlust erkennen, den er als Vater und getreuer Minister des Staates, und den seine Frau gethan, da gewiss mein Verlust so gross als der seinige ist. Der Wille Gottes ist in diesen Gelegenheiten der einzige Trost, und jener, dass er als ein guter Christ seinen Lauf vollstreckt, ehe er noch von der falschen Welt verführt oder verrathen worden wäre; dies ist in jetziger Zeit keine kleine Gnade von Gott. Der armen trostlosen Mutter thue er auch meine Theilnahme ausrichten. Ich weiss, was es einem mütterlichen Herzen kostet, ein liebes Kind zu verlieren, doch danke ich Gott täglich für diese Gnade, dass er mein liebstes Kind so sicherstellen wollte noch vor meinem Tode[1]). Ich werde mit recht grossem Verlangen seine Antwort erwarten, der er beisetzen soll, wie er und seine Frau sich befinden. Wäre es nicht besser, etwelche Tage nach Ebreichsdorf zu gehen, um den ersten menschlichen Leidenschaften mehr Freiheit zu geben?

(Undatirt.)

1. Ich vernehme, dass heute sein Geburtstag sei; ich wünsche wohl herzlich Glück dazu. Niemand leistet (ihm) wohl mehr Justiz als ich und mein Herz; kann nicht genugsam ihm meine Erkenntlichkeit bezeigen für alle seine grossen und guten Dienste.

---

[1]) Diese Bemerkung der Kaiserin kann sich wohl nur auf den am 18. Jänner 1761 erfolgten Tod ihres zweitgebornen, damals sechzehnjährigen Sohnes Carl beziehen.

AN DEN

FREIHERRN GERHARD VAN SWIETEN.

Undatirt. (März 1750.)

Je suis infiniment touchée de votre perte, et j'en prends bien toute la part, et autant comme si c'était mon propre enfant [1]). Je vous dois tant pour moi et toute la famille, que je ne saurais être qu'inquiète pour vous-même; pensez-y sérieusement. Je sais que vous êtes bien résigné à la volonté de Dieu, mais je sais aussi que les douleurs qui n'éclatent pas, sont les plus fortes et les plus nuisibles. Votre consolation peut être grande, l'ayant perdu encore dans sa grande innocence, et étant quitte de ces misérables vicissitudes de ce monde, lui est le plus heureux, et plus que nous. Je vous recommande de penser sérieusement à vous, et de rester même quelques jours dehors de la cour pour la tranquillité; s'il y a quelque chose chez les enfants, on vous en avertira, et je vous suis même très-obligée que vous y avez pensé vous-même le premier. Je vous en parlerai plus, quand je vous verrai, car ces compliments gênent beaucoup, mais je ne penserai ni ne sentirai pas moins. Faites mes condoléances aussi à votre pauvre femme [2]). Si vous ou elle I.

---

[1]) Van Swietens Sohn Johann Gerhard, 1735 zu Leyden geboren, starb in Wien am 22. März 1750.

[2]) Van Swietens Gattin Marie Lambertine Therese Ter Beck von Coesfeld.

vouliez avoir quelqu'un de chez moi, ou la Guttenberg ou la Paret[1]), pour lui tenir compagnie, vous n'avez qu'à les faire chercher.

L'empereur, qui entre dans ma chambre, me charge de vous dire les mêmes choses de sa part.

Undatirt. (Februar 1753.)

II. Je ne sais assez trouver des termes à vous marquer ma reconnaissance sur les soins et assiduités, que vous aviez chez la Marianne, et de l'avoir tirée si heureusement de la petite-vérole[2]). Vous savez ma tendresse pour mes enfants, ainsi jugez, combien je vous suis redevable, et tous les jours de nouveau, pour le reste de la famille qui, après Dieu, ne m'est conservé que par vous.

---

[1]) Die Kammerdienerin der Kaiserin, Barbara von Paret.

[2]) Am 13. Jänner 1753 berichtet der venetianische Botschafter Tron die Erkrankung der Erzherzogin Marianne an den Blattern. Er schreibt hierüber: Questa sopravenienza aveva recato grandissimo rincrescimento alle Loro Maestà, che amano con gran tenerezza questa loro primogenita, e che temevano che questo male, cominciando ad introdursi nella Reale famiglia, si andasse dilatando anche negli altri; niuno de' quali sin ad ora lo ha avuto; ma grazie alla prottezione dell' Altissimo il vajuolo di questa Principessa procede con tutta la felicità.

Undatirt. (Mai 1754?)

Grâce à Dieu que vous me rassurez vous-même sur III.
votre convalescence que je vous recommande bien, comme un bien qui n'est pas à vous, mais que vous devez au bien public et à nous. Je ne saurais assez remercier Dieu de m'avoir tirée de cette inquiétude. Vous me connaissez sensible et capable d'attachement; que ne devais-je sentir, vous voyant en danger, comme mon meilleur ami, confident et bienfaiteur. Je ne regrette aucune peine que j'ai ressentie, mais je vous prie de penser sérieusement, que ce choc était fort, que tous les ans on diminue, et que vous ne vous fiez pas trop à vos forces. Vous les avez trop usées; il est vrai, glorieusement pour le bien public, mais cela les use de même.

Grâce à Dieu, il n'y a personne de malade à cette heure. L'approche de mes couches[1]) me fait craindre que vous ne voudrez pas vous ménager, comme à l'ordinaire. L'hiver est quelquefois fatal à l'empereur, et sur ce chapitre je ne suis pas raisonnable, et vous savez, combien j'ai besoin de votre secours là. Ainsi je vous prie, oubliez la famille et vos études, et ne faites rien qui puisse occuper la tête ou vos forces; le temps est bien mauvais aussi. Il est vrai que j'ai fait venir les nourrices; mercredi je comptais les voir chez vous, si cela ne vous incommodait pas, à quelle heure vous voulez. Vous n'avez qu'à le faire dire à la sage-femme, je suis toute la journée en ville. Les chambres ne sont pas chauffées chez moi, et il fait encore froid, et il tire un vent qui même pour les nourrices ne serait bon.

---

[1]) Wahrscheinlich die am 1. Juni 1754 erfolgte Niederkunft der Kaiserin, welche damals den Erzherzog Ferdinand zur Welt brachte.

Je vous prie de me faire souvenir, que je vous parle de Wabst[1]) et de Ducreux[2]). En attendant je vous envoie cette lettre; je voudrais savoir, si ce Müller[3]) est un élève de Jaus[4]) ou non. On se plaint beaucoup des chirurgiens; reste à approfondir, si c'est avec raison ou non.

Undatirt.

IV. Je trouve la lettre fort bien, mais elle ne me fait pas beaucoup d'espérance à le posséder.

J'ai reçu vos vers; je vous en suis bien obligée. Si je parais dans un meilleur jour que je ne le mérite, vous y avez beaucoup contribué. Vous louez votre propre ouvrage, et je vous admire en tout, même dans une science contraire à la vôtre. Votre témoignage m'est plus cher que tout le reste des flatteries.

Undatirt. (7. Mai 1756.)

V. Quoique ce billet arrivera tard, je ne m'intéresse pas moins vivement pour le jour d'aujourd'hui[5]), et fais des vœux tous les jours, que le bon Dieu veuille conserver

---

[1]) Christian Wabst, Mitglied der medicinischen Facultät, stand später an der Spitze des Militär-Sanitätswesens.

[2]) Der kaiserliche Leibchirurg Johann du Creux.

[3]) Wahrscheinlich das Mitglied der medicinischen Facultät, Dr. Johann Joseph Franz von Müller.

[4]) Joseph Jaus, ehemals Professor der Chirurgie an der Wiener Universität.

[5]) Van Swietens Geburtstag; er war am 7. Mai 1700 geboren.

longues années pour le bien public et de ma famille une personne, dont on ne saurait jamais assez reconnaître le bien qu'elle nous a fait, et j'estime l'époque la plus heureuse et glorieuse de ma vie celle, d'avoir attaché un homme pareil à moi. En connaissant tout le prix, jugez combien je vous suis redevable et reconnaissante. J'espère de vous voir demain à quatre heures, et je mènerai moi-même les enfants à Schönbrunn et y resterai la nuit. J'ai trouvé cette bagatelle ici, je vous l'envoie comme une nouveauté.

Undatirt. (Februar 1757?)

Votre billet de ce matin m'a causé une consolation ex- VI.
trême. Plus que je sentais la situation critique du fils [1]), plus ma joie est extrême. Je ne dois la conservation d'un fils si cher après Dieu qu'à vos soins, peines et sciences. Que vous ne dois-je déjà depuis longtemps? Ainsi jugez de ma reconnaissance et de mes sentiments, que je ne saurais exprimer pour ce nouveau bienfait; je ne me sens pas de joie tout le jour. Dieu veuille bénir de même la convalescence.

---

[1]) Es wird sich wohl annehmen lassen, dass der Sohn der Kaiserin, für dessen Rettung sie van Swieten so lebhaft dankt, Joseph gewesen sein wird, der im Jänner 1757 an den Blattern erkrankte und im folgenden Monate von denselben wieder genas. Am 22. Jänner berichtet hierüber der venetianische Botschafter Corer: Questi Sovrani sono nella maggior agitazione per esser stato attaccato dalle vajole il primogenito Arciduca Giuseppe . . . Und am 29. schreibt er: Benche l'Arciduca si ritrovi carico sommamente di vajole, e che sia obbligato a molto soffrire, non ostante li medici si lusingano che tutto abbia a finire felicemente . . .

Tout ce qui me cause encore d'inquiétude, est votre repos, car l'empereur m'a assurée hier au soir, qu'il vous a trouvé l'air abattu et harassé. Ne vous fiez pas trop à vos forces et santé; vous l'avez un peu trop usées, et l'exemple de la maladie de cette année me fait trembler. Tout mon repos est attaché avec justice à votre santé, et outre l'intérêt vif que j'en ai, mon amitié particulière et la confiance que j'ai en vous, me rendent intolérable toute idée de maladie que vous pourriez prendre. Je crains encore, que peut-être d'autres pourraient suivre, ainsi je vous prie: profitez des bons moments et dorlotez-vous.

Léopold a l'air extrêmement défait et même jaune; ce n'est pas moi seule, mais tous les autres qui observent cela. Je crois que tout vient de l'estomac. Oserait-il prendre quelques gouttes ou autre chose pour cela? Je vous enverrai demain Kessler.

(Undatirt.)

VII. Oserais-je voir la princesse Trautson et la Schirnding [1]) chez elles et peut-être au bal, et la Marianne, sera-t-elle en état de danser avec les autres jeudi? Vous m'avez mandé quelque chose ce matin, qui me fait de la peine; je n'aime pas cette couleur, marque d'un mauvais sang et poitrine. Je suis fort impatiente à vous voir; avant que d'aller chez la fille, ne pourriez-vous passer par mes chambres?

---

[1]) Die Hofdame Gräfin Marianne Schirnding.

Undatirt. (Anfangs December 1759.)

J'ai des nouvelles obligations envers vous, après tant d'autres journalières dans ma famille. Vous venez de tirer mon fils Charles de la petite-vérole qui l'a attaqué cruellement[1]), et après Dieu je dois à vos soins, peines, veilles et assiduités seules son rétablissement. Je vous recommande pour à cette heure un peu de ménagement pour vous-même. Pensez que vous vous devez à nous tous, et mon unique repos consiste dans votre personne. J'ai tant de sujet d'inquiétude dans le reste; si celle de la famille y viendrait aussi, je succomberais. Soyez persuadé de ma reconnaissance parfaite. VIII.

Undatirt.

Je ne saurais vous marquer assez la part que je prends à votre juste douleur. Il faut un prompt remède; je m'offre à tout. Si c'est maladie, faites-le venir d'abord ici, s'il peut être transporté. Si c'est mélancolie ou dégoût pour le métier, il faut le faire venir aussi, car sans vocation il ne faut pas y rester. Je vous dois tant, qu'un homme de plus à entretenir, sans me servir, ne peut m'incommoder, pourvu que vous soyez consolé et votre pauvre fille aussi[2]). Si on IX.

---

[1]) Erzherzog Carl wurde, nachdem er einige Tage hindurch unwohl gewesen, am 10. November 1759 von den Blattern befallen; das „Wiener Diarium“ vom 8. December erklärt ihn als „demnächst vollkommen hergestellt“.

[2]) Wahrscheinlich van Swietens ältere Tochter Marie Elisabeth Johanna. Sie vermälte sich später mit dem Obersten T'Serclaes, und er kann leicht derjenige sein, von welchem in diesem Briefe die Rede ist.

peut le lui cacher, ce sera le mieux. Si vous vouliez envoyer d'abord à mes dépens un médecin ou chirurgien exprès là, je l'approuverais fort, pour le ramener ici, et en même temps lui écrire une lettre qui le rassure; au moins nous serons tranquilles, quand nous saurons son véritable état. Il n'y a point de mal sans remède, et vous pouvez compter que cela m'intéresse aussi fort que vous, pour l'amour de vous. J'espère que le bon Dieu soutiendra votre santé à cause de votre résignation.

Undatirt. (176 . ?)

X. (Beschwerde van Swietens gegen den Rector des Theresianums, den Jesuiten Kerens[1]), welcher mit offener Verletzung des erlassenen Verbotes auf dem Titel einer Druckschrift das Theresianum ein Collegium des Jesuitenordens nennt.)

J'ai ordonné à l'archevêque de donner pour cette fois une bonne réprimande au recteur, et que cela n'arrive plus. Je crois qu'on pourra laisser la chose là, qui est très-vilaine.

T'Serclaes war im Jahre 1754 zum Oberstlieutenant und General-Adjutanten beim Herzoge von Modena, einige Jahre später aber zum Obersten und General-Adjutanten beim Prinzen Carl von Lothringen ernannt worden; als solcher erscheint er bis 1763. Ueber seine ferneren Schicksale ist nichts bekannt.

[1]) Der Jesuit Heinrich Joseph Kerens stand übrigens bei der Kaiserin sehr in Gunst. Im Jahre 1769 ernannte sie ihn zum Bischof von Ruremonde in den Niederlanden, 1773 aber zum Bischof von Wiener-Neustadt und gleichzeitig zum apostolischen Vicar der kaiserlichen Armee.

10. November 1761.

(Nachdrückliche Vorstellung van Swietens gegen die der medicinischen Facultät der Wiener Hochschule unrechtmässiger Weise auferlegte übertriebene Kriegssteuer.) XI.

Je trouve vos représentations si solides, que j'ai pris sur le champ la résolution de faire payer pour la faculté les six mille florins, pour ne pas donner occasion à tous les autres corps de demander en conséquence la même grâce; les circonstances présentes demandent des pareils secours. Mais pour qu'à l'avenir il n'y ait plus question de ces sortes de taxes arbitraires, j'ai résolu, et vous pouvez en assurer de même l'université, que sous aucun prétexte on ne doit plus les inquiéter, et qu'un corps si respectable et utile à l'état ne devrait être censé de payer plus que d'autres, mais mériterait plutôt des exemptions que des charges particulières au-delà de tous les autres.

Undatirt.

Ma reconnaissance pour tous vos soins se renouvelle tous les jours. Je vous dois la conservation d'un ministre qui possède à si juste titre toute ma confiance, le plus parfait citoyen à l'état, et un ami chéri à Marie Thérèse [1]). Jugez XII.

[1]) Räth man auch zunächst auf Kaunitz, so kann doch nicht mit voller Gewissheit gesagt werden, von welchem Minister Maria Theresia hier spricht. Der venetianische Botschafter Renier berichtet am 28. December 1765 über eine Reconvalescenz des Fürsten Kaunitz; das Billet der Kaiserin hat aber keinen Trauerrand, mit welchem das von ihr zu Briefen benützte Papier seit dem Tode ihres Gemals ausnahmslos versehen war.

de l'étendue de mes sentiments qui se sentent mieux qu'elles ne s'expriment, et que je conserverai toute ma vie.

Marie Thérèse.

Undatirt. (Juli 1765.)

XIII. (Mit Schreiben vom 15. Juli 1765 unterstützt van Swieten die Beschwerde des Prälaten von Heiligenkreuz[1]) gegen einen Priester dieses Stiftes, der wider seinen Willen ein angeblich sehr heilsames Medicament verkaufe und von hervorragenden Personen, wie dem damaligen Obersten Kanzler Grafen Rudolph Chotek, dem Statthalter von Niederösterreich, Franz Ferdinand Grafen Schrattenbach, und dem Hofrathe der Hofkanzlei, Hermann Lorenz von Kannegiesser unterstützt und gehalten werde.)

J'ai assez marqué en public et en particulier, combien j'étais indignée contre ce charlatan, et on a osé à mon grand étonnement continuer hautement. Il serait bien bon, si on pouvait connaître cet homme, qui a osé se servir de mon nom. Tous ces Messieurs, nommés ici, se sont servis de son eau; outre cela la princessse Charlotte, O'Gara[2]), Künigl l'ont très-protégé, l'empereur même un peu. Je me flattais que la chose tomberait d'elle-même. En marquant de l'indignation à ceux qui en prenaient, je me flattais que cela se remettrait. Outre cela des menaces très-fortes, qu'on faisait contre vous, m'ont rendue un peu plus circonspecte. Voilà mes raisons, pourquoi je n'ai pas usé d'autorité. C'est par cette estafette que je donne mes ordres positifs, qu'on lui

---

[1]) Alberik Fritz, aus Oberhollabrunn gebürtig, 1756 zum Prälaten von Heiligenkreuz erwählt, einer der ausgezeichnetsten Vorstände dieses Stiftes. Er starb 1787 im dreiundachtzigsten Lebensjahre, nachdem er achtundfünfzig Jahre Priester und einunddreissig Jahre Abt gewesen.

[2]) Graf Carl O'Gara, Obersthofmeister der Prinzessin Charlotte von Lothringen.

dise de ma part d'aller hors de mes pays, ce que j'aimerais mieux, ou en Hongrie, sans oser paraître ici ni à Presbourg. Par là j'espère finir toutes ces cabales.

Undatirt. (15. März 1766.)

(„Nonobstant que j'ai dormi hier pendant la fièvre, qui n'a pas duré cinq heures en tout, j'ai bien dormi pendant la nuit, et il paraît même que ce mouvement de fièvre a été de quelque utilité au pied, car il est moins enflé et moins douloureux. XIV.

Je remercie Votre Majesté, et j'accepte avec les sentiments de la plus vive reconnaissance ce nouveau bienfait, que la Guttenberg a annoncé hier, dont j'attends beaucoup de consolation et de force pour souffrir avec résignation.“)

Je souhaite ardemment que ce mieux subsiste, mais mon malheur n'est que trop avéré, que je perds tout ce qui peut me servir de consolation ou de soutien, et je n'espère qu'en Dieu seul qu'il aura bientôt pitié de moi, de me dégager de ce monde. Trop heureuse si je peux dans la centième partie reconnaître tout l'utile et le bien que vous m'avez fait, je ne suis occupée que de vous, et étant amie de mes amis et reconnaissante au bien et aux services qu'on me fait, et des sacrifices que vous m'avez faits, je ne saurais assez vous le marquer. Connaissant votre religion, j'ai cru ne pouvoir vous donner une marque plus évidente de mon attachement pour vous, que de vous fournir l'occasion et la seule consolation dans votre situation présente. Ces fréquents accès de fièvre font trembler tout le monde; je ne saurais les désapprouver, et qu'ils n'ont pas le courage de prononcer vis-à-vis d'eux-mêmes le mot de grand danger. Je sais ce qu'il m'en coûte, mais je croirais manquer à mon amitié, si

je ne vous le disais clairement. Ce n'est rien de nouveau pour vous; vous le connaissez peut-être mieux que nous, et par ménagement pour nous et pour Madame vous nous le cachez. Je prie Dieu instamment, que mes craintes soient superflues, mais j'ai la satisfaction d'avoir fait mon devoir d'amie vis-à-vis de vous, et quoi qu'il arrive, croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Undatirt. (19. März 1766.)

XV. Votre billet m'a bien consolée et édifiée; Dieu veuille exaucer nos vœux et de tant de milliers de gens, auxquels vous avez fait tant de bien, de vous nous conserver et vous arracher d'une vie plus heureuse. Si vous voulez changer le billet que je vous ai envoyé, cela dépend de vous; voilà un autre. Je ne peux jamais reconnaître assez ce que vous avez fait pour moi et pour l'état.

Diesem Billet liegt folgende Anweisung von der Hand der Kaiserin bei:

J'accorde au fils de van Swieten [1]), tant qu'il n'ait des gages compétentes, mille florins de pension, et à sa fille de même, comme ma filleule [2]), tant qu'elle vivra, à commencer dès le 1er avril de cette année. Marie Thérèse.

---

[1]) Offenbar van Swietens jüngerer Sohn Gilbert Heinrich, am 26. Februar 1744 zu Leyden geboren. Er wurde später als Auditeur des comptes zu Brüssel angestellt und vermälte sich am 12. September 1774 mit Philippine Henriette von T'Serclaes.

[2]) Van Swietens jüngste, schon in Wien geborne Tochter Maria Theresia, die sich später mit dem Baron Bonaërt, Grand-Bailli von Ypern vermälte.

Undatirt. (Anfangs 1771.)

La fidèle Guttenberg me porte une nouvelle bien chère, XVI.
que vous êtes mieux cette après-dînée; Dieu veuille vous accorder encore à nos larmes et prières. Je serais venue tout de suite vous voir, si nous n'avions les vêpres, mais je compte vous voir sûrement demain entre cinq et six heures le soir, mais je ferai demander avant, si cela vous convient. C'est à cette heure à nous à nous régler selon votre commodité, après que vous vous êtes rangé vingt-six ans après la nôtre, trop heureux, si nous le pouvons pour longtemps.

AN DEN

FÜRSTEN KAUNITZ.

Undatirt. (13. November 1754.)

Ich weiss, dass Koch nichts lieber ist als zu ihm zu gehen, und mir ist es auch sehr lieb. Aus blosser Beisorge, ihm die Zeit zu benehmen, lässt er sich nicht öfters sehen und hat er mich öfters gebeten ihm zu sagen, dass er alle Augenblicke, wenn es ihm nur gemächlich ist, ihn zu sich berufen möchte. Für Alles wäre es gut, dass er auch von dem Laufe der Sachen Kenntniss hätte, denn nachdem ich ihm von Allem rede und er der Einzige ist, mit welchem ich mein Herz ausschütten kann, so kann er öfter, wenn er nicht ganz informirt ist, unschuldiger Weise mir einige Unruhe und Zweifel erwecken, weil so viele verschiedene Leute mit ihm reden. Koch habe ich diese Note geschickt, ehe als ich dies darauf geschrieben; er ist bereit, wenn er Zeit haben wird, sich einzufinden. I.

Undatirt. (Mai 1762.)

Mahoni m'a parlé plusieurs fois à l'appartement, cercle et bal de mes filles, surtout des deux Jeanne et Josephe, répétant souvent, espérant les voir deux reines. Quand II.

Mayo[1]) est parti, il m'a conjuré de cajoler Mahoni, qu'il pouvait tout sur l'esprit de son maître et du ministre[2]), et qu'il était honnête homme et le seul capable de lier plus intimément pour toujours ces deux maisons. En me présentant un certain Bolagnos, j'ai reçu Mahoni dans mon cabinet au commencement de l'année. Il a regardé les portraits, et en voyant celui de Charles, il s'est récrié sur sa mort, qui a interrompu des idées si salutaires pour les deux cours, avec beaucoup de compliments. Je lui ai répondu de même, et tout d'un coup il fait la question: l'archiduc Léopold ne pourra-t-il prendre sa place? Vous avez encore d'autres princes. Je dois avouer que je lui ai répondu là-dessus mollement, en lui laissant de l'espérance, mais ajoutant d'abord, que cela ne se pouvait pas sans le préalable consentement du duc de Modène, et qu'il nous doit savoir gré de cette délicatesse que je regardais comme un devoir, de même d'en parler et informer l'empereur, lequel cela intéressait plus que moi. Il me dit encore bien des choses honnêtes et des filles et du personnel du roi et de son ministre, qu'il fallait profiter de la vie de ce dernier qui est tout-à-fait pour nous, de faire un traité ou alliance bien liée ensemble; quand le roi était une fois ami et lié, il l'est pour toujours, et aucun autre ministre ne le ferait plus changer, mais il faut le lier le plus tôt et profiter du moment favorable. Voilà comme s'est fini cette audience.

Les derniers jours du carnaval Mahoni me pressa de nouveau avec un placet pour ce Bolagnos, mais qui, je crois, n'était qu'un prétexte à me pouvoir parler. Il commença à

---

[1]) Der Marchese Don Nicolo de Majo war vor dem Duca di Santa Elisabetta, bis September 1761, neapolitanischer Gesandter in Wien.

[2]) Riccardo Wall.

me présenter le placet, et puis il commença à parler tout de suite, qu'il me conjurait de profiter des bonnes dispositions de l'Espagne pour une plus étroite liaison, que la communication de la convention militaire, qu'on nous fera, pourra servir de base, si on y accédait, et qu'on voudrait parler sur l'idée d'un mariage de Léopold avec l'Infante Louise, nommément sur le pied qu'on y avait pensé pour Charles. 2° Qu'on en informe ou donne bientôt les ordres là-dessus aux ministres. 3° Que pour cette fois-ci on ne parle pas de doubles mariages des filles, leurs princes étant encore trop jeunes, et que cela viendra de soi-même, pourvu que la première base soit mise. Sur le premier point je lui ai répondu que j'en parlerai à l'empereur et à Kaunitz; que le second était une suite du premier; pour le 3e que nous n'étions pas accoutumés d'offrir nos filles, que ce point n'aura point de difficulté, que je souhaitais l'amitié du roi et de la resserrer par toutes sortes de voies, mais qu'on se trompait fort, si on croyait que c'était notre principal but, que je pouvais donc le rassurer là-dessus, qu'on n'en parlera pas. Il m'a paru très-content, m'a dit plusieurs choses flatteuses et des assurances pour l'avenir, que je n'ai pas trop comprises, car sa façon de parler me confond. Je me souviens seulement qu'il m'a dit que, si les choses venaient à se parler, qu'on permît à l'Espagne d'en parler la première à la France comme parente. Je n'ai rien dit contre, et l'audience finit; depuis il ne m'a plus rien dit, au contraire a évité de parler ni de louer mes filles. Bachoff[1]) à l'appartement ayant commencé à les louer, lui qui était ordinairement le premier à s'en mêler, s'est écarté du discours, ce que j'ai fort bien remarqué. Voilà tout ce dont je peux me souvenir après

[1]) Johann Friedrich Graf Bachoff von Echt, kön. dänischer Gesandter.

bien des peines que je me suis données, de ce qui s'est passé entre Mahoni et moi [1]).

---

29. Mai 1762.

III. L'empereur et moi sommes en ville, et vous pouvez nous parler jusqu'à trois heures. Je vous dispense du conseil; je ne crains que trop que vous soyez fatigué; je l'ai déjà trouvé hier. Il y a de quoi, mais il faut se ménager. On a plus besoin que jamais de votre personne.

---

11. März 1763.

IV. (Kaunitz legt eine Antwort auf einen Brief des Bischofs von Würzburg [2]) vor, der sich auf dessen Besorgnisse wegen der Folgen des Todes des Markgrafen von Bayreuth bezog [3]).

Die Antwort ist admirable, aber diese Sache wird künftig üble Zeiten haben.

---

[1]) Dem Grafen Ulfeldt theilte die Kaiserin diesen Aufsatz mit folgenden Worten mit:

Je suis dans un embarras des plus cruels. Voilà le sujet que je vous prie de me renvoyer encore ce soir, et de n'en parler à personne. Voilà ce que j'ai mis par écrit pour l'empereur et Kaunitz. Mahoni est allé trop vite en besogne et m'a commise vis-à-vis de sa cour.

[2]) Adam Friedrich Graf Seinsheim, Bischof zu Würzburg von 1754—1779.

[3]) Friedrich III., Markgraf von Bayreuth, war am 16. Februar 1763 gestorben.

17. October 1765.

Voilà l'acte de retour, que je dois à vos soins seuls, et le peu de tranquillité qu'il me procure [1]). Vous le ferez remettre dans les archives, et vous m'enverrez une copie. L'état et la famille vous doivent ces bonnes dispositions, et je n'en disposerai pas sans vous consulter, me trouvant trop bien de vos conseils. Marie Thérèse. V.

Undatirt. (October 1765.)

J'ai craint ce moment, le voilà arrivé. Je mets tout mon espoir en vous, pour arrêter ces violents conseils qu'on se propose, et qui seraient la ruine de l'autre [2]). Vous savez que je n'étais jamais d'opinion, qu'on pouvait ni ne devait en disposer. Je tâcherai en attendant d'adoucir ce cœur, que la première résistance a choqué. Je ne trouve rien à redire à la lettre, mais beaucoup au billet; jugez de ma situation. VI.

Je peux vous voir jusqu'à cinq heures et demie, mais pas plus tard, et il me faut au moins ces papiers de retour pour ce temps.

---

[1]) Vermögensrechtliche Verfügungen nach dem Tode des Kaisers Franz.

[2]) Es handelt sich hier offenbar um den zu jener Zeit zwischen dem Kaiser Joseph und seinem Bruder Leopold entstandenen, jedoch rasch wieder beigelegten Zwiespalt. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. VII. 173. 174.

Undatirt. (November 1765.)

VII. Vous m'avez fait passer hier une soirée, qu'il y a longtemps que je n'en ai eu une pareille. Vous m'avez renvoyé mon fils[1]) bien vite et tout décidé. Il ne pouvait attendre le moment de l'annoncer à sa sœur[2]). Je l'ai fait venir; c'était une scène touchante, mais le plaisir que je voyais à mon fils, de faire des heureux, m'a encore plus occupée que la satisfaction de cette affaire arrangée, qui m'est depuis si longtemps à cœur. L'essentiel étant fait, tout le reste ne m'inquiète plus; il est en bonnes mains.

Undatirt. (1765?)

VIII. Je ne fais que d'entrer dans mon cabinet, ayant eu du monde jusqu'à ce moment. J'étais bien fâchée que vous êtes sorti dans ce mauvais temps, et que je n'ai pu vous voir. Si vous pouvez, sans vous incommoder, venir demain entre trois, quatre et six heures, je me trouverais chez moi, car jusqu'à trois heures je ne viendrai pas chez moi. J'ai demandé avant le serment, si vous viendrez; personne n'a pu le dire; autrement j'aurais traîné la fonction. On m'a assuré qu'on vous a annoncé, mais qu'il n'y eut point de réponse. Je serais bien aise, si vous vouliez me faire marquer, si votre sortie ne vous a dérangé, et je souhaiterais mes lettres de Toscane de retour, et si vous pouvez me ren-

---

[1]) Den Kaiser.

[2]) Die Zustimmung zur Verlobung der Erzherzogin Marie Christine mit dem Herzoge Albert von Sachsen-Teschen.

voyer demain le portrait d'Elisabeth; je vous enverrai en attendant un autre.

Undatirt. (Anfangs Jänner 1766.)

Meine Verwunderung ist sehr gross, wie ich jetzt in dem Augenblicke seine Antwort auf meinen gestrigen Zettel erbreche. Ich kann gar nicht begreifen, wie denn meine Resolution hat Anlass geben können, eine solche Auslegung zu machen? Ich verlange daher allsogleich zurück das Referat wegen Rosenberg [1]), damit ich mich darin ersehen könne. Die Expression hat mich wahrhaft frappirt, „dass ich Rosen- „berg den vertrautesten Diener solle zu wissen machen, „dem er künftig zuschreiben solle.“ Ich habe es niemals um ihn verdient, dass ein solcher Gedanke oder Verdacht nur in sein Herz kommen sollte. Wenn Umstände, Schwätzereien ihm einige Unruhe verursachen können, so hätte meine wahre Freundschaft verdient, ehe er mich condemnirt, mich darüber zu befragen oder davon zu avertiren. Voilà notre récompense, quand nous régnons longtemps. Je me flattais d'être vis-à-vis de vous hors de ce danger; me voilà détrompée. Cela ne me fera jamais manquer à la reconnaissance due à vos mérites, mais m'ôte cette douce tranquillité, de laquelle je jouissais, me croyant mieux connue de vous. N'ayant point eu de réponse de vous à cause des livres, j'ai cru devoir la demander. J'en suis contente. IX.

---

[1]) Rosenbergs Sendung nach Toscana. Vergl. VII. 165.

Undatirt. (1766.)

X. Il faut bien aimer ses amis plus que soi, à me prêter à tout cela. Je compte bien, si j'existe, qu'après deux ans vous penserez alors comme moi à cette heure[1]).

Undatirt. (1767.)

XI. Vous me ferez plaisir d'écrire en conformité de ces demandes aux respectifs ministres, si cela se peut; à Milan, aux Pays-Bas cela n'a aucune difficulté. Ce que j'ai ajouté pour la Nettine[2]), que je voudrais qu'elle avance ou paye tous les argents que la princesse[3]) demandera, laquelle j'ai chargée du trousseau de ma fille Josephe, mais qu'elle en tienne un compte particulier de ces argents, que je vous ferai payer ici tous les mois ou trois mois.

Je dois prévenir que l'empereur ne veut rien entendre sur les affaires de l'empire; que c'est le résultat du discours de Pergen et de son sérieux, que moi, ne voulant acquiescer et n'étant pas instruite sur ce que je pouvais appuyer, je l'ai persuadé de faire coucher des points pour les faire circuler et entendre ce qu'on croit pouvoir faire dans cette délicate situation. Il travaille après, mais il est très-prévenu, de même sur le cartel des Pays-Bas. Renvoyez-moi la copie ou le référat qui a été fait en dernier lieu sur cette affaire, que Mercy cite.

[1]) Diese Worte der Kaiserin beziehen sich offenbar auf das damalige Entlassungsgesuch des Fürsten Kaunitz. Vergl. VII. 296—306.

[2]) Das Handelshaus der Witwe Nettine in Brüssel.

[3]) Die in den Niederlanden ansässige Schwägerin der Kaiserin, Prinzessin Charlotte von Lothringen.

Je n'ai pas montré votre référat sur le remplacement *von der Staatskanzlei*; j'attends ce que vous en pensez. Dois-je le faire voir à mon fils, à d'autres? Il serait déjà de retour avec un placet, si vous n'aviez usé de précaution à me le faire avoir.

Undatirt. (24. December 1767.)

(Kaunitz berichtet über den Zwist des französischen und des österreichischen Gesandten — seines Sohnes Ernst — in Neapel.) XII.

Je suis fâchée de cette vilaine affaire, et vous appuyerez sérieusement de ma part, que votre fils sache mieux respecter le titre et la représentation qu'il porte, surtout une de mes filles se devant y trouver, que je ne saurais être indifférente et exige une totale correction.

Undatirt. (1767?)

Ich habe so lang zugewartet, diesen Pack zu schicken, XIII.
weil ich seit acht Tagen allzeit vernehme, dass der Fürst nicht wohl ist, und aus Discretion nicht habe schicken wollen, obwohl täglich gewusst, wie sich der Fürst befindet: es liegt zu viel daran. Ich finde doch, dass man die Sache nicht zu weit treibe und etwas dissimulire mit einem Menschen wie der König in Schweden. Mit Sachsen sieht es auch bös aus; mit Neipperg[1]) aber nicht mehr zu dulden.

[1]) Leopold Graf Neipperg, Gesandter im Ober- und Niederrheinischen, Fränkischen und Westphälischen Kreise.

Undatirt. (1771?)

XIV. Mon fils[1]) est jeune et ardent; toute son expédition aurait pu rester dehors. C'est une récrimination sur tout ce que Paar[2]) a débité ici de son voyage, principalement à l'empereur. De tout côté je suis tourmentée, et je suis fâchée d'être à charge à mes amis.

J'espère que vous avez reçu mon billet pour réserver le rang comme conseillers d'état aux quatre chambellans de l'empereur. Il y a un courrier de Milan ici, que vous m'enverrez mercredi, comptant l'expédier.

Comme les choses se trouvent à cette heure, je ne crois pas que je commencerai à bâtir; je laisserai toujours à la postérité une bonne volonté. Je ne puis non plus à Schönbrunn faire le bassin cette année; je ne ferai que le couvrir de planches. Si vous voulez donner cette tabatière à Hetzendorfer[3]) pour ses plans, et lui dire d'abord que le nouveau pied *vom Bauamt* sera décidé. Il y sera comme dessinateur ou autre titre avec huit cents florins.

---

[1]) Wahrscheinlich Ferdinand, der sich damals auf seiner ersten Reise nach Mailand befand.

[2]) Der schon wiederholt erwähnte Oberste Reichs-Hof- und Erblandpostmeister Fürst Johann Wenzel Paar.

[3]) Ferdinand Hetzendorf von Hohenberg, 1732 in Wien geboren, seit 1769 Professor, 1772 Director der Architekturclasse an der kaiserlichen Akademie der bildenden Künste in Wien. Er hatte die architektonischen Malereien im Schlosstheater zu Schönbrunn angefertigt und aus diesem Anlasse Forderungen erhoben, über welche er mit dem dortigen Schloss- und Bauinspector Thaddäus Adam Karner in Streit gerieth. Von ihm rührten auch die Entwürfe zu den Parkanlagen in Schönbrunn her; 1775 begann und im folgenden Jahre vollendete er den Bau der sogenannnten Gloriette. Er erbaute auch den schönen Palast auf dem Josephsplatze, früher Eigenthum des Grafen Fries, jetzt des Markgrafen Pallavicini.

Undatirt.

Vous me ferez plaisir de me renvoyer tout de suite la note qui m'a causé tant de chagrin, et je voudrais exiger de vous de l'oublier. Je ne peux vous voir aujourd'hui ni demain, étant en retraite. J'ai bien deviné, mon fils est aux regrets, et il ne croyait pas que je montrerais jamais cette note. Il a raison, et je me reproche bien mon étourderie. XV.

Undatirt.

Vous me renverrez encore ce soir ma lettre de l'empereur; je l'attends demain à midi. Je vous prie, ne le négligez pas tant; parlez-lui de temps en temps, venez chez lui, ne croyez pas que je suis capable d'en prendre ombrage. Je connais et compte entièrement sur votre cœur. XVI.

Undatirt.

Cela vous ressemble, de m'avoir avertie. J'avoue, ce courrier extraordinaire m'aurait frappée, surtout dans cet éternel carnaval. Recevez cette nouveauté faite ici, et qui me paraît de toute façon bien et agréable, pour récompense. Je vais me reposer tranquillement, sans lire la dépêche d'Espagne, que je me réserve pour un autre jour; rien de pressé ni d'intéressant. Je vous donne le bon soir. XVII.

Undatirt.

XVIII. J'ai donné à midi votre lettre à l'empereur avec la vôtre. M'ayant demandé, s'il n'y avait encore de réponse sur la vôtre, j'ai cru ne devoir la lui retenir. En lui remettant la vôtre, il l'a lue tout haut, n'en a pas fait grand cas; au moins il n'en a pas fait semblant. Il l'a remise avec votre lettre dans la poche, en disant: *Ich lasse alle Leute Alles sagen, wenn man mich nur thun lässt;* disant qu'il vous la renverra.

---

30. Mai 1774.

XIX. Je suis entièrement d'accord avec votre sentiment [1]), de façon que j'envoie le tout à Mercy, à le donner seulement, s'il le trouve convenable. Je ne suis pas contente du style que vous employez vis-à-vis de moi. Quel doute, quelle excuse! Je ne suis pas accoutumée à ce que vous me parliez ainsi. Plus de cordialité et de confiance, et venez au moins me voir tous les huit jours.

Undatirt. (Ende November 1776.)

XX. Je ne peux m'empêcher de vous envoyer cet original et copie qui m'ont vraiment touchée. Quelle différence entre le cœur et le jugement de ce roi faible [2]), et entre celui de

---

[1]) Ueber den Thronwechsel in Frankreich.

[2]) Karl III. von Spanien, der in einem Briefe an Maria Theresia vom 5. November 1776 den Fürsten Kaunitz genannt hatte: un ministre qui jouit à juste titre de l'approbation de Votre Majesté, qui la mérite de l'Europe, et auquel nous devons d'avoir travaillé et réussi à éteindre les divisions qui séparaient nos familles . . .

ce grand Frédéric. Voilà les jugements des hommes toujours injustes, mais le bonheur particulier est un juge compétent.

Undatirt. (September 1777.)

Je vous envoie ma lettre; pour les *Beilagen*, je les garde. Je n'ai pas besoin que vous m'envoyiez la vôtre, ayant les copies. Mais vous viendrez me dire ou m'écrirez un mot, ou m'enverrez Binder, pour me marquer, comme vous trouvez notre situation, ne voulant me laisser aller à mes justes inquiétudes. Envoyez-moi les dernières instructions que l'empereur a retenues pour Cobenzl [1]. XXI.

Undatirt.

Après avoir fait copier cette pièce, vous me la renverrez, afin que je puisse la renvoyer à l'empereur. Notre cher empereur me paraît un peu trop fier. Je vous suis obligée pour la lettre du roi de France. XXII.

Undatirt. (1778?)

Dans l'instant je reçois cette lettre; il s'en faut de beaucoup, que je sois si courageuse que l'empereur. Je souhaite de me tromper. XXIII.

[1] Der Gesandte in Berlin, Graf Ludwig Cobenzl.

Undatirt. (August 1779.)

XXIV. Je vous prie de me dire seulement un mot jusqu'à demain midi, si je peux marquer à mon fils, qu'il peut laisser aux frais des marchands de Livourne faire charger un vaisseau[1]? Sur l'autre question j'attends une autre fois votre avis. Le nom de Kaunitz me porte partout bonheur et honneur. Comme cette affaire de la Toscane a été rejetée!

Undatirt. (September 1780.)

XXV. La résolution pour Bolts[2]) et pour l'électeur[3]) à cause de ses parents m'a été dictée. Sans entrer en dispute, et sans même réussir, je ne pouvais m'exposer. J'avais toutes les peines du monde, d'obtenir deux mille florins pour Leykam[4]). On voulait offrir mille et en six mois encore mille florins. J'ai dit: plutôt rien. Si vous croyez que ces deux mille soient trop chétifs, ajoutez le troisième en secret.

[1]) Vergl. IX. 481.

[2]) Der Oberstlieutenant Wilhelm Bolts, der directe Handelsverbindungen Oesterreichs mit Ostindien anzuknüpfen bestrebt war. Vergl. IX. 469—485.

[3]) Offenbar der schon so oft erwähnte Kurfürst Max Friedrich von Köln aus dem Hause Königsegg.

[4]) Der geheime Reichs-Hofreferendar Franz Georg von Leykam. Es handelt sich um die Belohnung für dessen Dienstleistung in Bezug auf die Wahl des Erzherzogs Maximilian zum Coadjutor von Köln und Münster. Vergl. X. 692—711.

Undatirt. (11. October 1780.)

Je sais depuis son dernier voyage, qu'il[1]) comptait de- XXVI.
mander son congé. Les circonstances présentes et cruelles pour lui doivent avoir augmenté ce désir; on ne saurait le refuser. Il s'offre de rester quelques mois avec les nouveaux gouverneurs[2]), et cela me paraît suffisant pour eux. Je vous recommande le choix de son successeur, de me le trouver, hors de Cobenzl[3]).

Undatirt. (20? November 1780.)

Votre vieille amie se trouve beaucoup soulagée après XXVII.
une forte saignée, et j'espère, si cela continue de même, d'être quitte pour cette fois. J'étais fort accablée la nuit et le jour; je suis à cette heure à ma table comme d'ordinaire, et vous remercie de votre attention qui m'a flattée. Voilà le papier dont je vous ai parlé[4]); il n'est que pour vous seul, l'empereur ne sachant que j'en ai pris copie.

---

[1]) Fürst Georg Starhemberg, bevollmächtigter Minister in den Niederlanden.

[2]) Erzherzogin Marie und Prinz Albert.

[3]) Der Vicekanzler Graf Philipp Cobenzl.

[4]) Ein Brief des Erzherzogs Ferdinand an den Kaiser vom 3. November über angebliche Unruhen im Mailänder Gouvernement.

21. November 1780.

XXVIII. („La bonté avec laquelle Votre Majesté a bien voulu, de sa main, calmer les inquiétudes de mon cœur qui lui est si vivement attaché, m'a pénétré de reconnaissance. Je prends la liberté de lui en faire mes très-humbles remercîments, et je prie Dieu bien instamment, de vouloir conserver encore longues années à l'humanité dans la personne de Votre Majesté un Etre, qui lui fait tant d'honneur. Je La remercie aussi très-humblement de ce qu' Elle a daigné me communiquer; bon Dieu, que tout cela me peine!")

Je ne suis pas si brave aujourd'hui; la toux m'incommode beaucoup. J'ai un peu d'altération, mais cela n'a rien à dire. Je ne suis accoutumée d'être malade, ainsi tout me paraît plus grand; j'espère une bonne nuit.

AN DEN

FREIHERRN VON BINDER.

16. Mai 1774.

Ich besorge wohl, diesen guten Freund[1]) zu verlieren. I.
Wenn etwas Anderes kommt, um welche Uhr es auch sei, ist es mir zu schicken. Gestern war ich mit unserem Fürsten[2]) zufrieden. Wie bis zu Thränen gerührt bin ich über sein: tibi soli peccavi etc. Wenn er es nur auch selbst gedacht! Das ho! ho! hat mich wieder erschreckt.

---

28. Mai 1778.

Ich schicke ihm künftig Alles, was noch die traurigen II.
Sachen von Frankreich angeht, weil ich nicht weiss, wie es mit dem Fürsten steht, da ich ihn seit Laxenburg nicht gesehen.

Ich bin ihm obligirt, dass er in diesen Umständen diese Briefe, gegen welche zwar nichts zu sagen, indem sie nur Antworten sind, mir wieder geschickt, ohne Gebrauch davon zu machen, da sie nur aus Verstoss mitkamen.

---

[1]) Ich weiss nicht, wen Maria Theresia hier unter dieser Bezeichnung versteht.

[2]) Kaunitz.

AN DEN

GRAFEN PERGEN.

Vienne, ce 7 mars 1763[1])

Comte de Pergen. La paix est donc faite avec le roi de Prusse: voilà un moment qui me débarrasse de nombre d'inquiétudes. Il me reste cependant une épine au pied, dont je souhaiterais fort d'être bientôt délivrée: c'est l'élection de mon fils Joseph en roi des Romains. Comme c'est une affaire qui ne saurait être indifférente aux intérêts de ma maison et à ceux de la monarchie, je sens toute l'importance d'y réfléchir sérieusement et d'y réfléchir même dès ce moment, sans perdre un instant. Les raisons qui me le font souhaiter, paraissent des plus fondées. Mon âge de même que celui de l'empereur s'avance; peut-on prévoir jusqu'à quel terme le bon Dieu prolongera nos jours? Et s'il venait à trancher ceux de l'un ou de l'autre, peut-on prévoir les suites qui pourraient en résulter? La tranquillité générale est à peine rétablie; comme tous ne se ressentent que trop encore des plaies toutes fraîches d'une cruelle guerre, tous souhaitent également de goûter du moins pour quelque temps les douceurs de la paix, dont chacun a tant de besoin. N'est-il donc pas à supposer avec raison, qu'aucun ne voudra dans ces premiers moments de tranquillité entrer dans des mesures contraires peut-être à mes vues, mais en même temps capables de I.

---

[1]) Cabinetschreiben. In Ziffern.

rallumer le feu de la guerre, dont il devrait craindre d'essuyer le premier les malheurs? Plus on diffère l'élection, plus laisse-t-on à ceux, qui ne sont pas bien intentionnés, du temps, de forger des cabales et des intrigues. Déjà la cour palatine, apparemment de concert avec celle de Bavière, tâche par des menées sourdes d'engager le roi d'Angleterre à s'ériger dans l'empire en chef d'un parti assez fort pour y diminuer mon influence et celle de mes alliés: c'est une anecdote dont je fais confidence à vous seulement et en secret, pour votre direction. Je souhaite donc vivement, que l'élection se fasse encore l'été prochain; en le laissant passer inutilement, rien ne se fera pendant l'hiver, et ce retard pourrait à la fin produire des raisons capables de gâter tout. Saisissons le moment présent, que je crois le plus propre pour la réussite de cette affaire, aussi bien par la situation, où les cours en général se trouvent après le rétablissement de la paix, que par les dispositions d'une chacune en particulier. Comme mon union avec les Français continue, leurs bons offices ne me manqueront pas. Je crois pouvoir compter sur la bonne volonté des trois électeurs ecclésiastiques, mais s'ils venaient (et surtout celui de Mayence[1]), qui n'est déjà que trop âgé) à manquer, qui voudrait être garant des sentiments de leurs successeurs? Quelque peu de fondement qu'on puisse faire sur ceux du roi de Prusse, il aurait, je crois, de la honte de contrevenir dans le premier jour après le traité qu'il vient de signer, aux engagements contractés en faveur de l'élection de mon fils, mais pour être plus sûr de mon fait, il serait, ce me semble, à propos d'entamer cette affaire par l'électeur d'Hanovre. Le roi de Pologne

---

[1]) Johann Friedrich Carl Graf Ostein. Er starb auch wirklich am 4. Juni 1763.

ne me sera pas contraire. Je ne sais quelle part y prendront les électeurs de Bavière [1]) et Palatin [2]), mais je voudrais bien me passer de l'un et de l'autre et surtout du dernier.

Voilà mes réflexions sur ce qui regarde l'élection en soi-même; je vais vous les communiquer encore sur la capitulation qui en fait un point essentiel. Je suis d'avance persuadée qu'il n'y a guère d'apparence, qu'on en accordera une meilleure à mon fils qu'on n'avait accordé à son père, mais qu'on reste du moins là, car je vous avoue que j'aimerais mieux voir mon fils sans la couronne impériale, que de la lui procurer sous des conditions qui, en imposant des lois trop dures, réduiraient au néant le prix d'une dignité qui ne serait en effet qu'une ombre. Que l'élection se fasse au reste à Augsbourg ou à Francfort, m'est assez indifférent; Sa Majesté l'empereur s'y rendra seul avec l'archiduc, mon âge ne s'accommodant plus guère aux fatigues d'un tel voyage, dont la durée ne sera d'ailleurs que d'environ six semaines.

Ce sont les idées que je me suis formées sur l'affaire de l'élection. Je vous les communique par un effet de la confiance que j'ai dans votre expérience et dans votre attachement à mon service. Mais je vous charge en échange de me dire avec une entière franchise ce que vous en pensez, en détaillant avec précision, par où et comment on devrait débuter, en mettant l'affaire de l'élection de mon fils en train, comment, lorsqu'elle le serait, les démarches à faire devraient se suivre les unes les autres, quels moyens seraient les plus propres pour s'assurer de sa réussite, et pour éloigner les obstacles qui pourraient la rendre douteuse, quelles seraient les personnes dont l'entremise serait la plus avantageuse à

---

[1]) Maximilian Joseph.

[2]) Carl Theodor.

cet effet, et comment on devrait se prendre avec elle, jusqu'à quel point je pourrais condescendre aux demandes qu'on me ferait peut-être pour faciliter la perfection de cet ouvrage, qu'est-ce que vous croyez à la fin devoir me conseiller pour arriver au but que je me propose, d'une façon qui réponde à ma dignité et aux intérêts de ma maison? Ce qui me fait de la peine, c'est que je vois qu'il y a trop de lenteur dans la façon de penser des deux ministres ici [1]); ils croient qu'il faut laisser venir les choses sans en marquer du désir. Qui sera celui qui nous offrira gratuitement la couronne impériale? Je connais combien on aime les lenteurs, surtout dans les affaires scabreuses; je voudrais donc que vous-même poussiez cette affaire dans vos rapports; Kaunitz fait beaucoup de cas de vos lumières. Comme les éclaircissements que vous me donnerez, ne doivent servir que pour ma direction seule, rien ne doit vous arrêter de me parler sans aucune retenue.

J'ai [2]) vu votre lettre du 26 du passé à feu le baron de Koch [3]). Sachant toute l'amitié que vous avez eue pour lui, je ne suis que trop persuadée de l'impression que sa mort aura faite sur vous. Je ne suis pas moins sensible à la perte de cet ancien fidèle serviteur. Je vous assigne dorénavant mon secrétaire privé Pichler, pour faire passer par son canal les paquets que vous avez ci-devant adressés à Koch. Ayant toujours pour vous les mêmes sentiments de bonté, je me prêterai volontiers à ce que je pourrai faire pour vous, persuadée que vous entrerez dans la situation présente de mes affaires et finances. Mais il est indispensable que vous en

---

[1]) Kaunitz und der Reichs-Vicekanzler Colloredo.

[2]) Von hier an nicht mehr in Ziffern.

[3]) Der schon mehrfach erwähnte Ignaz Freiherr von Koch, geheimer Cabinetssecretär der Kaiserin und zuletzt Staatsrath, war am 14. Februar 1763, sechsundsechzig Jahre alt, in Wien gestorben.

écriviez au comte de Kaunitz, pour que tout passe par le canal régulier. Je vous assure de ma constante grâce et bienveillance. Marie Thérèse.

Laxenbourg, le 5 mai 1763 [1]).

Comte de Pergen. Le secrétaire Pichler m'a rendu II.
compte des difficultés que vous trouvez dans le dessein de procurer au comte de Kaunitz la dignité de prince avec voix et séance. Je dois lui rendre la justice, qu'il a lui-même relevé ces difficultés, lorsque c'était moi qui lui ai suggéré de se mettre au rang de tant d'autres compétiteurs à cette dignité, et je serais toujours charmée de procurer cette distinction à un ministre si digne. Parmi les difficultés que vous détaillez, celle de nommer en même temps prince d'empire un protestant, me paraît la plus aisée à vaincre. Je serais bien aise que vous m'en proposiez quelqu'un.

L'élection d'un roi des Romains me tient toujours à cœur. Que je serais contente de pouvoir l'arranger encore cet été! On est d'accord avec vous sur la convocation d'une diète d'électeurs, et de plus on me propose de m'assurer du roi de Prusse, et de tâcher de gagner l'électeur d'Hanovre par ceux de Mayence et de Trèves [2]). Je recevrai toujours avec plaisir ce que vous continuerez à me proposer sur cet objet, et vous assure de ma constante grâce et bienveillance. Marie Thérèse m. p.

---

[1]) Cabinetschreiben.

[2]) Johann Philipp Freiherr von Walderdorf.

Laxenbourg, le 26 mai 1763 [1]).

III. Comte de Pergen. Je suis, comme toujours, très-contente du contenu de votre lettre du 13 de ce mois. L'expédient que vous y proposez en premier lieu pour faire réussir l'élévation du comte de Kaunitz à la dignité de prince d'empire, me paraît des plus propres, parce que je le trouve sujet à moins de difficultés, et je serais fort contente qu'on l'adoptât, m'intéressant de cœur aux marques de distinction, que le comte de Kaunitz mérite si bien par tant de belles qualités, et par les services importants, qu'il m'a rendus et continue à me rendre. L'élection d'un roi des Romains m'occupe sans cesse, et je vois avec une vraie peine tous les incidents qui pourraient en empêcher le succès encore dans cette année. O'Flanagan [2]) est arrivé ici dans le moment, que le vice-chancelier d'empire se trouve malade: c'est toujours un contre-temps, mais la maladie de l'électeur de Mayence en est un autre de plus grande conséquence. S'il venait à manquer, sa mort influerait sans doute beaucoup sur l'affaire de l'élection. Je dois vous prévenir que, si jamais dans le cas de vacance le prince Clément de Saxe avait des vues sur le siége de Mayence, vous deviez bien être sur vos gardes, pour ne pas vous laisser entraîner à faire quelque démarche en faveur de ce prince; nous en avons déjà fait connaître nos intentions à la cour de Saxe, et nous y persisterons toujours. Sa Majesté l'empereur et moi, nous ne souhaitons que de voir ce siége remplacé par

---

[1]) Cabinetschreiben.

[2]) Der einer irländischen Familie entstammende Oberst Johann O'Flanagan. Er war speciell dem Dienste des Kaisers Franz und sodann dem der Prinzessin Charlotte von Lothringen attachirt.

un bon patriote, quel qu'il soit, sans vouloir nous intéresser par préférence pour aucun des prétendants, quoique la personne de l'évêque de Wurtzbourg[1]) nous serait d'ailleurs assez agréable; mais peut-être aurait-il de même que l'électeur de Cologne[2]) beaucoup de peine de réussir. Qu'on tâche seulement d'empêcher que ni les intrigues des puissances étrangères, ni celles des ministres ne se mêlent de cette affaire.

Je suis informée des menées de la Hollande, et secondées peut-être par l'Angleterre et la Prusse, pourraient-elles aller loin, surtout depuis que la France se prend d'une façon capable d'aliéner tous les esprits.

Je doute fort que le prince Clément emportera l'évêché de Liége, et je crois même ce coup manqué. Vous n'avez aucun sujet d'être inquiet des criailleries qui s'élèvent contre vous sur ce sujet, lorsque vous pouvez compter sur l'entière approbation que Sa Majesté l'empereur, de même que moi, nous accordons à votre conduite.

Je me suis fait un plaisir de faire voir, en conférant à votre épouse l'ordre de la croix étoilée[3]), les sentiments de grâce et de bienveillance que j'ai, et pour vous et pour elle, et sur lesquels vous pouvez toujours compter.

Marie Thérèse m. p.

---

[1]) Seinsheim.

[2]) Max Friedrich Graf Königsegg war seit 1761 Kurfürst von Köln.

[3]) Graf Pergen hatte sich im Jahre 1762 mit Philippine Freiin von Groschlag vermält.

Schönbrunn, ce 2 juin 1763[1]).

IV. Comte de Pergen. Je vous adresse le porteur de la présente, le comte de Gersdorff[2]), souhaitant que sous votre direction il se forme aux affaires de l'empire. Comme on me dit beaucoup de bien sur son compte, et qu'il ne saurait être entre des meilleures mains que les vôtres, j'espère qu'il fera bonne réussite. Je serai bien aise de vous en devoir le succès, et vous assure . . . .

Zusatz von der Hand der Kaiserin:

Ce que je fais pour Gerstorff, n'est qu'en considération de la religion qu'il a ou compte incessamment de changer. Il aura une fois quelque chose de l'héritage de sa mère[3]); jusqu'à cette heure il a beaucoup aimé à dépenser, à courir, à ne pas aimer l'état militaire ni ses devoirs, ayant fait six mille écus de dettes à Königsberg, en est echappé; enfin jusqu'à cette heure sa conduite n'a rien pour lui. Il veut se mettre aux affaires; je suis sûre que vous ne négligerez rien pour l'appliquer, mais pourtant avec circonspection; il est Saxon. Je veux qu'il porte et continue à passer pour militaire, pour épargner le plus de dépense. En quelques mois vous m'avertirez de ce que vous en pensez, pour me régler là-dessus. Vous pouvez lui dire que je vous ai informé de sa conduite passée.

---

[1]) Cabinetschreiben.

[2]) Wahrscheinlich der k. k. Hauptmann Friedrich Alexander Graf Gersdorff, geboren am 20. Februar 1738 als zweiter Sohn des sächsischen Conferenzministers Grafen Gersdorff zu Baruth.

[3]) Johanna Magdalena, geborne Gräfin Beichlingen, erste Gemalin des kurfürstlich sächsischen Conferenzministers Nicolaus Willibald Grafen Gersdorff.

Schönbrunn, le 26 juillet 1763 [1]).

J'ai reçu vos trois lettres du 10 de ce mois. Je suis très-contente du détail que vous me faites en particulier du caractère de l'électeur de Mayence [2]) d'aujourd'hui. Je conviens avec vous, qu'il faudra se prendre de bonne façon pour mettre dans ses intérêts un homme qui pense comme ce prince, mais quelques-uns d'ici pourraient avoir bien de peine à y conformer leurs démarches. Je me repose sur votre circonspection ordinaire, et suis persuadée que vous suivrez toujours vis-à-vis du nouvel électeur une conduite dont mes intérêts se sentiront bien. v.

J'aurais souhaité que le comte de Gersdorff fût d'une autre espèce, que vous ne l'avez trouvé. Continuez à veiller sur ses allures, et si vous trouviez depuis quelque temps de ne pouvoir vous accommoder en aucune façon de lui, vous pouvez m'en avertir, et j'aurai soin de vous en débarrasser.

M'étant prêtée avec plaisir à vos souhaits de nommer l'enfant, dont votre épouse accouchera, je serai ravie d'en recevoir à son temps la nouvelle, en souhaitant qu'elle soit des plus favorables, ayant et pour vous et pour elle toujours les mêmes sentiments de grâce et de bienveillance.

Marie Thérèse m. p.

Zusatz von der Hand der Kaiserin:

Vous renverrez ici le jeune Starhemberg [3]) pour le faire guérir de ses yeux. Nous avons de plus habiles gens ici qu'à Paris, et il sera sous les yeux de ses parents.

---

[1]) Cabinetschreiben; der erste Absatz in Ziffern.

[2]) Emerich Freiherr von Breidbach-Bürresheim, am 5. Juli 1763 zum Kurfürsten erwählt.

[3]) Es lässt sich nicht feststellen, von welchem Mitgliede der damals sehr zahlreichen Familie Starhemberg die Kaiserin hier spricht.

Schönbrunn, ce 14 août 1763[1]).

VI. Comte de Pergen. La nouvelle que vous me donnez par votre lettre du 4 de ce mois des sentiments, dans lesquels l'électeur va persister, m'est bien agréable. Connaissant votre habileté et activité, je suis persuadée que vous tâcherez de l'affermir dans ces mêmes sentiments, et de travailler toujours avec le même zèle au progrès d'une affaire qui me tient tant à cœur. Vous savez, comment je pense sur votre compte, ce qui doit vous rassurer sur les dispositions, où je suis de vous faire nommer (autant qu'il dépendra de moi) ambassadeur pour l'affaire de l'élection, mais je vous dirai en même temps confidemment, que le prince Liechtenstein[2]) est le seul qui pourrait l'emporter sur vous. Travaillez entretemps à faire désigner Augsbourg pour le lieu de l'élection.

Connaissant votre probité, je veux vous faire encore confidence sur un autre objet. Le bruit s'est répandu, que vous avez obtenu de l'électeur de Mayence d'aujourd'hui la promesse d'être nommé (le cas arrivant) vice-chancelier d'empire. Le comte Colloredo en est alarmé; il croit, si le comte d'Eltz[3]) était parvenu au siége de Mayence, la survivance assurée à son fils[4]). Comptez que je souhaite de vous voir un jour de préférence dans ce poste, que vous méritez par

---

[1]) Cabinetschreiben. In Ziffern.

[2]) Der Feldmarschall Fürst Joseph Wenzel Liechtenstein wurde denn auch wirklich zum ersten Wahlcommissär des Kaisers ernannt.

[3]) Hugo Franz Carl Graf Eltz, Dompropst zu Mainz, geboren 1701, gestorben 1779.

[4]) Der Bd. III. S. 109 zuerst erwähnte Graf, später Fürst Franz Colloredo folgte wirklich 1788 seinem Vater in der Würde eines Reichs-Vicekanzlers, während Pergen dieselbe niemals erlangte.

vos qualités et surtout par votre intégrité. Je voudrais seulement savoir au juste ce qui en est, pour ma seule notice et sans songer à en faire le moindre usage, ce qui doit vous engager à m'en parler avec une entière franchise, persuadé comme vous devez être des sentiments de grâce et de bienveillance que j'ai pour vous constamment.

J'aurai soin du pauvre Starhemberg; son mal ressemble au mal caduc. Il ne pourrait loger chez van Swieten, mais j'aurai soin de lui. Marie Thérèse.

Vienne, ce 26 décembre 1763[1]).

Comte de Pergen. J'ai reçu votre lettre du 15; ayant examiné les points que vous y traitez, je suis d'avis qu'on pourrait être fort content d'obtenir une capitulation sur le pied de celle de l'empereur d'aujourd'hui. Je voudrais qu'on écartât tous les *monita,* surtout en matière de religion. Le roi de Prusse s'est jusqu'ici bien conduit à notre égard, et comme son ambassadeur, le baron de Plotho[2]), arrivera apparemment le premier à Francfort, je vous recommande de le bien cultiver et ménager, en tâchant, s'il faire se peut adroitement, de le détacher du baron de Gemmingen[3]), sujet fort mauvais, quoique, s'il était possible de le gagner, vous ne deviez pas le ménager. Tâchez de même de ménager la Bavière et la Saxe, surtout la première, qui sera d'ail- VII.

---

[1]) Cabinetschreiben.

[2]) Erich Christoph von Plotho, preussischer Krönungsgesandter.

[3]) Freiherr Ludwig Eberhard von Gemmingen, kurhannoverischer Comitialgesandter zu Regensburg und zweiter kurhannoverischer Botschafter zum Wahl- und Krönungstage 1763/4.

leurs attentive, je crois, à saisir toute occasion de se faire du mérite dans les circonstances d'aujourd'hui[1]).

Comme les négociations vont s'entamer à Francfort, et qu'elles pourront dans peu devenir intéressantes, je recevrai toujours avec satisfaction les nouvelles que vous me donnerez dans le cas où vous trouverez nécessaire de me les faire parvenir en droiture. Je vous assure de ma constante grâce et bienveillance. Marie Thérèse m. p.

Vienne le 24 février 1764[2]).

VIII. Comte de Pergen. Je suis très-contente des notions que vous me donnez tant sur ce qui se passe à la diète d'élection, que sur le caractère et les menées des ambassadeurs qui y sont employés. Accoutumée à ne pas me mêler des affaires d'empire, je me borne à souhaiter que tout s'avance heureusement, pour que l'empereur et mon fils puissent être de retour avant les Pâques. Connaissant tout votre zèle et toute votre habileté, je suis persuadée que vous travaillerez au possible à la perfection de cet ouvrage; mais si des incidents qu'on ne saurait ni prévoir ni éloigner, venaient à y mettre des entraves, on sent d'avance qu'il faut s'y accommoder. On s'est seulement douté, si pendant l'incertitude du progrès de l'élection il convenait mieux que l'empereur se mît en route, en s'arrêtant dans le voisinage de Darmstadt jusqu'au moment propre de se rendre à Francfort, ou qu'il

---

[1]) Um die Heirat Josephs mit der Prinzessin Josepha, Schwester des Kurfürsten zu Stande zu bringen, welche denn auch wirklich im Jänner 1765 geschlossen wurde.

[2]) Cabinetschreiben.

l'attendît ici. Ceux qui ont opiné pour le premier parti, ont allégué que la présence de l'empereur dans les contrées de Francfort animerait le collége électoral à accélerer l'élection, mais le comte de Kaunitz ayant opposé, qu'en marquant trop d'empressement de finir, on s'exposerait à rendre le collége électoral inflexible dans les prétentions qu'il pourrait former, ce sentiment l'a· emporté sur les autres, et le départ de l'empereur sera par conséquent réglé sur les progrès qu'on fera à Francfort.

Je suis d'accord avec vous sur ce qui regarde l'affaire de la succession d'un de mes fils dans les états de Modène, et je vous permets de faire sentir au comte de Colloredo à son arrivée à Francfort, que vous êtes informé (sans dire par quel canal), combien cette affaire m'intéresse. Comme vous aurez déjà reçu, je crois, le projet d'accommodement avec la cour palatine, peut-être pourrait-on à cette occasion se stipuler le concours de cette cour à l'arrangement de la dite succession; aussi serais-je disposée à lui accorder à ce titre cinquante et même[1]) cent mille florins, mais il faudrait faire tout cela par Kaunitz[2]). Vous savez d'ailleurs l'engagement que le roi de Prusse a pris à cet égard dans le traité de Hubertsbourg. Pour les affaires hors de l'Allemagne, la future élection d'un roi de Pologne attire l'attention de toutes les cours: apparemment se fera-t-elle au gré de la Russie, secondée surtout par la Prusse; mais nous ne laisserons pas de tâcher d'en tirer le meilleur parti possible.

Le second mariage de mon fils Joseph est un objet qui m'occupe bien plus sérieusement. Jusqu'ici le choix

---

[1]) Von der Kaiserin statt des von ihr durchstrichenen Wortes „quelque“ eingefügt.

[2]) Einschaltung von der Hand der Kaiserin.

paraît pencher pour la princesse de Parme, mais étant promise au prince d'Asturies, cette idée pourrait rencontrer des difficultés. De plus le danger de la petite-vérole qu'elle n'a pas encore eue, et qui a été si fatale à sa mère et à sa sœur, dont elle participe le sang, son tendre âge qui ferait retarder du moins trois ans son mariage, sa grande vivacité, voilà des motifs qui m'effraient en pensant à cette alliance, malgré l'affection que le souvenir de ma très-chère belle-fille m'inspire pour cette princesse. Si donc cette idée venait à tomber, je voudrais donner la préférence à une princesse allemande catholique, ayant par plus d'un motif trop de répugnance pour une protestante, mais parmi les catholiques le choix est en Allemagne bien mince et se réduit aux seules princesses de Bavière et de Saxe. La première est soutenue par un parti puissant et nombreux, qui affiche à cette alliance des avantages considérables par l'espérance de sa succession dans les allodiaux de Bavière. Dites-moi confidemment ce que vous en pensez, car pour moi, je n'y compte guère, en voyant qu'elle est devancée par deux sœurs, l'électrice de Saxe et la margrave de Bade [1]), dont la première a une lignée nombreuse, et je vous avoue franchement, que mon cœur me parle en faveur de la princesse de Saxe, tant parce que je lui suppose une meilleure santé qu'à celle de Bavière, qui n'a pas encore eu la petite-vérole, que par d'autres motifs qui m'engagent à lui donner la préférence.

Je vous marque tout ce dans le dernier secret et à condition de n'en laisser rien transpirer vis-à-vis de personne, ces notions ne devant servir que pour votre direction (sans

---

[1]) Die Bd. I, S. 129 zuerst erwähnte verwitwete Kurfürstin Antonie von Sachsen war die älteste, die verwitwete Markgräfin Marianne von Baden aber die drittgeborne Schwester des Kurfürsten von Baiern.

qu'il paraisse que je vous les aie données), dans le cas où l'empereur mon fils (ou un des ministres [1]) trouvât à propos de vous parler de cette affaire, de les conduire selon ces intentions [1]). Au reste, si jamais quelque chose qui intéressât cet objet, venait à votre connaissance, vous pourriez m'en faire part en secret par le canal de mon secrétaire Pichler.

Le malheur arrivé à votre épouse me donne bien du chagrin, mais à moins d'avoir été trop avancée dans sa grossesse, j'espère qu'elle sera rétablie avant les solennités de Francfort. Je vous répète d'user de toute la plus exacte économie dans les dépenses que vous êtes obligé de faire, mais de continuer à en remontrer la nécessité au comte de Kaunitz. Je suis charmée de la bonne intelligence que vous tâchez d'entretenir avec mes autres ministres.

Je dois vous avertir encore, que le baron de Schwarzenau [2]) a envie de se moyenner, vers la fin de ce mois ou au commencement de l'autre, une entrevue secrète avec Moser [3]) de Francfort. Il l'appointe à Schweinfurt et pense s'y rendre sous le nom supposé de chambellan de Weissenau, pour parler avec le dit Moser d'une affaire importante (comme il dit), sans s'y arrêter que tout au plus deux fois vingt-quatre heures. Schwarzenau enjoint à Moser de n'en dire mot à ses plus intimes amis, ni même à Wulkenitz [4]). Comme la

---

[1]) Einschaltungen von der Hand der Kaiserin.

[2]) Freiherr Joachim Ludwig von Schwarzenau, kurbrandenburgischer Comitialgesandter zu Regensburg.

[3]) Der berühmte Staatsrechtslehrer Johann Jacob Moser kann hier nicht gemeint sein, weil er vom Juli 1759 bis Ende September 1764 auf dem Hohentwiel gefangen sass. Es handelt sich also um seinen ältesten Sohn Friedrich Carl, der damals in Frankfurt ansässig war und im Dienste des Landgrafen von Hessen-Cassel stand.

[4]) Am 14. März 1760 meldete Salzburg im Reichsfürstenrathe, dass beim kurmainzischen Reichstagsdirectorium sich legitimirt habe: „Herr

façon de penser de Schwarzenau est connue, il pourrait être bon de tâcher de déterrer ce qui est caché dans son entrevue avec Moser, mais il faudrait s'y prendre avec bien de circonspection, la notice que j'ai de ce ménage, m'étant parvenue par un canal très-délicat.

Je vous assure de ma constante grâce et bienveillance.

Marie Thérèse.

Vienne, ce 3 octobre 1765[1]).

IX. Comte de Pergen. Quoique je ne me sois pas mêlée jusqu'ici des affaires d'empire, et que je n'aime non plus à m'y mêler dans la suite, n'en ayant pas sur tout des notions bien précises, je ne souhaite pas moins de voir prendre l'empereur, mon fils, dans la conduite de ces affaires des mesures justes et qui lui fassent honneur, et de pouvoir lui être utile à cet égard. Je crois que la visitation du conseil aulique d'empire ici et de la chambre impériale à Wetzlar serait un moyen bien propre à acquérir à mon fils dans le commencement de son règne du crédit, et à lui attirer l'affection et la confiance des états de l'empire. Cette visitation est même fondée dans la capitulation, mais je ne m'aperçois que trop, qu'on cherche des subterfuges pour en éluder l'effet. On veut bien faire avoir en tout cas cette commission au comte Ulfeldt et au vice-chancelier d'empire: idée que je ne saurais jamais approuver, parce que le vice-chancelier ne pouvant être regardé que comme partie inté-

---

„August Ludwig von Wülcknitz wegen denen Nassauischen Votis, auch „wegen Hessen-Cassel und Hirschfeld".

[1]) Cabinetschreiben. In Ziffern.

ressée dans cette affaire, il ne conviendrait nullement de l'y faire paraître en qualité d'arbitre, et quant au comte d'Ulfeldt, ce serait en tout cas le seul de mes ministres, au choix duquel je ne voudrais pas m'opposer, mais toujours avec condition, qu'on lui associe quelque autre sujet de la part de l'empire pour la visitation du conseil d'empire. Je vous avoue cependant, que je souhaiterais préférablement, qu'à cet effet l'électeur de Mayence se rendît ici lui-même, ce qui ne serait pas une nouveauté sans exemple, et je me souviens très-bien d'avoir vu ici un de ses prédécesseurs. Il dépendrait de lui de garder l'incognito ou de paraître en public, et ce voyage ne saurait lui coûter trop: il serait logé à la cour et défrayé avec sa suite, qui serait, je suppose, bornée à un nombre médiocre; au reste il pourrait compter d'être traité ici sur un pied, dont il aurait lieu d'être content.

Voilà une de mon cru, et dont je ne vous parle que dans la vue de savoir, si vous croyez que je devrais appuyer sur ce point auprès de mon fils. Je voudrais encore savoir ce que vous pensiez au sujet du vice-chancelier d'empire, et si on devrait le continuer dans son poste. Vous n'ignorez pas les griefs qu'on met à sa charge, mais s'il fallait venir à quelque changement, je ne vois d'autre sujet pour le remplacer que le comte de Starhemberg à Paris ou le baron Groschlag [1]). Quoiqu'il est votre beau-frère, je ne me suis pas doutée de vous faire cette confidence; ne connaissant que trop votre probité, pour être sûre que vous ne sauriez me conseiller même sur ce sujet que ce que vous trouvez convenir le plus au bien du service. Vous me ferez plaisir en m'indiquant le plus franchement ce que je pour-

---

[1]) Friedrich Carl Willibald Freiherr von Groschlag, kurmainzischer geheimer Rath und Staasminister.

rais conseiller à mon fils pour rendre son règne aussi heureux que glorieux. Je m'en repose sur votre zèle et vos lumières, et vous assure de ma constante grâce et bienveillance. Marie Thérèse m. p.

Vienne, ce 13 novembre 1765 [1]).

x. Comte de Pergen. Vous ayant déjà fait connaître ma satisfaction sur la façon dont vous vous êtes expliqué dans votre dépêche du 22 du passé au sujet des affaires d'empire, je veux bien vous répéter que je persiste toujours dans les mêmes sentiments à l'égard du voyage que l'électeur de Mayence pourrait faire ici pour se charger lui-même de la visitation du conseil aulique d'empire. D'abord qu'il sera entré dans mes états, il y sera défrayé, de même qu'ici, où il sera logé à la cour. Je suppose au reste, que sa suite ne sera pas trop nombreuse, d'autant plus qu'il ne dépendra que de lui de garder ici l'incognito, ou de rester sur un pied aussi restreint qu'il croirait lui convenir.

Je sais que vous avez mandé à l'empereur une longue dépêche; je ne l'ai pas encore lue, mais je serai toujours bien aise de vous voir continuer à lui insinuer tout ce qui serait le plus propre à rendre son règne aussi heureux que glorieux. Je ne trouve cependant aucunement faisable votre idée d'établir quelqu'un auprès de l'empereur pour l'aider dans le travail. Quelque tournure qu'on voudrait donner à un tel établissement, ce serait toujours un objet général de l'envie et de la jalousie, et personne ne saurait se soutenir

---

[1]) Cabinetschreiben.

dans un poste exposé aux cabales et brigues de tout le monde. Je vous assure de ma constante grâce et bienveillance. Marie Thérèse m. p.

Zusatz von der Hand der Kaiserin:

Tout ce qui concerne l'empire et la visitation, je le remets entièrement à l'empereur. Je prévois qu'il n'en sera rien; toutes ces grandes choses ne se font que tout d'un coup; si on délibère trop, elles ne réussissent plus. Je vous recommande le fils de Stupan; son père est un digne homme [1]).

Undatirt. (September 1768.)

Il me faut un courrier pour Milan mercredi le matin, XI.
qui passera de là à Parme, un autre pour Toscane et Naples, un autre pour Paris, et si on veut le faire passer, pour l'Espagne, tous à expédier mercredi. J'expédierai le valet de chambre de Cobenzl [2]) pour Bruxelles, tout cela mercredi au matin, espérant en Dieu qu'il continuera à bénir nos malades qui sont à merveille, pas une heure alités; c'est incompréhensible [3]); je crains seulement que cela soit trop léger. On va inoculer pour ma satisfaction six pauvres enfants ou

---

[1]) Der hochverdiente Staatsrath in inländischen Geschäften, Anton Maria Stupan von Ehrenstein. Sein Sohn Felix, von welchem hier ohne Zweifel die Rede ist, war 1743 geboren und wurde bald nach Vollendung seiner Studien bei der Visitation des Reichskammergerichtes verwendet. Später niederösterreichischer Regierungsrath, starb er 1797 als Hofrath bei der Hofkanzlei.

[2]) Graf Carl Cobenzl, bevollmächtigter Minister in den Niederlanden.

[3]) Es handelte sich um die Notification des günstigen Erfolges der Inoculation der Blattern, welche Maria Theresia an ihren zwei jüngsten Söhnen und an ihrer Enkelin Therese hatte vornehmen lassen.

neuf par les miens, pour passer par toutes les épreuves. Je ne saurais assez en remercier Dieu, mais j'avoue que les peines et réflexions qu'on a, sont indéfinissables. Je ne les regrette pas; j'en suis bien récompensée.

Undatirt. (November 1769.)

XII. Défendez au gazetier allemand, qu'il ne touche pas dans sa gazette ce qui peut avoir quelque rapport avec Chauvelin [1]) et son envoi à Parme; qu'il ne le nomme pas ni en bien ni en mal. Je suis dans des grands embarras; je n'ai rien de Knebel depuis l'arrivée de Rosenberg; le prince [2]) me dit de ne rien avoir non plus. La situation présente de Chauvelin est pourtant un point très-essentiel à rapporter. On dit vingt ou trente personnes arrêtées et reléguées; ce serait un grand éclat, et je ne dois rien avoir ni de Knebel ni de ma fille. J'avoue, cela me passe et m'inquiète. A-t-on retenu leurs lettres, autre violence que je ne mériterais pas? Voyez donc s'il n'y a point des lettres arrivées d'Italie à ce sujet, ou de Milan ou de Mantoue; la chose m'intéresse trop.

---

[1]) Der Marquis von Chauvelin, französischer Gesandter in Turin, wurde im November 1769 von König Ludwig XV. nach Parma gesendet, den Wirren am dortigen Hofe ein Ende zu machen. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. VII. 396, 397.

[2]) Kaunitz.

Undatirt. (December 1771.)

Graf Pergen. Ich adjungire ihn dem Landmarschall [1]) hier mit der Zusage der Nachfolge, um einmal sein unsicheres Aussehen festzusetzen. Nachdem im Staatsrathe eine Abänderung geschehen, so habe ich Binder statt seiner an seinen Platz benannt, ihm aber bleibt die Wohnung und der Gehalt wie jetzt, bis noch etwas Besseres für ihn vorkommt, indem ich ihm nicht meine Gnaden für die Zukunft versage und er allzeit mit Vertrauen an mich sich wenden kann. XIII.

Maria Theresia.

[1]) Der schon I. 96 erwähnte Fürst Johann Wilhelm Trautson.

AN DEN

GRAFEN HATZFELDT.

Undatirt. (1766.)

Dieser Mann ist der eifrigste meiner Monarchie und hat viel Gutes [1]). Es kann aber wohl sein, dass Vieles in der Theorie oder Speculation bestehe und in der Execution nicht ausführbar sei. Ich verlange also, dass er mit Zinzendorf und Andler und Caratto selbst ganz insgeheim zusammentrete und mir einen Vortrag darüber mache, was davon zu adoptiren wäre oder nicht? I.

Undatirt.

Wenn er mir heute noch eine Banco-Obligation von fünfzigtausend Gulden zu fünf Procent schicken könnte, wo der Name in bianco wäre, den ich selbst hineinsetzen werde; es ist für eine Dame. Ich will dies nicht gratis vom Banco; II.

---

[1]) Maria Theresia spricht hier von dem Oberstlieutenant Hermann Caratto, der einen Plan zur Errichtung einer Depositenbank vorgelegt hatte, welche gleichzeitig die Geschäftsthätigkeit einer grossartigen Handelsgesellschaft entwickeln sollte. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. VII. 211, 212. Caratto starb am 7. Jänner 1769 in seinem einundachtzigsten Lebensjahre. Seine Witwe Johanna, geborne von Martinengo, mit der er über fünfzig Jahre verheiratet gewesen, erhielt eine Pension von jährlich tausend Gulden.

ich werde ihm dafür so viel andere Papiere zurückstellen, dass es so wäre, als wenn ich das Geld dafür eingelegt hätte, oder ich würde es mir nach und nach abziehen lassen. Es ist mir nur um die Zeit und das Geheimniss zu thun; wegen des Uebrigen werde ich mich schon weiter mit ihm verstehen.

Maria Theresia.

Undatirt. (25. August 1770.)

III. Die Grossherzogin wird Ertag[1]) um vier Uhr im Münzhause sein. Ich höre, dass nur zwei Plätten zum Ueberfahren sich finden; dies wäre wohl sehr wenig für eine Stadt wie diese. Wann können die Brücken wieder in Stand gesetzt werden?[2]) Ich muss glauben, dass sie schlecht gemacht waren.

Wegen der Conducteurs, die jetzt alle dritten Tage an den Kaiser geschickt und wieder hieher expedirt werden, wäre eine Veranstaltung zu machen, dass sie sowohl von hier als von der anderen Seite gleich bedient werden[3]); heute geht der erste Ertag wieder so fort.

Weil Kempelen jetzt seine Relation vom Banat ablegen und einige Zeit hier bleiben wird, so finde ich für gut, dass er Khevenhüller melde, ihn zu banatischen Commissionen

---

[1]) Dienstag den 28. August 1770 besuchten Grossherzog Leopold und seine damals zum ersten Male in Wien anwesende Gemalin in zahlreicher Begleitung das Münzhaus.

[2]) Sie waren durch die grosse Ueberschwemmung, die in jenen Tagen stattgefunden hatte, weggerissen worden.

[3]) Joseph war am 23. August mit dem Prinzen Albert, Lacy und Dietrichstein nach Mähren zum Besuche des dortigen Feldlagers abgereist und musste sich bei Nussdorf über die Donau setzen lassen.

oder Sessionen beizuziehen, besonders in Populationssachen. Von nun an soll verboten sein, Niemand in zwei Jahren mehr in das Banat zu schicken; sie verderben Alle.

Undatirt. (22. December 1770.)

Graf Hatzfeldt. Ich habe nach seinem Einrathen die Proposition gemacht, aber Alles sehr froid gefunden, nichts wollen eingehen noch expliciren. Ich bin ihm noch eine Schrift schuldig, aber halte sie noch express zurück; sie würde ihn troubliren. Einmal werde ich sie ihm doch zeigen, jetzt aber noch nicht. IV.

Er hätte gleich ein Rescript an die ungarische Kammer zu erlassen, welches ich bis morgen Mittags haben möchte, dass die Kammer allsogleich die Brücke und Ueberfahrt zu Pressburg Kempelen abnehme und selbst verwalte. Indessen ist an keine neue Schiffbrücke mehr zu denken, sondern gleich Hand anzulegen, die Schiffbrücke für die Zukunft in guten Stand zu setzen.

Undatirt. (13. October 1772.)

Ich höre, dass mehrere Couriere von Prag gekommen sind, wieder die grosse Noth vorstellend. Wenn solche Nachrichten, die so important sind, kommen, sind sie mir allsogleich zu berichten und einzuschicken, indem das ganze Publicum davon informirt ist und ich allein nichts weiss. V.

Wie ich bis hieher geschrieben, kommt Carafa[1]), bestätigt die Noth. Ich habe ihm befohlen, ihm zu melden, von hier nicht das Mindeste mehr nach Prag zu liefern; sie verlassen sich zu viel darauf, im ganzen Lande hätten sie wohl etwas für die Stadt finden können. Unerlaubt geht es darin zu.

Undatirt. (Anfangs September 1773.)

VI. Graf Hatzfeldt. Er möge Samstag den Rath halten in der Burg, indem ich wegen Staats- und polnischen Affairen selben nicht halten kann. Wir haben hier das schönste Wetter, magnifique Unterhaltung und in Menge, und doch seufzt mein Herz nach meiner Einsamkeit.

Undatirt.

VII. Ich bin untröstlich, dass er nicht wohl ist; das ist das wilde Spaawasser. Er muss sich wohl schonen, denn der Magen ist schwach. Ich wollte ihm lieber eine Wein- als eine Wassercur verordnen.

Undatirt. (18. September 1774.)

VIII. Voyez ce papier que je dois ravoir encore ce soir avant sept heures. Dois-je y entrer et remettre entière-

---

[1]) Graf Carl Otto Carafa di Stigliano, früher Hofkammerrath, dann Präses der im Jahre 1767 errichteten Wiener-Stadt-Proviantirungs-Hofcommission. Im Jahre 1773 wurde er auf sein Ansuchen dieser Stelle enthoben.

ment cette partie à l'empereur? J'ai omis bien des endroits qui marquaient trop d'humeur. J'avoue, ma situation me devient presque intolérable; ce n'est que quelques personnes et ministres attachés à moi, qui me retiennent encore; vous y êtes aussi, dont j'espère encore le plus de secours.

Neny m'a fait un rapport en gros ce matin sur l'ouvrage pour la chambre des comptes, qui m'a de nouveau ranimée, et je tâcherai, autant que ma faiblesse le permet, de soutenir vos travaux et directions; Neny viendra lui-même vous parler. Hier ce n'était pas le moment de parler de votre beau-frère [1]). La promotion sera déclarée dimanche, mais elle ne se fera qu'à la Saint-André. Jusque là je trouverai un moment plus heureux, car à cette heure ils ne sont pas favorables.

Undatirt. (16. August 1777.)

Ein Mann, der niemals die Wahrheit geredet, allein IX.
seinen Passionen gefolgt, heimliche Wege zu seinen Verleumdungen gesucht, heute gut, morgen Feind mit den nämlichen Personen gewesen, der nichts als alle Leute unter einander gebracht, muss Gott und meiner zu grossen Güte danken, dass er nicht auf Lebenszeit eingesperrt wird. Zweitausend Gulden Pension ist gewiss genug, und hat er nie mehr und in nichts angewendet zu werden, und wenn er

[1]) Maria Theresia meint hier wohl den mit Hatzfeldts Schwester Anna vermälten Landobersthofmeister in Böhmen, Carl Gotthard Grafen Schaffgotsch, Assessor bei dem böhmischen Landesgubernium und dem grösseren Landrechte, Präses der Kammer-Schuldencommission. Er war 1706 geboren, 1731 vermält und starb 1784.

nur ein wenig Ehre im Leibe hat, soll er sich selbst vor der Menschen Augen verstecken.

Bruckenthals[1]) Note habe ich approbirt.

Undatirt. (Juli 1778.)

X. Ich kann nicht unterlassen, nachdem ich ihm meine Kummer wegen des Schreibens des Kaisers sehen lassen, ihm zu melden, dass ich in diesem Augenblicke eines von 6. bekommen. Er ist, Gottlob, glücklich angekommen. Das Corps lagert zu Nachod, commandirt vom General Wunsch[2]. Der König kommt über Trautenau in drei Colonnen. Der Prinz[3]) hat wieder Fieber gehabt, aber weniger. Lacy ist mit dem Kaiser.

---

[1]) Samuel Freiherr von Bruckenthal, einer der hervorragendsten Männer jener Zeit, damals Gouverneur von Siebenbürgen. Aus Anlass der Erwähnung desselben habe ich nachzutragen, dass Briefe der Kaiserin an ihn abgedruckt sind in Schasers „Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Freiherrn Samuel von Bruckenthal", Hermannstadt 1848, und in der Schrift von J. K. Schuller: „Maria Theresia und Freiherr Samuel von Bruckenthal", Hermannstadt 1863.

[2]) Der preussische Generallieutenant Johann Jacob von Wunsch.

[3]) Albert.

AN DEN

FÜRSTEN JOSEPH WENZEL LIECHTENSTEIN.

Undatirt. (Anfangs 1752.)

Je ne peux me refuser de vous marquer mon contentement et la satisfaction que j'ai de votre convalescence [1]). Je vous recommande beaucoup d'avoir un soin exact à vous ménager et ne pas trop tôt vous exposer, ni à l'air ni au travail. L'estime particulière, que j'ai pour vous, et la justice que je rends à votre mérite et aux soins infatigables, que vous avez pour mon service, me font craindre avec raison, que vous ne vous exposiez trop tôt. Mais pensez que vous n'êtes pas à vous-même, que vous vous devez au public et à moi. Je remets entièrement cette réflexion à votre façon de penser, la connaissant trop délicate pour ne me pas rassurer, et d'en attendre avec impatience toutes les postes la confirmation de votre entier rétablissement. 1.

A la chère princesse bien des compliments de ma part. Je l'ai bien plainte de se trouver après sa cure dans cette situation.

Marie Thérèse.

---

[1]) Fürst Liechtenstein war, nach einem Aufenthalte in Spaa, in Brüssel erkrankt.

Undatirt. (9. Februar 1753.)

II. J'approuve en tout l'idée que vous m'envoyez. Le seul point que je ne trouve bien, est que vous ne voulez rien avoir à faire avec tout cela, ni avoir la correspondance, et rien ne se fera de bon, si vous ne vous en chargez, c'est-à-dire que Barbagna[1]) soit sous vos ordres et vous fasse tous les rapports et attende vos ordres et que vous y disposiez en tout sans dépendance, comme avec celle d'ici, la laissant pourtant tout-à-fait séparée et toutes de celle-ci, la traitant comme une brigade séparée, car je suis de votre sentiment, que nos Allemands n'iront pas bien avec les Italiens. Mais dans ces trois postes, où vous voulez les mettre, je les trouve très-bien, étant les seuls, où nous aurons des places.

Pour les armes pour les régiments je vous prie d'y penser sérieusement; à Brescia je sais qu'on les fait bien mauvais et cher, de telle façon que le roi de Sardaigne ne les a plus prises. Ne pourrait-on les soigner d'ici, en augmentant le fonds? Je compte toujours avec un grand plaisir de voir votre camp en grand incognito, quand vous le voudrez; rien ne m'empêche.

Dans l'instant l'empereur me porte quelque chose de merveilleux. J'ai beaucoup des choses des Indes, mais quelque chose de pareil et de cette perfection je n'en ai pas encore vu; je suis honteuse de vous en priver. Si je ne savais que c'est vous faire plaisir en acceptant, je ne saurais jamais me résoudre de vous priver de quelque chose si parfaite. Rien au monde, tous les diamants ne me sont rien,

---

[1]) Ueber einen Mann dieses Namens konnte trotz der sorgfältigsten Nachforschungen nichts aufgefunden werden.

mais ce qui vient des Indes, surtout le laque et même la tapisserie sont les seules choses qui me font plaisir. Vous verrez votre magnifique meuble à Schönbrunn, et la tour va aujourd'hui toujours avec moi pour l'admirer, et elle sera placée auprès de mon canapé pour la voir toujours. La jolie petite perruche et le canarin sont charmants et me font passer des moments fort agréables. Je vous suis infiniment obligée de tous vos présents.

Undatirt. (Etwa 1757.)

Lieber Fürst Liechtenstein. Ich habe das Geld der III.
achttausend Gulden als den Ueberrest von der Gage empfangen, die er Fürst seit dem Kriege nicht mehr nehmen wollte.

Maria Theresia.

Undatirt. (Ende November 1757.[1])

Sowohl die Obersthofmeisterin[2]) als Koch haben mir IV.
des Fürsten Compliment gemacht; ich bin seines wahrhaften Antheils versichert. Ich hoffe, dass diese guten Nachrichten der Gesundheit auch gut thun werden. Sobald der Gast aus dem Hause ist, so gedenke ich selbst den Fürsten heimzusuchen. Einen grossen Theil, nach Gottes augenschein-

[1]) Es wird sich wohl mit voller Bestimmtheit annehmen lassen, dass diese Zeilen der Kaiserin an Liechtenstein in dem Augenblicke geschrieben sind, in welchem die Nachricht von dem am 22. November 1757 erfochtenen Siege bei Breslau sie in höchste Freude versetzt hatte.

[2]) Die schon I. 132 erwähnte Gräfin Paar.

lichem Segen und den sehr klugen Anstalten des Prinzen und [1]) Dauns, sowie der Bravour unserer so werthen Truppen sind wir dem Fürsten schuldig, denn ohne die so unvergleichliche Einrichtung der Artillerie, die allein dem Fürsten zu danken und seiner Hände Werk ist, wären wir auch mit allen anderen Anstalten niemals so weit gekommen. Dies muss den Fürsten unendlich consoliren, und können ich und mein Haus selbes niemals genug erkennen, und ich hoffe, dass mir der Fürst die Justiz leisten wird, dass ich mir eine Freude mache, wenn ich reelle Occasionen finden werde, mich in etwas gegen ihn acquittiren zu können. Maria Theresia.

Undatirt. (Etwa Jänner 1760.)

V. Lieber Fürst Liechtenstein. Löschenkohl bringt mir die angenehme Antwort vom Fürsten, dass er uns den Gefallen thut, die Absendung nach Parma anzunehmen. Niemand hätte mit mehr Vertrauen und Anständigkeit als der Fürst diese so angenehme Commission für uns und unser Haus verrichten können, und wir hätten auch nicht leicht ein grösseres Merkmal unseres Vertrauens dem Fürsten geben können, als ihn mit der uns angenehmsten Commission zu chargiren. Alles, was diese Heirat anbelangt, schickt sich so sehr nach meinem Wunsche, dass ich mir recht den glücklichsten Ausschlag und eine bessere Zukunft für meine alten Tage verspreche, als ich meine jungen passirt habe. Die Freude, die man in Italien haben wird, den Fürsten zu

---

[1]) Diese auf Carl von Lothringen bezüglichen Worte wurden von der Kaiserin erst nachträglich eingeschaltet.

sehen, ist auch nicht eine der geringsten Freuden, die ich mir mache, und ich hoffe, der Gesundheit wird es auch gut anschlagen.

Undatirt. (Februar 1760.)

Wir haben gestern die erste Conferenz gehabt, und ich habe wohl bedauert, dass ich den Fürsten nicht dabei gesehen, aber anbefohlen, dass ihm alle Protokolle, so oft als man zusammentreten wird, so lang als er nicht im Stande ist auszugehen, welches, ich hoffe, bald sein wird, communicirt werden. Weil diese Woche schon mit Andachten und Bällen so angefüllt ist, so sage ich mich für Dienstag an, weil gerade der glücklichste Tag in meinem Leben ist [1]), den ich nicht vergnügter als beim Fürsten passiren kann. Ich hoffe, dass bis dahin die Gesundheit keine Verhinderung machen wird. VI.

Man hat gestern gemeint, dass ein Einzug in Parma sein soll, welches mir nur wegen der mehreren Depense und Ungelegenheit für ihn leid thut. Ich trage noch einmal alle Wagen an, die ich hier habe, wenn sie dem Fürsten conveniren können. Die Heirat ist festgestellt auf Anfang Octobers, und zwar verlange ich sie spätestens den sechsten [2]), weil weiter hinaus der für mich unglücklichste Jahrestag, der des Kaisers [3]) einfällt.

---

[1]) Der 12. Februar war bekanntlich der Vermälungstag der Kaiserin.

[2]) An diesem Tage fand wirklich Josephs Vermälung statt.

[3]) Am 20. October war Maria Theresia's Vater, Kaiser Karl VI. gestorben.

Undatirt. (Februar 1760.)

VII. Weil ich heute noch vernommen, dass der Fürst noch nicht bei der Tafel isst, und wir ihm also mehr Ungelegenheit verursachen, als von ihm profitiren könnten, so verschiebe ich die Partie vom Dienstag bis nach Ostern, wo ich hoffe, dass alle Incommoditäten werden hinweg sein.

Ce 20 (septembre 1760).

VIII. Mon cousin. Avec beaucoup de plaisir j'ai reçu votre lettre du 17 sur l'heureuse arrivée à Ala; c'est la plus grande journée de faite et les chemins ne peuvent se gâter si facilement dans les montagnes. J'ai appris avec bien du plaisir, que votre santé est à l'épreuve de toutes les fatigues et cérémonies. Je ne saurais assez vous exprimer ma reconnaissance et satisfaction sur l'issue de cette grande et intéressante commission, que vous avez finie avec tant de dignité et de contentement. J'attends avec la dernière impatience que vous nous remettez le trésor que vous avez en garde, et je n'aurai pas moins de plaisir de vous revoir et pouvoir vous marquer, combien je suis toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Undatirt. (Februar 1761.)

Prince Liechtenstein. Je vous fais mon compliment pour le jour de la princesse Oettingen[1]), votre future nièce, que je compte prendre selon vos souhaits le 13 de mars à la cour, tenir ses fiançailles le jour de Pâques et ses noces le 30 de mars. Le prince Charles aura la permission de rester ici jusqu'au 1er de mai. Je suis charmée de vous pouvoir marquer dans cette occasion et dans toutes les autres, combien je suis charmée de vous marquer mon amitié et ma reconnaissance. IX.

27. Juni 1763.

Löschenkohl vous assurera que je ne compte rien innover dans l'artillerie avant votre retour, que je souhaite prompt et en bonne santé. X.

Vienne, ce 26 février 1764[2]).

Prince de Liechtenstein. Les nouvelles que vous me donnez du succès heureux des négociations de Francfort, me comblent de satisfaction. Accoutumée à n'en recevoir d'autres, d'abord que mes intérêts se trouvent entre vos XI.

---

[1]) Der 21. Februar, Namenstag der Prinzessin Eleonore, Tochter des Fürsten Alois von Oettingen-Spielberg, geboren am 15. Juli 1745, damals Braut des Generalmajors Fürsten Carl Liechtenstein.

[2]) Cabinetschreiben.

mains, je m'y suis bien attendue encore dans cette occasion. Il ne me reste qu'à faire des vœux, pour que l'ouvrage que vous allez perfectionner, soit plus durable que celui, dont je ne saurais me rappeler le souvenir, sans rouvrir une plaie toujours prête à saigner[1]). Connaissant vos sentiments, mon prince, je quitte un objet aussi lugubre, et je passe à vous marquer tout le gré que je vous ai des soins que vous employez à la prompte réussite d'une affaire qui me tient tant à cœur. C'est une justice que je vous rends avec bien du plaisir, ayant toujours pour vous les sentiments que vous me connaissez, et dont il m'est bien agréable de vous renouveler les assurances. Marie Thérèse[2]).

Vous m'avez procuré la première bataille gagnée[3]), la plus charmante épouse, hélas! et à cette heure un roi des Romains sans exemple d'une unanimité pareille. Votre personnel n'y a pas peu contribué; j'ai vu des lettres non suspectes; jugez donc de ma satisfaction et reconnaissance.

L'empereur compte partir le 12, et je vous recommande bien de vous ménager et de me conserver un ami et ministre aussi heureux pour moi, et aussi attaché.

---

[1]) Anspielung auf den Tod der Erzherzogin Isabella.

[2]) Unterschrift und Nachschrift von der Hand der Kaiserin.

[3]) Die Schlacht bei Piacenza vom 16. Juni 1746.

Undatirt. (Jänner 1771.)

Löschenkohl vous dira de bouche, mon prince, combien je suis contente d'un entretien que j'ai eu avec votre neveu Charles[1]). Tout ce qui porte votre nom, m'est cher, et je vois en tous vos services, mérites, attachements pour ma maison et ma personne en particulier. Ma reconnaissance et mon amitié ne cesseront pour vous qu'avec ma vie. XII.

Marie Thérèse.

---

[1]) Fürst Carl Liechtenstein fühlte sich verletzt, dass er bei dem grossen militärischen Avancement vom 1. Jänner 1771 unberücksichtigt geblieben war, und er wollte den Dienst verlassen. Auf Anrathen Josephs begab er sich zur Kaiserin, die ihn huldvoll empfing. Mit einem Billet an Lacy vom 9. Jänner 1771 (IX. 614) theilte sie demselben ihre Freude mit, dass Fürst Carl sich, wie sie sich ausdrückte, unterworfen habe und nicht mehr von seinem Rücktritte rede. Er wurde als commandirender General nach Pressburg versetzt. Vergl. Wolf, Fürstin Eleonore Liechtenstein. Wien, 1875. S. 107.

AN DEN

FREIHERRN VON NENY.

Ce 10 septembre (1773).

Je suis charmée de votre heureuse arrivée, et de la consolation que vous aurez eue de vous trouver dans votre famille et amis, dans la plus belle province de la monarchie [1]). Vous serez bien près de votre départ à cette heure, et je vous envoie cette lettre exprès par cet homme, me trouvant très-pressée d'avoir une réponse.

Le sort des Jésuites est décidé aujourd'hui; je les plains bien, mais il n'y a plus de remède; il faut en tirer le meilleur parti pour notre sainte religion et l'état. La jurisdiction militaire est une des plus importantes, d'autant plus que l'évêché de Neustadt, que je destine pour cela, est vacant. Je l'offre à Kerens pour l'approcher de nous, et j'aurai soin de tous les frais, et qu'il soit convenablement; il me faut un homme pareil et actif auprès de moi et de l'empereur. Tâchez donc de me faire savoir tout de suite, si je peux compter sur lui; cela me serait d'un grand soulagement dans mes derniers jours. Je ne voudrais pas qu'on en parle en public, quoique cela ne peut être un vrai secret, ayant parlé au cardinal [2]) et nonce [3]), à qui je devais le dire, devant prendre mon parti et conférer en attendant la jurisdiction au chanoine Dvertitsch [4]) chez le cardinal, mon pauvre père Kampmüller ne pouvant plus la continuer.

---

[1]) Die österreichischen Niederlande.

[2]) Migazzi.

[3]) Der päpstliche Nuntius Anton Eugen Visconti.

[4]) Der Domherr bei St. Stephan, Adam Dvertitsch.

Je ne saurais vous exprimer, combien je suis affairée et occupée, surtout dans cette malheureuse suppression; jamais je ne me suis trouvée si abandonnée. Kaunitz, Blümegen, Kressl, Kolowrat sont absents; je n'ai que le cardinal et Wrbna[1]), et vous savez, combien ce dernier quadre peu avec ma façon de penser.

L'empereur sera ici le 15 de ce mois. Après nous avoir envoyé cent cinquante-quatre points pour le gouvernement politique et quatre-vingt pour le militaire, et mis le terme de quinze jours pour la réponse, ce qui s'est fait dans ce temps, et à cette heure il ne se rend plus à Lemberg; effectivement cela l'aurait mené trop loin pour les éclaircir seulement. Je suis bien aise qu'il les a laissés, mais nous aurons bien des affaires cet hiver, et je serai bien charmée de vous revoir, et que vous puissiez me soulager. Chaque mois je sens ma défaillance et mon découragement augmenter. Votre courage me soutient souvent, et j'espère un peu en Kerens. Je vous avoue, je me flatte qu'il acceptera ma proposition, et c'est ce qui m'importe de savoir bientôt, et de même de le revoir au temps marqué, sans plus retourner à Ruremonde. Je lui laisserai jouir d'une année les revenus, pour pouvoir se ranger ici.

Reviendrez-vous sans compagne? Je le souhaiterais que vous trouviez quelqu'une qui puisse vous tenir compagnie, mais plutôt rien qu'un choix médiocre.

Vous renverrez sans grand bruit cet homme, s'il a reposé une couple de jours. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

---

[1]) Vergl. I. 253. Anm. 2.

AN DEN

HOFRATH VON POSCH.

9. October 1765.

(Anträge Poschs in Vermögenssachen.)

Ce papier vous fait honneur; je l'ai lu avec beaucoup de plaisir. Si vous voulez continuer de même à nous servir, vous pouvez compter que je penserai de même comme notre incomparable maître. Vous me direz toujours sans réserve ou ménagement la vérité. I.

Undatirt. (12. Februar 1766.)

Er wird daraus ersehen, warum ich wegen der Pfarre so lang zurückgehalten. Sowohl über dieses, als auch das resolvirte Referat verlange ich seine Meinung und seinen Rath, und zwar also, dass wenn ich auch etwas conträr resolvire, ich ihm befehle, allzeit dagegen zu repräsentiren, bis ich es zweimal resolvirt. Alsdann kann er schweigen, nicht aber eher. II.

---

15. März 1766.

III. (Posch legt einen Ausweis über die Kosten und das Erträgniss der Jagdbarkeit auf den kaiserlichen Herrschaften vor.)

Je suis très-convaincue que les chasses ne sont pas un revenu, mais une grande dépense et très-à-charge aux pauvres sujets. C'est par cette raison que j'ai donné ma résolution que vous savez, sur laquelle vous tiendrez exactement, qu'au moins dans un an et demi elle soit mise en exécution.

---

26. März 1766.

IV. Obwohl ich in meiner Retraite bin, so wollte ich ihn doch nicht eine Stunde aufhalten, um sein Gemüth aufzurichten. Ich bin von gar nichts informirt, was del Dono[1]) für Befehle hat; auch gehe ich in selbe nicht ein. Nur so viel weiss ich, dass wie ich die Güter wieder übernommen, der Kaiser mir allsogleich gemeldet, dass er wegen Falkenstein keine Buchhalterei noch sonst Jemand brauche, weil er es verpachten wird. Ich meldete ihm dass er, wie ich glaube, deshalb jährlich zehntausend Gulden übernommen; er aber wollte nichts mehr davon hören und blieb dabei.

Sowohl er Posch als alle seine Untergebenen haben meinem grossen Kaiser so wohl gedient, dass Keiner sich Sorgen machen solle, dass ich ihn verlasse; ich nehme also ihn und alle Diese auf mich und befehle ihm, dass er seine Besoldung oder Pensionen, wie er sie genossen, ohne Unter-

---

[1]) Dominik del Dono, geheimer Kammerzahlmeister des Kaisers Joseph.

brechung fortzahlen solle, wie auch all seiner Untergebenen, und selbe von den einmalhunderttausend Gulden, die ich für Mayer bestimmt habe, abziehe und also continuire, selbe zu bezahlen, als ob der hochseligste Kaiser noch lebte, und sie selbe allzeit von den bereitesten Geldern zu bezahlen. Ich habe vermeint, dass er sich schon vom 1. October wegen der sechstausend Gulden bezahlt haben wird, wie auch die Untergebenen, die ich übernommen, weil ich es im September also befohlen. Maria Theresia.

18. April 1766.

(Posch meldet, dass sich der englische Gesandtschaftssecretär[1]) mit der Bitte an ihn gewendet habe, ihm nur vier Flaschen ausgesuchten Tokayerwein für seinen König zu verschaffen.) V.

Vous n'avez qu'à lui dire que je crains que nous n'ayons aucun excellent, mais que je donnerai l'ordre à Saint-Julien[2]) de lui faire goûter tous les vins; s'il lui en convient, je serais charmée d'avoir une occasion de marquer au roi mon empressement de lui complaire. Vous avez très-bien fait de m'avoir avertie; faites toujours en tout ainsi.

[1]) Benjamin Langlois.

[2]) Joseph Graf Saint-Julien, Oberstküchenmeister.

30. Juli 1766.

VI. (Anfragen Poschs über den von der Kaiserin überall angeordneten Trauergottesdienst für den 18. August, den Todestag ihres Gemals.)

Je voudrais que partout on donne dix ou vingt florins d'aumône pour les pauvres du lieu, et qu'on leur dise, pourquoi ils doivent prier, et cette ordonnance doit être, tant que je vivrai, tous les ans répétée.

---

9. August 1766.

VII. (Anzeige Poschs, dass Botta[1]) für den Grossherzog von Toscana bei ihm Geld aufnehmen will, und Anfrage, wie er sich hiebei zu benehmen habe.)

Vous ferez ou répondrez ce que vous trouverez le plus convenable et le plus utile pour tirer mon fils de cet embarras. Comme il ne m'en touche rien, et que même ni lui ni Botta ne font jamais le moindre semblant vis-à-vis de moi sur toutes leurs affaires, je crois mieux me tenir tout-à-fait à l'écart et ignorante de tout.

---

[1]) Der Feldmarschall Marchese Antonio Botta d'Adorno stand damals noch an der Spitze der toscanischen Finanzverwaltung.

Undatirt. (2. September 1766.)

Zwanzigtausend Metzen um einundzwanzig Groschen ohne Fuhrlohn wären ehestens von Altenburg hieher zu liefern. Der Verlust ist also nur dreitausend Gulden für meine Particularcasse, die ich gern dem Publico aufopfere. VIII.

Undatirt. (5. März 1768.)

Wenn noch andere Berichte ankommen, so schicke er mir sie auch[1]). Indessen habe ich ihm Heinrich[2]) geschickt, der viel erzählt. Leider, wenn nur die Hälfte existirt, ist es sehr zu bedauern. Was das Nöthigste, ist, dass man den Leuten gleich mit Mehl aushilft. Mayer könnte indessen hier helfen, dass man die Leute unter Dach bringe, sonst werden in dieser Kälte Krankheiten entstehen; in solchem Falle sollen in alle Herrschaftsgebäude, auch in die Schlösser selbe genommen werden. Der Entenfänger, der ohnedies eine Einfalt ist, und ein junger Müller, ich glaube im Markte Hof, sollen am übelsten daran und das Weib des Letzteren von zwei Kindern entbunden worden sein. Alle herrschaftlichen Gaben wollte ich den wirklich Beschädigten ganz nachsehen, indessen aber die Contribution für selbe vorschiessen. Was noch weiter zu thun wäre, um diesen Leuten zu helfen und sie zu trösten, erwarte ich von ihm. IX.

[1]) Am 27. Februar wurden in Folge des Eisstosses die längs der Donau gelegenen Vorstädte Wiens, sowie die ganze umliegende Gegend überschwemmt, am 3. März aber trat in Folge starken Schneefalles ganz ungewöhnliche Kälte ein.

[2]) Es lässt sich nicht ausfindig machen, wen Maria Theresia unter dieser Bezeichnung versteht.

Undatirt. (30. September 1768.)

X. J'étais agréablement surprise sur l'audience des deux ambassadeurs[1]) après une si longue attente, mais l'affaire est devenue si publique tout d'un coup, qu'elle m'embarrasse pour leur établissement, sur lequel personne ne dit mot, et de nous aucune complaisance. Sur ce point elle sera traitée comme la reine de Naples, mais rien de plus. Sur l'autre point Mercy ne nous donne plus d'espérance. Je le trouve très à sa place, quoique j'en aurais été flattée.

Grâces à Dieu, tout est fini chez nous; mais vous n'osez venir, l'infection[2]) étant à cette heure la plus forte.

---

15. October 1768.

XI. (Posch meldet der Kaiserin, dass nach einer vertraulichen Mittheilung des spanischen Botschafters Mahoni der parmesanische Minister du Tillot ein Corset und ein Paar Schuhe der Erzherzogin Amalie, sowie genaue Auskunft über die Farbe ihrer Haare zu erhalten wünsche.)

Voilà les trois demandes contentées, mais je dois ajouter que je ne sais pourquoi ils veulent avoir la couleur des cheveux. Les voilà; mais pour les corps et les souliers vous devez prévenir qu'on ne fasse nulle dépense là; qu'elle sera équipée pour bien des années en habits, dentelles, linge, souliers; même l'habit des noces, qui est de même drap d'argent, comme celui de la reine. Ainsi toute dépense là-dessus serait inutile, de même en pierreries. Elle a un beau

[1]) Die zwei bourbonischen Familienbotschafter, Marquis Durfort für Frankreich und Graf Mahoni für Spanien warben bei der Kaiserin um die Hand der Erzherzogin Amalie für den Infanten von Parma.

[2]) Anspielung auf die damals an Ferdinand und Maximilian, sowie an der kleinen Erzherzogin Therese vorgenommene Inoculation der Blattern.

collier à fer à cheval, un ruban pour la coiffure, des girandoles, des boucles de chiens, des boutons pour le corset, des crochets, des boucles de souliers. Elle n'a point de bouquet; si on veut lui faire un présent, ce serait le mieux. Tout cela de vous, sans que je n'y entre en rien. Je ne voudrais qu'ils fassent des dépenses superflues. Je voudrais savoir ce qu'on porte chez eux des habits de cour, en plein ou traîne noire, et qu'une jupe de couleur. J'espère qu'on passera à ma fille l'habit d'appartement, qui est une espèce d'habit de cour, et ce qu'on porte ordinairement, quels habits, grands ou petits paniers? Tout cela de vous.

Undatirt. (26. October 1768.)

Die Inoculationen haben meine Einkünfte sehr geläutert. XII.
Ich bedarf noch fünfhundert Ducaten; wenn ich sie bis heute Abends haben könnte, weil ich morgen Früh bis Montag Mittags nach Pressburg gehe.

Wegen seiner guten Ideen in fremden Landen haben die letzten Couriere alle Hoffnung benommen. Er kennt viele Fremde: man recommandirt uns besonders einen hannovranischen General Hutten, dass dieser zu haben wäre, ein guter, in Genie und Artillerie erfahrener Mann, der sich im letzten Kriege bei der Armee besonders distinguirt haben soll. Ich wäre froh zu wissen, ob dem also ist oder nicht, um seiner Zeit meine Resolution nehmen zu können. Obgleich wir nicht viel, besonders solche Meritirte haben, so habe ich doch deren von Fremden noch weniger gefunden. Da sind mir die Meinigen noch lieber.

Undatirt. (30. November 1768.)

XIII. Ich habe Balogh, der hier ist, an ihn verwiesen, nicht allein auf den Gütern die Urbarien ohne mindeste Rücksicht einzurichten, sondern auch a parte zu examiniren, ob vielleicht die Unterthanen einige andere Klagen, besonders gegen die Beamten haben? Er soll alles dies in eine besondere Relation abfassen und sie mir zu seinen Handen einschicken.

Undatirt. (20. Juni 1769).

XIV. Wenn er und seine Frau [1]) und Kinder sich noch getrauen heraus zu kommen, so können selbe morgen um sechs Uhr Abends kommen, die Braut [2]) zu sehen. Wenn er mir wieder tausend Ducaten schicken könnte, oder auch in ganzen Souverains, so möchte ich selbe morgen haben.

Undatirt. (20. October 1769.)

XV. J'ai prévu l'embarras, dans lequel je me trouverai. A Naples tout est sans dessus dessous [3]); l'empereur tout-à-fait pour eux. Je tâche de gagner de temps et d'éviter qu'on n'exige pas que je doive donner un démenti formel

---

[1]) Poschs Frau hiess Marianne und war eine geborne von Kienmayer.

[2]) Die Erzherzogin Amalie.

[3]) Vergl. die Briefe der Kaiserin an Leopold und an ihre Tochter Caroline. I. 25—30 und III. 62—64.

à l'Espagne ou de trahir le secret. J'espère d'en venir à bout; la crise est forte. J'ai communiqué les points en question à Mahoni ce matin, n'ayant eu le moment de les garder que pendant le service.

Undatirt. (3. Jänner 1770.)

Ich habe letzthin ihn anreden wollen wegen seiner leidenden Frau; ich fürchte wohl, ohne Mirakel kommt sie nicht auf. Seine Sensibilität hat mir die Rede unterbrochen. In der Stadt geht es allgemein herum, sie wäre voller Schulden, sie wollte aber nicht, dass er etwas davon wüsste. In dem Zustande, in dem sie ist, kann man ihr weder Freude noch Leid procuriren, sie könnte unterliegen. Ich bin ihm wegen seiner treueifrigen Dienste so erkenntlich, aber besonders wegen seines so besonderen Attachements für unsern grossen Kaiser und Herrn, dass ich ihm antrage, wenn die Summen nicht zu hoch steigen, dass ich mit Freuden ihm und seiner armen Kranken helfen und werkthätig Trost bezeigen will. Ich könnte es nicht besser anwenden und braucht es Niemand Anderer zu wissen. XVI.

Undatirt. (21. Februar 1770.)

XVII. Seine Kleine[1]) finde ich recht gut, sie braucht aber Menagement. Ich habe ihr[2]) die zweitausend Ducaten übergeben; wünschte dadurch sie ruhig zu machen und ihm ein neues Probstück zu geben, wie ich Beide estimire und sie auch künftig auf mich wegen der Kinder rechnen können.

---

12. Juli 1771.

XVIII. (Anfrage Mahoni's, wer zum kaiserlichen Gesandten in Spanien ernannt sei.)

August Lobkowitz[3]). Ich hoffe, man wird mit ihm besser zufrieden sein als ich mit dem Coadjutor von Strassburg[4]).

---

[1]) Poschs beide Töchter, denen Maria Theresia in späteren Jahren viel Talent zum Schauspiele nachrühmte — vergl. ihren Brief an Ferdinand vom 2. Juli 1777, II. 89 und 90 — hiessen Anna und Barbara. Ich weiss nicht, welche von Beiden hier gemeint ist.

[2]) Offenbar Poschs Frau.

[3]) Sowohl Fürst August Lobkowitz, als dessen älterer, Bd. I. S. 4 erwähnter Bruder Joseph, der lange Zeit hindurch in Russland beglaubigt war, gehörten der zweiten Linie des Hauses Lobkowitz an.

[4]) Prinz Ludwig von Rohan, (I. 111), damals bekanntlich als Botschafter Frankreichs in Wien beglaubigt.

17. Juli 1771.

(Anfrage Mahoni's, ob die Kaiserin wirklich einen ihr von der Klosterfrau Palm zugesendeten Stein während ihrer zahlreichen Schwangerschaften als Amulet mit günstigem Erfolge getragen habe? Im Falle einer bejahenden Antwort würde Mahoni diesen Stein allsogleich durch einen eigenen Courier nach Madrid zum Gebrauche der Prinzessin von Asturien abgehen lassen.) XIX.

Mahoni kann den Courier ersparen. Ich kenne gar wohl diesen Stein, welcher gewiss in zehn oder zwölf Schwangerschaften von dieser Nämlichen mir geschickt worden, der aber nie weiter gekommen ist als in den oberen Gang in den Kasten der verstorbenen Justel[1]) oder den der Guttenberg, indem ich, so lang ich lebe, niemals auf solche Sachen gehalten, noch weniger etwas angehängt oder gebraucht hätte. Um der Klosterfrau eine Freude zu machen, habe ich ihr ihn nach meiner Niederkunft wieder geschickt, um bei Anderen mehr Glauben zu finden, besonders wenn mein Name beigesetzt worden.

---

16. August 1771.

(Mahoni's Rückkehr von Maria-Zell und seine Sehnsucht, sich der Kaiserin vorstellen zu dürfen. Nachrichten desselben aus Parma.) XX.

Ich bin froh, dass der gute Alte glücklich angekommen ist. Vor dem 24. Nachmittags zu Minkendorf bin ich nicht sichtbar. Zu diesen Manövern und denen vom 26. können alle Leute kommen.

Ich weiss nichts von Parma, als dass meine Tochter das Fieber haben soll und nach Sala ganz allein gegangen ist.

---

[1]) Wohl das älteste Kammermädchen der Kaiserin, Justina Lindhart.

19. August 1771.

XXI. (Nach einer Mittheilung des Judex Curiae Grafen Nicolaus Palffy sollen Beamte der kaiserlichen Familienherrschaft Holitsch und ausserdem Militärpersonen und ungarische Edelleute der dortigen Gegend sich verbotenen Spielen hingeben.)

Es ist ihm zu melden, dass ich die Attention approbirt habe; er soll aber ganz gerade nach den Gesetzen fortgehen, das Exempel an meinen Beamten machen, mir aber die Namen aller Mitbegriffenen, und wie es ausgefallen, berichten.

Ich habe schon einige Monate etwas auf dem Herzen. Ich habe in dem Verfall der Tuchfabrik zu Brünn gesehen, dass unter Anderem auch die Uebernahme der Kladruber schlechten Waaren eine der Ursachen wäre. Dies hat mich um so viel mehr frappirt, als ich mich ganz wohl zu erinnern weiss, dass unser seliger Herr sich vantirt hat, sie diesen Leuten wohl angebracht zu haben. Dieser Umstand hat mich so gemartert, dass ich, ohne zu sagen warum, endlich vernommen, es wäre selber nur in fünftausend Gulden werthen, schlechten Waaren bestanden. Ich bin morgen in der Burg, wenn er um zwölf Uhr zu mir kommen möchte.

---

20. August 1771.

XXII. Die sechstausend Gulden sind allein für die Brünner Fabrik, und zwar auf Sachen anzuwenden, die sie sonst nicht verkaufen könnte, schlechte Waare.

Undatirt. (12. October 1771.)

Nachdem der Kaiser in Böhmen, Mähren und Schlesien diese Punkte ergehen liess, so möchte ich auch auf allen meinen Herrschaften, auch den ungarischen, dass er selbe ebenfalls zu meiner persönlichen Wissenschaft beantworte, indem der Kaiser die Misère entsetzlich findet und gewiss Hungersnoth zu befürchten ist. XXIII.

---

9. Jänner 1773.

(Posch theilt der Kaiserin ein ihm zugekommenes Schreiben Mahoni's aus Pisa mit.) XXIV.

Bin recht erfreut, etwas von ihm gesehen zu haben. Mir scheint sein Kopf und seine Vivacität wieder sehr wohl aufgeweckt. Frankreich und Spanien müssen zu Parma helfen; ich habe gethan, was ich gekonnt; jetzt bleibt mir nichts mehr übrig. Schreibe er ein Compliment an Mahoni von mir. Ich schicke zu seiner Einsicht dieses Schreiben, ob etwas Weiteres zu verfügen wäre oder nicht?

---

8. April 1773.

(Posch legt neuerdings einen Brief Mahoni's vor.) XXV.

Ich hoffe, dass die Gesundheit gut, weil der Geist wieder so vif ist.

---

6. Mai 1773.

XXVI. (Posch theilt der Kaiserin das gegen einen Kellerdieb[1]) gefällte Urtheil, welches auf zweimonatlichen Kerker und Ersatz der Gerichtskosten lautet, zur Bestätigung mit.)

Ganz verstanden; nur die Gerichtskosten, welche nicht dem schlechten Burschen, aber dem armen Vater zur Last fallen, sollen sammt der Atzung des Delinquenten, dem ich nichts nachsehe, von den Renten heimlich gezahlt werden.

24. Mai 1773.

XXVII (Posch dankt der Kaiserin aufs Wärmste für die „seinem Pressburger Zögling“[2]) neuerdings bewiesene ganz besondere Güte.)

Ich habe vergessen, ihm zu melden, dass sie gewachsen ist, gut aussieht, die Klosterfrauen sie loben und sie nichts von ihrer engageanten Façon verloren hat. Als Mutter von vielen Kindern weiss ich, was zum Troste dienen kann.

(25. August 1773.)

XXVIII. (Anfrage Poschs über die Forterhaltung oder Auflassung der Jagd zu Holitsch.)

Es wäre umsonst, auch allda etwas zu reserviren, mithin ist diese Jagd wie alle anderen eingehen zu lassen. Doch wollte ich nicht, dass das Wild durch die Jäger zusammengeschossen werde, sondern ist es den Offizieren von der Cavallerie zu gestatten.

---

[1]) Joseph Funk, Sohn des herrschaftlichen Gärtners in Mannersdorf.

[2]) Offenbar eine der Töchter Poschs.

Undatirt. (28. August 1773.)

Wenn seine Casse nicht ganz leer ist, möchte ich wohl gerne für Eszterház zweitausend Ducaten haben. Sie können auch in Souverains sein; wenn ich sie nur Montag in der Frühe in der Burg haben könnte. XXIX.

Undatirt. (7. September 1773.)

Ich habe dem Hofrath Blanc erlaubt, dass er einige Male, so oft er will, mit einem oder zwei guten Freunden nach Mannersdorf gehen und allda in dem Schlosse wohnen könne, weshalb auch Betten und das Nöthige zur Einrichtung anzuordnen. Er wird um sein Geld zehren, und ich erlaube ihm, wenn sich etwas zu schiessen findet, auf die Jagd zu gehen. Er möchte ihm also dieses kundmachen. XXX.

(21. December 1774.)

(Posch zeigt den Tod des Oberjägers zu Holitsch an.) XXXI.

Gar Keine mehr zu machen. Wenn auch noch Andere abstürben, ist Keiner mehr zu ersetzen; an keinem Orte.

---

7. Juni 1775.

XXXII. („Eure Majestät sollen verordnet haben, dass die gewesenen Jesuitengüter in Ungarn, welche zu keinen Stiftungen gehören, auf andere Weise verliehen werden können. Da ich nun keiner anderen Gnade fähig bin, indem ich bisher durch meine dreiunddreissigjährige Dienstzeit von der trockenen Besoldung gelebt, alle meine Bestrebungen aber blos zum einzigen Vortheil Ihrer Majestäten und des Publici aufgeopfert habe, so bitte ich fussfälligst Eure Majestät, da ich sonst Niemand in der Welt habe, mich Allergnädigst zu verständigen, ob ich um ein im Neutraer, Pressburger, Wieselburger oder Eisenburger Comitate gelegenes Gut einkommen darf?")

Gar kein Bedenken, dass er, aber benanntlich, um ein oder anderes einkommen könne. Doch muss ich ihn erinnern, dass die Fremden in Ungarn viel zu ertragen haben, dass all diese Güter um vier und ein halbes Procent verkauft werden, dass ich hierin keine Gnade noch Nachsicht eintreten lassen kann, und sie auch baar bezahlt werden müssen. Wenn all dieses ihm convenirt, so erwarte ich das Memorial und mache mir eine Freude daraus, ihm zu willfahren, und hätte es mich recht verdrossen, wenn er nicht direct an mich gegangen wäre, indem ich in allen Gelegenheiten, wenn es sein kann, ihm meine Erkenntlichkeit für alle guten Dienste gern erweisen werde.

---

7. August 1775.

XXXIII. (Posch besorgt, wenn er dem Kaiser in Mannersdorf seine Aufwartung machen würde, des Fürwitzes oder der Geschäftigkeit beschuldigt zu werden.)

Er kennt ihn gut; ich könnte nichts Besseres rathen.

Undatirt. (13. December 1775.)

Ich kenne gar zu wohl seine Philosophie, dass er all' jene Sachen, die bei Höfen so gesucht werden, nicht schätzt. Weil aber wegen der Reichshofräthe und Residenten, wie unseres alten guten Pezold eine Distinction geschehen, dass man sie zu den Appartements und Hoffesten einladen wird, so habe ich geglaubt, dass eine solche Attention ihm auch könnte gefällig sein, und erwarte nur seine Antwort, um es zu verordnen. Dem Kaiser habe ich es gemeldet und er hat es approbirt. XXXIV.

29. April 1776.

(Posch zeigt an, dass sein kleiner Sohn Franz, dessen Taufpathin die Kaiserin gewesen, soeben verschied.) XXXV.

Ich bedaure, er ist aber ein glücklicher Engel. Wenn er etwas von mir gehabt, offerire ich es ihm für ein anderes seiner Kinder [1]), welches er nennen will.

Undatirt. (17. August 1776.)

Dieser Mann [2]) wäre als ein Invalide in das Schloss zu Göding, oder wo er will, auf meinen Schlössern anzu- XXXVI.

---

[1]) Mit Decret vom 1. Mai 1776 wurde die Rente von jährlich vierhundert Gulden, welche der verstorbene Knabe aus dem geheimen Kammerzahlamte bezogen, auf dessen Schwester Barbara übertragen.

[2]) Liborius Pawelka von Hrabowan in Mähren, 27 Jahre alt, hat im Regimente Serbelloni über zehn Jahre gedient.

stellen, mit acht Kreuzern und Wohnung, etwas Holz. Er ist verheiratet und ich habe ihn salvirt, weil er mit Seitenstechen schier zu Tode geprügelt worden.

---

22. August 1778.

XXXVII. (Posch übersendet der Kaiserin den Anfang des durch Schwarzenau veröffentlichten Journals der preussischen Kriegsunternehmungen.)

Ich wünschte, dass unseres so geschrieben wäre. Die Fortsetzung ist mir zu schicken.

---

28. September 1778.

XXXVIII. (Posch meldet, einer der angesehensten protestantischen Reichsgesandten habe ihn im Vertrauen gefragt, ob es wahr sei, dass die Kaiserin ein Verzeichniss der in den deutsch-österreichischen Ländern befindlichen Protestanten anfertigen lasse, um sie allmälig nicht nur aus den landesfürstlichen und anderen Diensten, sondern ganz und gar abschaffen zu können. Er habe geantwortet, die Kaiserin sei viel zu vernünftig, zu billig und zu menschlich, als dass ihr Aehnliches auch nur von fern in den Sinn käme. Wenn sie auch hie und da etwas zu Gunsten der Katholiken thue, so reiche dies noch bei Weitem nicht an das hinan, was in protestantischen Ländern zum Vortheil der dort herrschenden Religion geschehe.)

Er hat unverbesserlich geantwortet. Ich kann ihn versichern, dass ein solcher Gedanke niemals wem eingefallen ist. Aus dem aber ersieht man, wie Alles mir gehässig zugemuthet wird.

Gottlob! Maximilian ist etwas besser. Den Grossherzog erwarte ich Montag.

Undatirt. (7. März 1779.)

J'ai la satisfaction de vous dire que mon fils le grand-duc reconnaît vos bons et fidèles services et vous assure qu'en cas que vous ne soyez employé ici, il vous recevra volontiers chez lui et compte vous faire dès à cette heure une pension. XXXIX.

---

15. Mai 1779.

(Freude des Residenten Pezold, sich noch im sechsundsiebzigsten Jahre seines Alters der kaiserlichen Gnade würdig machen zu können.) XL.

Mich freut es vom Herzen, ihn wieder zu sehen. Nur keinen Hoym[1]) oder einen dergleichen vom geheimen Consilio.

Undatirt. (Anfangs Juli 1779.)

Die Erhaltung des Gestüts in Holitsch und Göding muss er sehen, möglich zu machen, damit die Pferde keinen Schaden leiden, wenn es auch um das Drittel oder die Hälfte mehr kostete als im vorigen Jahre, indem die Güter wegen des Gestüts nicht sollen vermindert werden, noch die Unterthanen etwas leiden. XLI.

---

[1]) Gotthelf Adolph Graf Hoym war vor Ausbruch des Krieges von 1778 kurfürstlich sächsischer Gesandter in Wien gewesen.

9. Juli 1779.

XLII. (Posch stellt eine Reihe von Fragen, deren Beantwortung ihm als Richtschnur bei Befolgung des ihm von der Kaiserin in ihrem Briefe vom gleichen Tage ertheilten Auftrages dienen soll.)

Ich habe dem Kaiser dies Alles communicirt, aber er hat mir auf dreimaliges Begehren keine Antwort geben wollen. Ich habe die Papiere durch den Oberststallmeister [1]) zurückbekommen, der mir embarrassirt geschienen und mir gemeldet hat, er würde ihn selbst aufsuchen. Davon kann ich nicht weichen: wenn sie Fourage haben wollen, müssen sie mehr zahlen. Die Güter können nicht leiden.

---

2. November 1779.

XLIII. (Posch legt den Rechnungsabschluss für das Militärjahr 1779 mit der Bitte vor, ihn vor Ertheilung des Absolutoriums aufs Strengste prüfen lassen zu wollen.)

Ich werde mich 1779 nicht ändern, weder in meinem Vertrauen zu seiner Cassaführung noch zu seiner Einsicht, die ich seit zwanzig und mehr Jahren erfahren.

---

[1]) Bekanntlich Graf Johann Carl Dietrichstein.

---

24. November 1779.

(Posch meldet der Kaiserin, der Reichshofrath Conrad Friedrich von Pufendorf habe sich um seine Tochter Anna beworben. Er sei zwar Protestant, wolle aber einen Revers ausstellen, alle seine Kinder beiderlei Geschlechtes katholisch erziehen zu lassen. Posch legt die Entscheidung der Sache einzig und allein in der Kaiserin Hand.) XLIV.

Ich bin ihm obligirt wegen des Vertrauens und verdiene es, indem gewiss Niemand seinen Talenten und seinem Diensteifer so Justiz leistet als ich, und ich werde mich gewiss allzeit mit Freuden finden lassen, wenn etwas ihm, der zwar niemals etwas sucht, oder seinen Kindern nützlich sein kann. Sobald er mir meldet, dass nichts dagegen, mithin Versorgung und Inclination dabei ist, so habe ich mich über nichts Anderes zu erklären als wegen der Religion, ein Punkt, der mir allzeit sehr bedenklich scheint. Nach so vielen Exempeln dafür aber, weil sie hier etablirt bleiben und der Revers mir, auch wenn es nöthig insgeheim vorgelegt werde, dass beiderlei Kinder hier sollen katholisch erzogen werden, so hätte ich kein besonderes Bedenken, wenn sie dadurch versorgt und glücklich werden kann. Von mir wird gewiss Niemand etwas erfahren, da ich des Geheimnisses eines Dritten nicht Meister bin. Man hat mir gemeldet, Lilien [1]) wird seine ältere Tochter ehelichen. Ich habe schon eine Freude gehabt, weil ich weiss, wie die Versorgung der Kinder in gewissem Alter und jetzigem Zeitpunkte important ist.

---

[1]) Der im Jahre 1756 in den Reichsfreiherrnstand erhobene fürstlich Taxis'sche geheime Rath und Generalintendant sämmtlicher Reichs- und Niederländer Posten, Franz Michael Florentin von Lilien besass drei Söhne: Alexander, 1742, Carl, 1743, und Joseph, 1753 geboren. Ich vermuthe, dass es der jüngste der drei Brüder war, von welchem Maria Theresia hier spricht.

24. November 1779.

XLV. (Posch dankt der Kaiserin auf's Wärmste für ihre ihm soeben zugekommenen Zeilen.

Mit Lilien stehe die Sache so, dass er dreissigtausend Gulden Mitgift verlangte, worauf Posch sich nur zu zwanzigtausend bereit erklären konnte. Da Lilien nichts von seiner Forderung ablassen wollte, habe Posch die Sache mit den Worten abgebrochen, er treibe mit seinen Töchtern keinen Handel.)

Ich empfinde seine Dankbarkeit; setze er mich in den Stand, ihm dies werkthätig zu erkennen zu geben.

Wenn er sie jetzt umsonst nehmen würde, gäbe ich sie ihm nicht.

---

25. November 1779.

XLVI. (Posch legt der Kaiserin den von Pufendorf ausgestellten Revers vor, seine Kinder beiderlei Geschlechtes katholisch erziehen lassen zu wollen.)

Ich mache dem Vater, der Mutter, der Braut und dem Bräutigam mein Compliment. Zu meinem Troste wünschte ich eine Abschrift des Reverses, den ich nicht produciren werde, zu nichts Anderem als zu meiner und seiner Ruhe.

---

26. November 1779.

XLVII. (Posch legt der Kaiserin das Original des verlangten Reverses vor.)

Ich werde ihn bewahren; von mir kommt nichts in die Welt.

Undatirt. (11. Februar 1780.)

Ich habe ihn vor drei Tagen kommen lassen wollen, XLVIII.
um ihm zu sagen, dass ich in nichts eingehe, noch wisse, was der Kaiser mit den Schriften, die er von unserem Kaiser hat, machen will. Er wird mir die Justiz leisten, dass ich zwar öfter daran gedacht, aber niemals von diesen Schriften etwas melden wollte, die ich dem Kaiser oder Leopold zugehörig geglaubt. Warum ich ihn nicht kommen liess, davon ist die Ursache, dass Alles observirt wird, was bei mir aus oder ein geht; in diesem Momente habe ich es für ihn evitiren wollen. Weshalb ich ihn aber prävenire, ist, dass gestern der Kaiser mir proponirt, dass ich das Cabinet, das von Neny noch existirt und jetzt Zephyris hat, in die Zimmer der Fischerin möchte transportiren lassen; er wollte auch die Schriften, die er vom Kaiser hat, dazu transportiren lassen. Ich war verwundert, machte ganz kleine Einwände wegen der Menge der Schriften, und ob nicht lothringische und toscanische darunter wären. Er meldete, die hätte Leopold längst hinweggenommen. Er müsste alle vorhergehenden Schriften haben, um dann eine Militärhistorie verfertigen zu lassen. Das ist Alles, was ich weiss. Ich gehe auch in nichts weiter ein, denn ich fürchte dass man mich citiren könnte, ich wolle diese Vereinigung, an die ich niemals gedacht, indem ich die Schriften in keinen besseren Händen als bei ihm gewusst. Er kann jetzt nach seiner besten Einsicht dasjenige thun, was er am besten finden wird. Ich habe ihn nur avertiren wollen, dass ich mich in nichts menge und noch weniger etwas vorschlage.

---

6. Mai 1780.

XLIX. (Posch legt der Kaiserin eine Eingabe der Fürstin Therese Radziwill gebornen Gräfin Rzewuska um Gewährung eines Darlehens von sechstausend Gulden vor.)

Ich leihe Niemandem nichts, noch weniger aber einem Polen, die all' ihre Sachen in Confusion und verschuldet haben. Hier folgt das erste Memorial wieder zurück, über welches ich eben weitere Auskunft verlangte, welche darin besteht, dass die Schuldner ihres Mannes Alles in Händen haben, was er in meinem Antheile besitzt, und dies für ihre Forderungen nicht genügt. Von der Erbschaft aber mit den Brüdern ist eben der nämliche Casus und Alles verschuldet; nichts mehr als Prätensionen, aber nichts Reelles zu hoffen.

AN DEN

GRAFEN SEILERN.

(29. Mai 1771.)

Der Abgang an Mehl ist hier sehr gross und kann das Magazin nicht steuern, wenn er nicht mit Mayer sich versteht wegen der Fuhren, die sich sehr widerspenstig bezeigen. I.

(7. Juli 1771.)

Ich möchte aus diesem Hause, welches gebaut worden, etwas machen. Zur Inoculation wird es schwer halten; vielleicht mit einigen Aenderungen für Findelkinder oder für jene, wo man es am besten finden wird. Er möchte nur etwas vorschlagen, dass es nicht so leer steht. Das Bad glaube ich nicht. II.

(8. Februar 1772.)

Ich habe heute das Importanteste vergessen. Von Mainz soll an die Regierung ein Schreiben gekommen sein, welches eine Auslieferung eines Augustiners begehrt, der weder ein dortiger Unterthan sein noch etwas soll verbrochen haben. Die Regierung könnte also antworten, das Schreiben bestätigen und melden, dass man die darauf resolvirte Verfügung zu wissen thun werde, darnach aber die Sache erliegen lassen. III.

(27. Mai 1772.)

IV. Was er glaubt, ob ich die fünfzehn Jahre noch accordiren kann und dadurch seine Schulden getilgt werden? Weil van Swieten noch existirt und er jetzt seine einzige Gesellschaft ist [1]), so wünschte ich ihm zu helfen. In den letzten Tagen seines Lebens hat man mehr andere Hilfe nöthig als niemals.

(9. Juni 1772.)

V. Ob es sein kann? Es wäre aber allsogleich mit diesem anzufangen, dass die Bruderschaft selben und auch Keinen fürohin mehr begrabe, sondern die Knechte selben in einen Sarg legen, auf einen schlechten Wagen legen, ohne Gepränge, still in den Gottesacker führen, allda er und alle Anderen schlecht begraben werden [2]).

---

[1]) Der Niederländer Johann Theodor von Gontier, Mitglied der Büchercensurscommission und Oberregisseur der französischen Comödie, van Swietens vertrautester Freund. Vier Jahre später, am 4. Februar 1776, schrieb Maria Theresia über ihn an Seilern: „Nachdem das französische „Theater aufhört, so ist Gontier nicht mehr nöthig. Wenn er ihm be„deutete, dass ich ihm seine Pension lassen will, wenn er gleich in der „Fasten weggeht; sonst es ihm befehlen thäte und seine Pension auf„hören würde.“

[2]) Offenbar handelt es sich hier um das Begräbniss eines Selbstmörders.

(4. October 1772.)

Wieder das Alte, allzeit Selbstmord; cela devient très- VI.
familier. C'est un homme en uniforme rouge et bleu, Achselschnüre, kurz, untersetzt, röthlich das Gesicht. Il a remis cette lettre à la Vasquez lui-même, cachetée, en lui demandant une audience particulière, qu'il avait des avis importants à me donner. S'il revient, la Vasquez est chargée de vous l'envoyer.

(7. März 1773.)

Im Auge Gottes, im Kaffeehause ist es gemeldet worden; VII.
ein Mensch aus der Kriegsbuchhalterei mit Namen Langmayer [1]), der immer mit den Liechtenstein herumzieht; es braucht also nicht mehr.

(11. October 1773.)

Wenn er morgen um zwölf Uhr in die Burg kommen VIII.
könnte, indessen aber die abscheuliche Comödie, die Frau Mariandel betitelt, einstellen, bis weitere Ordre nicht mehr spielen lassen.

---

[1]) Franz Raimund Langmayer, Revisor bei der Hofkriegsbuchhalterei. Später diente er als Rechnungsrath (Raitrath) bei dieser Stelle.

Undatirt (1773.)

IX. Ce n'est pas mon compte, qu'il[1]) reste ici six mois. Je veux bien me charger de sa femme[2]). Que lui prétexte un voyage pendant le carême et ne parle pas de son départ et se démette, étant absent, de la direction du théâtre. Je lui permets de vendre, pour les années qu'il a encore, son privilège, pour payer ses dettes. Pour couper court à cette correspondance et même audience qu'il demande, je lui ai fait dire que vous êtes chargé de tout, et vous l'aiderez de s'arranger selon ces intentions. Le secret sera gardé, si lui ne le divulgue.

(28. December 1773.)

X. Diesem nachzufragen. Trenck soll auch hier sein; ist ein sehr gefährlicher Mann[3]). Ich möchte wissen, mit wem er umgeht; wohl auf ihn Acht zu haben.

Ich bedaure wegen der Mutter[4]). Ich kenne sein Herz; mit jedem Anderen thäte mich erfreuen.

---

[1]) Es handelt sich hier offenbar um den Grafen Johann Kohary, Pächter des Hofburgtheaters, der in Folge des von ihm abgeschlossenen Contractes in arge Geldverlegenheit gerathen war und daher die Leitung des Theaters aufgeben musste.

[2]) Kohary's Gemalin war Maria Theresia, geborne Freiin Pinelli.

[3]) Der bekannte Freiherr Friedrich von der Trenck.

[4]) Seilerns Mutter Anna Maria, geborne Gräfin Lengheim, war am Vortage, zweiundneunzig Jahre alt, gestorben.

Undatirt.

Je vous envoie le papier du 2 de janvier, dont nous avons parlé l'autre jour. J'y joins le second, que personne n'a vu que l'empereur et Kaunitz; ni l'un ni l'autre ont fait la moindre impression. Je me suis condamnée à l'inaction, laquelle seule m'a soutenue encore. XI.

(15. Jänner 1774.)

Solche Zettel werden ausgetheilt auf dem Balle. Letzthin war ein Mann mit Hörnern auf der Perrücke und einem Hahn; das ist indecent. Desgleichen soll eine Frau oder junger Mann in türkischen Beinkleidern, ohne Rock, nur ein Corset und Schleier, indecent gehabt haben. XII.

(26. Jänner 1774.)

Diese Leute habe ich Alle in meiner Extraversorgung, sehr gute alte Leute. Wenn bei der Polizei Leute abgiengen, wäre von diesen präferenter zu nehmen, welche bei dem Mayer zu erfragen sind. Wenn er Copie davon genommen, sind die Listen mir zurückzuschicken. XIII.

(18. März 1774.)

XIV. Wer schreibt denn den untereinander sogenannten Fingerzeig? Er ist abgeschmackt, dieser aber grob und ausgelassen. Ich will hier nicht introduziren die englische Freiheit im Schreiben, unsere Nation hat nicht das Feuer, mehr terroir. Wer sind denn diese beiden Schreiber? Mir den Druck wieder zu schicken.

(21. September 1774.)

XV. Diesen Winter hätten sie sollen schon abgehen, denn von diesem und dem Termin gehe ich nicht ab. Ich habe es selbst Keglevich[1]), der Vasquez, meiner Tochter geantwortet, und Kaunitz, der eilends zu Pferde um drei Uhr, wo wegen des Couriers ich ihn noch nicht gesehen gehabt, gekommen ist, um einen Aufschub zu erhalten. Wenn dies wäre, würde nichts mehr daraus, also bei dem 28. zu bleiben. Dies allein habe ich Keglevich gemeldet, dass ich durch ihn das nöthige Geld werde vorschiessen lassen, zurückzahlbar aus dem Theaterfond, damit sie in der vorgeschriebenen Zeit wegkommen, und weiter in keine Untersuchung eingehen will.

---

[1]) Der schon III. 214 erwähnte Graf Joseph Keglevich, kön. ungarischer Kronhüter, war mit Kohary nahe verwandt, denn die Mutter des Ersteren war die Freiin Therese, die des Letzteren aber die Freiin Marie Thavonat. Nach Kohary's gezwungenem Rücktritte übernahm Keglevich die Leitung der Hoftheater. Auch er konnte sie nur bis Februar 1776 fortführen.

(24. September 1774.)

Ich habe der Vasquez gemeldet, nichts mehr anzu- XVI.
nehmen noch zu antworten. C'est pousser loin l'impudence, mais il est conseillé ou espère par là me faire changer. Vous lui écrirez en réponse à celle-ci, que c'est la principale cause de l'éloignement, et qu'ayant donné mes ordres positifs et même chargé Keglevich de les pourvoir du nécessaire, qu'il ne leur reste que le parti de l'obéissance, que tous trois doivent partir ensemble, que le bruit, que cette affaire fait, a fait accélérer mes ordres à vous, de finir cette scène, et que je ne veux plus de représentation. Vous ferez mieux le billet, je ne vous prescris rien, et vous dis seulement l'idée, mais il serait bon d'insister, que lui est le plus coupable.

(15. November 1774.)

Cette dame ou est folle ou les carmes déjà connus XVII.
en d'autres occasions ont encore fait des exorcismes. D'un long discours italien je n'ai rien compris que d'un garçon de treize ans, qui s'est converti. Elle a eu le saint-sacrement dans un papier, qu'elle doit tenir encore dans sa chambre, pour être heureuse ou pour se garantir des spectres. Il est très-nécessaire de savoir ce qui en est. Je lui ai promis, pour en être quitte, de lui envoyer demain quelqu'un avec un prêtre, mais qui sachent l'italien, pour éclaircir son état ou l'horreur de l'affaire du carme.

(2. Juni 1775.)

XVIII. Künftige Quatember- und alle folgenden, auch gebotenen Fasttage und die ganze Fasten soll dem Traiteur im Augarten befohlen werden, Niemand, wer es wäre, auch von anderen Religionen, das Mindeste zu essen oder zu trinken zu geben, keine *rinfreschi,* wie immer genannt, nichts abgeben, die Säle, auch der Garten für alle Musik sollen gesperrt, untersagt sein all' diese Tage.

(18. Jänner 1776.)

XIX. Diese Person ist wieder eine Aventurière oder verrückt; aus Turin; allda hat sie die Khevenhüller[1]) gekannt. Wie sie hergekommen ist, weiss ich nicht; es wird wieder mein Geld kosten, sie wegzubringen, da sie schon zwei Ducaten angenommen. Sie ist schier taub, doch ihre Historie anzuhören.

---

2. März 1776.

XX. Für ihn allein. Ob nicht etwas Gefährliches für die Polizei oder die Sitten in diesem Plane? Ich muss ihn heute bis drei Uhr haben. Wenn er nichts zu erinnern hat, braucht er es nur einfach zurückzuschicken.

---

[1]) Die schon oft erwähnte Gemalin des Grafen Sigismund Khevenhüller.

(24. Mai 1776.)

Wo das Theater jetzt keinem Entrepreneur gehört, also der Schaden nicht zu achten ist, wären diese beiden Tage für heuer und allzeit zu untersagen. XXI.

(24. Mai 1776.)

Ohne viel zu fragen, habe ich es selbst decidirt, obwohl ich es mündlich dem Kaiser gemeldet. Jetzt wäre nur die Sache zu beschleunigen. XXII.

Wegen des Theaters wäre morgen und übermorgen nirgends Spectakel zu halten. Ich hoffe, es wird ihm vom Kaiser gemeldet werden, indessen dies für ihn allein.

(16. Jänner 1777.)

Nachdem mein werther Breuner[1]) verstorben, so gedenke noch vor etlichen Monaten keine Ersetzung zu machen, sondern Alles gehen zu lassen wie jetzt, bis nicht eher das Ganze gemacht wird und selbes mit ihm werde überlegt haben. XXIII.

(12. April 1777.)

Dem armen Pater Aurelli wäre für das Almosen für das Zuchthaus keine Rechnung für das Vergangene, noch weniger aber ihm das Geld und die Austheilung zu benehmen für heuer. Ich wollte lieber, dass die Exercitien gar nicht gehalten und das XXIV.

[1]) Der zuerst I. 14 erwähnte Carl Adam Graf Breuner, Präsident der Obersten Justizstelle. Dieser Posten war Seilern schon lang versprochen und er erhielt ihn auch im Jahre 1779.

Geld wieder zurückgegeben, als dass etwas in dem erneuert würde. Nachdem so nöthig sein soll, das Haus, wo er wohnt, zu repariren, so kann ich für ihn gleich keine Wohnung finden. Er möchte also auf ein Jahr ein Haus miethen, das ich bezahlen werde, damit ehestens die Reparaturen können gemacht werden.

Es soll eine sehr verführerische Frau hier sein, die sich Blumenberg nennt, aber einen anderen Namen haben soll; es wäre gut, sie von hier zu weisen. Man sagt, auch ein Wallenstein [1], Schwager der Kornis, soll nicht eine sehr gute Conduite hier haben. Er gehört nicht nach Wien; mit Hadik auszumachen, ihn nach Ungarn zu weisen.

(8. September 1777.)

XXV. Mit grosser Verwunderung habe ich vernommen, dass der Michaeler Geistliche, der die so unanständige calumniose Predigt gehalten, wieder hier im Hause ist, während ich befohlen, ihn wegzuschicken. Er soll bis morgen weg sein und ohne Erlaubniss nicht mehr hieher kommen, die Oberen aber sind zu reprimiren.

(25. December 1777.)

XXVI. In der ganzen Stadt geht herum, Sonnenfels hat einen Bankrutt von dreissigtausend Gulden gemacht. Mir wäre leid, denn dies gienge nicht mit seinem Posten.

---

[1]) Wahrscheinlich der Major Graf Otto Wenzel Waldstein, geboren 1729, vermält mit Josepha Gräfin Csaky.

Sein Sohn[1]) war heute bei mir; mir ist vom Herzen leid, dass ich nicht eher gewusst, dass er ihn zu den auswärtigen Geschäften destinirt, wegen Neapel.

(8. Mai 1778.)

Er möchte diese Frau anhören; ich zweifle, ob sie glaubt, was sie sagt; in diesem Falle verdiente sie Ahndung. Wenn sie von dieser Idee durch Krankheit eingenommen ist, verdient sie Hilfe. XXVII.

(16. Februar 1780.)

Wenn er, Graf Seilern, mir seine Meinung und die von ein paar Räthen über diese Sache geben möchte, doch ganz insgeheim, und wünschte ich, dass ein Böhme darunter wäre. Diese Leute sind sehr intrigant und haben an allen Orten Freunde und Anhänger, sollen es sich sogar etwas kosten lassen, mithin muss bei der Wahl desto mehr Bedacht genommen werden, da ich nur wissen will, nachdem beide Kammern, die Kanzlei und Rechnungskammer in Allem d'accord waren, das Patent nach denselben formirt worden, ob er vermeinte, dass doch noch in Einem oder dem Anderen ihnen zu nahe getreten worden, oder was zu thun? Den Eisenhändlern wäre nicht zu gestehen, dass ich diese Sache ihm zugeschickt. XXVIII.

Wenn er dem Goldegg[2]) in meinem Namen sagen würde, er solle die junge Witwe aus seinem Hause in ein Kloster,

---

[1]) Johann Joseph Friedrich Graf Seilern, geboren im Jahre 1752. Er wurde später Gesandter in München und hierauf in Regensburg.

[2]) Vergl. den Brief der Kaiserin an ihren Sohn Leopold vom 5. October 1780. I. S. 41—43.

wenn sie nicht zur Mutter will, persuadiren zu gehen. Die Sache sieht nicht gut aus und wäre auch besser, den Sohn auf eine Zeit zum Bruder nach Tirol zu schicken, bei ihm zu arbeiten.

(3. August 1780.)

XXIX. Das billige Vertrauen, das ich in ihn setze, veranlasst mich, ihm dieses Werk und auch die folgenden insgeheim zu schicken, dass aber selbe nicht länger als vier Tage aufgehalten werden. Wo er nichts zu erinnern hat, ist nichts anzusetzen, wo er aber etwas nöthig fände, nur ganz kurz mir es anzuführen.

(7. September 1780.)

XXX. Dieser Brief ist für ihn allein. Hart geschieht ihnen; man dürfte nur wieder das Gut in Schlesien allodialisiren, um die Gläubiger zu bezahlen, es verkaufen; was übrig bleibt, der Familie geben. Er ist ein abscheulicher Mensch.

(17. September 1780.)

XXXI. Diese Stücke werden ihm aus Vertrauen zu seiner Einsicht und der des Rathes, auf dessen Verschwiegenheit er zählen kann, anvertraut. Mir ist ausser dem Rapporttage seine Meinung zu bringen oder zu schicken.

AN DEN

GRAFEN LACY.

Undatirt. (22. Februar 1766.)

Vor Allem muss ich ihn avertiren, dass er an mich die Pakete und Zettel ganz kurz *à l'impératrice-reine* adressiren soll, da das Gestrige, wo er auf das Meinige wegen Chotek[1]) geantwortet, dem Kaiser eingehändigt worden, der es mir überbracht. I.

Ich setze dem Vorschlage bei, was ich vermeine, denn jetzt im Anfang müssen wir unsere Schritte sehr sorgsam machen, damit Neid und Kritik nicht billige Stoffe finden, uns zu blamiren. Wenn einmal die Sache im Gange ist, so hat es weniger zu bedeuten.

Undatirt. (8. März 1766.)

Je suis inquiète pour votre santé. Avec deux mots dites-moi sincèrement, comment vous vous portez, car je suis réellement en peine. II.

---

[1]) Maria Theresia meint hier wohl den schon früher, S. 165 erwähnten Grafen Johann Carl Chotek.

---

17. October 1766.

III. (Lacy legt der Kaiserin ein Schreiben des kön. ungarischen Statthaltereirathes Freiherrn Franz Balassa, Vukovar den 12. October vor, in welchem auf Entlassung des Illoker Herrschaftsadministrators Demkowitz gedrungen wird, dem wegen der von ihm verübten Bedrückung der Contribuenten der Process gemacht wurde.)

Es ist nicht ohne, dass viele Gebrechen sind, doch hat er auch alle Kleinigkeiten so relevirt, dass mehr Passion als Eifer wohl darunter sein könnte, und diese schon öfters continuirende Conduite, wo das Judicium mangelt, hat ihm so viele Feinde auf den Hals gezogen, dass man selben kaum mehr gebrauchen kann. Wenn er ohne grosse Leidenschaften wäre, so wäre es etwas Anderes; seine Fehler aber sind öfters viel grösser als viele dieser, die er so relevirt.

---

18. Mai 1767.

IV. (Lacy holt die Befehle der Kaiserin über die von ihr gewünschte Beförderung für Edling und Bréchainville ein, und bezeigt ihr gleichzeitig sein Beileid über den Tod der neugebornen Tochter der Erzherzogin Marie Christine.)

Fort bien pour Edling[1]). Qu'est-ce qu'il faut payer pour la taxe? Le capitaine Fuhrmann[2]) serait à placer aux Pays-Bas selon ses souhaits.

---

[1]) Der schon III, 201 und IV, 41 erwähnte Graf Philipp Edling wurde am 28. Mai 1767 zum Oberstlieutenant und am 2. October 1771 zum Oberst ernannt.

[2]) Hauptmann Fuhrmann wurde am 12. März 1768 Major.

Pour Bréchainville[1]) je voudrais savoir votre sentiment; ce n'est pas lui qui fait ces projets; c'est elle. L'exemple de Sulkowski[2]) et d'autres a servi de prétexte, et vingt ans de service. Si vous trouvez la chose impossible ou de mauvaise conséquence, proposez-moi quelque autre moyen; Pichler vous en dira de plus.

Je serais bien aise de vous revoir, mais je crains de vous trouver défait, et le voyage autant que vos applications d'ici m'inquiètent pour vous. Je suis sûre de la part que vous prenez à mon nouveau malheur, qui m'est très-sensible, ayant été l'unique agréable perspective que j'avais. Ma juste confiance en votre zèle et en vos talents ne me laissent pas balancer un moment à accepter le projet de résolution, comme vous me le proposez, mais nous sommes tous deux mortels et même des plus usés par le travail et les chagrins. Nous devons donc penser sérieusement de ne pas aventurer l'état, si un de nous venait à manquer, et c'est la seule réflexion qui m'inquiète encore, et qui presse tous les jours de plus l'exécution, la perte du temps étant le seul mal irréparable.

Je n'ai d'autre explication à vous demander que sur le douzième point wegen der Zulage der Cavallerie, welche anzufangen hat von dem 1. November 1767 in den deutschen Erblanden, wie auch der Beitrag für die Montur und die Zulage des Offiziers. In Ungarn zwar desgleichen für den

---

[1]) Der Oberst Graf Ludwig Bréchainville, Bd. III. S. 332 zuerst erwähnt, wurde im Jahre 1768 Commandant des Infanterie-Regiments Nr. 57, im Jahre 1773 aber Generalmajor und sollte als solcher im Jahre 1779 den Gesandtschaftsposten in Berlin übernehmen, den er jedoch niemals antrat.

[2]) Fürst Alexander Sulkowski erhielt am 5. Juni 1759 das Patent als Oberst, wurde später Generalmajor und im Jänner 1771 Feldmarschall-Lieutenant.

Offizier, die anderthalb Kreuzer Zulage aber von dem Tage der Contraction. Der Beitrag zur Montirung, oder selbe ihm in natura, wie es mir am besten schiene, auch allsogleich anzufangen a prima Novembris. Im September Musterung, aber selben noch den Thaler auf die Hand zahlen. Für Alles dies werde ich das erste Jahr sorgen, dass die nöthigen Gelder a parte der Kriegscasse zufliessen. Künftig aber muss selbe in der Ersparung der ganzen Totalität gefunden werden.

---

20. Juli 1767.

V. (Lacy berichtet an die Kaiserin wegen Bestellung eines Commandanten für die Festung Erlau.)

Ich habe ja die Festung Erlau dem Bischof[1]) geschenkt zur Universität.

Wegen der ungarischen Garde wird er mir einen Gefallen thun, wenn er wie mit der deutschen ein Mittel fände, dass fünfundzwanzig oder dreissig jährlich könnten in die Regimenter placirt werden, weil sonst das Intentum, Leute zu formiren, sie menschlich zu machen, nicht effectuirt wird.

Wegen der Contraction höre ich nichts; fürchte wiederum ein Jahr verloren; wenigstens wenn man die Hälfte heuer noch also contrahiren könnte? Bin aber gar nicht, weder mit ihm noch dem Staatsrath verstanden wegen der Zulage, die auf einem und einem halben Kreuzer in Ungarn und einem Kreuzer in den deutschen Erblanden bleiben muss, und auch mit diesem und der Gratismontur stehen sie noch schlechter als die Infanterie, wo doch der Cavallerist etwas

[1]) Graf Carl Eszterházy war damals Bischof in Erlau.

besser sein sollte. Den Fond werde ich für 1768 herschaffen; bis zu Ende des Jahres werden wir uns schon wieder weiter verstehen.

---

16. September 1767.

(Lacy führt Beschwerde, dass der Feldzeugmeister und Capitain der ungarischen Leibgarde, Fürst Nicolaus Eszterházy, mit Umgehung des Hofkriegsrathes an den commandirenden General in Böhmen, Grafen Wied, unmittelbar den Befehl zur Hiehersendung eines Majors seines Regiments abgeschickt habe und dieser auch schon in Wien eingetroffen sei.) VI.

Ich werde es ihm ahnden lassen und befehlen, ihm eine Entschuldigung zu machen. Ich glaube nicht, dass er hat wollen fehlen; zu geschwind gewesen, weil er nach Paris fort will.

---

11. October 1767.

(Beileidsbezeigung Lacy's über die Erkrankung der Erzherzogin Josepha an den Blattern.) VII.

Ma fille est extrêmement attaquée; mauvaise espèce, grande quantité, confluantes, mais elle soutient ses forces; sa voix et sa respiration sont naturelles. J'espère toujours encore, quoique je connais le grand danger. Nous n'avons rien perdu depuis hier, ce qui est déjà beaucoup.

---

10. August 1768.

VIII. (Lacy's Antrag auf Verleihung eines Regimentes an General Elrichshausen.[1])

Si vous vouliez attendre jusqu'au retour le *Vortrag* pour ce régiment, peut-être aura-t-on un autre vacant; cela ne dérange rien, s'il reste encore.

Je me porte bien, mais je me sens tous les jours plus fracassée. *Unkraut verdirbt nicht;* je vous conserve encore une vieille reconnaissante amie.

---

1. October 1768.

IX. (Antrag Lacy's, das gräflich Zichy'sche Haus in Altofen zur Unterbringung eines Regimentsstabes zu widmen.)

Das Gebäude ist modern, ein guter Garten allda, mithin ist es für eine Caserne oder einen Stab wohl zu gut, weil man weiss, wie Alles ruinirt wird, wenn Militärs darin wohnen.

---

26. November 1768.

X. (Vortrag Lacy's an die Kaiserin über Meinungsverschiedenheiten mit der Hofrechnungskammer, die Nothwendigkeit der Anstellung von Buchhaltungsbeamten, und das Personal das Hofkriegsrathes.)

Die Resolution circulirt wirklich. Ich habe drei Anmerkungen beigesetzt: dass es wegen der fünfzehn Subjecte

---

[1]) Der schon II. 149 erwähnte Feldmarschall-Lieutenant Carl Freiherr von Elrichshausen, später Feldzeugmeister und Commandeur des Theresienordens. Er starb am 9. Juni 1779 zu Prag als commandirender General in Böhmen, und Kaiser Joseph ehrte ihn durch die Worte „viro indefesso", die er auf seinen Grabstein setzen liess.

zur Buchhalterei, wie er es vorgeschlagen, dabei bleiben soll; wegen aller übrigen Subalternen das Nämliche, ausgenommen die sechstausend Gulden für die Räthe, welches eine gar zu grosse Consequenz nach sich zöge, und dass die Besoldungen statt im Mai, erst am 1. November beginnen sollen. Weil er aber so besonders seine drei Räthe mir anempfiehlt, so will ich Hauer, Türkheim und Gold[1]) das sechste Tausend pur ad personam zulegen. Ein einziger Zweifel bleibt mir noch übrig. Mit Vereinigung der Justiz werden die Generale und unstudirten Räthe wie Hauer und Gold auch mitdecidiren und die Majorität bilden. Dies habe ich nicht angemerkt; es ist nur ein Zweifel von mir, den ich gern aufgeklärt wissen möchte.

---

15. December 1768.

(Anzeige Lacy's von der Bitte des Adjuncten am Bechiner Kreisamte, Grafen Deym, um die erledigte Stelle eines Stadthauptmannes der Neustadt zu Prag, oder wenn sie durch einen Kreishauptmann besetzt würde, um dessen Posten.) XI.

Er solle sich an den Oberstburggrafen wenden, auf dessen Vorschlag ich die Besetzung vornehmen werde. Zu Prag ist es gar nicht zu hoffen, vielleicht eher als Kreishauptmann, obwohl dies eine der importantesten Chargen ist und mehr als ein General, um im Militär gebraucht zu werden, wissen muss.

---

[1]) Carl Joseph Edler von Hauer, Carl Ludwig Nebel von Türckheim und Joseph Goldt, Hofräthe beim Hofkriegsrathe.

Undatirt.

XII. Si Querlonde[1]) veut être annobli ici, quoique je ne le trouverais pas nécessaire, on pourra le faire; je me chargerais même des taxes. Mais la couronne avec les neuf perles ne pourrait se donner, puisque celle-ci ne se donne qu'aux comtes, et je crois que lui n'osera demander que ce qu'on appelle chez nous *Ritterstand und nicht Herrenstand.* Pour ses filles il n'y a aucune espérance à la cour, étant pourvue pour bien longtemps. Si elles se rendaient capables pour le service, on les prendrait, s'il y avait une vacance, que je ne peux prévoir avant dix ans, si vous ne procurez une vingtaine d'officiers pour les femmes de chambre d'à cette heure.

Pour ce qui est de l'ordre, il n'y a rien à faire, et encore moins général. Il a quitté en France comme capitaine, et n'avait guère à espérer un avancement. Je le croyais lieutenant-colonel, et je vois par ses papiers qu'il n'a été que capitaine. C'est un grand saut qu'il faut mériter par des services à l'avenir.

Undatirt. (1769?)

XIII. Mes deux protégés sont Bréchainville et Reischach[2]); pensez-y, comment les consoler. Le premier a pour soi la promesse que j'ai faite à sa femme, quand elle m'apporta

[1]) Der französische Ingenieuroffizier Louis Duhamel de Querlonde war wenige Jahre nach Abschluss des Hubertsburger Friedens in österreichische Dienste übergetreten. Er starb im Jahre 1808 als Feldmarschall-Lieutenant und Mitglied der Elisabeth Theresienstiftung.

[2]) Franz Freiherr von Reischach war zu jener Zeit Oberst im Cürassier-Regimente Kleinholt (1775 als Thurn reducirt), avancirte 1771 zum Generalmajor, 1775 zum Feldmarschall-Lieutenant und starb 1807 in Pension zu Hietzing bei Wien.

la grande nouvelle que Prague était délivré, et que j'avais mon frère [1]) et tous vous autres en liberté. Elle s'est réservée à me demander à son temps l'accomplissement de cette promesse; je la lui dois. Pensez donc à me dégager vis-à-vis d'eux, sans que cela fasse du tort à d'autres.

Monsieur d'Argensol [2]), autre *seccatore*, n'a pour lui que trente trois années de service et pas le pain à manger. Voyez comment l'aider; il souhaite d'être *angestellt* à Prague, je crois qu'il serait pour cela.

Mon fils [3]) demande que les officiers toscans soient adressés au colonel de Preisach [4]) pour l'exercice; vous en aurez soin. Ce colonel n'est pas ma protection, je le crois brave, mais rien de plus; vous verrez ce qu'on peut faire.

On veut envoyer Laudon à la place de Beck en Croatie; je ne le conseillerais jamais, tout s'embrouillerait encore plus. Etiez-vous prévenu de cette idée? Vous me direz de même ce que j'ai à payer pour cette orpheline à Graz, et si vous avez rassuré le vieux Andlau [5]) par un rescrit consolant?

---

[1]) Carl von Lothringen.

[2]) Anton Hyacinth Aymard d'Argensol war früher Oberst im Infanterie-Regimente Braunschweig-Wolfenbüttel. Er trat Ende März 1764 aus der activen Dienstleistung und bezog bei der Prager Kriegscasse die halbe Oberstlieutenantsgebühr als Ruhegehalt. Mit Diplom vom 10. März 1764 wurde d'Argensol in den erbländischen Freiherrnstand erhoben; er lebte fortan zu Prag, von wo aus seine vielen Gesuche, sei es um Wiederanstellung, sei es um Ernennung zum Generalmajor u. dgl. herrühren. Auch tritt er Jahr für Jahr als Gläubiger verschiedener, der Generalität, den Stabs- und Oberoffizieren angehöriger Schuldner klagbar wider sie auf, wodurch seine Behauptung, dass er an Nahrungssorgen leide, in ein ganz eigenthümliches Licht gestellt wird.

[3]) Leopold.

[4]) Oberst des Infanterie-Regiments Preysach war von 1769 bis 1773 Gabriel Baron Splényi.

[5]) Der Feldzeugmeister Joseph Freiherr von Andlau.

Undatirt. (1769?)

XIV. J'ai lu un peu à la hâte toute cette représentation. Elle est très-bien couchée, elle persuade d'autant plus que Harsch [1]) même paraît se contredire par-ci par-là. Mais pour pouvoir en décider en forme, il faudrait l'entendre encore, ce qui ne viendrait qu'à des procès sans fin, qui aigrissent et révoltent les esprits et les confondent. Je vous prie donc, *lassen wir es nicht zu Weitläufigkeiten kommen;* il faut couper court. Voilà les points essentiels: après tant de millions employés, il faut encore mettre ceux qui sont nécessaires pour Temeswar et Peterwardein; ces deux places doivent avant tout s'achever et se pourvoir de tout. Pour Brood et Gradisca vous en ferez ce que vous voulez. Pour Arad j'avoue que je crois qu'il faut l'achever et laisser faire celui qui l'a inventé et commencé, sans le gêner en rien, hors dans la dépense, c'est-à-dire lui demander ce qu'il lui faut encore pour l'achever, lui abandonner les contrats, comment et quoi il veut bâtir, même les ingénieurs à y employer et ne se mêler en rien que de la décision des sommes nécessaires. Si on aura examiné l'ouvrage de Querlonde sur Temeswar et Peterwardein, et si vous le trouvez bon, j'en ferais de même qu'avec Arad. Je l'en chargerais uniquement, sans l'influence du génie, en destinant les sommes requises, le temps et les ingénieurs, et le laisserais faire. L'entretien des autres places ou leur réparation *hat seinen geweisten Weg.* Voilà comme je pense, et c'est le seul moyen d'être servi, et couperait court à toutes ces récrimi-

---

[1]) Der Feldzeugmeister Ferdinand Philipp Graf Harsch war damals Prodirector des Ingenieurcorps und Fortificationswesens. Ueber seine Stellung zu Lacy vergl. Geschichte Maria Theresia's. IX. 492—496.

nations du passé. Voulez-vous que Harsch quitte, je m'en charge, mais je vous avoue: ce qui m'arrête, c'est de ne pas voir un meilleur ou un seulement pour le mettre à la tête; Pellegrini ne me paraît nullement pour cela. Laisser faire seul à Querlonde, j'avoue que cela me répugne. Cela serait en effet, si Pellegrini avait le nom, mais en commençant à le charger de remédier aux inconvénients des places de Temeswar et Peterwardein, ce que Harsch n'a pas fait, mais il y a quarante ans, par des différentes personnages, on verrait comme il s'y prendrait, et alors, après l'avoir vu réussir là, je pourrais me décider avec plus d'assurance, ce que je n'oserais encore.

Undatirt. (Ende Mai 1769.)

J'accepte votre promesse, que votre conservation vous sera dorénavant chère, à cause du vif intérêt que j'y prends; c'est le plus grand service que vous pourrez me rendre. XV.

Je vous donne part que le 23 la petite-vérole est sortie heureusement chez mon fils[1]), une cinquantaine de pustules, que les symptômes de fièvre, d'anxiété ont cessé, et qu'il se trouve, grâce à Dieu, très bien.

L'empereur voulait partir le 28 le soir; il a encore fait des merveilles là; il faut dire qu'il est unique quand il veut. Je vous enverrai en confidence une lettre que le nouveau pape[2]) lui a écrit, et sa réponse très-fine, et si j'ai des

---

[1]) Der Grossherzog Leopold unterzog sich damals der Inoculation der Blattern.

[2]) Clemens XIV. Ganganelli. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. IX. 43, 555, 556.

nouvelles qui peuvent vous amuser ou intéresser, vous les aurez par mon fidèle Pichler.

J'étais bien contente de votre adjutant[1]; j'espère qu'il exécutera mes commissions en Suisse, vous souhaitant un heureux voyage et retour.

Undatirt.

XVI. Ce grenadier se trouve, qui veut épouser la même Titlin, que j'ai fait chercher, qui a suivi partout le régiment d'Althan dragons. Il serait à souhaiter qu'elle se marie, ayant une mère luthérienne, qui, pour la ravoir, la ferait apostasier. Elle ne vaut rien, la fille, mais elle pourrait peut-être se corriger; vous verrez donc ce qu'on pourrait faire.

Undatirt. (August 1769.)

XVII. Dans ce moment je reçois cette copie que je vous remets; après en avoir pris vos extraits, vous me la renverrez. Je ferai des vœux pour vous autres, pour que vous ne soyez trop épris *del mio emulo*[2]), mais je m'attends pourtant de vous, que vous me direz sincèrement, comme vous l'aurez trouvé.

Je vous recommande votre santé.

---

[1]) Oberstlieutenant Renner vom Generalstabe.

[2]) König Friedrich von Preussen, zu welchem Lacy den Kaiser nach Neisse begleitete.

Undatirt.

Voilà les pensions qui m'intéressent le plus; elles dé- XVIII.
chargent ma propre caisse qui est très-chargée. Pour les autres, j'ai cru qu'on aurait pu prendre ceux que j'ai signés. L'empereur a vu sur ma table votre *Vortrag wegen der Generale*; je n'ai pas cru devoir le lui cacher, vous l'ayant demandé si souvent pour notre information. Je ne suis pas encore entièrement d'accord avec vous, mais j'espère que nous nous entendrons.

Undatirt.

La note est de Koller; c'est le seul homme que je trouve, XIX.
qui veut et pourra finir cette commission en bien. Je l'ai adressé à vous pour concerter comment finir toute cette besogne. J'ai des nouvelles alarmes: la grande-duchesse est bien malade. Ce serait une perte irréparable.

---

19. December 1769.

(Lacy rechtfertigt in etwas gereizter Weise den von ihm gestellten XX.
Antrag, den Hauptmann Nugent[1]) vom Regimente Kinsky als Major zum Warasdiner Grenzregimente zu versetzen.)

Je ne suis pas habile à m'expliquer, et j'avoue, depuis un temps, à la place de vous tranquilliser, il m'arrive le

---

[1]) Hauptmann Nugent vom Infanterie-Regimente Kinsky Nr. 36 wurde am 13. Februar 1770 zum Major beim Warasdiner Grenzregimente ernannt. Er starb 1786 als pensionirter Oberst.

contraire; cela me rendra pour l'avenir plus circonspecte. Je vous renvoie tous ces papiers sans les lire; vous n'avez pas besoin vis-à-vis de moi d'exculpation; un mot de vous me suffit. Voilà donc le cas: trois ou quatre officiers des *Gränzer* le dernier dimanche ont été chez moi, tous à demander avancement, et tous demandaient en pluriel pour la nation. Ils contaient qu'il y avait eu un Zampo [1]), un Italien, qui a acheté, et encore un autre, si je ne me trompe, et c'est sur ces insinuations que je vous ai écrit, et rien d'autre; il n'y avait ni plainte ni accusation. Je suis bien aise que Nugent soit avancé, mais je doute que c'est sa convenance aux Croates, et laissez-vous dire une fois pour toujours: quand je mets ma confiance en quelqu'un, comme vous avez la mienne, qu'il faut beaucoup, et du temps et des raisons convaincantes à me faire changer; témoin de cela les deux Haugwitz [2]), Blümegen, Bruckenthal etc.

Il y a un autre point qui me tient fort à cœur; c'est la mauvaise conduite de la plupart de nos jeunes gens de famille; je vous en parlerai de plus.

Undatirt. (15. Jänner 1770.)

XXI. Il ne nous convient nullement de recevoir ces misérables rébelles, tous mendiant et contre les traités. Si une

---

[1]) Ueber Zampo findet sich nichts. Vielleicht Hauptmann Zamboni vom Infanterie-Regimente Forgach Nr. 32, der im December 1770 in diesem Regimente zum Major befördert wurde.

[2]) Friedrich Wilhelm Graf Haugwitz (IV, 179), und Heinrich Wilhelm Freiherr von Haugwitz, zuletzt Präsident der niederösterreichischen Repräsentation.

ou deux à la fois des familles avec du bien voudraient chercher l'asile, on pourrait les accepter, mais avec grande précaution. Je crois qu'il serait bon si les bataillons destinés pour ici pouvaient encore aller après les autres en Hongrie, pour garantir mieux nos frontières des ennemis et de la peste. Faites bien prendre garde à l'évêque grec de Carlstadt[1]) et à Mikassinovich[2]), sans que cela paraisse.

Undatirt. (31. Jänner 1770.)

J'ai dit de faire cesser les ventes et conventions dans le militaire; j'y ai réussi, comme dans le reste. XXII.

Undatirt. (6. April 1770.)

Man macht mich sorgen, sowohl wegen der Wege als der Gewässer wegen der Reise nach Ungarn. Ich verlasse mich allein auf ihn, dass er gewiss alle Vorsorge treffen wird, dass nichts Besorgliches für den Kaiser vorkomme. XXIII.

---

[1]) Daniel Jaksich.

[2]) Michael Mikassinovich Freiherr von Schlangenfeld hatte bis zum Obersten in der Militärgrenze gedient, wurde im März 1768 Generalmajor und im Jänner 1771 Feldmarschall - Lieutenant. Vergl. auch Geschichte Maria Theresia's, IX. 84, 85.

Undatirt.

XXIV. (Empfangen Also-Bagod in Ungarn [1]), den 28. April 1770.)

Je vous envoie la copie de la liste que je viens d'envoyer à l'empereur. Le temps affreux, le débordement des rivières fait trembler pour des jours si précieux; moi en mon particulier j'en suis au désespoir. Je ne suis pas peu inquiète pour vous et la suite, et mes chers cuirassiers et dragons trouvent aussi leur place. Tâchez que l'empereur nous console tous et revienne.

Léopold a une fille le 21 [2]); au moment, où j'ai perdu la mienne [3]), j'ai fait l'acquisition d'une autre.

Undatirt.

XXV. Je crois que ces plans sont plus utiles entre vos mains que dans ma bibliothèque.

Undatirt.

XXVI. In den Invalidenhäusern nicht mehr prügeln.

---

[1]) Zalader Comitat.

[2]) Die Erzherzogin Marianne.

[3]) Die Kaiserin redet hier offenbar von der am gleichen Tage geschehenen Abreise der Erzherzogin Marie Antonie, Braut des Dauphin, nach Frankreich.

Undatirt. (10. November 1770.)

Je vous ai parlé d'un officier pour Ferdinand. Browne, le colonel[1]), serait l'homme pour cela, si son oncle l'approuve. Cela ne l'éloignerait pas du service, et on pourrait même le borner à deux ou trois ans de service là. De devenir général et avoir un régiment, ne peut lui manquer sans cela en peu de temps, à cause de son oncle. XXVII.

---

21. December 1770.

(„M'étant rendu aux pieds de Sa Majesté l'empereur conformément aux ordres que ce monarque m'avait donnés, Elle m'a rendu la promotion avec mes remarques, où en même temps Elle a écrit de Sa main Sa décision vis-à-vis de chaque article, ainsi que Votre Majesté daignera le voir par l'incluse. Elle verra en même temps que, si quelques individus n'ont pas été heureux auprès de ce monarque, son président de guerre[2]) ne l'a pas été plus qu'eux pour ses recommandations particulières. . . .") XXVIII.

L'empereur a été un moment chez moi et m'a dit en gros, que tout était d'accord, qu'il croit que vous l'êtes aussi. J'ai demandé d'abord après Hessen[3]): il m'a dit que celui-ci restait à son régiment, qu'il n'est lieutenant-colonel que depuis peu de mois, et qu'on pourra dans la suite à part penser à lui.

---

[1]) Lacy's Neffe, der schon mehrmals erwähnte Graf Johann Georg Browne, war im Jahre 1769 vom Major direct zum Obersten befördert worden.

[2]) Lacy selbst.

[3]) Ende 1770 diente Prinz Carl Emanuel von Hessen-Rheinfels als Oberstlieutenant im Infanterie-Regimente Anton Colloredo Nr. 20. Er wurde im Juni 1771 zweiter Oberst und vermälte sich am 1. Sept. dieses Jahres mit Leopoldine, der siebzehnjährigen Tochter des Fürsten Franz Liechtenstein und seiner Gemalin Leopoldine, gebornen Gräfin Sternberg.

La discrétion dans votre place n'est pas en règle; vous devez pousser et proposer les sujets de préférence aux autres, que vous trouvez les plus capables, et pour mettre l'émulation, qui est l'âme du métier, car avancer comme dans les écoles, ne fait ni bien ni honneur. Je vous avoue que je n'ai pas pu sortir de ces listes; je vous prie de me faire une liste des avancés qui restent en pied, une autre de ceux qui avancent pour être mis hors du service, et de ceux-ci leurs gages, et de ceux qui seront prétérés.

Je ne vois pas mon protégé Bréchainville non plus; je suis donc de la même valeur que le président de guerre. Ce que je souhaite de savoir de vous, c'est, si vous êtes d'accord sur les gages qu'on laisse à ceux qui sont mis hors du service, si je dois insister sur Sulkowski, si je dois insister sur l'avancement des inspecteurs, si je dois être tranquille, que l'arrangement et changement des officiers est bien ainsi pour le service, et si je dois insister sur l'avancement de Guasco[1]) plutôt que pour le régiment. Deux inspecteurs en Italie me paraissent de trop; j'aurais plutôt levé ce nom, en faisant tant de généraux. J'aurais mieux aimé n'en avoir plus, mais ce n'est que mon idée particulière. Je ne crois non plus nécessaires les deux généraux à la garde, mais cela n'est pas à changer. Nostitz tient à cœur à l'empereur, mais il n'en veut convenir. Je vous prie, si vous croyez que je puisse encore être utile à faire réussir quelqu'un, de me le marquer; je tâcherais de l'obtenir ou l'empêcherais, et les protégés de mon président, je les ferais aveuglément.

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Peter Alexander Graf Guasco wurde im Jahre 1771 zum Feldzeugmeister befördert.

22. December 1770.

(Ausführliche Antwort Lacy's auf die Anfragen der Kaiserin vom vorhergehenden Tage. Er widerstreitet ihrer Behauptung, dass ihr Einfluss ebenso geringfügig wie der seinige sei.) XXIX.

Je n'ai pas badiné; je serais bien fâchée que votre crédit fût si mince que le mien; il l'est au dernier grade. Vos talents vous garantissent de la décadence, mais point des désagréments.

Je vous avertis que hier l'empereur a exigé de moi d'écrire un billet à Khevenhüller pour son fils[1]). Je l'ai fait, sans vouloir éplucher ce qui en peut être la raison.

Je vous demande pardon de l'incommodité que je vous ai causée, outre l'ordinaire immense que vous avez pour moi. Je suis plus tranquille à cette heure, sachant à quoi je pourrais insister ou me relâcher, pour appuyer votre idée. J'insisterai pour les inspecteurs d'à cette heure et pour l'avenir. J'aurais mieux aimé qu'on eût laissé les gages que vous avez mis, pour obtenir des plus importants, mais je n'insisterai pas tant sur ce changement. J'abandonne mon Bréchainville, mais je prends sur moi Hessen et Lyzau(?), si non à cette heure, au moins au mois de mai; vous pouvez même le dire à vos amies. J'aime qu'on n'aie pas honte de les servir, et votre réflexion pour Nostitz n'est que trop juste; cela ne me fait que trop de peine. Il[2]) m'a lâché un jour qu'il pourrait être commandé ici à la place de Liechtenstein, mais tout de suite il s'en est dédit. Il veut être impénétrable; c'est ainsi qu'il nomme le sentiment et l'amitié.

---

[1]) Es handelt sich hier wohl um den schon I. 327 erwähnten drittgebornen Sohn des Fürsten Khevenhüller, der gleich seinem Vater Johann Joseph hiess und im Jahre 1792 als Feldmarschall-Lieutenant starb.

[2]) Offenbar der Kaiser.

Pour Sulkowski j'insisterai, de même, comme vous dites, pour Guasco. Le régiment sera donné à mon petit-fils; pensez à un bon colonel, à qui on laisserait jouir des gages.

Undatirt. (Ende December 1770.)

XXX. La promotion se fera encore demain, et les inspecteurs, mais tous, Gaisruck et Poniatowski [1]) *Feldzeugmeister*, et c'est bien pour l'amour de ce dernier, que tout se fait. Les anciens lieutenants-généraux sont à plaindre, mais j'ai cru qu'il fallait mieux céder dans l'avancement de ces deux, que de laisser tous les autres dehors. Je vous avoue, de voir la chicane en tout, fait beaucoup de peine.

Undatirt. (5. Jänner 1771.)

XXXI. Holzfuhren hier und überall; die Sonntage und die jetzt beibehaltenen Feiertage besser feiern, kein Exercitium oder Parade, auch ob das Ablösen an diesen Tagen nicht auf einen Tag vorher oder nachher könnte verlegt werden? Wenigstens in Hauptstädten wäre es so zu halten und bei den Oekonomie-Commissionen.

Wegen der Verführung der Offiziere.

---

[1]) Fürst Andreas Poniatowski (I, 187), ein besonderer Liebling des Kaisers Joseph, wurde am 19. Jänner 1771 gleichzeitig mit dem Grafen Rudolph Carl Gaisruck zum Feldzeugmeister ernannt.

Die Commandi, welche wegen Salz, Tabak oder Anderem öfters draussen sind, wären in geistlichen Sachen an die Pfarrer der Ortschaften anzuweisen, besonders zur österlichen Zeit. Auch von diesen die Beichtzettel einschicken.

---

27. Jänner 1771.

(Lacy erkundigt sich nach dem Gesundheitszustande der Kaiserin, deren Unwohlsein er durch die Gräfin Paar erfuhr, und empfiehlt ihr aufs dringendste Schonung.) XXXII.

Unkraut verdirbt nicht. Je me porte déjà si bien, que ce n'est que par cérémonie ou paresse, que je fais la malade. Un courrier de Berlin est arrivé, qui ne mérite pas le *Rittgeld.* Les mêmes défaites, rien de clair. On va le réexpédier pour demander une réponse claire.

Voyez si ce tabac vous puisse convenir. Je me chargerai volontiers d'être votre commissionaire.

---

9. Februar 1771.

(Beschwerde des Feldmarschall-Lieutenants Baron Berlichingen[1]), dass ihn das ungarische Generalcommando von Güns nach Debreczin versetze. Lacy meint, derselbe würde vorziehen, in Ruhestand zu treten.) XXXIII.

Den Titel als General der Cavallerie, und ihm nichts zu benehmen, was er jetzt hat; auf diese Art wäre es, glaube ich, am besten für Beide. Der Kaiser, der Prinz[2]) mögen ihn nicht; was Lacy gedenkt, weiss ich nicht, also besser eine honorable Retraite, als chicanirt zu werden.

---

[1]) Eberhard Carl Maximilian Freiherr von Berlichingen.

[2]) Albert.

---

10. Februar 1771.

XXXIV. Ce n'est pas une résolution, que je vous ai donnée pour Berlichingen hier. Il faut le proposer à l'empereur, si vous êtes du même avis. Ce n'était que le mien et en particulière après votre question.

---

17. März 1771.

XXXV. (Lacy berichtet über die getroffenen Vorkehrungen zur Verpflegung der Truppen auf dem Marsche aus Italien durch Tirol.)

Ich bin wohl zufrieden, wenn die Truppen Alles so gut finden werden und das Land nicht dabei leidet. Wie wird es aber mit Heu, Hafer, Stroh gehen, wo keines überflüssig allda ist, für jetzt keine Wiese brauchbar, das Heu nicht zu transportiren, der Centner allda schon einen Gulden vierzig Kreuzer kostet?

Undatirt. (18. April 1771.)

XXXVI. Voilà encore trois placets de filles qui ont eu des enfants. La licence et l'impunité sur ce point doivent justement m'inquiéter; c'est la faute des officiers, qui malheureusement traitent ce point très-légèrement, et la plupart donnent les premiers le mauvais exemple. Vous ne punirez pas ces malheureuses, mais vous verrez, si elles peuvent épouser leurs soldats?

Undatirt. (18. Juni 1771.)

Mein Herzog [1]) ist anders galant als die Königin [2]) mit ihren lieben Militärs, die so viel für sie ausstehen müssen. Er möchte mir melden, was er glaubt in Billigkeit über diesen Vortrag, und sähe gerne, dass er oder Dietrichstein diese Pferde zu versorgen übernähmen. XXXVII.

Wegen Browne habe es also erhalten auf ein Jahr. Wenn er einmal darin ist, so wird geschehen, was er wird wollen. Wenn ein Krieg würde, dann wollte selbst ihn, wie er selbst auch nicht, darin lassen.

Es wird eine Ceremonie zu Ofen sein, wenn der Arm des heiligen Stephan wird dahin transportirt werden, also Stücke lösen, Salve bei dem Te Deum, Militär unter Gewehr stehen. Ich erinnere es ihm nur, dass wenn es von der Kanzlei kommt, er weiss, dass es also convenabel finde.

Schönbrunn, le 1er octobre 1771.

Maréchal de Lacy. L'empereur m'ayant parlé d'une promotion qu'il pensait faire dans le militaire, je me suis hâtée à noter les noms de ceux qu'il voudrait aussi bien avancer que faire changer de poste. Je vous en communique la note ci-jointe, mais je suis résolue d'en arrêter l'exécution jusqu'à votre retour, d'autant plus que je ne saurais être contente du voyage de l'empereur au camp de Pest, sans être accompagné par vous; je vous en parlerai plus au XXXVIII.

---

[1]) Albert.

[2]) Maria Theresia selbst.

long à votre retour. Cela a attiré après soi bien des inconvénients.

Je vous envoie les noms de ceux que je pense jusqu'ici nommer à la nouvelle fondation [1]). Je souhaiterais que Wolfersdorff [2]) fût avancé ou obtînt un régiment; mais si l'un et l'autre venaient à lui manquer, je suis résolue de lui donner une place dans la première classe de cette nouvelle fondation [3]). Je voudrais qu'elle puisse être distribuée le 19 de novembre, jour de ma mère. Si vous n'approuvez le changement que Caramelli vous a mandé auprès des six premières pensions d'un mille un cent florins, mille suffisent; on gagne une pension de plus, ainsi vingt et une et cent florins resteront pour faire les croix.

Je soupire après votre retour et ne sais rien de votre santé. Je vous ai fait envoyer deux pièces: un raisonnement sur les affaires d'à cette heure. Je peux presque vous assurer que nous ne ferons plus la guerre, mais toujours des démonstrations que les pauvres Turcs paieront. Je vous joins ici les listes; choisissez ceux que vous trouverez les plus convenables et les moins inutiles.

Je suis bien fâchée de l'alarme qu'a causée l'instruction pour d'Ayasasa [4]); on vous la dépêchera à Spaa, et on se flatte que vous viendrez vous-même à Bruxelles. Je ne

---

[1]) Die Kaiserin spricht hier von der Militärstiftung, welche ihre Mutter im Jahre 1750 gegründet hatte und sie selbst im Jahre 1771 erneuerte.

[2]) Feldmarschall-Lieutenant Johann Reichard Freiherr von Wolfersdorf, commandirender General in Slavonien.

[3]) Bis hieher ist der vorliegende Brief, mit Ausnahme des eingeschlossenen, von der Kaiserin beigefügten Zusatzes von Pichlers Hand, von nun ab von Maria Theresia selbst geschrieben.

[4]) Ueber dessen Unterordnung unter das niederländische Gouvernement vergl. Geschichte Maria Theresia's. X. 214—216.

compte rien y changer, et attendre votre retour pour vous en parler. En attendant je n'ai rien dit à l'empereur, pour ne pas encore plus aigrir les choses.

Je suis plus contente de l'empereur; le fond est bon, mais ses alentours sont mauvais, et il est trop peu appliqué et a pour notre malheur trop de capacité. Il va demain en Bohème, compte rester trois semaines dehors, veut se mettre au fait des malheurs de ce beau royaume. Je souhaite qu'il réussisse et qu'on y porte remède; il est plus que temps.

Blümegen a été très-incommodé d'un rhume qui règnent ici; il est mieux, mais j'en suis encore toujours en peine pour lui. Le trait de votre neveu Browne m'a touchée infiniment; je l'aurais fait sur le champ général, préférant mon service à sa fortune. Mais mon temps n'existe plus, et je vous avoue que je tombe furieusement; mon indécision me tourmente beaucoup, et je ne vaux plus rien du tout que pour me tourmenter moi-même et mes amis; vous en sentez une portion.

Je suis indiscrète de vous ennuyer si longtemps; je vous prie de ne me pas répondre. Que Renner réponde à Pichler, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

---

13. November 1771.

(Lacy empfiehlt das Gesuch des Generalmajors Fürsten Carl de Ligne um das Goldene Vliess.) XXXIX.

J'avoue, j'ai cru que Ligne[1]) pouvait attendre une autre promotion, mais l'intérêt que vous en prenez, me fait

---

[1]) Der II. 308 zuerst erwähnte Fürst Carl de Ligne erhielt am 15. Juni 1772 das Goldene Vliess.

passer sur toutes les autres considérations. Pour vous faire plaisir, j'en parlerai à l'empereur et souhaite de réussir.

Undatirt. (15. November 1771.)

XL. Si vous voulez venir demain chez moi à une heure, quatre heures ou sept heures, je pourrais vous voir; j'attends l'empereur demain, au moins je crois qu'il viendra. Je vous prie de faire en sorte, que le *Fuhrwesen* sorte du *Wieselburger Comitat;* je voudrais porter cette nouvelle mardi à Presbourg, ou qu'ils aillent en Autriche ou en deça de Bude.

Undatirt. (21. November 1771.)

XLI. Alle Comitate stellen die Fuhren, wenn nur allsogleich das Fuhrwesen weggeschickt wird, welches sehr beschwerlich den Ortschaften, und die Herrschaft Altenburg zu Grund geht, auch die unteren Comitate protestiren, wollen gern den Transport übernehmen; also dieses ganze Fuhrwesen aus Ungarn zu ziehen; können vielleicht beim Strassenbau in Oesterreich dienlich sein oder im Banat. Was geschehen kann, bald zu expediren, desgleichen an Pálffy wegen des Marsches der Regimenter aus ihren Stationen, denn wenn der Frost kommt, können selbe nicht mehr die Flüsse passiren. All' dieses nur für ihn allein; möchte nicht weiters citirt werden, denn sonst würde Alles wieder verändert oder verlängert.

Ob er noch Schiffe, die die Truppen transportirt, zu verkaufen hat, und um was Geld; wie gross sie sind? So würde man selbe hier von der Kammer erkaufen.

Undatirt. (30. November 1771.)

Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu; j'avais tout plein de conseils à demander. Je suis bien fâchée de n'avoir réussi pour Ligne, mais je tâcherai à la première occasion qui, j'espère, ne tardera, de réparer la chose. Je me trouve dans une cruelle situation; Lacy m'abandonne-t-il aussi? XLII.

Undatirt. (12. December 1771.)

Je sais que vous allez à la chasse; je vous envoie en attendant ces deux écrits qui m'importent que vous les lisez, et si cela ne vous incommode trop, que vous voulez venir ce soir chez moi m'en parler, sans faire d'autre toilette, en bottes, vous m'obligerez. Vous me rapporterez aussi cette petite note, pour vous en pouvoir faire l'explication; j'ai besoin de votre secours pour me déterminer. Notre élève me rend encore plus douteux que je ne le suis. XLIII.

---

18. December 1771.

(„J'ai l'honneur de remettre ci-joint de retour aux pieds de Votre Majesté le billet du prince de Khevenhüller. J'y vois que les prétentions de son fils pour les présentations des armes[1]) sont blâmées par le père, XLIV.

[1]) Wahrscheinlich beschwerte sich der schon so oft erwähnte Oberst-hofmeister des Erzherzogs Ferdinand in Mailand, Graf Johann Sigismund Khevenhüller, dass ihm von den Wachen keine militärischen Ehrenbezeigungen geleistet würden.

comme une vanité que lui-même, quoique grand-maître de la cour de Votre Majesté, ni aucun de ses prédécesseurs n'a jamais eue, que je sache, d'exiger une pareille distinction, hors dans le cas de cérémonie, dont le prince parle. Et si en effet aucune sentinelle, comme il dit, ne bouge à son passage, quand il n'est point en fonction, c'est que telle a été toujours la règle et l'usage jusqu'ici. Au reste ce que je ne puis me dispenser de remarquer en cette occasion, c'est que messieurs les gens de la cour ou du civil, si jaloux et si peu amis du militaire, sont ordinairement ceux qui ambitionnent avec le plus d'avidité les honneurs militaires. En tout cas il dépendra de Votre Majesté d'établir, si Elle le juge à propos, une nouvelle règle en leur faveur.")

Ces gens étaient en possession depuis toujours, et ne les ont perdus que depuis peu par moi; il est naturel que cela fait mal. Mais la chose étant introduite, cela reste.

---

20. Jänner 1772.

XLV. (Lacy stellt die ihm mitgetheilten Nachrichten aus Russland mit dem Bemerken zurück, dass wenn man nicht bei Beginn des Kampfes eine zu hohe Meinung von der Kriegstüchtigkeit der Türken gehegt hätte, man wohl einen anderen Weg eingeschlagen haben würde, als dies wirklich geschehen sei. Er legt ausserdem einen ihm von dem General Grafen d'Ayasasa zugekommenen Brief der Kaiserin vor.)

Je ne saurais rien augurer de bon du contenu de cette lettre. J'ai écrit ce billet à d'Ayasasa, puisqu'on m'a priée de là-bas de le faire. J'avais de la peine à m'y résoudre; je vois qu'ils avaient raison, et qu'il n'est pas facile à le faire rentrer dans ses bornes. Vous n'avez qu'à lui répondre, qu'après les ordres, qu'il aura reçus de vous depuis, il ne lui reste plus de doute de mes volontés et de ce qu'il a à faire; que vous m'avez présenté sa lettre, que je vous ai répondu cela, m'attendant qu'il saura les exécuter à la lettre.

Undatirt. (10. März 1772.)

Je vous prie de m'envoyer une copie de la note allemande sur les malheureuses frontières de Pologne, que vous avez donnée à l'empereur. Encore aujourd'hui. XLVI.

Undatirt. (13. März 1772.)

(Vorschussgesuch des Feldzeugmeisters Grafen Wied.)

Ich bin ganz entgegen diesem Vorschuss, die in Ewigkeit gezogen werden und nur Jene profitiren, die es am wenigsten verdienen. XLVII.

---

25. März 1772.

(Lacy legt ein ihm zugekommenes Billet des Kaisers vor, welches sich auf die Uebertragung des Artillerie-Commando's an den Fürsten Kinsky bezieht, und wünscht die Ansicht der Kaiserin über die beantragte Trennung der Feld- von der Hausartillerie zu vernehmen. Er frägt sich an, ob und wann er sich zu diesem Ende bei ihr einfinden dürfe.) XLVIII.

Je suis toujours bien aise de vous parler, si cela se peut sans votre incommodité. L'empereur ne m'a parlé que vaguement et en passant de tout ceci, me disant qu'il fera une résolution, que tout s'applanira. Je vous avoue, j'étais curieuse de la voir; je ne l'ai pas vue et n'ai ajouté que je croyais la séparation *der Haus- von der Feldartillerie* nuisible. Si vous et l'empereur le trouvez mieux, je n'ai rien à dire. Vous pourriez venir chez moi demain avant le jeu.

Undatirt. (1772?)

XLIX. Hier folgen meine beiden Ideen, die ich für jetzt glaube nöthig zu sein, allsogleich ohne weiteren Umtrieb in Befolgung zu setzen. Wenn diese bis künftigen Mai befolgt sind, dann kann man weiter gehen, indem ich völlig seiner Meinung wegen der Conscriptionen bin, die Tabellen aber zu weitschichtig finde. Wegen der Festung bin ich entgegen, nachdem so viele Zeit verloren gegangen und man mir noch nichts so überzeugend vorlegen konnte, was die grossen Kosten verdienen würde. Morgen vor neun Uhr, oder wann es ihm gelegen sein wird, werde ich ihm Pichler zuschicken, um ihm mündlich mehr zu bedeuten. Es geschähe mir ein Gefallen, wenn er notiren würde, was er gut oder nicht gut, oder was er noch zu erinnern fände, damit ich meine weitere Resolution geben könne. Ich wünschte zu vernehmen, dass Pichler ihn besser als Tillier aussehen findet.

Undatirt. (6. Juni 1772.)

L. Je vous envoie ces papiers. Vous me tirerez d'un grand embarras pour à cette heure et pour l'avenir, tant pour les Pays-Bas que l'Italie et Hongrie, de réunir un peu plus convenablement la charge de capitaine-général avec le second général, qui pourrait ne paraître en tout que le ministre du premier, et comme un second général à une armée, hors les deux points des *oeconomica* et caisses, qu'il aura comme représentant du commissariat seul à soigner, sous les ordres du conseil de guerre, et dont il donnera pourtant connaissance au gouverneur. Jusqu'ici il me paraît que cela est en règle, mais si le gouverneur est absent en Italie

et aux Pays-Bas, alors le ministre représente de même, et il lui faut la même autorité. Cela s'entend, quand ils sont hors de leurs provinces ou gouvernement. Tant qu'ils sont absents de la capitale seulement, tout reste comme s'ils étaient présents, et dans le cas d'absence le ministre donnera la parole pour un mois par écrit au général, comme ici l'empereur à Neipperg.

Je vous demande pardon de cette nouvelle *seccatura*, après que c'est moi qui a tout approuvé, mais je ne saurais me tranquilliser tant que cela reste ainsi. Vous garderez tout cela à votre commodité; rien ne presse.

Undatirt. (25. August 1772.)

Je n'ai pu obtenir que cette résolution peu favorable et pas acceptable pour Thürheim[1]). Vous la lui ferez pourtant goûter, car je souhaite qu'il y aille[2]), ne l'aimant pas à la garde, y souhaitant Wied, en cas que cela lui convienne, et qu'il doit quitter la Bohème. Vous pouvez dire à Thürheim, s'il accepte ce poste, je compte lui donner une pension secrète, que vous destinerez vous-même de combien, mais je voudrais qu'il n'accepte pas tout de suite et prie pour une augmentation de deux mille florins encore, mais sur lesquels il n'insisterait pas, pour ne manquer la chose. Alors rien de plus naturel que de faire venir tout de suite Charles[3]) à sa place, avec l'espérance de la survivance; il se mettrait en LI.

---

[1]) Der Feldzeugmeister Franz Ludwig Graf Thürheim, später Hauptmann der Trabanten-Leibgarde. Er starb als Feldmarschall im Jahre 1782.

[2]) Nach den Niederlanden.

[3]) Fürst Carl Liechtenstein.

attendant au fait de ce dernier point. Je n'ai rien dit, crainte de recevoir un non tout sec. Cela doit venir par vous, ou naturellement de même pour Wied, si vous savez une fois ses intentions.

Undatirt. (1772?)

LII. Je vous envoie l'état de la garde; on pourrait en faire une grande épargne, ne paraissant plus en public *in corpore* ni à cheval, mais il faudrait destiner une somme pour trois ou quatre voitures pour les mener et pour payer les quartiers pour les mariés, auxquels on donnerait aussi en argent le *Kostgeld.* Il vaudrait presque mieux, étant des gens d'un certain âge, de le donner à tous et plus la table.

Pardonnez-moi que je vous tourmente encore avec cela, mais si je crois avoir quelque chose de bon, et qui me fait plaisir, ce n'est que par vous.

L'empereur m'a dit qu'il vous a écrit pour Charles. Je vous prie de me marquer, comme la famille l'aura pris. L'avancement est encore retardé.

Undatirt. (1. März 1773.)

LIII. Voilà encore une étourderie de Ligne. Je ne saurais qu'approuver entièrement cette consulte; les suites seraient de trop grande conséquence, si on faisait la moindre innovation.

Undatirt. (26. März 1773.)

Wenn Stampa statt Bülow nach den Niederlanden kommt, so bin ich ganz zufrieden und sähe es gern dass Ersterer hier bleibe; er aber muss es mit dem Kaiser ausmachen. Einen Anderen als Stampa oder Vogelsang [1]) kann ich nicht approbiren, weil ich meinem Schwager einen Angenehmen geben will, mithin wenn Bülow noch nach den Niederlanden gehen müsste, kann er nicht anders als mit sechzehntausend Gulden Gehalt und als commandirender General, nicht als *général des armes,* welches allein der Gouverneur ist, aber als Ersterer, wie nach Böhmen, Mähren etc. etc. die Generale sind abgeschickt worden. LIV.

---

18. April 1773.

(Lacy erstattet sein Gutachten über die etwaige Beförderung des Hauptmanns Grafen Ligneville, der im Allgemeinen gelobt wird und hinsichtlich dessen Avancements in der Conduiteliste gesagt ist: verdient es mit der Zeit.) LV.

J'avoue, Ligneville [2]) m'a frappée. Je sais qu'il est toujours chez la Salmour et les dames de la cour; de là vient la protection. Je ne veux point lui faire du mal; je doute que l'empereur m'en parle, mais je n'ai rien pu obtenir

---

[1]) Feldmarschall-Lieutenant Christian Jacob von Vogelsang, später Commandant von Luxemburg.

[2]) Hauptmann Graf Christoph Ligneville vom Infanterie-Regimente Nr. 14 wurde im Jahre 1778 Major beim Infanterie-Regimente Nr. 58. Er fiel am 1. December 1796 als Oberst des Infanterie-Regiments Nr. 36 bei der Vertheidigung von Namur.

pour Buccow; c'est une belle différence. Saluzzo[1]), qui a fait chez nous les deux dernières campagnes, n'a rien obtenu non plus. Browne, si on compte les services en France, pourrait les compter comme Ligneville; cela ne s'appelle pas conséquent. Je suis fâchée pour l'empereur et pour nous deux.

Je n'entends rien du grand projet; je commence à en douter. Voilà tout plein de *Bettlereien* que j'accorde, si vous ne trouvez rien à redire.

Undatirt. (20. April 1773.)

LVI. Ayant voulu m'expliquer, je crains de vous avoir encore plus confondu. Pardonnez-moi, mais j'ai un mal de tête, qu'à peine je vois.

---

21. April 1773.

LVII. (Lacy's Gutachten über die bevorstehende Militärpromotion.)

Pour ma consolation je vous prie de me dire, si vous êtes d'accord avec mes idées ou non. Comme mon chef et ami Lacy j'appuyerais sur la plus petite promotion, dans l'espérance de réussir plus tôt.

---

[1]) Ueber einen Offizier dieses Namens liess sich nichts auffinden. Vielleicht war er ein Ausländer, der, ohne der österreichischen Armee anzugehören, die zwei letzten Feldzüge des siebenjährigen Krieges mitmachte.

Undatirt. (21. April 1773.)

Je n'ai pas le temps de relire cette copie que j'ai lue à l'empereur. Je la lui enverrai demain, avant la chasse, avec un billet, le priant de mettre le *fiat* tout de suite; autrement on n'en sort plus. LVIII.

Deux choses pour vous seul. Je vous prie de placer Alvintzy[1]) ailleurs qu'à Giulay; je ne peux dire la raison à l'empereur; et le capitaine de grenadiers de Ferraris, je vous prie de lui procurer un avancement.

Il m'a paru que vous incliniez plus pour la grande promotion; je m'en suis arrangée de même; je trouve seulement ces quatre trop vite et sans grand mérite tous avancés depuis la paix: Mittrowsky, Halleweil[2]), Jaquemin[3]), Tillier. Ces deux sont prétérés d'aucun, mais je les passe aussi pour en sortir et procurer à Browne[4]) le régiment et éviter à l'autre un colonel.

---

[1]) Der damalige Oberstlieutenant Joseph Alvintzy, schon II. 173 erwähnt. (Er selbst schrieb seinen Namen „Allvintzi".) Er wurde am 1. Mai 1773 Oberst und 1779 Generalmajor. Bei seiner Ernennung zum Obersten blieb er im Regimente Nr. 19, in welchem er als Major und Oberstlieutenant gedient hatte. Er kam somit nicht zum Regimente des Generalmajors Grafen Franz Giulay Nr. 51, in dessen Hause er seine Jugendjahre verlebt und bei dessen Regiment er als Subalternoffizier gedient hatte. Später wurde er selbst dessen Inhaber.

[2]) Feldmarschall-Lieutenant Franz Graf Hallwyl.

[3]) Heinrich Freiherr von Jacquemin, Feldmarschall-Lieutenant und Militärdirector in Vorderösterreich.

[4]) Browne wurde am 1. Mai 1773 zweiter Inhaber des Regiments Erzherzog Ferdinand Nr. 2.

25. April 1773.

LIX. („Depuis que Sa Majesté l'empereur m'a enfin envoyé la promotion signée de Sa main, j'ai eu occasion de m'apercevoir tout d'un coup, que j'avais totalement oublié dans cette promotion tout le corps de l'état-général, oubli qui m'a fait d'autant plus de peine, que dans ce moment, où à peu près tous les lieutenants-colonels de l'armée sont avancés, ce n'est assurément pas à ceux de l'état-général à rester en arrière. J'allais faire une représentation par écrit à Votre Majesté en faveur de trois lieutenants-colonels, lorsque l'empereur est entré chez moi; j'ai pris la liberté de lui en parler tout de suite et de lui demander l'avancement de ces trois officiers qui sont Renner, Elmpt[1]) et Seeger[2]), qu'il a daigné m'accorder de son côté. Je supplie Votre Majesté très-humblement d'y consentir de même, lorsque Sa Majesté l'empereur Lui en parlera, comme Il me l'a promis. Ce sera un nouveau sujet de reconnaissance pour moi envers Votre Majesté.")

De mon approbation vous serez toujours sûr, d'abord que je sais que vous souhaitez une chose. L'empereur m'a montré dans la chapelle ces trois noms, sans me dire qu'après plus tard ces trois noms, et je n'ai rien dit d'autre: Renner fera du chagrin à Kempelen, étant dans la même catégorie et bien de l'ancienneté dans le service. Mais je lui ai dit tout de suite: je n'y veux point mettre d'empêchement, le maréchal s'en servant.

Je suis bien contente d'avoir obtenu mon but pour les deux Browne. Tâchez que le régiment vienne en paix en Italie. J'ai fait écrire à notre bien[3]) Koch, que je voulais avoir un régiment qui porte son nom, qu'ainsi je comptais lui prendre le sien pour le laisser au digne Browne, neveu

---

[1]) Oberstlieutenant Philipp Freiherr von Elmpt, schon seit 1762 Ritter des Theresienordens, wurde im Jahre 1773 zum Obersten im Generalstabe befördert.

[2]) Johann Tobias Freiherr von Seeger, seit 1761 Ritter des Theresienordens, wurde gleichfalls im Jahre 1773 zum Obersten ernannt.

[3]) Hier muss ein Wort ausgeblieben sein.

de notre maréchal, que j'étais sûre que cela lui fera triple plaisir. S'il l'avait appris par les gazettes, cela lui aurait fait mauvais effet pour sa santé délabrée. J'étais bien résolue d'obtenir ce point, ou que rien ou tout se fasse; encore hier j'ai cru qu'il n'en sera rien. J'étais agréablement surprise que le prince Schwarzenberg et Charles sont venus me remercier. J'étais hier même embarrassée avec Browne, ne sachant que lui dire; à midi l'empereur en a parlé publiquement. Je suis bien aise que cela est fait, surtout si vous en êtes content et trouvez la chose bien.

Voilà une autre chose. Je voudrais que l'empereur ne fasse plus ce terrible voyage [1]), et j'ai déjà commencé à lui en parler, mais amiablement, en lui proposant le camp de Minkendorf à la mi-mai à la place d'août pour un mois, ou d'aller même à l'*ascensa* et Trieste. Tout me serait plus agréable, hors un voyage aux Pays-Bas, France ou Angleterre, qui ne seraient de saison. Mais ce qui est bien sûr et sans appel, c'est que vous ne ferez pas ce voyage. L'empereur, moi, Brambilla et Hummelauer en sont d'accord; il n'y a plus à penser. J'en suis bien aise; nous resterons ensemble; je viendrai à Dornbach et vous à Schönbrunn.

---

3. Mai 1773.

(Lacy legt der Kaiserin die von ihr am vorhergegangenen Tage verlangten Listen der angestellten Generale und der Regimenter, aus denen die einzelnen Brigaden gebildet sind, sowie der Obersten vor. Die auf Ungarn und Innerösterreich bezüglichen Listen, endlich diejenigen der Stabsoffiziere wird er nachtragen.) LX.

Vous me gâtez d'exécuter sur le champ ce que je souhaite, mais cela atteste l'exacte et bonne direction. A votre

---

[1]) Nach Siebenbürgen und Galizien.

commodité et à votre aise vous m'enverrez ces listes, mais je souhaiterais une copie du référat sur votre victoire de l'*Oeconomie-Commission* de cet hiver, qui a été même résolu et approuvé par le conseil d'état, pour l'envoyer au prince Albert, lui en ayant parlé.

J'aurais voulu vous épargner cette lecture, que je vous prie de ne pas faire, si vous ne vous trouvez capable de la faire sans agitation; je suis convaincue de la solidité de l'expédition. Comme quelqu'un part mercredi, je voudrais savoir ce que je pourrais répondre sur ces points, et ce que vous me conseillerez comme Lacy.

---

4. Mai 1773.

LXI. (Geschäftssachen. „En attendant Votre Majesté par la petite note que je mets ci-joint à Ses pieds, pourra voir ce qu'un régiment des frontières a eu le malheur de perdre par le dernier ouragan en toute sorte de bestiaux.

Votre Majesté est trop gracieuse par l'attention, dont Elle ne cesse d'honorer ma santé si peu digne de tant de grâce. J'ai encore craché à la même heure un peu de sang aujourd'hui, mais du reste je me porte assez bien.")

Vous avez raison: avec un département monté comme le vôtre et dirigé par vous, mon cher maréchal, l'on peut savoir dans son cabinet avec certitude ce que les autres ne peuvent ramasser dans une année de temps. Je ne donnerai point ces points, mais en parlerai seulement aux officiers. La perte est affreuse, que vous venez de m'envoyer; c'est un régiment perdu. Comment vivront-ils, comment pourront-ils faire la récolte, sans chevaux ni bétail d'aucune espèce? Adieu.

Undatirt. (11. Juni 1773.)

Voilà les lettres que j'ai reçues[1]); l'humeur me paraît bonne; je vous prie de me les renvoyer demain avant huit heures du matin. Il y a quelques jours, que par discrétion je ne sais rien de positif de vous; je serais charmée de savoir que le mieux se soutient. J'ai vu Mahoni, mais je ne le trouve pas si merveilleux; l'âge est aussi bien différent. Je dois vous prévenir, que Charles Liechtenstein étant venu hier chez moi demander mes ordres pour le camp de Laxenbourg, disant que vous l'avez remis à moi, si je voulais des bataillons devant ma fenêtre ou tout à Minkendorf, je lui ai répondu que je ne me mêlerais nullement dans l'arrangement des troupes, que tout m'était égal. Il s'est montré très-affairé pour tous les arrangements, jours, manœuvres. J'avoue, je lui ai dit: laissez encore, tous ces arrangements ne sont pas si imminents encore, que cela ne puisse changer. A peine j'ai lâché ce mot, que j'en étais aux regrets, voyant l'impression que cela lui fit. Il croyait l'empereur allant peut-être aux Russes ou aux Turcs même. J'ai cru qu'il valait mieux dire ce qu'il pourrait être peut-être un voyage en Pologne, mais cela que comme une supposition très-secrète, mais connaissant le bon Charles, je suis sûre qu'il l'aura conté au billard, café *etc.* Je vous préviens de ce qui en est, pour ne pas être frappé, s'il vous rapportait que je lui ai fait cette confidence; j'en suis bien fâchée. LXII.

[1]) Vom Kaiser.

Undatirt. (Juni 1773.)

LXIII. Je viens de recevoir ce courrier; il me met dans le plus grand embarras. J'en parlerai demain à Kaunitz, mais je voudrais avant tout savoir votre sentiment et ce que vous me conseillez. Si j'inclinais pour ce voyage, je laisserais aller les expéditions, mais j'avoue, je ne saurais le trouver tel [1]). Je suis demain en ville jusqu'à cinq heures; j'y couche même cette nuit, et tenant demain ici en ville conseil, je sortirai tout de suite, si on vous annonce pour des papiers. Si je pouvais les avoir de retour avant neuf heures du matin?

Undatirt. (15. Juli 1773.)

LXIV. Notre voyage à Eisenstadt [2]), qui me fait un plaisir infini, ne se fera qu'aujourd'hui en huit à huit heures du matin. Nous resterons mercredi et jeudi, et vendredi le 23 nous dînerons à Laxenbourg, et nous n'irons pas avant à Laxenbourg. Vous trouverez que j'ai mis un troisième major, Vogelsang [3]) à los Rios; je ne vous tourmenterai plus, mais le prince [4]) me l'a tant recommandé, que je n'ai pu le refuser. Si vous le trouviez plus convenable à un autre régiment wallon, je n'aurais rien contre, pourvu qu'il devienne major

---

[1]) Vergl. Geschichte Maria Theresia's, VIII. 409.

[2]) Zum Besuche bei dem Feldmarschall Fürsten Nicolaus Eszterházy.

[3]) Hauptmann Vogelsang vom Infanterie-Regimente Nr. 3 kam am 20. Juli 1773 als Major zum Regimente Los Rios Nr. 9 und starb 1777 als Oberstlieutenant.

[4]) Carl von Lothringen.

aux Wallons. Je vous parlerai un autre jour de Kempelen pour son avancement, mais cela a du temps.

Je viens de recevoir le courrier de l'empereur du 10; il se plaint un peu de la poitrine. J'ai vu Laudhon, il m'a fait peur, le trouvant si maigre; il dit d'avoir eu un mal de gorge. L'assurance de votre convalescence a fait plus de plaisir à vos amis de Hof[1]) que la course même, qui nous en fait pourtant aussi. Le fils[2]) de ma fille est un enfant malheureux; j'avoue, un de la reine[3]) me ferait grand plaisir.

Undatirt. (1. August 1773.)

Je vous suis bien obligée de m'avoir communiqué cette lettre que je me suis fait lire par le prince Albert. Les affaires ne paraissent pas mériter le nom d'une bataille; la perte de Weissmann est très-grande[4]); elle m'a fait un effet contraire. Le neveu[5]) voudrait qu'on envoie des officiers, et moi je voudrais que vous rappelez le neveu; il n'y a rien à apprendre ni de l'un ni de l'autre côté. La campagne est finie et, j'espère, bientôt la guerre. La peste à Boukarest me fait bien de la peine. LXV.

---

[1]) Marie Christine und Herzog Albert.

[2]) Prinz Ludwig von Parma, Sohn der Infantin Amalie (I, 217).

[3]) Von Neapel.

[4]) Maria Theresia spricht hier von dem Rückzuge der Russen vor den Türken über die Donau, wobei der ausgezeichnete russische General Weissmann fiel.

[5]) Lacy's Neffe Graf Browne befand sich im russischen Hauptquartier.

Undatirt. (13. August 1773.)

LXVI. Je ne suis visible que samedi, dimanche et lundi; mercredi, jeudi et vendredi invisible, mais vous m'enverrez les papiers à l'ordinaire. Voilà ce capitaine qui est cassé, veut bien se retirer avec le titre de major et pouvoir porter l'uniforme. De la pension je me charge; il est de Charles Lorraine. Mais ce qui m'intéresse plus, ce sont ces deux gens du corps des pontonniers de Hambourg; je les connais, ayant assisté à leur abjuration. Ils doivent aller à Titel ou Péterwardein; eux et leurs enfants déjà grands ne sont pas encore bien fermes et assez instruits; dans ces contrées ils le seront mal. Je voudrais qu'on les laisse où ils sont; si cela ne se peut pas, je vous prie de me marquer leur solde *und sie zu entlassen;* je les prendrais *für die Civilbaukunst der Schiffe.*

Cette note m'a bien frappée, et depuis deux nuits j'en suis occupée. Je vous prie de me la renvoyer dimanche matin.

---

9. September 1773.

LXVII. (Lacy beglückwünscht die Kaiserin zur Rückkehr des Kaisers nach so langer Abwesenheit.)

J'avoue, ma joie de revoir ce fils chéri, me fait revivre, mais je ne suis pas tout à fait rassurée sur la besogne qu'il nous donnera, et je souhaiterais de vous parler entre samedi et mardi. Vous ne serez pas content de moi à cause de votre *Capellano maggiore;* ce sera le nouveau nommé évêque de Neustadt, qui a été *Feldpater,* en un mot ce sera Kerens, ci-devant recteur du Thérésien et bien connu de vous chez

Dietrichstein; il aura son consistoire et logera ici; je vous prie de n'en rien dire encore. Il ne vous coûtera rien, et en attendant qu'il vienne ici, c'est un chanoine de St-Etienne, Dvertitsch, qui administrera à sa place. Il viendra après-demain chez vous, car mon pauvre vieux [1]) n'est plus à rien dans cet instant.

Undatirt. (1773?)

Vous aurez reçu un billet et une réponse au vôtre, qui m'a fait d'autant plus de peine, que c'est moi qui suis la cause innocente de vos justes griefs. Dites-moi un mot, si vous êtes content? On m'a lu sous les dents ce qu'on a écrit, et voyant seulement le point capital obtenu, je n'ai pas voulu exiger plus de complaisance. J'espère que vous rendrez justice à ma façon de penser, à ma reconnaissance et amitié pour vous, que rien ne m'est indifférent de ce qui vous touche, mais que je souhaite des occasions de vous donner toujours de plus en plus à connaître, et à tout le monde, combien je suis touchée et reconnaissante à vos travaux et services, que vous me rendez journellement. LXVIII.

Undatirt. (1773?)

Der Grenadier hat nicht warten wollen, ich habe ihm die Antwort mitgeben wollen. Seine Bitte ist erhört, er kann seinen Sohn mit dem andern verwechseln. LXIX.

---

[1]) Maria Theresia meint hier ihren früheren Beichtvater Kampmiller.

Ich bin wohl recht in Sorgen, dass er sich wieder zur Ader gelassen; sein Uebel braucht viel Geduld. Menagire er sich in Allem, auch im Arbeiten.

Vienne, le . . . mars 1774.

LXX. Maréchal comte de Lacy. Je vous envoie les pièces ci-jointes, relatives à l'entretien des troupes. Les bonnes nouvelles qui m'arrivent de temps en temps sur l'état de votre santé, me font bien du plaisir, mais pour le rendre complet, il me faut vous revoir le plus tôt qu'il sera possible, et aussi bien portant que je le souhaite [1]).

Si ma lettre vous a causé du plaisir, et que votre cœur a senti tout le vide de votre situation présente, vous avez deviné juste, que le mien ne peut s'accoutumer à ne vous voir et vous consulter plus encore sur ma situation que sur l'importante besogne du militaire. Je suis contente de l'empereur sur ce sujet. Jamais je ne l'ai vu plus conséquent et bonnement persuadé du tort irréparable que votre absence porte avec soi. Il reconnaît les immenses travaux et l'*utilité*. Tout cela ne se dit qu'à propos rompu et par abondance du cœur. Vous savez qu'il n'est pas capable d'en convenir bonnement avec moi, mais je sais qu'il en parle partout de même, et j'ai vu l'agitation que lui a causé le premier bruit de votre retraite. Mais les nouvelles différentes de tout côté sur ce point important ont dû le convaincre, mieux que nos représentations, de l'importance de

[1]) Bis hieher von Pichlers Hand; alles Folgende von Maria Theresia eigenhändig geschrieben.

votre conservation. Notre vilain voisin en est encore toujours très-occupé; il est bon connaisseur et en connaît la valeur. Les Français, les Piémontais, les Espagnols mêmes ont marqué le plus vif intérêt à votre conservation; ils ont rendu justice à vos mérites. Je ne voudrais pas jurer qu'on ne vous aiè pas fait des propositions, si on vous avait trouvé dégoûté. Tout cela m'a fait grand plaisir; j'étais sûre de l'attachement de Lacy. J'avoue, toute ma philosophie ne tiendrait pas à votre perte, et j'étais bien-aise de voir justifié le choix de votre personne généralement comme unique.

Vous me direz sincèrement, comment vous aurez trouvé la Dauphine. L'empereur met encore en doute son voyage à Paris, mais je le crois bien décidé, mais je n'ose en rien marquer, ni à ma fille ni à personne.

Je ne vous dis rien de guerre ni de paix; tout est dans le même état, il faut voir ce que le grand-seigneur apothicaire fera. J'avoue, je lui souhaite plus de habileté et de goût à manier une seringue que le sabre. Il a trouvé au-dessous de sa hautesse d'entrer dans les affaires; il dit que cela n'appartient qu'aux ministres, la décision seule au maître; cela me plaît.

Ne parlons que d'appartement et logement. Je vous réponds que celui du Hof[1]) sera sain et commode. Je m'invite tous les mois à dîner, à souper ou déjeuner, à voir des courses des traînaux, mais pas tant de protocoles ni des chevaux anglais pour courir.

J'ai fait vos compliments à la famille présente, qui consiste dans mes deux filles et fils, et j'ai eu la satisfac-

---

[1]) Der in Wien auf dem Platze „am Hofe“ gelegene Palast der Jesuiten wurde zur Unterbringung des Hofkriegsrathes bestimmt.

tion de voir dans les trois très-différents caractères la joie et l'intérêt qu'ils prenaient à votre conservation tant politique que corporelle. Quand l'empereur, qui compte vous trouver à Paris, vous quittera, ce ne sera qu'au commencement de mai; c'est trop tôt à aller à Spaa. J'espère, car cela ne vous détourne pas beaucoup, que vous irez à Bruxelles, et vous y trouverez mon fils, Rosenberg et Lamberg, et point d'officiers, dont je suis fâchée, aimant à en placer partout, mais les difficultés du choix et les chicanes essayées m'ont fait désister. Je ne serais pas fâchée que vous parliez vous-même à mon beau-frère, à Starhemberg et Bülow; peut-être en se parlant tout s'applanira, car tous trois pensent bien et sont de la clique thérésienne; il n'y a qu'à s'entendre. Je ne vous prescris pas ce voyage, mais je ne serais pas fâchée qu'il vous convînt, mais je n'en toucherai rien, ni ici ni par mes lettres, pour vous en laisser l'arbitre en entier.

Tâchez de vous ménager et de ne jamais oublier que vous êtes convalescent; ainsi point de fatigues. Je crains votre arrivée à Paris, hors de ce beau climat ce sera une grande épreuve, si vous soutenez bien ce changement. Quel plaisir que j'aie de recevoir de vos nouvelles, vous m'obligeriez de ne pas m'écrire, pour prendre plus de repos.

Vous voulez être informé de ma santé. Je me porte mieux que bien des années, pas seulement un rhume. Le carême me fait un grand bien; j'ai même esquivé la saignée. Tous les enfants et petits-enfants au nombre de dix et de douze se portent de même. La Marie est passable, mais la Marianne à merveille. J'attends la première cette semaine pour quelques jours; nous parlerons bien de vous. Vous me rendrez trop glorieuse de tout ce que vous voulez m'attribuer de bien. Ma décadence est bien remarquable,

non pas tant du corps que de l'esprit et des facultés, qui sont basses et découragées, et ont besoin d'un conseil d'ami tel que vous.

Je serai toute ma vie votre affectionnée

Marie Thérèse.

Ce 4 d'avril. (1774.)

Maréchal Lacy. Vous serez étonné d'apprendre par ce courrier que le voyage[1]) à Paris n'a plus lieu. Je ne doute nullement que j'en porterai le nom, mais cela n'est pas; depuis six semaines ou deux mois le goût en était passé; la résolution a été déjà prise depuis trop de temps pour n'être ébranlée. Le roi de Prusse, qui l'a regardée comme impossible et à la fin ironiquement, pourrait bien avoir donné le plus grand branle. Je n'ai jamais approuvé toutes les courses, dont je n'ai jamais vu venir du bien, mais bien des inconvénients, mais celles de Paris et de Londres sont encore plus contre mon gré, puisque je trouve vraiment inconvenable qu'un empereur de trente-trois ans coure comme un cadet de dix-huit. Vous jugerez donc après cela, que je n'ai pas été fâchée que cette partie a été interrompue, et je crois même pour vous, que vous serez plus avec ménagement dans ce pays pour votre santé, et profiterez plus de ce que vous voudrez y voir, étant seul, qu'en compagnie de telle espèce. Je ne serais pas fâchée, si cela ne vous déplaît et convient à l'état de votre santé, que vous alliez à Bruxelles, mais je ne voudrais jamais que vous commenciez les eaux de Spaa avant juin, quand il fera bien chaud, LXXI.

---

[1]) Des Kaisers nach Frankreich, wo Lacy sich damals befand.

point essentiel dans ces vilaines montagnes. J'aime mieux me priver de vous voir un mois plus tard qu'à ce prix. Je suis assez contente de ce que vous dites de votre santé; il faut voir la continuation.

L'empereur m'a fait voir sa lettre, où vous lui parlez sur l'artillerie, et vous y avez dit des vérités avec tout le ménagement qu'il m'a paru prendre en bonne part, et sur le projet de la milice du Tyrol. Je vous garde cette affaire; je ne le crois pas faisable comme Eck [1]) l'a projeté.

Je crains que le voyage de mon fils [2]) ne soit arrêté. Rosenberg s'étant avisé d'aller à Klagenfurt, y a pris la goutte très-forte, grand inconvénient, et mon fils a besoin de s'éloigner d'ici. On parle de voyage de Laxenbourg; je m'y prêterai, mais pas pour mon plaisir, et un bourgeois des plus intéressants pour moi y manquera [3]).

Ma santé est très-bonne; le carême m'a fait beaucoup de bien, mais mon cœur est plus malade, si cela se peut, comme vous l'avez laissé. Rien ne se finit, tout est entamé; je suis découragée et trop vieille; je devrais me cacher, mais je suis toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Vous ne marquerez rien à l'empereur, que je vous ai prévenu sur ce voyage, et n'en direz rien ni à la Dauphine ni à qui que ce soit, qu'à Mercy seul.

---

[1]) Wohl Franz Xaver Freiherr von Eck, der 1777 als Oberst starb.

[2]) Erzherzog Maximilian.

[3]) Lacy.

Schönbrunn, le 31 mai 1774.[1])

Maréchal comte de Lacy. Je vous suis obligée des sentiments que vous me témoignez sur le retour de mon jour de naissance, et qui me font d'autant plus de plaisir, que je les regarde comme l'effet de votre attachement. Vous m'en avez donné des preuves réelles par votre zèle pour mon service, et j'y compte de même dans le nouveau poste auquel je vous ai nommé d'accord avec l'empereur[2]), sans vouloir vous obliger à un travail suivi, qui pourrait faire tort à votre santé. Comme vous ne parlez point de ce point dans votre lettre, je crois pouvoir interpréter ce silence pour votre acquiescement. Cette interprétation convient au mieux à ma façon de penser sur votre sujet, et à la justice que je rends à votre caractère. Je souhaite que les eaux de Spaa fassent tout le meilleur effet, pour remettre votre santé au point que je le souhaite par une suite de l'affection que j'ai constamment pour vous. Marie Thérèse. LXXII.

Hiebei liegt ein kleiner Zettel, auf welchem von der Hand der Kaiserin geschrieben steht:

La liste des veuves pour les pensions.

Celle pour la croix d'Elisabeth et de Thérèse.

Celle des demi-invalides pour les gardes.

Ne prendre beaucoup de médecines ni consulter les médecins.

Ramener une épouse me serait très-agréable.

---

[1]) Cabinetschreiben.

[2]) Lacy wurde nach seiner Verzichtleistung auf die Stelle eines Präsidenten des Hofkriegsrathes zum Staats- und Conferenzminister ernannt. Vergl. Geschichte Maria Theresia's, IX. 530—534.

Undatirt. (Juni 1774.)

LXXIII. Je serais fâchée de troubler par mes lettres l'état que vous avez tant souhaité, et que je vous ai accordé contre ma conviction par pure amitié. Vous ne serez plus troublé par mes regrets, mais vous ne sauriez empêcher ma sensibilité qui se renouvellera à tout moment. Celle-ci vous trouvera à Spaa; je souhaite bien sincèrement que le temps et les eaux vous fassent l'effet désiré. Vous êtes à cette heure bourgeois de Vienne et sous ma direction mon ministre de conférence et d'état, j'agirai en conséquence et vous ferai ressentir mes humeurs. Vous ne m'avez pas répondu clair sur ce point, mais vous soumettant, je l'ai pris *in favorabilibus*, et cela est irrévocable; vous le verrez par tous les dessus des lettres et des *insinuata* sans fin à tous les dicastères et pays. Toutes les gens raisonnables approuvent infiniment notre décision; j'en suis bien aise de trouver encore tant de bon sens ici. Ne précipitez pas votre cure; j'ai des nouvelles de Bruxelles, qui ne vous ont pas trouvé si bien que je le souhaiterais. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée et vraie amie Marie Thérèse.

---

13. April 1775.

LXXIV. (Lacy spricht der Kaiserin seinen wärmsten Dank aus für die ihm von dem Kaiser angekündigte Absicht, seinen Neffen, den älteren Browne, in die Liste der bevorstehenden Generals-Ernennungen aufzunehmen.)

Je n'ai aucune part à l'avancement de votre neveu; l'empereur connaît bien ses gens et sera toujours prêt de vous donner des marques de son amitié; j'en suis convaincue plus que jamais et en suis toute consolée. Vous savez que

j'ai voulu avoir Browne général il y a trois ans, ainsi je suis charmée de le savoir à cette heure.

Voilà deux référats, où je vous prie de me dire votre sentiment et ce que vous croirez de pouvoir résoudre. Rien ne presse; der angestellte Mitregent *in militaribus* braucht seinen Feldmarschall, Conferenz- und Staatsminister.

Nos grenadiers sont affreux et attristent véritablement.

Undatirt. (4. Mai 1775.)

Habe geschwind abschreiben lassen des Kaisers Meinung; bin nicht verstanden, denn etwas für die Niederlande geschehen muss[1]). Er möchte nichts dergleichen thun, möchte aber diese Copie mit Gelegenheit zurück haben. Wegen der Prärogative des Hofkriegsrathes bin ich nicht einverstanden, werde meine Meinung hinzusetzen; das hat nichts aufzuhalten. Bin occupirt mit dem Courier nach Paris und den Urbarien in Böhmen. LXXV.

---

16. Mai 1775.

(Nachdem der Plan der Kaiserin, die Oper von Gluck aus Paris nach Wien kommen zu lassen, um ihre aus Mailand erwarteten Gäste zu überraschen, scheiterte, schlägt ihr Lacy die Berufung des Herrn Hamon mit seiner troupe complète pour l'opéra comique français et des comédies françaises vor. Die Gesammtkosten würden sich für ein ganzes Jahr nur auf 57.000 livres de France oder ungefähr 23.000 Gulden belaufen.) LXXVI.

Je vois que vous êtes occupé toujours à me procurer ou amusements ou à prévenir mes souhaits, ou faire des

---

[1]) Es handelt sich um eine Stiftung für Erziehung der Offiziers- und Soldatenkinder.

affaires importantes, dont je vous dois tant et tant. Mais j'avoue mon inanition, je ne suis plus bonne à rien; je n'ose prendre sur moi de faire venir cette bande. Vous savez la délicatesse de l'empereur sur ce sujet. A la place de procurer un plaisir je n'exciterais que de l'humeur ou critique sur ces pauvres gens et ceux qui les protégeraient. Je crois aussi que cela serait trop tard. Je vous en sais toute l'obligation et rénonce à ces amusements.

---

19 juin 1775.

LXXVII. J'étais bien aise de vous voir aujourd'hui, et j'ai entendu avec plaisir ce que votre cœur m'a assurée; j'en connais tout le prix. Je vous envoie ici un extrait des arrangements de ce vilain favori[1]); je crains les Polonais avec les Russes pour l'avenir, mais pensons au présent et jouissons-en. Laissons l'avenir à ceux qui se trouvent alors, c'est à cette heure ma maxime.

---

25. Juni 1775.

LXXVIII. (Lacy zeigt der Kaiserin sein Unwohlsein an, das ihn für den Augenblick hindert, nach Laxenburg zu kommen.)

Je suis bien fâchée du rhume qui vous incommode; vous m'obligerez de vous ménager et de ne pas venir trop tôt à Laxenbourg. Je crains bien pour les grandes chaleurs

---

[1]) Potemkin.

et quitte mon Schönbrunn et ma tranquillité ou plutôt solitude avec regret. Je compte l'empereur samedi ici; les troubles en Bohème ne finissent pas encore. On voudrait imiter le roi de Prusse *in dem Glatzischen*, qui a fait passer les paysans par les baguettes du militaire. Je voudrais savoir, si vous le croyez convenable.

Undatirt (21 juillet 1775.)

Vous m'avez rendu un grand service d'avoir décidé l'empereur de ne plus faire ces deux terribles voyages. Dieu en soit loué, je respire. Je suis si accoutumé que tout ce qui vient de vous, m'est utile et agréable, que je ne peux assez vous le marquer et m'avouer redevable. LXXIX.

---

22. Februar 1776.

(Lacy legt der Kaiserin die Antwort des Generals Nugent[1]) auf das ihm gemachte Anerbieten seiner Berufung nach Triest vor.) LXXX.

Je suis touchée de son zèle pour le service et de l'attachement qu'il a pour nous. Sa signature ne fait pas illusion, qu'il pourra servir avec la plume. Je crois qu'il ne faudrait pas l'exposer et le troubler dans son état présent, dont il est content.

---

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Joseph Graf Nugent, ehemals Gesandter in Berlin.

11 mars 1776.

LXXXI. A votre grande commodité vous pouvez lire tout cela et me dire votre sentiment. C'est Liechtenstein que j'ai chargé depuis novembre de l'idée que vous m'avez faite de la garnison d'ici. J'aurais encore d'autres choses à vous parler; rien ne presse. Les meilleurs jours sont à sept heures du soir lundi, mardi, vendredi. Je ne voudrais pas que Charles sût que je vous l'ai envoyé; l'empereur non plus.

Undatirt. (27. April 1776.)

LXXXII. Voilà le fatal billet que vous me renverrez[1]). Je vous préviens que l'empereur est passé par les chambres de derrière et a su que c'était vous qui étiez là; je ne l'ai pas dissimulé. Ce n'est que pour votre connaissance.

---

[1]) Es bezog sich auf das Aufgeben der beabsichtigten Reise nach Görz. Lacy, mit diesem Entschlusse sehr einverstanden, antwortete der Kaiserin am folgenden Tage: J'ai l'honneur de renvoyer à Votre Majesté le billet ci-joint, qu'Elle a daigné me communiquer. Je sens si vivement tous les regrets et toutes les peines qu'Elle doit souffrir naturellement d'une privation qui ne peut que coûter bien cher à Son cœur maternel, mais il en reste de grands motifs de consolation à Votre Majesté. Elle a ici dans Sa noblesse et dans Son peuple des enfants dignes de partager Sa tendresse; ce voyage les aurait tous alarmés pour Sa santé. Sa conservation est trop importante et trop précieuse à l'état, pour ne pas effrayer tous les bons patriotes de La voir exposée aux moindres hazards. Ces frayeurs cessent, en voyant Votre Majesté rester au milieu de nous. Nos voeux sont accomplis, et Votre Majesté, en Se conservant ainsi à tous Ses enfants, aura la double satisfaction de rendre heureux les uns et de voir quelque jour réunis autour d'Elle les précieux rejetons de Son auguste sang, quand ils seront en âge de venir Lui faire leur cour dans Son palais ici. J'ose La supplier de Se livrer à ces réflexions consolantes, dignes de Sa grande âme.

Ce 18 d'avril (1778).

Au départ de l'empereur [1]) je me flattais, quoique avec peu d'espérance, que les propositions et pourparlers tiendront place de guerre. Mais après l'impertinente lettre de Frédéric à mon cher Joseph, qu'il traite, comme il dit, comme son frère, il reste peu d'espérance, et toutes mes alarmes reviennent en foule. Quelle malheureuse situation! Avant trois mois et demi on la tenait pour unique; elle l'est, mais entièrement différente d'alors, et sans aucun revers ou malheur nous voilà plus mal que jamais, car tout le monde, grands et petits, sont contre nous. Voilà le second tome de la Galicie, qui nous a entraînés dans cette malheureuse besogne, et qui nous a fait perdre toute estime et confiance dans le public. Je peux bien dire que je suis désolée de voir l'empereur embarqué dans cette besogne, qui ne mérite pas que nous hazardons tout l'état pour soutenir un faux pas. LXXXIII.

Je vous prie de conseiller toujours flegme et ne pas négliger les circonstances d'en sortir le moins mal qu'on pourra. Toutes les nouvelles de tous côtés sont désolantes. Vos Russes ne donnent non plus des réponses à deux de nos courriers; c'est choquant. On ajoute que seize mille hommes avec autant de cosaques marchent pour le roi; ce serait le comble. De l'autre côté on dit que dix mille Saxons et la cavalerie hannovrienne se joindront aux troupes de Wesel et se tiendront en Franconie. J'envoie par Türkheim à l'empereur le courrier de retour de Berlin; je ne doute pas qu'il vous le communiquera. Tout ce que je

---

[1]) Beim Ausbruche des baierischen Erbfolgekrieges, in welchem Joseph bekanntlich den Oberbefehl über die in Böhmen gegen den König von Preussen im Felde stehende Armee führte.

souhaite, si guerre sera, c'est que vous voulez de temps en temps m'écrire quelques lignes, comme vous trouvez les choses; c'est le seul moyen de me tranquilliser, ayant toute ma confiance à juste titre en vous, et je vous recommande la personne de Joseph, qui me tient tant à cœur, et si vous trouvez des moments favorables de sortir de cette malheureuse besogne, de ne les négliger et tâcher de persuader. Je préviendrai notre amie commune, la princesse Françoise [1]), que je vous écris, de m'envoyer vos billets pour moi sans la moindre cérémonie, cachetés; cela causera moins de curiosité, et je répondrai de même.

Je me sers exprès de ce papier [2]), pour éviter même à l'avenir d'être trop remarquée. Rien ne serait plus naturel que d'avoir une correspondance réglée avec vous, mais ma malheureuse situation est telle, que pour que vous me puissiez être utile, je n'y dois pas paraître. Je vous recommande votre santé, point essentiel, et sur lequel je n'entends point raillerie. Le temps est froid et mauvais, et moi je suis rendue par les tristes réflexions, mais toujours votre affectionnée

Marie Thérèse.

Undatirt. (1778.)

LXXXIV. L'objet le plus important pour la monarchie, pour moi est la conservation de la personne de l'empereur. Avec un ennemi tel que nous avons, tout est à craindre; l'inex-

[1]) Die schon I. 103 erwähnte Gemalin des Fürsten Franz Liechtenstein.

[2]) Ohne Trauerrand, dessen sich Maria Theresia seit dem Tode ihres Gemals bei all' ihren Briefen bediente.

périence même de l'empereur l'augmente. C'est en vous que je mets toute ma confiance, connaissant votre attachement, que vous représenterez et agirez même en conséquence de mes ordres. A la moindre indisposition de l'empereur ou accident vous n'épargnerez point les estafettes et même courriers journaliers, mais même deux fois par jour, unique moyen à me conserver dans ma plus que critique et triste situation.

Je vous recommande aussi mon fils[1]), quoique Sa Majesté en aura soin, et que j'ai toute ma confiance des soins qu'il prend pour les autres, mais qu'il oublie pour soi-même. Ce n'est pas un secret, ces ordres, vous pouvez et devez donc les exécuter d'autant plus exactement.

Je vous recommande votre conservation; ne vous fatiguez pas trop et ne suivez votre zèle ordinaire; les travaux que vous avez faits pour l'état et ma personne, ne vous ont que trop affaibli. Vous êtes plus que jamais nécessaire à l'empereur qui vous estime, vous rend justice et vous aime comme son ami, et conservez à Marie Thérèse le sien.

Ce 6 d'août 1778.

Maréchal Lacy. Votre accablante situation, que trop prévue de moi, m'engage d'exiger de votre attachement et fidélité d'avoir tout le soin de la personne de l'empereur; lui conservé, il y a du remède à tout, mais lui perdu, tout l'est, et à ce coup je ne saurais survivre. Je ne prévois que trop une malheureuse bataille; le désespoir de mon fils, qui LXXXV.

[1]) Maximilian.

se soucie très-peu de vivre, n'aimant rien, sera grand; il voudra même s'exposer plus qu'il ne le faudrait. J'attends alors de vous, que vous en ayez soin et employiez tout pour me le conserver. Vous me connaissez assez, et je ne m'adresserais pas à vous, si j'exigeais qu'il ne payât de sa personne, mais je vous le répète encore une fois: je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde, et tâchez de soutenir auprès de l'empereur mes idées de paix, que je compte à tout prix obtenir. Ce commencement, où toute la force de la monarchie est ensemble, ne me laisse aucune volonté de pousser encore plus les choses à l'extrême; tant de milliers d'âmes en dépendent. Il vaut mieux devenir une puissance secondaire, en rendant ses sujets heureux, que d'être ce que nous sommes, en les rendant malheureux en paix et en guerre. Cela coûte, mais cela n'est qu'à mon cœur, qui doit trouver sa récompense dans celui des autres et dans son devoir.

Conservez-moi Lacy. Je suis votre affectionnée

Marie Thérèse.

---

13 février 1779.

LXXXVI. Je ne peux aller coucher sans vous donner la bonne nouvelle de la paix, pas conclue, mais bien près de l'être. Depuis quatorze mois je ne me couchais si contente. Dieu en soit loué! Je conserve mes enfants, mes amis, mes braves troupes, et écarte la ruine totale de mes bonnes provinces.

Undatirt. (Mai 1779.)

Lacy n'est pas venu partager avec moi la journée d'hier, LXXXVII.
je m'y attendais pourtant, d'autant plus que je ne vous ai pas vu à l'église. La paix est donnée à mes bons pays, mais pas à moi.

Undatirt. (1779?)

Ich bin in Allem mit dieser Note ganz verstanden, die LXXXVIII.
nach dem Dienste eingerichtet und also auch das Avancement nicht zu gross ist, was seine guten Ursachen hat.

Die Listen haben mich wie billig erschreckt; wie wenig Leute, die einem so grossen Bedürfniss helfen können und sollen; wenigstens dürfen wir nichts verderben. Ich wünschte, dass er mir nach unserem Kriegsstaat eine Ordre de bataille mache, was an Generalen dazu nöthig ist, und keine Anderen hinzusetze, als die er tauglich findet, und ich nur mit Punkten in den Listen angemerkt habe, mithin der Platz leer zu lassen, damit man ernstlich bedenke, wo selber zu finden wäre oder in dem Dienste zu poussiren; an diesem liegt das Heil des Staates. Wäre Lacy nicht so geschwind poussirt worden, so würde der letzte Krieg nicht, wie er noch ausgeschlagen, geendigt worden sein, auch meine Armee nicht in dem Stande sein, wie sie ist, und ich werde Daun und Browne noch in ihrem Grabe die Obligation haben, mir ihn procurirt zu haben.

Wegen des Kaisers Schrift hat er selbst gern gesehen, dass ich sie Kaunitz schicke. Sobald ich selbe zurückbekomme, werde ich ihm proponiren, dass er sie ihm und Starhemberg zuschicke, damit diese Beiden miteinander uns

ihre Meinung sagen, da ich ihn, Starhemberg und Blümegen in Allem vereinigt sehen möchte als meine Vertrautesten, die mir die Last, die mir täglich schwerer wird, zu ertragen helfen.

Grechtler kann ich keinen höheren Militärrang geben.

Wenn kein Rädelsführer in der Kaserne gefunden werden kann, so könnte ich nicht approbiren, dass man nur auf den Verdacht hin Einige mit dem Tode bestrafe.

Undatirt. (18. December 1779.)

LXXXIX. Conservez-vous, c'est le plus grand bien que vous me pouvez faire. La guérison en vingt-quatre heures, que vous m'annoncez, me fait plaisir. Vous pouvez venir dimanche, lundi, mardi et mercredi depuis six heures du soir jusqu'à huit heures. L'empereur est informé que je vous ai demandé à me venir parler.

Undatirt. (21. September 1780.)

XC. J'avoue, j'ai d'autant plus souhaité de savoir votre sentiment, ayant tardé à donner ma résolution pour cet effet. La chose [1]) est de la plus grande importance; il ne faut rien faire à demi, plutôt rien.

[1]) Die Einführung des Normalschulunterrichtes in der Armee.

AN DEN

FREIHERRN VON TILLIER.

Undatirt. (August 1760.)

Vous saurez par Koch le résultat de notre consulte pour votre voyage. Van Swieten ne croit pas que le changement de l'air puisse vous remettre plus tôt, votre mal étant causé par une contusion, source de toutes vos souffrances. Il craint le voyage, mais il craint encore plus vos inquiétudes, qui vous font plus de tort que le voyage même. Il lui paraît que vous inclinez à partir. Un peu plus de distraction, en revoyant des amis et anciennes connaissances, un peu plus d'éloignement des armées et des tracasseries de Vienne pourraient influer heureusement à votre repos et tranquillité d'âme et vous rendre un philosophe chrétien et non de Sansouci, et me conserver par là un sujet qui mérite à si juste titre toute mon estime et amitié. Il n'y aura que moi qui perds de toute façon, ne pouvant vous voir en campagne ni ici, ainsi privée de vos lumières et conseils. Je vous promets de vous envoyer des estafettes, s'il y a quelque chose d'heureux de nos armées.

Voilà la lettre qui vient d'arriver aujourd'hui; elle me ferait presque craindre que nous sommes assez près de voir le dénouement. Ou le roi va en Silésie avec toutes ses forces, ou il tire le prince Henri à lui, pour nous combattre avec une force supérieure devant la Neisse ou après au Bober.

Le maréchal[1]) serait de beaucoup inférieur à lui, si ces deux princes se joignent, ce qui, je crains, arrivera. J'attends avec empressement votre sentiment là-dessus, que vous me marquerez à votre commodité.

Je ne peux m'empêcher de vous envoyer ces livres, qui dans votre solitude ou en voyage pourraient vous être utiles. Je m'en sers depuis plusieurs années et avec beaucoup de consolation, même dans mes plus grands revers, dont j'ai eu une bonne dose et de toute espèce; je n'étais pas moins vive que vous. Il n'y a que ces sortes de lectures et prières, et enfin le raisonnement vis-à-vis de moi-même, voyant l'inutilité de ces agitations, qui m'ont mise au-dessus, et je jouis actuellement d'une douce tranquillité qui me récompense des années passées. Je compte vous voir encore, si vous partez. Quand je serai informée, je me réglerai là-dessus. Marie Thérèse.

---

[1]) Daun.

AN DEN

FÜRSTEN KINSKY.

Undatirt. (Anfangs Februar 1761.)

Fürst Kinsky. Nach dem Verlust des wackeren und meritirten Tillier wüsste ich das Regiment nicht in bessere Hände zu geben als in seine, nicht zweifelnd, dass er als Vater selbem vorstehen wird, indem es ein schönes und meritirtes Regiment ist, welches noch sein würdiger Onkel und Neffe, beide wohlmeritirte Diener von mir, als Inhaber gehabt[1]), und ihm also auch wegen ihres Gedächtnisses desto werther sein solle.

---

[1]) Maria Theresia meint hier wohl den Feldmarschall Grafen Ulysses Browne de Camus, der von 1737 bis 1757, und den Generalmajor Joseph Browne de Camus, der bis 1759 Inhaber des Infanterie-Regiments Nr. 36 gewesen war. In diesem Jahre kam es an den Feldmarschall-Lieutenant Johann Anton Freiherrn von Tillier, am 6. Februar 1761 aber an Kinsky.

AN DEN

GRAFEN D'AYASASA.

Undatirt. (October 1761.[1])

Si nous ne pouvons pas avancer cette année, il faut au moins prendre les positions convenables aux idées de la campagne future, et surtout de soutenir les quartiers des Français, qui ne sont que pour nous en Hesse, et si la campagne finit, comme nous nous trouvons à cette heure, tout le plan pour la campagne prochaine dépendra des Français, puisqu'il nous faut un aide, et qu'on ne peut plus compter que faiblement sur les Russes.

L'armée de l'empire et celle de Silésie ne seront que pour cet objet, et là-dessus le maréchal doit et peut disposer sans égard.

Le troisième point dépendra du parti que le maréchal prendra. Si nous pouvons gagner du terrain, il faut employer toutes nos forces et avoir pour fixe, que le roi y sera avec quatre-vingt mille hommes et nous avec quatre-vingt-quinze mille, outre quinze mille Français, qu'ils veulent envoyer, et l'armée de l'empire.

Le second cas tombe par ce raisonnement, mais si le maréchal trouvait plus convenable, qu'on ne détachât que vingt-cinq à trente mille hommes de Silésie, et que le reste occupât le roi, ou s'il s'absentait, on tentât encore un siége,

---

[1]) Cabinetschreiben. Abschrift.

je ne serais pas contraire non plus, la saison étant des plus belles et les troupes reposées.

Sur les lettres des particuliers et sur le peuple il ne faut pas se régler; il est toujours injuste et souhaite avec raison la fin de ses calamités. D'ailleurs le crédit est par terre, puisqu'on prévoit que la monarchie ne s'agrandira pas, ce qui rend toutes les dispositions, si non impossibles, au moins des plus difficiles. C'est cette raison qui a fait prendre le parti de venir à quelques réformes très-nécessaires, et qui sont encore les moins remarquables. Je n'entre pas dans le raisonnement, si on avait pu faire de plus, ou si on peut encore le faire. J'attends avec grande tranquillité là-dessus la décision du maréchal, qui sera la mienne. Je le connais trop bon capitaine, trop zélé serviteur, et très-attaché ministre à ma personne, pour ne pas acquiescer entièrement à son sentiment. Ma confiance, il l'a seule et entière, et autant que je souhaiterais de le voir ici, aussi peu je le vois dans le moment présent, mais je ne l'oublierai pas, m'important de le conserver . . . .

AN DEN

GRAFEN UND DIE GRÄFIN GRASSALKOVICS.

Wien, den 4. December 1771 [1]).

Lieber Graf von Grassalkovics. Den Verlust, welchen mein Dienst und das Königreich durch den Todesfall seines würdigen und verdienstvollen Vaters gemacht, erkenne ich vollkommen und bedaure ich unendlich. Die wichtigen Dienste, welche derselbe durch so lange Jahre mir und dem Lande geleistet, werden mir niemals entfallen und dessen Angedenken jederzeit werth machen. Gleichwie ich seiner Familie die nämliche Gnade beibehalte, so will ich von nun an das von dem Verstorbenen verlangte Majorat, und zwar mit Nachlassung der Taxe bewilligen, jedoch so, dass er eher ordentlich bei der Kanzlei einkomme und alle nöthigen Formalitäten beobachtet werden, um auch nach dem Tode seines Vaters zu erkennen zu geben, welche Rücksicht für dessen Verdienst ich trage. Ihn aber und die Seinigen versichere ich, dass Allen insgesammt mit beständiger Gnade wohlgewogen verbleibe. Maria Theresia m. p. I.

Wien, den 25. December 1771.[2])

Liebe Gräfin von Grassalkovics. Ich habe durch den Grafen von Forgács [3]) jene Stücke erhalten, welche ich als II.

[1]) Cabinetschreiben an den Grafen Grassalkovics (jun.).

[2]) Handschreiben an die Witwe des am 1. December 1771 verstorbenen Grafen Anton Grassalkovics. Sie war seine dritte Gemalin, Therese, geborne Gräfin Klobusiczky, verwitwete Gräfin Forgacs.

[3]) Offenbar der Schwiegersohn der Gräfin Grassalkovics, Graf Johann Forgács, Obergespan des Csongrader Comitates, mit ihrer jüngsten Tochter Therese Grassalkovics verheiratet. 1724 geboren, starb er schon 1774.

ein Merkmal anverlangt, wie angenehm mir das Angedenken meines lieben und getreuen Grafen von Grassalkovics sel. sei. Ich bin ihr vom Herzen verbunden, dass sie meinem Verlangen durch Ueberschickung dieser Stücke so behend Genüge geleistet. Das Porträt des sel. Verstorbenen lasse ich nunmehr abcopiren, damit es aber dessen Züge mir um so lebhafter darstellen könne, werde ich es seinem Alter mehr gleichförmig machen lassen, gleichwie ich es mit meinen eigenen Porträts zu thun pflege. Was die Obergespanschaft des Neograder Comitates und die Vice-Kammerpräsidentenstelle betrifft, kann ich zwar, meine liebe Gräfin Grassalkovics, ihrem Ansuchen nicht willfahren, jedoch versichere ich sie, dass ich jederzeit die nämliche gnädige Gesinnung für sie und Jene, welche unseren würdigen Grafen von Grassalkovics angegangen, beibehalten werde[1]). Ich wünsche ihr bei ihren jetzigen betrübten Umständen eine vollkommene Gesundheit, und verbleibe ihr mit beständiger Gnade wohlgewogen. Maria Theresia m. p.

Zusatz von der Hand der Kaiserin:

Die Commissionen, die sie Hillebrand[2]) hier gegeben, kann ich am besten empfinden, weil dies die einzigen Consolationen der Verlassenen bleiben. Die Aehnlichkeit unserer Denkungsart macht sie mir noch werther.

---

[1]) Der jüngere Grassalkovics wurde binnen Kurzem zum ungarischen Kronhüter ernannt. 1784 erhob ihn Joseph II. in den Reichsfürstenstand.

[2]) Wahrscheinlich der nachmalige Oberhofarchitekt Franz Anton Hillebrand, zugleich ungarischer Hofkammerarchitekt, den die Gräfin Grassalkovics mit der Errichtung eines Mausoleums für ihren verstorbenen Gemal betraut haben mag.

AN DEN

GRAFEN PHILIPP KOLOWRAT.

---

2. Juli 1762[1]).

Die Gräfin von Wrtby[2]) wird Euch gegenwärtiges Schreiben einhändigen. Da sie verschiedene Proben ihrer Einsicht und ihres rühmlichen Eifers für das Beste meines Dienstes und Landes abgelegt, so habe für gut befunden, sie an Euch zu weisen, damit ihr sie insgeheim über ihre Vorschläge anhört, ohne dass sie durch deren Kundwerdung einige Verdriesslichkeiten zu befahren habe. I.

Den 28.... (1763?)

Der Secretarius Krieger versichert mich, dass er so geschwind als die Post geht; so gebe ich ihm diesen (Brief) mit und den Einschluss an meine treue Berchtoldt[3]). Ich II.

---

[1]) Cabinetschreiben.

[2]) Vielleicht die Witwe des am 11. April 1750 verstorbenen Grafen Franz Adam Wrtby, Maria Anna, geborne Gräfin Wratislaw-Mittrowitz.

[3]) Den Brief, von dem hier die Kaiserin spricht, besitzen wir nicht mehr, wohl aber ein Cabinetschreiben der Kaiserin an den Bruder ihres Hoffräuleins, den geheimen Rath und obersten Landeskämmerer in Mähren, Grafen Adam Ignaz Berchtoldt, vom 2. November 1762. Es lautet:

hoffe, er wird meinen Entschluss empfangen haben wegen des Guberniums, der völlig nach seiner Intention ausgefallen ist. Ich verspreche mir sehr viel Gutes unter seiner würdigen Direction und Einsicht. Er weiss, wie lang man schon verordnet hat, dass die Gleichheit der Maasse solle in Böhmen wie in Oesterreich und Mähren eingeführt werden, doch die Entschuldigung war der Krieg. Für jetzt aber ist es höchst nöthig, die Sache einmal ohne weiteren Umtrieb zu Stande zu bringen.

Die Function seiner frommen Tochter [1]) habe ich nicht ohne Emotion lesen können, kann mir also einbilden, wie ihm dabei war. Ich verbleibe allzeit seine gnädigste Frau

Maria Theresia.

Lieber Graf von Berchtoldt! Den Verlust Eures Sohnes*), welcher nach abgelegten letzteren Proben seiner Tapferkeit in der Belagerung von Schweidnitz sein Leben durch einen unglücklichen Zufall eingebüsst, bedaure ich vom Herzen. Ich habe an ihm einen wackeren und tüchtigen Offizier, Ihr aber einen würdigen Sohn verloren. So empfindlich aber auch dieser Verlust Euch fallen kann, so billigen Trost sollt Ihr in dem Nachruhm finden, welchen er mit sich in das Grab getragen und worüber auch ich das verdiente Zeugniss mit Vergnügen ihm beilege. Meldet in meinem Namen Eurer Gemalin**) viel Gnädiges, wie***) auch der armen Andlau†), und tröstet sie in ihrer Betrübniss. Seid anbei Beide versichert, dass ich Euch und den Eurigen jederzeit mit kaiserlich-königlichen, auch landesfürstlichen Hulden und Gnaden wohlgewogen verbleibe. Maria Theresia.

Mein Verlust ist grösser als der seinige††).

[1]) Gräfin Johanna Kolowrat, 1738 geboren, trat in den Orden der Karmeliterinnen zu St. Joseph in Prag.

---

*) Johann Joseph Graf Berchtoldt, Major im Regimente Andlau, fiel am 7. October 1762 in seinem sechsundzwanzigsten Lebensjahre bei der Vertheidigung von Schweidnitz.

**) Maria Anna, geborne Gräfin Aichbichl, geboren im Jahre 1706. Sie starb, nachdem sie im October 1773 ihre goldene Hochzeit gefeiert, im Jänner 1774. Zwei Jahre nach ihrem Tode vermälte sich ihr Gatte, fünfundsiebzig Jahre zählend, neuerdings, und zwar mit Gräfin Maria Katharina Trauttmansdorff. Er starb 1786.

***) Einschaltung von der Hand der Kaiserin.

†) Die Schwester des Gebliebenen, Maria Antonia, Gemalin des Feldzeugmeisters Freiherrn Joseph von Andlau.

††) Zusatz von der Hand der Kaiserin.

Undatirt (1769.)

Niemand gewinnt mehr als ich und der Staat, wenn er III.
Oberstburggraf noch zwanzig Jahre lebt [1]). Weil ich auch hoffe, seinen Sohn [2]) hier nützlich anzuwenden, und zu seiner grossen Arbeit nöthig ist, dass er doch eine Dissipation zu Hause hat, und er sich entschlossen, sich zu verehlichen, so wünschte für sein Bestes und seinen Nutzen, dass es je eher desto besser geschehe. Und wenn es ihm für jetzt schwer fiele, den Heiratsbrief zu machen, so will und trage ich mich mit Freuden an, so lang als er nicht zu dem väterlichen Vermögen kommt, welches ich nicht hoffe zu erleben, und Gott mit ihm disponiren würde, er Oberstburggraf keineswegs gehalten sein solle, selbe Witwe zu erhalten, sondern selbe auf meine ungarischen Güter soll versichert werden.

---

[1]) Zwei Jahre später nahm Maria Theresia in den wohlwollendsten Ausdrücken die Verzichtleistung Kolowrats auf sein Amt an. Ihr hierauf bezüglicher Brief an ihn ist abgedruckt in der Geschichte Maria Theresia's, X. 42.

[2]) Der zuerst I. 39 und seither noch mehrmals erwähnte Graf Leopold Kolowrat, geboren 1727, damals geheimer Rath und Beisitzer bei dem böhmischen Landesgubernium, wurde noch im Jahre 1769 zum böhmischen und österreichischen Vicekanzler, 1771 aber zum Präsidenten der Ministerial-Bancodeputation ernannt. Am 13. September 1769 vermälte er sich in zweiter Ehe mit dem Kammerfräulein Maria Theresia Gräfin Khevenhüller.

AN DEN

GRAFEN ENZENBERG.

Den 1. Mai (1766).

Graf Enzenberg. Allzeit occupirt mit Innsbruck, wo allzeit mein Verlangen hingeht und wo meine letzten glücklichen Tage geendigt, schicke ich ihm meinen Baudirector, den Paccassy, den er Alles sehen lassen und ihn anhören möchte; er ist von meinen Intentionen informirt. Das Hauptwerk ist, dass einmal die so gut ausgedachte Triumphpforte in eine der bittersten verwandelt werde. Alles dies und was im Schlosse zu machen, möchte ich gewiss in diesem und dem künftigen Jahre, bis October 1767 fertig wissen. Keine unnöthigen Auszierungen oder die zu grosse Kosten verursachen sollen, wollte ich nicht anwenden, besonders in dem Schlosse, das nicht mehr zu einer freudigen Bewohnung dienen wird, sondern höchstens für eine Retraite einer alten Frau oder Prinzessin vom Hause, mithin alle Vergoldungen, alle zu grossen Zimmer, der Saal besonders unnöthig scheint. So lang er in seiner Antiquität mit seinen Riesen existirt hat, ist Alles passirt; seitdem aber, dass er völlig neu soll gemacht werden, so würden die Unkosten wohl zu viel sein und nicht leicht etwas Untadelhaftes verfertigt werden können, mithin aus selbem bessere Wohnungen können formirt werden, weil das arme Innsbruck wohl nicht mehr einen brillanten

1.

Hof, wohl aber einen retirirten wird hoffen können. Ein Landtag kann im Saale der Universität gehalten werden; wird ohnedem nicht so bald sein; ich sehe die Unkosten für zu gross an, um diesen Saal zu orniren. Ich schicke ihm express den Paccassy, um mit selbem und Walter[1]) Alles wohl zu concertiren, ihn auch alle Curiositäten sehen zu lassen.

Wegen dieser Note soll er das Nöthige veranstalten, wie auch wegen des Memorials, da ich es dem alten Vater und der Schwester versprochen, als er in Innsbruck war. Sehe er auch dem jungen Schuller[2]) zu etwas zu helfen und sei er versichert von meinen Gnaden. Maria Theresia.

Undatirt. (Juni 1766.)

II. Graf Enzenberg. Wie glücklich sind Marcy und Duval[3]), nach Innsbruck zu kommen, wo beständig meine Gedanken sind. Ich recommandire sie ihm, auch ihnen Geld vorzuschiessen und bei Mayer anzuweisen. Wenn möglich, sie in die Burg zu logiren und ihnen in Allem an die Hand zu

---

[1]) Der zu diesen Arbeiten verwendete Architekt Walter.

[2]) Mit Hofresolution vom 8. Jänner 1766 wird einem „sicheren" Schueler als Kanzlisten der Gubernialkanzlei eine Pension von zweihundert Gulden mit dem Bemerken bewilligt, er solle irgendwo als Kanzlist angestellt werden. Seine Mutter erhielt von der Kaiserin eine Pension von jährlich sechzig Gulden. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

[3]) Johann Marcy, Director des physikalischen Cabinetes, und Valentin Jameray Duval, Director des Münz- und Medaillen-Cabinetes. Beide in Lothringen geboren und durch Kaiser Franz nach Oesterreich gekommen, hatten mit dem Director des Naturalien-Cabinetes, Johann von Baillou, dessen Lieblingsgesellschaft gebildet.

gehen. Hier folgt ein Zettel [1]) für Kiebach [2]), der sonst vielleicht Anstand machen würde, etwas ausfolgen zu lassen. Vergesse er nicht, auch das Bad zu gebrauchen und seine Gesundheit zu erhalten. Maria Theresia.

Marcy soll eine Inschrift machen, welche soll auf Marmor gestochen werden an dem unglückseligsten Platze, der jemals auf der Welt war.

Undatirt. (September 1766.)

Graf Enzenberg. Sein Sohn [3]) wird ihm diese Zeilen übergeben, und empfinde ich eine wahre Freude, ihm einen würdigen Sohn wieder zuzustellen, der seinen Eltern zum Trost und zur Ehre, dem Staate aber zum Nutzen ist und meiner Erkenntlichkeit für seine ebenso guten als eifrigen Dienste eine Gelegenheit gegeben hat, ihm in selbem meine Dankbarkeit zu bezeigen. Sein künftiges Schicksal erwarte ich von ihm selbst, wohin er am meisten inclinirt und er III.

---

[1]) Der abgesonderte Zettel lautet: Wenn der Abbé Marcy oder Duval von Innsbruck oder Ambras von Medaillen oder für das Cabinet oder von Gemälden etwas fänden, was hieher convenirte, so soll Kiebach ihnen selbes verabfolgen lassen. Maria Theresia.

[2]) Carl Maximilian von Kiepach, Schlosshauptmann zu Ambras und Hofburgpfleger zu Innsbruck. Er starb am 26. October 1772; in Innsbruck wurde sein älterer Sohn Carl Johann sein Nachfolger, während in Ambras schon einige Monate früher zur Unterstützung des sehr alten und gebrechlichen Kiepach Johann Primisser zum Schlosshauptmann ernannt worden war. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

[3]) Graf Franz Joseph Enzenberg, geboren 1747, von der Kaiserin auch „der schöne Franzl“ genannt. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. VII. 159, 160, 162. X. 28.

es am besten finden wird. Man kann billig Beiden diese Wahl gänzlich überlassen, und versichere ich ihn nur in allen Gelegenheiten meines Schutzes und meiner Gnaden.

Maria Theresia.

Undatirt. (Februar 1769.)

IV. Die Bancopapiere, welche der Sohn ihm überbringen wird, sind für denselben; er weiss gar nichts davon und wird er ihm selbe in meinem Namen übergeben als ein Merkmal meiner Zufriedenheit bis jetzt, nicht zweifelnd, dass er künftig also continuiren wird, als ein wahrer guter Christ seiner Eltern Trost und Freude zu sein, dem Staate nützlich und mir zur Satisfaction, dass ich in etwas seinen Eltern meine Erkenntlichkeit bezeigen könne. Den Genimi[1]), wenn er gedenkt hieher zu kommen, kann er auch meiner Gnade und Zufriedenheit versichern, dass ich ihm hier werde zehntausend Gulden Bancopapiere einhändigen lassen, auch ein Etablissement in den Niederlanden und seinen Sohn als Unterlieutenant unter Murray[2]), wie er verlangt, seiner Frau, wenn er vor ihr stürbe, eine Pension nach ihrem Charakter. Obwohl ich mich gar nicht schäme, meine Erkenntlichkeit der ganzen Welt vorzustellen und es mir eher nützlich wäre, so wünschte ich

---

[1]) Der Oberstlieutenant Claudius Freiherr von Genimi-Molé, Ritter des Theresienordens. 1772 erhielt er das Stadtcommando zu Ath in den österreichischen Niederlanden.

[2]) Joseph Jacob Graf Murray, Inhaber eines im Jahre 1809 reducirten Infanterie-Regiments. Er war seit 1766 Unterinspector der in den Niederlanden befindlichen Infanterie, wurde 1780 commandirender General aller Truppen in jener Provinz, 1784 Feldzeugmeister und im folgenden Jahre interimistischer Gouverneur und Generalcapitän daselbst.

doch wegen der Neider, die in so grosser Anzahl sich befinden, dass nicht wegen uns drei Alten, die wir schon *au-dessus* sind von diesen Plagen, sondern wegen seines Sohnes, der diese harte Carriere erst anfangen muss, das, was ich wegen der Bancopapiere für uns Beide gethan, geheim verbleibe; alles Uebrige kann man wissen. Auch wegen Erhebung der Interessen soll er es wegen des Geheimnisses durch meinen treuen Pichler, ein Jahr oder mehr, wenn ich noch so lang lebe, gehen lassen. Ich avertire ihn aber im grössten Geheimniss, dass den 4. der Kaiser von hier nach Rom reiset und etwa drei Monate eine Tour in Italien machen wird. Bei seiner Hinreise will er sich nirgends aufhalten, Niemand sehen, also thue er nichts dergleichen, sorge er nur, dass sich Pferde für sechs Kaleschen auf den Posten oder dem Lande finden; das ist die ganze Suite mit Küche und Allem. Die Heirat meiner Tochter [1]) ist aufgeschoben wegen der Dispense, die nicht angekommen. Der Kaiser kommt über Kärnten, geht gar nicht nach Innsbruck, und veranstalte er gar nichts, als unter der Hand Pferde zu procuriren.

Maria Theresia.

---

[1]) Amalie.

AN DIE

GRÄFIN ENZENBERG.

Undatirt. (Etwa 1753.)

Ma chère Enzenberg. J'ai reçu votre chère lettre et le projet. Sans dire d'où il vient, je l'ai remis au directoire qui l'a assez approuvé, mais croyant qu'il vient de cet honnête homme de Haller [1]). Je les laisse penser ce qu'ils veulent, sans leur dire ce que j'en sais, mais j'ai cru bien faire d'ordonner à Haugwitz d'écrire en particulier à votre mari [2]), en lui envoyant ces mêmes projets, pour savoir son sentiment là-dessus, et outre cela de lui ordonner de s'informer des diverses dettes qui sont encore dans le pays, pour en faire une fois un véritable système, et de lui écrire en même temps, s'il ne pouvait pas venir d'abord après Pâques ici et nous 1.

---

[1]) Franz Edmund Haller, schon am 28. September 1739 mit dem Prädicate von Hallerau und Liebenthal unter Verbesserung seines Wappens in den Adelstand erhoben; er erscheint von nun an unter dem Namen von Hallerau. Im Jahre 1751 errichtete Maria Theresia auch in Tirol ein Polizeicommissariat und übertrug dasselbe dem oberösterreichischen Repräsentations- und Hofkammer-Secretär Franz Edmund von Hallerau zu Liebenthal. Da er zu jener Zeit schon durch achtunddreissig Jahre im Staatsdienste stand, muss er ein ziemlich betagter Mann gewesen sein. Der Kaiserin scheint er im Jahre 1750 während einer Reise nach Wien, zu der ihm Maria Theresia am 27. Juni 1750 die Bewilligung ertheilte, persönlich bekannt geworden zu sein. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

[2]) Enzenberg war damals noch Vicepräsident der Repräsentation und Hofkammer in den oberösterreichischen Landen, d. i. in Tirol.

informer sur tout ceci de bouche. J'espère que vous serez contente, comme j'ai tout ordonné, et que votre mari ne soit pas commis ni connu pour auteur. A cette heure je vous dirai que je ne veux pas voir votre mari sans vous; qu'il n'aura aucun *Liefergeld*, mais que je lui payerai le voyage, et que je vous offre un logement pour le séjour à Laxenbourg, qui est d'abord après Pâques, depuis le 28 avril jusqu'à la fin de mai, mais à Schönbrunn je n'ai point de place. Si vous vouliez amener le beau *Frantzel*[1]), j'en serais bien aise et vous offre une place pour lui au *Theresiano* ou à une autre académie, laquelle vous voulez.

Je vous charge d'une commission qu'on a faite jusqu'à cette heure pour moi assez irrégulièrement, et vous envoie le modèle et vous prie de m'en faire avoir tous les trois mois vingt-quatre douzaines[2]), mais la peau pas plus grosse, même un peu plus fine *und dass sie sich besser ziehen lassen und fein sind und weiss.* Si même il fallait payer quelque chose de plus, je le ferais volontiers. L'adresse de cet homme vient ici écrite à part, et de même de la femme qui en avait la commission, et qui ne veut plus s'en mêler. Le plus tôt que vous pourrez m'en envoyer, le mieux cela sera. Je vous attends avec plaisir et suis toujours la vôtre

Marie Thérèse.

A quatre reprises, ayant six enfants dans la chambre avec l'empereur, j'ai dû écrire; la lettre s'en ressent.

---

[1]) Derselbe zählte, wenn obiges Datum richtig, damals erst sechs Jahre.

[2]) Tiroler Handschuhe.

Undatirt. (Etwa 1753.)

Ma chère Enzenberg. Je me fais un vrai plaisir de vous voir et même sans le beau *Frantzel;* il dépendra de vous, quand et comme vous voudrez me le faire voir et confier. J'en aurai soin, comme s'il était mon fils, mais je sens bien ce que cela doit coûter à votre cœur maternel et tendre, et quelques années plus tard ne peuvent lui faire tort, ainsi j'approuve que vous le laissez encore au logis. II.

Je vous suis obligée de la commission des gants et d'avoir mis les comptes en ordre. Les affaires de la Wolkenstein [1]) avec son épouseur sont finies. La fille, qui me plaît beaucoup, ne souhaite autre chose que de retourner avec son père et lui obéir en tout, mais elle souhaiterait pourtant quelques mois de relâche avant que d'épouser Spaur, pour se mieux connaître tous deux, ce que je trouve très-raisonnable, et serais bien aise, si le père y consente. Si votre mari pourrait lui insinuer cela, cela me ferait plaisir. Adieu.

Marie Thérèse.

---

[1]) Anna Gräfin Wolkenstein, Tochter des Grafen Gaudenz Wolkenstein und seiner ersten Gemalin Gräfin Elisabeth Künigl, vermälte sich 1753 mit dem damaligen Gubernialrathe Grafen Johann Spaur, später geheimer Rath und Landeshauptmann. Das Jahr dieser Vermälung wird wohl auch als dasjenige der Entstehung dieses und des vorhergehenden Briefes angenommen werden dürfen.

10. Mai (1764.)

III. Tous ces points sont bien consolants et répondent parfaitement à l'idée que je me suis faite du comte d'Enzenberg. Vous souhaitez de savoir l'habillement des dames; rien que des jupes riches et habits d'appartement, et si on voyait vingt jours de suite la même jupe, ce ne serait que mieux, de même les jours ordinaires. Des Andriennes riches et non riches, c'est la même chose. Les demoiselles, si elles portent des manteaux, les pourront porter ou garder, ce qui est de coutume. Pas de fort grands paniers. De la cour viendront un opéra et une comédie italienne. Je voudrais que des dames ou cavaliers ou des enfants puissent jouer une pièce pas trop longue en français ou allemand. Je voudrais avoir une salle pour pouvoir donner le bal, même masqué; chacun y mettra ce qu'il voudra, des dominos de taffetas ou autres sur des petits paniers. *Ein Scharfschiessen,* où on pourrait donner des prix de la cour. *Eine wahre Bauernhochzeit.* Des petites choses pareilles qui ne sont pas coûteuses et font diversion. Je voudrais outre cela, que les vivres ne haussent pas à notre arrivée, que votre mari pense à des petites grâces pour la ville, les bourgeois et autres, que le séjour de leurs maîtres leur laisse une mémoire agréable. Je voudrais de même, qu'il rassemble toutes les difficultés ou affaires à finir; étant présente avec les chefs des dicastères, je voudrais encore que mon séjour dans ce pays ait ce titre d'avoir fini bien des choses, surtout celles de Trente et de Brixen, car il faudra une fois finir et s'entendre là-dessus. Les fils voudront aller voir les salines et moi les marais ou ouvrages à Botzen, mais avec une très-petite suite, en accompagnant jusqu'après Botzen les nouveaux époux, renvoyant d'Innsbruck tout le reste de la cour. Je voudrais

que sur tout cela votre mari me fasse un détail cet hiver, ce qu'il pense et ce que cela pourra coûter, pour pouvoir me régler là-dessus.

---

21 (December 1764).

Ma chère Enzenberg. Je dois vous écrire sur les logements. Le prince Clément, évêque de Freising, viendra pour donner la bénédiction nuptiale aux époux [1]), il faut donc chercher un logement pour lui, que la cour lui destine avec son monde, et je voudrais y loger aussi le prince Albert et ne le pas garder au château; il n'a besoin que de deux chambres, et son chambellan. IV.

Je dois vous dire un secret qui est pour vous seule et votre époux. Le duc de Chablais viendra nous voir incognito, et Canal logera avec lui; il faut donc encore une maison pour ce prince et sa suite qui ne sera pas considérable, mais le roi veut que cela reste encore un secret, ainsi vous ferez vos arrangements en secret. Nos ministres peuvent loger deux à deux; ils ne donnent point de table et n'ont donc pas besoin de tant de place. Vous pouvez toujours tout remettre sur mon compte dans ces sortes d'arrangements.

Madame de Craon va venir aussi; celle-ci je voudrais avoir à la cour à la place du prince Albert; elle se contente de deux chambres. Je vous charge de faire la garde-robe de notre amie Ligneville. Elle demande comme elle doit être mise? Si elle veut être aux cérémonies de la noce et table, il faut qu'elle ait un habit d'appartement, mais comme veuve, il peut être tout noir. Si elle aimait mieux

---

[1]) Erzherzog Leopold und die Infantin Maria Louise von Spanien.

avoir une jupe de couleur, elle peut aussi la porter comme les autres. Je compte permettre à toutes les veuves d'assister en noir partout, avec un mantelet d'or ou d'argent. Je vous enverrai aussi trois uniformes, un pour vous, un pour la Craon et un pour la Ligneville, sans la taille, car hors les jours de gala nous serons toujours en uniforme.

J'enverrai d'abord après Pâques Blümegen à votre mari; je voudrais que tout fût préparé de façon qu'à mon arrivée je puisse tout décider. Le cas de Brixen et de Trente[1]) est vilain. Je voudrais faire une grâce au pays, et surtout à la ville d'Innspruck; que votre mari y pense. Je compte leur donner un *Freischiessen* à la bourgeoisie, où la famille tirera avec. Un *Gambsjagen* ne pourrait-il se faire, ou un autre pour amuser les Messieurs? Je vous écris de ma retraite qui est plutôt un repos qu'une retraite pour moi. Je vous souhaite une bonne année et vous embrasse.

Marie Thérèse.

---

[1]) Maria Theresia meint hier die Conflicte mit den beiden Bisthümern, welche sich die immer weiter gehenden Beschränkungen ihrer reichsunmittelbaren Stellung nicht gefallen lassen wollten. Am eifrigsten wehrten sie sich gegen die Steuerperäquation und die Milizreform. 1762 kam noch eine auf das Fleimser Thal bezügliche Angelegenheit hinzu, in welcher der Bischof von Trient das Verfahren der österreichischen Regierung als eine Verletzung seiner Hoheitsrechte ansah. Die von ihm nach Wien abgesendete Deputation, welche auch die Münzbeschwerde vorbrachte, kehrte zurück, ohne irgend einen Erfolg erreicht zu haben. Ebenso blieben die Verhandlungen, welche während der Anwesenheit der Kaiserin in Tirol wieder aufgenommen wurden, trotz ihrer Erklärung, die Territorialhoheit des Stiftes Trient bedingungsweise anerkennen zu wollen, doch ohne Resultat. Erst durch den 1777 in Wien zu Stande gebrachten Vergleich fanden die langen Verhandlungen ihren Abschluss. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

Ce 6 mars (1765).

Ma chère Enzenberg. Je souhaite que ces Messieurs soient pour vous soulager et ne pas plutôt à vous confondre, mais vous ne ferez que ce que vous trouverez le mieux, et sûrement votre mari saura mieux ce qui convient à ces Messieurs, qui ont le plus souvent des vues particulières. Voilà la liste à loger à la cour et ceux pour la ville; s'il en viennent encore d'autres, je vous en avertirai tout de suite. Je ne compte pas prendre le conseil d'état avec moi, hors Blümegen, que je vous enverrai à la fin de mai. Tous ces Messieurs ne peuvent prétendre des grands logements. Le bureau de Kaunitz, comme Binder, celui d'Italie et des Pays-Bas peuvent loger ensemble dans une maison. Il n'y a point de femme; de même celui de Colloredo. V.

Grâce à Dieu que nous avons tout sujet d'espérer que la reine[1]) n'y viendra pas; depuis quinze jours elle ne fait que se trouver mal, et quelque chose lui manque depuis huit jours, mais on ne saurait encore l'assurer. Ce serait encore un miracle du bon Dieu, dont nous avions besoin, car effectivement mon fils est à plaindre; elle n'est ni jolie ni agréable; je veux croire qu'elle est bonne. Enfin, si cela se soutient, nous ne saurons assez remercier Dieu, qu'au moins elle nous porte succession, pourvu que cela soit un prince.

Vous recevrez, je crois, par ces Messieurs les uniformes pour votre mari et les dames. Pour votre fils il n'y a point de question; il aura le décret gratis: c'est le moins que je puisse faire pour vous et votre mari, reçu comme commandeur à Innspruck même.

---

[1]) Des römischen Königs Joseph zweite Gemalin Josepha von Baiern.

Pour la porte de triomphe j'entends que vous comptez la faire de pierre; ce serait bien sage, car cela sera pour une éternelle mémoire. Je vous enverrai l'idée que je m'en forme, ayant vu une à Waitzen, qui a très-bien réussi, fort simple, toute sur le goût romain; pourvu qu'elle soit assez exhaussée. On pourrait l'illuminer trois jours: le jour de notre arrivée, celui de l'Infante et le jour des noces.

Je vous ai marqué une idée d'une chasse aux chamois; comme nous en aurons une en Styrie, cette idée peut rester dehors. Nous nous tiendrons toujours jusqu'au 2 de septembre ou au 9 à Innspruck, Botta ne voulant point du fils avant ce temps en Toscane. Notre arrivée dépend encore d'un courrier d'Espagne, mais je la crois les premiers jours de juillet, voulant y être quelques jours avant l'épouse. Je me fais un vrai plaisir de vous voir et de me trouver avec mes anciennes connaissances. J'ai besoin d'un peu de secours, car je suis plus que jamais abattue et triste, et non sans raison. Aimez-moi toujours et croyez-moi toujours toute à vous. Marie Thérèse.

Ce 10 (avril 1765).

VI. Ma chère Enzenberg. Vous aurez Lenoble [1]) avec trente dulcinées à la moitié de mai, et nous le 10 ou 12 de juillet jusqu'au moins le 1er septembre; vous pouvez donc compter là-dessus. Pour le logement ce sera Lenoble qui vous aura déjà marqué, que je ne saurais démordre de l'arrangement

---

[1]) Der Hofmobilieninspector Andreas Jacob Lenoble von Edlersberg. Er wurde noch im Juni dieses Jahres mit Beibehaltung seiner bisherigen Stellung zum Schlosshauptmann von Schönbrunn ernannt. Seine Tochter Antonie, Kammerdienerin der Kaiserin, schied im Juli 1767 aus dem Hofdienste, um sich zu verheiraten.

que je vous ai marqué, que nous n'avons pas besoin des doubles grands appartements, que l'empereur est content de son logement, et que le roi[1]) doit rester dans le même étage que nous, en fermant toute communication par derrière, et que je souhaite qu'il ne loge pas dans le même étage que les époux.

Ce que vous me marquez de la Cristani, n'a point de difficulté, ni pour elle ni pour la Sternbach[2]) et toutes celles qui viennent dans vos assemblées. La différence ne doit être qu'en cela, que le jour de l'entrée de l'Infante, qui est aussi celui de ses noces, où tout le monde est en habit de cour, que ces dames qui ne sont pas censées de porter cet habillement, ne peuvent venir, mais bien le lendemain, où chacun vient en Andrienne ou manteau, et tous les autres jours on ne paraîtra en habit de cour.

Le fourrier qui est revenu, n'a pu assez marquer son étonnement du changement qu'il a trouvé en Innspruck; il y a été avec nous[3]). Il est très-content de votre mari pour les logements des Messieurs. J'approuve tout, et pour le duc de Chablais *glaube das Regierungshaus.* Neny et Pichler à la cour, c'est-à-dire dans les couvents, et Künigl de même; Blümegen où vous voudrez. König n'y viendra pas.

Je connais la difficulté de faire de l'exercice et de se distraire, si l'on devient puissant, et qu'on est chargé d'affaires. Vous pouvez faire pour votre évêque d'Augsbourg[4]) ce que

---

[1]) Der römische König Joseph.

[2]) Offenbar die Gemalinnen der beiden Gubernialräthe Carl Hieronymus Cristani Freiherrn von Rall und Franz Freiherrn von Sternbach.

[3]) Dies muss schon im Mai 1739 gewesen sein, als Maria Theresia mit ihrem Gemal, dem damaligen Grossherzog Franz von Toscana, aus Florenz nach Wien zurückkehrte. Sie war seither nicht mehr in Innsbruck.

[4]) Joseph Landgraf von Hessen-Darmstadt.

vous voulez, pourvu qu'il ne parle point à nous de cas de conscience, car il est un peu plat là-dessus.

La grossesse continue de notre bonne reine [1]). Je tâcherai d'acquérir un peu de gaieté en chemin, pour l'être à Innspruck avec mes anciennes connaissances, qui valent bien celles d'à cette heure. Le seul logement de la princesse Charlotte je vous permets de transporter dans l'autre étage, si les trois chambres que je lui ai destinées, ne sont pas suffisantes, mais elles doivent, ces trois chambres, rester séparées de l'appartement du fils, qui ne doit point avoir communication de ce côté, et on y pourrait loger dans ce cas des dames. L'empereur est parti, il n'y a qu'un quart d'heure, pour Holitsch; il est quatre heures du matin.

Je suis toujours toute à vous. Marie Thérèse.

Undatirt. (Ende Juni 1765.)

VII. Ma chère Enzenberg. Le 1er de juillet partent d'ici mes femmes, quatre, et deux des filles et trois valets de chambre. Le grand bagage est parti ce matin; il compte d'arriver en seize jours, les femmes le 6. Je vous recommande la Guttenberg, et qu'elle aie une bonne chambre, car je l'aime à juste titre. Voilà encore des nouveautés; je les joins à part, pour que vous les donniez à Lenoble. Ne soyez jamais inquiète pour vos lettres; je les brûle toujours, et je crois qu'on peut se fier sur ma discrétion; ce qui n'est pas mon secret, je n'en ai jamais abusé.

---

[1]) Man befand sich im Irrthum, als man annahm, Josephs Gemalin Josepha sei in gesegneten Umständen.

Blümegen ne partira que le 26 ou le 28; j'en ai bien besoin ici. Je suis bien fâchée que votre chute vous incommode; mes jambes me jouent aussi un mauvais tour; elles s'enflent plus que jamais: je crains le grand chaud. Je prends actuellement des remèdes, mais cela n'opère plus; l'âge et les chagrins m'ont usée; je vois ma décadence avec beaucoup de tranquillité.

Le pauvre Primat d'Hongrie[1]) vient de mourir après avoir souffert infiniment; qu'il est heureux d'avoir fini sa course heureusement. J'espère de finir la mienne pour Innspruck le 15, si Dieu le veut, et vous voir avec plaisir. Adieu.

Marie Thérèse.

Undatirt. (Ende Juni 1765.)

Ne soyez jamais inquiète pour vos lettres; tâchez seulement de vous remettre pour notre arrivée qui sera sûrement le 15, sans changement, hors que quelqu'un tombe malade en chemin. Nous partons le 4 à quatre heures du matin; nous couchons à Gratz; nous y restons le 5, 6, 7, 8; le 9 à Leoben, le 10 la chasse, le 11 à Klagenfurt, le 12 y rester, le 13 à Lienz, le 14 à Brixen, le 15 à Innspruck. Je me fais un vrai plaisir de vous embrasser. Adieu. VIII.

Marie Thérèse.

---

[1]) Graf Franz Barkoczy, zuerst II. 352 erwähnt.

Ce 12 septembre (1765).

IX. Ma chère Enzenberg. Voilà votre homme de retour, qui nous a très-bien servis, et tous nos bons bateliers tiroliens. Vos bonnes prières ont eu tout le succès, malheureusement que pour ma seule existence. Je ne saurais assez vous exprimer, combien je me trouve plus malheureuse ici que chez vous. Le séjour d'ici me paraît insupportable; ma douleur augmente de jour en jour.

Voilà l'empereur déclaré co-régent et la cour existe comme ci-devant. Il n'y a que Khevenhüller qui est adjoint à Ulfeldt, et Salm prend sa place comme grand-chambellan. Tout le reste reste sur le même pied.

Je suis fort contente de l'empereur; si je pouvais sentir la moindre consolation, mais tout m'excède. On a trouvé un testament de l'année 1751, mais qui ne peut avoir lieu: il laisse la Toscane à l'aîné, et depuis par des actes solennels il l'a faite une seconde-géniture. Ce n'est que pour vous, car on délibérera là-dessus, si on doit le publier ou non; je crois le dernier. Il est assez clair qu'il n'a jamais pensé à laisser quelque chose aux autres enfants. Les voilà frustrés de tout; ils me restent tous à moi seule sur les bras. Je suis bien à plaindre; je suis si agitée, si triste, que je crains souvent que la tête me tourne. Je vous embrasse.

Marie Thérèse.

Rien ne m'intéresse que la chapelle et le chapitre. La première, j'espère, sera en état pour le jour de St-François, le second pour le 8 de décembre[1]). La Enzenberg[2]) accepte

---

[1]) Geburtstag des Kaisers Franz.

[2]) Clara Sophie Freiin von Enzenberg, Schwester des Statthalters.

de venir régler la maison selon les instituts de Prague avec la Cavriani comme *Dechantin* et *Unter-Dechantin,* mais elles se réservent pour un an leurs places à Prague, si elles ne trouvaient leur convenance; elles y seront au mois de novembre. Arrangez tout pour leur logement et *Einrichtung,* qu'elles trouvent tout prêt.

Ce 28 septembre (1765).

Vous avez très-bien fait d'avoir retenu tous les meubles, x.
et surtout mon secrétaire ou ma table pour Monsieur. Je crois que vous serez contente de ce que Fladerer vous aura mandé pour le logement des dames et pour les ouvrages à faire. J'approuve qu'on travaille à la maison; je voudrais seulement qu'on pût l'achever en deux ans plutôt qu'en trois. Comme l'ouvrage ne doit coûter que quarante mille florins, je vous ferai tenir vingt-cinq mille l'année 1766 et quinze mille 1767. J'approuve ce qu'on veut faire, hors le *Riesensaal,* que je voudrais conserver pour le dedans des peintures; à cause de son ancienneté on passe tout, mais un nouveau coûterait beaucoup et serait très-critiqué. Il faudrait seulement mettre et ajouter des lambris en peinture ou de bois. Fladerer l'expliquera mieux, et quelques nudités il faudrait repeindre.

Voilà la réponse de l'officier que je vous ai marquée; vous me manderez sincèrement, s'il vous convient ou non. Pour la parente de Monsieur d'Enzenberg, Mademoiselle Clees, il faut qu'elle envoie les preuves pour les faire examiner tout de suite, car le temps presse jusqu'au 8 de décembre, qui doit être le jour de leur institution. La Enzenberg et la

Cavriani viennent de Prague comme *Dechantin und Unter-Dechantin,* mais elles ne se sont engagées que pour un an, pour tout mettre en règle. Voilà celles auxquelles j'ai déjà donné les places, mais sans rang: la sœur de la Cavriani, la sœur de la Wilczek, la Attems. Vous m'avez nommé une Welsperg, mais il faut les preuves, une Wolkenstein, de même la Clees, une Trapp; savez-vous encore une, vous me la suggérerez. Elles n'auront que quatre cents florins et tout le réglement suivra à votre mari en huit jours[1]). Vos prières ne sont que trop efficaces pour ma santé, mais mon cœur et mon esprit sont d'autant plus malades. En hâte. Adieu; mes compliments à Monsieur.

Ce 9 novembre (1765).

XI. Ma chère Enzenberg. Je voudrais être à la place de Zimmermann[2]), car je ne me sens pas du tout à mon aise ici. Il me semble que je le serais plus dans notre désert d'Innspruck, où j'ai fini mes seuls jours heureux, car je ne peux plus goûter aucun plaisir; le soleil même me paraît

---

[1]) Bei der am 8. December abgehaltenen Feierlichkeit der Eröffnung des neugegründeten Damenstiftes waren die Oberdechantin Freiin von Enzenberg, die Unterdechantin Gräfin Cavriani und die vier Stiftsdamen Gräfinnen Welsperg, Cavriani, Attems und Wilczek anwesend. Ausser ihnen findet sich 1765 als Stiftsdame nur noch ein Fräulein Prato, Enkelin der Gräfin Fugger, gebornen Fürstin Trautson. Die auf Maximiliane Gräfin Cavriani lautende Ernennung wurde im November 1765 auf deren jüngere Schwester Rosa, das auf Gräfin Marianne Attems lautende Decret aber auf den Namen Amalie Attems umgeschrieben. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

[2]) Wahrscheinlich der nach Tirol zurückkehrende Gubernialsecretär in Innsbruck, Johann Cajetan Zimmermann.

noir. Il me semble que ces trois mois sont trois ans, mais il n'est pas nécessaire de vous rendre le cœur plus gros, car vous ne sentez que trop toute notre situation.

Je vous envoie les médailles pour nos chanoinesses, le crucifix et le devant; observez les deux têtes. En même temps je vous envoie deux tabatières, une que j'ai trouvée très-jolie, avec le ruban bleu, et de l'autre les connaisseurs font grand cas, tant pour le dessin que pour l'émail. Toutes deux viennent des nippes que feu notre cher maître m'a laissées, et que je vous envoie avec cette bague; connaissant votre attachement, je n'ai pas cru la pouvoir mieux placer que chez vous.

Je voudrais que cette chère sœur[1]) eût un peu des restes de ce visage de santé, mais malheureusement je la trouve changée de façon que cela fait trembler. Je vous envoie aussi quelques médailles que j'ai fait faire exprès pour une éternelle mémoire; je veux en envoyer à tous les dicastères, *Kreishauptleute* et au magistrat d'Innspruck; votre mari enverra à peu près la liste en gros de ce qu'il faudra. Vous direz aussi à Monsieur que je ne résoudrai rien sur l'affaire de Fleims sans le consulter. *Wegen Erkaufung des Bades vom Herrn Egger,* qu'il l'achète de la part du gouvernement pour les soldats, et qu'il paie *die versessenen Interessen.* Qu'il envoie ici à Mayer ce qui lui faut; je le ferai payer tout de suite, autrement nous n'en sortirons pas encore de si tôt.

Les chanoinesses sont ici; je trouve la Enzenberg bien engraissée, mais aimable, mais toutes deux bien fermes de retourner à Prague. Voilà les institutions que je vous envoie; l'entrée doit se faire en grande solennité le 8 de décembre. Vous devinerez bien pourquoi ce jour, qui était le

---

[1]) Wohl Charlotte von Lothringen.

plus heureux pour moi il y a quatre mois. Je n'ai pas oublié les voitures des chanoinesses; celles de Prague n'en avaient non plus quelques années, et Innspruck étant si petit, on peut se faire porter, passer les corridors, et même à pied; tout est près. Les tribunes à Mariahilf et aux Franciscains doivent être nettoyées et arrangées pour elles, mais toutes deux, je crois, devraient être couvertes à cause du grand froid; dites cela à votre mari. Si je peux, je vous enverrai Fladerer. Je renvoie aussi Schullerer, non qu'il se soit mal conduit, au contraire, mais le prince Schwarzenberg qui est fort débonnaire, lui a promis des choses qu'il ne peut tenir. Ce pauvre garçon se perdrait ici, ainsi je le renvoie avec ce que je lui ai accordé ici.

Portez-vous bien, et j'attends la relation de l'entrée de nos dames avec empressement. Elles partiront le 18 et seront au moins dix jours en chemin; elles viennent par Klagenfurt. Je suis toujours votre fidèle amie Marie Thérèse.

Le 26 décembre (1765).

XII. Ma chère Enzenberg. Pendant que le beau monde est à l'appartement, je suis seule dans ma chambre, tapissée *mit grauem Tuch,* et avec deux bougies seulement, assez lugubrement, mais voilà comme je suis à mon aise. Tout ce qui a l'ombre de joie, m'attriste et m'excite, et tout ce qui est le plus noir, m'est agréable. C'est aujourd'hui la déclaration du *locumtenens* [1]); ce nom seul me fait frémir. Dieu

---

[1]) Prinz Albert von Sachsen wurde bekanntlich zum Statthalter in Ungarn ernannt, eine Stelle, welche der verstorbene Kaiser Franz von 1732 bis 1740 bekleidet hatte.

veuille que celui-ci le porte aussi dignement que notre grand et cher maître, que ma fille soit aussi heureuse que moi, et ne survive point à son mari. C'est donc aujourd'hui une espèce de publication; il y avait dîner public avec le prince, et appartement. Actuellement l'impératrice[1]) est parée avec mon collier et mes girandoles, que vous avez vues à Innspruck, et toutes mes autres filles de même, car je n'ai plus un seul diamant à moi; j'ai tout partagé.

Le bon Ronchi[2]), je l'ai fait entrer exprès dans mon cabinet, où il y a toute ma chère famille de morts, qu'on appelle *das Todtencabinet,* pour vous rendre compte du portrait que j'ai, et qui actuellement fait toutes mes délices, de feu l'empereur *in Lebensgrösse, und in der Uniform von Innspruck, recht gut, etwas zu jung, aber gut.* Il en a été si frappé, le bon homme, que ses pleurs l'ont empêché de le bien regarder. Je fais travailler pour un de moi pour le *Stift,* et celui de l'empereur et le mien pour le château, et celui de Léopold et de sa femme pour une éternelle mémoire. Vous m'enverrez les mesures pour ces quatre portraits par Fladerer, et vous le chargerez aussi *von dem abscheulichen Altarblatt bei den Franciscanern.*

Je vous envoie la note de Hamilton[3]) à cause des preuves qu'à l'avenir les chanoinesses doivent faire. Monsieur d'Althan[4])

---

[1]) Josepha.

[2]) Ein Ronchi kommt 1766 als Admodiationsdirector, ein anderer, Joseph Ronchi, als Commerzienrath und Zolladministrator in Tirol vor.

[3]) Wahrscheinlich Anton Johann Graf Hamilton, Ritter des Malteserordens und dessen bevollmächtigter Minister am Kaiserhofe, Feldmarschall-Lieutenant und Oberlieutenant der Arcieren-Leibgarde.

[4]) Wahrscheinlich Michael Ferdinand Graf Althan, Bailli des Malteserordens, später dessen Grossprior in Böhmen. Möglicher Weise aber auch der S. 110 erwähnte Vicepräsident der Obersten Justizstelle, Michael Johann Graf Althan.

est allé un peu à la légère, mais je presserai pour nos bonnes Tyroliennes.

Je me porte bien, vos prières n'ont que trop réussi, mais je deviens tous les jours plus triste et comme hébétée; ma situation intérieure demande votre secours et de vos bonnes religieuses. Croyez-moi toujours votre bonne amie

Marie Thérèse.

Mes compliments à Monsieur et à nos doyennes.

Ce 12 février (1766).

XIII. Ma chère Enzenberg. C'était le plus heureux jour de ma vie il n'y a qu'un an [1]); il l'est encore, car ce bonheur est imprimé dans mon malheureux cœur et ne finira qu'avec moi, mais actuellement il est mêlé de bien d'amertume. J'ai trouvé une grande consolation aujourd'hui dans les cendres [2]); c'est mon partage que j'embrasse avec grand empressement. J'ai passé cette heureuse journée vis-à-vis de moi-même, enfermée dans mon cabinet, entourée des portraits de notre cher et grand maître: qu'on est encore heureux de pouvoir se nourrir d'une légitime affection! Toutes ces heures je me suis occupée de mon bonheur passé, non sans des amers regrets de n'avoir pas assez profité dans le temps que je l'avais, et l'espace de trente ans, qui finissent aujourd'hui, ne me paraît que dix, et les cinq mois depuis notre malheur commun me paraissent vingt ans.

Vous aurez vu aujourd'hui *das Messkleid von dem werthen Schlafrock.* J'en ai aussi un ici, qui renouvelle ici la

---

[1]) Der Kaiserin Hochzeitstag.

[2]) Im Jahre 1766 fiel der Aschermittwoch auf den 12. Februar.

mémoire, et pour fêter ce jour, j'ai fait mettre dans ma garderobe aujourd'hui le partage. Ce qui me reste et que j'attends avec impatience, c'est ma bière, et tout mon habillement qui me réunira avec le seul objet que mon cœur a connu dans ce monde, et qui était l'objet et le but dans toutes mes actions et de toute ma tendresse; jugez du vide où il se trouve. Cela influe même sur tous mes organes, la mémoire, la vue, l'ouïe, le discernement, tout commence à me manquer. Le découragement s'y mêle d'autant plus, n'ayant cru trouver du soulagement qu'en me jetant plus que jamais au travail, voulant m'étourdir, ne me laissant point du temps à penser et sentir mon état.

Le bon Dieu m'ôte les deux personnes qui avaient toute ma confiance et de justice, Haugwitz et Daun, tous deux chrétiens et zélés et attachés, mes vrais amis qui me disaient la vérité bien rondement, auxquels je pouvais ouvrir mon cœur sans ménagement; cette ressource donc me manque aussi. Il me paraît que le bon Dieu a pitié de mon âme qui a besoin de retraite, pour faire pénitence et faire mon salut, et je pense plus que jamais à mon cher Innspruck; il me paraît que je ne trouverai que là mon repos, où je l'ai perdu. Cette lettre se ressent, ma chère amie, du jour d'aujourd'hui, mais je connais votre attachement et ne crains point d'inconvénient que de vous trop affliger; pardonnez à mon cœur navré de douleur cet épanchement.

J'ai reçu le sermon avec grand plaisir, je l'ai déjà lu deux fois [1]), et l'anecdote que vous y ajoutez, me le rend encore plus touchant. Il faut adorer les divins décrets et

---

[1]) Die von Maria Theresia nachträglich verlangte Predigt, welche ein Franziskaner acht Tage vor dem Tode des Kaisers gehalten und worin er sich bemüht hatte „à démontrer l'incertitude de la mort".

baisser la tête et espérer que le bon Dieu, miséricordieux comme il est, aura eu pitié de cette belle âme de notre cher maître. Votre mari reçoit aujourd'hui l'ordre pour les messes des Franciscains. Voudriez-vous donner tous les mois un ducat à ce prédicateur, si cela n'est pas trop peu, pour se procurer un déjeuner? Mayer a déjà les ordres pour l'enfant de Künigl [1]) pour cinq cents florins, et pour la Rost [2]) et Minquina [3]), chacune pour deux cents florins. La Welsperg [4]) doit avoir reçu son décret de la chambre pour les huit cents florins, comme Hormayer [5]) pour les sept cents. On aime tant à retarder les grâces; c'est une vraie cruauté; il est déjà assez humiliant d'avoir besoin de demander, qu'on doit bien adoucir même les bienfaits.

J'ai été indignée; on doit encore *in die Apotheke zu Innspruck* cinq cents florins, et peut être plus, pour les aromates qu'on a employés pour embaumer notre admirable maître. Je vous prie que votre mari, auquel Mayer écrit sur ce point par mon ordre, les paie tout de suite, et plus encore, sans faire aucun décompte. Cette circonstance me renouvelle

---

[1]) Wahrscheinlich der geheime Rath und Gubernialrath in Innsbruck, Leopold Franz Graf Künigl.

[2]) Walpurga Gräfin Rost, Tochter des Constantin Dominik Grafen Rost und seiner Gemalin Maria Theresia, gebornen Gräfin Welsperg. Die Mutter war schon 1755, der Vater 1756 gestorben; die Tochter aber, Erbin der Herrschaft Singen und Meydberg, heiratete im Jahre 1771 den jungen Enzenberg. Letzterer wurde geheimer Rath, Präsident zu Klagenfurt und starb 1821. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

[3]) Wer unter diesem, wahrscheinlich verstümmelten Namen gemeint ist, liess sich nicht auffinden.

[4]) Josepha Franziska, geborne Gräfin Starhemberg, war mit dem Grafen Carl Guidobald Welsperg vermält.

[5]) Der Regierungskanzler zu Innsbruck, Joseph Ignaz Veit von Hormayr zu Hortenburg, Grossvater des bekannten Geschichtschreibers.

encore le doute, qu'on doit encore d'autres postes. A-t-on payé tout ce qui a été livré en vivres, aux Ursulines pour le lavage du linge, aux bourgeois, aux étrangers? Je vous prie que votre mari s'informe exactement, paie tout magnifiquement, et m'envoie par Mayer le décompte; par là toute dispute sera levée. J'ai déjà fait écrire par la chambre à votre mari, qu'il puisse retirer tous les *Quartals, was den Stiftsdamen vorgeschossen wird, von der Hofsquota.* La Enzenberg m'a envoyé tout un détail de ce qu'il leur faut encore. Je l'ai égaré; je lui mande aujourd'hui de me l'envoyer de nouveau. Je lui envoie aussi les changements que j'ai cru nécessaires d'ordonner à Prague. Vous serez étonnée que la Marianne n'a plus ce goût d'y aller, et que je ne compte pas la gêner là-dessus.

Pour Caprara[1]) il faut attendre, ayant voulu qu'on examine l'issue de cette affaire, que j'ai commise au général Hannig[2]) selon ses propres désirs, mais qui est actuellement dans un triste état à cause de la perte de notre maréchal Daun, auquel il était entièrement attaché. J'ai remis tout ce militaire à l'empereur; c'est lui qui se choisira un président. Toutes les affaires supérieures viennent au conseil d'état; il n'y a que le détail qu'il aura et qu'on fera tous les référats à lui. Je ne vois aucun de nos anciens maréchaux pour cela hors le prince Louis de Wolffenbüttel, mais qui

---

[1]) Caprara war, wie schon III. 95 erwähnt wurde, Oberst und Regiments-Commandant des Tiroler Feld- und Land-Regiments Nr. 46. Letzteres nahm im Februar 1766 den Namen seines Inhabers, des Feldmarschall-Lieutenants Vincenz Grafen Migazzi, Präsidenten des tirolischen Militärgerichtes an. Caprara wurde zum Regimente Baden übersetzt und starb 1793 als Feldmarschall-Lieutenant.

[2]) Der General-Feldwachtmeister und Hofkriegsrath Carl Freiherr von Hannig.

ne peut l'être à cause de la religion. Ce sera peut-être Lacy, le seul qui a travaillé avec Daun et sait ses idées. Chotek[1]) était hier fort mal d'une fausse pleurésie; on le dit tout à fait sans fièvre aujourd'hui. Je ne sais que penser, mais son état paraît de toute façon très-dangereux. Son frère[2]) pourrait devenir son successeur, il est beaucoup moins à craindre, ou peut-être Starhemberg de Paris. Actuellement ce n'est qu'un titre, tout le *contributionale,* toutes les finances en étant séparées, tout remis à Hatzfeld.

On m'appelle pour un sermon italien; c'est un prédicateur, un théatin qui a déjà prêché ici il y a quelques années, que la Ligneville m'a envoyé. Elle me mande qu'elle ira voir mes enfants en Toscane, qui se portent, grâce à Dieu, fort bien, et peut-être, si le voyage ne lui fait trop d'incommodité, elle compte me venir voir. Je ne sais ce que je dois souhaiter; c'est une grande différence de l'année passée; je serais bien aise de la voir, et je n'oserais jamais l'exiger, crainte d'accidents. Croyez-moi toujours, ma chère Enzenberg, toute à vous. Marie Thérèse.

Ce 19 d'avril (1766).

XIV. Ma chère Enzenberg. Votre lettre m'a consolée, voyant que vous étiez mieux, car votre silence m'a bien inquiétée. Je connais votre exactitude et votre attachement. J'aurais grande envie de vous proposer de passer l'été avec moi; il vous faut une distraction. Il est vrai, ma triste personne et

---

[1]) Graf Rudolph Chotek.

[2]) Graf Johann Carl Chotek.

la vie que je mène, n'est pas trop pour cela, mais je vous connais assez, pour que je me flatte que je pourrais vous servir de consolation, comme vous m'en serez. Il faut vous arracher à la vue de tout ce qui a été de plus touchant et assommant. Vous pourriez loger à Schönbrunn ou à Hetzendorf à plein pied. Dans le dernier endroit vous pourriez prendre les eaux de Baden, Rodaun, Mannersdorf. Je me charge de la dépense de votre voyage; venez en bâteau ici pour vous reposer; prenez notre conducteur avec et restez trois ou quatre mois ici, jusqu'au mois de septembre; si vous voulez partir plus tôt, vous en serez le maître. Proposez cela à votre mari et voyez, si cela vous convient à tous deux; si non, je n'ai aucune rancune, si vous ne l'acceptez; il me suffit de vous marquer tout mon empressement à vous être utile.

Prévenez votre mari, que j'enverrai en huit ou dix jours Paccassy à Innspruck, pour lui expliquer mes idées à cause de la porte de triomphe et de la salle à Innspruck. C'est un homme entendu, coûteux, mais qui sait mieux expliquer que d'autres mes idées; il ne restera qu'autant que votre mari le trouvera nécessaire. Que l'ingénieur soit prévenu, que ce n'est pas pour lui faire tort, mais seulement accélérer l'ouvrage.

Je suis charmée que la Clees vous est de ressource. Mes jeunes mariés [1]) sont à Presbourg, bien contents; l'adieu a coûté. J'étais fort contente de ma fille, mais elle ne l'est guère de son état. La distraction ne m'a pas aidée, au contraire, il n'y a plus rien pour moi que le tombeau. Adieu; je vous embrasse. Marie Thérèse.

---

[1]) Marie Christine und Prinz Albert.

Ce 1er mai (1766).

XV. Ma chère Enzenberg. Je vous envoie Paccassy; vous pourriez avec raison me gronder sur mon impatience, mais mettez-vous à ma place; je suis plus à Innspruck qu'ici: il me paraît bien souvent de retrouver là ce que j'ai perdu, ou au moins mon repos ou ma fin. Point de dépense inutile et finir plutôt: le terme de quatorze mois me paraît un siècle. Rassurez Walter, que ce n'est pas que j'ai quelque doute de lui, au contraire, mais Paccassy sait mieux mon goût et mes intentions; vous pouvez le garder tant que vous voulez.

Je suis inquiète pour votre santé et attends avec impatience une réponse sur ma dernière lettre. Je vais aujourd'hui pour vingt-quatre heures à Presbourg; c'est un plaisir de voir ces deux maris ensemble, si je pouvais encore en goûter; souvent ils me font souvenir des miennes. Tout est fini, mais mon amitié pour vous ne le sera qu'avec ma vie.

Marie Thérèse.

Ce 5 mai (1766).

XVI. Ma chère Enzenberg. Je vous recommande Neugebauer [1]); c'est un officier capable, qui a été attaché au maréchal [2]); vous savez que cela est un mérite chez moi. On ne veut plus de ces gens, on les a distribués aux régiments: il a eu

[1]) Der damalige Oberstlieutenant Franz Ludwig Freiherr von Neugebauer, Ritter des Theresienordens. Er starb am 24. Juni 1808 zu Graz als commandirender General der innerösterreichischen Länder in seinem siebenundsiebzigsten Lebensjahre.

[2]) Daun.

le sort de tomber à ce régiment; je lui porte envie d'être en Tyrol, car tous mes souhaits tendent d'être hors du monde, ne pouvant plus soutenir le monde d'à cette heure.

J'ai mes quatre enfants, les plus jeunes, malades de la petite-vérole volante, sans danger pourtant. Demain viendront ma fille et son époux à Laxenbourg pour quatre jours; le temps est abominable. Je souhaite que celle-ci vous trouve en bonne santé; je suis plus triste, plus abattue que jamais, mais toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Je vous plains à cause du singe. Je me suis défaite de tout à mon arrivée ici. Vous êtes la maîtresse de venir ici quand vous voudrez.

Ce 2 juin (1766).

Ma chère Enzenberg. Je vois partir avec un grand XVII.
serrement de cœur Künigl[1]); que je serais heureuse d'être avec lui hors de tout fracas du monde et retirée à la place où Dieu m'a privée de tout ce qui m'attachait au monde. Depuis l'âge de cinq ans mon cœur et mon esprit n'étaient remplis que de cet objet, et tout le reste de ma malheureuse vie en sera de même. Je regrette la personne de Künigl, l'ayant toujours estimé et aimé pour ses vertus et son attachement comme un vieux serviteur de la maison de Lorraine. Je fais une grande différence entre ceux-ci et ceux d'à cette heure. On me prêche toujours société; comment voulez-

---

[1]) Offenbar der schon früher erwähnte, nach Tirol zurückkehrende ehemalige Ajo des Erzherzogs Leopold, Philipp Graf Künigl.

vous que j'en jouisse? La compagnie d'à cette heure n'est point pour moi un soulagement, et j'ai encore trop d'amour-propre pour me laisser persifler ou se moquer de moi ou au moins d'être supportée continuellement ou mise en ridicule, ce qui est le ton d'à cette heure, dont je ne peux m'y faire. Mon cabinet est toute ma douceur, et quoique ma fille mariée me donne tout sujet de consolation, je ne saurais plus en goûter; tout m'est indifférent. Je vis parce qu'il le faut, mais sans le moindre intérêt, et je deviens si faible et de corps et d'esprit, que la retraite deviendra nécessaire; je pense toujours à Innspruck.

J'attends Paccassy avec grande impatience, mais je suis contre la salle. Tant *als der alte Riesensaal existirte,* tout passait, mais un nouveau coûterait autant que toute la maison. J'attends avec impatience de vos nouvelles du bain, et vous fais toujours les offres de venir ici, prendre vous-même votre fils hors du collège, rester avec nous trois mois. Si votre mari veut venir avec vous ou vous chercher, cela dépendra de lui. Tout le monde se porte bien chez nous. Nous voilà tous rassemblés pour les processions qui vont finir après-demain.

L'empereur nous quittera pour six semaines et ma fille pour deux mois, devant aller à Bude tenir le lit de justice. Vous entendrez parler des émeutes ou tumultes en Hongrie; cela n'est pas de conséquence: ce ne sont que les cruautés des seigneurs qui ont mis à bout ces pauvres gens. Croiriez-vous que le palatin défunt [1]), le prince Batthiány [2]), les Eszterházy sont les plus forts dans ces oppressions: cela fait frémir. Nous avons un temps abominable; je n'ai pas encore mis le

---

[1]) Graf Ludwig Batthyány.

[2]) Josephs ehemaliger Ajo Fürst Carl Batthyány.

pied au jardin. Je loge dans les chambres de notre adorable maître; jugez si j'en sors. Je logerai en ville à mon grand regret au-dessus de mon logement, où mes filles ont été. On m'appelle pour les vêpres; adieu; je vous embrasse.

Marie Thérèse.

Mes compliments à Monsieur d'Enzenberg; je lui recommande Künigl, d'en avoir soin et de lui rendre la vie douce: ce sera une ressource pour vous.

Ce 19 juin (1766).

Ma chère Enzenberg. C'est Duval qui est le porteur de celle-ci; je n'ai pas besoin de vous le recommander, je connais votre politesse et l'amitié particulière, que vous avez pour lui. Je me suis volontiers prêtée à ses désirs de rendre les derniers devoirs encore à son incomparable maître; il en connaît bien toute la perte, et je vous prie de ne le tenir pas trop longtemps là-dessus, car au commencement nous craignions pour lui. Je voudrais qu'il puisse loger à la cour, mais ce dont je suis bien fâchée, c'est que vous n'y serez pas. J'espère qu'ils pourront attendre votre retour. Duval n'a rien qui presse son retour; il pourrait venir plus tard, vous accompagner, si vous venez ici. Je suis moins visible que jamais, tous les huit jours je vous verrais sûrement une fois. Je vous logerais au bourg [1]), mais pas si haut que la dernière fois. Vous pourriez rester tout l'hiver et retourner au printemps. Voilà des projets; vous pouvez en faire tel XVIII.

---

[1]) Maria Theresia versteht hierunter offenbar die kaiserliche Hofburg.

usage que vous voulez; pourvu que je puisse vous donner des marques de mon amitié, cela me suffit, car pour moi il me semble qu'il n'y a plus rien dans le monde. J'aurais cru que le mariage de ma fille, la grossesse de la grand'-duchesse, tout cela me ferait plaisir, mais il ne saurait plus m'en faire de sensible, mon cœur étant éteint. Cela n'est que de passage; je n'ai de sensibilité que pour les chagrins.

Il se doit faire des entrevues à Dresde et à Torgau[1]), dont je ne suis pas d'accord, et qui me déplaisent fort. Grâce à Dieu que les querelles entre les frères[2]) soient finies; Rosenberg a tout fini de bonne grâce. Il est allé à Spaa, et compte aller en Toscane au mois de septembre. Adieu, ma chère Enzenberg, que ne suis-je à la place de Duval! Votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 11 juillet (1766).

XIX. Ma chère Enzenberg. J'espère que Welsperg vous trouvera de retour et en bonne santé. En peu de jours vient l'anniversaire qui m'a fait tant de plaisir, et qui s'est changé si cruellement en si peu de temps, et ne se changera plus autant que nous traînerons encore nos tristes jours. Je compte retourner à Schönbrunn en peu de jours; j'en suis bien-aise; cette vie ambulante ne me convient pas, mes jambes s'en ressentent.

Les bains de l'impératrice vont finir aussi sans le moindre effet. L'empereur va retourner en huit jours de

---

[1]) Zwischen Kaiser Joseph und König Friedrich von Preussen. Sie kamen bekanntlich nicht zu Stande.

[2]) Joseph und Leopold.

sa tournée; tout le monde est content de lui. L'entrevue que lui et le roi ont souhaitée réciproquement, ne s'est faite, puisque la providence n'en a pas voulu, et ces princes, dépouillés d'ailleurs de tout cérémoniel et étiquette, se sont piqués dans le moment que l'entrevue se devait faire, qui parlera ou invitera l'autre, et ainsi tous sont partis de leur gîte et ont manqué ce qu'ils ont souhaité beaucoup. Combien de spéculations politiques ne se feront pas là-dessus, et ce que je vous mande, est la seule vraie raison qui frappe. Le proverbe se vérifie bien: l'homme propose, Dieu dispose.

Je suis au reste plus abattue que jamais, mais je ne peux m'empêcher de vous marquer dans le plus grand secret, que j'espère de marier encore une de mes filles avec le duc de Chablais, ce qui me ferait un grand plaisir, étant le seul neveu que j'ai. Je laisserais le choix entre les deux au roi; j'inclinerais plus pour la Elisabeth, mais ne pensant qu'au bien du neveu et à la convenance de la famille, je crois l'Amélie conviendrait mieux. La Marie est toujours misérable, et on voit qu'il n'y a point de bonheur parfait. Elle n'est pas grosse, mais bien l'archiduchesse grand'-duchesse, ce qui est plus important. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 9 août (1766).

Ma chère Enzenberg. Voilà ce malheureux mois que XX.
je ne peux jamais entendre prononcer ou l'écrire sans frémir. Je vous ai écrit mercredi à cause de Creutz[1]): son

---

[1]) Der Oberst Peter von Creutz war damals Commandant des Tiroler Feld- und Land-Regiments und wurde im Jahre 1768 General-Feldwachtmeister. Er starb in dieser Charge am 30. Jänner 1807.

arrivée ici ne convient nullement; qu'il se rende plutôt à Padoue et y reste jusqu'à novembre, et qu'il retourne après faire l'épreuve de soutenir l'air d'Innspruck, qui ne peut lui avoir causé le crachement de sang. Je le connais bien, ce Monsieur; il est séduisant, mais il ne me trompera plus, l'ayant fait trois fois. Qu'il demande cette permission, s'il le faut, au conseil de guerre. Pour son autre affaire, vous pourriez-vous charger d'un placet pour moi; je m'informerai. Il est toujours brouillé avec ses finances, comme peu comportable avec ses supérieurs et égaux.

Vous recevrez en peu de jours *das Altarblatt;* il est achevé. Saluez de ma part notre bon prédicateur; si cela ne dépendait que de mon goût, il serait prédicateur dès l'année qui vient. Je suis fâchée que vous êtes tourmentée par les rêves, et j'en suis jalouse; il arrive de même avec le cardinal, ce qui m'a inquiété beaucoup. Si je devais encore croire que notre adorable maître eût besoin de nos secours, j'en serais inconsolable. Je n'ose y penser, je tomberais en désespoir.

Je suis bien-aise que les bains font du bien à votre mari; sa conservation m'est très-nécessaire. Il travaille trop; je crois, cette petite vacance fait mieux que le bain même.

J'ai ordonné actuellement tous les portraits pour Innspruck; il y aura *der Familiensaal anstatt der Riesen.* Une chambre toute la famille de Lorraine, une autre feu mon père et mère, et nous deux sœurs avec mes filles et fils mariés, et comme ça. Je m'amuse et tâche de m'étourdir, mais cela ne rend pas plus habile et capable, car ma tête vacille. Vous verrez une épreuve: je ne sais plus un mot de ce que je vous ai écrit pour les voyages de votre fils, et si vous voulez que je le répète, je vous prie de m'envoyer une copie; c'est le cœur qui l'a dicté, ma mémoire l'a

oublié. J'approuve que vous attendez votre mari sur sa future destination; rien ne presse; je lui ferai prêter le serment de chambellan avant que de partir, et approuve beaucoup son plus long séjour en Lorraine.

Vous aurez entendu parler beaucoup de changements de ministres; je veux que vous sachiez la vérité. Il est vrai que Kaunitz baisse et encore plus Binder, qu'il a demandé sa démission que je n'ai accordée; il continuera donc encore pendant deux ans à faire les affaires, en dirigeant Starhemberg et Pergen, pour être en état de le remplacer, sans autre titre que de conseillers du conseil d'état.

Je prends congé de vous, ma chère amie, pour ce mois; je n'ai pas le courage à l'écrire plus souvent. Cela n'empêche pas que je serai bien-aise de recevoir de vos nouvelles qui me sont toujours chères, étant toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

La mort du missionnaire fait envie.

Ce 16 août (1766).

Ma chère Enzenberg. Vous aurez reçu ma dernière XXI.
lettre le même jour, comme j'ai reçu la vôtre d'abord après avoir envoyé la mienne. Je suis fâchée de la peine et incommodité que je vous ai causées. Monsieur Wörndle me doit amener encore cette année cinq de vos familles pour voir si cela se fera bien[1]). Vous avez bien raison de ne

[1]) Joseph Anton von Wörndle, Pfleger und Landgerichtsschreiber zu Sonnenburg (jetzt Wilten), war für die von der Kaiserin gewünschte Einwanderung tirolischer Familien in Kärnten thätig. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

pouvoir plus me voir à Vienne. Je me flatte toujours de vous voir à Innspruck; je ne démorde pas de cette idée, et connaissant votre façon de penser, votre attachement, vous mourriez de chagrin, ne trouvant plus ceux que vous avez si tendrement chéris, et Vienne est devenu au reste pire que jamais, rien que cabales, qu'intrigues; aucune amitié ni société honnête.

Je vous ai marqué de Creutz ce que j'en sais; pour venir à Vienne, cela ne se peut pas, mais si sa santé est si mauvaise, on pourrait, si le médecin le trouve nécessaire, le transporter à Padoue, mais il faudrait un placet et attestat du médecin, et qu'il n'aille que là passer l'hiver. Vous pourriez vous en charger, de ce placet, et me l'envoyer.

Ne craignez rien pour Goldegg; et si venaient des expéditions contraires au sentiment de votre mari, qu'il représente contre tout de suite, ou m'en écrive, ou à Pichler ou à Blümegen, qui est mon seul homme de confiance. Wörndle apporte mon portrait pour le chapitre, le tableau pour les Franciscains, et rend les deux portraits que j'ai fait copier, aux Franciscains et au *Regelhaus.* Vous ferez à tous deux mes compliments, qu'ils ont voulu me les prêter, et si vous croyez de pouvoir leur faire quelques douceurs ou agréments, je vous en charge.

Il y a une idée ici de changer *die Schweizergarde in Tiroler;* j'avoue ma turpitude que j'ai de la peine à m'y résoudre, quoique je trouve le raisonnement très-juste de ceux qui le proposent, mais je suis si accoutumée à ces bonnes gens, que je serais fâchée de les perdre. Ils en sont eux-mêmes la cause, faisant des difficultés et beaucoup de prétentions de renouveler leurs capitulations qu'ils avaient avec la maison de Lorraine, avec celle d'Autriche. Je ne sais si Wörndle en est informé, et je vous en préviens seule-

ment; comme Mayer le sait d'Ulfeldt, je ne doute pas qu'il lui en aura parlé. Je voudrais savoir là-dessus le sentiment de votre mari.

Je suis revenue, il y a trois heures, de Presbourg; j'ai laissé ma fille beaucoup mieux; la saignée lui a fait du bien, sans être grosse; elle part après-demain pour Pest jusqu'au mois d'octobre.

Adieu, ma chère amie; je vais entrer dans ma solitude, puisse-t-elle me rendre meilleure! Je penserai souvent à vous; je suis persuadée que nous nous rencontrerons souvent. Je suis toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 3 septembre (1766).

Ma chère Enzenberg. J'ai vu ce matin notre fils et mon chambellan, car il a déjà prêté le serment; il partira en huit jours. Le père recteur[1]) loue son application, qu'il a très-bien achevé ses études, *sogar die Cameralwissenschaften;* qu'il n'a aucun vice; je vous en fais bien mon compliment. Voilà un fonds excellent, mais la figure et les façons ne sont pas de même: il paraît pesant, timide et embarrassé, aucun feu. Vous voyez que je ne vous cache rien, mais cela sera très-facile à acquérir avec l'usage du monde, et quand il sera hors des études qui engourdissent. XXII.

J'ai reçu hier votre lettre du 23; je suis toute consolée, si vous et mes chers et bons Tyroliens sont contents de moi. L'idée de mon voyage ne sera pas si facile de cette façon,

---

[1]) Kerens.

mais peut-être elle le sera d'une autre; je ne désespère pas de vous revoir *in der Heimat.*

Dites à votre mari d'envoyer à Creutz deux cents ducats de ma part; Mayer les payera ici. Il vous enverra mille ducats; c'est-à-dire les quinze cents florins pour deux ans, trois mille ensemble pour le voyage de votre fils, deux cents ducats pour Creutz, et deux cents florins pour votre Aninger [1]), votre merveille, pour sa maladie.

Je regrette infiniment comme vous les Suisses, mais je ne crois plus la chose combinable. Nos Tyroliens ne viendront pas non plus; on veut prendre des bas-officiers des régiments. Comme la cour est plus à l'empereur et à l'impératrice régnante qu'à moi, qui me laisse seulement servir de leurs livrées et gardes, je ne me mêle plus rien du tout dans tout ce qui concerne la cour, et il me paraît que je suis en pension chez mon fils. Tout ce qui dénote ma décadence, m'est cher; il me semble que je suis de trop et à charge partout.

J'ai fait vos remercîments pour les *primas preces*: l'empereur m'a répondu en badinant, que je devrais vous proposer de mettre votre fils comme cadet aux troupes d'Esclavonie; il part cette nuit pour le camp.

Starhemberg est arrivé il y a six jours; il a extrêmement vieilli et a l'air bien fluet. Il a été installé hier à la conférence et au conseil d'état; il a la place de Haugwitz. Je ne saurais vous dire, combien cela m'a affectée: je regrette bien cet honnête et fidèle ministre. J'ai assisté l'autre jour moi-même au service chez les Augustins, que je compte lui

---

[1]) Es lässt sich nicht ausfindig machen, wer dieser Aninger war; vielleicht ist er der Mann, welcher der Kaiserin als Führer von Innsbruck nach Wien diente und dessen sie sich so belobte.

faire tenir tous les ans. C'est ce que je peux faire encore pour lui marquer ma reconnaissance; il me manque furieusement. Il faudrait des années jusqu'à ce que les nouveaux se mettent seulement au fait des affaires, quelle bonne volonté qu'ils aient. Kaunitz paraît rassuré et de continuer, mais je doute que les choses aillent tranquillement; ainsi je prévois bien des chagrins encore pour moi.

Voilà Genimi qu'on m'annonce; je mettrai en bas de cette lettre, comment je l'aurai trouvé. Adieu, chère amie, comptez toujours sur mon amitié sincère, et que je n'ai d'autres plaisirs que de vivre dans mes amis et surtout avec ceux qui ont été particulièrement attachés à mon adorable époux. Ma fille à Bude se trouve beaucoup mieux, et on s'y divertit très-bien. Votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Je viens de voir Genimi; je suis contente de lui. Il me paraît bien honnête homme, et fait avec plaisir la commission, voyant l'intérêt que j'y prends. En quinze jours vous pourrez embrasser votre fils.

Ce 12 septembre (1766.)

Ma chère Enzenberg. Voilà notre cher *Frantzel* qui XXIII.
vous remettra celle-ci; il a perdu de sa beauté, mais il a acquis beaucoup de bon, et j'espère qu'il suivra les traces de son digne père, et se rendra utile à l'état, et suivra sa mère dans l'attachement pour ma maison, car ma personne va en décadence. Je l'ai fort recommandé à Genimi et Genimi à lui et de le suivre. Je suis impatiente de savoir, comment vous serez contente de tous les deux. Sans craindre d'en dire trop, en cas que vous voudriez le changer, vous

n'avez qu'à me marquer un mot; je le ferai d'abord et vous épargnerai tout embarras.

Si j'avais la mesure des deux statues que vous souhaitez aux Franciscains, je les ferais faire, mais il faudrait du temps. Je vous prie que les gants gris d'Innspruck n'aient pas tant de graisse en dedans; elles laissent la couleur d'abord qu'on a un peu chaud. *Die Beitze ist zu stark,* et je ne me soucie pas du tout de toute cette *Beitze,* mes mains n'ayant plus besoin de se conserver comme tout le reste, et jamais les gants blancs n'ont laissé la couleur jaune en dedans. J'ai ordonné aussi des gants blancs pour mes filles; je voudrais en recevoir pour voir si elles réussiront.

Ces Messieurs vous diront que j'ai bon visage; je suis fort hâlée et quelque chose commence à se déranger; j'ai été saignée, mais je n'en suis pas contente: je ne me sens pas soulagée. J'ai beaucoup d'inquiétude, et mon cœur est plus affecté que jamais. Que je porte envie à ces Messieurs de se trouver à Innspruck, de vous voir et d'être hors de la cour! Vous vous moquerez de moi, mais c'est effectivement. Il sonne neuf heures, adieu; je vous embrasse, et goûtez le plaisir de cette entrevue. Puisse-t-elle vous consoler et tranquilliser sur tout le reste. Adieu.

Ce 16 novembre (1767).

XXIV. Ma chère amie. Il m'a bien coûté de me taire depuis quinze jours, mais grâce à Dieu, remercions-le ensemble, qu'il vous a conservé à tous deux un digne fils, et à moi un sujet qui, j'espère, suivra en tout les traces de ses parents. Je vous assure que vous n'avez pas pu souffrir plus que je n'étais affectée de cette situation critique, car votre fils n'a

pas eu une bonne espèce et du goût de ma chère Josephe, mais la quantité n'était pas telle. Quoiqu'il doit avoir eu une forte dose, il ne sera pourtant pas changé, au contraire que mieux et toujours assez bien pour son épouse. Je vais à Presbourg et lui [1]) parlerai et vous ferai après mon rapport. Votre mari est comme nouvellement né, je le trouve mieux que la dernière fois qu'il était ici. *Mariahilf, das gesperrte Kloster und hier mein Klagbaum, wo ich beten lasse,* ont obtenu du bon Dieu sa guérison. Je n'étais occupée que de vous; je sens à cette heure tout le contentement, dont vous devez jouir, et que Dieu vous conserve tous trois longues années pour votre consolation, pour la mienne et le bien de l'état. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Ce 23 mars (1768).

Ma chère amie. Voilà votre bon mari et mon fidèle ministre de retour. Je serais charmée si vous me marquez qu'il l'est heureusement, car il m'importe de le conserver; il y a peu de pareils pour son zèle, activité *und Einsicht* (je ne saurais donner le terme au juste en français). Il part bien glorieux d'ici; c'est étonnant tout ce qu'il a porté d'affaires, et tout a dû être approuvé même par ses adversaires. Tous les dicastères et le *Staatsrath* ont applaudi, comme l'ouvrage l'a mérité. J'aurai soin des expéditions, et vous ne ferez pas oublier Monsieur, s'il en manque à un certain temps, ou qu'elles ne soient pas expédiées, comme cela se devait, de m'en avertir sur le champ. XXV.

---

[1]) Offenbar der von der Kaiserin dem jungen Grafen Enzenberg zugedachten Braut.

Vous recevrez aussi le *Messkleid* avec le bagage *für das versperrte Kloster, auch die hundert Ducaten für die armen* honteux. J'ai confirmé pour toujours les cinq mille florins de gages à votre mari; c'est le moins que j'ai pu faire, et j'en fais mon affaire, s'il y a une promotion, qu'il aura la grande croix[1]). Je doute de sitôt, hors un ou deux sans promotion, que l'empereur pourrait gratifier. J'espère qu'il fixera les deux chanoinesses au chapitre; je leur écris à toutes deux et leur enverrai la croix par la reine[2]), si elles restent. A Innspruck la reine ne dînera pas en public, mais bien avec tout le monde, comme nous avons fait, au *Riesensaal.*

Vous ferez souvenir Monsieur d'Enzenberg, qu'il n'oublie ce que je lui ai ordonné à Innspruck pour l'établissement de notre fils pour un fief. Il pourra vous faire lui-même la description de ma beauté, de la tristesse qui règne ici, de la santé de mes filles qui sont toutes incommodées, hors l'épouse, qui me ressemble le plus de mes filles. Je tremble pour elle, fort vive et sans secours ni conseil; elle est même encore enfant et étourdie. Que je lui porte envie de se trouver avec vous à Innspruck! J'ai ordonné qu'on s'adresse en tout à vous; vous devez déjà être tourmentée, et je vous prie de me faire une relation exacte, comme vous l'aurez trouvée, sans me flatter, et toute la suite.

J'ai la tête si pleine entre le départ et les instructions à donner à ma fille, et les dévotions d'à cette heure, que je n'ai pas un moment à moi, vous assurant toujours de mon amitié pour vous, votre mari et fils.

Marie Thérèse.

---

[1]) Des Stephansordens.

[2]) Die Erzherzogin Caroline, welche sich zu ihrer Vermälung mit dem jungen Könige Ferdinand von Neapel über Steiermark und Tirol nach Italien begab.

25 (mars 1768).

Ma chère Enzenberg. Vous ne serez pas contente *mit dem Messkleid;* il n'est pas beau, mais je n'ai aucun autre de mon ouvrage, les ayant tous distribués depuis deux ans, et n'ayant plus rien travaillé en couleur depuis mon retour d'Innspruck, si bien qu'à Florence j'ai envoyé un ornat entier pour les morts de mon ouvrage seul. Votre mari sera déjà arrivé heureusement, quand vous recevrez celle-ci; je souhaite que vous soyez si contente de lui que je le suis, lui ayant trouvé même très-bon visage, leste et moins gros qu'à son arrivée. Vous voyez que je l'ai bien observé, nonobstant que je ne suis guère visible. Il pourra vous faire une description du triste qui règne partout, mais il m'importe trop de le conserver, pour ne l'avoir regardé avec attention. XXVI.

Le dîner avec le monde, que j'avais dit à votre mari que ma fille tiendra à Innspruck, doit être contremandé; elle doit dîner seule incognito dans sa chambre, mais elle se laissera voir de tout le monde avant et donnera la main à baiser. Je crois que les dicastères, l'université doivent venir *in corpore* la complimenter.

Je vous recommande ce jeune homme, fils d'un Lorrain, qui me sont toujours chers, et j'ai eu le plaisir de voir votre fidèle valet de chambre que je veux avoir pour *Zimmerwärter,* si le petit vilain quitte une fois. Adieu, je suis toute à vous; mes compliments à Monsieur. Votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 22 juin (1768).

XXVII. Ma chère Enzenberg. Je ne peux refuser de charger de ces lignes votre Cicisbée qui est chargé d'une grande besogne, dont il se tirera mieux qu'un autre, ayant tant de zèle pour le service. Il vous dira que je suis grosse et grasse, mais mon intérieur est desséché, je me sens extrêmement vieillie et affaiblie et bien basse. Mon cœur n'a plus rien qui l'affecte et le console; il n'est qu'agité continuellement ou abattu; ma situation est plus triste qu'on ne se la peut représenter. Si cela m'approche de ma fin et me rend meilleure, tout est à supporter, mais je me trouve malheureusement aussi sèche dans mes prières et peu exacte dans mes devoirs. Tout me pèse, et à la fin je laisse aller les choses. C'est à une vraie amie que j'ouvre mon cœur plus qu'opprimé, et vous assure que c'est depuis deux mois le moment, où je sens quelque soulagement. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée et fidèle amie Marie Thérèse.

Ce 24 juin (1769).

XXVIII. Nous voilà dans les plus grandes fêtes du mariage. Je ne vous en dis rien, vous le saurez d'ailleurs, mais ce qui est sûr, c'est que ma fille[1]) part le 30 et sera le 10 à Innspruck. Dieu veuille que tout passe heureusement, mais mon cœur est opprimé, je crains toujours une catastrophe ou tomber malade en chemin. L'empereur l'attend à Mantoue; elle est très-bien à cette heure. Défendez de ma part

[1]) Die Erzherzogin Amalie, Braut des Herzogs Ferdinand von Parma.

absolument à votre mari de ne pas bouger d'Innspruck; qu'il envoie d'autres à Lienz et Brixen. Je suis inquiète de son indisposition, mais vous ne m'en dites rien. Est-ce la fièvre ou est-ce aux jambes, ou le mouvement de la voiture lui a-t-il causé d'autres incommodités, dont on est sujet quand on vieillit? Ne me laissez pas en ignorance là-dessus: il m'importe trop la conservation d'un tel ministre et ami; il a fait à merveille.

Pour le voyage de Krisch[1]) j'ai déjà vu des visages allongés pour cela, et on traînera ou mettra en oubli et longueur cette affaire, si on ne peut s'en tirer autrement, mais j'en aurai soin.

Je compte le mois qui vient aller à Presbourg et voir notre demoiselle et parler avec les religieuses; les dents et la taille difficilement se raccommoderont, si l'essentiel se forme seulement en bien. Je suis très-occupée du bonheur de François. Je vous dois ces soins après tout ce que vous avez fait tous deux pour moi; votre attachement et zèle pour tout ce qui . . . . (Der Rest des Briefes ist abgeschnitten.)

---

[1]) Der damalige Hofsecretär und spätere Hofrath bei der böhmischen und österreichischen Hofkanzlei, Joseph von Krisch. Er wurde nach Tirol gesendet, um über die Unruhen Untersuchung zu pflegen, welche im Juli 1768 in Judicarien wegen allzu drückender Abgaben ausgebrochen waren. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

Ce 19 (juillet 1769).

XXIX. Je voudrais savoir ce qu'on paie aux dames anglaises à Brixen pour deux demoiselles [1]) qui ont vingt et quelques années, deux sœurs. Je compte les envoyer d'abord que j'aurai votre réponse.

Ma fille est enchantée de l'affection que les Tyroliens lui ont marquée, et surtout vous et votre mari, très-contente de la musique de notre *virtuoso* François. C'est un grand jour pour elle, celui d'aujourd'hui [2]). Dieu lui donne sa bénédiction; je ne suis pas entièrement tranquille sur sa santé. Je n'ai que ce moment de vous assurer de toute mon amitié. Marie Thérèse.

J'espère que votre mari sera allé aux bains.

---

[1]) Es handelt sich hier um die Schwestern Antonie und Therese Valmagini, welche, um den Quälereien ihrer jungen Stiefmutter zu entgehen, die Kaiserin baten, nicht mit ihrem Vater nach Mailand übersiedeln zu müssen, sondern in dem Kloster der englischen Fräulein zu St. Pölten Aufnahme zu finden. Maria Theresia schrieb hierüber auf das Referat des Fürsten Kaunitz vom 16. Juli 1769 mit eigener Hand:

„Quoique je devrais douter de la vocation de vouloir être dans une maison religieuse, et que j'attribue plutôt cette vocation à rester ici, je veux en faire l'épreuve. On n'a pas trop bien parlé ni de ces filles ni de la belle-mère; elles ont tenu maison ouverte et pas convenable à leur état; ces folles dépenses donc ne méritent nullement que je les paye. Si c'est la conduite dure d'une belle-mère, pourquoi l'aînée, après tout l'éclat fait d'un établissement, ne l'a-t-elle exécuté? Tout cela n'est pas favorable pour elles, mais voilà ce que je veux faire pour elles: Elles souhaitent à vivre tranquilles aux dames anglaises. Je le leur accorde, mais pas ici, à Brixen; je les ferai même y conduire à mes frais, et je payerai leurs pensions. Elles peuvent partir samedi, si elles veulent; j'attends la réponse. Les parents ne sauront rien de leurs recours, mais elles, si elles veulent, peuvent leur dire ce que je compte faire pour elles."

[2]) Am 19. Juli 1769 vermälte sich die Erzherzogin Amalie mit dem Herzoge von Parma.

Ce 11 août (1769).

Ma chère Enzenberg. Voilà encore votre fidèle conducteur qui veut encore vous voir et prend ce détour, dont je lui sais bon gré. Je vous remercie tous deux pour tout ce que vous avez fait encore pour l'Amélie qui paraît très-contente, et elle est comme si c'était un an qu'elle y fût. Elle monte à cheval, va à pied à Parme, enfin cette languissante princesse en dix jours de temps est éveillée ainsi par la grâce du sacrement. J'en remercie Dieu, mais je ne saurais comprendre tout cela, et je vous avoue que jamais j'aurais eu le courage d'en faire de même. C'est que je suis d'un autre siècle, et c'est ce qui me fait toujours tant souhaiter ma retraite. Je ne comprends bien souvent pas même le jargon d'à cette heure, et cela me rend toute hébétée. XXX.

J'espère que les bains vous auront fait du bien à tous deux. Votre conservation m'importe, vous comptant entre mes plus anciens et fidèles amis. Je vous avoue que le temps présent me rend toute abattue, et m'ôte même les facultés d'entreprendre quelque chose. Je grossis furieusement et deviens immobile, et les facultés de l'âme grossissent de même. Je ne vaux rien, mais je suis toujours votre fidèle amie Marie Thérèse.

1er mai (1770.)

Le prince[1]) ne viendra qu'à la St-Jean, alors on fera le coadjuteur[2]). Le 3 de juillet je compte renouveler la XXXI.

---

[1]) Carl von Lothringen.

[2]) Am 9. Juli 1770 fand zu Wien in der Hofkirche bei den Augustinern die Feierlichkeit statt, bei welcher der schon im verflossenen Jahre

belle fête[1]) au Belvédère pour mes enfants de Toscane[2]). Le 9 je vais à Presbourg y rester une semaine et voir un campement et force de plaisirs. Je vous avoue que c'est ordinairement un temps de pénitence pour moi, surtout dans la chaleur, car j'en souffre plus que jamais, ayant furieusement grossi et ne faisant plus aucun mouvement. Si votre santé supportait un voyage, je vous offre toujours de vous loger et nourrir.

Vous aurez déjà appris par Pichler, que je compte mettre le jeune Greppi[3]) à Trieste comme secrétaire, sans

zum Coadjutor des Hoch- und Deutschmeisterordens erwählte Erzherzog Maximilian den Ritterschlag erhielt und mit dem Ordenskreuze des Coadjutors bekleidet wurde.

[1]) Das prachtvolle Fest, welches die Kaiserin am Abend des 17. April zur Feier der Verlobung ihrer Tochter Antonie mit dem Dauphin im Belvedere gegeben hatte.

[2]) Nach der Zusammenkunft mit dem Grossherzoge Leopold und seiner Gemalin zu Eggenberg bei Graz (III, 108) traf die ganze kaiserliche Familie am 4. Juli wieder in Wien ein.

[3]) Graf Marco Greppi, Sohn des vielgenannten Generalpächters Antonio Greppi, war am 21. Juli 1745 geboren, wurde zur Vollendung seiner Erziehung nach Wien geschickt und ging 1765 nach Amsterdam, um sich dort im Handelswesen auszubilden. Er gerieth jedoch auf Abwege, heiratete insgeheim die Tochter eines englischen Schiffsrheders und zerfiel hierüber völlig mit seinem Vater. Maria Theresia, welche dieses Zerwürfniss ungern sah, ernannte den jungen Greppi zum Secretär der Handelsintendanz in Triest und ertheilte dem Vater den Auftrag, ihm einen jährlichen Zuschuss von zweitausend Gulden zu geben. Nur ungern fügte sich Antonio Greppi diesem Gebote der Kaiserin. Sein Sohn Marco aber, der sich, als Maria Theresia den vorliegenden Brief an die Gräfin Enzenberg schrieb, auf der Reise von Holland über Innsbruck nach Triest befunden zu haben scheint, erwarb sich in letzterer Stadt die Zufriedenheit der Kaiserin, so dass er 1772 zum Rathe der Handelsintendanz, 1773 zum Cameralrathe ernannt, nach dem Tode seiner Gattin aber, welche kinderlos starb, nach Mailand berufen wurde, um dort die Stelle seines Vaters bei der Rechnungskammer einzunehmen und dann eine solche bei der Statthalterei zu erhalten. 1784

gages encore, et vous direz à ce porteur, que je vous ai chargée de lui donner trois cents ducats pour l'achat de la compagnie, et votre mari n'a qu'à les demander à Mayer. Il n'en sait rien; j'ai voulu vous laisser ce plaisir, ayant été cause de l'avoir connu.

Pour Krisch il n'aura pas le référat de Tyrol, Chotek ne voulant l'ôter à celui qui l'a actuellement, et je ne veux mettre un coup décisif. Cela rejaillit toujours sur ceux qui en sont cause, mais on le consulte sur tout. Je suis bien-aise que les Coreth [1]) ont eu un petit fils et heureusement, et qu'elle compte le nourrir elle-même.

Vous voilà au fait, ma chère amie, de notre situation. Etant contente de la Rost, je lui ai fait présent de grenades, et je compte à mon séjour de Presbourg lui faire voir ce campement, et la mener une fois à un bal. Que fait notre comte François? Mes compliments à votre mari, et croyez-moi toujours votre bonne et vieille amie . Marie Thérèse.

---

vermälte er sich mit Margherita Oppizone, aus welcher Ehe die jetzige Familie der Grafen Greppi abstammt. Er starb 1800 in Venedig. Gefällige Mittheilung des Grafen Giuseppe Greppi, kön. italienischen Gesandten in Madrid.

[1]) Dem oberösterreichischen Regierungsrathe Joseph Freiherrn von Coreth hatte dessen Gemalin Leopoldine Gräfin Brandis am 25. April 1770 einen Sohn geboren, bei dessen Taufe die Kaiserin die Pathenstelle übernahm. Sie wurde hiebei durch den geheimen Rath Grafen Philipp Künigl und die Gräfin Sophie Enzenberg vertreten. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

Ce 8 mai (1770).

XXXII. Ma chère Enzenberg. C'est à midi et demie, que la princesse[1]) est arrivée avec tout ce qui me reste d'enfants, ici à Schönbrunn. Je la trouve beaucoup mieux qu'à Innspruck, un peu engraissée. Elle dit qu'elle n'est pas fatiguée, quoiqu'elle a eu des chemins affreux et un temps abominable. Elle est contente de la Dauphine[2]) et ne veut me trouver si changée. C'est bien son amitié pour moi, qui lui fait illusion, car je le suis furieusement et me sens encore plus que cela paraît. Cela a réussi pour le dehors, mais j'avoue que je m'en ressens, étant d'un abattement tel, que mon amitié seule pour vous est capable de me faire écrire ces lignes, le colonel[3]) partant demain. Je ne sais si vous l'aimez autant que Caprara, mais j'espère que lui aimera ces bons soldats qui se sont très-bien conduits ici, et qu'il n'est pas brutal.

Je ne peux m'empêcher de vous marquer, qu'ayant voulu interrompre de recevoir à l'escalier la princesse avec mes enfants, sans que celui qui en faisait tout le prix, y fût, j'ai imaginé d'envoyer à St-Pölten Ferdinand, espérant qu'elle ne le connaîtrait plus, ayant grandi et enlaidi, mais elle ne s'est pas laissée imposer. A la première poste de St-Pölten[4]) Maximilien l'a reçue, à Sieghartskirchen moi et mes deux

---

[1]) Charlotte von Lothringen.

[2]) Die Prinzessin war am 29. April in Günzburg mit der auf der Reise nach Frankreich begriffenen Dauphine zusammengetroffen.

[3]) Wahrscheinlich der schon S. 474 erwähnte, im Jahre 1768 zum Obersten und Commandanten des später reducirten Tiroler Infanterie-Regiments ernannte Freiherr von Neugebauer.

[4]) Perschling.

aînés, et à Purkersdorf l'Elisabeth et l'Esterházy [1]). Tout cela est entré ici en même temps; nous avons dîné, et à quatre heures j'ai ramené Madame à Hetzendorf. Elle ne me paraissait pas fatiguée, nonobstant le mauvais temps et le froid qu'il faisait. On ne vous a pas oubliée, et j'ai dit que je regrettais que vous n'avez pu être en même temps ici, et j'ai marqué combien vous en étiez fâchée. La Ferraris est bien engraissée, la Rosenberg très-maigrie, et O'Gara aussi un peu, l'abbé Mathieu beaucoup, les deux Hauteville et leur frère très-engraissés. La Bourée et la Besora logent à Hetzendorf [2]);

---

[1]) Es lässt sich nicht mit voller Gewissheit bestimmen, welche von den überaus zahlreichen Eszterházy die Kaiserin hier meint. Einerseits sollte man glauben, dass die Gemalin des im Jahre 1738 gebornen Fürsten Paul Eszterházy, Maria Theresia, aus dem Hause Erdödy, als Tochter der so viel genannten Fürstin Batthyány aus deren erster Ehe, und ältere Schwester der II. 80 erwähnten Gräfin Josepha Windischgrätz mit dem kaiserlichen Hofe am meisten in persönlichem Verkehr stand. Andererseits darf jedoch auch nicht ausser Acht gelassen werden, dass die Witwe des im Jahre 1711 gebornen und 1762 verstorbenen Feldmarschalls Fürsten Paul Eszterházy, Marianne, geborne Marchesa Lunati Visconti, schon II. 309 erwähnt, mit der Prinzessin Charlotte besonders freundschaftliche Beziehungen unterhalten zu haben scheint. Aus der letztwilligen Verfügung, mit der ihr die Prinzessin ein in Schmucksachen bestehendes Erinnerungszeichen zuwendete, geht dies wohl mit ziemlicher Bestimmtheit hervor.

[2]) Die hier aufgezählten Personen bildeten ohne Zweifel das Gefolge der Prinzessin. Die Hofdame Marie Louise Gräfin Rosenberg, gleichzeitig Stiftsdame zu Thorn, 1730 geboren, war die älteste Schwester des Grafen, nachmals Fürsten Franz Rosenberg; sie starb 1790. Sie sowohl als die Gräfin Ferraris und der Obersthofmeister Graf O'Gara (IV, 242), wurden von der Prinzessin in ihrem Testamente, insbesondere aber der Letztere reichlich bedacht. Auch bei dem verstorbenen Kaiser Franz war O'Gara sehr in Gunst gestanden; schon am 15. Februar 1747 erwähnt dieses Umstandes der preussische Gesandte Podewils in einem Berichte an König Friedrich. Vergl. Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften. V. 497. Auch der Abbé Mathieu und Madame de Besora kommen im Testamente der Prinzessin als Legatare vor.

vous voilà au fait de notre entrevue qui m'a fait plaisir, mais en même temps m'a rendue plus triste que jamais; voilà ce que c'est le monde.

Je vous embrasse; adieu.

Le 10 juillet 1770.

XXXIII. Ma chère Enzenberg. La présence de mon fils et de ma belle-fille, celle et le départ imminent de mon beau-frère et de ma belle-sœur, quelques amusements, le grand chaud et ma vieillesse sont la cause, pourquoi je vous écris si peu. Ne l'attribuez pas à une diminution d'amitié pour vous; j'en connais tous les jours plus le prix d'amies telles que vous, et je regrette bien que je ne suis à la place de la Heister[1]), que je vous recommande à cause de sa grand'-mère et tante, notre bonne Aya[2]), de vouloir prendre sous votre protection. Elle est jeune et neuve, avait ci-devant de la tête; le mieux est qu'elle sort du couvent. Que ne suis-je à sa place et en quel temps? Mais je ne désespère pas encore, mais en attendant j'ai chargé la Mayer de vous dire et à votre mari, que je ne serais pas fâchée s'il pouvait venir ici, sans s'incommoder, ne fût-ce même que pour deux mois, mais que cela ne dérange sa santé, laquelle m'importe trop de conserver, et un fidèle et attaché ministre à Marie Thérèse.

---

[1]) Wohl eine Tochter des Landeshauptmannes in Kärnten, Grafen Gottfried Heister (I, 76), der sich bald darauf mit amtlichen Aufträgen nach Tirol begab. Nach Enzenbergs Tode wurde Heister dessen Nachfolger. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. X. 31, 34.

[2]) Die verwitwete Gräfin Gabriele Heister, geborne Gräfin Kaunitz, früher Aja der Töchter der Kaiserin und dann Obersthofmeisterin der Erzherzogin Amalie.

Je compte faire venir de même votre fils de Prague; Mademoiselle Rost me paraît toute disposée pour lui; reste à voir si lui se trouvera de même, alors je vous avoue, je ne voudrais pas tarder longtemps. Ce qui est fait, est fait; je serais donc bien-aise, si votre mari pouvait être au commencement ou à la mi-septembre ici. Je lui offre même un quartier à Schönbrunn jusqu'à la Ste-Thérèse *und die Hoftafel,* s'il n'est pas prié. Je vous en fais de même, mais je sais que je n'ai rien à espérer, ayant manqué le temps de la présence de la princesse. Votre mari n'aura point d'escalier à monter et sera, où le grand-écuyer et chambellan ont été ci-devant dans l'aile. Sans cérémonie il peut refuser, mais qu'il demande à la chancellerie la permission; il peut dire que je lui ai fait dire qu'il ferait bien de venir, mais qu'il faudrait prendre avec tous les points préparés, qu'on pourrait finir avec lui ici. Il a Blümegen, Gebler [1]), Krisch et le vice-chancelier Kolowrat [2]) pour lui, très-honnête homme. Les affaires des *Steuern,* de Trente, de Saltzbourg, du sel, des *Stifter, Bergwerke* et autres importantes, comme *Gränzsachen, besonders mit Augsburg, Tarif,* commerce *etc.*

Ma pauvre Buccow doit vous quitter; cela me fait de la peine, elle viendra à Prague *in das Kinsky'sche.* Mes voyageurs m'attendent; je vous assure toujours de toute mon amitié. Marie Thérèse.

La Mayer qui jase beaucoup, est chargée de vous conter tout d'ici et de mes filles mariées; en gros cela va bien. Adieu.

[1]) Der Staatsrath Tobias Philipp Freiherr von Gebler.

[2]) Der schon so häufig erwähnte Graf Leopold Kolowrat, später Präsident der Hofkammer.

Ce 6 octobre (1770).

XXXIV. Ma chère Enzenberg. Votre mari est arrivé heureusement le 3; il a eu l'attention de ne pas paraître le 4, où j'étais en retraite, car je ne suis pas assez forte à des jours pareils de me faire voir. Je trouve votre mari à merveille, plutôt maigri, au moins pas si *gestrotzt*, très-bon visage; j'avoue, j'étais bien-aise de le revoir. Jugez, combien j'en aurais, si vous y étiez aussi. Nous avons déjà fait beaucoup dans une heure; je lui ai assigné le lundi à me venir voir depuis neuf jusqu'à onze heures, et le jeudi le soir, pour ne pas le laisser venir pour rien, ou attendre.

Voilà comme la semaine est toute l'année arrangée. Le dimanche depuis sept heures jusqu'à dix et demie audiences, lundi Pichler et Neny, mardi depuis huit heures jusqu'à midi les ministres avec leurs référats en même temps avec l'empereur. Le premier à huit heures Breuner, à huit heures et demie Bruckenthal pour la Transylvanie, neuf heures Chotek, dix heures Eszterházy, onze heures Hatzfeldt, midi Zinzendorf et Koller pour la santé et les causes illyriennes ou *Raitzen*. Cela dure jusqu'après une heure. Mercredi Pichler et Neny et quelquefois Posch. Jeudi conseil d'état depuis neuf jusqu'à quatre heures; quelquefois il commence *puncto* neuf heures, même si nous n'y étions; cela arrive rarement. Vendredi et samedi pour la famille et autres affaires et gens particuliers. Les après-dîners sont pour lire, expédier et la correspondance, et je vous avoue que je n'ai presque jamais un moment à moi; c'est aussi vieillesse; je ne suffis plus au travail.

Vous serez donc contente que j'ai fini déjà avec votre mari pour son Conforti[1]) et encore pour un autre conseiller; que *Frantzel* viendra vers le 8 ou 10 de novembre ici, que les promesses, si les deux partis se conviennent, se feront le 21 de novembre à Presbourg, où je mènerai votre mari, et la nóce au mois de juillet ici ou à Innspruck, comme vous voudrez. Il m'a paru que vous souhaitez d'en voir fixée l'époque. Je n'ai rien eu de plus pressé que d'en parler à votre mari, qui m'a proposé lui-même cet arrangement et me paraît le souhaiter autant que vous. J'espère que votre fils suivra la méthode de l'ancien temps; qu'il aimera sa femme. Elle n'est pas jolie et les dents ne peuvent, sans l'incommoder beaucoup et même risquer quelque chose, se raccommoder, de même la taille; au reste les religieuses sont contentes d'elle, un peu enfant. Je lui ai envoyé à Presbourg toutes les vilenies que vous m'avez envoyées de son héritage; je fais tout nettoyer, et quand *Frantzel* sera ici, il les lui portera à Presbourg.

Vous m'avez envoyé une supplique pour la Trapp[2]), que je vous avoue que je ne suis point du tout de votre avis; j'en parlerai à votre mari. Elle est bien où elle est, et ses enfants sont bien, séparés d'elle. Il n'y a pas question de changer Joseph, le *Zimmerwärter*; je vous recommande les deux qui sont venus en dernier lieu; ils auront besoin de votre secours. Je vous suis obligée que vous avez tant

---

[1]) Wahrscheinlich auf Enzenbergs Antrag wurde Michael Joseph Conforti Gubernialrath in Innsbruck.

[2]) Wahrscheinlich jene Witwe Gräfin Trapp, geborne Gräfin Künigl, welche schon im Jahre 1765 an die Kaiserin die Bitte gerichtet hatte, ihr und ihren drei Kindern die Pension von vierhundert Gulden, wenn nicht zu vergrössern, so doch während ihrer Witwenschaft ungeschmälert zu belassen. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

d'attention pour la Heister. Que font les Valmagini? Le mariage de Ferdinand se fera, je crois, dans un an d'ici; il passera par Innspruck comme tous les autres. Ce sera, je crois, en octobre, mais l'empereur compte y passer en mai ou juin, quand il ira en France, mais ces arrangements peuvent encore souffrir grand changement, je ne vous les mande que comme des idées. Celle qui souhaiterait le plus de venir, ne voit pas encore le moment, quoiqu'elle le souhaite toujours de même. Je vous embrasse, ma chère amie, et suis toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Ce 7 février (1771).

XXXV. Ma chère amie. Voilà votre belle-fille que je vous recommande. Elle a de l'esprit, généreuse, bon cœur, mais aucun monde et hautaine. Ce que vous m'avez mandé des inconvénients que vous trouvez d'en être chargée à la former, je le sens très-bien. Les cinq semaines à la cour n'ont pas rendu la chose plus facile; votre esprit, patience, douceur feront tout. Une chose est, que je croirais que le mariage ne se diffère plus. Votre fils peut voir Trieste ce carême; qu'il retourne à Innsbruck à Pâques et que les noces se fassent tout de suite. Voilà ce que je dirai à Monsieur d'Enzenberg; de même il pourra retourner en quinze jours lui-même. Si vous avez besoin de notre doyenne [1]) en carême pour cette jeune belle-fille, disposez

[1]) Die Schwägerin der Gräfin Enzenberg.

d'elle; pour cette fois-ci je dispense du carême, qu'elle puisse sortir.

Voilà les vers que je voulais vous envoyer; l'autre extrait était pour votre mari. Vous l'avez deviné; je l'ai cherché partout. Que ne suis-je à la place de la Rost! Je suis hors de ma place, et mes chagrins deviennent journellement plus grands; la retraite seule peut adoucir mes plus que tristes jours.

Vous entendrez en peu qu'on fait venir toutes les troupes d'Italie, des Pays-Bas pour l'Hongrie, où la peste est aux confins et la famine en Bohème et Moravie. Je retiendrai la guerre autant que je pourrai, mais je ne réponds plus d'y réussir; pourvu que cela se soutienne cette année. Mais le corps étant une fois rassemblé, on ne peut guère compter à le contenir, surtout si ceux qui y sont, ont grande envie.

Ma chère amie, pourquoi ne suis-je pas morte dans la petite-vérole; que j'aurais été heureuse! Brûlez celle-ci et ne parlez à personne de la marche des troupes; nous attendons encore un courrier pour l'ordonner. Croyez-moi toujours votre fidèle amie Marie Thérèse.

Ce 5 mars (1771).

Ma chère Enzenberg. Ce pauvre capitaine part comme il est venu; je ne me mêle plus dans cette branche, et pour des bonnes raisons. J'espère que votre mari sera pour Pâques à Innspruck; il a deux points encore de forte digestion, celui des milices et du tarif; tout le reste est résolu. XXXVI.

Je dois le témoignage à la veuve Migazzi [1]), qu'elle s'est conduite comme un ange ici; dites-le à ses parents et à elle-même; elle mérite mon approbation. Au reste je n'entre en rien, si elle se remarie ou non; elle est trop jeune pour rester ainsi. J'espère que vous aurez reçu les deux boîtes, et que les maux de tête auront cessé. Si le voyage ne fatigue votre mari, j'espère que vous serez bien contente de sa santé; il a rajeuni. Je vous embrasse. Adieu.

Marie Thérèse.

(Schönbrunn, 23. October 1771.)

XXXVII. J'étais bien contente de tous vos arrangements et dispositions pour mon fils [2]), qui en a été bien touché, et de l'affection qu'on a montrée partout. Je viens de recevoir le courrier de Milan le lendemain des noces; tout est dans la plus grande joie et consolation; je ne saurais assez rendre grâce à Dieu, que cela réussit ainsi. J'ai même une autre petite consolation, et dont je serais bien sensible: c'est une espérance de grossesse de quinze jours à Naples. J'ai besoin de toutes ces consolations; quand je pense à la Bohème et Moravie, tout est évanoui. L'empereur y fait actuellement le tour, non sans grande inquiétude de ma part à cause des maladies, mais il ne peut assez exprimer la misère qui y règne, et peu ou point de moyens à remédier.

---

[1]) Wahrscheinlich die Gemalin des Grafen Christoph Vincenz Migazzi, Maria Anna, geborne Gräfin Künigl. 1743 geboren, 1763 vermält und im Juni 1770 Witwe geworden, verheiratete sie sich im November 1772 zum zweiten Male mit dem Grafen Wilhelm Thürheim, Landeshauptmann in Oberösterreich.

[2]) Erzherzog Ferdinand.

Vos vilains Tyroliens s'accoutument à refuser tout le régiment, un congrès permanent que votre mari a proposé. Ils ne connaissent pas leurs intérêts; *es wird ihnen hundertfältig eingedrungen werden.*

Ma santé exige depuis quelque temps quelque secours; je viens de me faire saigner, il n'y a qu'une heure, depuis cinq mois trois fois et toujours quatorze et seize onces. Je m'en trouve très-bien et suis en tout aveuglément van Swieten qui est assez bien remis. Je souhaite bien qu'il se conserve ainsi quelque temps, et vous conserve votre vieille, mais bien sincère amie Marie Thérèse.

Ce 25 avril (1772).

Ma chère Enzenberg. Je suis très-sensible que notre petite Enzenberg a été si malheureuse dans sa première couche. Si vous et elle souhaitent une autre à son temps, je m'offre toujours pour marraine, si vous ne croyez que ma malheureuse étoile n'influe même sur ceux que j'aime et voudrais voir plus heureux que moi. Ce qui m'a fait grand plaisir, c'est qu'elle s'y est si bien et sagement conduite; cela doit augmenter votre tendresse, mais en même temps vos regrets pour elle. XXXVIII.

Je suis sur un point qui m'inquiète aussi; la reine [1]) peut accoucher le 13 de mai, mais je crois qu'elle ira jusqu'au 20. J'avoue, mon cœur est bas; j'aime beaucoup cette fille; elle le mérite aussi; elle me donne beaucoup de consolation. A Paris tout reste sur le même pied, et à Parme tout me désole; j'espère en Rosenberg.

---

[1]) Caroline von Neapel.

Ma fluxion est passée; je vais après-demain m'établir à Schönbrunn avec mes deux filles et Maximilien; le temps est un peu froid. Je vous embrasse, ma chère amie, et suis votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 15 juin 1772.

XXXIX. Ma chère Enzenberg. Dans le plus grand gala, en mante et habit d'appartement je vous écris ces lignes, pour vous recommander Payer, que votre mari l'aide dans sa commission, qu'il revienne bientôt. Il a épousé la fille du vieux Perthram [1]), capitaine du château de Schönbrunn; elle a fait des couches comme votre belle-fille.

Que de grâces n'ai-je pas à rendre, que la reine a été si heureusement délivrée. Un Charles m'aurait fait plus de plaisir qu'une malheureuse Thérèse.

Vous voyez à l'écriture, comme je suis gênée! Je perds van Swieten, dont je suis inconsolable; il meurt en philosophe la mort d'un saint, grande consolation pour moi. Mes compliments à votre mari, fils et belle-fille. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

---

[1]) Vergl. II. 7 und 8. Anmerkung.

Presbourg, ce 21 novembre (1772).

Ma chère Enzenberg. Vous trouverez que j'ai expédié vite le bon Meichelbeck[1]). Quand il s'agit de vous autres, mes fidèles et attachés amis, je sens encore mon ancienne activité, d'autant plus que je pourrais bien finir une fois plus vite qu'on ne pense. XL.

Je n'ai pu seulement conseiller la proposition de la pension. Celle de mille florins, il[2]) l'aura toute sa vie, étant accordée et assignée sur les terres particulières, que j'ai héritées de l'impératrice, ma chère mère, en Hongrie, Raczkeve et Bellye. Si je manque, comme c'est naturel, devant lui, cela continuera. Elle est sur sa tête, et s'il devient grand-chancelier et aurait trente mille florins de revenus, cela lui reste. Il y en a encore d'autres de même.

Vous apprendrez par le vieux envoyé, que j'ai étendu la collation du fief, comme le père de la Rost l'a possédé, non-seulement sur ses filles, s'il n'y a de garçon, mais aussi, s'il n'en reste qu'un Enzenberg-Rost, alors il n'aurait qu'à donner la moitié de la somme que votre fils donne à cette heure pour en avoir la jouissance. J'ai cru devoir faire cette grâce par tous les dicastères en public, pour qu'on ait une marque réelle de ma reconnaissance des services rendus par votre mari, et de la continuation de ma bienveillance pour sa famille, tant que je vivrai, votre fils méritant de toute façon, s'il n'était pas même votre fils, toute mon approbation.

Je souhaite que le vieux soit expédié si vite à Vienne, que je le fais d'ici. Je suis arrivée hier à six heures du soir, et je vous écris à six heures du matin, pour que celle-ci

---

[1]) Joseph Meichelbeck, oberösterreichischer Regierungsadvocat.

[2]) Graf Franz Enzenberg.

parte avec l'ordinaire qui part à dix heures. Je suis venue célébrer le jour du prince et de ma fille; s'appelant Marie, elle a choisi ce jour pour être au même jour. Leur contentement continue toujours, mais sa santé me fait souvent voir bien noir. Elle maigrit à vue d'œil; je crois qu'un changement d'air lui serait nécessaire. J'avoue, cela nous coûterait à toutes deux. Toute la fête consistera en ce que nous resterons toute la journée seuls entre nous et sa petite cour. Je compte m'arrêter encore ici six jours, et puis finir mes courses pour tout l'hiver.

Ma chère amie! Tous les mois ou deux écrivez-moi; je sens du plaisir à voir votre caractère et savoir comment vous vous portez et nos enfants d'Innspruck. Tout m'intéresse, tout m'attendrit, mais c'est en cela seul que je trouve de la consolation, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée et fidèle amie Marie Thérèse.

---

16. October 1773.

XLI. Je vous fais et à vos enfants mes compliments sur le jour de ma petite filleule; je voudrais bientôt un François. La réconciliation est faite entièrement avec Parme; vous vous y êtes toujours intéressée; je souhaite qu'elle dure. L'Espagne et la France ont agi généreusement; l'économie est un point important. Sa fille est belle comme un ange, et le fils paraît le devenir, mais elle m'a envoyé son portrait; s'il lui ressemble, elle ne peut vivre deux ans. Elle a l'air de consomption; aucune couleur, même laide, ce qu'elle n'était pas [1]).

---

[1]) Der zweite, auf die Aufhebung des Ordens der Jesuiten bezügliche Theil dieses Briefes ist abgedruckt: Geschichte Maria Theresia's. IX. 568. Anm. 170.

Le 16 (octobre? 1773).

Ma chère amie. Voilà la petite cassette achevée pour votre belle-fille; vous la lui remettrez pour ses couches. L'habit de la chère filleule n'est pas encore achevé et suivra. Nous venons d'avoir à une heure et demie à midi une forte secousse d'un tremblement de terre sans dommage, mais assez effrayant; Dieu nous préserve d'encore d'autres. Je crains que Neustadt ou Comorn aient encore souffert. Je vous embrasse *und das ganze weibliche Nest;* adieu. XLII.

Ce 7 décembre (1774).

Ma chère Enzenberg. Je suis bien mécontente de vous savoir souffrante, et il me manque de revoir de vos caractères; vous m'avez gâtée par votre attachement qui a peu de semblables. J'ai souffert aussi de fluxions et à l'estomac; cela va mieux, et la Trapp pourra vous dire que je ne suis que trop grasse, et que j'ai bon visage. J'espère d'apprendre par votre fils que vous êtes guérie, mais ne vous incommodez pas d'écrire vous-même. XLIII.

Vous verrez à Innspruck, s'il plaît à Dieu, la semaine après Pâques Maximilien; Ferdinand, y ayant été, n'y viendra plus. Il se rendra ici au mois de juin pour rester jusqu'après la Sainte-Thérèse. L'empereur compte aussi aller à Venise pour l'*ascensa,* mais de ses courses on n'en sait jamais que la moitié. Il les fait sans avertir; il veut toujours surprendre. On dit Heister en chemin; c'est la raison pourquoi j'écris à votre fils, souhaitant de tenir secrète, autant que cela se peut, cette malheureuse disposition. Je vous

souhaite une meilleure année que la passée, ma chère amie, et comptez-moi toujours toute à vous. Marie Thérèse.

Ce 20 février (1775).

XLIV. Ma chère Enzenberg. Je souhaite bien que Wolkenstein vous trouve en meilleur état qu'il vous a laissée, et que le chocolat vous convienne. Il y a deux sortes, toutes deux sans vanille; si vous en voulez de plus, vous n'avez qu'à faire marquer par votre fils de quelle espèce; je ne m'y entends pas, n'en prenant jamais.

J'étais hier si occupée, étant un dimanche, jour destiné au public, que je ne suis entrée dans mon cabinet qu'à neuf heures du soir; j'étais accablée de fatigue, et j'ai oublié celle-ci. Je vous écris à deux heures de la nuit, après avoir fait mon sommeil de quatre heures. Je n'entends que voitures qui vont ou reviennent de la redoute. J'aime mieux être à ma table, m'entretenir avec ma chère amie, que de partager avec le beau monde ce plaisir, qui est très-bien pour les jeunes gens et ne le serait pas autant pour nous. Heureux ceux qui se connaissent et en agissent selon. Vous entendrez partout que je me porte bien; je le crois, puisque tout le monde le dit. Je passe les années, les mois, les semaines, les jours dans la même simplicité, dans la même amertume que le premier jour, et souvent je suis consolée que ceux qui sont passés, ne reviennent plus, et que je m'approche chaque instant à ma fin, mais non sans trembler du terrible compte à rendre. Il n'y a que la grande miséricorde de Dieu et mes intentions qui me rassurent.

J'ai eu dans ma famille cette année de grands événements consolants. J'attends mes enfants de Milan; mon fils,

ayant passé par Innspruck, ne viendra pas, si lui-même ne le souhaite, mais Maximilien y viendra la première ou seconde semaine de Pâques. Pour l'empereur, je n'en dispose pas, je doute, mais on n'est jamais sûr qu'il ne change au moment ses résolutions, car il veut toujours surprendre. Je compte me rendre à Bude pour le camp, à le faire voir à ma belle-fille, et l'Hongrie, si les inondations, qui ont causé des dégâts inouïs, n'y mettent de l'empêchement. Croyez-moi toujours, ma chère Enzenberg, votre bien fidèle amie

Marie Thérèse.

Ce 29 avril (1775).

Ma chère Enzenberg. J'espère de recevoir une relation que vous dicterez à votre fils, comme vous aurez trouvé le mien. Il a été très-enrhumé et maigri; il ne ressemble plus à ce cher et grand original qui est si bien imprimé dans nos cœurs, et que rien ne peut égaler. XLV.

J'ai reçu des bonnes nouvelles de l'empereur du 27 de Croatie; il faut prier Dieu qu'elles continuent. Quatre fils à la fois à Venise ne me font pas grand plaisir. Que je souhaiterais d'être vis-à-vis de vous! Le monde me devient intolérable, et ma décadence est trop grande pour ne gâter tout. Je suis affairée d'envoyer ces lignes à ce peintre qui doit achever le *Riesensaal*; les deux médaillons sont de mon invention. Adieu. Marie Thérèse.

AN DIE

GRÄFIN EDLING.

Undatirt. (Jänner 1761.)

Liebste Salerl. In meiner grossen Betrübniss, einen so lieben Sohn, als wie der Karl war, verloren zu haben, habe keine andere Consolation, als meiner alten guten Freunde mich zu erinnern, wo Du eine der Ersten bist, und niemals genug Dir meine Erkenntlichkeit bezeigen kann für alles Gute, was ich Dir schuldig bin. Es ist hier ein sehr habiler Oculist, Wenzel genannt, der sehr Vielen völlig geholfen, auch die schon sehr in Jahren, als wie Feldmarschall Moltke [1]), Frau von Mensshengen [2]) und Andere. Er operirt viel geschwinder, weniger schmerzlich, und kann der Staar niemals mehr zurückkommen, weil er ihn nicht sticht, sondern herausnimmt und die ganze Operation eine und eine halbe Minute dauert und nicht mehr Schmerzen als ein Aderlass macht. Wenn Du Dich resolviren könntest, ihn zu sehen, so will ich Dir ihn schicken; Du dürftest Dich um nichts sorgen, I.

---

[1]) Philipp Ludwig Freiherr von Moltke war schon 1727 Oberst des jetzigen Infanterie-Regiments Nr. 27. Er wurde 1734 General-Feldwachtmeister, 1739 Feldmarschall-Lieutenant, 1745 Feldzeugmeister und 1754 Feldmarschall. Er starb 1780.

[2]) Eleonore, Tochter des kurfürstlich Mainzischen geheimen Rathes und Directors des kurfürstlichen Collegiums am Regensburger Reichstage, Freiherrn von Otten, und der Euphrosia von Lauterbach, im Jahre 1726 mit dem niederösterreichischen Regierungsrathe im Ritterstande, Franz Christoph von Mensshengen vermält.

da ich mich von Allem chargire; es soll Dir auch nichts kosten als das Logement. Ich erwarte also Deine Antwort und wäre wohl vergnügt, wenn ich Dir zu etwas nützlich sein könnte. Bete für mich, da ich es in Allem nöthig habe, denn Gott mir viel auferlegt. Ich verdiene es nur allzuwohl; verlange nichts Anderes als zu seiner Ehre und zum Nutzen der Länder und Heile meiner Kinder, so lang Gott es noch will, mein Leben anzuwenden, so traurig es auch jetzt und künftig noch zu sein scheint. Seine Gnade aber ist mir dazu höchst nöthig, denn ohne selbe ist der Mensch nichts, und ich noch weniger als ein Anderer.

Liebste Salerl, ich wünschte statt dieses (Briefes) mit Dir reden zu können, und bleibe allzeit Deine gewiss treue alte Freundin Maria Theresia.

(Eigenhändiger Zusatz zu dem Cabinetschreiben der Kaiserin vom 26. Februar 1761.)

II. Ich schicke Dir, liebste Salerl, Deinen Brief zurück. Gott gebe, dass ich bald getröstet werde mit einem Frieden, nicht wegen mir, sondern wegen der armen Länder; dies ist jetzt, was ich am meisten wünsche. Was mich anbelangt, ist Alles Gott übergeben; ich verdiene nichts; sein heiliger Wille sei in Allem erfüllt an mir. Der Oculist, dem ich den Artikel Deines Briefes vorgelesen, will die Operation nicht unternehmen. Er meldet, weil Du noch einen Schein hast, schon bei Jahren bist und das vorige Jahr solche Rheumatismen ausgestanden hast, er sich nicht getraut. Nimm also meinen guten Willen für das Werk an, und sei versichert, dass ich oft bei Dir bin. Adieu.

Maria Theresia.

(Eigenhändiger Zusatz zu dem Cabinetschreiben der Kaiserin vom 9. Juli 1761.)

Ich recommandire Dir und Deinen Poverellen[1]) die jetzigen Kriegs- und Friedensumstände, dass letzterer bald zu Stande kommen könnte. Recommandire Dir auch besonders mein junges Ehepaar[2]); sie ist voller Tugend und Qualität; ich kann Gott nicht genug dafür danken. III.

Den 21. Februar 1766.

Liebste, beste und älteste Freundin. Wer hätte es jemals gemeint, dass Du mich als Witwe sehen sollst! Gott hat dieses schwere Schicksal über mich verhängt; seine Gnade, sein Wille ist es allein, der mir helfen kann es zu ertragen. Den vollkommensten, den liebenswürdigsten Herrn habe ich verloren; seit dreiundvierzig Jahren war mein Herz ihm allein ganz zugethan; er war mein Trost in Allem in meinem harten Lebenslaufe, jetzt ist nichts mehr für mich. Wie IV.

---

[1]) Der Dominicaner Pica stiftete in Farra bei Gradisca einen Verein frommer Frauen unter dem Namen: le Poverelle di S. Catterina di Siena, welchem der Freiherr Pietro Antonio Coronini das Haus, in dem sie untergebracht waren, im Jahre 1649 schenkte. Seine Mitglieder wurden zumeist dem Landvolke entnommen, daher wohl auch der Name, und Maria Theresia's Grossmutter, die Kaiserin Eleonore, wendete ihm reiche Gaben zu. Die Poverelle genossen grosses Ansehen im Lande und errichteten 1718 in Cormons eine Filiale, welche die Grafen Orfeo und Pietro Strassoldo reichlich unterstützten. Beide Institute fanden bei der Klosteraufhebung unter Kaiser Joseph ihr Ende. Gefällige Mittheilung Sr. Excellenz des Freiherrn von Czörnig.

[2]) Joseph und Isabella.

glücklich fände ich mich, wenn ich bei Dir, auch bei Deinen Poverellinen meine letzten traurigen Tage und in der Stille mein Seelenheil beschliessen könnte! Auch diesen Trost habe ich nicht und (muss) wegen so vieler Kinder, die, vorhin mein Vergnügen, jetzt mir grosse Sorgen und Kummer machen, noch in dem Getümmel der Welt bleiben, welches mir schier unerträglich scheint.

Ich habe drei Männer, die mir in diesem Zustande sehr nöthig waren, verloren: den Haugwitz, Daun und Thurn bei meinem Sohne in Italien. Man findet jetzt wenig mehr solch' gute Christen und wahre Deutsche, wie diese waren. Bete für mich, liebste Salerl, dass Gott mich erleuchte und stärke, so lang ich noch in dieser Welt herumkugeln soll, und sei versichert von meiner wahren Freundschaft.

Maria Theresia.

Ich schicke Dir hier eine traurige Denkmünze, die aber jetzt mein einziger Trost ist.

Den 12. März (1766.)

v. Meine älteste, liebste Freundin. Heute empfange ich ein Schreiben von meinem lieben Sohne aus Florenz und lasse allsogleich den Auszug machen, um Dir ihn zu schicken, damit Du Deinem Eidam [1]) allsogleich die Freude machen kannst. Nicht einen Tag hätte ich es mögen verschieben,

---

[1]) Die älteste Stieftochter der Gräfin Edling, Juliane, 1725 geboren, war mit dem Grafen Carl Maria Pace vermält. Derselbe erhielt unter Mitwirkung der Kaiserin für sich und seine Nachkommen eine Commende des St. Stephansordens in Pisa. Gefällige Mittheilung Sr. Excellenz des Freiherrn von Czörnig.

da ich mir seine Freude vorstellen kann, weil ich sein Verlangen gesehen und in dieser Welt nichts Anderes ist als Andere vergnügt zu sehen, wenn man auch selbst die unglückseligste Person ist. Er kann also von nun an all' seine Passus machen, auch mich citiren, dass ich ihm die Resolution meines Sohnes zu wissen gemacht. Heute vor fünfundzwanzig Jahren um zwei Uhr in der Nacht war der glücklichste Tag, den ich in meinem Leben gehabt[1]), nach dem 12. Februar 1736. Diese Tage sind aber jetzt Tage der Thränen, und ich wende selbe in höchster Zurückgezogenheit ganz dazu an, um Gott zu danken für seine vergangenen grossen Gnaden, und ihn für die Zukunft um ein glückseliges Ende zu bitten, welches ich von seiner Barmherzigkeit bald verhoffe. Bitte für mich, liebste Salerl, ich habe es nöthig und bin allzeit Deine getreueste Maria Theresia.

Meinen Gruss Deinem Herrn[2]) und dem Erzbischof[3]). Deinen Eidam habe ich auf meinen Brief so lang warten lassen; habe es allzeit vergessen. Mein Kopf ist schwach, weil das Herz weg ist.

---

[1]) Bekanntlich war Joseph in der Nacht vom 12. zum 13. März 1741 zur Welt gekommen.

[2]) Johann Jacob Graf Edling, 1698 geboren, war in erster Ehe mit Elisabeth Gräfin Cobenzl vermält und erzeugte mit ihr neun Söhne und drei Töchter. Er starb am 7. März 1780.

[3]) Carl Michael Graf Attems, erster Erzbischof von Görz, bei der Kaiserin in ganz besonderer Gunst. Briefe, die sie ihm schrieb, sind abgedruckt in dem Werke des Abbate Girolamo Guelmi, Storia degli Attems Austriaci. Gorizia, 1783. S. 215—217.

Den 5. October 1768.

VI. Liebste Salerl. Durch Deinen frommen und gescheidten Sohn[1]) schicke ich Dir diese Zeilen; er sieht sehr viel einer seiner Schwestern gleich. Ich habe mich mit Freuden der Zeiten erinnert, wo ich Dich mit ihm gesehen. Gott sei gedankt, meine zwei Söhne[2]) und meine Enkelin[3]) sind ganz hergestellt[4]); ich schreibe es viel dem eifrigen Gebet so viel guter, frommer und getreuer Leute zu. Dein Sohn hat selbe gesehen, wird Dir das noch mehr sagen können, wie auch unser Philipp[5]), der beständig dabei war, und bin mit ihm recht wohl zufrieden, ausgenommen dass er kein Kind hat. Deinem Manne, Deiner Tochter[6]), dem künftigen Weihbischofe[7]) Vieles von mir, besonders aber mache meine Danksagung meinem Erzbischof und wahren Freunde wegen des Gebetes für die Kinder und mich. Ich habe es höchst nöthig, da ich täglich älter und schwächer werde und weniger nutz, Alles lau, matt verrichte, welches an meinem Platze eine grosse Verantwortung nach sich zieht.

Hab' mich allzeit ein wenig lieb; ich verbleibe allzeit Deine getreueste Maria Theresia.

---

[1]) Rudolph Graf Edling, Domdechant zu Görz.

[2]) Ferdinand und Maximilian.

[3]) Josephs Tochter, die Erzherzogin Therese.

[4]) Nach der an ihnen vorgenommenen Inoculation der Blattern.

[5]) Der schon mehrfach, zuerst III. 201 erwähnte Graf Philipp Edling war damals dem Erzherzoge Ferdinand zugetheilt.

[6]) Wohl Maria Esther Gräfin Edling, im Juli 1726 geboren, welche 1788 unvermält starb.

[7]) Der bisherige Domdechant Graf Rudolph Edling.

Undatirt. (Juli 1769.)

Liebste Salerl. Wenn mich noch etwas hätte lüsten[1]) VII.
können, so wäre es gewesen, mich einzupacken mit meinem werthen Erzbischof, um Dich noch einmal zu sehen und die Freude des Vaters, seinen Sohn zu verehren, und ein wenig auch meinen Sohn Joseph eher wiederzusehen, der sehr viel gilt. Er hat viel von seinem Vater, ist aber weder so schön noch so vollkommen. Du hast, meine Liebe, diesen grossen Herrn gekannt seit zehn Jahren; Du kannst Dir also vorstellen, was sein Verlust mich kostet. Der Wille Gottes allein muss Alles übertragen machen; mich freut aber nichts mehr in der Welt, möchte gern daraus sein. Deine getreueste Freundin und Elevin Maria Theresia.

Den 7. August (1769).

Liebste Salerl. Die zwei Patres Mayo[2]) schicke ich VIII.
Dir wiederum zurück; sie werden Dir viel erzählen können, was sie hier und in Ungarn gesehen, aber niemals genug exprimiren können meine Freundschaft für Dich und wahre Hochschätzung. Meine äusserliche Gesundheit scheint zwar gut; ich bin sehr fett, mehr als meine hochseligste Frau Mutter, auch roth, besonders seit den Blattern, aber die Füsse, Brust, Augen gehen zu Grunde; erstere sind sehr

---

[1]) Locken.

[2]) Vergl. I. 245, Anm. 1. Guelmi theilt in seinem schon citirten Werke S. 216 einen Brief der Kaiserin an den Erzbischof Attems mit, in welchem sie ihre Zufriedenheit mit dem Verhalten der Brüder Mayo kundgibt.

geschwollen; ich erwarte täglich das Aufbrechen. Die Augen sind schier gar hinweg; das Uebelste ist, dass ich kein Glas noch Brillen brauchen kann. Die Brust fühlt, glaube ich, einen guten Anfang von Dampf, denn mit dem Athmen, auch ebenen Fusses und sogar im Liegen es schwer geht. Ich kann mich nicht beklagen; der Mensch muss aufhören. Fünfzig Jahre war ich ganz gesund; es ist billig, dass ich doch auch etwas empfinde; es ist eine Barmherzigkeit Gottes.

Gottlob, meine Familie bringe ich recht hübsch von einander. Der Kaiser hat mich nach so langer Abwesenheit wohl unerwartet erfreut. Er ist mager geworden; in einem halben Monat geht er wiederum in die Lager. Von sechzehn Kindern bleiben mir jetzt sechs im Hause; in ein paar Jahren nur drei, denn auf den Kaiser kann ich nicht Rechnung machen, weil er gern überall ist, nur nicht zu Hause; die Jahre werden das auch ändern. Vom Heiraten ist jedoch keine Hoffnung, welches mich sehr betrübt.

Mein jüngster Sohn wird noch heuer von meinem liebsten Schwager als Coadjutor des Deutschmeisters gewählt werden. Meine Enkelin, die kleine Therese, wird täglich angenehmer und schöner. Ich recommandire Dir all' meine Kinder, besonders die zwei verheirateten Töchter in Italien, in Dein und Deiner Landsleute Gebet. Ich schicke Dir hundert Ducaten, wo Du willst Almosen zu geben. Mit dem Lanthieri[1]) und Deinem Sohne bin ich wohl sehr gut zufrieden, auch mit Coronini[2]). Du wirst drei Hofdamen

---

[1]) Johann Caspar Graf Lanthieri, Vicestatthalter in Niederösterreich. Seine Tochter Elisabeth hatte sich im Jahre 1764 mit dem Grafen Philipp Edling vermält (IV, 41, Anm. 1).

[2]) Es lässt sich zwar nicht mit voller Bestimmtheit behaupten, ist jedoch wahrscheinlich, dass die Kaiserin hier den als Geschichtsforscher

von mir in Visite gehabt haben; bin ihnen schier neidisch, meine liebe Salerl gesehen zu haben. Ich verbleibe allzeit Deine beste Freundin und Dein altes Ziehkind

Maria Theresia.

Deinem Herrn und Deiner Tochter viel Gnädiges von mir.

Ich schicke Dir dieses Porträt, bin aber nicht so schön, viel röther. Die Tracht der Kaiserin Amalie soll Dich und Alle täglich erinnern, für meinen liebsten, unvergleichlichen Gemal zu beten. Wir befinden uns wirklich in dem unglücklichsten Monat.

Den 9. October (1769).

Liebste Salerl. Ich habe Dein Schreiben und die Brillen bekommen, und ich danke Dir dafür, kann aber durch diese auch so wenig sehen als durch alle anderen. Nachdem mir meine Augen zweiundfünfzig Jahre gut gedient, kann ich weiter nichts mehr fordern, als dass Alles geschehe, was Gott will. Dein Sohn Philipp wird Dir mehr von uns erzählen können. Heute früh ist ein Courier aus Brüssel IX.

---

rühmlich bekannten Grafen Rudolph Coronini meint. 1731 geboren, starb er am 4. Mai 1791. Dass Maria Theresia mit ihm in Verbindung stand, beweist ein von ihrer Hand herrührendes Briefchen, das sie an ihn richtete und welches noch heutzutage unter Glas und Rahmen mit grosser Sorgfalt aufbewahrt wird. Es lautet mit Beibehaltung der Orthographie der Kaiserin: „weillen er mein geschäffts trager vor meine beste älteste gutte freünd „sein will, so schicke ihme dise beede brieff, (und) zu einem angedenckhen „wegen der schönen versen dise tabattier.“ Maria Theresia.

von meinem Schwager gekommen, dass mein jüngster Sohn am 3. als Coadjutor vom deutschen Orden ist erwählt worden. Dieses Etablissement freut mich. Er wird bis fünfundzwanzig Jahre kein Gelübde ablegen, also nie ein Geistlicher werden, ausser ein Carthäuser oder Capuziner, ein rechter Geistlicher, kein Bischof oder Churfürst.

Deinem Herrn Sohne Rudolph gebe ich indessen eine Pension von sechshundert Gulden, bis ein convenables Beneficium leer wird. Ich nehme allen Antheil an dem Vergnügen, die Familie beisammen zu haben, und bin allzeit Deine getreueste Maria Theresia.

Den 30. August (1776?).

x. Liebste Salerl. Nach der Gewohnheit von etlichen und fünfzig Jahren in fünf Tagen kommt Dein Ehrentag, den ich niemals vergesse bei der heiligen Messe. Unser werthester Erzbischof kommt wieder zu Dir[1]). Ich bin ihm und Dir neidisch, denn gern und nöthig für mein Seelenheil wäre, in Ruhe und Stille meine alten schweren Tage zu endigen.

Ich schicke Dir spanischen Tabak; wenn Du ihn gut findest oder Dein Herr, so kann ich Dich öfter bedienen, und schicke Dir eine Dose wie einen Stammbaum, wo der jetzige Kaiser und ich sind, der König und die Königin von Frankreich und Heinrich IV. oben. Sie ist mir aus Paris geschickt worden, eine rechte Kinderei. Deiner treuen Secretärin Esther schicke ich die andere Kleinigkeit, und sei

---

[1]) Nach dem Tode des Erzbischofs Grafen Michael Attems wurde Graf Rudolph Edling dessen Nachfolger.

persuadirt von meiner alten Freundschaft, Liebe, Hochschätzung und Dankbarkeit.

Maria Theresia, Dein Pflegkind.

Undatirt. (Sommer 1778.)

Liebste, beste, älteste gute Freundin. Die Castellini [1]) wird Dir diese meine Zeilen überbringen und Dich versichern, wie ich Dich allzeit liebe und verehre. Ich recommandire sie Dir nur ganz allgemein, nicht besonders. Ach Gott, in was für Umständen bin ich! Sie sind nicht zu beschreiben. Untröstlich und kummervoll an Seele und Leib, für meine werthesten treuen Länder, für meine Söhne. Das arme Böhmen! Ich kann nichts mehr sagen, als: Dein Wille geschehe! Schwer, bitter der Kelch, aber allzeit Deine getreueste Maria Theresia. XI.

---

[1]) Damals war ein Cavaliere Castellini Secretär des Provinzialrathes in Görz. Er verfasste ein noch vorhandenes, sehr werthvolles Verzeichniss der Mitglieder der Görzer Landstände vom Beginne dieser Körperschaft bis zu deren Ende. Gefällige Mittheilung Sr. Excellenz des Freiherrn von Czörnig. Hier ist wohl von Castellini's Gattin oder Schwester die Rede.

AN DEN

PRINZEN FERDINAND VON BRAUNSCHWEIG.

Ce 6 de juin (1773).

Monsieur mon cousin. J'ai reçu, il y a sept jours, avec grand plaisir les deux portraits et votre lettre du 2 d'avril; je les attendais avec impatience, et en les ouvrant avec empressement, j'ai trouvé une grande ressemblance du vôtre avec un que feue notre grande impératrice[1]) avait dans une boîte d'or avec celui de mon cher prince Louis[2]); je crois qu'il y a bien quarante ans de cela. Mais ce qui me fait plaisir, c'est que malgré les fatigues vous avez l'air de santé et de fraîcheur. Me souvenant que vous avez pris du tabac, quand vous étiez ici, je vous envoie mon portrait dans cette boîte; le peintre ne m'a fait grâce que de vingt ans. Si vous vouliez du tabac d'Espagne, j'en attendais de la reine, ma fille[3]); je pourrais vous en servir. Toutes les occasions me sont chères, qui peuvent vous faire souvenir le plus souvent de moi, vous assurant de mes sentiments les plus tendres. Votre bien affectionnée cousine

Marie Thérèse.

Je vous prie de m'écrire une autre fois comme Madame votre sœur, sans ces terribles compliments.

---

[1]) Die Kaiserin Elisabeth, Gemalin Karls VI. und Maria Theresia's Mutter, war bekanntlich aus dem Hause Braunschweig-Wolfenbüttel.

[2]) Ferdinands älterer Bruder Ludwig (IV, 192).

[3]) Caroline.

Ce 22 décembre (1773).

II. Monsieur mon cousin. Je veux prévenir la nouvelle année, vous la souhaiter heureuse et vous assurer que je ne serai pas si négligente à répondre, que je l'étais celle-ci. Ne l'attribuez pas à négligence; je n'ai pas des moments plus contents que ceux que je m'occupe avec ma famille.

Je viens de faire une perte cruelle dans ma belle-sœur, une princesse de grand mérite, très-douce, bienfaisante et gaie même à son temps. Les années corrigent cela sans qu'on y mette du sien.

Je vous envoie enfin cet éternel tabac que je n'ai pu avoir avant la correspondance rouverte avec ma fille de Parme, qui fait mes commissions. Grâce à Dieu que cette conciliation, qui m'a causé tant de peine, s'est faite par la générosité du roi d'Espagne.

Avant un mois tout était pour partir; en empaquetant un des pots, on l'a cassé, et c'était encore du retard. Tout est de Vienne, la porcelaine et la cassette. Ce n'est pas du laque des Indes, mais laque de Vienne; on l'imite si bien, même pour la légèreté, qu'on pourrait s'y méprendre. Je vous enverrai une autre fois quelques tabatières ou bagatelles pour attraper d'autres. Il n'y a que le tabac étranger — si vous le trouvez bon, ce sont deux différentes espèces N° 1 et N° 2 — je vous prie de me le marquer; je pourrais vous en fournir plus souvent, trop heureuse de pouvoir vous être utile et vous marquer dans cette bagatelle, combien je vous suis sincèrement attachée, étant toujours votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

Ce 12 de l'an (1775).

Monsieur mon cousin. Je m'avoue coupable de mon long silence, mais je me flatte que vous m'aurez rendu justice et à mon inviolable amitié pour vous et ma famille, que mes sentiments n'en ont pas eu part. J'avoue, mes années commencent à me peser; tant de filles mariées et leurs enfants m'occupent bien agréablement, mais prennent beaucoup sur mon temps. J'avais une fluxion à la tête et aux dents depuis quatre mois, qui m'a bien incommodée, et qui a même causé le bruit, que j'étais très-mal avec des plaies aux jambes et un asthme. Mais j'en suis à cette heure entièrement quitte, et jamais je n'ai eu des plaies aux jambes, bien enflées, mais jamais ouvertes, et je ne crois pas que j'ai un asthme. Mais la respiration est difficile, mais je crois de graisse, et ne faisant aucun mouvement, non par impossibilité, mais par goût et paresse, aimant beaucoup à me tenir chez moi hors du fracas du monde, dont je n'ai que trop joui, pour en connaître le vide et l'ingratitude. Je vous fais ce détail, connaissant votre amitié pour moi, que vous sachiez le vrai de ma situation. Approchant les soixante, il ne serait pas étonnant de me voir finir bientôt, mais j'ai donné les ordres à mon fidèle Pichler en cas de vraie maladie ou accident de vous avertir même par estafette. Je vous prie donc, mon cher cousin, de ne croire rien des bruits qui courront sur mon sujet, car vous serez informé un des premiers. III.

Cette année ne pourra qu'être heureuse pour moi, si vous me continuez les mêmes sentiments comme la passée. Je les mérite par l'inviolable attachement que j'ai pour vous, étant toujours votre affectionnée cousine Marie Thérèse.

Ce 18 de l'an (1776).

IV. Monsieur mon cousin. J'avoue, je suis inexcusable sur le long silence; mon cœur en a souffert de la faiblesse de mon corps, qui commence à sentir très-remarquablement qu'il quitte les cinquante pour entrer dans les soixante. Tout l'été j'étais agréablement distraite par mes enfants, et l'automne et ces trois mois de l'hiver très-désagréablement par les affaires, surtout de Pologne, qui sont pourtant à la fin terminées de notre côté avec plus d'équité que de profit, souhaitant que les autres suivent nos pas, après que nous étions toujours cités du contraire. Rien ne m'a tant fait de la peine que ces malheureuses affaires tout-à-fait contraires à ma façon de penser, entraînée au commencement pour éviter une guerre que je souhaite ne plus survivre.

N'ayant pu procurer au cher prince, votre neveu, un établissement convenable, j'ai laissé tomber la chose entièrement, bien fâchée d'avoir connu cet aimable prince[1]). Je vous prie, mon cousin, que tout ce que je vous marque en confiance, reste pour vous seul, et de me croire toujours votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

---

[1]) Wahrscheinlich soll es heissen: de ne pas avoir connu cet aimable prince. Die Kaiserin spricht hier von Ferdinands jüngstem Neffen Leopold, 1752 geboren, der 1785 bei einer grossen Ueberschwemmung zu Frankfurt an der Oder, als er sich bei der Rettung von Menschenleben zu sehr in Gefahr begab, verunglückte. Vergl. ihren Brief an den Prinzen Ferdinand vom 1. Juni 1778, S. 536, 537.

Ce 4 mai (1776).

Monsieur mon cousin. J'ai reçu vos deux lettres hier, V.
qui était le jour fixé pour mon départ[1]). J'avoue que ce cher voyage manqué me fait beaucoup de peine, tant pour la famille — ma fille de Parme devait y venir aussi — que pour ces provinces, qui ont marqué tant de zèle et d'empressement de nous y voir.

Vous vous souvenez de ma naissance; je quitte le nombre cinq pour prendre le six effectivement. A cet âge on ne doit plus rien entreprendre, surtout étant très-accoutumée depuis onze ans à mener une vie très-sédentaire. Ce n'est pas les médecins ou leurs conseils, qu'on ne leur a pas demandés, qui ont empêché le voyage, mais ces rhumes à la mode, que nous avons pris tous deux, l'empereur et moi, nos inquiétudes mutuelles et les craintes du public, auxquelles nous avons sacrifié notre propre satisfaction.

Vos souhaits pour l'augmentation de la famille ont eu leur effet en plein; l'année passée j'ai eu trois petits-fils et une fille, et celle-ci deux fils et une fille, et j'aurais dû voir les cinq aînés de Florence, qu'on dit très-bien. Ma fille Marie, étant en Italie, ne peut assez en dire, tant de ceux de Florence que de Naples; cela fait deux bien heureux mariages et familles. Elle n'a pas été encore à Milan ni à Parme. Elle y ira à cette heure et retournera au mois de juillet, sa santé s'étant très-améliorée de l'air d'Italie. J'avoue, je serai charmée de son retour, elle me fait un grand vide.

Vous ne me marquez rien de vos santés; j'espère qu'elles seront telles que je les souhaite. En faisant mon compliment

---

[1]) Nach Görz.

à notre chère abbesse[1]), je vous prie de me croire toujours votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

Ce 12 février (1777).

VI. Monsieur mon cousin. J'ai eu une vraie satisfaction à revoir vos chers caractères et les vœux que vous voulez me faire. J'en ai grand besoin, j'ai vieilli furieusement cette année, et pas tant pour l'extérieur, mais mes forces, mes facultés, mon humeur ont eu une grande secousse. Mon attachement, mon amitié pour vous ne finiront qu'avec mes tristes jours.

Votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 9 de l'an (1778).

VII. Monsieur mon cousin. Votre souvenir m'a fait grand plaisir, mais l'incommodité de ma chère cousine me fait bien de la peine. Quand on commence à un certain âge à être incommodé, cela ne nous quitte plus, et nos jours deviennent très-pénibles. Je souhaite donc bien sincèrement d'apprendre bientôt des meilleures nouvelles. Les vôtres sont toujours parfaites, et au dire des gazettes vous voulez entreprendre un voyage en Danemark pour le campement qui doit s'y

---

[1]) Ferdinands jüngere Schwester Therese Natalie, Aebtissin zu Gandersheim.

tenir. Rien de si naturel que d'aller voir une reine[1]) qui vous appartient de si près, des bontés de laquelle les Cobenzl[2]) n'ont pu se louer assez, et de ses sentiments pour moi. Je les lui rends bien sincèrement, ayant toujours admiré en différentes, assez pénibles occasions le sage parti qu'elle en a tiré. Je souhaiterais bien qu'elle ait la consolation de devenir grand'-mère.

J'ai ici mon fils Ferdinand avec son épouse. Il a commencé à se consumer en Italie; l'air d'ici lui donne plus de force, mais je ne le trouve pas plus gras, étant d'une maigreur étonnante, après avoir été d'une graisse trop forte. Il y a deux ans elle était telle qu'il me faisait souvenir bien souvent de notre cher prince Louis. Il a des forces, il sort, l'air ne lui fait point du mal, il mange et dort, mais son estomac est bien ruiné, et il souffre de tiraillements de nerfs et d'un peu de hypocondrie, naturelle de se trouver infirme à vingt-trois ans. Il compte rester ici jusqu'au printemps; je souhaite plus que je ne l'espère, qu'il se remette entièrement.

Nous avons cet hiver bien des malades, n'ayant point de froid, mais beaucoup d'humidité. Je souffre quelquefois de l'érésipèle, assez incommode, mais surtout de fluxions, enflures aux bras et mains. J'ai cru que c'est une espèce de goutte, mais on n'en convient pas, et plutôt des rhumatismes, mais qui ne passent pas, existent toujours un peu

---

[1]) Die jüngste Schwester des Prinzen Ferdinand, Juliane, Witwe König Friedrichs V. von Dänemark, durch die bedeutsame Rolle bekannt, die sie in dem Verfahren gegen die Königin Mathilde und Struensee gespielt.

[2]) Ludwig Graf Cobenzl (IV, 261) war, bevor er im September 1777 zum Gesandten in Berlin ernannt wurde, durch drei Jahre in gleicher Stellung in Kopenhagen. Seine Gemalin Theresia Johanna war eine geborne Gräfin von Monte Labate und Besitzerin der Herrschaft Napagedl in Mähren.

plus un peu moins. Le mal est que l'écrire me coûte souvent, et que la main n'étant pas ferme, cause souvent des inconvénients. J'abuse de vous entretenir si longtemps de mes misères, comptant sur votre indulgence et votre amitié en toutes occasions, comme vous pouvez compter sur la mienne.

Votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

Bien mes tendres compliments à ma chère cousine l'abbesse.

Ce 1er juin (1778).

VIII. Monsieur mon cousin. Je viens de recevoir deux de vos lettres. Vous voulez bien vous souvenir de ma naissance qui est bien ancienne et me pèse cette année encore plus[1]). Je ne saurais vous exprimer ma joie de n'avoir trouvé votre cher nom dans aucune des listes ni dans les gazettes[2]). Votre voyage à Copenhague me fait double plaisir, pour la reine, votre sœur, si vous le trouvez convenable de lui faire mes plus tendres compliments, et pour vous voir occupé bien loin de l'Allemagne. Mais votre seconde lettre m'a vraiment affligée pour notre chère abbesse. On disait ici le duc[3]) attaqué de nouveau d'un accident. Je me flattais

---

[1]) Anspielung auf den bevorstehenden Ausbruch des baierischen Erbfolgekrieges.

[2]) Ferdinand antwortete hierauf am 28. Juli: Je ne puis pas regretter de n'avoir pas été trouvé sur aucune liste, ni dans aucune gazette, puisque mon incomparable impératrice a bien voulu m'assurer que mon oubli lui a fait plaisir.

[3]) Herzog Carl von Braunschweig (II, 263), Ferdinands ältester Bruder starb noch vor Maria Theresia, am 26. März 1780.

que cela ramènerait le prince héréditaire chez lui, mais cela n'a eu lieu, et je ne peux m'accoutumer de voir mes plus proches parents contre nous, mais surtout mon prince Léopold, que je croyais tenir; par un malheureux mésentendu cela a été manqué. Je souhaite que la tranquillité, qui existe encore le premier de ce mois, se soutienne et amène avant l'hiver le calme total. Je suis toujours, Monsieur mon cousin, votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

Ce 6 de l'an (1779).

Monsieur mon cousin. La vôtre du 19 de l'autre mois IX.
m'a causé une vraie consolation, et ce que vous m'en dites de vos voyages, me fait plaisir, et je vous en remercie. Vous n'êtes pas indifférent dans ce monde et surtout pour mon cœur, que je ne sente un vrai plaisir de vous voir entièrement à vous-même, tirant par là la conséquence que vous êtes pour votre cousine, au moins votre cœur, après que tout le monde, et surtout nos bons Allemands sont contre nous.

Cette année était une des plus cruelles de ma vie: les pertes de notre chère princesse[1]), de deux petits-fils[2]), une fille à Paris et la mère dans le plus grand danger[3]), deux fils et un beau-fils exposés[4]), deux malades très-sérieuse-

[1]) Ferdinands Schwester, die Aebtissin zu Gandersheim, war am 26. Juni 1778 gestorben.

[2]) Leopolds Sohn Maximilian war am 9. März, und Carl, der älteste Sohn der Königin von Neapel, am 17. December 1778 gestorben.

[3]) Anspielung auf die Niederkunft der Königin Marie Antoinette und die Gefahr, in der sie dabei schwebte.

[4]) Joseph, Maximilian und Prinz Albert als Theilnehmer am Feldzuge.

ment[1]), les maux publics, les calamités des peuples, l'abandon de tout le monde, je ne sais comme j'ai soutenu et à quoi le bon Dieu veut me réserver, ayant tout mon sceau de ma triste carrière, qui paraît finir encore plus malheureusement qu'elle n'a commencé. Je n'ai plus qu'une seule espérance, mais les mois de janvier et de février passés, elle n'existera plus, et c'est pourtant cette seule espérance qui me soutient encore[2]). Je crois avoir fait plus peut-être que je ne devais pour ma gloire et mon repos, mais mon particulier doit céder, quand il s'agit du bonheur général. Ma santé se soutient, mais avec mille incommodités qui rendent la vie pénible, mais qui ne changeront jamais les sentiments de ma tendre amitié pour vous.

Votre affectionnée cousine Marie Thérèse.

Ce 2 juin (1779).

x. Monsieur mon cousin. J'ai reçu votre dernière du 3 de l'autre mois, et votre souvenir pour ma vieille naissance, qui a été bien heureuse, en signant cette paix tant désirée[3]), et dont je remercie Dieu journellement, et me sens vraiment renaître. Je vous avais écrit en mai une lettre, espérant qu'alors, les premiers jours de ce mois, elle devait être conclue, mais la malheureuse défiance a reculé de façon ce tant désiré objet des deux côtés, que je craignais qu'il arrivât

---

[1]) Die Erzherzoge Ferdinand und Maximilian.

[2]) Die Hoffnung auf Zustandebringung des Friedens.

[3]) Bekanntlich wurde der Friede zu Teschen am 13. Mai, dem Geburtstage der Kaiserin unterzeichnet.

encore comme l'année dernière en août, et j'avoue, ma sensibilité était si grande, que cette lettre devant faire un grand tour avant de vous arriver, j'ai trouvé mieux de la brûler, la trouvant à soixante deux ans trop vive.

Je n'ai pas quitté la ville, nonobstant le beau temps, avant que le *Te Deum* a été chanté, et nous voilà depuis trois jours établis ici à Laxenbourg, endroit favori de feues Leurs Majestés mes parents. Mon fils cadet n'est pas avec nous, ayant pris au mois de septembre à force de fatigues une grande maladie et hémorrhagie. Tout son mal a été guéri et arrêté, mais malheureusement tout s'est jeté dans les jambes. Il est depuis la fin d'octobre sans pouvoir marcher. On lui a fait cinq incisions à une jambe, dont il s'est trouvé mieux, mais le mal s'est jeté à l'autre, et on ne pourrait l'opérer, étant sur le genou, où toutes les articulations se rassemblent, sans l'estropier pour le reste de ses jours. Je crains que nous y viendrons pourtant, mais tant qu'il y a de l'espérance, on recule ce moment. La perspective d'un jeune homme robuste, la santé, même vingt-deux ans, et qui promettait et avait une vraie vocation pour le militaire, et j'ose dire bien des qualités pour ce métier, font regretter d'autant plus, s'il devait se voir frustré de toutes ses espérances. Il est d'une douceur, docilité et fermeté qui surpassent mon attente. J'avoue, vieille comme je suis, je ne pourrais en faire autant. Il ressemble beaucoup à son père; jugez combien il m'est cher, mais il le mérite aussi.

C'est assez vous ennuyer avec mes plaintes, mais je sais que je parle à un bon parent et ami. Je ne saurais vous cacher, combien je suis touchée à propos de parents, car j'aime mon sang. C'est à ce moment de la paix, que les particuliers qui ont souffert, et les militaires qui retournent, content leurs aventures. Quelle joie était la mienne, quand

par une voix générale tant les officiers prisonniers que les pauvres particuliers et bourgeois de Troppau et Jägerndorf parlent, la larme à l'œuil, des marques réelles de bonté et humanité du prince héréditaire de Brunswick et du prince Frédéric, des générosités pas petites de leur part, et qui se sont soutenues tout le temps que ces princes se sont trouvés là, et leur ont fait oublier les cruautés de Stutterheim, qui était vraiment inhumain.

Mon cher cousin, je voudrais vous charger, si vous le trouvez convenable, de leur marquer ma reconnaissance, et combien ces sentiments m'ont touchée et attachée à leur personne. Le prince héréditaire, qu'il m'a fait le plus de peine de voir avec le roi, connaissant ses talents, nous doit avoir été même utile, en pensant comme un bon citoyen du monde à procurer la paix; c'est consolant, quand on doit à ses parents des faits pareils. Votre séjour à Blankenbourg et vos réflexions ne sont pas moins obligeantes pour moi, et j'avoue, vous voyant en inaction en tout ceci, m'a fait grand plaisir, et mes sentiments vous sont entièrement voués pour la vie.

Monsieur mon cousin, votre affectionnée cousine

Marie Thérèse.

Laxenbourg, ce 3 juillet (1779).

XI. Monsieur mon cousin. J'ai reçu dans un intervalle de neuf jours trois de vos lettres avec les incluses de vos deux neveux à vous, qui m'ont fait plaisir, mais celle par le cavalier danois était du 26 d'avril. Je ne l'ai vu encore qu'en passant; je le plains, s'il a un procès, et dans les affaires d'empire et moins encore de justice je n'entre en rien. Il

faut cette chère reine ma cousine, de laquelle je m'entretiens ici si souvent avec les Cobenzl, qui sont avec nous, et votre lettre, que je me charge de parler en général au président [1]) et vice-président [2]) du conseil aulique, qu'on tâche de finir les choses, sans entrer en matière; c'est tout ce que je peux faire.

Depuis trois semaines que nous sommes ici, nous avons vu passer tous les deux jours beaucoup de troupes qui retournent en Italie, Styrie, Carniole et Hongrie, et beaucoup de Croates, il faut dire tous en bon état, de la meilleure volonté et au-delà du complet en hommes et chevaux. Ces derniers seront partagés gratis aux paysans, et de même quarante mille hommes, la dernière *Rekrutirung* de cet hiver, beaucoup de jeunes gens, mais bonne volonté. J'ai vu moi-même un spectacle touchant d'une mère, en revoyant ses deux fils. J'en ai ressenti toute sa consolation, et ne pouvais retenir mes larmes, en lui voyant verser de joie. Combien d'autres se trouveront dans le même cas; quel plaisir d'en faire aux autres!

Mon fils n'est pas à condamner qu'il lui a coûté de renoncer à la guerre. Je vous avoue, en voyant ces troupes et leur bonne volonté, il y avait à ébranler, non pas un jeune prince qui veut courir après la gloire, mais mon vieux cœur a été ébranlé, et je sais d'autant plus de gré à ce cher fils, qu'il s'est sacrifié pour moi, et ne marque pas la moindre humeur ou regret. Mon fils cadet se porte aussi mieux; il marche au jardin un peu lentement, mais sans béquille; l'air d'ici lui a fait grand bien, mais la sécheresse

---

[1]) Johann Hugo Freiherr von Hagen (I, 63), jetzt Präsident des Reichshofrathes.

[2]) Wolf Christoph Graf Ueberacker, Vicepräsident des Reichshofrathes.

qu'il fait presque partout chez nous, a fait bien du tort à la récolte, mais surtout pour le foin; je ne sais comment les armées auraient pu subsister.

Je suis bien fâchée de la déclaration de l'Espagne [1]); moi que ne respire que paix, je la voudrais voir partout.

Vous aurez entendu par les bruits publics le malheur arrivé dans le magasin à poudre: c'était plus effrayant que réel. Je vous joins le rapport original des morts et blessés: vingt-deux hommes d'artillerie et quatre de garde du régiment de Charles Lorraine. Une cinquantaine de maisons endommagées, mais écrasées que trois, mais presque toutes les vitres dans deux faubourgs cassées. L'épouvante était grande, et d'autant plus qu'il y a encore une bonne quantité de ces combustibles ici, qui ne peuvent être transportés à la fois. Ce qui a été étonnant, c'est qu'il n'y avait point de feu, hors le seul coup, quand tant de patrons de canons de six et douze livres ont sauté ensemble; les boulets ont blessé et fait le grand dommage.

J'entre dans ce détail, connaissant votre amitié pour moi. J'avoue, j'en étais très-touchée et doublement, l'empereur s'étant encore exposé toute la journée à aider et consoler les malheureux. Je suis toujours votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

Je vous prie de me marquer, comment se porte le duc. On en parle ici différemment; je souhaite que la belle saison lui sert de rétablissement.

---

[1]) Der Abberufung des spanischen Botschafters in London, Marquis Almodovar, und der activen Theilnahme Spaniens an dem Seekriege Frankreichs wider England.

Ce 15 de l'an (1780).

Monsieur mon cousin. Je ne saurais vous exprimer, XII.
combien je sens vivement que vous avez résisté à toutes les plus fortes attaques de vous engager quelque part, et je suis assez avantageuse, que je crois y avoir quelque part, votre attachement et amitié pour moi m'étant connus. Jugez donc de ma reconnaissance et de ma satisfaction, vous aimant en bonne parente et connaissant assez vos talents, à croire que la balance ne serait égale du côté, où vous vous trouverez.

L'année que nous venons de passer, était encore une des plus tranquilles, que j'ai passées depuis quinze ans. Dieu veuille que celle-ci n'y porte un changement. C'est la raison, pour laquelle je souhaite tant de voir la paix entre les puissances maritimes. Nous nous sommes offerts des deux côtés comme amis, si on peut être utile à concilier les choses. Tous les deux ont répondu très-honnêtement à ne pouvoir y penser. Pour ce moment il nous suffit d'avoir offert nos bons offices, sans vouloir gêner en rien deux puissances amies.

Vous me dites si obligeamment, qu'au nord on veut bien se souvenir de moi. J'attribue le tout à vous; on croit vous faire la cour de parler en bien de votre vieille cousine, mais vous m'obligerez beaucoup, en écrivant à la reine [1]), de lui faire mes plus tendres compliments, en la remerciant de toutes ces bontés qu'elle a pour les Kageneck [2]), qui sont pénétrés de reconnaissance, et connaissant ma tendresse pour ma maison, ne me laissent rien ignorer de ce que cette

[1]) Juliane von Dänemark.

[2]) Friedrich Graf Kageneck, kaiserlicher Gesandter in Dänemark. Seine Gemalin war Anna Maria Franziska Eleonora Freiin von Andlau.

aimable reine et cousine fait et dit pour moi. Vous ne pourriez dire assez de ma part, en recommandant la petite femme, qui est fort aimable, aux bontés de la reine.

Les jours de poste me renouvellent toujours le plaisir d'apprendre des nouvelles les plus chères et agréables. Pourriez-vous me procurer le portrait de cette chère reine? Pourvu qu'il ressemble, il peut être en petit ou grand, comme vous voulez. J'ai reçu une lettre de la nouvelle abbesse de Gandersheim [1]); le cœur m'a manqué, en voyant ce cher titre, quoique l'actuelle a bien ses mérites, et que je ne lui ai jamais souhaité l'abbaye, mais un trône [2]). Le passage du duc de Lafôes, ou comme on le nommait alors, de Bragance [3]), et celle du colonel O'Flanagan était bien à ce sujet, mais ma malheureuse étoile a tout fait manquer.

Je vous prie, mon cher cousin, d'être persuadé de toute mon amitié, et de me croire toujours votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

---

[1]) Auguste Dorothea Prinzessin von Braunschweig-Wolfenbüttel, jüngste Schwester des Erbprinzen Carl Wilhelm Ferdinand und der Prinzen Friedrich und Leopold. 1749 geboren, wurde sie am 3. August 1778 Aebtissin zu Gandersheim und starb daselbst am 10. März 1810.

[2]) Maria Theresia deutet hier an, dass sie seinerzeit die Vermälung dieser Prinzessin mit ihrem Sohne Joseph gewünscht habe.

[3]) Johann von Braganza, Herzog von Lafôes, geboren 1719. Während des siebenjährigen Krieges diente er in der österreichischen Armee, und er scheint später von der Kaiserin mit der Brautschau in Braunschweig beauftragt worden zu sein.

Ce 1er février (1780).

Monsieur mon cousin. Un rhume qui m'a incommodée, est la cause que je ne vous ai écrit plus tôt sur la grande perte que nous venons de faire dans la princesse de Prusse, pleine de vertus et de bontés, et l'unique consolation de la reine, qui m'occupe continuellement[1]). Si vous croyez convenable de lui marquer, combien je partage ses justes regrets, vous m'obligerez, et vous, qui avez passé tant d'années avec ces chères sœurs, vous sentirez plus qu'un autre ce vide. On ne gagne rien en vivant longtemps; on se trouve à la fin tout seul, et cela dans le moment, où on aurait le plus besoin de secours, conseil et consolation. Tant que j'existerai, mes sentiments ne changeront; je compte de même sur les vôtres, étant toujours votre bien affectionnée cousine XIII.

Marie Thérèse.

Ce 19 d'avril (1780).

Monsieur mon cousin. Depuis quelque temps notre correspondance est toujours remplie de douleurs et justes regrets. Notre bon duc, le meilleur prince, a terminé ses précieux jours. Je vous avoue, j'en suis vraiment pénétrée pour sa famille, pour ses sujets et pour vous, mon cher cousin, ayant été lié et attaché plus qu'un autre de ses XIV.

---

[1]) Die Kaiserin spricht hier von den beiden Schwestern des Prinzen Ferdinand, Elisabeth, Gemalin König Friedrichs II., und Louise Amalie, Witwe des schon im Jahre 1758 verstorbenen Prinzen August Wilhelm von Preussen. Letztere war am 13. Jänner 1780 gestorben, während ihre ältere Schwester, die Königin, sie noch um siebzehn Jahre überlebte.

frères à ce bon prince et frère. Ces coups réitérés à une âme sensible et capable d'attachement, me font craindre pour votre santé. Je serais charmée d'apprendre qu'elle n'en a souffert, et de me croire toujours votre fidèle amie et cousine Marie Thérèse.

Les portraits de notre chère reine sont arrivés très-bien. Je les trouve très-bien exécutés et trouve une ressemblance à un cher et beau prince Ferdinand d'alors, ce qui me les rend encore plus chers.

INHALT.

Erste Abtheilung.

An den Grafen Batthyány.

Seite

Instruction der Kaiserin Maria Theresia für den Ajo ihres Sohnes Joseph, Feldmarschall Grafen Batthyány (1751) 5

Vertrauen zu Batthyány. Eigenschaften des jungen Erzherzogs. Sein Hang zur Selbstüberhebung. Eigenwille. Herzensgüte. Grosse Lebhaftigkeit. Unzugänglichkeit gegen Ermahnungen. Nothwendigkeit, sich von ihm ehren und fürchten zu machen, sein Zutrauen zu gewinnen. Zurückhaltung und Festigkeit gegen ihn. Seine Abneigung wider das Eingestehen seiner Fehler. Seine Spottsucht. Entfernung der Schmeichler. Tageseintheilung. Andachtsübungen. Lob des bisherigen Erziehers Weger. Functionen des Ajo. Die Kammerherren. Führung der Casse. Die Dienstleute. Der Stall und die Küche. Anempfehlung des Erzherzogs.

An den Grafen Franz Thurn.

I. Undatirt (1761) 17

Zuweisung zur Unterstützung des Ajo Grafen Künigl bei der Erziehung des Erzherzogs Leopold. Aufzählung der ihm hiedurch übertragenen Pflichten. Die Religion. Die Lectüre hängt von dem Gutachten des Beichtvaters ab. Gesinnung gegen die Eltern. Gesundheitspflege. Verfahren bei etwaigen Erkrankungen. Trägheit des Erzherzogs. Seine Hinneigung zu Vorurtheilen. Seine Herzensgüte und Wissbegierde. Grössere Offenheit und Sicherheit wären an ihm erwünscht. Nothwendigkeit seiner Ausbildung für seine zukünftige Stellung. Die militärischen Studien. Anempfehlung vollkommensten Einverständnisses mit dem Ajo.

II. Undatirt (Mai 1762) 21

Billigung eines von Thurn vorgelegten Rechenschaftsberichtes:

Fidèle tableau de S. A. R. l'archiduc Léopold 22

III. Undatirt (August 1765) 27

Uebersendung eines Geschenkes. Anempfehlung Leopolds aus Anlass seiner Reise von Innsbruck nach Florenz.

An den Grafen Anton Thurn.

I. Undatirt (Juli 1764) 31

Berufung Thurns zur Begleitung des Erzherzogs Leopold.

Seite

II. **Undatirt (Ende August 1764)** 31
Erneuerte Berufung Thurns zur Dienstleistung bei Leopold.

III. **17. Februar 1766** 32
Bedauern über den Tod des Grafen Franz Thurn. Pensionsanweisung für dessen zwei Kinder. Anempfehlung des Grossherzogs Leopold. Vertrauen der Kaiserin zu Thurn.

IV. **10. März 1766** 33
Zurücksendung der Papiere des Grafen Franz Thurn. Er möge dessen Vertrauensstellung einnehmen. Erneuerte Anempfehlung des Grossherzogs. Ausstellungen an dessen Benehmen. Nothwendigkeit einer Aenderung desselben. Belobung des Grafen Anton Thurn. Rechtfertigung des Verfahrens der Kaiserin gegen dessen verstorbenen Bruder. Unmöglichkeit, den toscanischen Hof mit Geld zu unterstützen. Die Stellung Botta's. Rosenberg. Pallavicini. Pergen. Reischach.

V. **19. März 1766** 39
Dank für die Anerbietungen Thurns. Er möge auf seinem Posten verbleiben.

VI. **24. März 1766** . . . . . —
Beunruhigung der Kaiserin über den Grossherzog Leopold. Vorschriften für das Benehmen gegen ihn. Botta's etwaige Ersetzung durch Rosenberg. Ueber die Rückkehr des Grafen Goëss nach Florenz.

VII. **24. April 1766** 40
Dank für Thurns umständliche Berichte. Die Gesundheit des Grossherzogs. Uebung im Deutschen. Fortsetzung der militärischen Studien.

VIII. **11. Juni 1766** 41
Zufriedenheit mit den Nachrichten aus Florenz und der Pünktlichkeit Thurns. Klage über die Schweigsamkeit des Grossherzogs. Botta's Ersetzung durch Rosenberg. Beilegung der Differenz zwischen Joseph und Leopold. Abreise des Kaisers. Leopolds militärische Studien. Der Erbprinz von Braunschweig. Lob Pandolfini's und Thurns.

IX. **25. Juni 1766** 43
Thurns projectirte Reise nach Wien. Die Kaiserin zieht sein Verbleiben in Florenz vor. Tadel der Schweigsamkeit des Grossherzogs. Botta's etwaiger Rücktritt. Dessen fernere Bezüge. Uebel angebrachte Grossmuth. Warnung vor finanziellen Verlegenheiten. Lob der Briefe der Grossherzogin.

X. **26. Juli 1766** 45
Richtschnur für das Verfahren gegen den Erbprinzen von Braunschweig in Florenz. Andeutungen für das Benehmen des Grossherzogs gegen ihn.

XI. **13. September 1766** 47
Instructionen für Rosenberg in Bezug auf den Grossherzog. Warnung vor Vernachlässigung der deutschen Sprache und der militärischen Studien. Klage über Leopolds Vergesslichkeiten. Warme Belobung Thurns.

XII. **9. October 1766** . . . . . —
Freude über das dem Grossherzoge gespendete Lob. Erlaubniss zu einer Reise Thurns nach Wien. Tadel eines Jagdausfluges Leopolds. Er hätte bei der Grossherzogin bleiben sollen. Warnung vor übertriebener Reiselust.

XIII. **3. November 1767** 49
Wünsche für das Gelingen des Heiratsprojectes des Grafen Taaffe. Schmerz über den Tod der Erzherzogin Josepha. Besserung in dem Zustande der Erzherzogin Elisabeth. Besorgniss für Ferdinand und Maximilian.

Seite

XIV. 24. Jänner 1768 50

Herannahende Niederkunft der Grossherzogin. Bestimmung der Erzherzogin Caroline nach Neapel. Mitleid mit ihr. Klage über die Verschlossenheit Leopolds.

XV. 22. Juli 1768 51

Freude über die glückliche Ankunft in Neapel. Zufriedenheit mit dem dortigen Aufenthalte. Uebertriebene Festlichkeiten. Lob der Unerschrockenheit des Grossherzogs. Dessen Unwohlsein zur See. Die Kaiserin wünscht nähere Auskunft. Falsche Nachrichten aus Italien.

XVI. 30. December 1768 53

Zufriedenheit mit dem zu Ende gehenden Jahre. Furcht vor dem Herannahen einer unheilvollen Zeit. Hoffnung, nicht in die polnischen Wirren verwickelt zu werden. Sehnsucht nach Erhaltung des Friedens. Thurn ist in Italien nothwendiger als bei der Armee.

XVII. 11. Juni (1770?) 54

Freude über Leopolds Freundschaft für Thurn. Uebersendung eines Geschenkes für den Letzteren. Beunruhigung über das Unwohlsein der Kinder des Grossherzogs.

XVIII. 3. Jänner 1771 . . . . . —

Thurn möge seine Wohnung am grossherzoglichen Hofe behalten. Dauer seines dortigen Verbleibens.

XIX. 8. April 1771 55

Uebernahme des Postens eines Obersthofmeisters durch Thurn. Zufriedenheit der Kaiserin. Tadel der zu grossen Einfachheit der Hofhaltung in Florenz. Thurn möge an eine Entfernung von dort nicht denken. Hoffnung auf Forterhaltung des Friedens. Trauer über den Tod der Gräfin Paar.

XX. 23. April 1771 56

Billigung eines Geschenkes für Rosenberg. Aneiferung zur Freigebigkeit. Vereinsamung in Wien. Die Gräfin Paar. Beschwerde über Thurns Mangel an Vertrauen zur Kaiserin.

XXI. 21. Mai 1772 57

Vertrauensversicherungen. Die Reise der verwitweten Kurfürstin von Sachsen.

XXII. Undatirt (November 1772) . . . . . —

Belobung der Dienstleistung Thurns.

XXIII. 4. Mai 1774 58

Anempfehlung des neuernannten Ajo Grafen Colloredo.

XXIV. Undatirt (Anfangs November 1774) . . . . . —

Beantwortung einer Anfrage Thurns über seine zukünftige Bestimmung. Ernennung des Erzherzogs Franz zum Inhaber eines Regimentes.

XXV. 15. September 1775 59

Andeutungen für Thurn zu dessen gemeinsamer Reise mit Maximilian.

XXVI. 7. October 1775 60

Thurns Reise mit Maximilian. Leitung des erzherzoglichen Haushaltes. Häufige Berichterstattung. Der Aufenthalt in Genua und Turin. Das Ceremoniell. Vorschriften für ein etwaiges Unwohlsein. Ugarte und Weingarten.

Seite

XXVII. 16. November 1775 61

Belobung der Berichte Thurns. Billigung des Besuches der piemontesischen Festungen. Die Reise braucht nicht beschleunigt zu werden. Betrachtungen der Kaiserin über die Vergangenheit, die Gegenwart und die Zukunft. Thurn soll eine wahrheitsgetreue Schilderung Maximilians entwerfen. Auch über Ferdinand wünscht die Kaiserin vertrauliche Mittheilung.

XXVIII. 16. Mai 1780 62

Die beabsichtigte Uebersiedlung der Gräfin Thurn nach Graz.

An den Grafen Rosenberg.

I. Undatirt (Ende Februar 1769) 65

Ankündigung der bevorstehenden Ankunft des Kaisers in Italien. Sehnlicher Wunsch, ihn sich wieder verheiraten zu sehen. Dessen beabsichtigte Reise nach Neapel. Seine günstige Meinung von Rosenberg.

II. Undatirt (October 1769) 67

Instruction für Rosenbergs erste Mission nach Parma. Er soll die Infantin von der Einmischung in die Geschäfte und der Parteinahme gegen du Tillot zurückhalten. Der Letztere möge sich der Kaiserin erkenntlich bezeigen. Die finanziellen Verlegenheiten in Parma. Geldhilfe sei von Wien nicht zu erwarten. Eine etwaige Reise der Infantin. Ehescheidungsgedanken. Der Charakter des Infanten. Das zweckmässigste Benehmen gegen ihn. Knebel soll trachten, ihn für sich einzunehmen. Erkundigung nach dem Beichtvater des Infanten. Das Befinden seiner Gemalin. Sonstige Verhaltungsvorschriften.

III. Undatirt (März 1772) 70

Instruction für Rosenbergs zweite Mission nach Parma. Tadelnswerthe Vorgänge daselbst. Bisher ergriffene Mittel zur Abhilfe. Erfolglosigkeit derselben. Nothwendigkeit eines letzten Versuches. Ernstliche Vorstellungen an die Infantin. Deren Fruchtlosigkeit würde entscheidende Schritte nach sich ziehen. Aufzählung der Pflichten der Infantin als Frau, als Herzogin und als Mutter. Ihre Beziehungen zu den Königen von Frankreich und Spanien. Ihre Stellung zur Kaiserin als ihrer Mutter. Drohung, sie ganz sich selbst zu überlassen. Verhaltungsvorschriften für sie. Deren etwaige Nichtbefolgung wird den Abbruch aller Verbindungen mit ihr nach sich ziehen.

IV. Undatirt (April 1774) 80

Instruction für Rosenberg als Begleiter des Erzherzogs Maximilian auf dessen Reise nach den Niederlanden und Frankreich. Mittheilung der Vorschriften für den Erzherzog selbst, den Beichtvater und den Leibarzt. Vertrauen der Kaiserin zu Rosenberg. Erinnerung an dessen Dienstleistung bei Leopold. Maximilians Eigenschaften. Anempfehlung fleissiger Correspondenz mit Wien. Einräumung unbedingter Autorität über die Dienstleute. Die Ausgaben für den Erzherzog. Die Besoldung Rosenbergs, Lambergs und Weingartens. Die Behandlung des Personals. Beobachtung strengen Incognito's. Die Auswahl der Umgebung des Erzherzogs. Dessen Benehmen gegen den Prinzen Carl von Lothringen.

Instruction für den Beichtvater 84

Ueberwachung der Lectüre. Die Andachtsübungen. Heiligung der Feiertage. Beobachtung des Fastengebotes. Verrichtung bestimmter Gebete. Vierteljähriger Rückblick auf das eigene Leben. Benehmen im Falle einer schweren Erkrankung. Tägliche Anhörung der Messe. Verdopplung ihrer Anzahl an Sonn- und Feiertagen. Begehung der Erinnerungstage. Vierteljährige Berichterstattung von Seite des Beichtvaters.

Seite

Instruction für den Arzt. 86

Vorschrift für das Verfahren bei ernstlichen Erkrankungen. Die Heranziehung anderer Aerzte wird nicht gewünscht. Monatliche Berichterstattung an Störck. Beobachtung rückhaltsloser Offenheit. Unterordnung des Arztes unter Rosenberg. Die Körperbeschaffenheit des Erzherzogs. Bei gefahrdrohender Erkrankung sind die Sterbesacramente zu empfangen.

An den Grafen Firmian.

I. **Undatirt (1769)** 91

Uebersendung eines Briefes an Reischach. Zeitpunkt der Vermälung der Erzherzogin Amalie. Die Reise des Kaisers in Italien. Seine Zufriedenheit mit Firmian.

II. **6. Juli (1769)** . . . . . —

Maria Theresia bedauert ein Unwohlsein Firmians. Ermahnung zur Schonung. Anweisung zur Verabfolgung einer Geldsumme an die Infantin von Parma.

III. **11. Juli (1769)** 92

Verlangen nach verlässlichen Nachrichten über die Infantin. Der Leibarzt Störck. Ihr anderes Gefolge.

IV. **Undatirt (October 1777)** 93

Mittheilungen über den Erzherzog Ferdinand. Schreiben der Kaiserin an den Herzog von Modena. Anempfehlung Firmians. Unwohlsein der Kaiserin.

V. **25. Jänner 1778** . . . . . —

Anempfehlung des Feldmarschalls Grafen Wied.

VI. **Undatirt (Ende 1779)** 94

Frosini's Mission nach Wien. Die Fürstin Melzi. Anempfehlung der Gräfin Almesloë. Zufriedenheit mit Borsieri.

An den Grafen Franz Eszterházy.

Undatirt (177.) 97

Consultation mit Kaunitz über die Studien des Erzherzogs Maximilian. Des Fürsten günstige Meinung von Eszterházy.

An die Gräfin Lerchenfeld.

I. **Undatirt (November 1756)** 101

Uebersendung der Stundeneintheilung für die Erzherzoginnen Johanna und Josepha. Erläuternde Bemerkungen hierüber. Die Gesundheitspflege. Die Nahrung. Die Lehrstunden. Die Reinlichkeit. Die Andachtsübungen. Die Dienstleute. Bewahrung vor Aberglauben. Sonstige Verhaltungsvorschriften.

Norma und Regulirung der Stunden 104

II. **Undatirt (November 1756)** 105

Vervollständigung der Instruction.

III. **Undatirt (April 1757)** . . . . . —

Belobung der Berichte der Gräfin Lerchenfeld über eine Unpässlichkeit der Erzherzogin Josepha. Schwere Erkrankung der Erzherzogin Marianne. Besorgnisse für das Leben der Letzteren.

Seite

IV. Undatirt (April 1757) 106
Krankheitsberichte. Ausschliessliches Vertrauen auf Gott. Geschenk für Josepha. Der Blasiussegen.

V. Undatirt (April 1757) 107
Dank für die sorgfältige Pflege der Erzherzogin Josepha. Die allmälige Wiedergenesung der Erzherzogin Marianne. Besorgnisse für die Zukunft derselben. Anordnungen für die Reinigung der Wohnung. Kleine Geschenke.

VI. Undatirt (April 1757) 108
Fernere Verfügungen für die Reinigung der Wohnung. Geldgeschenke für das weibliche Dienstpersonal.

VII. Undatirt (April 1757) 109
Dank für einen beruhigenden Brief. Anfänglicher Schrecken über einen heftigen Rückfall. Uebersendung kleiner Geschenke.

VIII. Undatirt (October 1760) . . . . . —
Vorschläge zur Anstellung eines Hoffräuleins und einer Kammerfrau. Lob des Benehmens der Erzherzogin Johanna. Der junge Lerchenfeld.

IX. Undatirt (1760?) 111
Auswahl eines Ersatzes für die Kammerdienerin Mercier. Das Befinden der Gräfin Lerchenfeld.

X. Undatirt (August 1762) 112
Rücksendung der Erzherzogin Johanna von Holitsch. Zufriedenheit mit ihrem Benehmen. Beunruhigender Zustand der Erzherzogin Isabella. Belobung der Hofdame Gräfin Wallis.

XI. Undatirt (December 1762) 113
Wiederbelebung der Hoffnung für die Erzherzogin Johanna. Vertrauen auf Gott und die Aerzte. Das Dienstpersonal. Der Kirchenbesuch. Verlangen nach umständlichen Berichten.

XII. Undatirt (23.? December 1762) 115
Der Tod Johanna's. Danksagung an die Gräfinnen Lerchenfeld und Wallis, sowie das Dienstpersonal.

XIII. Undatirt (1763) . . . . . —
Anordnungen hinsichtlich der Erziehung der Erzherzogin Josepha. Deren etwaiges Zusammensein mit Elisabeth oder Amalie.

XIV. 13. October 1763 116
Instruction für die Erziehung der Erzherzogin Josepha. Ihre dereinstige Berufung auf den Thron von Neapel. Ihr zukünftiger Gemal. Vortheile dieser Verbindung. Josepha wird ein Opfer der Politik. Wenn sie nur ihre Pflicht thut, mag sie auch unglücklich werden. Charakteristik des Königs Ferdinand. Eigenschaften, deren seine Gemalin vorzugsweise bedarf. Aufzählung ihrer Fehler. Vorschriften für ihre Anleitung zum Guten.

XV. Undatirt (November 1763) 119
Vervollständigung der Instruction. Tages- und Stundeneintheilung. Lehrstunden. Kirchenbesuch. Mahlzeiten. Sprachübungen. Andachtsverrichtung. Fehler Josepha's. Deren Anhänglichkeit an die Gräfin Lerchenfeld.

XVI. Undatirt 121
Zufriedenheit mit der Correspondenz. Uebersendung eines Geschenkes.

Seite

XVII. Undatirt 121
Ausstellungen an dem Benehmen Josepha's. Ihre Heftigkeit und Eigenliebe. Umsicht und Festigkeit sind nothwendig.

XVIII. Undatirt 122
Unwohlsein der Kaiserin. Ihre Selbstabschliessung von der Gesellschaft. Glückwunsch für die Gräfin Lerchenfeld.

XIX. Undatirt (1767) . . . . . —
Ankunft eines Couriers aus Neapel. Josepha wird im October dorthin abreisen. Die Gräfin Lerchenfeld soll entscheiden, ob sie mitgeht oder zurückbleibt. Dankbarkeitsversicherungen für sie.

XX. Undatirt (Ende März 1768) 123
Demnächstige Abreise der Erzherzogin Caroline nach Neapel. Bevorstehender Abschied von ihr. Rücktrittsprojecte der Gräfin Lerchenfeld.

XXI. Undatirt (Mai? 1768) . . . . . —
Briefe Carolinens aus Neapel. Rührung der Kaiserin über sie.

An die Gräfin Almesloë.

I. 4. October 1773 127
Ihre Ernennung zur Aja der erzherzoglichen Kinder in Mailand. Uebersendung einer für sie ausgearbeiteten Instruction. Anweisung an den Erzherzog Ferdinand und dessen Gemalin. Etwaige Berichterstattung nach Wien.

II. 14. März (1774) 129
Anempfehlung der Kammerfrau Dornfeld. Belobung der Gräfin Almesloë.

III. Undatirt (14.? Juli 1774) . . . . . —
Glückwunsch zum ersten Zahne der Erzherzogin Therese. Lob der Aja. Sehnsucht nach der Geburt eines Enkels.

IV. 26. März (1775) 130
Anempfehlung der Kammerfrau Radinkovich. Freude über die Sorgfalt der Aja für die kleine Erzherzogin Therese. Geschenk für dieselbe.

V. 24. October (1775) 131
Warme Belobung der Aja. Französische Begrüssungsworte der kleinen Therese an ihre Eltern.

VI. Undatirt (December 1779) . . . . . —
Ermahnung zur Schonung. Erkundigung nach den erzherzoglichen Kindern. Die kleine Therese.

VII. 13. Jänner 1780 132
Uebersendung eines Briefes an die Erzherzogin Therese. Der kleine Erzherzog und dessen Schwester Leopoldine. Körperliches Gebrechen der Letzteren.

VIII. 8. März 1780 . . . . . —
Uebersendung von Geschenken für die erzherzoglichen Kinder und von Büchern für die Aja. Besorgnisse für die Königin von Neapel. Ermahnung an die Aja, sich zu schonen. Die Religionswirren in Mähren. Der kleine Erzherzog.

Zweite Abtheilung.

An den Grafen Neipperg.

Seite

I. Undatirt (14. Juli 1741) 139
Absendung von Offizieren. Aneiferung zu entscheidenden Unternehmungen. Entschluss, keinen Zoll breit von Schlesien abzutreten.

II. Undatirt (23.? September 1741) . . . . . —
Ueber die Ermächtigung zum Abschlusse einer Uebereinkunft mit dem Könige von Preussen. Beweggrund hiezu. Etwaige Zusagen wegen Neisse. Nothwendigkeit baldigster Heranziehung der Armee.

III. Undatirt (11. October 1741) 140
Aufforderung zu schleunigstem Anmarsche mit seinem Corps. Andeutungen zur Hinhaltung des Königs von Preussen.

IV. Undatirt (Ende October 1741) 141
Bevorstehende Reise des Grossherzogs von Toscana zur Armee. Nothwendigkeit seiner Bedeckung.

V. Undatirt (December 1741) 142
Bitte um Beantwortung verschiedener Anfragen. Vorsorge für Wien. Neippergs Abgang von der Armee. Anerkennende Worte für ihn.

VI. Undatirt (September 1756) . . . . . —
Absendung von Kriegsbedürfnissen zu Browne. Freiheit des Handelns für ihn.

VII. Undatirt (September 1756) 143
Portionen für die Offiziere. Zulage für die Truppen.

VIII. Undatirt (September 1756) 144
Verfahren mit den von der Armee einlangenden Berichten. Vorkehrungen für wärmere Bekleidung der Truppen. Geldsendung nach Olmütz. Zulage für die dortige Mannschaft.

IX. Undatirt (September 1756?) 145
Um Auskunft über die Pflichterfüllung verschiedener Stabsoffiziere. Vorkehrungen zu besserer Ausrüstung eines vernachlässigten Regiments. Die Remontirung.

X. Undatirt (Ende 1756?) 146
Ernennung des Grafen Franz Callenberg zum Oberstlieutenant, „weil er die Thurn heiratet“.

XI. Undatirt (1756) . . . . . —
Absendung der Rekruten von Wien nach Brünn und Olmütz und zur Armee.

XII. Undatirt (1756) 147
Marschbefehl für die Cavallerie-Regimenter, insbesondere die Husaren. Regimentsverleihung an Adam Batthyány.

XIII. Undatirt (1757) . . . . . —
Generale dürfen nur mit Vorwissen der Kaiserin die Armee verlassen.

XIV. Undatirt (April? 1757) . . . . . —
Vergütung für erbeutete Wagen. Vorspannsleistung.

Seite

XV. Undatirt (Anfangs Juni 1757) 148
Vordringen der Preussen in Böhmen. Verzweifelte Lage.

XVI. Undatirt (1757?) . . . . . —
Uebersendung einer umfangreichen Instruction für die Generale und Obersten zu vorläufiger Durchsicht.

XVII. Undatirt (October 1757) 149
Nádasdy soll täglich über den Fortschritt der Belagerungsarbeiten vor Schweidnitz berichten.

XVIII. Undatirt (April 1758?) . . . . . —
Truppensendung zur Vertheidigung von Mähren.

XIX. Undatirt (1759?) 150
Vorschriften für die Correspondenz mit den commandirenden Generalen.

XX. Undatirt (Jänner 1761?) . . . . . —
Wunsch, das Obercommando an Hadik, oder noch besser an Laudon gelangen zu lassen. Die sächsischen Prinzen und Offiziere.

XXI. Undatirt (Mai 1761) 151
Absendung eines Befehls an O'Donell zur Detachirung von Truppen zu Laudon.

XXII. Undatirt (1764) . . . . . —
Einladung zum Mittagessen nach Schönbrunn.

XXIII. Undatirt (November 1764) 152
Verlobung Josephs mit der Prinzessin Josepha von Baiern.

XXIV. Undatirt (Jänner 1768) . . . . . —
Die Kaiserin beklagt den Tod des Feldzeugmeisters Freiherrn von Beck. Anordnung für sein Begräbniss.

An die Grafen Harrach.

An den Grafen Alois Thomas Raimund von Harrach.

I. Undatirt (1742) 155
Trostloser Zustand der Armee in Italien. Nothwendigkeit der Herbeischaffung einer Geldsumme zur Abhilfe.

II. Undatirt (1742) . . . . . —
Ueber die zukünftige Bestimmung des Grafen Friedrich Harrach.

An den Grafen Joseph Harrach.

I. Undatirt (1743?) 156
Besorgnisse wegen Friedrich Harrach.

II. Undatirt (1744) 157
Beschluss, den Grafen Friedrich Harrach aus den Niederlanden nach Wien kommen zu lassen.

III. 14. Jänner 1762 . . . . . —
Ehrenvolle Enthebung Joseph Harrachs von dem Amte eines Präsidenten des Hofkriegsrathes.

An den Grafen Ferdinand Harrach.

Seite

25. April 1752 158

Uebersendung eines kleinen Geschenkes. Bedauern der Kaiserin, Harrachs Beistand in Justizsachen entbehren zu müssen.

An den Grafen Dietrichstein.

I. Undatirt (26. Juni 1743) 161

Suspendirung der Mitglieder des tirolischen geheimen Rathes von ihrem Amte.

II. Undatirt (19. Februar 1745) 162

Betreibung der Berichterstattung über verschiedene auf Ungarn bezügliche Angelegenheiten. Tadel der Trägheit der ungarischen Referenten. Gemeinschaftliche Berathungen mit dem Hofkriegsrathe. Die Mittel zur Erhaltung der Armee während des nächsten Sommers.

III. Undatirt (23. Februar 1745) 163

Das Staatsschuldensystem. Dotirung der Schuldencasse.

IV. Undatirt (13. März 1745) 164

Zurückstellung der Reliquien des heiligen Johannes an den Bischof von Erlau. Buol soll nicht nach Graubündten zurückkehren.

V. Undatirt . . . . . —

Scharfer Tadel des Verfahrens wegen Temeswar und Gradisca.

VI. Undatirt (6. Mai 1745) 165

Ueberweisung des Proviantwesens an den Grafen Johann Chotek.

VII. Undatirt (Juni? 1745) . . . . . —

Anordnung einer gemeinschaftlichen Berathung mit dem Hofkriegsrathe wegen Einbeziehung von drei Comitaten in slavonisches Provinzialgebiet. Verfügungen in Geldsachen. Befehl zur Erstattung genauerer Auskünfte.

VIII. Undatirt 166

Massregeln zur Aufrechthaltung des Credites. Der Bergwerksunternehmer Burckhardt. Die Brücke zu Philippsburg. Verabfolgung steiermärkischer Gelder. Die Mittel zum Unterhalte der Truppen.

IX. Undatirt (12. September 1745) 168

Die Militärfonde sind unberührt zu lassen. Geldbezug aus Ungarn.

X. Undatirt (29. December 1745) 169

Zusammentretung zur Feststellung der erforderlichen Fonde. Erkundigung nach dem Ergebnisse der Kopfsteuer.

XI. Undatirt (30. December 1745) . . . . . —

Schleunige Absendung von Truppen nach Italien.

XII. Undatirt (24. Jänner 1746) 170

Das Erträgniss der Kopfsteuer. Dessen ausschliessliche Verwendung zu Militärauslagen. Das Schuldensystem. Zufriedenheit mit Wiesenhütter.

XIII. Undatirt (14. Februar 1746) 171

Tadelnswerthe Holzlieferung an die Wiener Garnison. Befehl zur Bezeichnung der Schuldtragenden und zu unverzüglicher Abhilfe. Betreibung der Erstattung anderer Berichte.

Seite

XIV. **Undatirt (24. Februar 1746)** 171
Verzögerung der Publication der hinsichtlich des Münz- und Bergwesens getroffenen Massregeln. Verbot der ferneren Ausfertigung von Obligationen. Uebertragung der Geldangelegenheiten an den Kaiser.

XV. **Undatirt (15. März 1746)** 172
Nothwendigkeit der Einrichtung des Carlstädter Generalates. Renitenz der Länder Kärnten und Krain. Absendung des Prinzen von Hildburgshausen zu directer Verhandlung mit ihnen.

XVI. **Undatirt (25. April 1746)** 173
Das ungarische Dreissigstwesen. Buchhalter Grienwalder.

XVII. **Undatirt (10. Mai 1746)** 174
Anordnungen in Bezug auf das Verpflegspersonal.

XVIII. **Undatirt (24. Juni 1746)** . . . . . —
Soldzahlungen an die Generale und Offiziere aus Anlass des bei Piacenza erfochtenen Sieges.

XIX. **Undatirt (31. October 1746)** 175
Anordnung einer Zusammentretung zur Aufbringung der erforderlichen Militärfonde. Beweggründe zur Beiziehung Bartensteins.

XX. **Undatirt (11. Juni 1747)** 176
Erneuerte Verwerfung eines Lieblingsvorschlages der Hofkammer und der Hofkanzlei. Anordnung zur Aufbringung der erforderlichen Gelder.

XXI. **Undatirt (20. Juni 1747)** . . . . . —
Wegen Erstattung eines Vorschlages zu einer Verschreibung an die Stände Niederösterreichs.

XXII. **Undatirt (26. December 1747)** 177
Ueber die Herabsetzung der von den untergeordneten Beamten zu zahlenden Abgaben.

XXIII. **Undatirt (18. August 1748)** . . . . . —
Ungarische Geldsachen.

XXIV. **Undatirt (4. September 1748)** 178
Um Berichterstattung über das schlesische und oberösterreichische Schuldensystem. Nachlässigkeit der Kriegsbuchhalterei. Androhung der Dienstesentlassung.

XXV. **Undatirt (24. December 1748)** 179
Deckung der Auslagen für die Militärgrenze.

XXVI. **Undatirt (24. März 1749)** . . . . . —
Bewilligung zur Aufnahme eines Darlehens von Seite der ungarischen Hofkammer. Tadel vorgelegter Tabellen.

XXVII. **Undatirt (20. October 1750)** 180
Anordnungen hinsichtlich der Beamten bei der ungarischen Hofkammer.

An den Grafen Ulfeldt.

I. **(11. Mai 1743)** 183
Schlichtung des Rangstreites zwischen den Fürstinnen Lobkowitz und Liechtenstein.

Seite

II. (31. Juli 1743) 184
Ueber ein Gespräch Ulfeldts mit dem englischen Gesandten Robinson. Wichtige Angelegenheiten erfordern rasche Entschlüsse. Räthlichkeit einer Annäherung an Frankreich.

III. (25. August 1743) . . . . . —
Düstere Stimmung. Maria Theresia hält Alles für verloren. Sie hätte immer gern Frankreich mehr berücksichtigt, aber jederzeit erfolglos. Nothwendigkeit, sich auch mit dem ungünstigsten Frieden zu begnügen. Gleichwohl ist das Aeusserste zur Erlangung besserer Resultate aufzubieten.

IV. (3. September 1743) 186
Langweile aus Mangel an Lectüre. Aufforderung zur Zusendung amtlicher Berichte.

V. (12. September 1743) . . . . . —
Ungünstiger Stand der Dinge. Missstimmung des Feldmarschalls Khevenhüller.

VI. (9. October 1743) 187
Die Haltung gegen Sachsen. Nothwendigkeit der Bestrafung pflichtvergessener Individuen. Die bevorstehende Bischofswahl in Constanz.

VII. (17. October 1743) . . . . . —
Lobpreisung Bartensteins.

VIII. (31. October 1743) 188
Aerger über Khevenhüllers hochfahrendes Wesen. Abstellung und Bestrafung der Excesse.

IX. (10. November 1743) . . . . . —
Gewährung einer Audienz an den Grafen Palm. Zunahme der Verwirrung.

X. (15. November 1743) 189
Befehl zu unverzüglicher Vornahme der Rekrutirung. Alles soll durch Bartenstein geschehen. Günstiger Eindruck einer von ihm verfassten Note auf Carl von Lothringen.

XI. Undatirt (Anfangs 1744) . . . . . —
Elend bei der Armee in Italien. „Das Herz blutet mir; ist denn gar nicht zu helfen?“

XII. Undatirt (1744) 190
Zustimmung des Grossherzogs Franz zum Rückzuge der Armee. Die etwaige Annäherung an Frankreich.

XIII. Undatirt (1744) . . . . . —
Bevorstehende Reise nach Pressburg. Begleitung während derselben. Leiden der Erzherzogin Marianne. Das Tiroler Regiment.

XIV. (8. December 1745) 191
Wahrheitsgetreue Mittheilungen an den Kaiser über den Stand der Dinge bei der Armee. Bartenstein glaubt nicht an eine bevorstehende Schlacht.

XV. (2. Februar 1746) . . . . . —
Salburg und Bartenstein. Letzterer ist „die Seele des hiesigen laulichten Corps“.

XVI. (17. April 1746) 192
Ueble Gesinnung des Wolfenbüttler Hofes.

Seite

XVII. 17. Juli 1746 192
Ulfeldts Klage über den Kriegspräsidenten Harrach. Consultirung des Cabinetssecretärs Koch.

XVIII. 5. Juli 1757 193
Tadelnswerthe Predigt bei Hofe.

XIX. 10. August 1757 . . . . . —
Gutes Einvernehmen zwischen dem Prinzen Carl und Daun. Missgunst gegen den Ersteren. Tadel der Unternehmung auf die Lausitz.

XX. Undatirt (October 1757) 194
Spärliche Mittheilung der Gesandtschaftsberichte. Geringer Verkehr mit Kaunitz.

XXI. 17. November 1757 195
Tadel der Operation gegen die Lausitz.

XXII. Undatirt (December 1757) 196
Klage Ulfeldts über das zu weitgehende Umsichgreifen des Grafen Kaunitz.

XXIII. 14. December 1757 . . . . . —
Gespräch der Kaiserin mit Kaunitz über die Mittheilung von Gesandtschaftsberichten an Ulfeldt. Erklärung desselben wegen Ostfriesland.

XXIV. 26. December 1757 197
Eindruck der Bemerkungen Ulfeldts auf Kaunitz. Klage über dessen Langsamkeit in den Geschäften.

XXV. 27. December 1757 . . . . . —
Beistellung von Rekruten durch den Prinzen von Zweibrücken. Furcht vor einer Gefährdung Wiens im Laufe des Winters.

XXVI. Undatirt (December 1757) 198
Die Kaiserin erblickt in der Enthebung Carls von Lothringen vom Obercommando eine tadelnswerthe Handlung der Schwäche. Günstige Erklärungen Frankreichs. Aber sie kommen zu spät und Alles ist rettungslos verloren.

XXVII. 31. März 1762 . . . . . —
Die Bestimmung des Ranges der neugebornen Tochter Josephs. Etwaiger Besuch des spanischen Botschafters bei der Erzherzogin Isabella.

XXVIII. 6. April 1762 199
Etiquette bei dem Besuche der Botschafter bei der Erzherzogin Isabella.

XXIX. 18. Mai 1762 200
Ueber die Circulation der Acten bei den Mitgliedern der Conferenz. Langsamkeit des Staatskanzlers und Binders. Unwillkommene Nachrichten aus Sachsen.

XXX. 20. Mai 1762 201
Gefahrdrohende Lage der Dinge in Sachsen. Etwaige Capitulation Dresdens. Günstige Mittheilungen aus Frankreich.

XXXI. 21. Mai 1762 202
Betrachtungen über Serbelloni's Haltung in Sachsen und das, was jetzt dort geschehen solle.

Seite

XXXII. Undatirt (Ende Mai 1762) 204
Ulfeldts Wunsch, vom Kaiser zu dessen Vorleser gemacht zu werden.

XXXIII. Undatirt (Juni 1762) . . . . . —
Feindseligkeit Peters III. von Russland gegen Oesterreich.

XXXIV. (30. Juni 1762) 205
Rücktrittsgedanken des spanischen Ministers Wall. Veränderungen in Laxenburg.

XXXV. Undatirt (Etwa August 1762) . . . . . —
Tadelnde Bemerkungen Ulfeldts über Binder.

XXXVI. 13. November 1762 206
Anschuldigungen des Grafen Clary. Die etwaigen Friedensbedingungen. Feldmarschall Graf Daun.

XXXVII. Undatirt (Anfangs December 1762) 207
Tadelnswerthe Haltung der Reichstruppen. Etwaige Neutralität des Reiches und der Niederlande. Beschwerde gegen Frankreich.

XXXVIII. 26. December 1762 208
Ueber Ulfeldts Vorwurf, dass die Kaiserin die Vorschläge des Grafen Kaunitz vor Anhörung ihrer anderen Rathgeber gutheisse.

XXXIX. Undatirt (Jänner 1763) . . . . . —
Die Handlungsweise Frankreichs und seines Botschafters in Wien.

XL. Undatirt (Ende Februar 1763) 209
Unwahrheit des Gerüchtes, König Friedrich habe der Kaiserin geschrieben. Sie hätte ihm niemals geantwortet.

XLI. Undatirt (Ende Februar 1763) . . . . . —
Anregung der Wahl eines römischen Königs durch den Kurfürsten von Baiern. Doppelzüngiges Verfahren des Letzteren.

XLII. Undatirt (März 1763) 210
Falschheit des Betragens des Kurfürsten von Baiern.

An den Hofrath von Doblhoff.

I. Undatirt (29. October 1741) 213
Gewissenhafte Untersuchung gegen den Grafen Seeau wegen Hochverrathes.

II. Undatirt (1. December 1741) . . . . . —
Unwillkommener Aufschub der Operationen Khevenhüllers. Besorgnisse für Böhmen. Nothwendigkeit äusserster Kraftanstrengung. Die ungarische Insurrection.

III. 12. Jänner 1742 215
Ueber die Aufbringung der erforderlichen Fonde und Rekruten. Die oberösterreichischen Stände. Einführung besserer Wirthschaft daselbst. Die Niederlande und die Jesuiten.

IV. Undatirt (12. Jänner 1742) 216
Rekrutirungsprojecte. Reduction der Wiener Stadtguardia. Klage über Corruption.

Seite

V. Undatirt (21. September 1743) 217
Angebliche Besitzergreifung einer Mühle von Seite Doblhoffs.

VI. Undatirt (22. October 1743) . . . . . —
Geringe Beistandsleistung Batthyány's. Doblhoff soll die Verwaltung der Spitäler und Fabriken behalten. Etwaige Verwendung Khevenhüllers hiezu. Fahrlässigkeit desselben.

VII. Undatirt (5. April 1745) 218
Zuratheziehung in einer Gewissenssache.

VIII. Undatirt (5. November 1746) . . . . . —
Einholung der Meinung Doblhoffs. Einladung zu einer Comödie bei Hofe.

IX. Undatirt (27. Februar 1748) 219
Abverlangung eines Gutachtens. Ermahnung zur Schonung. Besorgnisse für Doblhoffs Gesundheit.

X. Undatirt (30. Juli 1748) . . . . . —
Das Verfahren gegen Franz von der Trenck.

XI. Undatirt (15. Jänner 1752) 220
Unbefriedigender Zustand der Studieneinrichtungen. Nothwendigkeit baldiger Abhilfe. Zuratheziehung des Paters de Biel.

XII. Undatirt (5. Juli 1754) 221
Durchführung der inneren Organisation des Theresianums.

XIII. Undatirt (5. Juli 1754) 222
Ueber das Lotteriewesen im Allgemeinen und die Tuchfabrik zu Linz.

An den Freiherrn von Bartenstein.

I. Undatirt (Ende Juni 1741) 225
Auftrag zur Entwerfung einer Antwort an die ungarischen Stände über die Votirung des Krönungsgeschenkes.

II. Undatirt (1741?) . . . . . —
Wegen Anfertigung einer dem Grafen Teleki zu ertheilenden Antwort.

III. Undatirt (September 1744) 226
Instruirung Bernklau's wegen Seckendorf. Der October ist der unglückseligste Monat des ganzen Jahres.

IV. Undatirt (Juni 1748) . . . . . —
Versorgung der drei Söhne Bartensteins.

V. Undatirt (Juli 1752) 227
Gewährung der halben Besoldung an Bartensteins Sohn Joseph. Anerkennung der unermesslichen Verdienste Bartensteins. Uebertragung der italienischen Geschäfte an Cristiani und der niederländischen an Kaunitz. Warnung vor ganz unbegründeter Eifersucht.

VI. Undatirt (9. April 1761) 228
Erkenntlichkeitsbezeigung durch eine Verfügung zu Gunsten eines der Söhne Bartensteins.

Seite

VII. Undatirt (November 1761?) 229
Theilnahme an der schweren Erkrankung des jungen Christoph Bartenstein.

VIII. Undatirt (November 1761?) . . . . . —
Condolenz zu dem Tode Christoph Bartensteins.

IX. Undatirt (November 1761) . . . . . —
Erneuerte Beileidsbezeigung.

X. Undatirt 230
Glückwunsch zum Geburtstage.

An den Freiherrn Gerhard van Swieten.

I. Undatirt (März 1750) 233
Beileidsbezeigung zum Tode seines Sohnes.

II. Undatirt (Februar 1753) 234
Danksagung für die Heilung der an den Blattern erkrankten Erzherzogin Marianne.

III. Undatirt (Mai 1754?) 235
Theilnahme an einer glücklich überstandenen Krankheit van Swietens. Maria Theresia nennt ihn ihren besten Freund, ihren Vertrauten und Wohlthäter. Günstiger Gesundheitszustand in der kaiserlichen Familie. Vorkehrungen in Bezug auf die bevorstehende Niederkunft der Kaiserin.

IV. Undatirt 236
Dank für ein von van Swieten auf die Kaiserin verfasstes Gedicht.

V. Undatirt (7. Mai 1756) . . . . . —
Glückwunsch zu van Swietens Geburtstag. Danksagungen an ihn. Uebersendung eines kleinen Geschenkes.

VI. Undatirt (Februar 1757?) 237
Freude über Josephs Genesung von der Blatternkrankheit. Danksagung an van Swieten. Ermahnung zu dessen eigener Schonung. Uebles Aussehen Leopolds.

VII. Undatirt 238
Erkundigung nach dem Gesundheitszustande der Erzherzogin Marianne.

VIII. Undatirt (Anfangs December 1759) 239
Erneuerte Danksagung an van Swieten wegen der Genesung des Erzherzogs Carl von den Blattern. Ermahnung an van Swieten, sich selbst zu schonen.

IX. Undatirt . . . . . —
Theilnahme der Kaiserin an einem traurigen Ereignisse in van Swietens Familie.

X. Undatirt 240
Ueber eine Beschwerde van Swietens gegen den Rector des Theresianums, den Jesuiten P. Kerens.

XI. 10. November 1761 241
Ueber van Swietens Vorstellung gegen eine der medicinischen Facultät der Wiener Hochschule unrechtmässiger Weise auferlegte übertriebene Kriegssteuer. Anordnung zukünftiger Schonung derselben.

Seite

XII. Undatirt 241
Erkenntlichkeitsbezeigung der Kaiserin für van Swieten.

XIII. Undatirt (Juli 1765) 242
Missbilligung des Verkaufes eines angeblichen Geheimmittels durch einen Priester des Stiftes Heiligenkreuz. Anordnung zur Ausweisung des Schuldigen aus Oesterreich.

XIV. Undatirt (15. März 1766) 243
Klage der Kaiserin über eine Erkrankung van Swietens. Furcht vor einem unglücklichen Ausgange derselben.

XV. Undatirt (19. März 1766) 244
Pensionsverschreibung für einen Sohn und eine Tochter van Swietens.

XVI. Undatirt (Anfangs 1771) 245
Freude über die Meldung einer Besserung in dem Zustande van Swietens.

An den Fürsten Kaunitz.

I. Undatirt (13. November 1754) 249
Anregung zu häufigerer Unterredung mit dem Cabinetssecretär Koch.

II. Undatirt (Mai 1762) . . . . . —
Gespräche mit dem spanischen Botschafter Mahoni über das Project der Verheiratung zweier Erzherzoginnen mit bourbonischen Prinzen.

III. 29. Mai 1762 252
Ermahnung zu grösserer Schonung.

IV. 11. März 1763 . . . . . —
Lob einer Antwort an den Bischof von Würzburg über die etwaigen Folgen des Todes des Markgrafen von Bayreuth.

V. 17. October 1765 253
Dank für die Abfassung eines sich auf die Verlassenschaft des Kaisers Franz beziehenden Documentes.

VI. Undatirt (October 1765) . . . . . —
Aufforderung zur Schlichtung einer Differenz zwischen den Brüdern Joseph und Leopold.

VII. Undatirt (November 1765) 254
Dank für die Mithilfe des Fürsten Kaunitz zur Herbeiführung der Verlobung der Erzherzogin Marie mit Albert von Sachsen.

VIII. Undatirt (1765?) . . . . . —
Lebhaftes Bedauern der Kaiserin über einen vergeblichen Besuch des Fürsten Kaunitz.

IX. Undatirt (Anfangs Jänner 1766) 255
Klage der Kaiserin über eine ungerechtfertigte Empfindlichkeit des Fürsten Kaunitz.

X. Undatirt (1766) 256
Das Entlassungsgesuch des Fürsten Kaunitz.

XI. Undatirt (1767) . . . . . —
Vergütung der Ausgaben für die Ausstattung der Erzherzogin Josepha an die Prinzessin Charlotte. Joseph lässt sich in die Reichsangelegenheiten nichts einreden.

Seite

XII. Undatirt (24. December 1767) 257
Unzufriedenheit mit dem Grafen Ernst Kaunitz in Neapel aus Anlass eines Streites mit dem dortigen französischen Botschafter.

XIII. Undatirt (1767?) . . . . . —
Wichtigkeit des Wohlbefindens des Fürsten Kaunitz.

XIV. Undatirt (1771?) 258
Klagen des Erzherzogs Ferdinand über die Postanstalten bei seiner Reise nach Mailand. Rangsbestimmung für die Kammerherren des Kaisers. Aufschub der beabsichtigten Bauführungen. Geschenk für den Architekten Hetzendorf.

XV. Undatirt 259
Vorübergehende Zwistigkeit Josephs mit Kaunitz.

XVI. Undatirt . . . . . —
Kaunitz möge den Kaiser nicht so sehr vernachlässigen.

XVII. Undatirt . . . . . —
Dank für eine Nachricht und Uebersendung eines Geschenkes.

XVIII. Undatirt 260
Reibungen zwischen Joseph und Kaunitz.

XIX. 30. Mai 1774 . . . . . —
Zustimmung zur Meinung des Fürsten Kaunitz über den Thronwechsel in Frankreich. Klage über den Mangel an Herzlichkeit und Vertrauen von Seite des Fürsten.

XX. Undatirt (Ende November 1776) . . . . . —
Freude über die ehrenden Worte des Königs von Spanien über Kaunitz. Unterschied zwischen Karl III. und Friedrich von Preussen.

XXI. Undatirt (September 1777) 261
Erkundigung nach der Ansicht des Fürsten Kaunitz über die gegenwärtige Lage.

XXII. Undatirt . . . . . —
Zu weit getriebene Zuversicht des Kaisers.

XXIII. Undatirt (1778?) . . . . . —
Maria Theresia nennt sich weniger muthvoll als ihren Sohn. Sie wünscht sich zu täuschen.

XXIV. Undatirt (August 1779) 262
Etwaige Ladung eines nach Ostindien gehenden Schiffes auf Kosten der Kaufleute von Livorno. „Der Name Kaunitz bringt mir überall Glück und Ehre.“

XXV. Undatirt (September 1780) . . . . . —
Schwierigkeit, zweitausend Gulden für Leykam zu erwirken.

XXVI. Undatirt (11. October 1780) 263
Starhembergs Wunsch, die Niederlande zu verlassen.

XXVII. Undatirt (20.? November 1780) . . . . . —
Erleichterung, welche ein Aderlass der Kaiserin gewährte. Sie hofft die Krankheit diesmal überstanden zu haben. Dank an den Fürsten für dessen Aufmerksamkeit.

Seite

XXVIII. 21. November 1780 264

Verschlimmerung des Zustandes der Kaiserin, doch hat es nichts zu bedeuten.

An den Freiherrn von Binder.

I. 17. Mai 1774 267

Besorgniss der Kaiserin vor einem bevorstehenden Verluste. Ihre Rührung über einen Ausspruch des Fürsten Kaunitz.

II. 28. Mai 1778 . . . . . —

Betrübende Erklärungen Frankreichs. Ungewissheit über das Befinden des Fürsten Kaunitz.

An den Grafen Pergen.

I. 7. März 1763 271

Wichtigkeit einer baldigen Erwählung des Kronprinzen Joseph zum römischen Könige. Die Stimmung der einzelnen Kurfürsten. Die dereinstige Wahlcapitulation. Gleichgiltigkeit des Wahlortes. Aufforderung an Pergen zur Erstattung eines freimüthigen Gutachtens über die in Betracht kommenden Punkte. Bedauerliche Langsamkeit der Minister Kaunitz und Colloredo. Klage über den Tod des Cabinetssecretärs Koch. Anweisung Pergens an Pichler.

II. 5. Mai 1763 275

Schwierigkeiten gegen die Erhebung des Grafen Kaunitz zum Reichsfürsten mit Sitz und Stimme. Gleichzeitige Ernennung eines Protestanten. Aufforderung zur Namhaftmachung eines solchen. Die Königswahl. Wunsch nach ihrem baldigen Vollzuge.

III. 26. Mai 1763 276

Die Erhebung des Grafen Kaunitz zum Fürstenrange. Die Königswahl. Schwere Erkrankung des Kurfürsten von Mainz. Prinz Clemens von Sachsen dürfte nicht sein Nachfolger werden. Verleihung des Sternkreuzordens an die Gräfin Pergen.

IV. 2. Juni 1763 278

Anempfehlung des jungen Grafen Gersdorff. Vertrauliche Mittheilung über dessen tadelnswerthe Aufführung.

V. 26. Juli 1763 279

Zufriedenheit mit der Schilderung des Charakters des neuen Kurfürsten von Mainz. Aufforderung zur Ueberwachung des jungen Gersdorff. Die Kaiserin übernimmt die Pathenstelle bei Pergens demnächst zu erwartendem Kinde. Rücksendung des jungen Starhemberg nach Wien.

VI. 14. August 1763 280

Erfreuliche Gesinnung des Kurfürsten von Mainz. Vertrauen der Kaiserin auf Pergen. Dessen etwaige Ernennung zum Wahlbotschafter. Dereinstige Erlangung der Stelle eines Reichsvicekanzlers durch ihn. Der junge Starhemberg.

VII. 26. December 1763 281

Die zukünftige Wahlcapitulation. Zufriedenheit mit dem Verfahren des Königs von Preussen. Die Krönungsgesandten Plotho und Gemmingen. Nothwendige Rücksicht auf Baiern und Sachsen.

VIII. 24. Februar 1764 282

Zufriedenheit mit den Bemühungen Pergens. Meinungsdifferenz über den Zeitpunkt der Reise des Kaisers nach Frankfurt. Die dereinstige

Seite

Nachfolge eines Erzherzogs im Herzogthume Modena. Project eines Vergleiches mit dem kurpfälzischen Hofe. Die zukünftige Wahl eines Königs von Polen. Der Plan einer zweiten Vermälung Josephs. Hinneigung desselben zur Prinzessin von Parma. Hiegegen obwaltende Bedenken. Die Prinzessinnen von Baiern und Sachsen. Mächtige Partei für die Erstere. Maria Theresia würde der Letzteren den Vorzug geben. Sie bedauert einen Unfall der Gräfin Pergen. Verdächtige Umtriebe des brandenburgischen Gesandten Schwarzenau.

IX. 3. October 1765 286

Vorschlag zu einer Untersuchung des Reichshofrathes in Wien und des Reichskammergerichtes zu Wetzlar. Die Erstere wäre vom Kurfürsten von Mainz persönlich vorzunehmen. Ueber das Verbleiben des Fürsten Colloredo auf dem Posten eines Reichsvicekanzlers. Nur Starhemberg oder Groschlag könnten seine Nachfolger sein. Aufforderung an Pergen, sich hierüber zu äussern.

X. 13. November 1765 288

Erneuerter Wunsch nach Visitation des Reichshofrathes durch den Kurfürsten von Mainz. Unausführbarkeit des Gedankens, dem Kaiser eine Vertrauensperson beizugeben. Anempfehlung des jungen Stupan.

XI. Undatirt (September 1768) 289

Absendung von Courieren mit der Nachricht von dem günstigen Erfolge der Inoculirung der Blattern an den jungen Erzherzogen. Bewunderung dieser Methode. Ihre Anwendung auf arme Kinder.

XII. Undatirt (November 1769) 290

Verbot einer Erwähnung der betrübenden Vorgänge zu Parma in der Zeitung. Beunruhigung der Kaiserin über diese Ereignisse.

XIII. Undatirt (December 1771) 291

Pergen wird dem Landmarschall Fürsten Trautson mit der Aussicht auf die dereinstige Nachfolge in diesem Amte adjungirt. Binder erhält Pergens bisherige Stelle.

An den Grafen Hatzfeldt.

I. Undatirt (1766) 295

Aufforderung zur Berathung eines Bankprojectes des Oberstlieutenants Caratto.

II. Undatirt . . . . . —

Auftrag zur Uebersendung einer für eine Dame bestimmten Banco-Obligation von fünfzigtausend Gulden.

III. Undatirt (25. August 1770) 296

Besuch des Münzhauses durch die Grossherzogin von Toscana. Sendungen an den Kaiser. Kempelens Beiziehung zur Berathung der auf das Banat bezüglichen Angelegenheiten.

IV. Undatirt (22. December 1770) 297

Kühle Aufnahme eines von Hatzfeldt ausgehenden Vorschlages. Besorgniss, ihn zu beunruhigen.

V. Undatirt (13. October 1772) . . . . . —

Nothstand in Prag. Carafa's Bericht hierüber. Verbot fernerer Zufuhren nach Prag.

VI. Undatirt (Anfangs September 1773) 298

Unterhaltungen in Eisenstadt. Sehnsucht der Kaiserin nach der Einsamkeit.

Seite

VII. Undatirt 298
Lebhaftes Bedauern eines Unwohlseins Hatzfeldts.

VIII. Undatirt (18. September 1774) . . . . . —
Klage der Kaiserin über ihre bedauernswerthe Lage. Die neue Einrichtung der Rechnungskammer. Sie wird Hatzfeldt bei der Ausführung dieses Planes unterstützen. Hatzfeldts Schwager Graf Schaffgotsch.

IX. Undatirt (16. August 1777) 299
Bittere Aeusserungen der Kaiserin über einen siebenbürgischen Adeligen.

X. Undatirt (Juli 1778) 300
Nachrichten vom Kaiser aus Böhmen. Einmarsch der Preussen.

An den Fürsten Joseph Wenzel Liechtenstein.

I. Undatirt (Anfangs 1752) 303
Freude der Kaiserin über Liechtensteins Wiederherstellung. Versicherung ihrer besonderen Hochachtung und Dankbarkeit für ihn. Ermahnung, sich zu schonen.

II. Undatirt (9. Februar 1753) 304
Billigung eines Vorschlages des Fürsten. Waffenlieferung. Zusage eines Besuches im Artillerielager. Lebhafte Danksagung für ein ungemein schönes Geschenk des Fürsten.

III. Undatirt (1757?) 305
Ueber die Verzichtleistung des Fürsten auf seine Gage während des Krieges.

IV. Undatirt (Ende November 1757) . . . . . —
Dank für die Theilnahme des Fürsten wegen der glücklichen Schlacht bei Breslau. Lob der Artillerie, „die allein dem Fürsten zu danken und seiner Hände Werk ist".

V. Undatirt (Jänner? 1760) 306
Annahme der Werbungsmission nach Parma von Seite Liechtensteins.

VI. Undatirt (Februar 1760) 307
Zusage eines baldigen Besuches der Kaiserin. Die Mission Liechtensteins nach Parma. Spätestens am 6. October wird die Hochzeit Josephs sein.

VII. Undatirt (Februar 1760) 308
Verschiebung des Besuches bei Liechtenstein wegen fortdauernden Unwohlseins des Fürsten.

VIII. Undatirt (20. September 1760) . . . . . —
Freude über die glückliche Ankunft der Infantin Isabella und Liechtensteins in Ala. Sehnsucht, sie Beide in Wien zu sehen.

IX. Undatirt (Februar 1761) 309
Die Brautschaft der Prinzessin Eleonore von Oettingen mit dem Fürsten Carl Liechtenstein.

X. 27. Juni 1763 . . . . . —
Vor Liechtensteins Rückkehr wird in Bezug auf die Artillerie keine Aenderung eintreten.

XI. 26. Februar 1764 . . . . . —
Freude über den glücklichen Fortgang der Wahlverhandlungen zu Frankfurt. Danksagungen an Liechtenstein. Seiner Persönlichkeit ist ein Theil des Erfolges zuzuschreiben.

Seite

XII. Undatirt (Jänner 1771) 311
Befriedigung der Kaiserin über ein Gespräch mit Carl Liechtenstein. Freundschafts- und Dankbarkeitsversicherungen für den Fürsten.

An den Freiherrn von Neny.

10. September 1773 315
Freude über Neny's glückliche Ankunft in den Niederlanden, „der schönsten Provinz der Monarchie". Entscheidung des Schicksals der Jesuiten; Bedauern hierüber. Project der Ernennung des Bischofs Kerens zum Feldvicar. Bevorstehende Rückkehr des Kaisers nach Wien. Dessen Fragepunkte über die galizischen Angelegenheiten. Hoffnung auf Einwilligung des Bischofs Kerens. Neny soll eine Gattin nach Wien mitbringen.

An den Hofrath von Posch.

I. 9. October 1765 319
Billigung der Anträge Poschs in Vermögenssachen der kaiserlichen Familie. Maria Theresia denkt ihn in der Stellung zu lassen, die er bei ihrem verstorbenen Gemal einnahm.

II. Undatirt (12. Februar 1766) . . . . . —
Auftrag an Posch, gegen jede ihm unangemessen erscheinende Anordnung der Kaiserin Vorstellung zu erheben. Erst wenn sie ein zweites Mal befohlen worden, kann er darüber schweigen, aber nicht früher.

III. 15. März 1766 320
Allmälige Einschränkung und Abschaffung der kaiserlichen Jagden.

IV. 26. März 1766 . . . . . —
Erneuerung der Erklärung, dass Posch und alle seine Untergebenen fortan im Dienste der Kaiserin mit den gleichen Bezügen verbleiben, die sie bei dem verstorbenen Kaiser genossen.

V. 18. April 1766 321
Tokayerwein aus dem Hofkeller für den König von England.

VI. 30. Juli 1766. 322
Allgemeine Almosenvertheilung am Todestage des Kaisers Franz.

VII. 9. August 1766 . . . . . —
Ueber eine von Botta unterhandelte Anleihe für den Grossherzog von Toscana.

VIII. 2. September 1766 323
Zufuhr von Getreide aus Ungarisch-Altenburg nach Wien. Den Verlust hiebei wird die Kaiserin tragen.

IX. Undatirt (5. März 1768) . . . . . —
Anordnungen zur Hilfeleistung an die durch Ueberschwemmung Verunglückten.

X. Undatirt (30. September 1768) 324
Werbungsaudienz der Botschafter Frankreichs und Spaniens um die Hand der Erzherzogin Amalie für den Herzog von Parma.

XI. 15. October 1768 . . . . . —
Ueber die Heiratsangelegenheit der Erzherzogin Amalie. Ihre Ausstattung. Ein etwaiges Geschenk an Juwelen.

Seite

XII. **Undatirt (26. October 1768)** 325
Auftrag zur Uebersendung von fünfhundert Ducaten. Um Auskunft über einen hannover'schen General Hutten.

XIII. **Undatirt (30. November 1768)** 326
Einführung der neuen Urbarien auf den Krongütern in Ungarn. Erkundigung nach etwaigen Beschwerden der Unterthanen.

XIV. **Undatirt (20. Juni 1769)** . . . . . —
Einladung an Posch, dessen Frau und Kinder, die Erzherzogin Amalie noch einmal zu sehen. Um Uebersendung von tausend Ducaten.

XV. **Undatirt (20. October 1769)** . . . . . —
Aufregung am Hofe von Neapel über einen aus Spanien erhaltenen Verweis.

XVI. **Undatirt (3. Jänner 1770)** 327
Mitleid mit Poschs leidender Frau und Anerbieten, die Schulden derselben zu bezahlen.

XVII. **Undatirt (21. Februar 1770)** 328
Ueberreichung von zweitausend Ducaten an Poschs Frau.

XVIII. **12. Juli 1771** . . . . . —
Ernennung des Fürsten August Lobkowitz zum Gesandten in Spanien. Unzufriedenheit der Kaiserin mit Rohan.

XIX. **17. Juli 1771** 329
Auskunft über einen Stein, der bei Schwangerschaften von heilsamer Wirkung sein soll. Maria Theresia hat von demselben niemals Gebrauch gemacht.

XX. **16. August 1771** . . . . . —
Befriedigung über die glückliche Rückkehr Mahoni's aus Maria-Zell. Nachrichten aus Parma.

XXI. **19. August 1771** 330
Untersagung verbotener Spiele unter den Beamten zu Holitsch. Nachträgliche Zahlung für die Tuchfabrik zu Brünn.

XXII. **20. August 1771** . . . . . —
Die Zahlung von sechstausend Gulden für die Tuchfabrik zu Brünn.

XXIII. **Undatirt (12. October 1771)** 331
Beantwortung der vom Kaiser aus Anlass der Hungersnoth aufgestellten Fragepunkte von Seite aller Güter der Kaiserin, auch derer in Ungarn.

XXIV. **9. Jänner 1773** . . . . . —
Nachrichten von Mahoni aus Pisa. Die Verhältnisse in Parma.

XXV. **8. April 1773** . . . . . —
Neuerliche Nachrichten von Mahoni.

XXVI. **6. Mai 1773** 332
Billigung der Verurtheilung eines Kellerdiebes. Die dessen unschuldigem Vater zur Last fallenden Kosten werden jedoch von der Kaiserin insgeheim bestritten.

Seite

XXVII. 24. Mai 1773 332
Wohlgefallen der Kaiserin an einer der Töchter Poschs.

XXVIII. 25. August 1773 . . . . . —
Auflassung der Jagd zu Holitsch. Aber nicht die Jäger, sondern die Offiziere dürfen das Wild abschiessen.

XXIX. Undatirt (28. August 1773) 333
Um Uebersendung von zweitausend Ducaten zur Reise nach Eszterház.

XXX. Undatirt (7. September 1773) . . . . . —
Bewilligung für den Hofrath Blanc, im kaiserlichen Schlosse zu Mannersdorf zu wohnen und in der Umgegend zu jagen.

XXXI. (21. December 1774) . . . . . —
Neue Jäger an Stelle der absterbenden sind nirgends zu ernennen.

XXXII. 7. Juni 1775 334
Andeutung der Schritte, welche Posch zur Erlangung eines ungarischen Jesuitengutes zu thun hätte.

XXXIII. 7. August 1775 . . . . . —
Billigung der Absicht Poschs, sich dem Kaiser in Mannersdorf nicht vorzustellen.

XXXIV. Undatirt (13. December 1775) 335
Anerbieten der Kaiserin, Posch die Zulassung zu den Hoffesten einzuräumen.

XXXV. 29. April 1776 . . . . . —
Bedauern über den Tod eines Söhnleins Poschs.

XXXVI. Undatirt (17. August 1776) . . . . . —
Unterbringung eines misshandelten Invaliden auf einem kaiserlichen Schlosse.

XXXVII. 22. August 1778 336
Bedauern, dass das österreichische Kriegsjournal weniger gut als das preussische geschrieben sei.

XXXVIII. 28. September 1778 . . . . . —
Belobung einer von Posch ertheilten Antwort auf die Frage, ob es wahr sei, dass Maria Theresia beabsichtige, die Protestanten allmälig nicht nur aus dem öffentlichen Dienste zu entfernen, sondern gänzlich abzuschaffen.

XXXIX. Undatirt (7. März 1779) 337
Der Grossherzog von Toscana wäre bereit, Posch in seine Dienste zu nehmen.

XL. 15. Mai 1779 . . . . . —
Befriedigung über die Rückkehr des sächsischen Residenten Pezold.

XLI. Undatirt (Anfangs Juli 1779) . . . . . —
Anweisung zur Erhaltung des Gestütes in Holitsch und Göding. Die Unterthanen dürfen nicht leiden.

XLII. 9. Juli 1779 338
Fouragelieferung von den kaiserlichen Gütern. Letztere müssen geschont werden.

Seite

XLIII. 2. November 1779 338
Langjähriges und unbedingtes Vertrauen der Kaiserin zu Posch.

XLIV. 24. November 1779 339
Ueber die Bewerbung des Reichshofrathes von Pufendorf um die Hand von Poschs Tochter Anna. Er ist zwar Protestant, wenn er aber den Revers wegen katholischer Erziehung all' seiner Kinder ausstellt, wird die Kaiserin nichts dagegen haben. Anfrage, ob nicht Lilien Poschs ältere Tochter heiraten werde.

XLV. 24. November 1779 340
Maria Theresia billigt das Verfahren Poschs hinsichtlich der Werbung des Freiherrn von Lilien um die Hand seiner älteren Tochter.

XLVI. 25. November 1779 . . . . . —
Die Kaiserin verlangt eine Abschrift des von Pufendorf ausgestellten Reverses.

XLVII. 26. November 1779 . . . . . —
Der Revers wird sorgfältig aufbewahrt werden.

XLVIII. Undatirt (11. Februar 1780) 341
Mittheilung über das Schicksal der noch von dem verstorbenen Kaiser Franz herrührenden Schriften.

XLIX. 6. Mai 1780 342
Abschlägige Antwort hinsichtlich eines Darlehensgesuches der Fürstin Radziwill.

An den Grafen Seilern.

I. (29. Mai 1771) 345
Wegen Steuerung des Abganges an Mehl in Wien.

II. (7. Juli 1771) . . . . . —
Bestimmung eines neugebauten Hauses zu einem wohlthätigen Zwecke.

III. (8. Februar 1772) . . . . . —
Begehren aus Mainz um Auslieferung eines Augustiners. Die Sache soll unerledigt bleiben.

IV. (27. Mai 1772) 346
Ueber die Tilgung der Schulden Gontiers.

V. (9. Juni 1772) . . . . . —
Anordnung für das Begräbniss eines Selbstmörders.

VI. (4. October 1772) 347
Verdächtige Anzeige eines Unbekannten.

VII. (6. März 1773) . . . . . —
Gerücht, das von einem Beamten Namens Langmayer herrührt.

VIII. (11. October 1773) . . . . . —
Abstellung der Comödie „Frau Mariandel".

IX. Undatirt (1773) 348
Ueber die Angelegenheiten des Theaterpächters Grafen Kohary und dessen unvermeidlichen Rücktritt.

Seite

X. (28. December 1773) 348
Angebliche Anwesenheit Friedrichs von der Trenck in Wien. Auftrag zur Ueberwachung desselben. Beileid zum Tode der Mutter des Grafen Seilern.

XI. Undatirt 349
Vertrauliche Mittheilung verschiedener Schriftstücke. Die Kaiserin verdammt sich zur Unthätigkeit.

XII. (15. Jänner 1774) . . . . . —
Abstellung von Unanständigkeiten auf öffentlichen Bällen.

XIII. (26. Jänner 1774) . . . . . —
Versorgung älterer und sehr wackerer Leute.

XIV. (18. März 1774) 350
Erkundigung nach dem Autor des sogenannten „Fingerzeiges". Die englische Freiheit im Schreiben soll in Wien nicht eingeführt werden.

XV. (21. September 1774) . . . . . —
Veränderung in der Leitung der Hoftheater. Deren Uebernahme durch Keglevich.

XVI. (24. September 1774) 351
Tadelnswerthes Benehmen des Grafen Kohary. Zurückweisung jeglicher Gegenvorstellung.

XVII. (15. November 1774) . . . . . —
Auftrag zur Ergründung ganz unverständlicher Angaben einer italienischen Dame.

XVIII. (2. Juni 1775) 352
Verbot an den Traiteur im Augarten, an den Quatember- und sonstigen Fasttagen irgendwelche Erfrischungen zu verabreichen.

XIX. (18. Jänner 1776) . . . . . —
Erkundigung nach der Wahrheit der Aussagen einer italienischen Abenteurerin.

XX. (2. März 1776) . . . . . —
Um Seilerns Gutachten über die Zulässigkeit eines Projectes.

XXI. (24. Mai 1776) 353
Schliessung der Theater an zwei nicht näher bestimmten Tagen.

XXII. (24. Mai 1776) . . . . . —
Selbstständige Entscheidung der Kaiserin. Zweitägige Schliessung der Theater.

XXIII. 16. Jänner 1777 . . . . . —
Nach Breuners Tode wird der Posten eines Präsidenten der Obersten Justizstelle durch einige Monate unbesetzt bleiben.

XXIV. (12. April 1777) . . . . . —
Ueber das Almosen für das Zuchthaus ist keine Rechnungslegung zu verlangen. Auftreibung einer Wohnung für Pater Aurelli. Abschaffung einer leichtfertigen Frau Namens Blumenberg. Wegsendung eines Grafen Waldstein von Wien.

XXV. (8. September 1777) . . . . . —
Abschaffung eines Michaeler Geistlichen, der eine unanständige Predigt gehalten.

Seite

XXVI. (25. December 1777) 353
Gerücht, dass Sonnenfels einen Bankerott von dreissigtausend Gulden gemacht habe. Zukünftige Bestimmung des jungen Seilern.

XXVII. (8. Mai 1778) 355
Auftrag zur Prüfung der unwahrscheinlich klingenden Angaben einer Frau.

XXVIII. (16. Februar 1780) . . . . . —
Erstattung eines Rechtsgutachtens. Die Witwe Goldegg.

XXIX. (3. August 1780) 356
Ausdruck des Vertrauens der Kaiserin zu Seilern.

XXX. (7. September 1780) . . . . . —
Mittheilung der tadelnswerthen Handlungsweise eines nicht näher bezeichneten Mannes.

XXXI. (17. September 1780) . . . . . —
Auftrag zur Mittheilung seiner Meinung über eine geheim zu haltende Angelegenheit.

An den Grafen Lacy.

I. Undatirt (22. Februar 1766) 359
Anempfehlung besonderer Vorsicht, um keinen Tadel zu erregen.

II. Undatirt (8. März 1766) . . . . . —
Beunruhigung für Lacy's Gesundheit.

III. 17. October 1766 360
Tadelnswerthes Verfahren des Statthaltereirathes Freiherrn Franz Balassa.

IV. 18. Mai 1767 . . . . . —
Beförderungsangelegenheiten. Edling. Fuhrmann. Bréchainville. Besorgnisse für Lacy's Gesundheit. Die Zulage für die Cavallerie.

V. 20. Juli 1767 362
Die Bestellung eines Festungscommandanten zu Erlau. Die ungarische Garde. Erkundigung nach der Contraction. Beharren auf der Zulage für die Cavallerie.

VI. 16. September 1767 363
Ueber eine Beschwerde Lacy's gegen den Fürsten Eszterházy. Entschuldigung des Letzteren.

VII. 11. October 1767 . . . . . —
Schwere Erkrankung der Erzherzogin Josepha an den Blattern. Hoffnung auf Erhaltung ihres Lebens.

VIII. 10. August 1768 364
Ueber Lacy's Antrag auf Verleihung eines Regimentes an Elrichshausen. Mittheilung der Kaiserin über ihr eigenes Befinden.

IX. 1. October 1768 . . . . . —
Ueber die Verwendung des Zichy'schen Hauses in Ofen.

Seite

X. 26. November 1768 364

Meinungsverschiedenheiten mit der Hofrechnungskammer. Gehalte der Hofräthe Hauer, Türkheim und Gold.

XI. 15. December 1768 . . . . . —

Bewerbung eines Grafen Deym um die Stelle eines Kreishauptmannes. Wichtigkeit derselben.

XII. Undatirt 366

Anordnungen in Bezug auf den militärischen Rang und den Adelstand des Obersten von Querlonde.

XIII. Undatirt (1769?) . . . . . —

Beförderungssachen. Bréchainville uud Reischach. Ursache der Begünstigung des Ersteren. Behelligung von Seite des Obersten d'Argensol. Abrichtung toscanischer Offiziere. Maria Theresia ist gegen Laudons projectirte Absendung nach Croatien.

XIV. Undatirt (1769?) 368

Die Kaiserin wünscht den Differenzen mit dem Feldzeugmeister Grafen Harsch ein Ende zu machen. Umständliche Erörterung hierüber. Sie will nicht Querlonde Alles allein überlassen.

XV. Undatirt (Ende Mai 1769) 369

Dank für Lacy's Versprechen, sich seine Selbsterhaltung angelegen sein zu lassen. Inoculation der Blattern an Leopold. Lob des Kaisers: er ist einzig, wenn er nur will. Sein Briefwechsel mit dem neugewählten Papste. Zufriedenheit mit dem Adjutanten Renner.

XVI. Undatirt 370

Verheiratung eines Grenadiers mit einem Mädchen von tadelnswerther Aufführung.

XVII. Undatirt (August 1769) . . . . . —

Wunsch der Kaiserin, dass Joseph und seine Begleiter bei der Zusammenkunft mit König Friedrich in Neisse sich nicht von ihm allzusehr einnehmen lassen mögen.

XVIII. Undatirt 371

Pensionsbewilligungen. Der Kaiserin eigene Casse wird hiedurch erleichtert. Meinungsverschiedenheit wegen der Generale.

XIX. Undatirt . . . . . —

Uebertragung einer wichtigen Commission an den Grafen Koller. Lacy möge sich mit ihm einverstehen. Besorgnisse für die Grossherzogin von Toscana.

XX. 19. December 1769 . . . . . —

Die Kaiserin beklagt Lacy's Gereiztheit gegen sie. Sie billigt Nugents Ernennung zum Major, bezweifelt aber seine Eignung zu einem Grenzregimente. Wem sie einmal ihr Vertrauen geschenkt hat, dem wird sie es nur sehr schwer mehr entziehen. Tadel der üblen Aufführung der meisten jungen Leute von Stand.

XXI. Undatirt (15. Jänner 1770) 372

Zurückweisung der nach Oesterreich übertretenden Aufständischen. Nur einzelne Familien mit etwas Besitzthum könnten zugelassen werden. Nothwendigkeit einer Verstärkung der Truppen in Ungarn zu besserem Schutze der Grenze. Ueberwachung des Bischofs Jaksich und des Generals Mikassinovich.

Seite

XXII. Undatirt (31. Jänner 1770) 373
Klage über die Fruchtlosigkeit der Untersagung der Stellenkäufe und Conventionen in der Armee.

XXIII. Undatirt (6. April 1770) . . . . . —
Nothwendigkeit sorgfältiger Vorkehrungen, dass dem Kaiser während seiner Reise in Ungarn kein Unfall begegne.

XXIV. Undatirt (April 1770) 374
Besorgnisse wegen der Gefahren, welche die Ueberschwemmungen dem Kaiser und seiner Begleitung bereiten könnten.

XXV. Undatirt . . . . . —
Uebersendung von Plänen, welche besser bei Lacy als in der Bibliothek der Kaiserin am Platze sind.

XXVI. Undatirt . . . . . —
Verbot der Anwendung der Prügelstrafe in den Invalidenhäusern.

XXVII. Undatirt (10. November 1770) 375
Project der Anstellung des Obersten Browne bei Ferdinand.

XXVIII. 21. December 1770 . . . . . —
Beförderungsvorschläge. Aufforderung an Lacy zu entschiedenerem Auftreten. Der Prinz von Hessen. Bréchainville. Fürst Sulkowski. Guasco. Nostitz. Lacy soll sich erklären, ob die Kaiserin noch irgend Jemand nützlich sein könnte.

XXIX. 22. December 1770 377
Maria Theresia würde es beklagen, wenn Lacy's Einfluss nicht mächtiger als der ihrige wäre. Sie bittet ihn um Entschuldigung wegen der Plage, die sie ihm verursachte. Widersprechende Aeusserungen des Kaisers. „Er will unergründlich sein; so nennt er das Gefühl und die Freundschaft.“ Für Sulkowski und Guasco wird sie eintreten.

XXX. Undatirt (Ende December 1770) 378
Morgen wird die Beförderung geschehen. Alle Inspectoren, Gaisruck und Poniatowski werden Feldzeugmeister. Die älteren Feldmarschall-Lieutenants sind zu beklagen.

XXXI. Undatirt (5. Jänner 1771) . . . . . —
Wegen besserer Heiligung der Feiertage bei den Truppen. Auch von auswärts stehenden Commandos sind zur österlichen Zeit die Beichtzettel einzuschicken.

XXXII. 27. Jänner 1771 379
Mittheilung der Kaiserin über ihr eigenes Befinden.

XXXIII. 9. Februar 1771 . . . . . —
Vorschlag zur Beilegung einer Beschwerde des Feldmarschall-Lieutenants Freiherrn von Berlichingen.

XXXIV. 10. Februar 1771 380
Wegen Berlichingen hat sich Lacy an den Kaiser zu wenden.

XXXV. 17. März 1771 . . . . . —
Ueber die Vorkehrungen zur Verpflegung der Truppen auf dem Marsche aus Italien durch Tirol. Besorgnisse für die Soldaten und das Land.

Seite

XXXVI. Undatirt (18. April 1771) 380

Uebersendung von drei Heiratsgesuchen unverehelichter Mütter. Klage über das Zunehmen der Sittenlosigkeit. Anfrage, ob diese Heiraten vor sich gehen können?

XXXVII. Undatirt (18. Juni 1771) 381

Browne's Anstellung bei Ferdinand. Theilnahme des Militärs an der feierlichen Ueberbringung des Armes des heiligen Stephan nach Ofen.

XXXVIII. 1. October 1771 . . . . . —

Mittheilung der vom Kaiser beabsichtigten Beförderungen und Veränderungen im Militär. Maria Theresia bedauert Josephs Reise in das Lager bei Pest, ohne von Lacy begleitet zu sein. Liste der Candidaten für die von ihr erneuerte Elisabethstiftung. Sehnsucht nach Lacy's Rückkehr. Es wird nicht mehr zum Kriege, sondern nur zu Demonstrationen kommen, welche die armen Türken bezahlen müssen. Die Instruction für d'Ayasasa. Maria Theresia ist jetzt zufriedener mit dem Kaiser. Bei ihm ist die Grundlage gut, aber die Umgebung schlecht. „Er ist zu wenig fleissig und zu unserem Unglücke zu sehr begabt." Seine bevorstehende Abreise nach Böhmen. Besorgnisse für Blümegen. Lobenswerther Zug des Obersten Browne. Klage der Kaiserin über ihre eigene Unentschlossenheit.

XXXIX. 13. November 1771 383

Zusage der Kaiserin, sich für Verleihung des goldenen Vliesses an den Fürsten de Ligne zu verwenden.

XL. Undatirt (15. November 1771) 384

Auftrag an Lacy, das Militär-Fuhrwesen aus dem Wieselburger Comitate wegzuziehen.

XLI. Undatirt (21. November 1771) . . . . . —

Die Zurückziehung des Fuhrwesens aus ganz Ungarn.

XLII. Undatirt (30. November 1771) 385

Bedauern der Kaiserin, Lacy lange Zeit nicht gesehen zu haben. Misslingen ihrer Verwendung für de Ligne. Sie hofft, das Versäumte bald wieder gut zu machen. Ihre traurige Lage. „Verlässt mich auch Lacy?"

XLIII. Undatirt (12. December 1771) . . . . . —

Um Lacy's Gutachten über einige ihm zugesendete Actenstücke.

XLIV. 18. December 1771 . . . . . —

Ueber den Anspruch des Obersthofmeisters Grafen Khevenhüller in Mailand auf militärische Ehrenbezeigung. Die Kaiserin findet es begreiflich, dass die Entziehung derselben die Hofwürdenträger peinlich berühre. Doch soll es bei der einmal getroffenen Anordnung bleiben.

XLV. 20. Jänner 1772 386

D'Ayasasa ist nicht leicht in den gehörigen Schranken zu halten. Lacy soll ihm die pünktliche Befolgung der unzweideutigen Befehle der Kaiserin zur Pflicht machen.

XLVI. Undatirt (10. März 1772) 387

Um Uebersendung eines Schriftstückes über die unglückliche Angelegenheit der polnischen Grenzen.

XLVII. Undatirt (13. März 1772) . . . . . —

Maria Theresia erklärt sich gegen die Verabfolgung von Gehaltsvorschüssen.

Seite

XLVIII. 25. März 1772 387

Die Kaiserin hält die Trennung der Haus- von der Feldartillerie für schädlich.

XLIX. Undatirt (1772?) 388

Die Conscriptionen. Die Erbauung einer Festung würde die grossen Kosten nicht lohnen.

L. Undatirt (6. Juni 1772) . . . . . —

Wegen besserer Abgrenzung der Stellung des Generalcapitäns und des zweiten Generals in Ungarn, der Lombardie und den Niederlanden. Während der Abwesenheit des Statthalters hat der bevollmächtigte Minister mit gleicher Machtvollkommenheit an dessen Stelle zu treten.

LI. Undatirt (25. August 1772) 389

Unannehmbare Entscheidung des Kaisers für den Feldzeugmeister Grafen Thürheim. Anerbieten der Verleihung einer geheimen Pension an ihn zu seiner Versetzung nach den Niederlanden. Fürst Carl Liechtenstein würde dann seine Stelle in Wien erhalten.

LII. Undatirt (1772?) 390

Einführung von Ersparungen bei der Leibgarde durch Abschaffung ihrer Pferde.

LIII. Undatirt (1. März 1773) . . . . . —

Unbesonnenheit des Fürsten de Ligne.

LIV. Undatirt (26. März 1773) 391

Ueber die etwaige Versetzung des Grafen Stampa statt des Generals Bülow nach den Niederlanden. Ein Anderer als Stampa, Bülow oder Vogelsang könnte nicht dorthin geschickt werden.

LV. 18. April 1773 . . . . . —

Der Hauptmann Graf Ligneville scheint seine Beförderung der Protection der Hofdamen zu verdanken. Das hiebei beobachtete Verfahren kann mindestens nicht consequent heissen.

LVI. Undatirt (20. April 1773) 392

Entschuldigung wegen einer unklaren Mittheilung.

LVII. 21. April 1773 . . . . . —

Um Lacy's Meinung über die Ausdehnung der bevorstehenden Beförderung.

LVIII. Undatirt (21. April 1773) 393

Die Beförderung. Alvintzy.

LIX. 25. April 1773 . . . . . —

Die Beförderung. Zufriedenheit mit dem für die beiden Browne erreichten Erfolge. Regimentsverleihung an Koch. Wunsch der Kaiserin, dass ihr Sohn Joseph nicht die von ihm beabsichtigte „schreckliche“ Reise unternehme.

LX. 3. Mai 1773 395

Dank für die Vorlegung gewünschter Listen.

LXI. 4. Mai 1773 396

Lob der musterhaften Leitung des Kriegsdepartements. Bedauern über den von einem Grenzregimente durch Unwetter erlittenen Schaden.

LXII. Undatirt (11. Juni 1773) 397

Mittheilung von Briefen des Kaisers. Gespräch mit Carl Liechtenstein über das Lager. Unvorsichtige Mittheilung an ihn über die Reiseprojecte des Kaisers.

Seite

LXIII. Undatirt (Juni 1773) 398
Betrübniss über den Plan des Kaisers, sich nach Galizien zu begeben.

LXIV. Undatirt (15. Juli 1773) . . . . . —
Verschiebung des Ausfluges nach Eisenstadt. Ernennung des Hauptmannes Vogelsang zum Major. Unwohlsein des Kaisers. Uebles Aussehen Laudons.

LXV. Undatirt (1. August 1773) 399
Berichte über die russisch-türkische Kriegführung. Browne möge zurückkehren; dort ist auf keiner Seite etwas zu lernen.

LXVI. Undatirt (13. August 1773) 400
Pensionirung eines nicht mehr dienstfähigen Hauptmannes als Major. Versorgung zweier zum Katholicismus übergetretener Schiffsbauleute aus Hamburg.

LXVII. 9. September 1773 . . . . . —
Freude über die glückliche Rückkehr des Kaisers. Die Ernennung des Bischofs Kerens zum Feldvicar. Domherr Dvertitsch versieht einstweilen diese Stelle.

LXVIII. Undatirt (1773?) 401
Selbstanklage der Kaiserin, Schuld zu sein an einer berechtigten Beschwerde Lacy's. Freundschafts- und Dankbarkeitsversicherungen für ihn.

LXIX. Undatirt (1773?) . . . . . —
Gewährung der Bitte eines Soldaten. Besorgnisse für Lacy's Gesundheit.

LXX. März 1774 402
Freude über die Besserung der Gesundheit Lacy's. Die Kaiserin kann sich an sein Fernsein nicht gewöhnen. Joseph stimmt hierin mit ihr überein. Wichtigkeit der Erhaltung Lacy's. Er möge der Kaiserin über die Dauphine berichten. Die beabsichtigte Reise des Kaisers nach Frankreich. Widmung des Palastes der Jesuiten am Hofe für den Hofkriegsrath. Theilnahme der kaiserlichen Familie an Lacy's Wohlbefinden. Dessen Reise nach Spaa. Aufträge für Brüssel. Ermahnung zur Schonung. Mittheilungen der Kaiserin über sich selbst und ihre Töchter.

LXXI. 4. April (1774) 405
Entschluss des Kaisers, die Reise nach Frankreich aufzugeben. Diejenigen nach Paris und London sind am meisten gegen den Wunsch der Kaiserin. Ihre Freude über das Scheitern dieses Projectes. Auch für Lacy wird solches nur willkommen sein können. Die Reise nach Spaa. Die Artillerie und die Tiroler Miliz. Maximilians Reise nach den Niederlanden und Frankreich. Zufriedenheit der Kaiserin mit ihrer eigenen Gesundheit. Sonstige Niedergeschlagenheit.

LXXII. 31. Mai 1774 407
Lacy's Ernennung zum Staats- und Conferenzminister.

LXXIII. Undatirt (Juni 1774) 408
Bedauern über Lacy's Rücktritt vom Präsidium des Hofkriegsrathes. Seine Ernennung zum Minister. Billigung dieses Schrittes von Seite aller vernünftigen Leute.

LXXIV. 13. April 1775 . . . . . —
Browne's bevorstehende Ernennung zum Generalmajor. Die Kaiserin hätte sie schon vor drei Jahren vollzogen. Uebler Zustand der Grenadiere.

Seite

LXXV. Undatirt (4. Mai 1775) 409
Ueber eine Stiftung für Offiziers- und Soldatenkinder in den Niederlanden. Wegen der Prärogative des Hofkriegsrathes ist Maria Theresia nicht einverstanden.

LXXVI. 16. Mai 1775 . . . . . —
Die Kaiserin entsagt ihrer ursprünglichen Absicht, zur Feier der Anwesenheit Ferdinands eine französische Oper nach Wien kommen zu lassen.

LXXVII. 19. Juni 1775 410
Dank für Lacy's Ergebenheitsversicherungen. Maria Theresia fürchtet für die Zukunft die Polen ebenso wie die Russen. Einstweilen will sie jedoch die Gegenwart geniessen.

LXXVIII. 25. Juni 1775 . . . . . —
Die Kaiserin bedauert ein Unwohlsein Lacy's. Ermahnung zur Schonung. Nur ungern verlässt sie Schönbrunn und übersiedelt nach Laxenburg. Die Art der Bestrafung der aufständischen Bauern in Böhmen. Um Lacy's Meinung hierüber.

LXXIX. Undatirt (21. Juli 1775) 411
Lebhafte Danksagung für Lacy's Einwirkung auf den Entschluss des Kaisers, die zwei von ihm beabsichtigten schrecklichen Reisen nicht mehr zu unternehmen.

LXXX. 22. Februar 1776 . . . . . —
Ueber die ablehnende Antwort des Generals Nugent hinsichtlich der projectirten Anstellung desselben in Triest.

LXXXI. 11. März 1776 412
Consultirung Lacy's über verschiedene militärische Gegenstände.

LXXXII. Undatirt (27. April 1776) . . . . . —
Unterlassung der Reise nach Görz.

LXXXIII. 18. April 1778 413
Hoffnungslosigkeit der Kaiserin auf Erhaltung des Friedens. Unglückliche Situation. Zweite Auflage von Galizien. Zuflucht zu den Rathschlägen Lacy's. Ungünstige Nachrichten von allen Seiten. Anempfehlung der Person des Kaisers. Aufforderung zu häufiger Berichterstattung.

LXXXIV. Undatirt (1778) . . . . . —
Erneuerte und dringende Anempfehlung der Person des Kaisers und Maximilians. Ermahnung zu Lacy's eigener Schonung. Vertrauen der Kaiserin zu ihm.

LXXXV. 6. August 1778 415
Nochmals wiederholte Anempfehlung der Person des Kaisers. Lacy möge ihn für die Friedensideen gewinnen, deren Verwirklichung Maria Theresia anstrebt. Besser ein Staat zweiten Ranges mit glücklichen Unterthanen, als sie im Frieden und im Kriege unglücklich zu machen.

LXXXVI. 13. Februar 1779 416
Freude der Kaiserin über den bevorstehenden Abschluss des Friedens.

LXXXVII. Undatirt (Mai 1779) 417
„Meinen Ländern ist der Friede bescheert, nicht mir."

Seite

LXXXVIII. Undatirt (1779?) 417

Auftrag zur Entwerfung einer Ordre de bataille, aber nur mit diensttauglichen Generalen. Günstige Wirkungen der raschen Beförderung Lacy's. Er, Kaunitz, Starhemberg und Blümegen sind die Vertrauenspersonen der Kaiserin. Auf den blossen Verdacht hin ist Niemand mit dem Tode zu bestrafen.

LXXXIX. Undatirt (18. December 1779) 418

Durch seine eigene Erhaltung wird Lacy der Kaiserin den grössten Dienst erweisen.

XC. Undatirt (21. September 1780) . . . . . —

Wichtigkeit der Einführung des Normalschulunterrichtes in der Armee. „Nichts soll man halb thun; lieber gar nichts."

An den Freiherrn von Tillier.

Undatirt (August 1760) 421

Ergebniss der ärztlichen Berathung über die von Tillier zu unternehmende Reise. Maria Theresia bedauert seine Entfernung. Sie hofft günstige Wirkungen von ihr. Mittheilungen vom Kriegsschauplatze. Erwartung entscheidender Ereignisse. Uebersendung von Büchern für Tillier.

An den Fürsten Kinsky.

Undatirt (Anfangs Februar 1761) 425

Verleihung des durch Tilliers Tod erledigten Regimentes an Kinsky.

An den Grafen d'Ayasasa.

Undatirt (October 1761) 429

Betrachtungen über die gegenwärtige und zukünftige Kriegführung. Entschluss zur Vornahme einer als nothwendig erkannten Reduction. Maria Theresia stellt jedoch Alles der Entscheidung Dauns anheim.

An den Grafen und die Gräfin Grassalkovics.

I. 4. December 1771 433

Theilnahme der Kaiserin an dem Tode des Grafen Grassalkovics. Bewilligung zu taxfreier Errichtung des von ihm projectirten Majorates.

II. 25. December 1771 . . . . . —

Danksagung für übersendete Andenken an Grassalkovics. Copirung seines Porträts. Gnadenversicherung für die Witwe und den Sohn.

An den Grafen Philipp Kolowrat.

I. 2. Juli 1762 437

Anempfehlung der Gräfin Wrtby zur Prüfung ihrer Vorschläge.

II. (1763?) . . . . . —

Maria Theresia verspricht sich viel Gutes von der Leitung des böhmischen Guberniums durch Kolowrat. Auftrag zur Einführung der Gleichheit der Maasse in Böhmen wie in Oesterreich und Mähren. Theilnahme an der Einkleidung seiner Tochter als Nonne.

Seite

III. Undatirt (1769) 439

Wunsch der Kaiserin, dass Kolowrat noch zwanzig Jahre für sie und den Staat lebe. Wiederverheiratung seines Sohnes. Maria Theresia nimmt die etwaige Erhaltung der Witwe auf sich.

An den Grafen Enzenberg.

I. 1. Mai (1766) 443

Absendung Paccassi's nach Innsbruck. Die dortige Triumphpforte. Vorzunehmende Arbeiten in der Burg. Rücksicht auf den Architekten Walter.

II. Undatirt (Juni 1766) 444

Maria Theresia beneidet Marcy und Duval um die Reise nach Innsbruck. Auftrag zur Unterstützung derselben.

III. Undatirt (September 1766) 445

Begleitschreiben für den jungen Enzenberg. Belobung desselben.

IV. Undatirt (Februar 1769) 446

Die Bankpapiere, welche der Sohn Enzenberg überbringt, sind ihm als Zeichen der Zufriedenheit der Kaiserin zu übergeben. Gnadenbezeigungen derselben für den Reisebegleiter des jungen Enzenberg, Oberstlieutenant Genimi. Vertrauliche Verständigung von der demnächstigen Reise des Kaisers nach Italien.

An die Gräfin Enzenberg.

I. Undatirt (1753?) 451

Billigung eines von Enzenberg herrührenden Projectes von Seite des Directoriums. Einberufung desselben nach Wien. Auch die Gräfin und ihr Sohn wären willkommen. Anerbieten eines Platzes für denselben im Theresianum. Auftrag zur Besorgung von Handschuhen für die Kaiserin.

II. Undatirt (1753?) 453

Maria Theresia wird sich freuen, die Gräfin auch ohne ihren Sohn bei sich zu sehen. Sie begreift, dass man denselben noch lieber im elterlichen Hause belässt. Die Heiratssache der jungen Gräfin Anna Wolkenstein und des Grafen Johann Spaur. Lob der Ersteren.

III. 10. Mai (1764) 454

Zufriedenheit der Kaiserin mit Enzenberg. Erste Anordnungen hinsichtlich der im künftigen Jahre stattfindenden Reise des Hofes nach Innsbruck. Die Kleidung der Damen. Festlichkeiten und öffentliche Vergnügungen. Eine Preissteigerung der Lebensmittel wäre zu verhindern und eine Anzahl zu schlichtender Angelegenheiten zu erledigen. Beabsichtigter Ausflug nach Bozen.

IV. 21. (December 1764) 455

Vertheilung der Wohnungen in Innsbruck. Der Bischof von Freising. Der Herzog von Chablais. Die Fürstin Craon. Die Gräfin Ligneville. Uebersendung der Hofkleidung für die zwei Letzteren und die Gräfin Enzenberg. Wunsch nach Beilegung der Streitigkeiten mit Brixen und Trient. Abhaltung öffentlicher Feste.

V. 6. März (1765) 457

Die Vertheilung der Wohnungen. Die römische Königin Josepha wird wegen vermuthlicher Schwangerschaft nicht nach Innsbruck kommen. Hoffnung auf Erzielung von Nachkommenschaft, indem in anderer Beziehung das Los Josephs

Seite

ein beklagenswerthes ist. Uebersendung von Uniformen. Die Triumphpforte. Der Aufenthalt in Innsbruck wird bis zum 2. oder 9. September dauern. Traurigkeit der Kaiserin.

VI. 10. April (1765) 458

Abreise des Hofmobilien-Inspectors Lenoble nach Innsbruck. Die Wohnungen. Die Hoftracht. Der Bischof von Augsburg. Die Schwangerschaft der römischen Königin.

VII. Undatirt (Ende Juni 1765) 460

Bevorstehende Abreise der Kammerfrauen. Anempfehlung der Guttenberg. Verzögerung der Abreise Blümegens. Die Kaiserin erträgt die Beschwerden des Alters mit Ruhe. Beneidenswerther Tod des Primas Barkoczy.

VIII. Undatirt (Ende Juni 1765) . . . . . —

Festsetzung der Abreise auf den 4. Juli. Mittheilung der einzelnen Reisetage.

IX. 12. September (1765) 462

Rücksendung der Reisebegleitung von Innsbruck nach Wien. Unerträglichkeit des Aufenthaltes daselbst. Erklärung Josephs zum Mitregenten. Zufriedenheit mit ihm. Das Testament des verstorbenen Kaisers. Die Todtencapelle in Innsbruck. Das Damenstift.

X. 28. September (1765) 463

Die Zurückhaltung der Möbel in Innsbruck. Veränderungen in der dortigen Hofburg. Der Riesensaal. Etwaige Aufnahme des Fräuleins Clees in das Damenstift. Die übrigen Stiftsdamen. Ihre Bezüge.

XI. 9. November (1765) 464

Sehnsucht der Kaiserin nach Innsbruck. Uebersendung von Medaillen und Dosen. Sonstige Anordnungen. Anwesenheit der Stiftsdechantin Enzenberg und der Vicedechantin Cavriani in Wien. Die Eröffnung soll am 8. December stattfinden.

XII. 26. December (1765) 466

Einsames Verweilen der Kaiserin in ihrem Trauergemache. Erklärung des Prinzen Albert zum Statthalter von Ungarn. Festlichkeiten hiebei. Bildnisse des verstorbenen Kaisers. Adelsproben der Stiftsdamen.

XIII. 12. Februar (1766) 468

Schmerzvoller Erinnerungstag. Trost in der Bussandacht des Aschermittwochs. Stete Erinnerung an das verlorne Glück. Anfertigung eines Messkleides aus dem Schlafrocke des verstorbenen Kaisers. Vertheilung der Garderobe der Kaiserin. Ihr körperlicher und geistiger Verfall. Schmerz über den Verlust der Grafen Haugwitz und Daun. Interesse für eine in Innsbruck gehaltene Predigt. Geldgeschenke. Berichtigung noch ausständiger Posten. Das Damenstift. Oberst Graf Caprara. General Hannig. Uebertragung aller militärischen Angelegenheiten an den Kaiser. Der Hofkriegsrath. Dessen zukünftiger Präsident. Rudolph und Johann Chotek. Die Gräfin Ligneville.

XIV. 19. April (1766) 472

Dank für einen Brief und die Anhänglichkeit der Gräfin Enzenberg. Aufforderung an sie zu einem Besuche in Wien. Demnächstige Absendung Paccassi's nach Innsbruck. Erzherzogin Marie und ihr Gemal.

XV. 1. Mai (1766) 474

Abreise Paccassi's. Ungeduld der Kaiserin, in Innsbruck Alles vollendet zu wissen. Rücksichtnahme auf den Architekten Walter. Besorgnisse für die Gesundheit der Gräfin Enzenberg. Ausflug nach Pressburg.

Seite

XVI. 5. Mai (1766) 474

Anempfehlung des Oberstlieutenants Neugebauer. Maria Theresia beneidet ihn um seine Reise nach Innsbruck. Ihre traurige Stimmung und Niedergeschlagenheit. Unwohlsein ihrer Kinder.

XVII. 2. Juni (1766) 475

Abreise Künigls nach Tirol. Sehnsucht der Kaiserin dorthin. Ihr vereinsamtes Leben. Ihre Unzufriedenheit mit der jetzigen Gesellschaft. Ungeduldige Erwartung Paccassi's. Erneuerte Einladung der Gräfin Enzenberg nach Wien. Betrübende Ereignisse in Ungarn. Unterdrückung der Bauern durch die Grundherren.

XVIII. 19. Juni (1766) 477

Anempfehlung Duvals. Dessen Anhänglichkeit an den verstorbenen Kaiser. Wunsch der Kaiserin, die Gräfin Enzenberg in Wien zu sehen. Freundschaftsversicherungen für sie. Beabsichtigte Zusammenkunft Josephs mit König Friedrich. Missvergnügen hierüber. Freude über die Beilegung der Zwistigkeit des Kaisers mit seinem Bruder Leopold.

XIX. 11. Juli (1766) 478

Trübselige Rückerinnerungen. Fruchtlosigkeit der Bäder der Kaiserin Josepha. Baldige Rückkehr des Kaisers. Allgemeine Zufriedenheit mit ihm. Scheitern der Zusammenkunft des Kaisers mit König Friedrich. Ursachen hievon. Niedergeschlagenheit der Kaiserin. Hoffnung auf Verheiratung einer ihrer Töchter mit dem Herzoge von Chablais. Stetes Unwohlsein der Erzherzogin Marie.

XX. 9. August (1766) 479

Die Angelegenheiten des Obersten Creutz. Vollendung eines Altarblattes. Grüsse an den Prediger. Die Träume der Gräfin Enzenberg. Beunruhigung der Kaiserin über das Seelenheil ihres Gemals. Graf Enzenberg. Die Baulichkeiten in der Hofburg zu Innsbruck. Bildnisse der kaiserlichen Familie. Die Reise und Bestimmung des jungen Enzenberg. Ministerwechsel. Sichtlicher Verfall des Fürsten Kaunitz und Binders. Berufung Starhembergs und Pergens nach Wien. Ihre Anstellung im Staatsrathe.

XXI. 16. August (1766) 481

Wegen Vermittlung des Pflegers Wörndle zur Uebersiedlung tirolischer Familien. Da die Gräfin Enzenberg nicht nach Wien kommt, hofft die Kaiserin sie in Innsbruck zu besuchen. Oberst Creutz. Goldegg. Uebersendung von Gemälden. Plan der Umwandlung der Schweizer in eine Tirolergarde. Besserbefinden der Erzherzogin Marie.

XXII. 3. September (1766) 483

Bevorstehende Abreise des jungen Enzenberg. Schilderung seiner Eigenschaften. Die etwaige Reise der Kaiserin nach Tirol. Klage über die Abschaffung der Schweizergarde. Auch nicht aus Tirolern, sondern aus Unteroffizieren wird die neue Garde gebildet. Die Ankunft Starhembergs; dessen übles Aussehen. Trauer um Haugwitz. Kaunitz scheint wieder im Amte bleiben zu wollen. Wohlbefinden der Erzherzogin Marie in Ofen. Zufriedenheit der Kaiserin mit Genimi.

XXIII. 12. September (1766) 485

Begleitschreiben für den jungen Enzenberg. Genimi. Anfertigung von zwei Statuen für die Franziskaner in Innsbruck. Bezug der Tiroler Handschuhe für die Kaiserin. Mittheilung derselben über ihr eigenes Befinden.

Seite

XXIV. 16. November (1767) 486

Freude über die Genesung des jungen Enzenberg. Man verdankt sie den für ihn abgehaltenen Gebeten.

XXV. 23. März (1768) 487

Rückkehr des Grafen Enzenberg nach Tirol. Lob desselben. Alle seine Anträge wurden genehmigt. Festsetzung seiner Besoldung. Aussicht auf Verleihung des Grosskreuzes des Stephansordens an ihn. Auftrag wegen Zuwendung eines Lehens an seinen Sohn. Die Erzherzogin Caroline; deren bevorstehende Abreise. Besorgnisse für sie. Sie gleicht am meisten der Kaiserin.

XXVI. 25. (März 1768) 489

Das übersendete Messkleid. Vermuthliche Ankunft Enzenbergs in Innsbruck. Bevorstehender Aufenthalt der Erzherzogin Caroline daselbst.

XXVII. 22. (Juni 1768) 490

Mittheilungen der Kaiserin über sich selbst.

XXVIII. 24. Juni (1769) . . . . . —

Hochzeitsfestlichkeiten der Erzherzogin Amalie. Deren Reise nach Innsbruck. Erkundigung nach Enzenbergs Befinden. Absendung des Hofsecretärs Krisch nach Tirol. Ausflug der Kaiserin nach Pressburg. Die Braut des jungen Enzenberg.

XXIX. 19. Juli (1769) 492

Unterbringung der Schwestern Valmagini in Brixen. Zufriedenheit der Erzherzogin Amalie mit ihrem Empfange in Tirol. Heute ist ihr Heiratstag.

XXX. 11. August (1769) 493

Dank für die der Erzherzogin Amalie geleisteten Dienste. Ueberraschende Umwandlung der Letzteren. Ermahnung an das Ehepaar Enzenberg, seine Gesundheit zu pflegen. Klage der Kaiserin über ihren eigenen Zustand.

XXXI. 1. Mai (1770) . . . . . —

Demnächstige Bekleidung Maximilians mit dem Deutschordenskreuze. Bevorstehende Ankunft Leopolds und seiner Gemalin. Beabsichtigter Ausflug nach Pressburg. Erneuerte Einladung der Gräfin Enzenberg nach Wien. Anstellung des jungen Greppi in Triest. Geldgeschenk an ihn. Krisch. Geburt eines kleinen Coreth. Geschenk an die Braut des jungen Enzenberg. Erkundigung nach ihm.

XXXII. 8. Mai (1770) 496

Ankunft der Prinzessin Charlotte von Lothringen. Ihr gutes Aussehen. Ihre Zufriedenheit mit der Dauphine. Sie findet die Kaiserin nur wenig verändert. Irrthum einer solchen Behauptung. Bewillkommung der Prinzessin an verschiedenen Orten durch Mitglieder der kaiserlichen Familie. Ihre Unterbringung in Hetzendorf. Das Gefolge.

XXXIII. 10. Juli (1770) 498

Freundschaftsversicherungen. Anempfehlung der jungen Gräfin Heister. Berufung Enzenbergs aus Innsbruck und seines Sohnes aus Prag nach Wien. Rath zu baldiger Vermälung desselben. Angelegenheiten, welche in Wien mit Enzenberg in Ordnung zu bringen sein werden. Fräulein von Buccow.

XXXIV. 6. October (1770) 500

Enzenbergs glückliche Ankunft in Wien. Gutes Aussehen desselben. Auskunft über die Tages- und Stundeneintheilung der Kaiserin. Con-

Seite

forti. Wunsch nach baldiger Verlobung des jungen Enzenberg. Schilderung seiner Braut. Bittschrift der Gräfin Trapp. Erkundigung nach den Schwestern Valmagini. Ferdinands Heirat wird im künftigen Jahre stattfinden. Etwaige Reise des Kaisers nach Innsbruck.

XXXV. 7. Februar (1771) 502

Begleitschreiben für die Braut des jungen Enzenberg. Ihre Eigenschaften. Die Kaiserin beneidet sie um die Reise nach Innsbruck. Sie beklagt die Absendung zahlreicher Truppen nach Ungarn. Zur Erhaltung des Friedens wird sie das Aeusserste anwenden. Sie bedauert, nicht an den Blattern gestorben zu sein.

XXXVI. 5. März (1771) 503

Erledigung eines sehr grossen Theiles tirolischer Angelegenheiten. Warme Belobung der Gräfin Migazzi.

XXXVII. 21. October (1771) 504

Dank für Ferdinands Aufnahme in Innsbruck. Glückliche Vollziehung seiner Vermälung. Freude hierüber und über einen Anschein von Schwangerschaft der Königin von Neapel. Trostlosigkeit der Zustände in Böhmen und Mähren. Reise des Kaisers durch diese Provinzen. Tadel des Verfahrens der Tiroler in Bezug auf das Landesregiment. Häufiges Unwohlsein der Kaiserin. Blindes Zutrauen zu van Swieten.

XXXVIII. 25. April (1772) 505

Lebhaftes Bedauern der unglücklichen Niederkunft der jungen Gräfin Enzenberg. Für eine erfreuliche Wiederholung dieses Ereignisses bietet sich Maria Theresia als Pathin an. Die bevorstehende Niederkunft der Königin von Neapel. Liebe der Kaiserin für diese Tochter. Demnächstige Uebersiedlung nach Schönbrunn.

XXXIX. 15. Juni 1772 506

Anempfehlung des Bildhauers Beyer. Freude über die glückliche Niederkunft der Königin Caroline. Bedauern, dass sie keinen Sohn zur Welt gebracht hat. Schmerz über den bevorstehenden Verlust van Swietens.

XL. 21. November (1772) 507

Pensionsbewilligung für den jungen Enzenberg. Lehensbesitz seiner Gemalin. Aufenthalt der Kaiserin in Pressburg. Das Befinden der Erzherzogin Marie. Ihr Namensfest. Wunsch nach häufigen Briefen der Gräfin Enzenberg.

XLI. 16. October 1773 508

Wiederversöhnung mit Parma. Die Infantin und ihre Kinder.

XLII. 16. (October? 1773) 509

Geschenk für die junge Gräfin Enzenberg. Erdbeben in Wien.

XLIII. 7. December (1774) . . . . . —

Unzufriedenheit der Kaiserin über das Unwohlsein der Gräfin Enzenberg. Mittheilung über ihr eigenes Befinden. Die Reise Maximilians nach Innsbruck und des Kaisers nach Venedig. Graf Heister.

XLIV. 20. Februar (1775) 510

Das Befinden der Gräfin Enzenberg. Ueberhäufung der Kaiserin mit Geschäften. Sie schreibt um zwei Uhr Nachts. Ihre einförmige Lebensweise. Trostreiche Ereignisse in ihrer Familie. Project einer Reise nach Ungarn.

Seite

XLV. 29. April (1775) 512

Erzherzog Maximilian. Gute Nachrichten vom Kaiser aus Croatien. Dessen beabsichtigtes Zusammentreffen mit seinen Brüdern in Venedig. Sehnsucht der Kaiserin nach Innsbruck. Der dortige Riesensaal.

An die Gräfin Edling.

I. Undatirt (Jänner 1761) 515

Freundschafts- und Dankbarkeitsversicherungen. Anempfehlung eines geschickten Augenarztes Namens Wenzel. Die Kaiserin will ihn der Gräfin Edling zur Vornahme einer Operation zusenden. Sie empfiehlt sich in ihr Gebet.

II. 26. Februar 1761 516

Unthunlichkeit der Vornahme der Augenoperation an der Gräfin Edling.

III. 9. Juli 1761 517

Man möge beten für die baldige Rückkehr des Friedens. Lob der Erzherzogin Isabella.

IV. 21. Februar 1766 . . . . . —

Klage über den Tod des Kaisers Franz, sowie der Grafen Haugwitz, Daun und Thurn.

V. 12. März (1766) 518

Mittheilung einer angenehmen Nachricht für den Grafen Pace. Wehmüthige Rückerinnerung an Josephs Geburt.

VI. 5. October 1768 519

Lob des Domdechants Grafen Rudolph Edling. Befriedigung über die glücklich vollzogene Inoculation zweier Söhne und der Enkelin der Kaiserin. Dank für das Gebet des Erzbischofs Attems. Klage der Kaiserin über ihren zunehmenden Verfall.

VII. Undatirt (Juli 1769) 521

Versuchung zur Reise nach Görz, um die Gräfin wiederzusehen und eher mit Joseph zusammenzutreffen. Vergleichung des Letzteren mit seinem Vater.

VIII. 7. August (1769) . . . . . —

Begleitschreiben für die Jesuiten Gebrüder Mayo. Klage der Kaiserin über ihren körperlichen Zustand. Befriedigung über das Schicksal ihrer Kinder. Betrübte Verzichtleistung auf eine Wiederverheiratung des Kaisers. Maximilian wird Coadjutor des Hoch- und Deutschmeisterordens. Lob der kleinen Erzherzogin Therese. Empfehlung in das Gebet der Gräfin. Geldsendung zu Almosen. Zufriedenheit mit Lanthieri, Philipp Edling und Coronini. Uebersendung eines Bildnisses der Kaiserin.

IX. 9. October (1769) 523

Maximilians Erwählung zum Coadjutor. Er wird jedoch nie Bischof oder Kurfürst werden. Pensionsbewilligung für Rudolph Edling.

X. 30. August (1776) 524

Glückwunsch zum Heiratstage der Gräfin Edling. Rückkehr des Erzbischofs Rudolph Edling nach Görz. Uebersendung spanischen Tabaks und einer Pariser Dose.

XI. Undatirt (Sommer 1878) 525

Begleitschreiben für eine Dame Namens Castellini. Untröstlichkeit der Kaiserin über ihre Lage.

Seite

An den Prinzen Ferdinand von Braunschweig.

I. 6. Juni (1773) 529
Dank für zwei Bildnisse Ferdinands. Aehnlichkeit des seinigen mit dem des Prinzen Ludwig. Uebersendung von Tabak und einer Dose mit dem Porträt der Kaiserin. Freundschaftsversicherungen für den Prinzen.

II. 22. December (1773) 530
Glückwunsch zum neuen Jahre. Tabaksendung. Entschuldigung ihrer Verspätung.

III. 12. Jänner (1775) 531
Entschuldigung über langen Stillschweigens. Freundschaftsversicherungen. Ueberstandenes Unwohlsein. Sonstiges Befinden der Kaiserin.

IV. 18. Jänner (1776) 532
Spärlichkeit der Briefe der Kaiserin. Rückblick auf das vergangene Jahr. Klage über die polnischen Angelegenheiten. Schlichtung derselben. Prinz Leopold von Braunschweig.

V. 4. Mai (1776) 533
Bedauern des Scheiterns der Reise nach Görz. Dank für den Glückwunsch zum Geburtstage. Eintritt in das sechzigste Lebensjahr. Familienzuwachs. Lob der Enkel der Kaiserin. Die Erzherzogin Marie.

VI. 12. Februar (1777) 534
Dank für einen Brief und freundlichen Glückwunsch. Klage der Kaiserin über die Abnahme ihrer geistigen und körperlichen Kräfte.

VII. 9. Jänner (1778) . . . . . —
Dank für den Glückwunsch zum neuen Jahre. Theilnahme an der Erkrankung der Aebtissin zu Gandersheim. Die Reise des Prinzen nach Dänemark. Erinnerung an die Königin Juliane. Anwesenheit des Erzherzogs Ferdinand und seiner Gemalin in Wien. Sein Gesundheitszustand. Das Befinden der Kaiserin.

VIII. 1. Juni (1778) 536
Freude der Kaiserin über Ferdinands Fernbleiben vom Kriege. Ihre Betrübniss über die traurigen Nachrichten über die Aebtissin von Gandersheim. Sie bedauert die Theilnahme des Erbprinzen von Braunschweig und seiner Brüder an der Kriegführung gegen Oesterreich. Sehnsucht nach dem Frieden.

IX. 6. Jänner (1779) 537
Theilnahme der Kaiserin an den Reisen des Prinzen. Rückblick auf das Jahr 1778. Für Maria Theresia war es eines der schrecklichsten ihres Lebens. Hoffnung auf baldigen Frieden.

X. 2. Juni (1779) 538
Freude über den Friedensschluss. Vernichtung eines früheren, allzu heftigen Briefes an den Prinzen. Uebersiedlung nach Laxenburg. Die Krankheit Maximilians. Lob desselben. Lebhafte Anerkennung des menschenfreundlichen Benehmens der Prinzen von Braunschweig während des Krieges.

XI. 3. Juli (1779) 540
Dank für mehrere Briefe des Prinzen. Rechtssache eines dänischen Adeligen. Anempfehlung derselben durch die Kaiserin. Rückmarsch der Truppen.

Seite

Guter Zustand derselben. Bei ihrem Anblicke begreift man das Opfer, das der Kaiser durch den Friedensschluss gebracht hat. Besserung des Zustandes des Erzherzogs Maximilian. Explosion des Pulvermagazins.

XII. 15. Jänner (1780) 543

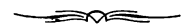
Freude der Kaiserin, dass der Prinz allen Verlockungen zu militärischer Verwendung widerstand. Rückblick auf das vergangene Jahr. Zufriedenheit mit demselben. Erfolgloser Vermittlungsantrag an die Seemächte. Freundschaftsversicherungen für den Prinzen und die Königin Juliane von Dänemark. Bitte um ein Bildniss der Letzteren. Die neue Aebtissin von Gandersheim.

XIII. 1. Februar (1780) 545

Theilnahme an dem Tode der verwitweten Prinzessin von Preussen. Beileidsbezeigung an die Königin und Ferdinand.

XIV. 19. April (1780) . . . . . —

Trauer über den Tod des Herzogs Carl von Braunschweig. Erkundigung nach dem Befinden des Prinzen. Dank für die Bildnisse der Königin Juliane. Ihre Aehnlichkeit mit Ferdinand.



NAMENSVERZEICHNISS.

Adda, Marchese d', I. 237. III. 76, 80, 88, 89, 91.
Alario, Graf, II. 229. III. 242.
Albani, Alexander, Cardinal, II. 238, 424. III. 395. IV. 219.
— Carl, Fürst, I. 201, 221, 227, 228, 230, 239. II. 3, 24, 25, 42, 71, 77, 92, 104, 111, 158, 196, 198, 211, 215, 217, 219, 233, 238, 240, 246, 261, 267. III. 157, 162, 272, 295, 301, 373, 379, 386, 395, 416, 437.
— Orazio Francesco, Fürst, II. 219, 260, 272, 434. III. 373, 420.
— Maria Anna Mathilde, Fürstin, II. 218—220, 260, 270, 272, 434. III. 373, 385, 415, 420.
Albert Johann, Erzherzog, I. 275, 290, 292, 306. III. 167.
Algarotti, Franz, Graf, II. 279.
Almesloë, Gräfin, I. 226, 230—232, 265, 285. II. 41, 154, 194, 195, 277, 448. III. 162, 163, 167, 174—176, 180, 181, 184, 264, 267, 324, 364, 365. IV. 94, 127—133.
Althan, Michael Anton, Graf, General, I. 299, 307. IV. 59.
— Michael Ferdinand, Graf, IV. 467, 468.
— Michael Johann, Graf, IV. 110, 467, 468.
Althan, Juliane, Gräfin, IV. 110.
Altvatter, Johann Heinrich, Rosshändler, IV. 145.
Alvintzy, Joseph, Generalmajor, II. 173. IV. 393.
Andlau, Joseph, Freiherr von, Feldzeugmeister, IV. 367, 438.
— Maria Antonia, Freifrau von, IV. 438.
Andlern, Franz Reinhold, Graf, IV. 222, 295.
Andrássy de Sikló, Stephan, II. 394.
Angiolino, Balletmeister, I. 269, 293.
— Frau, I. 293.
Aninger, IV. 484.
Anthoine, Fräulein, Kammerdienerin, III. 318.
Anton Victor, Erzherzog, II. 208.
Aqua, Courier, III. 179.
Archetti, Giovanni Andrea, Marchese, Nuntius, III. 224, 225, 400, 427.
Arconati, Graf, Quästor, I. 115.
— Carlo, Marchese, III. 235.
— Gräfin, III. 210, 304.
Arenberg, Carl, Herzog von, Feldmarschall, II. 136, 479. III. 320, 366. IV. 151.
— Ludwig, Herzog von, III. 365, 366, 372.

Arenberg, Louise, Herzogin von, geb. Gräfin von der Marck, III. 366.
— Louise, Herzogin von, geb. Gräfin Lauragais, III. 366, 372.
Argensol, Anton Hyacinth Aymard d', Oberst, IV. 367.
Artois, Carl, Graf von, I. 285, 286.
— Gräfin von, I. 286.
Aspremont-Linden, Johann Gobert, Graf, I. 308. II. 399.
— Eleonora Franziska, Gräfin, II. 399. III. 216, 218.
— Maria Franziska, Gräfin, I. 308. II. 399.
— Maria Johanna, Gräfin, II. 208. III. 374.
Astier, Postdirector, III. 15.
Asturien, Carl, Prinz von, II. 372, III. 10, 81, 170. IV. 284.
— Louise, Prinzessin von, II. 372. III. 10, 81, 170. IV. 284, 329.
Attems, Carl Michael, Graf, Erzbischof, IV. 519—521, 524.
— Graf, I. 69.
— Julie, Gräfin, I. 178. III. 215.
— Maria Isabella, Gräfin, II. 12, 403.
— Maria Josepha, Gräfin, I. 69, 178.
— Gräfin, IV. 464.
Auersperg, Carl Joseph, Fürst, III. 20.
— Heinrich, Fürst, Oberstkämmerer, I. 101, 154, 155, 227. II. 50, 276, 309.
— Johann Joseph Adam, Fürst, III. 20.
— Heinrich, Graf, I. 182.
— Wilhelmine, Fürstin, II. 356, 358. III. 20, 202.
Aurelli, P., IV. 353.
Ayasasa, Joseph d', General, IV. 382, 386, 429, 430.
Bachoff von Echt, Johann Friedrich, Graf, dänischer Gesandter, IV. 251.
Bachoffen von Echt, Catharina, Kammerfrau, IV. 104, 112.
Baden, Ludwig, Prinz von, II. 321.
— Marianne, Markgräfin von, IV. 284.
— Victoria Pauline, Markgräfin von, III. 320, 321.
Bagnesi, Clemens, Marchese, I. 112. II. 83, 201. III. 254, 258, 278.
Baiern, I. 40. II. 139, 142, 157, 170, 187, 310, 465. III. 326. IV. 186, 208—210, 272, 281, 284.
— Clemens August, Prinz von, Kurfürst von Köln, IV. 146.
— Maximilian Joseph, Kurfürst von, II. 114. IV. 209, 210, 273, 282, 284.
Balassa, Franz, Freiherr von, II. 457. IV. 360.
Baldacci, Oberst, II. 57, 95, 172. III. 287.
Balogh von Galantha, Ladislaus, Graf, II. 394, 458. IV. 326.
— III. 181.
Banat, I. 203, 204. II. 258, 276. III. 93. IV. 296, 297, 368, 384.
Barbagna, IV. 304.
Barkoczy, Franz, Graf, Primas von Ungarn, II. 352, 353. IV. 112, 113, 164, 461.
Bartenstein, Johann Christoph, Freiherr von, II. 85. IV. 169, 184—191, 215, 225—230.
— Christoph, Freiherr von, IV. 226—230.
— Franz, Freiherr von, IV. 226—228.
— Joseph, Freiherr von, Reichshofrath, II. 85. IV. 162, 169, 175, 226—228.
— Antonia, Freifrau von, II. 85.
— Cordula, Freifrau von, IV. 216, 230.
Bassewitz, III. 369.
Batthyány, Adam, Fürst, IV. 147.

Batthyány, Carl, Fürst, Feldmarschall, I. 119, 132, 172, 344. IV. 5—14, 476.
— Johann Nep., Graf, Hofkammerrath, II. 454.
— Joseph, Graf, Erzbischof von Kalocsa, I. 138, 142, 347. II. 383, 386, 393, 394. III. 145.
— Ludwig, Graf, ungarischer Hofkanzler, IV. 217, 476.
— Ludwig, Graf, II. 127, 172. III. 214.
— Maria Antonia, Fürstin, I. 344. II. 3, 4, 22, 34, 82, 382, 384, 386, 390, 392, 397, 400, 404, 410, 417, 420, 421, 432—434, 437—440, 443, 448, 454, 474. III. 212, 273, 375. IV. 497.
— Elisabeth, Gräfin, II. 172.
— Franziska, Gräfin, II. 127, 172. III. 310.
Bayreuth, Friedrich III., Markgraf von, IV. 252.
Beck, Philipp Lewin, Freiherr von, Feldzeugmeister, IV. 152, 367.
Belcredi, Antonio, Marchese, II. 27, 90, 284, 443, 444. III. 285.
Belderbusch, Anton, Freiherr von, II. 289.
— Caspar Anton, Freiherr von, II. 289.
Belesznay, Johann, Freiherr von, Oberst, IV. 214.
Belgiojoso, Alberich, Graf, Generalmajor, I. 124, 128, 212, 348.
— Ludwig, Graf, Gesandter, I. 224. II. 153, 154.
— Familie, II. 230, 245.
Belgrad, Pascha von, I. 8.
Belise, Arzt, I. 193, 198.
Belling, Wilhelm Sebastian von, preussischer General, IV. 207.
Bellverre, Antonie von, Kammerdienerin, II. 384, 387, 396.
Bender, Blasius von, Feldmarschall-Lieutenant, II. 153, 154.
Berchtóld, Adam Ignaz, Graf, IV. 437, 438.
— Franz, Graf, Bischof, I. 348.
— Johann Joseph, Graf, Major, IV. 438.
— Maria Anna, Gräfin, IV. 438.
— Maria Antonia, Gräfin, II. 367. III. 216. IV. 437.
Berlichingen, Eberhard Carl Maximilian, Freiherr von, IV. 379, 380.
Bernis, Franz Joachim de, Cardinal, II. 239, 263, 420.
Bernklau, Johann Leopold, Freiherr von, IV. 186.
Besora, Madame de, IV. 497.
Bethlen, Gabriel, Graf, Oberst-hofmeister, II. 363.
Bettinelli, I. 135. III. 147.
Bettoni, Johann, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I. 179. III. 147.
Beyer, Johann Wilhelm, Bildhauer, II. 7, 8. IV. 506.
— Gabriele, Malerin, II. 7, 8, 29. III. 222, 230, 233, 238. IV. 506.
— Maria Beatrix, III. 230.
Bianchi, Canonicus, II. 191.
Biel, Ludwig de, Jesuit, IV, 220.
Binder, Anton von, I, 167, 168.
— Friedrich, Freiherr von, Staatsrath, I. 28. II. 196, 412, 417. IV. 200, 205, 261, 267, 291, 457, 481.
— Frau von, geb. Haiden, I. 167, 168, 213.
Blanc, Franz Anton von, Hofrath, II. 69, 70. IV. 333.
Blümegen, Heinrich Cajetan, Graf, I. 92, 93. II. 460. III. 194, 273. IV. 316, 372, 383, 456, 457, 459, 461, 482, 499.
Blumenberg, Frau, IV. 354.
Böhmen, I. 4, 40, 44, 71, 74, 78, 84, 85, 102, 126, 154, 203, 297,

323. II. 65—67, 69, 70, 114, 116, 118, 123, 127, 128, 131—149, 152, 170, 178—182, 297, 307, 354, 374, 400, 404. III. 262—264, 304, 316, 323, 328, 330, 332, 346—348, 438. IV. 139, 148, 168, 176, 201, 214, 297, 298, 331, 383, 409, 411, 438, 503, 504.
Bolagnos, IV. 250.
Bolognini, Johann, Graf, Oberst, II. 121, 133, 134, 167. III. 268, 341—343, 345.
Bolts, Wilhelm, Oberstlieutenant, IV. 262.
Bolza, II. 313.
Borromeo, Cardinal, II. 22, 23.
Borsieri, Johann, Professor, II. 99, 100, 111, 113, 123, 136, 137, 188, 195, 227, 290. III. 302, 310, 320, 344, 353, 361, 364, 365, 376, 383, 390. IV. 94.
Borsos, ungarischer Gardist, II. 61, 312.
Bosch, Ferdinand von, Oberstlieutenant, IV. 165, 174.
Bossi, Oberst, II. 141, 148, 153, 159. III. 316, 321, 324, 341.
Botta d'Adorno, Anton, Marchese, Feldmarschall, I. 200, 209, 316. II. 123. IV. 38, 40, 42, 44, 322, 458.
— Jacob, Marchese, Feldmarschall-Lieutenant, II. 112, 123, 273, 274. III. 122, 225, 422.
— Luigi, Marchese, II. 112. III. 225.
Bouchard, Daniel, Kammerdiener, I. 109, 115, 126. III. 134, 138.
Bourée, IV. 497.
Bracciano, Livio, Herzog von, II. 22, 23, 423, 433.
— Antonio, II. 22, 23, 424, 433, 434.
— Giuseppe, II. 23, 433, 434.
— Victoria, Herzogin von, II. 423, 424, 429, 433, 434.
Brambilla, Johann Alexander, Leibchirurg, II. 182, 201, 294, 307, 369, 377. III. 440, 442. IV. 395.
Brandis, Familie, I. 71.
— Maria Judith, Gräfin, III. 29, 30. 216, 218.
Braunschweig, Auguste Dorothea, Prinzessin von, IV. 544.
— Carl, Herzog von, II. 263. IV. 43, 536, 537, 542, 545.
— Carl Wilhelm Ferdinand, Erbprinz von, I. 40. II. 152. III. 328, 331. IV. 43, 45, 46, 537, 540.
— Ferdinand, Prinz von, IV. 529—546.
— Leopold, Prinz von, IV. 532, 537, 544.
— Ludwig, Prinz, IV. 192, 471, 472, 529, 535.
— Therese Natalie, Prinzessin von, IV. 534, 536, 537.
Braunschweig-Oels, Friedrich, Herzog von, II. 152, 156. IV. 540, 544.
Bréchainville, Ludwig, Graf, Generalmajor, III. 332. IV. 360, 361, 366, 367, 376, 377.
— Louise, Gräfin, III. 332. IV. 361, 367.
Bréquin, Johann, I. 108, 110.
— Fräulein, I. 108, 110.
Breteuil, Louis August, Baron, französischer Botschafter, II. 50, 79, 177, 178, 180, 181, 183, 239, 385, 389. III. 185, 344, 347—349, 355, 361.
Breuner, Carl Adam, Graf, I. 13, 14. II. 65. IV. 206, 353, 500.
Brockhausen, Jacob, Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, II. 55, III. 341.
Browne, Johann Georg, Graf, I. 88, 120, 123, 129, 130, 199, 230, 234, 249, 298. II. 157, 162. IV. 375,

381, 383, 392, 394, 395, 399, 408, 409.
Browne, Joseph, Graf, General, IV. 425.
Browne de Camus, Maximilian Ulysses, Graf, Feldmarschall, IV. 140—143, 147, 169, 194, 375, 394, 395, 417, 425.
Bruckenteiss, III. 381.
Bruckenthal, Samuel, Freiherr von, IV. 300, 372, 500.
Brühl, Graf, sächsischer Minister, II. 119.
Brunsvik, Anton, Graf, II. 394.
Brunyan, Conrad Emanuel, Graf, Generalmajor, IV. 203.
Bruschi, I. 110, 115, 116.
Buccow, Georg, Freiherr von, II. 464. IV. 142, 151, 392.
— IV. 499.
Bukowina, II. 258, 276, 286, 446. III. 429.
Bülow, Ferdinand, Freiherr von, Feldzeugmeister, I. 58. IV. 391, 404.
Buol, Anton Franz, Freiherr von, III. 105.
— Rudolph, Freiherr von, IV. 164.
Burckhard, IV. 166.
Burghausen, Wilhelmine Dorothea, Gräfin, II. 440.
Calderara, Gräfin, III. 267, 390.
Callenberg Carl Franz, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I. 58—60, 86, 264, 272. IV. 146.
— Carl, Graf, II. 172.
— Marianne, Gräfin, IV. 146.
Camuti, Leibarzt, I. 167, 285. II. 26, 304, 305. IV 68, 69.
Canal, Joseph Emanuel, Graf, I. 200.
— Ludwig, Graf, I. 160, 189, 193, 198, 200—203, 208, 211, 216, 217, 222. IV. 455.
— Gräfin, Stiftsdame, I. 200, 203.
— Guidobaldine, Gräfin, I. 200.
Canossa, Carlo, Marchese, I. 311.
Caprara, Aeneas, Graf, Oberst, III. 95. IV. 471, 496.
— Clemens, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, II. 235.
Carafa di Stigliano, Carl Otto, Graf, IV. 298.
Caramelli, Carl, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I. 84, 86, 90. II. 45, IV. 382.
Caratto, Hermann, Oberstlieutenant, IV. 295.
Carli, Gian Rinaldo, Graf, II. 302.
Carponi, modenesischer Kammerdiener, II. 312.
Carqui, Lorenz Joseph von, Hofrath, II. 466.
Castellini, IV. 525.
Castiglioni, Giuseppe, Marchese, III. 75.
— Marchesa, III. 221.
Cavriani, Gräfin, Unterdechantin, IV 463—465.
— Friederike, Gräfin, IV. 110, 114.
— Gräfin, Stiftsdame, IV. 464.
Cervelli, I. 317.
Cetto von Kronstorf, Carl Joseph, Hofrath, IV. 220.
Chablais, Herzog von, II. 359, 360, 381, 445, 449, 450. IV. 61, 455, 459, 479.
— Marianne, Herzogin von, II. 445. IV. 61.
Chanclos, Josepha, Gräfin, II. 440.
Chartres, Louise Adelheid, Herzogin von, II. 26, 27. III. 233.
Chatelet, Marquis du, französischer Botschafter, IV 98, 199, 201, 208.
Chauvelin, Marquis von, französischer Gesandter, IV. 290.
Choiseul, Herzog von, IV. 201.
Choiseul-Meuse, Gräfin, II. 465, 466.
Chotek, Johann Carl, Graf, IV. 165, 221, 359, 472.

Chotek, Johann Rudolph, Graf, I. 108. II. 453.
— Rudolph, Graf, oberster Kanzler, I. 200. IV. 169, 174, 176, 222, 242, 472, 495, 500.
— Sidonie, Gräfin, I. 108, 186.
Churfeld, Franz von, I. 13, 14.
Clary, Familie, II. 72.
— Carl Ignaz, Graf, IV. 206.
— Franz Wenzel, Fürst, Oberstjägermeister, I. 108. II. 148, 309.
— Johann Nep., Graf, I. 343.
— Christine, Gräfin, III. 369.
— Josepha, Gräfin, II. 309.
Clees, Fräulein von, IV. 463, 464, 473.
Clemens XIV., Papst, I. 303, 304. II. 420. III. 140. IV. 369.
Clerfayt, Carl, Graf, General, II. 45.
Clerici, Cardinal, II. 178.
Cobenzl, Carl Graf, IV. 289.
— Ludwig, Graf, Gesandter, II. 464. III. 421, 424. IV. 261, 535, 541.
— Philipp, Graf, II. 84, 183, 196, 198. III. 349, 361. IV. 263.
— Theresia Johanna, Gräfin, IV. 535, 541.
Coburg-Saalfeld, Friedrich Josias, Prinz von, Feldmarschall, II. 463.
Collalto, Franz, Graf, I. 186.
— Cäcilie, Gräfin, I. 186.
Colloredo, Rudolph, Fürst, Reichs-Vicekanzler, I. 108, 126, 172. II. 282. III. 20, 109, 187. IV. 150, 177, 190, 200, 209, 227, 274, 276, 280, 283, 286, 457.
— Anton, Graf, Feldzeugmeister, III. 20.
— Franz, Graf, III. 109. IV. 280.
Colloredo-Wallsee, Franz, Graf, I. 49—52, 274. II. 401. III. 172, 416. IV. 58.
Colloredo, Joseph, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I. 5. II. 84, 366.
— Eleonora, Gräfin, geb. Fürstin Gonzaga, I. 161, 162, 311.
— Marie Eleonore, Gräfin, geb. Gräfin Wrbna, I. 274. III. 172.
— Marie Gabriele, Fürstin, I. 108.
Confalonieri, Graf, Obersthofmeister, III. 128, 438.
— Graf, II. 297. III. 437.
— Johann, Graf, Canonicus, II. 84, 85.
— Anna, Gräfin, II. 42, 55, 63, 92, 104, 111, 210, 215, 297. III. 217, 218, 245, 256, 260, 261, 264, 267, 295, 298, 301, 375, 386, 433, 437—439.
Conforti, Michael Joseph, Gubernialrath, IV. 501.
Contarini, Alvise, venetianischer Botschafter, I. 340.
Conti, Marianne, Kammermädchen, II. 2, 172, 384. III. 340.
Coreth, Joseph, Freiherr von, IV. 495.
— Freiherr von, IV. 495.
— Leopoldine, Freifrau von, IV. 495.
Coronini, Graf, IV. 522, 523.
Corrado d'Olivera, Marchese, I. 144, 221. II. 219.
Corsini, Bartholomäus, Fürst, I. 307.
Corti, Secretär, III. 105.
Craon, Fürstin, IV. 455, 456.
Cravenna, Paul, Graf, III. 75.
Cressener, von, englischer Minister, IV. 209, 210.
Creutz, Peter von, Oberst, IV. 479, 480, 482, 484.
Creux, Jean du, Leibchirurg, IV. 236.
Cristani, Freifrau von, IV. 459.
Cristiani, Beltrame, Graf, Grosskanzler, I. 339. III. 73, 104, 196, 200, 221. IV. 228.

Cristiani, Luigi, Graf, I. 339, 341, 343, 348. II. 36, 281. III. 73, 102, 104, 196, 200, 221.
Crivelli, Anton, Graf, III. 95, 96, 99, 109, 119, 121.
— Marianne, Gräfin, I. 308.
— Franziska, Gräfin, III. 95, 298.
Croatien, IV. 65.
Cumberland, Anna, Herzogin von, I. 224, 232, 240—242, 244, 253, 261.
— Heinrich Friedrich, Herzog von, I. 224, 232, 236, 240—242, 244, 253, 255, 261.
Cuore, Lieutenant, III. 255.
Cusani, Ferdinando, Marchese, II. 214.
— Claudia, Marchesa, II. 213.
Cuvillier, Josepha, Kammerdienerin, IV. 112.
Czernin, Maria Josepha, Gräfin, II. 79. III. 276.
Dänemark, I. 101. IV. 197.
— Juliane, Königin von, IV. 535, 536, 541, 543, 544, 546.
Dattel, Josepha, Kammerfrau, III. 150, 151, 153, 161, 225, 315, 317, 322, 324, 326, 376, 383, 405.
Daun, Leopold, Graf, Feldmarschall, II, 80. IV. 147, 148, 150, 157, 193, 198, 202, 206, 207, 306, 417, 422, 429, 430, 469, 471, 472, 474, 518.
— Charlotte, Gräfin, II. 172.
Demkowitz, IV. 360.
Desfours, Marie Gabriele, Gräfin, II. 402.
Deutschland, II. 139, 157, 275, 307, 471. III. 313, 326. IV. 201, 207, 209, 210, 256, 271—286, 289, 309, 429, 536, 537, 540.
Deym, Graf, IV. 365.
Dier, Carl Joseph, Edler von, IV. 177.
Dietrichstein, Johann Franz Gottfried, Graf, IV. 161—180.
Dietrichstein, Johann Karl, Graf, Oberststallmeister, I. 96, 98, 198. II. 276, 295, 408. IV. 194, 338, 381, 401.
— Karl Max, Fürst, II. 276, 309.
Doblhoff, Karl, von, Hofrath, IV. 213—222.
Dolgoruki, Fürst, I. 249.
Dono, del, Dominik, Kammerzahlmeister, IV. 320.
Dornfeld, Friedrich Joseph von, Rittmeister, IV. 129.
— von, Kammerfrau, II. 36. III. 381. IV. 129.
— Fräulein, III. 381. IV. 129.
Dravetzky, Gabriel, von, Rittmeister, I. 204, 260, 262, 264, 318, 340, 341. II. 52, 76. III, 120, 208, 240, 248, 249, 254, 270.
Dubarry, Gräfin, I, 277.
Duhamel de Querlonde, Louis, IV. 366, 368, 369.
— Fräulein, IV. 366.
Dunant, Magdalena, Kammerfrau, II. 172, 384, 391. III. 246, 253, 339, 340, 356.
Durazzo, Jakob, Graf, I. 320, 340, 344. II. 382. III. 207, 208.
Durfort, Marquis, französischer Botschafter. IV. 324.
Durieux, Franz, I. 30, 31.
— Therese, II. 415.
Durini, Carl, Graf, III. 265.
Duval, Valentin, IV. 444, 445, 477, 478.
Dvertitsch, Adam, Domherr, IV. 315, 401.
Eck, Franz Xaver, Freiherr von, Oberst, IV. 406.
Edling, Johann Jakob, Graf, IV. 519, 521, 523, 524.
— Philipp, Graf, Oberst, III. 201, 275. IV. 41, 360, 520, 522, 523.
— Rudolph, Graf, Domdechant, IV. 520, 521, 524.

Edling, Elisabeth, Gräfin, IV. 41, 522.
— Maria Esther, Gräfin, IV. 520, 523, 524.
— Rosalie, Gräfin, II. 386. III. 201. IV. 515—525.
Eger, Friedrich von, Hofrath, III, 283.
Egger, IV. 465.
Elisabeth, Kaiserin, I. 14, 88, 162. II. 386. IV. 382, 480, 507, 521, 529, 539.
— Erzherzogin, I. 136, 143, 172, 186, 193, 286, 297, 298, 334, 342. II. 12, 15, 18, 60, 70, 71, 87, 130, 198, 222, 300, 308, 310, 311, 354—356, 387, 389, 390, 392, 396, 398, 403, 406, 414, 419, 431, 461, 462, 476, 478. III. 88, 90, 178, 201, 203, 210, 213, 214, 218, 223, 231, 232, 241, 256, 263, 269, 311, 416, 417, 439—443. IV. 50, 115, 255, 404, 479, 496, 497, 506, 522.
Elmpt, Philipp, Freiherr von, Oberst, IV. 394.
Elrichshausen, Anton Reinhardt, Freiherr von, Feldzeugmeister, II. 149, 155, 162, 180. IV. 364.
Eltz, Hugo Franz Carl, Graf, Dompropst, IV. 280.
Engelhard, Fräulein, III, 424.
Engelshofen, Franz, Freiherr von, Feldmarschall - Lieutenant, IV. 164, 166.
Engl von Wagrain, Graf, Bischof, I. 348.
England, I. 151. II. 257. III. 44, 49, 57, 59. IV. 188, 198, 201, 210, 214, 277, 395, 542.
— Georg III., König von, I. 224, 232, II. 152, 471. IV. 272, 275, 321.
— Sophie Charlotte, Königin von, II. 152.
Enzenberg, Familie, I. 71, 154.
— Franz Joseph, Graf, IV. 445, 446, 452, 453, 457, 470, 476, 480, 483—492, 495, 499, 501, 502, 506—508, 510.
— Ignaz Cassian, Graf, I. 154, 155. IV. 443—447, 451—511.
— Clara Sophie, Freiin von, IV. 462—466, 471, 502, 503.
— Maria Theresia, Gräfin, IV. 508, 509.
— Sophie Amalie, Gräfin, IV. 445, 446, 451—511.
— Walburga, Gräfin, IV. 470, 487, 495, 499, 501—503, 505—509.
Eon de Beaumont, Charles, II. 391.
Erba, Girolamo, Marchese d', III. 83, 84.
Erdödy, Anton Gabriel, Graf, Bischof von Erlau, IV. 164.
— Carl Niklas, Graf, II. 454.
— Franz, Graf, II. 454.
— Johann Nep., Graf, II. 57. IV. 168.
— Joseph, Graf, II. 57, 95, 172. III. 287.
— Ludwig, Graf, II. 82, 432, 434, 439, 454. III. 273.
— Antonie, Gräfin, II. 57, 172.
— Barbara Gräfin. II. 434, 439, 454.
Eszterházy, Franz, Graf, ungarischer Hofkanzler, II. 369, 404, 430, 458. IV. 97.
— Karl, Graf, Bischof von Erlau. IV. 362.
— Nicolaus, Fürst, Feldmarschall, I. 198, 266, 318, 335. IV. 363, 398.
— Marianne Josepha, Fürstin, II. 309, IV. 497.
— Maria Elisabeth, Fürstin, I. 198.
— Maria Theresia, Fürstin, IV. 497,
— Familie, IV. 476.
Estrées, d', Graf, französischer Marschall, IV. 193.

Fabris, Dominik Tomiotti de, Conte, Feldmarschall-Lieutenant, II. 156, 157.
Faby, Ferdinand, Leibarzt, I. 132, 139, 156, 188, 190—192, 194, 197, 198, 218, 224, 227, 244, 265, 275, 318, 325, 330. II. 33, 34, 36, 42, 59, 90—93, 97, 99, 102. III. 138—140, 144, 157, 160, 181, 185, 188, 191, 192, 220, 223, 224, 236, 240, 252, 285—288, 295. IV. 127.
Faucken, Xaver, Physikus, III. 131.
— Joseph, Kammerdiener, I. 126, 269. III. 131.
Faulhaber, Hofrath, II. 432.
Fedeli, Julius, Graf, I. 79.
Fedrigazzi, Freiherr von, IV. 161.
Fekete, Georg, Graf, I. 57, 179, 182. II. 383, 387.
— Gräfin, I. 57.
Fekete von Galantha, Graf, Oberstlieutenant, I. 179, 180.
Felbiger, Johann Ignaz, Propst, II. 122.
Ferdinand, Erzherzog, I. 39, 55—349. II. 1—314, 339, 343, 371, 373, 425, 426, 433, 450, 453. III. 31, 67—443. IV. 57, 62, 93, 94, 127—133, 146, 235, 258, 263, 289, 290, 324, 375, 385, 475, 496, 502, 504, 509—511, 520, 522, 535, 537, 538.
— Erzherzog (Florenz), I. 42, 51, 52. III. 138, 395. IV. 54, 59.
Ferrari, Gaëtano, I. 338, 339. II. 109, 213, 217, 221. III. 199, 217, 383, 387.
Ferraris, Johann Joseph, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, II. 442, 466, 473.
— Henriette, Gräfin, II. 442, 497.
Festetits, Paul, Graf, Hofrath, II. 51, 370, 454, 457.
Fink, Elisabeth, Mundköchin, II. 453.
Firmian, Carl Gotthard, Graf, I. 72, 75, 77, 83, 85, 87, 111—113, 122, 132, 134, 135, 137—140, 142, 143, 151, 152, 163, 165, 169, 172, 174, 175, 179, 186, 191, 195, 196, 201, 202, 212, 221, 222, 231, 237, 238, 241, 242, 244, 245, 248, 253, 254, 264, 275, 277, 284, 297, 308, 315, 316, 319—321, 338—341, 344. II. 4, 6, 13, 17, 18, 27, 32, 54, 57, 70, 77, 82, 110, 121, 129, 139, 153, 163, 165, 175, 177, 178, 181, 188, 189, 205, 214, 215, 217, 219, 221, 223, 224, 232, 236, 251, 280, 281, 283—285, 287, 288, 302, 310—312, 381, 389, 442, 443, 448. III. 14, 15, 72, 74, 78, 82, 83, 88, 94, 98, 115, 117, 118, 120—123, 127, 129, 135, 140—142, 147, 148, 151, 152, 172, 179, 198, 199, 202, 236, 242, 248, 255, 296, 326, 331, 337, 355, 393, 397, 399, 412, 427, 428, 435, 436. IV. 38, 57, 70, 82, 83, 91—94, 131, 194.
— Leopold, Graf, Cardinal, I. 172, 174, 179.
— Franz, Freiherr von, IV. 161.
Fischer, Johanna von, Kammerfrau, II. 159. III. 315, 322. IV. 341.
Flader, Mathias, II. 366. III. 133. IV. 463, 466, 467.
Flemming, Carl Georg Friedrich, Graf, sächsischer Gesandter, IV. 203.
Fontana, Pfarrer, II. 185, 190, 191.
Forgács, Johann, Graf, IV. 433, 434.
Foscarini, Andrianna, III. 363.
— Elisabeth, III. 200.
Frankenberg, Johann Heinrich, Graf, Cardinal, II. 277.
— Graf, I. 231. II. 277.
Frankreich, I. 38, 141, 151, 167, 287, 302. II. 50, 64, 65, 113, 115, 121, 142, 147, 153, 157, 163, 170, 177, 239, 246, 254, 257, 269, 307,

371. III. 44, 46, 49, 162, 266—271, 288, 333, 347—349. IV. 68, 72, 76, 184, 185, 190, 196, 198, 201, 207, 208, 213, 251, 260, 267, 272, 277, 331, 395, 403, 405, 429, 502, 505, 508.

Frankreich, Ludwig XV., König von, I. 33—36, 69, 114, 276, 277. III. 173. IV. 69, 71, 77, 79, 290.

— Ludwig XVI., König von, I. 277, 279, 285, 286, 290. II. 79, 80, 115, 291, 464. III. 108, 185, 339, 341. IV. 61, 261, 374, 494, 542.

— Marie Antoinette, Königin von, I. 56, 58, 114, 235, 276—279. II. 64, 66, 80, 83—85, 115, 118, 147, 167—171, 199, 291, 464. III. 14, 31, 100, 108, 173, 185, 268, 276, 279, 288, 304, 314, 336—339, 341, 354, 371, 378. IV. 83, 374, 403, 406, 475, 494, 496, 522, 537.

— Maria Theresia, Prinzessin von, II. 168, 263. III. 337—339, 341, 437. IV. 537.

Franz I., Kaiser, I. 14, 17—19, 22, 23, 58, 59, 66, 69—71, 79, 126, 145, 161, 163, 165, 233, 242, 248—250, 256, 295, 296, 311, 345. II. 32, 45, 75, 85, 92, 94, 99, 126, 135, 144, 169, 185, 215, 260, 303, 318—320, 329, 332, 346, 351, 353—356, 358—360, 365, 371, 383, 407, 415, 418, 425, 445. III. 19, 20, 25, 26, 46, 67, 72, 77, 116, 217, 237, 335. IV. 13, 18, 19, 25, 85, 99, 109, 113, 118, 141, 150, 152, 156, 170, 172, 186, 190, 191, 199, 204, 207, 210, 226, 227, 234, 235, 237, 241, 243, 250—253, 271, 273, 276, 277, 280—283, 285, 304, 307, 310, 319—322, 327, 330, 341, 359, 452, 459—462, 465—470, 475, 477, 480, 485, 496, 497, 511, 517, 521, 523, 539.

Franz, Erzherzog (Florenz), I. 42, 49—52, 131, 307. II. 397, 401, 402, 410. IV. 53, 54, 59, 378.

Franz Joseph, Erzherzog (Mailand), II. 217—221, 249, 271, 273, 278, 295, 299, 306. III. 383—385, 397, 402, 405, 412, 419, 422, 424, 433, 434, 436, 437, 440—442. IV. 131—133.

Freganeschi, Giovanni, Marchese, I. 73.

Frey, Offizier, II. 424.

Friedrich II., König von Preussen, I. 7, 37, 38, 40, 41, 222, 302. II. 6, 65, 110, 112—114, 116, 118, 121, 122, 127, 128, 133, 138—140, 142, 143, 146—148, 152, 155—158, 170, 171, 177—181, 188, 190, 269, 272, 273, 275, 277—279, 282, 287, 291, 300, 301, 465, 467. III. 300, 301, 304, 312—314, 318, 319, 323, 325—328, 330—333, 341, 346—348, 362, 426, 427, 430. IV. 43, 139, 140, 148, 193, 198, 201, 202, 206, 209, 210, 240, 261, 271, 275, 281, 283, 300, 370, 403, 405, 411, 413, 421, 422, 429, 478, 479, 540, 545.

Fries, Johann, Freiherr von, I. 228, 232.

Fritz, Alberik, Abt, IV. 242.

— Maria Anna von, Kammerfrau, I. 83. II. 226. III. 389, 395, 433.

Frosini, Marchese, modenesischer Gesandter, II. 232, 262, 291, 297. III. 392—394, 396. IV. 94.

Fuchs, Maria Caroline, Gräfin, Obersthofmeisterin, II. 352, 353, 413. IV. 184.

Fugger, Franz Carl Joseph, Graf, Weihbischof, IV. 187.

— Graf, IV. 161, 187.

Fuhrmann, Hauptmann, IV. 360.

Funk, Gärtner, IV. 332.

— Joseph, IV. 332.

Fürstenberg, Franz Friedrich, Freiherr von, II. 471.

Fürstenberg, Joachim, Landgraf, I. 343. III. 258.
— Sophie Therese Walburga, Landgräfin, III. 258.
Fuxeder, Franz, Hofmaler, II. 365, 366, 397.
Gaisruck, Rudolph Carl, Graf, Feldzeugmeister, I. 87, 204. IV. 378.
Galgotzy, Johann von, Bischof, I. 348. II. 432.
Galitzin, Demeter, Fürst, III. 331.
Galizien, I. 8, 40, 41, 193, 213, 214, 225, 253, 302. II. 258, 375, III. 160, 330—332, 380, 413, IV. 395, 397, 398.
Gallet, Tänzer, I. 268, 269.
— Frau, I. 268, 269.
— Maria Theresia, I. 269.
Garampi, Giuseppe, Nuntius, II. 247.
Gassmann, Johann Leopold, Hofcapellmeister, III. 149.
Gatti, Dr., I. 273, 275. II. 109. III. 299, 310, 320.
Gautier, Johanna von, Kammerdienerin, I. 318. III. 106.
Gebler, Tobias Philipp, Freiherr von, Staatsrath, IV. 499.
Gemmingen, Ludwig Eberhard, Freiherr von, IV. 281.
— Sigismund, Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, II. 154.
Genimi-Molé, Claudius, Freiherr von, Oberstlieutenant, IV. 446, 485, 486.
— Freiherr von, Lieutenant, IV. 446.
— Freifrau von, IV. 446.
Gentilotti, Freiherr von, IV. 161.
Genua, IV. 60, 61, 176.
Germetten, Bernhard Heinrich von, IV. 162.
Gersdorff, Friedrich Alexander, Graf, Hauptmann, IV. 278, 279.
— Johanna Magdalena, Gräfin, IV. 278.
Giorgio, Cabinetscourier, II. 404, 405.
Gloucester, Wilhelm Heinrich, Herzog von, I. 224. II. 421. III. 280.
— Mary, Herzogin von, I. 224. II. 421. III. 280.
Gluck, Christoph, III. 149. IV. 409.
Gmeiner, Kammerfrau, III. 315.
Goëss, Johann Carl Anton, Graf, I. 57. II. 22. IV. 32, 40—42, 44, 46, 47.
— Sigmund Rudolph, Graf, I. 56—60, 90, 109, 240.
— Franziska, Gräfin, I. 57.
— Maria Anna, Gräfin, geb. Gräfin Christalnigg, I. 57. II. 22, 433, 446. IV. 40, 41.
— Maria Anna, Gräfin, Hoffräulein, II. 354.
— Maria Theresia, Gräfin, I. 56, 109, 176.
Goldegg, Ferdinand von, Hofrath, I. 42, 43. IV. 355, 356, 482.
— Ferdinand von, I. 42, 43. IV. 356.
Goldt, Joseph, Hofrath, IV. 365.
Gontier, Johann Theodor von, IV. 346.
Gonzaga, Luigi II., Fürst von, I. 245, 246.
Grandi, P. Jesuit, I. 184, 188, 189, 222, 322. II. 10.
Grassalkovits, Anton, Graf, I. 60. II. 351. IV. 166, 178, 214, 215. IV. 433, 434.
— Graf, jun., IV. 433, 434.
— Therese, Gräfin, IV. 433, 434.
Grasse, Theresia, Freiin von, Kammerfrau, II. 471.
Grechtler, Johann Georg, Freiherr von, I. 44. IV. 418.
— Freiherr von, jun., I. 44.
Greibig, Kammerfrau, I. 312. III. 183, 187.
Greppi, Antonio, I. 232. II. 294, 295, 311. III. 242.

Greppi, Marco, Graf, II. 295. IV. 494, 495.
Grienwalder, Johann von, IV. 173, 174.
Grimaldi, Marquis, spanischer Minister, I. 26. II. 239, 263. IV. 205.
Gröller, Susanne, Kammerfrau, I. 310, 312. III. 92, 158, 183, 187, 322, 323.
Grömling, Johann, Kammerrath, IV. 166.
Groschlag, Friedrich Carl Willibald, Freiherr von, IV. 287.
Guasco, Peter Alexander, Graf, Feldmarschall - Lieutenant, IV. 376, 378.
Gürtler, Anton Bernhard, Domherr, II. 248, 257, 379, 416. III. 34, 35, 37, 46.
Guttenberg, Josepha von, Kammerdienerin, II. 2, 30, 278, 384, 387, 396, 425, 471. III. 435. IV. 234, 243, 245, 329, 460.
Gyulai, Samuel, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, II. 138.
Haag, Nicolaus, Freiherr von, Generalmajor, II. 152.
Haas, Tobias, Pfarrer, II. 211, 381.
Hadik, Andreas, Graf, Feldmarschall, I. 5, 38, 253, 275, 277, 283, 335. II. 28, 155, 394. III. 264, 279. IV. 151, 354.
— Franziska, Gräfin, I. 335.
Hagen, Johann Hugo, Freiherr von, Präsident, I. 63. II. 309. IV. 541.
Haller, Franz Edmund von, IV. 451.
Hallwyl, Franz, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, IV. 393.
Hamilton, Anton Johann, Graf, Feldmarschall - Lieutenant, IV. 467.
— Maximilian, Graf, Bischof von Olmütz. IV. 200.
Hamilton, Maria Anna, Gräfin, II. 154, 374. III. 316. IV. 121.
Hamon, Impresario, IV. 409, 410.
Hannig, Carl, Freiherr von, General, IV. 471.
Hannover, II. 269, 471. IV. 198, 209, 413.
Hardegg, Johann Franz, Graf, I. 68, 70, 72, 79, 80, 85, 96, 98, 102, 104, 108, 111, 114, 115, 117, 123, 138, 140, 144, 145, 148, 159, 160, 162, 164, 169, 176, 185, 198, 201, 202, 211, 213, 221, 222, 226, 230, 232, 236, 242, 244, 246—248, 255, 256, 260, 263, 273, 319—321, 323, 329—332, 334, 338, 343. II. 30, 31, 40, 42, 43, 165, 181—183, 198, 230, 293, 308, 343, 346—348. III. 134, 162, 166, 169, 189, 192, 193, 196, 219, 283, 352, 377.
— Maria Barbara, Gräfin, I. 104.
— Maria Ludovica, Gräfin, I. 149, 160, 162, 169, 176, 189, 198, 201. II. 42, 43. III. 134, 166, 179, 219.
Harrach, Alois, Graf, IV. 155.
— Ernst, Graf, II. 403.
— Ferdinand, Graf, Reichshofraths-Präsident. II. 389. IV. 158.
— Franz, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, II. 191. III. 358.
— Friedrich, Graf, IV. 155—158, 189, 190, 216.
— Joseph, Graf, Feldmarschall, IV. 147, 156, 157, 190, 192.
— Rosa, Gräfin, IV. 158.
Harsch, Ferdinand Philipp, Graf, IV. 368, 369.
Hartel, Heinrich, I. 187, 193, 235, 332, 333.
Hartig, Adam, Graf, IV. 287.
— Anton, Graf, III. 216.
Hasse, Johann Adolph, I. 85. III. 119, 128.
— Fräulein, III. 128.

Hatzfeldt, Friedrich Carl, Graf, Minister, I. 92, IV. 295—300, 472, 500.
Hauer, Carl Joseph, Edler von, Hofrath, IV. 365.
Haugwitz, Friedrich Wilhelm, Graf, IV. 179, 372, 451, 469, 484, 485, 518.
— Heinrich Wilhelm, Freiherr von, IV. 372.
Hauteville, IV. 497.
Haydn, Joseph, III. 149.
Heiden, Kammerfrau, I. 167, 168.
Heister, Gottfried, Graf, I. 76. IV. 498, 509.
— Gabriele, Gräfin, IV. 498.
— Gräfin, IV. 498, 502.
Herberstein, Johann Seifried, Graf, IV. 168.
— Therese, Gräfin, I. 178.
Herzelle, Philippine d', Marquise, II. 356.
Hessen-Darmstadt, Joseph, Landgraf von, Bischof, IV. 459, 460.
— Henriette, Prinzessin von, I. 280. III. 265.
Hessen-Rheinfels, Carl Emanuel, Prinz von, IV. 375, 377.
Hetzendorf von Hohenberg, Ferdinand, IV. 258.
Hillebrand, Franz Anton, Hofarchitekt, IV. 434.
Hinzmann, Johann Georg von, Oberst, III. 86, 87.
Hohenems, Graf, General der Cavallerie, IV. 191.
Hohenlohe-Bartenstein, Joseph, Prinz von, II. 269.
Hohenwart, Sigismund Anton, Graf, I. 49—52.
Hohenzollern, Friedrich Anton, Graf, Generalmajor, I. 5.
Holland, II. 269, 307. IV. 214, 277.
Hormayr zu Hortenburg, Joseph Ignaz von, IV. 470.
Hottenroth, Matthias, Kammerdiener, III. 309.
— Frau, III. 309.
Hoym, Gotthelf Adolph, Graf, sächsischer Gesandter, IV. 337.
Hoyos, Johann Philipp, Graf, I. 108, 109.
— Christiane, Gräfin, I. 109.
Hrzan, Franz, Graf, Cardinal, I. 42, 43. II. 178, 209, 220, 233, 238, 239, 241, 243, 245, 246, 248, 254, 265, 270, 275, 276, 294—297, 303, 305, 308, 396, 398, 423, 424, 434, 444, 446, 453, 460, 464. III. 140, 371, 375, 380, 399—401, 403, 405, 406, 414, 428, 439. IV. 59, 60, 70.
Hueber, Gardist, II. 210, 211. III. 381.
Hummelauer, Georg Ignaz, Leibarzt, II. 365. IV. 395.
Hutten, hannoveranischer General, IV. 325.
Hüttner, Wasgottwill, Hofrath, IV. 220.
Ingenhouse, Johann, Leibarzt, I. 123, 128, 140, 193. II. 109, 136. III. 98, 142, 310, 320.
Inzaghi, Eleonore, Gräfin, I. 119.
Isabella, Erzherzogin, I. 83, 95, 127. II. 356—358, 371—373, 380. III. 10, 15, 43, 138. IV. 113, 198, 199, 284, 310, 517.
Italien, I. 99, 112, 132, 133, 141, 143, 147—149, 153—155, 289, 318. II. 50, 193, 207, 209, 234, 235, 241, 244, 247, 257. III. 51, 52, 88, 129, 149, 250, 311, 366, 434. IV. 91, 155, 166, 167, 187, 189, 228, 256, 304, 376, 388, 447.
Jacquemin, Heinrich, Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, IV. 393.
Jadot, Fräulein, II. 415.
Jaksich, Daniel, Bischof, IV. 373.

Janin de Combe-Blanche, Jean, Chirurg, II. 81. III. 170, 173, 174, 177, 178.
Jaus, Joseph, Professor, IV. 236.
Johann Leopold, P., Carmeliter, II. 469.
Johanna, Erzherzogin, I. 25. II. 357. III. 19—21, 25, 29. IV. 99—105, 109, 111—115, 119, 249, 251.
Joseph II., Kaiser, I. 3—10, 26, 28, 29, 33, 37—39, 43, 44, 60, 61, 67, 68, 71, 74, 76, 78, 80, 84—87, 89, 95, 103, 108, 115, 116, 119, 123, 132, 134, 135, 137, 142—145, 147, 149, 152, 157, 164, 166, 168, 170, 172, 176, 179, 183, 187, 191, 193—195, 197, 199, 200, 203, 206, 208, 211, 213—218, 220, 221, 223, 225—230, 232—234, 237, 239, 252, 253, 255, 261, 268, 271, 272, 275, 282—284, 286, 292, 296—298, 300, 301, 303, 304, 306—308, 310, 311, 314, 319—322, 324—326, 328, 332—338, 340, 342, 349. II. 1—5, 8, 12, 15—17, 20, 21, 24, 25, 27, 32, 37, 38, 40, 44, 46, 49, 50, 56, 60—74, 77—81, 83—87, 89, 90, 93—97, 101, 103—105, 108—110, 112—114, 116—118, 122, 123, 125, 127, 128, 131—145, 148, 151—165, 182, 188, 190, 192, 197, 198, 200, 201, 205—215, 217, 219, 220, 222, 224, 226, 237, 242, 243, 250, 255, 257, 258, 260, 263, 265—268, 270—276, 279—282, 285—297, 299—302, 305, 307—313, 318, 320, 328, 337, 342, 345—347, 360, 369, 371—375, 383, 387—391, 396, 397, 405, 407, 409, 411—415, 419—423, 426, 430, 433, 437, 439—444, 447, 450, 454, 457—459, 462—464, 468, 470, 472, 473, 476, 479—481. III. 11, 15, 20, 48, 62, 70, 80—82, 87, 88, 93, 95, 99, 103, 104, 107—109, 114, 116, 117, 127, 134, 147, 151, 155, 157, 160, 172, 189, 190, 193, 201, 204, 211, 218, 222, 228, 231, 238—241, 246, 249, 250, 256, 258, 262—264, 266—276, 278—283, 285, 288, 289, 293, 294, 296, 303, 305, 306, 308, 310, 312—316, 318—335, 345, 347, 350, 356, 367, 368, 371, 375, 378—380, 386—389, 395, 408, 409, 411, 413, 415—427, 429—433, 435—438, 440, 442, 443. IV. 5—14, 19, 38—40, 42, 50, 55, 56, 65—67, 82, 83, 91, 97, 112, 123, 128, 152, 158, 206, 237, 253, 254, 256—261, 263, 271—276, 280—289, 296, 299, 300, 307, 310, 311, 315, 316, 320, 326, 331, 334, 338, 341, 350, 352, 364, 369—371, 373—418, 434, 447, 454, 457, 459, 460, 462, 467, 471, 476, 478, 479, 484, 488, 489, 500, 502, 504, 509, 511, 517, 519, 521, 522, 524, 525, 533, 537, 541, 544.
Joseph, Erzherzog (Florenz), I. 50, 52. II. 406, 407. III. 223.
Joseph Franz, Erzherzog (Mailand), I. 326, 328, 330, 333, 341, 342, 348. II. 2—4, 27, 34, 35, 41—45, 119. III. 189—192, 196, 199, 201—203, 205, 206, 208, 209, 211, 213—215, 223—225, 231, 235, 238, 240, 243, 244. IV. 131, 132.
Josepha, Kaiserin, I. 59, 84, 220. II. 88, 208, 228, 318. III. 75, 79. IV. 152, 282, 284, 457, 460, 467, 478, 484.
— Erzherzogin, I. 58, 159. II. 255, 373. III. 19, 25, 26, 29, 31, 88, 89, 251. IV. 50, 99—109, 112, 114—122, 249, 256, 363, 487.
Joyard, Johann Maria, Kammerdiener, II. 352.
Kageneck, Friedrich, Graf, Gesandter, IV. 543.
— Anna Maria, Gräfin, IV. 543, 544.

Kampmiller, P. Ignaz, II. 373. IV. 315, 401.
Kannegiesser, Lorenz von, Hofrath, IV. 242.
Karl VI., Kaiser, I. 14, 106. II. 86, 383, 386. III. 147. IV. 187, 199. 307, 480, 529, 539.
— Erzherzog, I. 25. II. 407. IV. 230, 239, 250, 251, 515.
— Erzherzog (Florenz), I. 42, 51. II. 292, 293, 401, 402. III. 221.
Kärnten, IV. 172, 395.
Kaunitz, Fürst, Staatskanzler, I. 26, 28, 33, 87, 112, 115, 134, 151, 157, 188, 190, 191, 206, 238, 260, 261, 302, 342. II. 1, 7, 15, 17, 19, 25, 31—33, 36, 52, 57, 77, 83, 91, 93, 127, 176, 196, 198, 219, 223, 226, 228, 230, 232, 246, 282, 283, 302, 306, 309—312, 314, 381, 412, 417, 446, 470, 475, 477. III. 82, 83, 129, 179, 217, 233, 234, 242, 311, 348, 390, 392. IV. 97, 143, 144, 150, 195—197, 200, 203, 208, 228, 241, 249—264, 267, 274—276, 283, 285, 290, 316, 350, 398, 417, 418, 457, 481, 485, 492.
— Ernst, Graf, Gesandter, I. 28. II. 309, 417. III. 56, 59. IV. 257.
— Leopoldine, Gräfin, II. 309.
Keglevich, Joseph, Graf, III. 214. IV. 350, 351.
— Sigismund, Graf, Propst, I. 348. II. 432.
Kempelen, Johann von, General, I. 263, 272, 344. II. 362, 363, 368, 370, 386, 391—393, 397, 400, 410, 417, 432, 434, 480, 481. IV. 296, 394, 399
— Wolfgang von, Hofrath, I. 157, 240, 263, 286. II. 55, 296, 370, 447.
— Frau von, II. 481.
— Fräulein von, II. 296, 370.
Kerens, Heinrich Joseph, Jesuit, IV. 240, 315, 316, 400, 401, 483.
Kestler, Johann Andreas, Leibarzt, I. 132. II. 31. III. 239. IV. 238.
Khevenhüller, Familie, II. 424.
— Johann Emanuel, Graf, I. 100, 101, 132, 134, 298. III. 206.
— Johann Joseph, Fürst, Oberst-hofmeister, I. 68, 134, 187, 268, 320. II. 10, 19, 20, 423—426. III. 116, 206. IV. 111, 167, 218, 296, 377, 385, 386, 462.
— Johann Joseph, Graf, Generalmajor, I. 327. IV. 377.
— Johann Joseph, Graf, I. 139, 140.
— Ludwig Andreas, Graf, Feldmarschall, IV. 186, 188, 213, 214.
— Sigismund, Graf, I. 68, 70, 80, 83, 85, 88, 91, 92, 94, 97, 99, 100—102, 111, 115, 123, 132, 134, 138—141, 144, 147, 156, 158, 162, 163, 169, 187, 192, 196, 197, 204, 210, 227, 230, 231, 239, 247, 254, 255, 263, 268, 273, 277, 278, 280, 308, 317, 319, 320, 322, 324. II. 3, 19, 36, 64, 215, 249, 454. III. 111, 116, 134, 188, 231, 247, 248, 252. IV. 57, 128, 194, 385, 386.
— Caroline, Fürstin, I. 134. II. 426. III. 116.
— Amalie, Gräfin, I. 91, 102, 103, 139, 140, 147, 162, 169, 187, 227, 247, 258, 259, 277, 317, 319—322, 331, 340. II. 42, 63, 64, 454. III. 116, 121, 122, 125, 129, 134, 136, 143, 144, 165, 188, 191, 193, 218, 231, 247, 248, 252. IV. 128, 352.
— Maria Josepha, Gräfin, I. 101, 132, 134. III. 206.
Kiepach, Carl Maximilian von, IV. 445.
Kinsky, Ulrich, Fürst, IV. 389, 425.
— Franz, Graf, III. 371.
— Philipp, Graf, IV. 140, 168, 169, 190, 215, 216, 218, 219.

Kinsky, Therese, Gräfin, IV. 118.
Kittig, Marianne, Kammerdienerin, III. 92, 106.
Klebeck, Wilhelm, Oberst, II. 160.
Kleefeld, Wenzel von, Feldmarschall-Lieutenant, IV. 202.
Klein, Baron, II. 86.
Kleiner, Johann, Cabinetscourier, I. 82. II. 425.
Kleist, Friedrich Wilhelm von, preussischer General, IV. 207.
Klimo, Georg, Bischof, I. 348.
Knebel, Franz Philipp, Freiherr von, I. 66, 68. II. 389. III. 14, 15. IV. 67—70, 290.
Koch, Daniel von, Hofkammerrath, IV. 162, 166, 175, 179.
— Gottfried, Freiherr von, Hofrath, II. 453.
— Ignaz von, Cabinetssecretär, I. 199. III. 111. IV. 167, 192. 249, 274, 305, 421.
— Johann, Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, I. 199, II. 142, 144, 145, 152, 155, 156, 218, 254. III. 111, 326, 373, 400, 414, IV. 394.
— von, II. 408.
— Therese von, Kammerfrau, II. 408.
Kohary, Johann, Graf, IV. 348, 350, 351.
— Maria Theresia, Gräfin, IV. 348, 351.
Kokorzowa, Sophie, Gräfin, III. 216, 218.
Koller, Franz, Graf, II. 385. IV. 371, 500.
Kolowrat, Cajetan, Graf, Feldmarschall, I. 87. IV. 149.
— Leopold, Graf, Kammerpräsident, I. 93, 261. II. 159, 163, 385, 460. III. 258, 327. IV. 316, 439, 499.
— Philipp, Graf, Oberstburggraf, IV. 365, 437—439.
Kolowrat-Liebsteinsky, Vincenz, Graf. II. 438.
Kolowrat, Johanna, Gräfin, IV. 438.
— Maria Theresia, Gräfin, III. 258. IV. 439.
König von Kronburg, Anton, Staatsrath, IV. 208, 459.
Königsegg, Lothar Joseph, Graf, Feldmarschall, IV. 171, 186, 190.
— Max Friedrich, Graf, Kurfürst von Köln, II. 268, 269, 275, 289, 293, 299, 301, 467. III. 434, 438, IV. 262, 277.
— Graf, Feldzeugmeister, IV. 147.
Königsegg-Erps, Carl Ferdinand, Graf von, IV. 171, 172, 177.
Königsegg-Rothenfels, Hyacintha Valentine, Gräfin, II. 399.
Kornis, Gräfin, IV. 354.
Krafft, Martin, Medailleur, I. 323.
Krain, IV. 172, 395.
Krapf, Carl, Dr., Leibarzt, I. 15—19. II. 364, 365.
Kressl von Qualtenberg, Franz Anton, Freiherr, II. 87. IV. 316.
Krieger, Secretär, IV. 437.
Krisch, Joseph von, Hofsecretär, IV. 491, 495, 499.
Künigl, Familie, I. 162.
— Leopold Franz, Graf, IV. 470.
— Philipp, Graf, IV. 17, 21, 22, 25, 26, 242, 459, 475, 477, 495.
— Gräfin, IV. 504.
Kurz, Felix von (Bernardon), I. 175.
Kvassay, Joseph, Obergespan, II. 394.
Lacy, Franz Moriz, Graf, Feldmarschall, I. 5, 38, 85, 87, 88, 118, 120, 179, 199, 203, 211, 213, 217, 232—234, 275, 277, 279, 283, 316. II. 28, 118, 125, 127, 154, 155, 157—159, 180, 291, 309, 400, 436, 453, 463, 475. III. 310, 332, 420. IV. 41, 56, 201, 300, 311, 359—418, 472.

Lafoens, Johann, Herzog von, IV. 544.
Lagusius, Johann Georg Hasenöhrl von, I. 15—19, 190, 273. IV. 40, 41.
Lamberg, Anton, Graf, Gesandter, I. 264, 273. II. 27, 214, 218, 245, 249, 327, 328, 332, 442—444. III. 405, 406. IV. 61, 80—82, 404.
— Anna Maria, Fürstin, II. 70.
— Maria Theresia, Gräfin, II. 374.
La Mine, Philipp de, IV. 112.
— Frau von, IV. 112.
— Fräulein, IV. 112.
Langlois, Peter von, Feldmarschall-Lieutenant, II. 45.
— Benjamin, englischer Gesandtschaftssecretär. IV. 321.
Langmayer, Franz Raimund, Rechnungsrath, IV. 347.
Lanthieri, Johann Caspar, Graf, IV. 522.
Lanz, Christine von, I. 256, 257, 260, 299, 307. II. 2, 384, III. 183, 310, 315, 322.
— (Tochter), Kammerdienerin, I. 256, 257, 265, 272, 277, 299, 307. III. 183.
Latour, Piqueur, I. 303. II. 40.
— Kammermädchen, II. 40. III. 174, 180, 256, 373, 380, 389.
Laudon, Ernst Gideon, Freiherr, Feldmarschall, I. 38, 189, 217. II. 118, 127, 132—134, 137, 138, 140, 154, 157—159, 180. III. 150, 313, 315, 318, 321, 332. IV. 151, 201, 367, 399.
Laveran, Pierre, Zahnarzt, I. 172. II. 405. III. 222.
Leber, Ferdinand, Professor, I. 130, II. 282, 284. III. 369, 377.
Lebzeltern, Leopold von, Leibarzt, II. 393.
Lechner, P. Franz, I. 251. II. 363. IV. 18.
Lederer, August Gottlob, Freiherr von, Hofrath, II. 473, 473, 475.
Lehmann, Musiklehrer, III. 131.
Lenoble von Edlersberg, Andreas Jakob von, IV. 458, 460.
Lenoncourt, Angela, Marquise von, II. 442.
Leopold, Erzherzog, I. 42, 51, 52, 146, 290. II. 392.
Leopoldine, Erzherzogin (Mailand), v. Maria Anna Leopoldine.
Lerchenfeld, Philipp Nerius, Graf, IV. 111.
Lerchenfeld, Walburga, Gräfin, III. 19—21, 25, 29—31. IV. 99—123.
Leslie, Anton, Graf, III. 70, 71.
Letourneux, Nicolaus, III. 45.
Leykam, Franz Georg von, IV. 262.
Leysern Ludovica, Freiin von, IV. 119.
Liechtenstein, Alois Joseph, Fürst, II. 206.
— Emanuel, Fürst, I. 103. III. 116, 280.
— Franz Joseph, Fürst, I. 103, II. 206, 309. III. 285. IV. 375.
— Joseph Wenzel, Fürst, Feldmarschall, I. 102, 132, 172. IV. 174, 183, 280. IV. 303—311.
— Johann, Fürst, Feldmarschall-Lieutenant, I. 103.
— Karl, Fürst, Feldmarschall, I. 103, 279, 299. II. 127, 157, 180, 273, 309. III. 332, 421. IV. 309, 311, 377, 389, 390, 395, 397, 412.
— Eleonore Fürstin. I. 103, 186. II. 309, 440. IV. 309.
— Leopoldine, Fürstin, I. 103. II. 309. IV. 375, 414.
— Marianne, Fürstin, IV. 183, 303.
— Marie Antonie, Fürstin, I. 103. II. 63—65. III. 263.
— Fürsten, IV. 347.

Ligne, Carl, Fürst de, General, II. 308. III. 280. IV. 383—385, 390.
Ligne de, Franziska, Fürstin, III. 280.
— Euphemie, Prinzessin, III. 280.
Ligneville, Gräfin, IV. 455, 456, 472.
— Christoph, Graf, Hauptmann, IV. 391, 392.
Lilien, Freiherr von, IV. 339, 340.
Lindhart, Justina, Kammerdienerin, IV. 329.
Litta, Alphonso, Marchese, III. 78.
— Antonio, Marchese, III. 98, 99.
— Antonio, Marchese, General der Cavallerie, III. 74, 78, 99.
— Marchese, III. 99.
Llano, Joseph Augustin de, I. 34, 69, 89, 98, 122, 221, 225. III. 148. IV. 79.
Lobkowitz, August, Fürst, IV. 328.
— Joseph, Fürst, Gesandter, I. 4, 179. III. 357. IV. 328.
— Caroline Henriette, Fürstin, IV. 183.
Lodron, Therese, Gräfin, II. 356.
Lombardie, I. 110, 112, 144, 147, 151, 152, 168, 212, 261, 302, 304, 344, 349. II. 7, 11, 13, 16—18, 22—25, 73, 133, 142, 181, 183, 194, 198, 203, 245, 293, 294. III. 87.
Löschenkohl, Johann Christoph, Freiherr von, Hofrath, I. 103. IV. 306, 309, 311.
Loss, Graf, sächsischer Gesandter, IV. 191.
Losy, Ernestine, Gräfin, II. 413, 420.
Lothringen, Carl, Prinz von, I. 60, 90, 191, 242, 243, 246, 283, 284, 297, 347. II. 20, 191, 214, 223, 274, 275, 277, 278, 280—285, 287, 292, 293, 328, 343, 462, 465, 466, 469, 470, 473. III. 108, 109, 183, 208, 420, 422, 423, 425—431, 436. IV. 83, 147, 156, 162, 186, 189—191, 193, 195, 198, 306, 367, 391, 398, 404, 493, 498, 499, 522, 524.
Lothringen, Charlotte, Prinzessin von, I. 161, 242—244, 246, 250. II. 281, 285, 442. III. 20, 69, 108, 109, 165. IV. 242, 256, 276, 460, 465, 496—499, 530.
Lottinger, Carl Stephan, Generalintendant. II. 303.
Löwenstein, Fürst, III. 79.
Lucchesini, Girolamo, Marchese, II. 279, 286. III. 362.
— Maria Catterina, Marchesa, III. 362, 363.
Luxemburg, Friseur, III. 339.
Luzeńsky, Gabriel Georg, Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, IV. 202.
Mac Neven O'Kelly, Wilhelm, Freiherr, Professor, II. 100.
Macquire, Johann Sigismund, Graf, Feldzeugmeister, IV. 203.
Mahoni, Demetrius, Graf, spanischer Botschafter, I. 26—30. II. 385, 388, 424. III. 62. IV. 67, 199, 249—252, 324, 327, 329, 331, 397.
Mahoni, Gräfin, IV. 327.
Mähren, I. 102, 297. II. 86—88, 123, 135, 142, 149, 152, 170, 180, 456. III. 160, 262, 328, 330, 331. IV. 133, 139, 141, 144—146, 149, 176, 331, 438, 503, 504.
Mainz, Emerich Freiherr von Breidbach-Bürresheim, Kurfürst von, IV. 279, 280, 287, 288.
— Joseph Freiherr von Erthal, Kurfürst von, I 303.
— Johann Friedrich Carl, Graf Ostein, Kurfürst von, IV. 272, 275, 276.
Malaspina, Maria Anna, Gräfin, III. 10, 11, 15. IV. 69.
Mambrini, Johann Baptist, I. 261, 267, 270, 273, 287, 292, 304. III. 179.

Manfredini, Friedrich, Marchese, I. 50—52. II. 393—395.
Mannagetta, Johann Joseph, Freiherr von, Hofrath, IV. 151.
Marchisio, Giuseppe, Abbate, modenesischer Gesandter, I. 73, 111, 112, 147, 201, 238, 345. II. 201, 270. III. 103, 143, 168, 189, 231, 397.
— modenesischer Offizier, I. 238.
Marck, von der, Johann, Hofkammerrath, IV. 175.
Marcy, Johann, IV. 444, 445.
Maria Amalia, Erzherzogin (Florenz), I. 43, II. 476. III. 439.
Maria Anna, Erzherzogin, II. 160, IV. 190, 480.
Marianne, Erzherzogin, I. 73, 101, 116, 136, 152, 178, 185, 193, 229, 286, 299, 309, 334, 342. II. 2, 4, 5, 12, 15, 18, 37, 87, 90, 96, 130, 167, 190, 198, 222, 233, 252—254, 261, 279, 296, 299, 300, 308, 310, 311, 354—357, 387, 391, 396, 398, 403, 406, 414, 417, 419, 438, 460, 461, 472, 476, 478. III. 20, 154, 155, 201, 203, 218, 226, 227, 231, 256, 263, 311, 372, 403, 405, 406, 415—417, 419, 439—443. IV. 105—107, 152, 234, 238, 404, 471, 496, 497, 506, 522.
— Erzherzogin (Florenz), I. 42, 51, 52. II. 410. IV. 374.
Maria Anna Leopoldine, Erzherzogin, II. 56, 58—60, 64, 65, 75, 95, 98, 101, 107, 153, 174, 184, 189, 190, 194, 195, 200, 271, 273, 278, 282, 295, 299. III. 257—260, 264, 273, 284, 301, 310, 311, 324, 328, 342, 343, 356, 361, 362, 364—367, 369, 370, 373, 377, 383—385, 387, 397, 405, 412, 419, 422, 424, 428, 432—434, 437, 441, 442. IV. 131—133.
Maria Beatrix, Erzherzogin, I. 67, 74, 77, 78, 80—90, 92—100, 106, 109, 114—349. II. 1—314, 373, 433, 435, 450. III. 67—443. IV. 93, 94, 128—133, 504, 510, 535.
Maria Christine, Erzherzogin, I. 3, 45, 74, 101, 138, 143, 152, 153, 156, 166, 171, 200, 204, 205, 246, 251, 255, 269, 282, 292, 301, 312, 336—338, 344, 345, 347—349. II. 1—4, 8, 10, 21, 22, 26—32, 34—36, 46, 50, 53, 54, 79, 87, 88, 90, 93, 96, 104, 108, 110, 123, 126, 127, 151, 154, 155, 160, 167, 174, 184, 205, 207, 208, 210, 216, 218—220, 235, 242, 250, 252, 261, 278, 290, 292, 296, 302, 307, 309, 311, 351—481. III. 20, 49, 77, 78, 80, 138, 145, 146, 157, 201, 204—208, 210, 212, 215, 216, 219, 220, 224, 227, 228, 232, 234—239, 246, 250, 253, 263, 264, 272, 276, 279, 281—284, 298, 299, 308, 311, 330, 350, 371, 375, 379, 381, 384, 387, 397, 401, 404, 427, 431, 432. IV. 254, 263, 350, 360, 399, 404, 467, 473—476, 478, 479, 483, 485, 496, 497, 508, 533.
Maria Clementine, Erzherzogin (Florenz), II. 83.
Maria Theresia, Erzherzogin (Florenz) I. 42, 51, 52, 242. II. 391. III. 85. IV. 54.
— Erzherzogin (Mailand), I. 238—243, 257, 258, 265, 275, 278, 281, 284—288, 290—293, 309, 316, 317, 324, 328, 333, 341, 342, 345, 348. II. 2—4, 26, 32, 43, 49, 56, 58, 60, 75, 80, 95, 98, 107, 125, 129, 136, 146, 147, 149, 153, 154, 172, 174, 184, 188, 197, 199, 200, 216, 263, 271, 273, 278, 295, 299. III. 164—170, 172, 174—177, 180—183, 186, 188—192, 196, 199, 201—203, 206, 208, 209, 211, 213—215, 224, 225, 231, 235, 238, 240, 242, 250, 255, 259, 260, 264, 267, 273,

279, 283, 284, 287, 299, 301, 310, 311, 320, 324, 327—329, 331, 333, 340—343, 353, 359, 362, 364—371, 373, 377, 383—385, 387, 405, 412, 419, 422, 424, 428, 433, 434, 436, 437, 439, 441, 442. IV. 129—133.
Markmüller, Anton, Leibarzt, II. 443.
Marliani, Ruggero, Graf, Oberst, I. 67, 263.
Maron, Anton, Maler, I. 141, 158, 171.
Marriny, Margarethe, IV. 114.
Martinez, Joseph, Custos, I. 63.
Massa, Ricciarda, Herzogin von, III. 100.
Mathieu, Abbé, IV. 497.
Maximilian, Erzherzog, I. 42, 45, 55, 56, 58—61, 72, 86, 91, 92, 98, 111, 113, 116, 123, 186, 193, 220, 248, 264, 265, 267, 268, 270, 271, 273, 274, 276, 280, 282—284, 287, 294, 297, 307, 308, 314, 315, 317, 320, 321, 323, 324, 326, 329, 338, 340, 342, 343, 345—347. II. 3, 5, 6, 11, 16, 22, 28—32, 37, 38, 45, 46, 65, 78, 79, 82, 85—87, 90, 93, 96, 99, 101, 104, 110, 118, 125, 131, 136, 141—143, 145—149, 152, 156, 170, 176, 177, 181—187, 189, 190, 192, 196, 197, 200—202, 205—223, 234, 235, 250, 252, 259, 267—269, 275—282, 285—289, 291, 293—297, 299—301, 307, 308, 310, 311, 317—348, 389, 390, 392, 419, 424, 452, 455, 456, 458, 459, 461, 462, 464, 466, 467, 469—473. III. 31, 90, 97, 119, 121, 127, 131, 171, 183, 185, 186, 190, 192, 196, 197, 199, 201, 202, 204—207, 212, 213, 215, 218, 219, 234, 256, 263, 271, 274—276, 283, 289, 296, 303, 305, 306, 310, 321, 322, 324—330, 333, 341, 346, 349—358, 361, 363, 365, 366, 368—371, 374, 375, 377, 379, 380, 384, 386, 387, 403—406, 416, 418, 425—427, 430—432, 434—438, 440, 442. IV. 41, 50, 59—62, 80—87, 97, 146, 262, 289, 290, 324, 336, 404, 406, 415, 475, 488, 494, 496, 506, 509, 511, 520, 522, 524, 525, 537—539, 541.
Maximilian Joseph, Erzherzog (Florenz), I. 313. II. 117, 119, III. 254, 305, 306. IV. 537.
Mayer, Johann Adam von, Hofrath, I. 71, 83, 211, 215, 228, 256, 260, 269, 286, 307, 309, 319, 320. II. 30, 46, 150, 175, 264, 265, III. 144, 147, 152, 233, 323. IV. 42, 58, 82, 92, 321, 323, 345, 349, 444, 465, 470, 471, 483, 484, 495.
— Frau von, dessen Gattin, I. 228, 301. II. 30, 46, 125. III. 233. IV. 498, 499.
— Albert Michael von, Zahlmeister, I. 215, 228, 256, 260, 269, 307, 320. II. 30, 40, 46, 47, 78, 124, 175. III. 144, 146, 147, 152, 233, 309.
— Frau, dessen Gattin. II. 30, 46, 124, 125. III. 233, 309.
Mayo, Nicolò Marchese, portugiesischer Gesandter, IV, 250.
Mayo, P., Donato de, I. 245. IV. 521.
Mayo, P., Giovanni de, I. 245, IV. 521.
Mecklenburg-Strelitz, August, Prinz, Generalmajor, II. 152, 154.
Meda, Flaminio, Graf, Canonicus, II. 85.
— Marie, Gräfin, II. 85. III. 105.
Meichelbeck, Joseph, IV. 507.
Melzi, Renata, Fürstin, I. 83, 86, 121, 122, 209, 239, 259, 263, 307, 319, 321. II. 11, 22, 43, 45, 51, 52, 55, 63, 67, 77, 81, 232, 236, 238, 244, 255, 263, 270, 297, 381. III. 70, 71, 73, 76—81, 83, 88, 95, 96, 99, 101, 102, 106, 109—

111, 118, 120, 121, 123, 150, 151, 163, 164, 181, 190, 206, 222, 223, 233, 235, 240, 244, 249, 251, 253—257, 260, 270, 271, 296, 297, 301, 306, 336, 385, 392—395, 397, 399, 408—410, 418, 419, 423, 426. IV. 94.

Mensshengen, Eleonora von, IV. 515.

Meraviglia, Anton, Graf, Canonicus, II. 84, 191.

— Joseph, Graf, I. 264.

— Johann Baptist, Graf, III. 76, 79, 81.

— Stephan, Graf, I. 264. II. 84, III. 390.

— Gräfin, III. 71.

Mercier, Caroline, Kammerdienerin, II. 384. IV. 111.

Mercy-Argenteau, Florimund, Graf, Botschafter, I. 278. II. 84. IV. 200, 204, 205, 256, 260, 324, 406.

Metternich, Franz Georg, Graf. II. 466.

Migazzi, Familie, I. 71.

— Christoph, Graf, Cardinal, I. 306. II. 420. IV. 240, 315, 316, 480.

— Maria Anna, Gräfin, IV. 504.

Mikassinovich, Michael, Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, IV. 373.

Miltitz, Freiherr von, Generalmajor, I. 227, 344. II. 360, 382, 386, 392, 393, 397, 400, 410, 417, 432, 434, 442, 447, 454, 473.

Minquitz von Minquitzburg, Capitän-Lieutenant, I. 233.

Mittrowsky, Maximilian, Graf, General der Cavallerie, I. 8. IV. 393.

Modena, I. 104, 111, 137, 153, 257. II. 272. III. 339. IV. 61, 283.

Modena, Franz, Herzog von, I. 73, 86, 89, 104, 111, 112, 118, 121, 123, 133, 142, 147, 166—169, 175—177, 199, 202, 205, 206, 215, 216, 226, 236, 238, 241, 259, 268, 275, 293—295, 310, 319, 321, 323, 338—340, 345. II. 2, 11, 12, 28, 29, 33, 51, 52, 54, 60, 62, 63, 76, 81—83, 93—95, 105, 107, 118, 185, 186, 197, 198, 228, 231, 232, 236, 237, 243, 244, 246, 248, 251, 254—257, 291, 297, 312. III. 67, 69, 70, 73—76, 79, 82, 84—87, 89, 91, 93—95, 98, 101—103, 105, 107—113, 115, 116, 118, 123—125, 131, 132, 150, 151, 159, 161, 163, 164, 171, 175, 177, 178, 182, 184, 186, 188, 189, 191, 199, 201, 202, 204, 213, 220—224, 230, 232, 234, 235, 238—240, 244, 246, 249, 251, 253—255, 259, 261, 264, 265, 270—274, 278, 282, 285—287, 296, 301, 313, 338, 341, 343, 348, 366, 370, 384—386, 390—397, 399, 402—409, 419. IV. 93, 94, 240, 250.

— Hercules, Erbprinz von, I. 86, 205, 206, 216, 236, 238, 240, 242, 244, 257, 268, 319, 323, 345. II. 3, 6, 87, 116, 118, 232, 235, 243, 244, 251, 254—257, 262, 270, 286, 291. III. 76, 79—81, 84, 86, 89, 91, 124—126, 164, 199, 204, 212, 213, 215, 230, 232, 238, 239, 244, 385, 390, 395, 408, 409, 416—419, 423. IV. 94.

— Maria Theresia, Erbprinzessin von, I. 86, 205, 206, 216, 238, 241, 244, 258, 268, 279, 321, 339. II. 15, 16, 18, 85, 87, 116, 118, 219, 235, 251, 291. III. 76, 100, 101, 124—126, 164, 202, 230, 240, 244, 280, 353, 354, 362, 363, 385, 395, 408, 417, 418, 431.

— Amalie, Prinzessin von, II. 118. III. 230, 232, 313.

Modena, Benedicte Ernestine Marie, Prinzessin von, II. 105. III. 230, 232, 296.
— Elisabeth Ernestine, Prinzessin von, I. 294, 295. III. 171, 173. IV. 66.
— Fortunata, Prinzessin von, II. 118. III. 230, 232.
— Mathilde, Prinzessin von, II. 118, 235. III. 230, 232, 234, 235, 240, 395, 418.
Moldau, II. 1.
Molinari, Marchese, I. 170.
— Christoph, Hofarzt, II. 89, 432, 443, 459. III. 283.
Molo, Marquis, I, 300.
— Marquise, I. 300.
Moltke, Philipp Ludwig, Freiherr von, Feldmarschall, IV. 515.
Moneta, Senator, III. 81.
— Kammerdienerin, III. 81.
Montani, Domenico, Baron, I. 239.
Montecuccoli, Raimund, Graf, II. 321.
Monti, I. 311.
Montoya di Cardona, Franz, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, II. 60, 154, 438, 449. III. 148, 149, 226.
— Marquis, Lieutenant, III. 148, 149, 226.
Moriggia, Giambattista, Marchese, II. 20.
Morosini, Pietro, Don, Senator, I. 269.
Morzin, Renate Barbara, Gräfin, IV. 106—108, 114.
— Gräfin, IV. 110.
Moscati, Bernardino, Chirurg, I. 189, 190—192, 194, 196, 227.
Moser, Friedrich Carl, IV. 285, 286.
— Carl Leopold, Edler von, IV. 217.
Mozart, Wolfgang Amadeus, I. 93.
Muhsinsade, Grossvezir, I. 249, 293, 294, 297.
Müller, Ignaz, Prälat, II. 435. III. 436.
— Johann, Zahnarzt, I. 172, 309. II. 405. III. 153.
— Joseph Franz von, IV. 236.
— Kammerfrau, II. 40. III. 373, 441.
Murray, Joseph Jacob, Graf, General, IV. 446.
Nádasdy, Franz, Graf, Feldmarschall, I. 38. II. 453. IV. 148, 149, 195.
— Joseph Christian, Graf, Oberst, II. 453, 454.
Neapel, I. 26, 30, 110, 129, 183. II. 18, 96, 205, 206, 209, 211, 235, 242, 244, 247, 383, 404. III. 39—45, 54—63, 229, 397, 410. IV. 116—118, 120, 326, 488, 533.
— Ferdinand, König von, I. 27, 30, 131, 167, 180. II. 22, 53, 105, 108, 109, 168, 206, 241, 243, 245—247, 253, 257, 260, 267, 279, 378, 379, 392, 415, 416, 429—432, 436, 443, 457. III. 36—41, 46—49, 51—64, 136, 167, 287, 299, 376, 405, 407, IV. 49—52, 66, 116—118, 251, 488.
— Franz, Prinz von, II. 83, 101, 249, 255. III. 427.
— Gennaro Carlo Francesco, Prinz von, II. 266. IV. 413.
— Carl Franz Joseph, Prinz von, II. 22, 168, 171, 173. III. 287, 338, 342, 354. IV. 537.
— Caroline, Königin von, I. 27—30, 58, 82, 84, 102, 126, 130, 131, 167, 168, 180, 182. 185, 186, 196, 197, 212, 219. 220, 223, 226, 306, 312, 317, 345. II. 8, 21, 22, 28, 53, 105, 157, 160, 167—171, 173, 174, 176, 199, 205, 206, 211, 213, 214, 218, 241—243, 245—257, 260, 261, 263, 265, 266, 279, 378, 379,

392, 397, 398, 400, 411, 414—416, 418, 421, 422, 427, 429—436, 442, 443, 481. III. 10, 12, 14, 29—64, 93—95, 138—140, 152, 167, 205, 206, 308, 314, 338, 341, 342, 354, 360, 376, 398—407, 409, 412, 413, 427. IV. 50—52, 65, 66, 123, 133, 324, 326, 399, 475, 488, 489, 504—506, 522, 529, 537.

Neapel, Maria Amalia, Königin von, III. 45, 49. IV. 117.

— Louise, Prinzessin von, I. 219, 226, 252, 257, 261. III. 167, 355, 404, 407, 427.

— Maria Anna Josepha, Prinzessin von, I. 345. II. 213, 254—256. III. 205, 206. IV. 133.

— Maria Theresia, Prinzessin von, I. 131, 168, 242, 248, 249. II. 22, 271, 415, 443. III. 141. IV. 506.

Neipperg, Leopold, Graf, Gesandter, IV. 257.

— Wilhelm, Graf, Feldmarschall, I. 279. IV. 139—152, 389.

Neny, Cornelius, Freiherr von, I. 178, 349. II. 2—4, 7, 384, 385, 389. III. 94, 98, 210, 212, 217. IV. 228, 299, 315, 316, 341, 459, 500.

— Freifrau von, I. 178.

Nesselrode, Hermann Franz, Graf, Feldzeugmeister, IV. 215, 216.

Nettine, Madame, IV. 256.

Neugebauer, Franz Ludwig, Freiherr von, Oberstlieutenant, IV. 474, 496.

Nicole, Pierre, III. 46.

Niederlande, I. 3, 151, 203, 302, 349. II. 73, 301, 302, 307, 343, 470, 472—474, 476. IV. 142, 207, 215, 216, 228, 256, 315, 388, 389, 391, 395, 409.

Niederösterreich, II. 73. IV. 139, 323, 438.

Norman, Friederike, Kammerdienerin, II. 2, 172. III. 339, 340.

— Marianne, Kammerdienerin, II. 172, 384, 387. III. 339, 340.

Nostitz, Friedrich Moriz, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, I. 199. II. 440. IV. 376, 378.

Noverre, Johann Georg, Balletmeister, I. 268, 269, 293. II. 6, 9, 12. III. 214, 217, 219.

Nugent, Joseph, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, IV. 411.

— Hauptmann, IV. 371, 372.

Oberösterreich, II. 73, 170, 188. III. 387. IV. 213, 215, 216, 438.

Ochs, Wechsler, IV. 166.

Odescalchi, Balthasar, Fürst, I. 144.

O'Donell, Carl, Graf, General der Cavallerie, IV. 151, 155.

Oedt, Johann Christoph, Graf, IV. 177.

O'Flanagan, Johann, Oberst, IV. 276, 544.

O'Gara, Carl, Graf, IV. 242, 497.

Origo, Galeazzo, Graf, Generalmajor, I. 108.

Origoni, Francesco, Marchese, II. 55.

— Maria Theresia, Marchesa, III. 341.

Orlow, II. 119.

Ossun, Marquis d', französischer Botschafter, IV. 205.

Paar, Johann Wenzel, Fürst, I. 138, 385. IV. 110, 258.

— Antonie, Gräfin, IV. 92, 110.

— Josepha, Gräfin, Obersthofmeisterin, I. 132. IV. 56, 305, 379.

Paccassi, Anton, Architekt, III. 104, 113.

— Nicolaus, Freiherr von, Hofarchitekt, I. 168, 184, 188. III.

112—115, IV. 443, 444, 473, 474, 476.
Pace, Carl Maria, Graf, IV. 518.
Pálffy, Anna Sidonie, Gräfin, I. 182.
— Carl, Graf, Feldmarschall, I. 5.
— Carl, Graf, Vicekanzler, II. 309. III. 327.
— Johann, Graf, Generalmajor, I. 115, 266, 432. II. 443. III. 187, 387.
— Leopold, Graf, II. 54, 80. IV. 384.
— Maria Gabriele, Gräfin, III. 187.
— Maria Theresia, Gräfin, II. 80, 81, 397, 440.
— Nicolaus, Graf, Judex Curiae, I. 60, 181, 182. II. 363, 364, 366, 368, 369, 372, 461. IV. 330.
— Wilhelmine, Gräfin, II. 54.
Pallavicini, Carl, Marquis, General, II. 173, 235.
— Johann Lucas, Marquis, Feldmarschall, I. 234. II. 173, 235. IV. 38.
— Maria Catharina, Marquise, II. 235.
Palm, Carl Joseph, Graf, Gesandter, IV. 188.
— Nonne, IV. 329.
Pandolfini, Ferdinand, Graf, IV. 43.
Panin, Nikita, Graf, II. 468.
Paret, Barbara von, Kammerdienerin, IV. 234.
Parhamer, P. Ignaz, I. 229. III. 333, 433.
Parma, I. 26, 98, 110, 123, 124, 140, 167, 210, 222, 225, 280, 285, 287. II. 4, 96, 109, 110, 141, 230, 234, 374, 375. III. 3—5, 10—15, 136, 149, 441. IV. 46, 61, 290, 306—308, 325, 331, 505.
— Amalie, Herzogin von, I. 26, 29, 30, 32—37, 69, 74, 76, 94, 95, 98, 100, 109, 121—124, 159, 167, 170, 217, 270, 271, 280, 282, 285, 306, 311, 312. II. 4, 9, 25, 28, 29, 35, 66, 68, 105, 144, 167, 192, 251, 299, 304, 305, 308, 356, 380, 381, 411, 414, 416, 422, 425, 469. III. 3—16, 31, 100, 104, 132, 133, 148, 152, 167, 183, 226, 227, 229, 233, 236, 241, 246, 259, 260, 263, 287, 308, 323, 324, 358, 365, 437, 439. IV. 61, 65—80, 91, 92, 114, 115, 290, 324—326, 329, 399, 447, 479, 490—493, 498, 508, 522, 530, 533.
Parma, Antonie, Prinzessin von, I. 312.
— Ferdinand, Herzog von, I. 27, 29, 32—37, 74, 84, 94, 167, 217, 257, 261, 276, 278, 282. II. 9, 28, 35, 66, 131—133, 137, 142, 251, 304—306, 380, 381. III. 3—13, 132, 148, 167. IV. 49, 65—79, 91, 251, 324, 490, 492.
— Ludwig, Prinz von, I. 217, 221, 282. III. 167. IV. 399, 508.
— Louise Elisabeth, Herzogin von, II. 305. III. 10. IV. 284.
— Maria Theresia, Prinzessin von, I. 242, 282. II. 263. IV. 72, 76, 77, 508.
— Philipp, Herzog von, IV. 49, 67.
Patachich, Adam, Freiherr von, II. 394, 404.
Pawelka, Liborius, IV. 335, 336.
Paxy, Gardist, II. 210, 211. III. 381.
Pecci, Consultore, I. 181. II. 219. III. 122.
Pellegrini, Carl Clemens, Graf, Feldzeugmeister, I. 199. II. 154, 155, 180. III. 332, 438. IV. 369.
— Pater, I. 113, 119, 121, 184, 188, 189.
Perego, Canonicus, II. 164.
Pergen, Anton, Graf, I. 253. III. 154. IV. 38, 194, 256, 271—291, 481.
— Philippine, Gräfin, IV. 277, 279, 285.
Perlas, Graf, III. 81, 82.

Perthram, Franz, Schlosshauptmann, II. 7, 8. IV. 506.
Pest, de, Familie, III. 177.
— de, Hauptmann, III. 177.
— Maria Anna de, Kammerfrau, I. 293, 310. II. 62, 63, 384. III. 177.
Petit, Barbara, Kammermädchen, III. 92.
Petsch, III. 381.
Pezold, Johann Sigmund von, sächsischer Ministerresident, II. 446, IV. 335, 337.
Pfalz, II. 187. III. 349. IV. 209, 210, 272, 283.
— Carl Theodor, Kurfürst von der, II. 139, 179, 186. III. 361. IV. 273.
Pfalz-Zweibrücken, Carl, Herzog von, III. 361.
— Friedrich, Herzog von. IV. 150, 197.
Pfusterschmid, Carl, Hofcaplan, II. 432.
— Joseph Anton, Hofcaplan, II. 432.
Pfütschner, Freiherr von, IV. 204.
Piani, Maria Franziska, Kammerfrau, I. 83, 154, 157, 160, 162. III. 25, 119, 126, 143, 144. IV. 104.
Piantanida, III. 102.
Piccolomini, Octavio, Fürst, Feldzeugmeister, IV. 143.
Pichler, Carl Joseph von, Hofrath und Cabinetssecretär, I. 26, 29, 80, 349. II. 4, 19, 130, 144, 280, 283, 306, 382, 389, 453. III. 337. IV. 69, 81, 91, 94, 274, 275, 285, 361, 370, 382, 383, 388, 402, 447, 459, 482, 494, 500, 531.
Pius VI., Papst, I. 43. II. 219, 235, 238, 239, 243, 247, 248, 259, 262, 270, 287, 297, 408, 418, 420, 422, 423, 464. III. 228, 399, 400, 402, 411, 413, 414.
Plöckner, Franz Joseph, Edler von, IV. 150.
Plotho, Erich Christoph von, preussischer Gesandter, IV. 281.
Pò, Giuseppe, Conte, II. 211.
Poal, Emanuel, Marquis von, IV. 97.
Podstatzky, Alois, Graf, Gesandter, IV. 194, 208, 210.
Poggi, Alexander, Graf, III. 103.
Pöhme, Eleonore, Kammerfrau, II. 248, 379, 416.
Polen, I. 7, 151, 157, 271. II. 1, 6, 32, 155, 286, 383, 389, 400, 446, IV. 53, 205, 283, 387, 532.
Poniatowski, Andreas, Fürst, Feldzeugmeister, I. 187. IV. 378.
Ponz de Leon, Pietro, Conte, Feldmarschall-Lieutenant, II. 155.
Portugal, IV. 205, 403.
Posch, Franz von, IV. 335.
— Fräulein von, II. 90. IV. 326, 328, 332, 335, 339, 340.
— Johann Adam von, Hofrath, I. 26, 28. II. 90, 391, 454. IV. 319—342, 500.
— Marianne von, IV. 326, 328, 340.
Potemkin, Gregor, Fürst, II. 119, 468. III. 424. IV. 410.
Pozzobonelli, Joseph, Cardinal-Erzbischof, I. 106, 202, 306. II. 10, 127, 164, 190. III. 218, 219, 428.
Prandau, Peter, Freiherr von, IV. 162, 167, 175.
Preiss, Johann, Freiherr von, Feldzeugmeister, I. 297.
Prestanti, Courier, II. 475.
Preussen, I. 151. II. 117, 124, 137, 153, 154, 163, 166. III. 316, 320, 329, 334, 335, 349. IV. 141, 169, 209, 210, 277.
— Elisabeth, Königin von, IV. 545.
— Friedrich Wilhelm, Prinz von, II. 307, 308. III. 300.
— Heinrich, Prinz von, I. 40. II. 114, 127, 128, 131—133, 138—140,

142, 143, 146, 147. III. 300, 313, 315, 318, 325. IV. 421, 422.
Preussen, Louise Amalie, Prinzessin von, IV. 545.
Preysach, Jacob von, Feldzeugmeister, III. 388.
Proli, Peter, Graf, II. 176, 456.
Provence, Ludwig, Graf von, I. 285, 286. III. 116.
— Marie Louise Josephine, Gräfin von, III. 116. IV. 66.
Provera, Johann, Marchese, Oberstlieutenant, I. 241. III. 169, 170.
Puebla, Anton, Graf, Feldzeugmeister, II. 19, 424. III. 77, 78, 83.
— Gräfin, III. 77, 78, 83.
Pufendorf, Conrad Friedrich von, Reichshofrath, IV. 339, 340.
Quarin, Joseph, Leibarzt, II. 97—104, 111, 113, 114, 120, 128. III. 289—296, 301, 302, 305, 306, 309, 311, 319, 401.
Raab, Carl Joseph, Graf, IV. 194.
Radincovich, Andreas, III. 187. IV. 130.
— Kammerfrau. II. 36, 37, 49. III. 183, 187. IV. 130.
Radziwill, Fürst, IV. 342.
— Theresia, Fürstin, IV. 342.
Ramschwag, Franz Christoph, Freiherr von, Gesandter, IV. 194.
Rançonnet, Heinrich Joseph, I. 63.
Reich, Gärtner, II. 64.
Reichart, Victoria, Kammerfrau, III. 372.
Reischach, Franz, Freiherr von, Oberst, IV. 366.
— Thaddäus, Freiherr von, I. 115. III. 20. IV. 38, 91.
Renner, Oberstlieutenant, IV. 370, 383, 394.
Repnin, Fürst, II. 177, 181. III. 347—349, 355.
Resmi Ahmed Efendi, I. 291.
Reuttern, Georg, Edler von, Hofcapellmeister, I. 110. III. 149.
Révay, Anton, Graf, Bischof, II. 432. III. 110.
— Johann, Graf, III. 110.
Revertera, Jacob, Graf, Oberst, II. 110.
Revilla, spanischer Gesandter, I. 167.
Reviczky, Freiherr von, Gesandter, II. 389.
Riccia, della, Principe, I. 180.
Richter, Franz, P., I. 229. IV. 104.
Ried, Joseph, Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, I. 87, 297. IV. 203.
Robinson, Sir Thomas, englischer Gesandter, IV. 184, 199.
Röder, von, II. 384.
Röder von Pöla, Emanuel, Freiherr von, I. 135, 172.
Rogendorf, Cajetan, Graf, I. 169 III. 82.
Rohan, Louis, Prinz, französischer Botschafter, I. 111, 143. II. 50. IV. 328.
Rollemann, von, Hofcaplan, I. 104, 105, 107, 110, 122, 225, 229, 276, 280, 281, 307, 315, 322. II. 74, 105, 149, 150, 156, 160—165, 169, 175. III. 140. IV. 274.
— Gottfried von, Prälat, I. 107, 108, 110.
Roma, Marchese, I. 237.
Romanzow, Peter, Graf, russischer Feldmarschall, I. 7, 8, 271. II. 463. III. 418, 424.
Ronchi, IV. 467.
Rosa, Joseph, Galleriedirector, II. 476.
Rosalez, Matteo, Ordogno de, Tribunalrath, I. 73.
Rosenberg, Caroline, Gräfin, II. 442.
— Franz, Graf, I. 25, 27—30, 83, 121, 123, 124, 130, 155, 265, 267,

270, 271, 284, 287, 297, 329. II. 130, 139, 309, 326—328, 332, 336—338, 341—343, 420, 421, 425, 436, 441, 442, 475. III. 60, 61, 64, 75, 77, 133, 136, 140, 321, 345, 433. IV. 33, 36, 38—42, 44, 46, 47, 54, 56, 65—87, 194, 255, 290, 404, 406, 478, 497, 505.
— Ludovica, Gräfin, II. 442. IV. 497.
— Wolfgang Philipp, Graf, III. 345.
Rost, Graf, IV. 507.
Rottal, Maria Theresia, Gräfin, IV. 108.
Rottenberg, Philipp von, Hofrath, I. 63, 115. II. 127. III. 310.
— Frau von, III. 310.
Rottenburg, Friedrich, Gesandtschaftssecretär, II. 171.
Russland, I. 4, 6—8, 38, 121, 151, 225, 249, 271, 291, 294, 297, 306. II. 6, 113, 121, 147, 152, 155, 157, 163, 166, 170, 177, 180, 272—274, 276, 279—282, 288, 290, 291, 293, 383, 463, 472. III. 330, 331, 333, 334, 347, 348, 355, 409, 415—420, 422—426, 429—431. IV. 204, 210, 283, 386, 397, 399, 413, 429.
— Alexander, Grossfürst von, II. 290.
— Constantin, Grossfürst von, II. 290.
— Katharina II., Kaiserin von, I. 249. II. 258, 266, 272, 274, 276, 290, 307, 308, 464, 468. III. 411, 413, 417, 418, 421—426. IV. 205.
— Maria, Grossfürstin von, II. 290, 300, 307, 308, 468.
— Paul, Grossfürst-Thronfolger von, I. 249. II. 290, 307, 308, 468.
— Peter III., Kaiser von, IV. 204.
Rzewuski, Grafen, IV. 342.
Sacco, Johanna, Schauspielerin, II. 296.
Sachsen, I. 40, 44, 137. II. 127, 132, 140, 146, 163, 179, 180. III. 313, 349. IV. 117, 187, 200—203, 206, 207, 257, 281, 284, 413.
— August III., König von, II. 373. IV. 272, 273.
— Carl, Prinz von, I. 303. II. 384, 387—389.
— dessen Gemalin Franziska Corvin-Krasinska, II. 384, 388, 389.
— Clemens, Prinz von, Kurfürst von Trier, II. 79, 87, 88, 90, 91, 93, 268, 361, 366, 367. III. 151, 276, 281—285, IV. 276, 277, 455.
— Friedrich August, Kurfürst von, II. 186, 384, 388.
— Kunigunde, Prinzessin von, II. 79, 87—91, 93. III. 276, 281—285. IV. 284.
— Marie Antonie, Kurfürstin von, I. 129. II. 266, 384. III. 141. IV. 57, 284.
Sachsen-Hildburgshausen, Ernst Friedrich Carl, Herzog von, II. 474.
— Friedrich, Herzog von, II. 474.
— Friedrich Joseph, Prinz von, Feldmarschall, II. 474. IV. 172.
Sachsen-Teschen, Albert, Herzog von, I. 5, 40, 74, 84, 200, 204, 205, 227, 246, 260, 269, 286, 292, 299, 301, 303, 337, 338, 344, 347, 349. II. 4. 29, 31, 32, 34, 35, 46, 79, 85, 87, 88, 90, 93, 96, 110, 114, 122, 123, 125, 127, 128, 151, 154, 155, 180, 184, 205, 235, 242, 261, 290, 292, 302, 307, 320, 359—481. III. 77, 127, 201, 204, 205, 212, 237—239, 246, 276, 279, 281—284, 296, 303, 305, 306, 308, 310—314, 321, 330, 332, 350, 384, 388, 404, 431. IV. 40, 151, 254, 263, 300, 379, 381, 396, 399, 455, 466, 467, 473—475, 508, 537.

Saffran, Franz Anton von, Hofrath, IV. 178.
Saint-Julien, Joseph, Graf, Oberstküchenmeister, IV. 321.
Salazar, Lorenzo, Graf, I. 95, 101, 338. III. 128.
Salburg, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, IV. 144, 162, 169, 172, 179, 191.
Salieri, Anton, III. 149.
Salm, Anton, Altgraf, Oberstkämmerer, II. 228.
— Carl Otto, Graf, Obersthofmeister, IV. 120.
— Franz, Altgraf von, Fürstbischof, II. 227, 228. IV. 462.
Salmour, Maria Isabella, Gräfin, Obersthofmeisterin, II. 12, 403, 441. IV. 392.
Saluzzo, IV. 392.
Salvador, Angelo, Secretär, II. 17.
Salviati, Duca, IV, 40.
Sambuca, della, Marchese, neapolitanischer Minister, II. 53, 60.
San Secondo, Graf, III. 81—83.
SanSeverino,Giovanni,Conte,I.122.
Santa Elisabetta, Duca di, neapolitanischer Botschafter, I. 26. III. 62. IV. 199, 250.
Sardinien, I. 302. II. 7. IV. 60, 61, 185.
— Antonie, Königin von, II. 445.
— Carl Emanuel III. König von, I. 186. IV. 49, 304, 455, 479.
— Carl Emanuel IV., König von, IV. 61.
— Clotilde, Prinzessin von, IV. 61.
— Victor Amadeus III., König von, II. 445, 449. IV. 66.
Sauboin, Jacob, Hofrath, I. 29, 40, 51, 80.
Saurau, Maria Katharina, Gräfin, II. 354. III. 374.
Savoyen, Eugen, Prinz von, II. 321. IV. 192.
Savoyen, Theresia Anna, Prinzessin von, II. 385. IV. 221.
Scarnafigi, Joseph, Graf, II. 449, 450.
Schaffgotsch, Anton, Graf, I. 115.
— Carl Gotthard, Graf, IV. 299.
Scheyb, Franz Christoph, IV. 158.
Schieferstein, Freiherr von, II. 172. III. 340.
Schirnding, Marianne, Gräfin, Hofdame, IV. 238.
Schleichhart von Wiesenthal, Anton, Oberbereiter, II. 172, 408. III. 340.
— Franz, II. 172. III. 340.
Schlesien, II. 135, 142, 152, 171, 180, 188. III. 301, 323, 328—332, 334, 347, 349, 355, 362. IV. 139, 140, 147, 149, 187, 194, 195, 197, 201, 206, 207, 331, 411, 421.
Schloissnigg, Marie Antonie von, Kammerdienerin, II. 431.
Schön, Familie, III. 151, 152.
— Frau, Hofwäscherin, III. 151.
Schöpfer, Anton, Kammerthürhüter, II. 456.
Schrattenbach, Franz Ferdinand, Graf, IV. 242.
— Otto Wolfgang, Graf, II. 395.
— Isabella, Gräfin, II. 395.
Schröder, Heinrich, Freiherr von, Generalmajor, I. 44.
— Jacob, Kriegszahlmeister, IV. 167.
Schueler, Kanzlist, IV. 444, 466.
Schwarzenau, Joachim Ludwig, Freiherr von, IV. 285, 286, 336.
Schwarzenberg, Eleonore, Fürstin, III. 226.
— Joseph, Fürst, I. 71. II. 417, 425. III. 405. IV. 395.
— Familie, II. 72.
Schweden, Gustav III., König von, I. 167.

Scotti, III. 108.
Seckendorf, Alexander, Freiherr von, II. 475.
— Friedrich Heinrich, Graf, IV. 226.
Seddeler, Emanuel Johann von, Gesandtschaftssecretär, III. 426.
Seeau, Anton, Graf, IV. 213.
Seeger, Johann Tobias, Freiherr von, Oberst, IV. 394.
Seilern, Anna Maria, Gräfin, IV. 348.
— Christian August, Graf, IV. 194, 345–356.
— Johann Friedrich, Graf, IV. 219.
— Johann Joseph Friedrich, Graf, IV. 355.
Seinsheim, Adam Friedrich, Graf, Bischof von Würzburg, IV. 252, 277.
Serbelloni, Graf, Cardinal, I. 348.
— Alexander, Graf, Major, II. 67, 71, 77, 78, 80—84, 87. III. 225, 270, 272, 275, 279, 286, 296.
— Johann, Graf, Feldmarschall, I. 85, 115, 195, 203, 318, 323, 348. II. 5, 67, 83, 144. III. 187, 191, 240, 270, 275, 279, 323, 328. IV. 143, 201, 202.
— Rosine, Gräfin, II. 67. III. 270, 286, 296.
Sfondrati della Riviera, Carlo, Marchese, Oberst, I. 237. II. 23, 148, 213. III. 199, 200.
Seydlitz, Friedrich Wilhelm von, preussischer Generallieutenant, IV. 207.
Seydwitz, August Friedrich, Graf, IV. 210.
Siebenbürgen, I. 6, 40, 204, 211, 213, 214, 258, 276. IV. 162, 395, 398.
Simon, Wagenbauer, I. 310.
Simonetta, Maria Theresia, Gräfin, III. 67—70.
Sincere, Claudius, Freiherr von, Feldzeugmeister, IV. 41.
Sinzendorff, Marianne, Gräfin, I. 209. II. 67, 77. III. 120, 286, 435.
— Philipp Joseph, Graf, I. 182.
— Philipp Ludwig, Graf, IV. 155.
Siskovich, Joseph, Graf, Feldzeugmeister, I. 150. II. 155.
Slavonien, I. 204. III. 93. IV. 166.
Sobeck, Gräfin, IV. 109, 110.
Sonnenfels, Joseph von, IV. 354.
Spanien, I. 167, 218, 225. II. 142, 254, 257, 306, 379, 414. III. 46, 49, 62. IV. 33, 67, 68, 72, 76, 77, 116, 201, 252, 327, 331, 403, 542.
— Carl III. König von, I. 26—30, 32—37, 69, 95, 221. II. 105, 372, 411, 416. III. 45, 48, 56—61, 63, 64, 148, 170. IV. 68, 69, 71, 77, 79, 250, 251. 260, 530.
— Carl Clemens Infant, von, II. 372. III. 170.
— Philipp Infant, von, II. 105.
Spaur, Johann, Graf, IV. 161.
— Johann, Graf, IV. 453.
Spech, Andreas Carl, Oberkriegs-Commissär, I. 296, 298. II. 184, 196. III. 96, 124, 175, 176, 364.
— Frau, III. 176.
Sperges, Joseph, Freiherr von, Hofrath, I. 111, 206. II. 7, 15, 17, 77, 219, 226, 228, 230, 283, 311. III. 129, 390, 433.
Spiegelfeld, Antonie, Freiin von, I. 178.
Splényi, Gabriel, Baron, Oberst, IV. 367.
Sporck, Johann Wenzel, Graf, I. 101.
Stain, Carl Leopold, Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, II. 155, 424. III. 335.
— Charlotte, Freifrau von, II. 424.
— Freiherr von, II. 424.
Stampa, Cajetan, Graf, General, I. 146, 159, 179, 180, 191, 195,

226, 227, 230, 231. III. 147, 148, 162. IV. 391.
Starhemberg, Aloisia, Gräfin, II. 395.
— Georg, Fürst, I. 60, 92, 93, 198, 205, 315. II. 302, 463, 465, 466, 470, 473, 477—479. IV. 82, 83, 111, 263, 287, 404, 417, 418, 472, 481, 484, 492.
— Leopoldine, Gräfin, IV. 111.
— Louise, Gräfin, II. 479.
— Ludwig, Graf, II. 479.
— Thomas Gundaker, Graf, Conferenzminister, IV. 163, 167, 189, 190, 216.
— Graf, IV. 279, 281.
Steckhoven, Adrian, Hofgärtner, I. 159.
Stegner, Franz von, Oberlieutenant, I. 191.
— Franz Paul von, IV. 222.
— Regina, Kammerfrau, I. 256. III. 166, 167.
Steinwander, Jacob von, Leibchirurg, I. 186.
Steiermark, IV. 168, 215, 395.
Sternbach, Freifrau von, IV. 459.
Sternberg, Graf, III. 71.
— Caroline, Gräfin, IV. 110.
— Franz Philipp, Graf, I. 59, 227. II. 367. III. 201. IV. 110.
— Leopoldine, Gräfin, II. 367. III. 201. IV. 110, 111, 122.
Stock, Simon Ambros von, Titularbischof, I. 172.
Stolberg, Carl, Prinz zu, Reichs-Feldzeugmeister, IV. 202, 207.
Störck, Anton, Freiherr von, Leibarzt, I. 9, 130—132, 152, 167, 272, 318. II. 26, 36, 39, 42, 59, 91, 92, 95, 137, 190, 201, 282, 284, 305, 336, 371, 414, 419, 437, 453, 459—461, 470. III. 169, 220, 224, 239, 240, 320, 401, 415, 417. IV. 86, 94.
Störck, Matthäus, Freiherr von, Leibarzt, III. 169. IV. 92.
Stormont, Lord, englischer Minister, II. 471.
Stracka, Johann Franz Mathias, Buchhalter, IV. 174.
Streffler, Ferdinand, Kammerdiener, IV. 50.
Strohmayer, Joseph, Propst, II. 328—332. IV. 81, 84—86.
Stupan, Anton, Freiherr von, I. 178. IV. 289.
— Felix von, Hofrath, IV. 289.
Stutterheim, Joachim Friedrich von, preussischer General, II. 180. IV. 540.
Suleiman Efendi, türkischer Gesandter, I. 283, 284, 291, 292, 299.
Sulkowski, Alexander, Fürst, Feldmarschall-Lieutenant, IV. 361, 376, 378.
Summerau, Carl Thaddäus von, IV. 169.
Swieten, Gerhard van, Leibarzt, I. 14—16, 18, 19, 99, 127, 128, 130—133, 135, 152, 155, 172, 215, 216. II. 47, 92, 100, 124, 137, 199, 305, 355, 365. III. 138, 139, 274, 286, 288. IV. 11, 19, 40, 99, 105—107, 109, 233—245, 281, 346, 421, 505, 506.
— van, Gerhard jun., IV. 233.
— van, Gilbert Heinrich, IV. 242.
— Marie Lambertine van, IV. 233, 234, 244.
— Maria Theresia van, IV. 242.
— van, Fräulein, IV. 239, 240.
Sylva, Paolo de, I. 75, 144, 221. II. 17. III. 199, 208, 212.
Sylva-Tarouca, Emanuel, Graf, I. 132.
Szalbek, Carl von, Bischof, I. 347.
Sztáray, Emerich, Graf, II. 370.
Taaffe, Franz, Graf, Oberst, IV. 49.
— Johann, Graf, I. 200. IV. 49.

Taaffe, Maria, Gräfin, I. 200. IV. 49.
Tanucci, Bernardo, neapolitanischer Minister, I. 27, 28, 30. II. 53. III. 14, 58, 60, 61.
Tarnótzy, Johann, Cabinetscourier, I. 10. II. 444, 472.
Tasanowski, Stallmeister, I. 79, 82.
Tausch, Franz, Jesuit, IV. 193.
Tausent, Kammerfrau, II. 40. III. 441.
Taxis, Carl Anselm, Fürst, II. 300.
Taylor, Augenarzt, II. 81.
Teleki, Michael, Graf, Gubernialrath, IV. 225.
Terentianus, Franziskaner, I. 319.
Terzi, Ludwig, Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, II. 153, 154, 180. III. 152.
— Luigi, Marchese, I. 169.
Therese, Erzherzogin, II. 440. III. 107. IV. 198, 289, 290, 324, 520, 522.
Thugut, Franz, Freiherr von, II. 133.
Thürheim, Franz Ludwig, Graf, Feldzeugmeister. IV. 389.
Thurn, Anton, Graf, I. 24, 25, 83, 94, 97, 185. III. 416. IV. 31—62, 67, 146.
— Franz, Graf, I. 18, 25, 83, 208. II. 104. III. 72. IV. 17—28, 31—37, 40, 146, 518.
— Franz, Graf, Hauptmann, I. 42.
— Franz Joseph, Graf, General, IV. 32.
— Gabriele, Gräfin, I. 208, 209. II. 104. III. 72. IV. 35, 46, 47, 50, 52, 53, 62.
— Johanna, Gräfin, I. 42.
Tillier, Max, Freiherr von, I. 327. IV. 388, 393, 421, 422, 425.
Tillot, Wilhelm du, parmesanischer Minister, I. 69. III. 11—15. IV. 67, 324.
Timer, Kammerdiener, II. 40.
Tirol, I. 154, 155, 157. II. 48. III. 250, 280. IV. 161, 380, 451, 454, 456, 459, 468, 482—484, 499, 503, 505, 508.
Török de Szendrö, Joseph, Präsident der ungar. Hofkammer, II. 430, 432, 442—444, 447.
Toscana, I. 14, 31, 110, 190, 193. II. 10, 229. III. 397, 420. IV. 38, 42, 43, 55, 56, 81, 262, 533.
— Leopold, Grossherzog von, I. 9, 10, 13—45, 49—52, 59, 68, 76, 80, 105, 111, 113, 126, 164, 224, 252, 275, 278, 289, 290, 300, 308, 314, 318, 326, 342, 344. II. 4, 6, 8, 16, 20, 21, 26, 29, 32—35, 37, 38, 44—49, 69, 100, 117, 119, 125, 134, 136—138, 141, 143, 146, 151, 153, 161, 164—166, 169—171, 174, 176—179, 182—185, 205, 209, 235, 237, 240, 259, 262, 264, 267, 269, 271, 273, 327, 336, 339, 365, 376—379, 382, 386, 388—392, 395, 401, 402, 405—415, 421, 422, 426—431, 433—435, 437—441, 447, 448, 450, 453. III. 5, 33, 42, 45, 48, 72, 77, 80, 86, 94, 99, 108, 115, 120, 123, 136, 167, 172, 190, 193, 204, 205, 207, 212, 226, 232, 234, 236, 237, 239, 245—247, 249—252, 279, 294, 296, 305, 306, 322, 324—327, 334, 336, 339, 340, 342—346, 349, 350, 376, 378, 398, 411—413. IV. 17—28, 31—62, 67, 77, 81, 238, 250, 251, 253, 262, 296, 322, 336, 337, 341, 367, 369, 374, 454, 455, 458—460, 467, 472, 475, 478, 494, 498, 511, 518, 519, 537.
— Marie Louise, Grossherzogin von, I. 10, 18, 22, 24, 29, 30, 32, 43, 49—52, 183, 185, 195, 197, 290, 292, 300, 306, 310, 313, 322. II. 26, 29, 32—36, 38, 40, 44—49, 82, 83, 117, 134, 138, 141, 143, 164, 166, 169—171, 174, 176, 179,

182—184, 207, 208, 210, 212, 259, 262, 264, 271, 272, 279, 299, 300, 308, 365, 376—379, 382, 386, 388, 390, 392, 395, 396, 398, 400, 402, 406, 408—413, 419, 421, 422, 426—431, 433—435, 437—441, 447, 448, 450, 476—478. III. 42, 48, 71, 72, 77, 85, 108, 112, 115, 120, 136, 138, 152, 155, 167, 168, 219, 220, 226, 232, 234—239, 241, 243, 245—247, 249—255, 282, 305, 306, 317, 322, 325, 327, 334, 336, 339, 340, 342, 343, 345, 346, 348—350, 375, 381, 382, 385, 396, 438, 439. IV. 35, 42, 44, 45, 47, 48, 50—53, 55, 56, 81, 251, 296, 371, 454, 455, 458, 459, 467, 472, 478, 479, 494, 498.

Toussaint, Franz, Freiherr von, geheimer Zahlmeister, II. 353.

Trapp, Joseph, Graf, IV. 161.

— Gräfin, IV. 500, 509.

— Gräfin, Stiftsdame, IV. 464.

Trautson, Johann Wilhelm, Fürst, I. 96, 98, 227. II. 70, 96. III. 154, 201, 202. IV. 291.

— Caroline, Fürstin, II. 96, 353, 354, 356. IV. 238.

Trauttmansdorff, Caroline, Gräfin, I. 108. II. 402.

— Ferdinand, Graf, I. 108.

— Franz Carl, Graf, Feldmarschall-Lieutenant, IV. 108.

— Franz Norbert, Graf, Obersthofmeister, IV. 108, 110.

— Johann Joseph, Graf, IV. 108.

— Renate, Gräfin, III. 371, 372. IV. 110.

Trenck, Franz von der, IV. 219, 220.

— Friedrich von der, IV. 348.

Trier, Johann Philipp, Freiherr von Walderdorff, Kurfürst von, IV. 275.

Triest, II. 7. IV. 395.

Triulzi, Grafen, II. 230, 245

Tron, Andrea, III. 207, 208.

T'Serclaes, Oberst, IV. 239.

Türckheim, Carl Ludwig von, IV. 365, 413.

Türkei, I. 4, 6—8, 41, 151, 169, 249, 271, 291, 293, 294, 306. II. 6, 32, 114, 383, 400, 446. III. 234, 355. IV. 53, 65, 204, 226, 382, 386, 397, 399.

Ueberacker, Wolf Christoph, Graf, IV. 541.

Ugarte, Alois, Graf, Hofrath, II. 79. III. 276.

— Wenzel, Graf, I. 343. II. 466. IV. 61.

Ulfeldt, Corfiz, Graf, Obersthofmeister, I. 132. III. 92, 106. IV. 183—210, 226, 252, 286, 462, 483.

Ungarn, I. 4, 6, 40, 151, 203, 204, 325. II. 31, 73, 134, 140, 258, 278, 281, 320, 321, 346, 351—353, 361—364, 383, 392, 394, 398, 399, 404, 432, 462, 463. III. 88, 93, 116, 120, 186, 323, 330. IV. 162, 168, 173, 176, 180, 204, 214, 215, 225, 243, 297, 334, 362, 368, 373, 381, 384, 388, 395, 476, 503, 511.

Ungern, Freiherr von, russischer General, I. 249.

Unterberger, Leopold, Major, II. 245.

Valcarenghi, Hofarzt, I. 272.

Valmagini, Ignaz von, Baudirector, III. 104, 105. IV. 492.

— Frau von, III. 104, 105.

— Antonie, IV. 492, 502.

— Theresia, IV. 492, 502.

Vasquez, Gräfin, Obersthofmeisterin, I. 162. II. 39, 309, 355, 358, 363, 366, 367, 369, 371, 372, 385, 389, 395, 397, 399, 420, 421, 423—425, 427, 437, 438, 441, 459, 461, 476, 480. III. 216, 218, 226, 350, 374. IV. 347, 350, 351.

Veigl, Joseph, Geschäftsträger, II. 247. 249. III. 401.

Venedig, I. 169, 326, 340. II. 414. III. 200, 207, 208. IV. 511.
Venini, P., II. 262.
Vermond, Chirurg, III. 338, 341.
Verri, Gabriel, Graf, I. 239.
— Pietro, Conte, I. 179, 202. II. 302.
Vespa, Leibchirurg, I. 190. II. 40, 44, 45, 170, 174, 176. III. 245, 340, 345, 346.
Vins, de, Generalmajor, II. 133, 134, 138, 141. III. 316, 318.
Visconti, Anton Eugen, Nuntius, IV. 315.
— Graf, III. 86.
— I. 109, 115.
Vismara, Abbé, III. 115.
Vitzthum von Eckstädt, Erdmuth, Gräfin, II. 360.
Vogels, Adrian Franz, Leibchirurg, II. 2. 370.
Vogelsang, Christian Jacob von, Feldmarschall - Lieutenant, IV. 391.
— Major, IV. 398.
Voghera, August, Marquis, General der Cavallerie, I. 38.
Volpi, Dominik von, modenesischer Legationsrath, III. 238, 239.
Vorderösterreich, IV. 166.
Wabst, Christian, IV. 236.
Waldstein, Otto Wenzel, Graf, Major, IV. 354.
Wall, Riccardo Don, spanischer Minister, IV. 205, 250.
Waller, Kammerfrau, I. 83.
Wallis, Rosa, Gräfin, III. 20. IV. 113—115.
Walter, Architekt, IV, 444, 474.
Weber, Johann, Kammerdiener, IV. 50.
Weger, Franz Joseph, IV. 6, 8, 10—12.
Weichhart, Johann Georg, Maler, I. 342. II. 7, 400, 403. III. 215.
Weingarten, Adam von, Hofrath, II. 328, 332, 336, 341, 343, 344. IV. 61, 82.
Weiss, Joseph Gabriel von, Hofrath, II. 465.
Weissmann, russischer General, IV. 399.
Welsperg-Raitenau, Philipp, Graf, Gesandter, I. 90, 94. III. 131. IV. 32, 478.
— Dominica, Gräfin, III. 131. IV. 32.
— Josepha Franziska, Gräfin, IV. 470.
— Gräfin, Stiftsdame, IV. 464.
Wenzel, Augenarzt, IV. 515, 516.
Weyrother, Joseph, Edler von, Oberbereiter, II. 60. III. 257, 277.
Widmann, Johann Wenzel, Freiherr von, Gesandter, IV. 194.
Wied-Runkel, Georg Heinrich, Graf, Feldmarschall, II. 154, 161, 167, 179, 181, 191, 328. III. 343, 344, 348, 350. IV. 93, 363, 387, 389, 390.
Wiesenhütter, Franz, Freiherr von, IV. 162, 163, 165, 170—172.
Wilczek, Franz Joseph, Graf, II. 403.
— Johann Joseph, Graf, Gesandter, I. 83, 117, 128, 130, 137, 165, 212, 329. II. 120, 157, 158, 163, 165, 169, 196, 204, 219, 251, 281, 283, 371, 378, 379, 383, 414, 416, 427, 434. IV. 57.
— Marie Beatrix, Gräfin, I. 117.
— Maria Josepha Antonia, Gräfin, II. 403.
— Gräfin, IV. 110.
— Gräfin, Stiftsdame, IV. 464.
Wildenstein, Marianne, Gräfin, III. 351, 374.
Windersee, Frau, II. 416.
Windischgrätz, Josepha, Gräfin, II. 80—83, 385, 391, 397, 448, III. 242, 272, 273. IV. 497.
— Leopold Victorin, Graf, IV. 217, 218.

Wöber, Augustin von, Hofkriegsrath, IV. 175, 217.
Wolfersdorff, Johann Reichard, Freiherr von, Feldmarschall-Lieutenant, IV, 382.
Wolkenstein, Anna, Gräfin, IV. 453.
— Gaudenz, Graf, IV. 453, 510.
— Gräfin, Stiftsdame, IV. 464.
Wörndle, Joseph Anton von, IV. 481—483.
Woller v. Wollersfeld, Jacob Joseph, Regierungsrath, II. 63, III. 241, 318.
— Fräulein, III. 241, 318, 373, 380.
Wrbna, Eugen, Graf, I. 253. IV. 316.
— Joseph, Graf, III. 369.
— Wenzel, Graf, I. 274. III. 369.
Wrtby, Maria Anna, Gräfin, IV. 437.
Wülcknitz, August Ludwig von, IV. 285, 286.
Wunsch, Johann Jacob von, preussischer General, II. 128. IV. 300.
Wurmbrand, Ignaz, Graf, Oberstlieutenant, IV. 146.
Wurmser, Dagobert Graf, Generalmajor, II. 160, 171, 180.
Württemberg, Carl Herzog von, I. 255. II. 263, 300.
Württemberg, Elisabeth Friederike Sophie, Herzogin von, II. 263.
— Friedrich, Prinz von, II. 300, IV. 201.
— Ludwig, Herzog von, II. 300.
Wurz, P. Ignaz, I. 152.
Zagarola, Octavia, Herzogin von, II. 424, 429.
Zaigar, Georg, IV. 177.
Zampo, IV. 372.
Zephyris, Johann Georg von, I. 80, 94, 221, 324, 334, 342, 344. II. 4, 8, 9, 15, 17, 29, 30, 54, 57, 389. III. 199, 216, 217, 224, 238, 439. IV. 341.
Zichy, Carl, Graf, II. 249, 454. III. 212, 218.
— Marie Antonie, Gräfin, II. 249, 271, 454. III. 212, 218.
Zimmermann, Johann Cajetan, IV. 464.
Zinner, Johann Georg, Kammerfourier, III. 118.
Zinzendorf, Ludwig, Graf, I. 182, II. 254, 297, 298. III. 154. IV. 295, 500.
— Maria Theresia, Gräfin, II. 298.
Zoffany, Johann, Maler, II. 402.

Druck von Adolf Holzhausen.
k. k. Hof- und Universitäts-Buchdrucker in Wien.

Historische Werke

aus dem Verlage

von Wilhelm Braumüller, k. k. Hof- und Universitätsbuchhändler in Wien.

Thürheim, Graf A. Christoph Martin Freiherr von Degenfeld, General der Venezianer, General-Gouverneur von Dalmazien und Albanien, und dessen Söhne (1600—1733). Ein Beitrag zur Geschichte des 17. Jahrhunderts. Nach Original-Documenten und Correspondenzen des Gräflich Degenfeld'schen Familien-Archivs. Mit dem Bildnisse des Freiherrn Christoph Martin von Degenfeld. gr. 8. 1881. 3 *fl.* — 6 *M.*

Vivenot, Dr. Alfr. Ritter von, weil. k. k. Legationsrath. **Vertrauliche Briefe des Freiherrn von Thugut,** österr. Minister des Aeusseren. Beiträge zur Beurtheilung der politischen Verhältnisse Europas in den Jahren 1792 bis 1801, nach den Original-Quellen der k. k. österr. Staats- und mehrerer Privat-Archive ausgewählt. 2 Bände. Mit dem Medaillon-Porträt Thugut's. gr. 8. 1872. 10 *fl.* — 20 *M.*

Weil, Dr. Gust., Professor der morgenländischen Sprachen und Bibliothekar an der Universität Heidelberg. **Geschichte der Chalifen.** Nach handschriftlichen, grösstentheils noch unbenützten Quellen bearbeitet. 3 Bände. (Neue Ausgabe.) gr. 8. 1879. 6 *fl.* — 12 *M.*

Werunsky, Dr. Emil. Italienische Politik Papst Innocenz VI. und König Karl IV. in den Jahren 1353—1354. gr. 8. 1878. 2 *fl.* — 4 *M.*

Weyhe-Eimke, Arn. Freiherr von. Karl Bonaventura von Longueval Graf von Buquoy, Retter der habsburgisch-österreichischen Monarchie. Eine Episode aus dem dreissigjährigen Kriege. Quellenstudie aus dem Schlossarchive zu Gratzen. Mit dem Bildnisse des Grafen von Buquoy nach dem Originalbilde von P. P. Rubens. gr. 8. 1876. 1 *fl.* 20 *kr.* — 2 *M.* 40 *Pf.*

Wittich, Dr. Alex., weil. Professor in Eisenach. **Helene Louise Elisabeth, Herzogin von Orleans** zu Eisenach. Mit Erinnerungen aus ihrem Jugendleben. Neue Ausgabe. gr. 8. 1876. 50 *kr.* — 1 *M.*

Wolf, Adam, k. k. Regierungsrath, Director des k. k. Theresianum in Wien. **Fürst Wenzel Lobkowitz.** Erster geheimer Rath Kaiser Leopold I. 1609—1677. Sein Leben und Wirken. Mit Porträt. gr. 8. 1869. 6 *fl.* — 12 *M.*

— — **Die Aufhebung der Klöster in Inner-Oesterreich.** 1782 bis 1790. Ein Beitrag zur Geschichte Kaiser Joseph's II. gr. 8. 1871. 1 *fl.* 50 *kr.* — 3 *M.*

— — **Lukas Geizkofler** und seine Selbstbiographie. 1550—1620. gr. 8. 1873. 2 *fl.* — 4 *M.*

Zieglauer, Dr. Ferd. von, o. ö. Professor der österreichischen Geschichte an der Universität in Czernowitz. **Die politische Reformbewegung in Siebenbürgen zur Zeit Joseph's II. und Leopold's II.** gr. 8. 1881. 6 *fl.* — 12 *M.*

Druck von Adolf Holzhausen in Wien,
k. k. Hof- und Universitäts-Buchdrucker.